

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE DISCOURS VÉTÉRAN DANS LES ROMANS DE GUERRE DU XX^e SIÈCLE :
VERS UNE RECONFIGURATION DE L'EXPÉRIENCE GUERRIÈRE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ÉRIC BOULANGER

JANVIER 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout particulièrement à témoigner ma gratitude à ma directrice, Johanne Villeneuve, qui a su me guider et m'encourager tout au long de ce long processus. Je lui suis reconnaissant d'avoir partagé avec moi son savoir en faisant preuve d'une rigueur et d'une délicatesse remarquable. Ce fut un véritable privilège de travailler avec elle. Sa générosité intellectuelle et le respect qu'elle a toujours témoigné pour mon travail furent une source de motivation.

Je tiens aussi à remercier Luc Bonenfant, Martine Delvaux, Véronique Cnockaert avec qui j'ai eu la chance d'échanger à un moment ou à un autre : leurs commentaires et suggestions m'ont été bénéfiques.

Cette thèse n'aurait pu être menée à terme sans le soutien de ma famille qui m'a encouragé et m'a poussé à aller de l'avant même lorsque je n'y croyais plus. Merci à mon père pour son appui inconditionnel et sa présence. Je suis aussi reconnaissant à Marie-Eve Beaudet de m'avoir redonné le souffle pour parcourir les derniers miles en illuminant mes journées par sa bonne humeur contagieuse et sa joie de vivre.

Je tiens également à souligner le rôle primordial qu'ont tenu Amélie Bellerose et Pierrette Charron sans qui ce projet n'aurait pas abouti. Merci à vous deux de m'avoir encouragé et lu. Je ne peux passer sous silence le soutien de ma sœur Karine et de mes amis, Jean-Marc, Olivier, Philippe et Audrey, qui ont toujours cru en la réussite de ce projet et ont tendu l'oreille dans les moments difficiles. Merci à vous d'avoir su me recentrer.

Je suis aussi reconnaissant au *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada* (CRSH) d'avoir financé mes recherches.

Mes pensées se tournent vers tous les hommes et les femmes qui ont souffert dans leur âme et dans leur chair sur les champs de bataille, qui ont survécu aux hécatombes du siècle dernier et qui ont pris la plume pour lutter contre la bêtise humaine et faire éclater leur vérité.

Mes pensées accompagnent aussi ceux et celles qui poursuivent le combat.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	ix
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
PREMIÈRE PARTIE. LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU DISCOURS	29
CHAPITRE I. LE VÉTÉRAN DANS TOUS SES ÉTATS : RÔLES ET RÉPUTATIONS	31
1.1 L'ambivalence du vétéran dans l'histoire.....	36
1.1.1 Respectabilité et prestige du vétéran de l'Antiquité au Moyen Âge.....	36
1.1.2 Du pillard au brigand de la Loire	40
1.1.3 Conspirateurs et agitateurs	44
1.1.4 Quand le service n'en finit jamais : l'utilité des vétérans	48
1.1.5 Au fil du XX ^e siècle : activistes, philanthropes, témoins ou criminels	57
1.2 Les blessures psychiques : des hommes brisés.....	66
1.2.1 Les causes des blessures psychiques de guerre	68
1.2.1.1 Danse macabre : la rencontre avec la mort.....	69
1.2.1.2 Quand les pressions externes, la culture de guerre et « l'épreuve de soi » font obstacle	72
1.2.1.3 Le difficile retour des combattants de l'ère moderne.....	80
1.2.1.4 L'expérience de la perte comme source du traumatisme psychique de guerre.....	83
1.2.2 Évolution des conceptions et des représentations des blessures psychiques de guerre	84
1.2.2.1 De l'Antiquité à la Renaissance : les premières traces des blessures psychiques	85
1.2.2.2 Évolution clinique de la psychiatrie classique et militaire au XIX ^e siècle.....	87
1.2.2.3 Le XIX ^e siècle et l'avènement du Réalisme	93
1.2.2.4 Évolution clinique de la psychiatrie classique et militaire au XX ^e siècle	95
1.3 Conclusion	102
CHAPITRE II. LORSQUE LES VÉTÉRANS SE FONT ENTENDRE : L'AVÈNEMENT DES ASSOCIATIONS DE VÉTÉRANS	105

2.1	L'exemple français	107
2.1.1	Du Moyen Âge à l'Ancien Régime	107
2.1.2	De la Monarchie constitutionnelle à la Première République	111
2.1.3	Du Premier Empire à la Troisième République	113
2.1.4	Au lendemain de la Grande Guerre : le mouvement combattant	122
2.1.5	Le discours combattant	131
2.2	L'exemple américain	138
2.2.1	De l'ère coloniale à la Grande Guerre	141
2.2.2	De la Grande Guerre à la guerre du Vietnam	147
2.3	Conclusion	155
CHAPITRE III. LE DISCOURS VÉTÉRAN : DE LA MÉMOIRE AU ROMAN		157
3.1	Écrivains-vétérans	157
3.2	Rayonnement de la littérature vétérane	163
3.3	Diaspora et mémoire collective	172
3.4	Littérature minoritaire et littérature mineure	186
3.4.1	Une littérature de masse ?	187
3.4.2	Une littérature régionale ?	193
3.4.3	Une littérature proscrite ?	194
3.4.4	Une littérature mineure ?	196
3.5	Une réécriture tacticienne	201
3.6	La construction d'une identité narrative	204
3.7	Conclusion	214
DEUXIÈME PARTIE. DANS LE VENTRE DE LA BÊTE : SURVIVANCE ET MUTATION DES MODÈLES ANCIENS		219
CHAPITRE IV. DE LA VIE CIVILE À LA VIE MILITAIRE : PRESSIONS EXTERNES, RITES DE PASSAGE ET APPRENTISSAGES		222
4.1	La virilité guerrière	222
4.2	De l'éthos militaire à l'éthos discursif	229
4.3	L'éthos discursif comme médiation	236
4.4	La guerre comme obligation : pressions politiques, familiales et culturelles	239
4.5	Du camp d'entraînement aux champs de bataille modernes : Les rites de passage et l'apprentissage de la virilité guerrière	256
4.6	Conclusion	270

CHAPITRE V. L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE I. LE COMBAT COMME RÉVÉLATION OU L'EFFONDREMENT DU MODÈLE HÉROÏQUE	272
5.1 Le modèle héroïque : de la tradition épique aux romans des vétérans	273
5.2 La survie	279
5.3 La dimension politique de l'expérience.....	282
5.4 La dimension militaire de l'expérience	283
5.4.1 L'absence de liberté.....	284
5.4.2 Les souffrances du quotidien.....	286
5.4.3 Deux expériences distinctes, deux conceptions inconciliables	290
5.4.4 Discipline et hiérarchie militaire	294
5.4.5 Les stratégies imposées	296
5.5 La dimension guerrière de l'expérience	304
5.5.1 Redéfinir le courage	304
5.5.2 Initiation au cercle de l'enfer : la guerre-femelle	309
5.5.3 L'homme face à la machine	323
5.5.4 Le corps mutilé.....	329
5.6 Conclusion.....	341
CHAPITRE VI. L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE II. LE COMBAT COMME RÉVÉLATION : MORALITÉ ET RESPONSABILITÉ	345
6.1 Guerre juste, guerre injuste.....	346
6.2 Le jus ad bellum	347
6.3 Le jus in bello	351
6.3.1 Représentation des civils	352
6.3.2 L'ennemi	364
6.4 L'autre-monde	377
6.4.1 Le monde militaire	378
6.4.2 Le monde guerrier. Survivre au regard de l'autre	380
6.4.3 Le monde guerrier. Survivre à son propre regard	383
6.5 Vivre avec soi-même.....	401
6.6 Conclusion.....	408
CHAPITRE VII. L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE III. LE CHOC DU RETOUR : RÉINSERTION SOCIALE ET RECONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ.....	411
7.1 Vivre avec les autres : reconnaissance et ressentiment	412
7.1.1 Un autre-monde dans le regard	412
7.1.2 Deux réalités, deux conceptions.....	417

7.1.3	L'expérience contre l'illusion	421
7.1.4	Un problème de reconnaissance	427
7.1.4.1	Symbolique du corps mutilé	428
7.1.4.2	Les décorations militaires	432
7.1.5	L'absence des rituels de réintégration	436
7.1.5.1	Les rituels de purification	437
7.1.5.2	L'appropriation et la distribution du butin	440
7.1.5.3	Célébrations et processions	442
7.1.5.4	Monuments et mémoriaux	444
7.1.5.5	Les lamentations	446
7.2	Une difficile réinsertion	449
7.2.1	Une identité à reconstruire	449
7.2.2	Désillusion et problèmes sociaux	456
7.3	L'incommunicabilité de l'expérience : la parole dans tous ces états	466
7.3.1	Parole étouffée	467
7.3.2	Parole réprimée	472
7.3.3	Parole censurée	475
7.3.4	Parole libératrice et réparatrice	476
7.4	Conclusion	480
CHAPITRE VIII. L'ÉCRITURE DES BLESSURES PSYCHIQUES : CASTRATION SYMBOLIQUE ET RÉDEMPTION		481
8.1.	Quelques généralités	483
8.1.1	Critique du discours médical et des traitements dispensés	484
8.1.2	Prévalence de l'hypothèse émotionnelle	485
8.1.3	Virilité et humanité	486
8.2	La Grande Guerre : quand la figure du blessé psychique s'impose	488
8.2.1	Les écrivains combattants : balbutiements de la figure du blessé psychique	488
8.2.2	Les écrivains-vétérans : le blessé psychique au service du discours	492
8.3	La Seconde Guerre mondiale : quand la figure du blessé psychique se précise	509
8.3.1	Le syndrome du vieux sergent	509
8.3.2	Troubles psychosomatiques et simulation	510
8.3.3	État second et abaissement des normes morales	512
8.3.4	Une fatigue extrême	514
8.3.5	Présager la pathologie différée et chronique	515
8.4	La guerre du Vietnam : quand la figure du blessé psychique devient la norme	519
8.4.1	Dans l'ombre des pères : quand les particularités du conflit alimentent la détresse des combattants	521
8.4.2	Les blessures psychiques comme obstacle à la réinsertion	523

8.4.3 Raconter la névrose de guérilla et le trouble de stress post-traumatique	526
8.5 Conclusion	528
CONCLUSION	540
ANNEXES A. Diagramme de la culture de guerre	557
ANNEXES B. Tableau des traductions, éditions et rééditions des œuvres étudiées.....	558
ANNEXES C. <i>Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915</i> de Georges Bertin Scott	559
BIBLIOGRAPHIE.....	560

LISTES DES FIGURES

Figure 1.	Diagramme de la culture de guerre	557
Figure 2.	Tableau des traductions, éditions et rééditions des œuvres étudiées	558
Figure 3.	<i>Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915</i> de Georges Bertin Scott	559

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Toutes les citations et les références tirées de notre corpus principal et secondaire seront suivies, entre parenthèses, de l'abréviation du titre et du numéro de la page auxquels elles se rapportent.

ALDB	<i>Au lac des bois</i>
AORN	<i>À l'Ouest rien de nouveau</i>
BC	<i>Battle Cry</i>
BW	<i>The Big War</i>
C14	<i>Ceux de 14</i>
CB	<i>Les croix de bois</i>
CC	<i>La comédie de Charleroi</i>
CE	<i>Les Canadiens errants</i>
CN	<i>Chiens de la nuit</i>
CK	<i>Compagnie K</i>
FW	<i>Flesh Wound</i>
GMDL	<i>Les généraux meurent dans leur lit</i>
IDCZ	<i>If I Die in a Combat Zone</i>
IH	<i>L'initiation d'un homme : 1917</i>
JR	<i>Jeanne Robelin</i>
LF	<i>Le Feux</i>
LM	<i>Le Merdier</i>
LP	<i>La Peur</i>
LR	<i>La ligne rouge</i>
N4J	<i>Né un quatre juillet</i>
NEDH	<i>Nous étions des hommes</i>
NJH	<i>Neuf jours de haine</i>
PC	<i>À propos de courage</i>
RM	<i>Retour à Matterhorn</i>
SFD	<i>Sympathy for the Devil</i>
SO	<i>Le soldat oublié</i>

UGDT	<i>Une guerre dans la tête</i>
USSE	<i>Un soleil sans espoir</i>
VBN	<i>Voyage au bout de la nuit</i>

RÉSUMÉ

Au cours du XX^e siècle, les nouvelles réalités de la guerre moderne ont radicalement transformé l'expérience des combattants. Dès la Première Guerre mondiale, un nombre exceptionnel d'hommes de troupe s'adonnèrent à l'écriture au même titre que les officiers supérieurs, proposant une lecture psychologique et sensible de leur expérience. Il est indéniable que les témoignages de ces combattants ont transformé notre manière de concevoir et de raconter l'expérience guerrière. Le discours singulier, qui se développe à compter de l'entre-deux-guerres dans les romans de guerre écrits par des vétérans, a tout particulièrement contribué à ce changement paradigmatique. Rédigés *a posteriori*, ces romans portent un regard critique et lucide sur les événements tout en s'affranchissant des mentalités et des codes de valeurs résultant de la culture de guerre. Le discours élaboré dans ces romans propose une alternative à une conception épique de l'expérience guerrière. Malgré les spécificités propres aux contextes des différents conflits qui ont jalonné ce siècle, et des nuances qu'il faut par conséquent lui apporter d'un conflit à l'autre, ce discours ne s'est jamais transformé de manière radicale. Prenant l'expérience de la Grande Guerre comme matrice, il s'est adapté et modifié au cours des différents conflits, de manière à alimenter et renforcer une conception de la guerre plus en phase avec les réalités de l'expérience des combattants des guerres modernes.

Les écrivains-vétérans procèdent à une reconfiguration de l'expérience guerrière de manière à invalider la tradition épique, à contrer les discours démagogiques des institutions – lesquelles contribuent à mobiliser les masses et à légitimer les conflits – et à en dévoiler les ressorts. Ils recourent à une réécriture tacticienne de l'expérience guerrière, braconnant et bricolant la tradition épique et la littérature consacrée (récit de guerre traditionnel, roman psychologique, roman réaliste, *bildungsroman*). En usant de la fiction comme tactique discursive et du roman comme tactique formelle – assurant du coup la lisibilité et la pérennité de leurs témoignages –, ils parviennent à transmettre leur expérience et les leçons qu'ils en ont tirées, contribuant ainsi à transformer la compréhension que les civils ont de la guerre. Ils développent une posture rhétorique et un éthos discursif singuliers qui leur permettent d'ordonner l'expérience chaotique et traumatisante de la guerre, et de restructurer leur identité narrative. En tant que contre-discours visant à influencer la société, le « discours vétéran » adopte une position subversive. Il est porteur d'une expérience, voire d'une certaine vérité, que les anciens combattants désirent transmettre aux générations futures pour faire contrepoids à une vision idéalisée de la guerre. À la fois monumentaire, éducatif, judiciaire, politique et épideictique, le « discours vétéran » permet de développer la mémoire d'une grande communauté de souffrance – la communauté des vétérans –, d'éduquer les masses, de juger les événements, de critiquer les politiques et les stratégies adoptées, mais, surtout, de formuler une identité narrative permettant aux hommes de faire la paix avec leur passé, de se racheter aux yeux des autres et de réintégrer la société civile.

Mots clés : Roman de guerre (français, américain, anglais, allemand, canadien), discours vétéran, témoignage, guerre moderne, expérience guerrière, honte, trauma, analyse de discours, tradition épique, fictionnalisation, éthos discursif, tactique discursive, identité narrative.

INTRODUCTION

Prélude à la guerre moderne

Nombre d'historiens ont déjà établi que la guerre totale plonge ses racines assez loin dans l'histoire de l'humanité et que son avènement résulte d'un long processus qui dépasse considérablement le début du premier grand conflit mondial (1914-1918), ce qui porte à croire qu'elle n'est pas uniquement le legs des grandes nations occidentales du XX^e siècle. Il suffit de penser aux guerres que se menaient les cités grecques durant l'Antiquité¹, aux massacres perpétrés par les Romains durant les guerres puniques² et aux invasions de l'Europe et de l'Asie par les Mongols³ au XIII^e siècle pour constater que le caractère outrancier de la guerre n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire. Toutefois, ce n'est qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles qu'aurait graduellement pris forme ce que l'on appelle aujourd'hui la guerre totale : c'est-à-dire un modèle de conflit armé dans lequel l'État met tout en œuvre pour exterminer son ennemi 1- en employant tous les moyens humains,

¹ Nous pensons, par exemple à la destruction de Cirrha lors de la Première Guerre sacrée en 590 av. J.-C. ou, encore, aux massacres qui ont eu lieu dans la ville d'Hysiai et sur l'île de Mélos durant la guerre du Péloponnèse. Sur les massacres de civils et les destructions systématiques en Grèce antique, voir Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2010 ; Pierre Ellinger, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Athènes / Paris, École française d'Athènes / De Boccard, 1993.

² Nous pensons tout particulièrement à la destruction de Carthage en 146 av. J.-C. Sur cette question, voir : Yann Le Bohec, *Histoire militaire des guerres puniques*, Monaco, Rocher, 1995 ; Bernard Combet Farnoux, *Les guerres puniques*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

³ Les guerriers mongols étaient tout particulièrement reconnus pour leur férocité et pour leur cruauté. Sur leur passage, ces hordes semaient la terreur parmi les populations civiles. Ils n'hésitaient pas à massacrer les hommes et les enfants avant de réduire les femmes en esclavage. Plusieurs villes et royaumes furent rasés ou ravagés par les hordes mongoles (Pékin, Nishapur, Merv, Kiev, Balkh, Baghdâd, Urgentch, Ryazan, Vladimir, le royaume Tangoute, etc.) Les différents royaumes de Chine furent tout particulièrement victimes des violences mongoles. L'historien Michel Cartier avance que « [l']occupation mongole, entre 1220 et 1368, aurait provoquée la disparition de la moitié des habitants » de la Chine. Michel Cartier « L'histoire de la population », in Pierre Gentelle (dir.), *Chine, peuples et civilisation*, Paris, La Découverte, coll. « poche » 2004, p. 95-96. Voir, aussi : Gérard Chaliand, *Les Empires nomades: de la Mongolie au Danube Ve siècle av. J.-C. XVIe siècle*, Paris Perrin, 1995 ; Timothy May, *The Mongol Conquests in World History*, London, Reaktion Books, 2011 ; Stephen Turnbull, *Genghis Khan and the Mongol Conquests 1190–1400*, Oxford, Osprey Publishing, 2003.

matériels, économiques et idéologiques dont il dispose, 2- en contraignant la population civile à participer à l'effort de guerre et 3- en déployant toute la violence possible, que ce soit contre des forces militaires ou contre des populations civiles. Bien entendu, la totalisation des conflits se traduit aussi par l'intensité nouvelle des combats.

Certains conflits des XVIII^e et XIX^e siècles ont tout particulièrement contribué à transformer le visage de la guerre. Nous n'avons aucunement la prétention de procéder ici à une synthèse systématique et exhaustive de l'ensemble des conflits de cette période et des différents aspects qui les caractérisent, des historiens tels que David A. Bell et Pierre Serna s'étant déjà employés à cette tâche avec brio⁴. Nous nous contenterons de relever quelques pistes qui nous permettront de mieux comprendre comment s'est effectué le passage des guerres dites traditionnelles aux guerres dites totales.

Bien entendu, nous sommes conscients que ces deux historiens ont une lecture de l'histoire qui diffère sur certains points ; par exemple, Bell situe les origines culturelles de la guerre totale au cœur de la période révolutionnaire et impériale, tandis que Serna préfère les observer dans un ensemble beaucoup plus vaste qui englobe la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), la guerre de Sept Ans (1756-1763), les guerres révolutionnaires et napoléoniennes (1792-1815) et les guerres coloniales. Pour notre part, bien que certains aspects de la guerre totale se soient manifestés au cours des conflits qui se sont déroulés durant les XVIII^e et XIX^e siècles, nous préférons soutenir que celle-ci ne s'est cristallisée qu'au cours des grands conflits qui ont jalonné le XX^e siècle. Il n'en demeure pas moins que certaines observations des deux historiens favorisent la compréhension des changements culturels qui ont transformé notre façon de concevoir et de faire la guerre.

Prenons d'abord en considération que les conflits s'intensifiaient à compter de la Révolution française, notamment parce que les limites qui régissaient jusqu'alors la guerre se transformèrent. Tout au long du XVIII^e siècle, le déroulement des conflits armés fut dicté par

⁴ David A. Bell, *La première guerre totale : l'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « La chose publique », 2010 et « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 » in Jean-Clément Martin (dir.), *La Révolution à l'œuvre. Perspectives actuelles dans l'histoire de la Révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2005, p. 229-239 ; Pierre Serna, « Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française? », en ligne, <https://ihrf.univparis1.fr/fileadmin/IHRF/Centre_de_documentation/Controverses/Serna-Critique_de_Bell.pdf>, mis en ligne en novembre 2014, consulté en juillet 2018.

un code très précis qui se pliait aux valeurs de l'aristocratie. Honneur, courage, mesure et maîtrise de soi, marquaient les comportements et les décisions des officiers pour qui la guerre était avant tout perçue comme « un duel à grande échelle⁵ ». Il n'y a rien de surprenant à tout ceci puisque la plupart des officiers appartenaient alors aux noblesses européennes ; « les valeurs et les comportements des nobles étaient à peu près identiques chez eux et dans l'armée », rappelle d'ailleurs Bell⁶. La conduite de la guerre se conformait donc habituellement aux valeurs et aux comportements du modèle normatif qu'on leur avait inculqués⁷. Il en allait de même en ce qui a trait à la façon de représenter la guerre. Pour les auteurs de cette époque, « il ne s'agissait pas de montrer ce qui rendait l'événement original, mais ce qui le rendait exactement semblable à d'autres événements du même genre – à d'autres grandes batailles, à d'autres victoires épiques⁸ ». Leur but premier était, bien entendu, de répondre aux attentes d'un public ayant intégré le modèle normatif imposé par l'aristocratie, d'un public avide de gloire, d'honneur et de courage, pour qui la guerre ne pouvait être représentée que positivement.

Toutefois, en cette époque où dominaient les principes rationnels, il n'est pas surprenant que la retenue et la prudence aient dicté les comportements et les méthodes de combat. Bell rappelle qu'à cette époque « [l]es armées des rois avaient tendance à éviter les batailles, et manifestaient, *grosso modo*, une prudence insolite envers les populations civiles ». Il souligne aussi que les batailles « ne visaient pas le renversement des régimes ennemis⁹ ». Rappelons aussi que le nombre restreint de troupes disponibles et les dépenses encourues pour l'entraînement, l'équipement et l'entretien de chaque homme ne furent pas étrangers à la retenue qui caractérisait alors les affrontements. Michael Walzer écrit d'ailleurs qu'une bataille était « une question de manœuvres tactiques » que « la confrontation était rare » et

⁵ David A. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.* p. 233.

⁶ David A. Bell, *La première guerre totale*, *op. cit.*, p. 39.

⁷ Sur l'éducation et la formation des aristocrates, voir : Hervé Dréville, « Du guerrier au militaire », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 293-325. Voir, aussi : David A. Bell, *La première guerre totale*, *op. cit.*, p. 27-61 ou « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.*, p. 231-232.

⁸ David A. Bell, *La première guerre totale*, *op. cit.*, p. 53.

⁹ David A. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.* p. 232.

qu'un « nombre relativement faible de soldats étaient tués¹⁰ ».

Avant la Révolution française, les troupes étaient, quant à elles, majoritairement composées de volontaires et de mercenaires qui acceptaient de se battre d'abord et avant tout contre rétribution. Si on peut affirmer que ceux-ci s'enrôlaient par choix, il faut cependant prendre en considération qu'ils ne le faisaient pas pour servir une cause, mais simplement pour s'enrichir ou pour subvenir à leur besoin. Il est important de comprendre que les mercenaires avaient la liberté de choisir leurs combats et « [qu'] ils pouvaient, jusqu'à un certain point, fixer le coût de leurs services et conditionner ainsi les choix de leurs chefs¹¹ ». Dans une certaine mesure, il leur était donc possible de modérer les conflits auxquels ils participaient. Bien que plus rares, il y avait aussi des soldats professionnels qui, contre rétribution, acceptaient de passer leur existence au service d'un seul prince. Encore une fois, il faut souligner que ces hommes acceptaient de servir de leur plein gré, et non sous la contrainte. D'ailleurs, au cours des conflits qui précédèrent la Révolution française, on ne cherchait pas à endoctriner les soldats, on ne les encourageait même pas à intérioriser les objectifs de la guerre¹².

Au lendemain de la Révolution française, les modes de recrutements furent repensés, ce qui eut pour conséquence de transformer la constitution des armées. En effet, on procéda alors aux premières grandes levées de masse et on imposa la conscription ; c'est-à-dire que l'État s'accordait le droit d'appeler la population civile masculine sous les drapeaux lorsqu'elle le jugeait opportun. La France donna d'abord l'exemple en 1798 avec la loi Jourdan-Delbrel et fut imitée par les autres puissances européennes au cours des décennies suivantes¹³. Quoi qu'il en soit, les conscrits n'avaient d'autre choix que d'adhérer aux conflits et d'accepter d'entrer dans un état de servitude militaire. Cet état des choses

¹⁰ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2006, p. 86.

¹¹ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, *op.cit.*, p. 86.

¹² Georges L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Pluriel », 2015, p. 22.

¹³ En France, c'est en 1793 que l'Assemblée législative proclame l'enrôlement obligatoire pour les hommes en âge de porter les armes. Chaque commune était responsable de fournir un certain nombre d'hommes choisis par tirage ou par désignation pour le service. Ce n'est qu'en 1798 que le service militaire est institué pour tous. John A. Lynn, *The Bayonets of the Republic*, Urbana / Chicago, University of Illinois Press, 1984, 50-52 et François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 23 et 25.

contribua à transformer les hommes en de simples instruments politiques et à restreindre leur champ d'action¹⁴. Combattre devenait, pour ainsi dire, une obligation légale et un devoir patriotique.

Progressivement, la passion populaire en vint à remplacer l'honneur aristocratique. Le recrutement se faisant désormais par conscription, les armées se constituèrent en grande partie de civils imprégnés du nationalisme ambiant ; c'est que l'on assiste durant cette époque à l'émergence de la conscience nationale et que l'on voit apparaître le citoyen-soldat. L'ardeur nationaliste anima dès lors les champs de bataille ; il s'agissait maintenant de prendre les armes, non plus pour assurer la survie d'une dynastie, la pérennité de la nation. On combattait pour le bien collectif ou, comme le rappelle l'historien George L. Mosse, pour protéger « un idéal unissant toute la nation » ; les citoyens-soldats de la Révolution acceptèrent, par exemple, de se sacrifier pour les valeurs qui animaient la république naissante (liberté, égalité, fraternité)¹⁵.

La retenue qui caractérisait les conflits du passé sembla dès lors bel et bien révolue ; on cherchait désormais à anéantir l'ennemi et à renverser des régimes en employant toute la violence nécessaire. Puisque dans cette logique toutes les stratégies permettant d'affaiblir l'ennemi étaient jugées acceptables, les populations civiles devinrent des cibles potentielles au même titre que les forces militaires. Comme le souligne l'historien français Pierre Serna, des systèmes de pensée et de représentation qui avaient pour but d'attiser la haine de la population contre l'ennemi commun avaient déjà commencé à se développer pendant la guerre de Sept Ans¹⁶. Une rhétorique de la haine nationale s'était donc déjà installée dans la plupart des pays européens avant la fin du XVIII^e siècle. On avait appris à détester les nations voisines et, surtout, à les percevoir comme un danger potentiel ; par conséquent, « ce n'est pas tant la nécessité de tuer l'autre qui import[ait] que la certitude que si on ne le [faisait] pas,

¹⁴ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. 101.

¹⁵ George L. Mosse mentionne cependant que les effectifs français étaient majoritairement formés de volontaires et que le taux de désertions était élevé parmi les nouveaux conscrits, Georges L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, op. cit., p. 21-23. D'ailleurs, Mosse n'est pas le seul historien à affirmer que le rôle joué par les conscrits durant cette période mérite d'être nuancé.

¹⁶ Nous reviendrons sur la question de la représentation de l'ennemi dans l'espace public.

on [serait] détruit par lui¹⁷ ».

Toutefois, il faut prendre en considération que, dès la fin du XVIII^e siècle, les nations entrent en guerre non seulement dans l'optique d'anéantir l'ennemi pour contrer d'éventuelles agressions, mais aussi dans l'espoir d'abolir la guerre. Bell rappelle que les Européens, influencés par l'esprit des Lumières, percevaient la paix comme « la condition naturelle de l'homme moderne et éclairé et des sociétés modernes et commerciales¹⁸ ». L'acharnement des hommes à vouloir vaincre l'ennemi national à tout prix se justifie en grande partie par la volonté d'instaurer un climat de paix et de prospérité permanent. Conséquemment, la guerre ne fut plus perçue comme une dimension ordinaire de l'ordre social et de l'existence humaine – comme c'était jadis le cas au sein de société aristocratique – mais plutôt « comme un phénomène barbare appelé à disparaître du monde civilisé¹⁹ ». La destruction de l'ennemi devenait donc un préalable à la paix perpétuelle qui représentait l'idéal à atteindre.

Cependant, en acceptant de faire la guerre dans l'optique d'une paix perpétuelle, les hommes crurent qu'il était légitime d'outrepasser certaines limites morales et d'employer toutes les formes de violences leur permettant d'atteindre la victoire²⁰. Pour Bell, il s'agit là des « effets pervers du pacifisme²¹ ». En cherchant à obtenir la paix à tout prix, à faire la guerre pour abolir la guerre, les hommes ne parvinrent qu'à intensifier les conflits.

Rappelons toutefois que ce pacifisme découlant de l'esprit des Lumières, qui teinte encore aujourd'hui notre façon de concevoir et de raconter la guerre, procède d'un changement de mentalité résultant du nouveau contexte qui s'est progressivement installé au cours du XVIII^e siècle. C'est-à-dire que différents facteurs ont contribué à scinder le milieu civil et le milieu militaire en deux entités bien distinctes. Bell rappelle d'ailleurs que c'est à ce moment que « l'idée d'un monde "militaire" à part entière, avec ses règles et ses valeurs propres, dirigé par des hommes que la vie séparait totalement de leurs pairs civils, est apparue

¹⁷ Pierre Serna, « Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française? », *loc. cit.*, p. 12.

¹⁸ David A. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.*, p. 235.

¹⁹ David A. Bell, *La première guerre totale*, *op. cit.*, p. 7.

²⁰ Voir : Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, *op. cit.*, p. 94-95.

²¹ David A. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.*, p. 234.

pour la première fois²² ». Il est bien connu qu'avant le XVIII^e siècle, civils et militaires entretenaient une certaine proximité, chaque armée traînant avec elle son lot de civils (administrateurs, prostituées, épouses, domestiques, servantes, infirmières et cantinières pour ne nommer que ceux-ci). Qui plus est, entre chaque campagne, officiers et soldats avaient la possibilité de retourner dans le monde civil. Cependant, dès le XVI^e siècle, la mise en place des armées permanentes²³, suivie au XVIII^e siècle du phénomène de professionnalisation des corps d'armée et de toutes ses implications (vie en caserne, école militaire, standardisation des rangs et des uniformes, etc.), contribuèrent à forger une identité militaire et un éthos professionnel qui furent tout autant adoptés par les officiers et par les membres du rang, ce qui amplifia inévitablement les différences entre la vie civile et la vie militaire²⁴. Bien entendu, les sentiments d'appartenance et de solidarité animaient déjà les militaires depuis un bon moment – surtout chez les membres du rang pour qui il était plus difficile de retourner régulièrement à la vie civile²⁵ – et les différents facteurs énumérés un peu plus haut ne participèrent bien entendu qu'à les exacerber.

Prenons aussi en considération que l'idée de sacrifice patriotique qui se développa au cours du XVIII^e siècle contribua à faire du métier de militaire une vocation exceptionnelle aux yeux de tous²⁶. Les militaires se perçurent dès lors comme évoluant dans un monde à part et développèrent des habitudes, une morale et un code de valeurs qui leur étaient spécifiques. Par conséquent, les civils prirent leur distance face au milieu militaire et à la guerre, percevant ceux-ci comme un mal nécessaire. S'ils se mirent à idéaliser le soldat citoyen, soit celui qui se sacrifie pour le bien-être de la nation, en réalité, ils en vinrent à craindre les militaires et à éviter leur compagnie. On voyait en eux des vauriens, des hommes que

²² David A. Bell, *La première guerre totale*, op. cit., p. 16.

²³ En France, Charles VII créa la première armée permanente pendant la guerre de Cent Ans. François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, op. cit., p. 16.

²⁴ Sur ces questions, consulter : David A. Bell, *La première guerre totale*, op. cit., p. 36-37 et 44-45 et François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, op. cit., p. 69-94.

²⁵ Contrairement aux nobles, la plupart des soldats n'avaient pas les moyens financiers pour retourner chez eux entre les différentes campagnes. Rappelons aussi que si, comme l'avance Bell, « le comportement des nobles était à peu près identique chez eux et dans l'armée » il n'en allait pas de même pour les simples soldats. Le comportement qu'ils adoptaient dans l'armée n'était pas accepté en société. *Ibid.*, p. 39.

²⁶ *Ibid.*, p. 34.

l'expérience de la guerre avait radicalement transformés²⁷. L'accès aux tavernes de France leur était d'ailleurs interdit. À la porte de plusieurs d'entre elles, on retrouvait l'écriteau « Ni chiens, ni putains, ni militaires²⁸ ».

On peut donc remarquer que l'obligation légale découlant de la conscription, le devoir patriotique promu par le nationalisme et l'espoir d'abolir la guerre contribuèrent à attiser l'intensité des conflits. Mais cette nouvelle intensité se traduit aussi par d'autres aspects ; la violence engendrée par les nouvelles tactiques de combat retient tout particulièrement notre attention. Si, comme l'avance Serna, les Anglais ont inventé les conditions de la guerre totale à l'échelle macroéconomique dès la guerre de Sept Ans en engageant toute l'économie du pays dans cet immense projet qui visait à imposer l'hégémonie britannique à la grandeur du globe, ils ont aussi révolutionné la façon dont se déroulent les affrontements²⁹. Serna rappelle que la Royal Navy et l'armée britannique ont joué un rôle de premier ordre dans l'intensification des conflits en mettant sur pied des techniques de combat visant à causer un maximum de ravages matériels et à anéantir l'ennemi³⁰. On peut donc dire qu'à compter de la guerre de Sept Ans, les Britanniques mirent tout en œuvre pour déployer et alimenter une machine de guerre redoutable qui leur permit de s'imposer sur l'échiquier international³¹.

Cette violence outrancière, jusqu'alors rejetée, parce qu'incompatible avec les valeurs et les mœurs militaires de l'époque, s'est rapidement propagée au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Il ne s'agissait plus de manœuvrer pour faire pression sur un royaume dans le but d'orienter ses décisions politiques – logique qui, rappelons-nous, était auparavant guidée par la prudence et la retenue – mais bien de renverser les régimes ennemis.

²⁷ Jean-Paul, Bertaud, « La virilité militaire », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 161.

²⁸ John A. Lynn, *The Bayonets of the Republic*, *op. cit.*, p. 63.

²⁹ Pierre Serna, « Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française? », *loc. cit.*, p. 6.

³⁰ Sur la violence déployée par la Royal Navy au XVIII^e siècle, consulter : *Idem.* ; Martine Acerra (dir.), *L'invention du vaisseau de ligne, 1450-1700*, Paris, SPM, 1997 ; Hervé Drévilion, *Batailles, scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Paris Seuil, 2007, p. 221-243.

³¹ Serna rappelle d'ailleurs comment la Royal Navy a permis l'expansion de l'Empire britannique, Serna, « Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française? », *loc. cit.*, p. 4-5.

La transformation des modes de combats occasionna aussi un élargissement des cibles de la guerre par les puissances européennes. Les civils devinrent des cibles au même titre que les militaires. On assista alors à des déportations massives ainsi qu'à des massacres volontaires de populations civiles qui ne sont pas sans rappeler les nettoyages ethniques et les génocides qui ont marqué le XX^e siècle. Que l'on pense ici aux atrocités commises par l'armée britannique à l'égard des civils en Écosse, en Irlande, en Inde et en Nouvelle-France (pour ne nommer que celles-ci), à celles perpétrées par l'armée française lors des guerres de la Révolution française et des guerres napoléoniennes (nous pensons tout particulièrement aux victimes des guerres de Vendée (1793-1800), de la première campagne d'Italie (1796-1797) et de la guerre d'indépendance espagnole (1808-1814), on peut constater que l'intensification des conflits n'est pas le legs d'une seule nation³². L'ensemble des principales puissances d'Europe semble avoir participé à la totalisation graduelle des conflits armés.

Bien entendu, l'intensification des conflits s'exprima aussi par le nombre impressionnant de batailles menées durant cette période ainsi que par le nombre de morts causés par celles-ci. L'historien allemand Gunther E. Rothenberg rappelle que le continent européen fut le théâtre de 3400 batailles entre 1480 et 1820 et que la grande majorité d'entre elles se déroulèrent aux XVIII^e et XIX^e siècles ; 713 batailles eurent lieu en une trentaine d'années, soit entre 1790 et 1820³³. Bell souligne, quant à lui, qu'après la Révolution française, le taux de pertes annuelles des armées européennes dépassa généralement de loin les pertes enregistrées durant les guerres de l'Ancien Régime³⁴. À compter du XVIII^e siècle, plusieurs conflits prirent aussi une ampleur considérable tant sur le plan géographique que sur celui de la durée, notamment en se déroulant dans plusieurs pays européens – lorsque ce n'était pas dans les différentes colonies appartenant aux puissances impliquées ou sur tous les océans du globe – et en s'étendant sur plusieurs années – plusieurs d'entre eux s'éternisant sur près d'une décennie sans pour autant perdre de leur intensité³⁵.

³² Voir : *Ibid*, p. 12.

³³ Gunther E. Rothenberg, *The Art of Warfare in the Age of Napoleon*, Bloomington, Indiana University Press, 1978, p. 61.

³⁴ David A. Bell, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 », *loc. cit.*, p. 229.

³⁵ Dans un cas comme dans l'autre, nous pensons tout particulièrement à la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), à la guerre de Sept Ans (1756-1763), aux guerres de la Révolution française

Tout au long du XIX^e siècle, les conflits continuèrent à s'intensifier. Le développement des nouveaux armements ne fut pas étranger à ce phénomène. Au fil des années, les armes gagnèrent en précision et augmentèrent considérablement leur cadence de tir et leur force de destruction. L'invention des armes à canons rayés, à chargement par la culasse, à tir automatique ou semi automatique, l'évolution des munitions et le perfectionnement des pièces d'artillerie et de leurs projectiles contribuèrent à changer le visage de la guerre³⁶.

Ces quelques observations nous permettent donc de constater que les conflits armés furent soumis à un phénomène de mutation au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Toutefois, il semble que le processus de totalisation des conflits n'ait atteint son apogée qu'au cours du siècle suivant.

L'avènement de la guerre moderne : la mort industrielle

Depuis les deux grands conflits mondiaux jusqu'aux conflits raciaux en passant par les luttes de décolonisation et les grands génocides, le XX^e siècle porte les stigmates de la totalisation des conflits. Si les campagnes napoléoniennes (1803-1815), la guerre de Sécession (1861-1865), le conflit franco-prussien (1870-1871) et la guerre russo-japonaise (1904-1905) avaient déjà annoncé le passage vers les champs de bataille de la guerre moderne, jamais les violences n'étaient parvenues au niveau d'intensité et de massification atteint dès le premier conflit mondial. L'industrialisation s'avéra être le dernier élément d'un mélange explosif ; jointe aux différents aspects du processus de totalisation des conflits qui s'étaient graduellement développés au cours des siècles précédents et qui, pour la première fois, se retrouvaient regroupés, elle ne pouvait mener qu'à l'avènement de la guerre moderne et aux hécatombes qui marquèrent ce siècle.

Au cours des quatre années durant lesquelles la Première Guerre mondiale (1914-1918)

(1789-1799) et aux guerres napoléoniennes (1803-1815). Bien entendu, certains conflits ultérieurs se sont démarqués par leur étendue géographique et par leur durée – nous pensons ici à la guerre de Cent Ans et à la guerre de Trente Ans – mais ces conflits étaient davantage localisés dans certaines régions d'Europe et étaient ponctués par de nombreuses trêves.

³⁶ Sur ces questions, voir : Frederick Myatt, *Encyclopédie visuelle des armes à feu du XIX^e siècle*, Paris/Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1980 ; Sean Connolly, *Encyclopédie des armes à feu légères*, Paris, Céliv, 1996, p. 85-98 ; John Norris, *Artillery*, Stroud, Sutton Publishing Limited, 2000, p. 127-163 ; Jeff Kinard, *Artillery*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2007, p. 163-269.

s'éternisa, près de dix millions d'individus perdirent la vie, la grande majorité d'entre eux étant des combattants³⁷. La Seconde Guerre mondiale (1939-1945) ne se fit pas plus clémente ; aujourd'hui encore, elle demeure le conflit le plus meurtrier de l'histoire. On estime que cinquante-cinq à soixante millions d'individus sont décédés par fait de guerre entre 1939 et 1945, et que plus de la moitié d'entre eux étaient des civils³⁸. De moins grande ampleur, mais non moins intense, le conflit américain au Vietnam (1955-1975) fit malgré tout près de 2 millions de morts directs (militaires civils confondus)³⁹ ; première guerre à être aussi médiatisée par l'image, elle marqua pour toujours l'imaginaire occidental⁴⁰. Notons qu'à eux seuls ces trois conflits mobilisèrent plus de 160 millions de combattants⁴¹. Bien entendu, la violence de la guerre ne peut se résumer à de simples statistiques ; mais celles-ci démontrent hors de tout doute que la guerre prit durant cette période une ampleur inconcevable.

Tout au long du siècle dernier, des millions de combattants durent s'adapter aux nouvelles réalités de la guerre moderne et découvrirent avec stupeur les horreurs découlant des tueries de masses engendrées par l'industrialisation des conflits, ainsi que par les avancées techniques, scientifiques et technologiques.

Dès 1914, l'agilité, la force et le courage des hommes s'avérèrent inutiles face à la force de destruction des nouveaux armements, leur survie ne dépendant plus que du hasard. Les

³⁷ Audoin-Rouzeau, Stéphane et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2000, p. 39. George L. Mosse rappelle que deux fois plus d'hommes sont morts durant la Grande Guerre que durant tous les conflits qui se sont déroulés entre 1790 et 1918, George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, op. cit. p. 7.

³⁸ Pierre Chavot et Jean-Denis Morenne, *L'ABCdaire de la Seconde Guerre mondiale*, Flammarion, Paris, 2001. P 90. Bien entendu, ces chiffres ne tiennent pas compte des décès occasionnés par le contexte de guerre (famine, maladie, etc.).

³⁹ Il s'agit là d'une estimation faite par une équipe de chercheurs de l'Université Sherbrooke. Voir : « Viêt Nam », *Perspectives Monde*, en ligne, « <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMHistoirePays?codePays=VNM&langue=fr> », consulter en octobre 2020.

⁴⁰ Pensons, par exemple, aux photographies prises par Ronald Haeberle au lendemain du massacre de My Lai ou à la célèbre photographie *The Napalm Girl* de Nick Ut.

⁴¹ Ce sont les chiffres avancés par l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau. Stéphane Audoin-Rouzeau « Massacres. Le corps et la guerre », in Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire du corps III. Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 293-295.

combattants apprirent rapidement à vivre au ras du sol et à subir les bombardements plutôt qu'à affronter l'ennemi face à face dans une confrontation tangible. Les conditions physiques extrêmes auxquelles ils furent confrontés (la faim, le froid, l'inconfort, la fatigue, les traumatismes et les blessures physiques⁴²) contribuèrent évidemment à leur désarroi. Il faut aussi prendre en considération que ces hommes furent confrontés à un nouveau phénomène de campagne continue, les batailles ne s'étendant plus seulement sur quelques heures, mais bien sûr quelques jours ou sur quelques semaines, voire parfois, sur quelques mois. Par conséquent, les hommes durent subir des épreuves physiques et psychiques prolongées⁴³.

Il convient ici de rappeler que, dans la majorité des armées occidentales modernes, les unités de combat se composèrent uniquement d'hommes jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Un ouvrage paru en 2004 révèle que « sur vingt-trois millions de personnes servant dans les armées régulières du monde entier, 97% sont des hommes ». Toujours selon cet ouvrage, le nombre d'hommes est encore plus élevé au sein des unités de combat (99.9%)⁴⁴. Bien que nous soyons conscients que plusieurs femmes ont participé aux conflits qui nous intéressent (nous pensons ici aux femmes soviétiques ayant combattu lors de la Seconde Guerre mondiale et aux femmes ayant participé au mouvement de résistance en France, en Italie, en Pologne, en Grèce, dans les Balkans et au Vietnam), nous avons décidé de concentrer notre analyse sur les combattants masculins puisqu'ils représentent la vaste majorité des effectifs impliqués et que nous nous intéresserons, entre autre, à la manière dont se construit l'identité des combattants dans leur rapport à la masculinité.

Dans un autre ordre d'idées, rappelons aussi que les champs de bataille se transformèrent tout au long du XX^e siècle. Leur dilution contribua à brouiller les frontières entre le front et l'arrière et à complexifier les règles de la guerre, les hommes étant désormais appelés à

⁴² Durant le premier conflit mondial, par exemple, on a dénombré 21 128 660 mutilés. André Loez, *La Grande Guerre*, Paris, Éditions La Découverte, 2010, p. 104.

⁴³ Pour en savoir plus sur le phénomène de campagne continue, consulter : Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 304-308.

⁴⁴ Joshua S. Goldstein, *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, cité dans Stéphane Audoin-Rouzeau, « Armées et guerres : une brèche au cœur du monde viril ? », in Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité III : La virilité en crise ? Le XX^e et XXI^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 224.

combattre dans des lieux où se trouvaient les populations civiles. L'émergence des droits de la personne n'est pas étrangère à cette nouvelle réalité et implique une focalisation nouvelle sur le statut de « victime » de guerre. La médiatisation sans précédent des faits de guerre, via la radio, le cinéma, la photographie, la télévision, la presse et, plus récemment l'Internet, contribua aussi à transformer l'expérience des combattants de manière radicale.

De retour du front, ces combattants durent bien souvent affronter des réalités éprouvantes. Les traumatismes psychiques, la culpabilité, le manque de reconnaissance ainsi que les difficultés à réintégrer les cadres spatio-temporels et les normes morales du quotidien, compliquèrent bien évidemment leur réinsertion sociale⁴⁵.

Raconter la guerre : survivance et mise à mort de la tradition épique

À la lumière de ces observations, l'utilisation des anciens modèles narratifs influencés par la tradition épique peut nous sembler désuète pour raconter les nouvelles réalités auxquelles les combattants furent confrontés dès le premier conflit mondial. Par tradition épique, nous entendons l'héritage culturel – porté par la littérature, l'art, l'histoire, le discours social et différentes institutions (politique, militaire, journalistique, médicale et littéraire) – qui perpétue, en partie, la tradition narrative de l'épopée, en s'employant à idéaliser la guerre en la représentant de manières positives. En ce qui concerne l'Occident, prenant racine dans la Grèce antique, cette tradition subit toutefois l'influence de différentes traditions qui la transformèrent de manière à l'adapter aux réalités culturelles de différentes époques : la chevalerie, l'aristocratie et le nationalisme. Cette tradition emprunte le registre épique et s'applique, à magnifier les exploits des guerriers, à proposer une éthique héroïque, à chanter la grandeur d'une nation (de sorte à en resserrer le tissu social), et ce, tout en prônant les valeurs et les qualités guerrières (le courage, l'honneur, la force, l'agilité, le courage, etc.). Bref, la tradition épique est avant tout une façon de dire et de concevoir la guerre qui, tout comme l'épopée, vise à « exalte[r] les valeurs de l'agression et de l'affirmation de soi » et à

⁴⁵ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *Revue historique des armées*, n° 245, 2006, en ligne, <<http://rha.revues.org/5352>>, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté en mars 2015.

« régulariser [la] violence dans les formes d'une organisation sociale⁴⁶ ». Malgré l'incompatibilité des nouvelles réalités de la guerre et des anciens modèles narratifs, beaucoup d'artistes, de savants et de politiciens continuèrent à exploiter la tradition épique durant une grande partie du XX^e siècle⁴⁷. Nous sommes conscients que la tradition épique peut être appréhendée de façon beaucoup plus large, mais, désormais, nous nous rapporterons à la définition que nous venons d'en donner.

Mentionnons d'ailleurs que la littérature belliciste a toujours joui d'une certaine popularité auprès des lectorats avides de sensations fortes et de patriotisme. George L. Mosse avance d'ailleurs que les écrits « des anciens combattants qui racontaient des expériences positives (contrairement aux écrits de ceux qui refusaient la guerre) furent généralement considérés par les États comme véridiques et légitimes⁴⁸ ». Pour lui, la parole des anciens combattants des guerres de la Révolution française, des guerres napoléoniennes et de la Grande Guerre contribua à créer le mythe de la guerre (ou mythe de l'expérience de la guerre). Plus précisément, ce serait les engagés volontaires lettrés, issus des milieux bourgeois, qui, par la poésie, les récits et les chansons, auraient façonné et perpétué le mythe d'une guerre à l'autre. Ces hommes se seraient affairés à glorifier la guerre en masquant les horreurs qui en découlent, en sublimant la mort qui en résulte et en mettant à l'avant la valeur du combat et du sacrifice⁴⁹. Bref, ils auraient tenté de faire de la guerre une chose acceptable. « La réalité de la guerre en vint à être transformée en ce que l'on pourrait appeler le mythe de

⁴⁶ Daniel Madelénat, *L'épopée*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littératures modernes », 1986, p. 137.

⁴⁷ Nicolas Beaupré a déjà démontré comment, entre 1914-1920, nombre d'écrivains et d'éditeurs sont entrés dans le jeu de l'offre et de la demande en tentant de répondre aux attentes de lectorats qui avaient une conception bien précise des conflits armés : Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS Histoire », 2006, chapitre II. Dans un article, Jenny Christina Thompson rappelle que le bureau américain de la propagande (Committee on Public Information) a produit un grand nombre de films patriotiques et de romans de guerre susceptibles d'influencer l'opinion populaire et de la rendre favorable à l'entrée des États-Unis dans le premier conflit mondial : Jenny Christina Thompson « Histoires de guerre américaines : représentations populaires de la Première Guerre mondiale », in Paul Bleton (dir.), *Hostilités : guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Études culturelles », 2001 p. 59-83.

⁴⁸ George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, op. cit., p. 11.

⁴⁹ *Idem*.

la guerre qui en faisait, rétrospectivement, un événement doté d'un sens sacré⁵⁰ », écrit Mosse. C'est-à-dire que le mythe s'appliqua à nourrir l'utopie nationaliste : selon cette logique, on percevait les combattants restés au champ d'honneur comme des martyrs ayant sacrifié leur vie pour la sauvegarde de la nation. Il faut se rappeler que le mythe de la guerre prit forme à une époque où émergea la conscience nationale et qu'il participa d'ailleurs à « donner au nationalisme ses symboles les plus efficaces », symboles parmi lesquels on compte le culte du soldat tombé au champ d'honneur (qui s'avère d'ailleurs être le noyau du mythe), le culte de la nation, la notion de sacrifice, la camaraderie, la virilité, l'attitude martiale, l'héroïsme, la volonté de domination, la déshumanisation de l'ennemi et le culte de la jeunesse⁵¹.

Pour Mosse, le mythe de la guerre a indubitablement contribué à la brutalisation des sociétés européennes au lendemain de la Grande Guerre, notamment en contribuant à banaliser et à idéaler la violence⁵². Selon lui, l'expérience des tranchées et la culture de guerre ambiante auraient rendu plus brutaux, non seulement les hommes ayant combattu, mais aussi les sociétés ayant pris part au conflit. C'est pourquoi on aurait assisté à la radicalisation des discours politiques dans plusieurs pays européens au cours de l'entre-deux-guerres. Mosse soutient d'ailleurs que la déshumanisation de l'ennemi telle que développée durant la guerre par l'usage de stéréotypes et le désir d'anéantir l'ennemi se perpétuait à travers les discours de certains groupes politiques. Bien entendu, le mythe de la guerre fut plus actif dans certains pays. C'est le cas, notamment, dans la plupart des pays vaincus lors du premier conflit mondial. En guise d'exemple, mentionnons l'Allemagne, où le mythe de la guerre et le processus de brutalisation contribuèrent à la montée du nazisme⁵³.

⁵⁰ *Idem.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 12.

⁵² George L. Mosse considère la banalisation comme une entreprise par laquelle on tente d'intégrer la guerre au quotidien de la population et de la rendre familière de sorte que celle-ci l'associe à une certaine normalité. Bref, il s'agit d'un « phénomène qui se charg[e] de rabaisser l'échelle de la terreur à un niveau ordinaire et acceptable ». Mosse mentionne que la littérature populaire, les cartes postales illustrées, les jeux, les jouets et le tourisme des champs de bataille contribuèrent, pendant et après la Grande Guerre, à cette entreprise de banalisation. *Ibid.*, p. 145-178. Nous observerons d'ailleurs un peu plus loin comment cette entreprise de banalisation a vertement été critiquée dans plusieurs romans de vétérans de la guerre du Vietnam.

⁵³ Pour en savoir plus sur cette question, consulter : *Idem.*

Ainsi peut-on constater que, dans l'esprit de Mosse, la parole des vétérans contribua avant tout à alimenter le mythe de la guerre – mythe qui contribua à déréaliser l'expérience des combattants et à masquer les réalités de la guerre moderne – et, par conséquent, la tradition épique. Pourtant, il nous semble que la parole des vétérans participa aussi, tout au long du XX^e siècle, à forger et à alimenter un discours qui se trouve à l'opposé du mythe de la guerre, un discours qui s'inscrit dans une démarche foncièrement rhétorique au sens où l'entendaient les Grecs. Chez les Grecs, l'art de faire la guerre était intimement lié à l'art de la parole qui devait, avant tout, être utilisé pour veiller au bien-être de la Cité. Ainsi, le discours devait-il être perçu comme une sorte de combat. Ruth Amossy, spécialiste de la rhétorique, de l'analyse de discours et de l'argumentation, rappelle d'ailleurs que

[d]ans la conception issue d'Aristote, la rhétorique apparaît comme une parole destinée à un auditoire qu'elle tente d'influencer en lui soumettant des positions susceptibles de lui paraître raisonnables. Elle s'exerce dans tous les domaines humains où il s'agit d'adopter une opinion, de prendre une décision, non sur la base de quelque vérité absolue nécessairement hors de portée, mais en se fondant à ce qui semble plausible⁵⁴.

Nous croyons que la parole de certains vétérans du XX^e siècle – que nous désignerons désormais par le terme « discours vétéran » – a justement pour objectif d'influencer un auditoire pour lui faire adopter une position face à la guerre et au pouvoir. Nous pensons que ce discours adopte une visée subversive en permettant aux vétérans de faire connaître le vrai visage de la guerre et de lever le voile sur la rhétorique utilisée par l'État et les institutions pour mobiliser les masses et légitimer leur carnage. En ce XX^e siècle où la rhétorique semble plus que jamais être un outil de domination détaché de tout souci de justice et de vérité – pensons, par exemple, aux discours totalitaires et à la propagande de guerre –, certains vétérans mettent en place une nouvelle configuration de l'expérience guerrière pour contrer un discours démagogique et en dévoiler les ressorts. Nous pensons justement que les vétérans élaborent une nouvelle façon de raconter qui « intervient précisément dans les situations, nombreuses, où la vérité n'est pas donnée, où les démonstrations de la science sont hors jeu,

⁵⁴ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, Paris, Nathan, 2000, p. 3.

où il faut s'en remettre à la pluralité des discours⁵⁵ ». L'écrivain tchèque Václav Havel rappelle «[qu']à côté de la parole dont la liberté et la véracité galvanisent, il y a aussi la parole qui hypnotise, qui trompe, qui fanatise, une parole forcément menteuse, dangereuse, mortelle. Une parole-flèche⁵⁶ ».

Nouveau phénomène : la pratique de masse de l'écriture

Ce sont des milliers de nouvelles voix qui se font entendre, dès le début de la Grande Guerre, par le truchement de l'écriture. Correspondances, essais, journaux de route, récits, souvenirs, romans, vont très rapidement inonder l'espace public. Il faut se rappeler qu'avant 1914, la guerre était principalement racontée par les officiers supérieurs ou, encore, par des hommes qui ne l'avaient pas faite. Avec les levées en masse d'une ampleur inégalée, on retrouvait pour la première fois, en grand nombre, des hommes de lettres et de profession libérales sur les champs de bataille⁵⁷. Ajoutons à cela que, grâce aux mesures d'alphabétisation adoptées par différents gouvernements, le nombre d'individus capable de s'exprimer par écrit atteignit des sommets jusque-là inégalés. Cette pratique de masse de l'écriture se justifierait aussi, selon le critique et ancien combattant Jean Norton Cru, par la présence d'hommes matures sur le front⁵⁸.

Quoi qu'il en soit, pour la première fois de simples soldats avaient la possibilité de témoigner de la guerre, chose qui, encore au XIX^e siècle, était réservée aux membres du haut commandement. Comme l'a déjà indiqué Jean Norton Cru, cette nouvelle pratique de masse de l'écriture a radicalement changé notre perception de la guerre en nous permettant d'avoir

⁵⁵ Hélène Tronc, *L'art du discours*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Texte et dossier », 2007, p. 147.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 145.

⁵⁷ En guise d'exemple, il faut noter que, parmi les 251 témoins répertoriés par Jean Norton Cru dans son essai consacré aux témoignages des combattants français de la Grande Guerre, on dénombre 54 étudiants, 53 hommes de lettres, 30 professeurs, érudits, savants, 18 membres du clergé, 17 notaires et avocats, 14 médecins, chirurgiens et infirmiers, 12 industriels et commerçants ainsi que 7 artistes, Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993 [1929], p. 666.

⁵⁸ La moyenne d'âge des témoins répertoriés par Norton Cru est de 30 à 31 ans en 1914 et de 34-35 ans en 1918. Il faut prendre en considération que « 50 % des mobilisés français avaient de 29 à 47 ans en 1914 et de 33 à 51 ans en 1918 ». *Ibid.*, p. 37.

accès à une lecture psychologique et sensible de l'expérience par ceux qui la vivent sur le terrain, en opposition à une lecture stratégique et détachée résultant des observations des membres de l'état-major⁵⁹.

Cette pratique de masse de l'écriture de l'expérience du combat par l'homme ordinaire débuta avec la Grande Guerre et perdura tout au long du siècle dernier jusqu'à l'apparition des nouveaux médias et des nouvelles technologies. Nous pouvons donc nous interroger quant à la production littéraire qui en découle. Quelle place ces textes occupent-ils dans l'espace public et au sein de l'institution littéraire ? Comment contribuent-ils à élaborer un « discours vétéran » ? Quelle réception le public leur destine-t-il ? Si l'on reçoit les témoignages de ces hommes avec enthousiasme lorsqu'il s'agit d'évoquer le sacrifice de leurs frères d'armes et de nourrir une certaine forme de patriotisme, tout indique qu'il en va tout autrement lorsqu'ils expriment les réalités de la guerre moderne et qu'ils s'emploient à éveiller les consciences. Comme le précise Bruno Cabanes : « Rares sont les sociétés qui acceptent le témoignage de souffrance de vétérans qui s'estiment incompris ou marginalisés⁶⁰ ».

En effet, la parole de ces hommes est bien souvent marginalisée ou instrumentalisée ; en témoigne notamment le travail de l'historien qui n'hésite pas à traiter les témoignages comme des objets purement référentiels dont la seule valeur serait leur indice factuel. Dans un discours prononcé en 1914 et reproduit trente-six ans plus tard dans la revue *Annales, Économies, Sociétés, civilisations*, l'historien Marc Bloch – tête pensante de l'école des « Annales » – rappelait les règles de la critique historique. Selon lui, cette méthode – qui consiste à confronter différents témoignages – permettrait aux historiens « de discerner dans les récits, le vrai, le faux et le vraisemblable⁶¹ ». Il rappelait que la sincérité des témoins et la fiabilité de la mémoire doivent en tout temps être remises en cause par l'historien. « Parmi

⁵⁹ Voir : Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Paris, Éditions Allia, 2008, [1930]. Voir, aussi : Alain Brossat, « Le peuple scripturaire des tranchées ou l'angle mort de W. Benjamin », in Johanne Villeneuve (dir.), *L'expérience de la guerre : entre écriture et image*, <<http://experiencedelaguerreecritureimage.uqam.ca/Pagetextesenligne.html>>, consulté en septembre 2015.

⁶⁰ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

⁶¹ Marc Bloch, « Critique historique et critique du témoignage », in *Annales, Économies, Sociétés, civilisations*, vol. 5, n° 1, 1950, p. 2.

tant d'ivraie, [il s'agit de] mettre de côté un peu de bons grains⁶² », écrivait Bloch. Cette méfiance à l'égard du témoignage caractérisait d'ailleurs l'attitude générale adoptée par les historiens durant la première moitié du siècle dernier. Aujourd'hui encore, la majorité d'entre eux utilise toujours le témoignage comme source secondaire ou à titre de traitement illustratif.

À travers cette pratique de masse de l'écriture du combat, un discours micro sociétal généré par une diaspora d'anciens combattants prit graduellement forme au cours du XX^e siècle. Le discours micro sociétal doit être entendu comme l'équivalent du discours social dans un groupe restreint et codifié, ce qu'est le corps combattant⁶³. Selon Micheline Cambron,

le discours social commun n'est pas une simple addition de discours singuliers, mais plutôt ce qui fonde ces discours en les rattachant [...] à une sorte de "sens commun" tel que le conçoit Gramsci, comme "un produit et un devenir historique" qui correspondent à "la pensée générale d'une époque déterminée dans un lieu populaire" ⁶⁴.

Il ne fait aucun doute que les vétérans du XX^e siècle ont constitué, au cours des années, une sorte de diaspora qui a contribué à chambouler notre manière de concevoir et de raconter l'expérience guerrière. Nous entendons par là qu'il existe une culture et une expérience communes qui instaurent une communauté de combattants, que celle-ci est appelée à perdurer, et ce, malgré la dissémination des individus sur divers territoires. Nous observerons d'ailleurs comment les associations de vétérans, qui se sont développées de façon exponentielle au cours du XX^e siècle, ont contribué à alimenter une fraternité entre les anciens combattants et ont ainsi favorisé l'émergence d'une parole, voire, d'un discours qui leur est propre.

⁶² *Idem.*

⁶³ Sur le discours social, voir : Marc Angenot, « Le discours social : problématique d'ensemble », *Cahiers de recherche sociologique. Le discours social et ses usages*, vol. II, n° 1, 1984, p. 19-44 et *1889 : un état du discours social*, Montréal/Longueuil, Éditions du préambule, 1989. Notons cependant que tout discours micro sociétal participe au discours social ambiant.

⁶⁴ Micheline Cambron, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 38.

Puisque nous ne pouvons faire l'analyse détaillée de tout le « narrable » et « l'argumentable » produit par les vétérans du XX^e siècle, nous avons choisi de privilégier un « discours singulier » : celui du roman de guerre écrit par des vétérans. À la lumière de ces oeuvres, nous tenterons au cours des prochaines pages de démontrer qu'un état d'esprit « vétéran », né de la guerre, a bel et bien permis l'élaboration d'un discours singulier. Ce discours est selon nous porteur d'une expérience, voire d'une certaine forme de vérité que les anciens combattants désirent transmettre aux générations futures pour faire contrepoids à une vision idéalisée de la guerre. Nous croyons que l'analyse de ce discours nous permettra d'observer comment les vétérans ont peu à peu façonné une nouvelle configuration de l'expérience guerrière – notamment en mettant en scène l'effondrement du modèle héroïque et en tablant sur les aspects psychologiques et sensibles de l'expérience. Pour le dire autrement – nous empruntons ici les expressions de Michel de Certeau⁶⁵ – les écrivains-vétérans auraient « braconné » et « bricolé » le récit de guerre traditionnel pour parvenir à partager leur expérience. Imbrication, donc, d'une nouvelle logique marginale dans un ancien modèle discursif et narratif par l'utilisation d'une nouvelle rhétorique ou, pour être plus précis, d'une nouvelle posture rhétorique.

Puisqu'ils n'ont eu d'autre choix que d'abandonner les vieux modèles narratifs utilisés par la tradition épique, parce qu'incompatibles avec les nouvelles réalités de la guerre moderne et, de ce fait, avec leur expérience personnelle, les vétérans qui ont pris la plume ont élaboré une posture rhétorique afin de témoigner des conditions dans lesquelles les combattants modernes ont été appelés à évoluer. Cette posture rhétorique n'est pas sans rappeler la posture physique à laquelle les combattants ont été contraints dès la Première Guerre mondiale. Pensons ici à ces hommes qui, terrassés par la force de tir de l'artillerie moderne, ont dû apprendre à vivre au ras du sol, à ramper, à marcher à quatre pattes et à se terrer comme des bêtes pour assurer leur survie. Car, sur les champs de bataille modernes, seul l'instinct de survie semble désormais dominer les hommes : exit l'enivrement de la gloire, l'honneur et le courage. Pensons un instant à l'impuissance que ces hommes durent ressentir, aux souffrances et aux humiliations qu'ils durent endurer : des grains de sable pris au piège dans l'engrenage de l'histoire, dans le grand rouage de la guerre industrielle,

⁶⁵ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : arts de faire*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1990.

victimes non seulement des armes modernes, mais, aussi, de la machine militaire à laquelle ils durent inconditionnellement se soumettre.

En 1934, Pierre Drieu La Rochelle parvenait à verbaliser avec justesse ce que d'autres vétérans avaient tenté de représenter avant lui : c'est-à-dire la honte viscérale qui découle désormais de l'expérience guerrière.

J'étais étonné d'être ainsi cloué au sol, *écrit-il* ; je pensais que ça ne durerait pas. Mais ça dura quatre ans. La guerre aujourd'hui, c'est d'être couché, vautré, aplati. Autrefois, la guerre, c'étaient des hommes debout. La guerre d'aujourd'hui, ce sont toutes les postures de la honte (CC : 31).

À l'instar de Drieu La Rochelle, nous soutenons l'hypothèse que raconter l'expérience du combattant c'est aujourd'hui adopter toutes les postures de la honte, car, comme nous le verrons au cours des prochains chapitres, depuis le début du XX^e siècle, la plupart des vétérans qui se sont risqués à témoigner fidèlement de leur expérience ont cherché à mettre à l'avant les souffrances et les humiliations auxquelles ils ont été confrontés tout en partageant leur culpabilité et en cherchant à relativiser leur responsabilité. Tout indique que la posture rhétorique de la honte permet non seulement de témoigner des nouvelles réalités de l'expérience de la guerre moderne, mais, aussi, d'établir la crédibilité des combattants par la mise en scène de leurs qualités morales, contrecarrant ainsi les représentations négatives des combattants que véhicule le discours pacifiste. Bref, tout au long du siècle dernier, les vétérans se seraient employés, par l'usage de différents procédés (et, plus précisément, en développant un éthos discursif en totale rupture avec l'éthos militaire contemporain), à créer une image d'eux-mêmes qui s'avère moralement acceptable afin de gagner la confiance du public et le faire adhérer plus facilement à une vision de la guerre fidèle à leur expérience.

Bien entendu, le roman de guerre reprend aussi le modèle de son époque – soit le roman psychologique – en adoptant l'intériorité et l'auto-analyse comme principes d'écriture. En articulant les conflits moraux et psychologiques des personnages, ainsi qu'en dépeignant leurs pensées, leurs sentiments, leurs réflexions et leurs actions, les écrivains-vétérans tentent de définir la psychologie des combattants et des vétérans ainsi que les liens qui se développent entre eux. Le roman psychologique n'est pas le seul modèle littéraire à avoir exercé une certaine influence sur le roman de guerre. Nous verrons, entre autres, comment

l'épopée (par le truchement de la tradition épique), le roman réaliste et le roman de formation ont inspiré les vétérans. Il convient aussi de rappeler que le roman de guerre du XX^e siècle est aussi tributaire du mouvement romantique qui, avec l'idée naissante du « moi », a contribué au cours du XIX^e siècle à transformer notre manière de raconter.

Il nous semble que cette nouvelle manière de dire la guerre qui se développe au XX^e siècle relève directement de la « dimension monumentaire » de ces romans, et que les écrivains qui nous intéressent cherchent à transcender leur expérience en dotant leurs témoignages d'un sens qui va bien au-delà de la simple narration et de l'énoncé factuel.

[Est] monumentaire tout ce qui, dans un texte de témoignage, excède la relation des faits, ouvre à la signification de l'événement et interpelle le lecteur dans son rapport à ce qui s'est passé, [rappelle Renaud Dulong]. Le témoin exprime la nécessité de dire plus que des faits, sa déposition se veut l'écho du traumatisme de l'événement, elle se double d'une réflexion transcendant les limites d'une expérience personnelle, prenant en charge la voix ou la mémoire des disparus⁶⁶.

Les vétérans du XX^e siècle ont vécu des situations extrêmes qui dépassent les limites de l'entendement et de « l'humainement acceptable ». Il nous semble qu'ils ont été confrontés à des réalités difficilement traduisibles et qu'ils ont évolué dans des milieux trop souvent inintelligibles et irrationnels, subissant maintes humiliations, expérimentant, inévitablement, la peur, la honte et la culpabilité de diverses manières. Par conséquent, une simple description factuelle de la vie au quotidien est loin de rendre compte de la vérité intrinsèque des champs de bataille. Nous croyons donc que les témoignages de combattants représentent une matière qui, avec ses particularités, nous permettra de réfléchir sur la manière dont les hommes cherchent et parviennent à transmettre leur expérience d'un événement extrême.

Dans son anthologie analytique des témoignages français de la Grande Guerre intitulée *Témoins*, Jean Norton Cru consacrait déjà plusieurs pages à critiquer le roman de guerre et ses pratiques⁶⁷. Il y exprimait ouvertement son refus de voir la fiction et l'esthétisation contaminer le témoignage. Il y condamnait les écrivains animés, selon lui, par le goût du sensationnel et le désir de synthèse. Rappelons que Norton Cru travaillait d'abord à faire

⁶⁶ Renaud Dulong, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *Sociétés et Représentations*, 2002, vol. 1, n° 13, p. 183.

⁶⁷ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*

reconnaître au témoignage une structure d'autorité sur le plan de la vérité historique. Comme l'indique l'historien Frédéric Rousseau, « pour lui, il est bien clair que toute déformation de la réalité agit contre l'établissement de cette structure d'autorité, et par voie de conséquence affaiblit le combat pour la vérité et, par-delà, pour la paix⁶⁸ ».

Contrairement à Norton Cru, nous postulons que le travail de fictionnalisation, de narrativisation et d'esthétisation contribue à rendre le témoignage plus véridique et plus accessible. En accomplissant un travail de médiation par la fiction et par la forme romanesque, les témoins assurent, selon nous, la lisibilité et la pérennité de leur témoignage : en premier lieu, parce qu'un récit factuel peut difficilement rendre compte de certains aspects d'une expérience extrême, en second lieu, parce qu'un « témoignage qui ne sait pas se faire lire est voué à tomber dans l'oubli⁶⁹ ».

Le décalage qui existe entre les réalités de la vie au combat et les réalités de la vie civile ne favorise en rien la transmission de l'expérience. La parole des vétérans se heurte souvent aux attentes des civils qui n'ont pour seuls référents que les représentations de la guerre perpétuées par la culture de guerre ou par la tradition épique : « le système cognitif, les valeurs [du combattant], configurent un espace-temps qui n'est plus le même que celui de l'autre⁷⁰ ». Tout indique que l'expérience de la guerre instaure une véritable rupture entre le témoin et sa société d'appartenance. Dès lors, comment parvenir à partager une expérience limite au cours de laquelle le combattant est appelé à transgresser les normes morales et à faire l'expérience de la honte, de la souffrance et de la culpabilité au nom de la société à laquelle il appartient ? Comment arriver, d'une part, à traduire la guerre dans sa matérialité tout en témoignant des dimensions psychologiques et sensibles de cette expérience, et d'autre part, à maintenir un contact avec un destinataire qui ne possède pas les référents nécessaires à sa compréhension ? Il nous semble justement que les écrivains-vétérans ont recours à la

⁶⁸ Frédéric Rousseau, « Comment écrire la guerre ? L'affaire Norton Cru », in, Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 7. Voir, aussi : Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003.

⁶⁹ Frédéric Rousseau, , « Comment écrire la guerre ? L'affaire Norton Cru », *loc. cit.*, p. 11.

⁷⁰ Laure Himy-Piéri, « Peut-être que les enfants poseront des questions... Réflexion sur l'art et la fiction chez Perec et Bober », in Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 197.

fiction afin d'initier les lecteurs à une réalité qui leur est totalement inconnue puisqu'elle demeure, même pour ceux qui l'ont vécue, difficilement intelligible et interprétable.

Nous inspirant des recherches de Hayden White et de Carole Dornier, nous aborderons donc le travail de fictionnalisation comme une manière de « former, façonner ou modeler l'expérience pour la représenter » et non pas comme une façon de « parler pour l'inventer⁷¹ ». Conséquemment, le terme « fictionnalisation » est appelé à être compris au sens d'un travail de figuration ou, dans le cas qui nous concerne, de reconfiguration. Dans cette logique, nous nous emploierons à observer comment, en usant de la fiction comme tactique discursive et du roman comme tactique formelle, les écrivains-vétérans parviennent à transmettre leur expérience, de même que les leçons qu'ils en ont tirées, contribuant ainsi à transformer la compréhension que les civils ont de la guerre.

Les romans des vétérans

Notre intention est d'étudier comment s'élabore et se déploie un discours propre aux vétérans, et ce, en abordant un vaste corpus – composé de différentes œuvres produites à différentes époques et appartenant à différentes littératures nationales – comme un tout. Nous avons arrêté notre choix sur des œuvres qui témoignent des trois grands conflits qui ont marqué l'imaginaire collectif occidental au cours du XX^e siècle – soit, la Première Guerre mondiale (1914-1918), la Seconde Guerre mondiale (1939-1945) et la guerre du Vietnam (1955-1975) – car nous croyons pouvoir y observer l'évolution du « discours vétéran » ainsi que ses mutations. Il s'agit d'opérer une ponction dans le temps, de manière à mieux comprendre comment notre façon de concevoir et de raconter la guerre s'est développée au cours du XX^e siècle. Nous nous intéresserons donc à dix-huit romans⁷² qui, tant par leur valeur littéraire (en ce qu'elle garantit leur lisibilité et leur pérennité) que par leur valeur testimoniale, se sont imposés comme les incontournables du genre. Ils constituent, en grande partie, le canon du roman vétéran.

⁷¹ Carole Dornier, « Toutes les histoires sont-elles des fictions ? », in *Esthétique du témoignage*, Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 98.

⁷² Il s'agit tout autant de romans se présentant comme des récits autobiographiques, que de récits autobiographiques se présentant comme des romans. Nous y reviendrons.

Bien entendu, nous n'avons sélectionné que des romans écrits par des vétérans, en prenant soin de favoriser les œuvres susceptibles de mettre en lumière l'expérience du combat aussi bien que les autres phases de l'expérience guerrière. Dans le but d'éviter la contamination des témoignages par la tradition militaire, nous avons exclu les romans écrits par des militaires de carrière. Un tel choix s'explique aussi par le fait que, contrairement à George L. Mosse, nous croyons que les combattants volontaires et conscrits du XX^e siècle ont contribué, par leurs témoignages, à invalider les idées reçues qui circulaient sur la guerre, participant ainsi à transformer notre façon de la concevoir et de la raconter. Les témoignages d'officiers ayant un grade supérieur à celui de capitaine ont, eux aussi, été écartés puisque ces hommes ne participent que très rarement aux combats de manière physique et ne partagent aucunement le quotidien de la plupart des combattants.

Notons aussi qu'à une exception près tous ces romans ont été écrits plusieurs années après la résolution des conflits auxquels leurs auteurs ont participé : la plupart des écrivains-vétérans ont attendu plus de dix ans avant de partager leur expérience. Il s'agit donc d'œuvres découlant d'une écriture *a posteriori*. Contrairement aux lettres de combattants et aux récits de guerre, les romans qui nous intéressent ont été écrits après la démobilisation. Nous croyons que le recul a permis à leurs auteurs de se dégager des mentalités et des codes de valeurs résultant du patriotisme et du bellicisme normalement en vigueur en temps de guerre. Une écriture *a posteriori* offre, en effet, la possibilité d'observer l'événement dans son contexte global et d'en faire un examen plus approfondi, voire une critique plus efficace. Elle renvoie aussi les auteurs à une situation de réinsertion dans la vie normale. Pour le dire autrement, ce type d'écriture leur permet de faire le deuil de leur expérience, ce qui nous intéresse tout particulièrement.

Pour parvenir à établir un corpus relativement homogène, nous avons choisi d'étudier des romans rédigés par des témoins provenant de pays occidentaux, démocratiques et industrialisés et ayant combattu au sein d'armées dites régulières. Puisque nous nous intéressons aux romans constituant le canon du genre, nous avons principalement retenu des titres bénéficiant d'une certaine notoriété. Il s'avère que ces œuvres sont signées par d'anciens combattants français, allemands, britanniques, canadiens et américains. Les différents corpus nationaux analysés nous permettront de démontrer qu'il existe des

constantes dans les discours des auteurs, et ce, en dépit du discours dominant propre à chaque contexte culturel.

À la lumière de ces critères, nous avons retenu cinq romans pour la période de la Grande Guerre : *À l'Ouest rien de nouveau* (1929) de Erich Maria Remarque, *La Peur* (1930) de Gabriel Chevallier, *Nous étions des hommes* (1930) de Frederic Manning, *Les généraux meurent dans leur lit* (1930) de Charles Yale Harrison et *Compagnie K* (1933) de William March. Pour couvrir la Seconde Guerre mondiale, nous avons arrêté notre choix sur sept romans : *Battle Cry* (1953) de Leon Uris, *The Big War* (1957) d'Anton Myrer et *La ligne rouge* (1962) de James Jones, *Neuf jours de haines* (1948) de Jean-Jules Richard, *Les Canadiens errants* (1954) de Jean Vaillancourt, *Flesh Wounds* (1966) de David Holbrook et *Le soldat oublié* (1967) de Guy Sajer. Finalement, six romans américains portant sur la guerre du Vietnam ont retenu notre attention : *Né un quatre juillet* (1976) de Ron Kovic, *Sympathy for the Devil* (1987) de Kent Anderson, *À propos de courage* (1990) et *If I Die in a Combat Zone* (1975) de Tim O'Brien, *Le Merdier* (1979) de Gustav Hasford ainsi que *Retour à Matterhorn* (2010) de Karl Marlantes⁷³.

⁷³ Pour faciliter la lecture de notre thèse, nous avons préféré employer les éditions françaises. Chaque traduction a préalablement été confrontée au texte original. Nous citons les romans de langues étrangères dans leur langue d'origine lorsque le sens de la traduction diffère du sens du texte original ou lorsqu'il n'existe pas de traduction française. Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*, (*Im westen nichts neues*), traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, Le Livre de Poche, 1956, [1929] ; Gabriel Chevallier, *La Peur*, Paris, Le Livre de Poche, 2008 [1930] ; Frederic Manning, *Nous étions des hommes*, (*Her Privates We*), traduit de l'anglais par Francis Grembert, Paris, Éditions Phébus, 2002 [1930] ; Charles Yale Harrison, *Les généraux meurent dans leur lit*, (*Generals Die in Bed*), traduit de l'anglais par H. Lemierre, Paris, Librairie Gallimard, coll. « Les livres du jour », 1931 [1930] ; William March, *Compagnie K*, (*Company K*), traduit de l'américain par Stéphanie Levet, Paris, Éditions Gallmeister, 2012 [1933] ; Leon Uris, *Battle Cry*, New York, Avon Books, 2005 [1953] ; Anton Myrer, *The Big War*, New York, Perennial, 2001 [1957] ; James Jones, *La ligne rouge*, (*The Thin Red Line*), traduit de l'américain par France-Marie Watkins, Paris, Pocket, 1999 [1962] ; Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1999 [1948] ; Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, coll. « Poche Canadien », 1969 [1954] ; David Holbrook, *Flesh Wounds*, Stroud, Spellmount Limited, 2007 [1966] ; Guy Sajer, *Le soldat oublié*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1967 ; Ron Kovic, *Né un quatre juillet*, (*Born on the Fourth of July*), traduit de l'américain par Gérard Lebec, Paris, 13^e Note Éditions, 2014 [1976] ; Anderson, Kent, *Sympathy for the Devil*, (*Sympathy for the Devil*), traduit de l'américain par Frank Reichert, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 1993 [1987] ; Tim O'Brien, *À propos de courage*, (*The Things They Carried*), traduit de l'américain par Jean-Yves Prate, Paris, Éditions Gallmeister, coll. « Totem », 2011 [1990] ; Tim O'Brien, *If I Die in a Combat Zone*, New York, Broadway Books, 2014 [1975] ; Hasford, Gustav, *Le Merdier*, (*The Short-Timers*), traduit de l'américain par Étienne Florent, Paris, Livre de Poche, [1979] ; Karl Marlantes, *Retour à Matterhorn*, (*Matterhorn*), traduit de l'américain par Suzy Borello, Paris, Le Livre de Poche, 2012 [2010].

Bien évidemment, il sera impossible de prêter la même attention à l'ensemble des romans susmentionnés et de procéder à une analyse pénétrante de chacun. Nous analyserons donc les thèmes, les procédés et les enjeux discursifs qui les caractérisent et forment un ensemble cohérent. Par conséquent, certains romans occuperont une place plus importante dans notre travail ; certains seront abordés en fonction de plusieurs aspects alors que d'autres permettront de nous concentrer sur un aspect en particulier.

D'autres romans, constituant un corpus secondaire, retiendront aussi notre attention. Nous aborderons, par exemple, les écrits de certains romanciers français qui ont publié leur expérience de la Grande Guerre entre 1914 et 1920. Il s'agit de la première génération de témoins à avoir partagé leur expérience sous forme de romans. Ces écrivains combattants ont, par conséquent, exercé une grande influence sur l'ensemble de la production vétérane du XX^e siècle. On peut dire que c'est dans des œuvres telles que *Ceux de 14* (1916-1921) de Maurice Genevoix, *Le feu* (1916) d'Henri Barbusse et *Les croix de bois* (1919) de Roland Dorgelès que l'on retrouve les fondements du « discours vétéran »⁷⁴.

Bien qu'ils n'appartiennent pas à proprement parler au genre qui nous intéresse dans son sens strict – c'est-à-dire au roman de guerre écrit par des vétérans ayant combattu et dans lesquels le combat occupe une place centrale – un certain nombre d'œuvres écrites par des vétérans nous permettront aussi de cerner le « discours vétéran ». Des œuvres telles que *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, *Jeanne Robelin* de Maurice Genevoix, *La comédie de Charleroi* de Pierre Drieu La Rochelle, *L'initiation d'un homme : 1917* de John Dos Passos, *Une guerre dans la tête* de Doug Peacock, *Au lac des bois* de Tim O'Brien ou, encore, *Chiens de la nuit* et *Un soleil sans espoir* de Kent Anderson⁷⁵, seront donc convoquées au cours de notre analyse.

⁷⁴ Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, coll. « Point », 1950 [Paru en cinq tomes de 1916 à 1921. Édité pour la première fois en un volume en 1949] ; Henri Barbusse, *Le feu*, Paris, Le Livre de Poche, 1965 [1916] ; Roland Dorgelès, *Les croix de bois*, Paris, Le Livre de Poche, 1919.

⁷⁵ Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio plus classique », 2006 [1932] ; Maurice Genevoix, *Jeanne Robelin*, in *Ceux de 14*, Paris, Éditions Omnibus, 1998 [1920] ; John Dos Passos, *L'initiation d'un homme : 1917*, traduit de l'anglais par Marc Freeman, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1969 [1920] ; Pierre Drieu La Rochelle, *La comédie de Charleroi*, Paris, Le Livre de Poche, 1934 ; Doug Peacock, *Une guerre dans la tête*, traduit de l'américain par Camille Fort-Cantoni, Paris, Éditions Gallmeister, 2008, [2005] ; Tim O'Brien, *Au lac des bois*, traduit de l'américain par Rémy Lambrechts, Paris, Éditions Gallmeister, 2015 ; Kent Anderson, *Chiens de la nuit*, (*Night Dogs*), traduit de l'américain par Jean Esh, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 2014

[1996] ; *Un soleil sans espoir*, traduit de l'américain par Elsa Maggion, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 2018.

PREMIÈRE PARTIE

LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU DISCOURS

L'émergence du « discours vétéran » coïncide avec la prolifération des associations d'anciens combattants. La plupart de ces associations virent le jour dans la foulée des grands mouvements de démobilisation et de réconciliation qui se produisirent au lendemain des deux grands conflits mondiaux et aux moments où s'orchestra le grand mouvement pacifiste américain contre la guerre du Vietnam.

Les revendications formulées par ces associations et les discours qu'elles élaborèrent entretiennent de grandes similarités avec le travail des écrivains-vétérans du XX^e siècle. Conséquemment, avant de chercher à comprendre comment s'articule le « discours vétéran » et d'observer comment celui-ci prit forme dans l'espace public, il nous faut retourner en arrière, observer les racines du mouvement vétéran.

Tout d'abord, il paraît fondamental d'observer les rôles que les vétérans ont tenus dans certaines sociétés occidentales. Bien entendu, nous ne pourrions dans le cadre de cette étude couvrir l'ensemble des représentations littéraires, artistiques et historiques de la figure du vétéran – ce qui représente en soi le projet de recherche d'une vie. Il s'agira donc de relever les rôles marquants que cette figure a occupés durant différentes périodes de l'histoire en Occident.

Nous nous emploierons ensuite à définir le mouvement vétéran qui a traversé l'ensemble du XX^e siècle, notre but n'étant pas de faire l'histoire de ce mouvement, mais de relever ses mouvances idéologiques et d'observer s'il a inspiré les écrivains-vétérans. En nous intéressant de plus près à l'histoire des associations françaises et américaines d'anciens combattants, nous tenterons de démontrer comment un processus de regroupement a permis aux laissés pour compte de se faire enfin entendre et a contribué à créer les conditions propices à la prise de parole des anciens combattants.

CHAPITRE I

LE VÉTÉRAN DANS TOUS SES ÉTATS : RÔLES ET RÉPUTATIONS

Avant de s'attaquer aux rôles du vétéran dans l'histoire, il nous semble fondamental de poser les balises de ce que nous entendons exactement lorsque nous faisons usage du terme « vétéran ». Ce terme a eu plusieurs acceptions tout au long de l'histoire. Désignant la plupart du temps le vieux soldat, le terme « vétéran » fut aussi utilisé, selon les époques, pour nommer « un écolier qui fait sa seconde année dans une même classe⁷⁶ », « un élève qui redouble une classe⁷⁷ », un retraité de la magistrature⁷⁸, un ancien académicien⁷⁹ ou, encore, un athlète ayant dépassé l'âge de faire partie de la catégorie des seniors⁸⁰. Remarquons que ces différentes acceptions renvoient toutes à un individu ayant acquis une certaine expérience. Aujourd'hui, le terme est d'ailleurs employé, de façon plus générale, pour désigner une « personne pleine d'expérience dans un domaine⁸¹ ». Le terme peut aussi être utilisé comme adjectif afin de qualifier un être ou une chose « qui a vieilli dans un service⁸² ». Nonobstant ces différentes significations, notons qu'il y eut toujours prédominance du sens militaire du terme.

Sur le plan étymologique, le terme « vétéran » est emprunté au latin classique. Il provient du terme « vētērānus » (veterani), qui signifie « vieux » et « ancien » ou, plus

⁷⁶ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel. Tome III*, La Haye / Rotterdam, Arnout et Reiner Leers, 1690, p. 809.

⁷⁷ Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française. Tome Quatrième*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1889, p. 2471.

⁷⁸ *Dictionnaire de l'Académie française. Tome II*, Paris, Chez J.J. Smits et Cie, 1798, p. 733.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2008*, Paris, Paris, Le Robert, 2008, p. 2702.

⁸¹ *Ibid.*

⁸² Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française. Tome Quatrième, op. cit.*, p. 2471.

précisément, le vieux soldat expérimenté⁸³. « Větěrānus » est quant à lui dérivé du terme « vĕtus » (vĕtĕris) qui signifie « vieux » et « ancien » au sens de ce qui a de l'usure, de ce qui est suranné. Le terme « vĕtus » désigne, en fait, « ce qui est détérioré, diminué par l'âge⁸⁴ ».

Le terme « vétéran » semble être entré en usage dans la langue française assez rapidement pour désigner « un soldat qui a obtenu son congé après avoir longtemps servi » ou « un soldat qui est depuis longtemps sous les drapeaux⁸⁵ ». En ancien et en moyen français, le terme « vétéran » coexiste durant un moment avec le terme « vétérateur », mais ce dernier ne semble pas posséder de connotation militaire. Il est dérivé du latin « vĕtĕrātōr » qui désigne « celui qui a vieilli dans quelque chose » ou, encore, « vieux routier, vieux renard⁸⁶ ». On en fait surtout usage pour désigner une certaine forme d'expérience ; en témoignent ces vers – tirés de *Thérence en françois, prose et rime, avecques le latin* – cités en exemple dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle* : « Syrus est ung veterateur / Inveteré en ses sciences⁸⁷ ». Toutefois, le terme « vétérateur » semble disparaître rapidement de la langue en usage puisque le terme « vétéran » en vient à signifier les deux acceptions (le vieux militaire et l'homme d'expérience) dès le XVII^e siècle.

Au fil du temps, le terme accumule les acceptions en lien avec le monde militaire. Si, à la fin du XVII^e siècle, le terme « vétéran » désigne les « anciens Officiers, qui après avoir servi un certain temps jouissent encore des prérogatives de leurs charges⁸⁸ », cent ans plus tard on l'emploie aussi pour nommer l'ensemble des soldats vieillis et/ou réformés. Dans

⁸³ Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin Français 2016*, p. 1411, en ligne, <http://gerardgreco.free.fr/IMG/pdf/Gaffiot_2016_-_komarov.pdf>, consulté en septembre 2017 ; Ferdinand Jacob, *Lexique étymologique Latin-Français*, Paris, Imprimerie et Librairie Classiques, 1883, 1188 ; Alfred Ernout et Alfred Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, p. 730.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle. Dixième tome*, Paris, F. Vieweg, 1881, p. 851.

⁸⁶ Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin Français 2016*, *op. cit.*, p. 1411.

⁸⁷ Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle. Huitième tome*, *op. cit.*, p. 220.

⁸⁸ *Dictionnaire de l'Académie française. Tome second*, Paris, Chez la veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, p. 637.

l'édition du *Dictionnaire de l'Académie française* de 1798, on indique que « [l']on donne le nom de Vétérans en France, aux Soldats, Cavaliers, Hussards et Dragons, qui ont vingt-quatre années de service consécutives⁸⁹ ». Parfois, le terme est aussi employé pour désigner « des soldats qui, en considération de leurs années de service ou pour quelque autre cause, ont été admis dans [...] certaines compagnies chargées d'un service tranquille et sédentaire⁹⁰ ».

Retenons que le titre de vétéran peut tout autant être porté par un soldat expérimenté qui a acquis un certain nombre d'années de service que par un ancien soldat qui, à cause de son âge ou de sa condition, a dû quitter le service actif. Il n'en demeure pas moins qu'une distinction s'impose entre l'expérience militaire et l'expérience guerrière. La première exige des hommes l'apprentissage d'un nouvel espace micro sociétal - avec une culture et des règles bien définies - dont le camp d'entraînement est, sans contredit, la pierre angulaire. Bref, cette expérience façonne les corps et éduque les esprits afin de préparer les hommes aux réalités du combat. La seconde ne s'acquiert que sur le champ de bataille, au mépris de multiples souffrances et de tous les dangers. Souvent, le quotidien des combattants s'avère être bien différent de ce à quoi l'entraînement les a préparés. Sur le champ de bataille, un militaire d'expérience peut être perçu comme une « bleusaille » aux yeux de combattants aguerris si celui-ci n'a jamais essuyé le feu de l'ennemi. Notons cependant que si l'expérience militaire n'implique pas forcément l'expérience guerrière, l'expérience guerrière implique inévitablement l'expérience militaire.

Jusqu'au début du XX^e siècle, le titre de vétéran n'était pas forcément associé à l'expérience du combat. À la fin du XIX^e siècle, par exemple, il n'était pas rare que les militaires partent à la retraite sans jamais avoir mis les pieds sur un champ de bataille. Les deux grands conflits mondiaux contribuèrent à changer cette réalité. Les levées de masse sans précédent et la participation de millions d'individus aux combats contribuèrent à donner une nouvelle connotation au terme « vétéran ». À compter de cette période, ce terme en vint à désigner celui qui a pris part aux combats, celui qui a souffert et qui s'est sacrifié pour le bien-être collectif. « Vétéran » devint ainsi synonyme « d'ancien combattant » dans l'imaginaire collectif.

⁸⁹ *Dictionnaire de l'Académie française, Tome II, op.cit.*, p. 733.

⁹⁰ Claude-Marie Gattel, *Dictionnaire universel de la langue française. Tome second*, Paris, J.-B Clarey, 1857, p. 839.

Ce glissement sémantique n'est pas sans poser problème et soulève un certain nombre de questions des plus légitimes. Ne doit-on pas distinguer le vétéran militaire et le vétéran de guerre ? Un militaire doit-il forcément avoir participé à un conflit armé pour être reconnu comme un vétéran ? Les militaires des services auxiliaires qui n'ont jamais été confrontés au moindre danger ont-ils droit aux mêmes honneurs que les militaires appartenant aux métiers de combat simplement parce qu'ils ont été déployés en territoire hostile⁹¹ ?

Nous envisageons donc le terme « vétéran » de manière sélective, c'est-à-dire au sens strict « d'ancien combattant⁹² ». Nous nous intéressons ici aux hommes qui ont pris part de manière active à un conflit armé. Lorsque nous emploierons le terme « vétérans », ce sera pour désigner des hommes qui ont directement et intensivement participé au combat. Notre conception du terme « vétéran » exclut par conséquent les hommes qui ont servi dans les services auxiliaires. Il semble que le « discours vétéran » qui s'est développé au cours du XX^e siècle – discours sur lequel nous reviendrons au prochain chapitre – ait été créé par des hommes qui ont connu et souffert les misères de la guerre. En fait, la grande majorité des écrivains-vétérans et des artistes-vétérans qui ont marqué l'imaginaire contemporain en transformant le paradigme de la guerre ont servi dans des unités de combat et, plus précisément, au sein de l'infanterie⁹³. L'expérience du combat confère à ces hommes

⁹¹ Dans le souci de reconnaître les sacrifices consentis et le risque assumé par les hommes et les femmes qui acceptent de revêtir l'uniforme, le gouvernement canadien adoptait, en 2015, une définition très large des termes « vétéran » et « ancien combattant ». Selon Anciens Combattants Canada, « tout ancien membre des Forces armées canadiennes libéré avec mention honorable qui a réussi son entraînement de base est un ancien combattant, ou un vétéran selon la définition donnée dans la Loi sur les mesures de réinsertion et d'indemnisation des militaires et vétérans des Forces canadiennes ». « Définition d'un vétéran », *Anciens Combattants Canada*, en ligne, <<http://www.veterans.gc.ca/fra/about-us/definition-veteran>>, consulté en novembre 2018. Le département des anciens combattants des États-Unis propose, lui aussi, une définition très large de ce qu'est un vétéran. « Eligibility for most VA benefits is based upon discharge from active military service under other than dishonorable conditions », peut-on lire sur son site officiel, ce qui laisse croire que tout militaire ayant eu une bonne conduite peut aspirer au titre de vétéran, et ce, peu importe son métier et ses états de service. « I am a Veteran », *U.S. Department of Veterans Affairs*, en ligne, <<https://www.va.gov/opa/persona/index.asp>>, consulté en novembre 2018.

⁹² Par principe d'économie, nous emploierons d'ailleurs indifféremment les deux termes tout au long de notre thèse.

⁹³ Nous sommes conscients qu'un certain nombre d'ambulanciers paramédicaux ont contribué à transformer le paradigme de la guerre – nous pensons, par exemple, à John Dos Passos et à Ernest Hemingway –, mais nous nous intéressons ici plus particulièrement aux témoignages des hommes qui ont vécu l'expérience de la guerre dans son intégralité. Puisque les ambulanciers n'ont pas été appelés

l'autorité morale qui leur permet de témoigner et de formuler des jugements sur les événements.

Craint par les uns, admiré par les autres, le vétéran n'a pas toujours fait l'unanimité au sein des sociétés occidentales. Au fil des époques, son statut a changé à plusieurs reprises. Tantôt respecté, tantôt méprisé, le vétéran n'a jamais laissé les populations civiles indifférentes. Homme aguerri et maîtrisant les armes, il a de tout temps été perçu à la fois comme un protecteur et un danger potentiel. On l'admire tout autant qu'on le craint. Le vétéran, c'est celui qui a consenti à se sacrifier pour le bien-être collectif. Même après son retour, il continue souvent de s'impliquer de différentes manières dans sa communauté, tantôt par l'activisme traditionnel – notamment en participant à des œuvres philanthropiques ou défendant les droits des vétérans –, tantôt par l'activisme politique – en faisant, par exemple, la promotion du mouvement pacifiste ou en luttant contre le *statu quo*⁹⁴. Cependant, le vétéran, c'est aussi celui qui en a parfois trop vu, qui est revenu transformé à jamais par l'expérience de la guerre dont il porte désormais les marques dans son âme ou sur son corps. Qu'il soit mutilé ou traumatisé, il nous renvoie une image qui nous laisse entrevoir, non seulement les plus obscures réalités de la guerre, mais aussi certains des pires travers de nos sociétés.

Au cours des prochaines pages, nous aborderons donc les différents rôles assumés par le vétéran au cours de l'histoire tout en relevant les principales conceptions que la culture occidentale en a conservées. Pour ce faire, nous nous attarderons principalement à l'ambivalence et aux blessures psychiques du vétéran. Ces deux éléments nous permettront de discerner les figures importantes qui ont contribué à forger les représentations du vétéran au XX^e siècle : le protecteur, le criminel, le mutilé, l'activiste, le psychopathe, le traumatisé et le témoin. Cela nous permettra de mieux comprendre comment le vétéran du siècle dernier se perçoit et conçoit son rôle.

à combattre de manière active, nous ne nous référerons aux témoignages de certains d'entre eux qu'à titre secondaire.

⁹⁴ Michael D. Gambone, *Long Journeys Home. American Veterans of World War II, Korea, and Vietnam*, College Station, Texas A&M University Press, 2017, p. 136-176.

1.1 L'ambivalence du vétéran dans l'histoire

1.1.1 Respectabilité et prestige du vétéran de l'Antiquité au Moyen Âge

Dans les sociétés anciennes, les anciens combattants étaient admirés et constituaient parfois l'élite sociale. Chez les Spartiates, par exemple, les hommes devaient faire leurs preuves sur le champ de bataille avant d'être considérés comme des citoyens. Comme nous le verrons un peu plus loin, à Sparte, l'éducation et l'entraînement militaire ne faisaient qu'un et les jeunes hommes étaient, dès leur plus jeune âge, soumis à un dressage militaire rigoureux (l'*agôgè*) destiné à faire d'eux des semblables (*homoios*), c'est-à-dire des citoyens et des guerriers honorables. Notons que, chez les Spartiates, l'identité guerrière s'avérait être un prérequis à l'existence sociale. Seuls les guerriers possédaient des droits et un certain pouvoir politique. Les jeunes hommes qui échouaient leur entraînement et les guerriers qui reculaient devant l'ennemi étaient frappés de déshonneur et relégués au rang d'esclave (*hilote*) ou de trembleur (*trésante*). À Athènes, contrairement aux coutumes de Sparte, il ne fut pas toujours nécessaire d'être un guerrier pour se prévaloir de ses droits. Cependant, tout citoyen avait l'obligation de défendre les intérêts de la cité. Notons que chez les Grecs, la guerre permettait aux hommes de prouver leur valeur. Pour ce faire, ils devaient affirmer leur virilité (*andreia*) sur les champs de bataille. L'*andreia* s'avérait d'ailleurs être un prérequis pour celui qui désirait devenir quelqu'un de respectable. Bien entendu, l'affirmation de l'*andreia* n'était pas uniquement une question de courage au combat, c'était aussi une question de comportement, de morale et de vertu, ce tout autant dans la cité que sur les champs de bataille. Bref, l'*andreia* s'articule autour de la notion d'honneur qui s'imposera d'ailleurs comme la valeur cardinale de l'éthos guerrier et militaire au fil des siècles. Le psychiatre et psychanalyste Claude Barrois rappelle d'ailleurs que « la notion d'honneur est comme l'indice de la valeur générale, l'essence de la personne du guerrier, à la fois code de conduite, image à atteindre, bien à préserver, en même temps intime et offerte au jugement des autres⁹⁵ ». Nous reviendrons sur ces questions un peu plus loin. Contentons-nous pour l'instant de retenir que l'*andreia* était en fait « le propre du mâle » et rassemblait les qualités de l'*homoios* spartiate

⁹⁵ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel intervention », 1993, p. 204.

ou de l'homme-citoyen athénien. Les hommes ayant déjà porté les armes jouissaient donc d'une certaine forme de prestige sociale parce qu'ils avaient déjà démontré qu'ils possédaient les qualités du mâle en combattant au sein de la phalange, côte à côte avec leurs semblables, pour défendre le bien de la cité. L'implication militaire était donc intimement liée au devoir civique. Celui qui voulait prendre part à la vie de la cité se voyait dans l'obligation de prendre les armes. Il y avait, par conséquent, une certaine homologation entre le soldat et le citoyen. L'historien François Rebuffat, affirme d'ailleurs que les mutilés de guerre « sont dans la cité le témoignage vivant de la valeur et du courage des générations précédentes⁹⁶ ». Notons que ceux-ci n'étaient pas abandonnés à leur triste sort par leurs semblables. Plutarque affirme que les mutilés étaient nourris aux frais de la cité depuis le règne de Solon⁹⁷.

Chez les Romains, les vétérans (*veterani*) profitaient, eux aussi, d'une certaine renommée. La société romaine envisageait la guerre comme le lieu d'expression par excellence de la virilité (*virtus*). Celle-ci était un préalable à la réputation de tout citoyen romain. Elle s'exprimait, entre autres, par le courage et la discipline dont faisaient preuve les combattants sur le champ de bataille⁹⁸. Bien entendu, la virilité des citoyens n'était pas seulement une affaire de courage guerrier ; les Romains devaient en tout temps démontrer qu'ils possédaient un certain nombre de qualités morales et psychologiques. L'honneur, la loyauté, le courage, la discipline, le contrôle de soi, l'endurance et le désir de domination guidaient l'ensemble de leurs comportements et de leurs actions. En fait, le comportement adopté par les hommes sur les champs de bataille permettait de synthétiser l'ensemble des valeurs qui s'exprimaient normalement dans les différents aspects de la vie des hommes. C'est pourquoi les *veterani* jouissaient d'un certain statut et d'un certain prestige social. Non seulement avaient-ils largement démontré qu'ils possédaient toutes les qualités du citoyen (*togatus vir*), mais, en plus, ils avaient accepté de souffrir pour leur patrie. Comme le rappelle Jean-Paul Thuillier, il n'y avait pas de meilleur sort pour les Romains que de vaincre ou de

⁹⁶ François Rebuffat, *Guerre et Société dans le monde grec (490-322 Av. J.-C.)*, Paris, Sedes, 2000, p. 115.

⁹⁷ Plutarque, *Vie de Solon*, cité dans François Rebuffat, *Guerre et Société dans le monde grec (490-322 Av. J.-C.)*, Paris, Sedes, 2000, p. 115.

⁹⁸ Jean-Paul Thuillier, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 106.

mourir pour leur patrie⁹⁹. Notons aussi que les anciens combattants des armées romaines furent les premiers à obtenir une reconnaissance officielle de l'État. Dès Auguste, ils reçurent de généreuses indemnités de départ ou continuèrent tout simplement à être récompensés – comme c'était déjà le cas sous Pompée, Sylla et Marius – en se voyant attribuer des propriétés agricoles. Nous reviendrons un peu plus tard sur ces questions, mais contentons-nous pour l'instant de souligner que la reconnaissance impériale contribua sans aucun doute à renforcer la réputation des *veterani*. Ces derniers exercèrent d'ailleurs une certaine influence sur la sphère politique. Dans les colonies romaines, les *veterani* et leur famille constituaient bien souvent les élites locales¹⁰⁰.

Il semble que les vétérans aient perdu pour la première fois leurs lettres de noblesse durant le Moyen Âge, au moment même où le comportement, la réputation et les représentations du guerrier changeaient du tout au tout en Occident. La figure du chevalier remplaça alors la figure du fantassin dans l'imaginaire collectif. La puissance et la rapidité du premier firent en sorte que les représentations du second – qui avait tenu le rôle de paragon de la virilité guerrière depuis l'Antiquité – furent totalement éclipsées. Les coûts reliés à l'achat et à l'entretien d'un cheval, de son harnachement et d'une armure eurent comme conséquence de « restreindre l'activité militaire à la frange supérieure de la société¹⁰¹ ». Bien que le métier des armes fût désormais la chasse gardée d'une certaine élite, il n'en demeure pas moins que l'on assista à une dégradation de la figure du guerrier. Dès le haut Moyen Âge, des jeunes hommes, qui avaient été formés aux métiers des armes dès leur enfance, se mirent aux services des grands de ce monde. Caressant l'espoir d'améliorer leur situation et d'intégrer les rangs de la noblesse, cadets et arrière-vassaux tentèrent tant bien que mal de faire leurs preuves¹⁰². Ils devaient démontrer qu'ils possédaient un ensemble de qualités

⁹⁹ *Ibid.*, p. 107.

¹⁰⁰ À ce sujet, consulter, par exemple, Athanasios Rizakis « La constitution des élites municipales dans les colonies romaines de la province d'Achaïe », in Olli Salomies (dir.), *The Greek East in the Roman context Proceedings of a Colloquium organised by the Finnish Institute at Athens, May 21 and 22, 1999*, Helsinki, Olli Salomies, 2001, p. 39.

¹⁰¹ Bruno Dumézil, « L'univers barbare. Métissage et transformation de la virilité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 135.

¹⁰² *Ibid.*, p. 135-136.

viriles. Ainsi, la monstration de la force, du courage et de l'honneur était-elle primordiale pour eux. Elle devait se faire avec panache. Conséquemment, les tournois prirent une importance capitale durant cette période. Cependant, les tournois ne furent pas la seule méthode employée par les chevaliers pour exhiber leurs qualités viriles. Par exemple, ils ne manquaient aucune occasion de vanter leurs exploits guerriers et sexuels dans le but d'affirmer leur supériorité sur les autres. Comme le rappelle l'historien Claude Thomasset, ce type de vantardise, que l'on désignait par le terme « gab » au Moyen Âge, n'était qu'un « pur moment d'exaltation de la force physique¹⁰³ ». Alcool aidant, la forfanterie du chevalier s'exprimait aussi, selon Thomasset, dans un argot professionnel se caractérisant, entre autres, par l'emploi de la vulgarité. Quoi qu'il en soit, ces bandes de jeunes hommes intrépides, avides d'établir leur excellence, sillonnèrent l'Europe, exerçant sans retenue une force virile se rapprochant de la brutalité animale, semant trop souvent derrière eux la mort et l'effroi. C'est pourquoi, au cours du X^e siècle, l'Église tenta de redéfinir le rôle des chevaliers. Dans la *Vie de saint Géraud d'Aurillac*, Odon de Cluny propose que les chevaliers « [mettent] leur glaive au service de la gloire de Dieu » et qu'ils deviennent les protecteurs des populations civiles¹⁰⁴. Malgré les pressions qu'exerça l'Église dans le but de redéfinir les devoirs et le code moral des chevaliers, et en dépit de la conversion de plusieurs d'entre eux, la crainte que les populations civiles ressentent à leur égard persista. Pour être plus précis, il semble que la crainte de la population s'affirma, tout particulièrement, à travers les représentations de la figure de l'ancien combattant.

Avant de poursuivre, proposons déjà un premier constat. Le statut du combattant – et par le fait même celui du vétéran – ainsi que les représentations qui en découlent, s'avèrent intimement liés à l'affirmation de la virilité. C'est à travers celle-ci que les figures du combattant et du vétéran prennent forme et se définissent au fil des siècles. Constatons d'ailleurs qu'au moment même où la virilité guerrière commence à s'exprimer à travers la

¹⁰³ Claude Thomasset, « Le médiéval, la force et le sang », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 154.

¹⁰⁴ Régine Le Jan-Hennebicque, « Apprentissage militaire, rites de passage et remises des armes au haut Moyen Âge », *Les Cahiers CRISIMA. Éducation, apprentissage, initiation au haut Moyen Âge*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1993, p. 231.

force brutale et la forfanterie, la confiance de la population à l'égard de l'homme armé est ébranlée.

1.1.2 Du pillard au brigand de la Loire

La chanson *L'homme armé*, composée dans la première moitié du XV^e siècle, témoigne de l'ambivalence que ressentaient les civils à l'égard des combattants et des vétérans. Cette chanson, qui fut popularisée au moment même où Constantinople tombait aux mains des Ottomans (1453), semble avoir été un appel aux armes ou, pour être plus précis, une invitation à rejoindre une nouvelle croisade : « L'homme armé doit on doubter. / On a fait partout crier, / Que chascun se viegne armer / D'un haubregon de fer. / L'homme armé doit on doubter¹⁰⁵ ». Cependant, l'auteur débute et termine la chanson en remettant en doute l'intégrité de l'homme armé. Celui que l'on convie à prendre les armes pour la défense de l'Europe et du christianisme représente-t-il une menace pour la population? Doit-on craindre sa fougue et sa force? La chanson donne lieu à de multiples spéculations. Certains musicologues l'interprètent comme un cri de ralliement destiné à mobiliser la population contre les soldats¹⁰⁶. Reinhard Strohm, spécialiste de la musique de la région franco-flamande à la fin du Moyen Âge affirme que

[l]'auteur de la chanson, un poète et compositeur ingénieux, décrit dans une forme dramatique et narrative ce qu'il a entendu dans une ville du haut Moyen Âge : le son de l'alarme provenant de la tour de guet, alors qu'une armée hostile s'approche à travers les plaines - "L'homme armé!"¹⁰⁷.

Alejandro Enrique Planchart, grand spécialiste de la musique de la fin du Moyen Âge, souligne quant à lui que, par une sorte de prosopopée typique à la rhétorique de la bataille, la

¹⁰⁵ David Fallows, « L'homme armé », *Grove Music Online*, en ligne, <<http://www.oxfordmusiconline.com/grovemusic/view/10.1093/gmo/9781561592630.001.0001/omo-9781561592630-e-0000016553>>, consulté en octobre 2018, p. 2.

¹⁰⁶ Geoffrey Chew, « The Early Cyclic Mass as an Expression of Royal and Papal Supremacy », *Music & Letters*, vol. 53, n° 3, 1972, p. 267.

¹⁰⁷ Cité dans Alejandro Enrique Planchart, « The Origins and Early History of L'homme armé », *The Journal of Musicology*, vol. 20, n° 3, 2003, p. 313.

chanson met en scène l'alarme et la peur que les croisés espéraient inspirer en territoire ennemi¹⁰⁸.

Notons toutefois que la chanson peut aussi traduire la peur que ressentaient des villageois à la vue de leurs propres soldats ou plutôt des anciens soldats du royaume. En cette époque trouble, l'ennemi ne provenait pas seulement de l'Empire ottoman. Les compagnies et les bandes de criminels constituées d'anciens combattants représentaient alors un danger réel pour les populations civiles¹⁰⁹. Dans ce cas, c'est davantage l'ancien soldat que le soldat lui-même qui semble poser problème.

Jusqu'au XVII^e siècle, les armées européennes étaient principalement constituées de mercenaires qui, lorsqu'ils étaient démobilisés et se retrouvaient sans salaire, n'hésitaient pas à former des bandes qui pillaient les campagnes et les villages. On peut donc constater que la réputation des anciens soldats fut entachée dès le Moyen Âge. D'ailleurs, à cette époque, il n'existait pas de terme qui ne soit pas dépréciatif pour désigner les anciens soldats. Les termes « pillards » et « écorcheurs » reviennent constamment sous la plume des auteurs et des chroniqueurs du Moyen Âge pour qualifier ceux-ci. Comme le rappelle l'historien Jean-Pierre Bois, « [l]e passage entre le métier des armes et le banditisme devenait quotidien¹¹⁰ » durant cette période. Il n'est donc pas surprenant que les anciens combattants aient été perçus, à raison, comme des indésirables par leurs contemporains.

C'est d'ailleurs pour mettre fin au brigandage qui se produisait après chaque conflit que l'on forma les premières armées permanentes. Rappelons que le licenciement de milliers d'individus provenant de divers royaumes d'Europe jetait sur les routes des hordes d'infortunés armés et aguerris qui semaient inmanquablement le chaos sur leur passage. Pour remédier aux pillages perpétrés par les mercenaires sans emploi, Charles VII créa les « Compagnies d'ordonnance » en 1441¹¹¹. Dès la fin du siècle suivant, ce fut un peu plus de

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 314.

¹⁰⁹ Lewis Lockwood, « "L'Homme armé" tradition », *Proceedings of the Royal Musical Association*, vol. 100, 1973-1974, p. 106.

¹¹⁰ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats dans la société française au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Economica, 1990, p. 29.

¹¹¹ Lewis Lockwood, « "L'Homme armé" tradition », *loc. cit.*, p. 106.

350 000 hommes qui demeurèrent sous les armes, et ce, même en tant de paix¹¹², ce qui diminua considérablement le nombre de soudards s'adonnant aux brigandages.

Ces bandes d'anciens soldats qui sévirent durant le Moyen Âge et la Renaissance semblent avoir marqué l'imaginaire collectif européen. Soldats et anciens soldats ont durablement été associés au désordre, et à la criminalité. On considéra pendant longtemps que leurs connaissances des armes et du combat en faisaient inévitablement de futurs candidats à la potence. Ces hommes, qui avaient su s'adapter aux dures réalités de la vie militaire et avaient dû affronter les souffrances et les tourments de la guerre, étaient-ils aptes à réintégrer la société? Ces hommes qui avaient été appelés à tuer dans le passé hésiteraient-ils réellement à tuer de nouveau pour assurer leur survie parmi les civils?

Nous verrons un peu plus loin comment, du camp d'entraînement jusqu'aux champs de bataille, en passant par la vie de garnison, les soldats adoptent des valeurs et développent toute une gamme de comportements qui leur permettent d'assurer leur survie. Nous nous contenterons pour l'instant de souligner que ces valeurs et ces comportements ne sont pas nécessairement admis dans nos sociétés. Par conséquent, ceux qui les adoptent peuvent être perçus comme des rustres et jugés indésirables. Ainsi, l'entraînement militaire et l'expérience du combat contribueraient à transformer les hommes, à les rendre brutaux. Et c'est cette métamorphose qui expliquerait en partie la méfiance des civils à l'égard de la gente soldatesque. Mais les contrecoups de cette métamorphose ont-ils réellement été perceptibles au cœur des collectivités qui ont été confrontées à la réintégration d'un nombre considérable d'anciens soldats¹¹³ ?

En réalité, la méfiance que nourrissait la population française pour les anciens soldats au cours des XVIII^e et XIX^e siècles semble davantage découler de la mémoire populaire que de faits établis. S'il est vrai qu'un certain nombre d'anciens soldats s'adonnèrent à diverses formes de criminalité au cours du XVIII^e siècle et que quelques-uns se retrouvèrent dans

¹¹² François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, op. cit., p. 16. Cochet rappelle que les effectifs des « Compagnies d'ordonnance » se chiffrent à près de 350 000 hommes dès la fin du XVI^e siècle.

¹¹³ Pour donner une idée de l'ampleur du phénomène, rappelons que, pour l'année 1815, c'est à peu près 1 000 000 Français qui sont démobilisés, soit l'équivalent de 3.7% de la population. Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, p. 88.

l'entourage de grands criminels tels que Cartouche et Mandrin, il n'en demeure pas moins que le taux de crimes perpétrés par le groupe ne fut pas significatif. « Dans l'ensemble, la criminalité des anciens soldats à la fin de l'Ancien Régime paraît au moins nettement inférieure à tout ce que la mémoire populaire peut véhiculer comme images fausses¹¹⁴ », rappelle Jean-Pierre Bois. C'est donc dire que les anciens soldats avaient bien mauvaise réputation, et ce, bien que les efforts de réhabilitation mis en place (création de pensions et ouverture de l'Hôtel Royal des Invalides) aient contribué à faire d'eux des personnages un peu plus respectables. Il faut prendre en considération que l'image des anciens soldats s'améliora progressivement au cours du XVIII^e siècle. Malgré tout, ceux-ci durent bien souvent taire leur passé militaire pour parvenir à réintégrer la vie civile.

L'association entre anciens soldats et criminalité fut des plus tenaces dans l'esprit populaire, tantôt nourrie par de simples croyances, tantôt par des faits grandement exagérés. Au lendemain de la bataille de Waterloo, les populations de certaines régions de France n'hésitèrent pas à entreprendre la chasse aux anciens soldats de la Grande Armée. Débute alors cette sombre période de l'histoire de France connue sous le nom de Terreur blanche. Les départements du Midi, de la Bretagne et du Maine furent tout particulièrement touchés. Durant deux mois, les anciennes troupes bonapartistes stationnées dans ces régions et les soldats démobilisés subirent les foudres des milices irrégulières soutenues par les ultraroyalistes. Quelques centaines de soldats et d'anciens soldats furent alors poursuivis et exécutés sommairement¹¹⁵. Certains civils fidèles à l'Empereur – pour la plupart d'anciens soldats et leurs familles – subirent des représailles de la part de la population ; la communauté égyptienne de Marseille, composée d'anciens mamelouks de la Garde impériale, fut décimée par une foule enragée le 25 juin 1815¹¹⁶.

Dans cette atmosphère de terreur, la population en vint rapidement à percevoir les anciens soldats impériaux comme de potentiels criminels. Identifiés tantôt comme des

¹¹⁴ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 314.

¹¹⁵ Jean-Clément Martin (dir.), *Dictionnaire de la Contre-Révolution*, Paris, Perrin, 2011, p. 492.

¹¹⁶ Vincent Denis et Mathieu Grenet, « Armée et (dés)ordre urbain pendant les Cent-Jours à Marseille : le "massacre des mamelouks" en juin 1815 », *Revue historique des armées*, vol. 283, 2016, p. 25-37. Sur le massacre de vétérans, voir aussi : Benoît Yvert, « Terreur Blanche » in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 1632-1633 ; Natalie Petiteau, op. cit., p. 254.

conspirateurs, tantôt comme des voleurs, les anciens soldats de l'Empire furent rapidement mis au ban de la société. À Lyon, par exemple, des pamphlets qui dépeignaient les bonapartistes comme des égorgeurs circulèrent en 1816 et 1817¹¹⁷. Quelques cas de brigandages commis par d'anciens soldats démobilisés et sans ressources suffirent à mettre en place la figure du « brigand de la Loire », figure à laquelle l'ensemble des démobilisés furent rapidement associés. La population civile en vint donc à honnir les anciens soldats impériaux. D'ailleurs, il n'était pas rare que ceux-ci soient pris à parti ou tout simplement agressés par la population civile. « [...] En novembre 1815, le ministère de la Police avertit les préfets que, "dans certaines localités, les habitants se portent fréquemment à des provocations outrageantes envers les militaires qui rentrent dans leurs communes par suite des opérations de licenciement"¹¹⁸ ».

1.1.3 Conspirateurs et agitateurs

Sous la Restauration, les vétérans de la Grande Armée furent perçus comme des conspirateurs potentiels et se retrouvèrent, par conséquent, dans la mire des autorités. Victimes de profilage, ils furent constamment arrêtés pour de petits méfaits tels que le vagabondage et la circulation sans passeport. S'il est vrai que la démobilisation désorganisée qui suivit la défaite de Waterloo créa des circonstances propices à l'émergence de la criminalité chez les anciens combattants – les sources judiciaires de l'époque témoignent du nombre important de crimes commis par les vétérans –, l'historienne Natalie Petiteau rappelle que les faits méritent toutefois d'être nuancés. En s'appuyant sur les travaux d'Arlette Farge¹¹⁹, d'Alain Corbain¹²⁰ et de Frédéric Chauvaud¹²¹, celle-ci avance que la violence était

¹¹⁷ *Idem.*

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 255.

¹¹⁹ Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Archives », 1979 ; *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, coll. Points-Histoire », 1992.

¹²⁰ Alain Corbain « L'histoire de la violence dans les campagnes françaises. Esquisse d'un bilan », *Ethnologie française*, vol. XXI, n° 3, 1991, p. 224-237.

¹²¹ Frédéric Chauvaud, *De Pierre Rivière à Landru. La violence apprivoisée au XIX^e siècle*, Paris, Brepols, 1991.

omniprésente dans la société française des XVIII^e et XIX^e siècles, et que les vétérans évoluaient en s'adaptant à cette dure réalité : « Les survivants des guerres de l'Empire demeur[aient] avant tout des soldats de leur temps », écrit-elle¹²².

Toutefois, les forces de l'ordre exercèrent un étroit contrôle sur les vétérans que l'on jugeait suspects et potentiellement dangereux. La surveillance constante dont ils firent l'objet ne put que contribuer à l'arrestation d'un grand nombre d'entre eux, ce qui entacha inévitablement leur réputation. Comme le rappelle Petiteau, bien qu'une minorité de vétérans s'adonna au crime, celle-ci devint, hélas, rapidement « le support de l'image négative qui exist[ait] alors au sujet des hommes démobilisés¹²³ ». Ainsi peut-on constater que l'image négative du vétéran qui circula sous la Restauration fut en grande partie construite par les autorités qui exagérèrent les faits et qui alimentèrent, par conséquent, la vieille croyance populaire selon laquelle les anciens soldats étaient plus à même de sombrer dans la criminalité et représentaient un danger potentiel pour la population.

La participation de plusieurs anciens soldats aux différentes insurrections et révolutions qui jalonnèrent l'histoire de la France a bien évidemment contribué à alimenter la méfiance que les autorités leur témoignèrent durant une bonne partie du XIX^e siècle. Bien qu'il n'y eût pas d'unanimité au plan politique chez les vétérans – on ne peut considérer les vétérans comme un ensemble homogène – plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à reprendre du service et à monter aux barricades. En 1789, on les vit souvent aux premiers rangs, que ce soit à la tête des émeutiers ou de la Garde nationale. Un peu plus tard, on les retrouva aussi commandant les bataillons de volontaires. Les anciens soldats du roi y virent la possibilité d'un avancement considérable. Au sein des forces révolutionnaires, les carrières étaient rapides. « On n'attend[ait] guère plus d'un an une promotion en grade, parfois quelques mois seulement¹²⁴ », rappelle Jean-Pierre Bois. Leurs aptitudes au combat et leurs connaissances du métier des armes permirent aux anciens soldats du roi de gravir promptement les échelons au sein d'une armée essentiellement composée de civils. Ils en vinrent rapidement à

¹²² Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 144.

¹²³ *Ibid.*, p. 147.

¹²⁴ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 408.

constituer un peu plus du tiers des officiers des bataillons de volontaires¹²⁵. On peut toutefois remettre en question les motifs qui les ont poussés à s'engager de nouveau au sein des bataillons de volontaires en 1791 et 1792. L'important, pour eux, était-il de participer à une lutte révolutionnaire contre les monarchies d'Europe ou la situation représentait-elle simplement, à leurs yeux, une incroyable opportunité d'échapper aux cadres de la société civile – cadres qu'ils n'avaient jamais totalement réussi à réintégrer – et d'améliorer leur situation en réalisant une carrière militaire à laquelle ils n'auraient jamais pu aspirer sous l'Ancien Régime ?

Le comportement adopté par les résidents de l'Hôtel des Invalides le 14 juillet 1789 n'a certainement pas contribué à faire du vétéran un exemple de loyauté. S'étant vu confier la garde de 30 000 fusils, les pensionnaires de l'Hôtel fraternisèrent avec la population parisienne et lui donnèrent accès aux armes sans résister. L'historien Isser Woloch affirme d'ailleurs que la prise de l'Hôtel des Invalides brisa le moral des troupes royales et fut un épisode pivot dans l'insurrection parisienne¹²⁶. Bien que certaines sources témoignent du vent de révolte qui soufflait entre les murs de l'Hôtel,¹²⁷ nous pouvons toutefois nous demander si les pensionnaires agirent ainsi pour éviter les représailles de la foule ou s'ils perçurent dans ce mouvement populaire l'opportunité d'améliorer leur condition. Quoi qu'il en soit, les événements démontrent qu'un nombre important de pensionnaires de l'Hôtel furent sensibles aux idées révolutionnaires en plus de se montrer solidaires avec la population civile. Au cours des années qui suivirent la Révolution, les invalides se montrèrent d'ailleurs très actifs sur le plan politique, se présentant régulièrement à l'Assemblée pour offrir des dons et faire entendre leurs réclamations. Toutefois, comme le rappelle Jean-Pierre Bois, il est tout à fait légitime de remettre en question le républicanisme et la ferveur politique affichés par les

¹²⁵ *Ibid.*, p. 407.

¹²⁶ Isser Woloch, *The French Veteran from the Revolution to the Restoration*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1979, p. 47-48.

¹²⁷ Dans ses mémoires, le Baron de Besenval, commandant des troupes rassemblées pour s'opposer à la révolte parisienne, écrivait « qu'un esprit de sédition régnait dans l'institution » et que « plutôt que de s'opposer à l'invasion, les soldats de l'Hôtel l'ont favorisée ». Cité dans *ibid.*, p. 46. Nous traduisons.

invalides¹²⁸. Ne s'agissait-il pas, tout simplement, pour eux d'afficher un comportement de circonstance destinée à s'attirer les bonnes grâces de l'Assemblée ?

Plus tard, les vétérans furent nombreux à se retrouver aux premiers rangs lors des affrontements de la Révolution de juillet en 1830¹²⁹. Natalie Petiteau relève que selon un médecin qui a soigné les émeutiers blessés pendant les « Trois Glorieuses », les deux tiers de ceux-ci étaient composés d'anciens combattants des guerres napoléoniennes¹³⁰. Les anciens soldats de l'Empire furent aussi présents en nombre lors de l'insurrection républicaine de 1832 et lors de la Révolution de février en 1848. À chaque fois, pourtant, les vétérans se retrouvèrent des deux côtés des barricades. Petiteau rappelle que « [l]es journées de 1848, comme celles de 1830 ou de 1832, confirment en définitive l'absence d'unanimité dans les rangs des vétérans¹³¹ ».

Qu'ils aient adhéré à différentes idéologies (monarchisme, républicanisme ou bonapartisme) et qu'ils se soient battus dans un camp comme dans l'autre, les anciens soldats ont vraisemblablement joué un rôle de premier ordre lors des différents événements politiques qui ont embrasé le XVIII^e et le XIX^e siècles. Grâce à l'expérience du combat qu'ils avaient préalablement acquise, ils participèrent activement à former et à encadrer la population civile tout en donnant l'exemple de la marche à suivre sous le feu ennemi.

Il s'avère donc compréhensible que les autorités se soient méfiées de ces hommes capables de former et de mener une armée. Déjà au cours du siècle précédant notre ère, l'empereur Auguste créait les premières retraites pour les vétérans de l'armée romaine en distribuant des terres et des primes de congés. Pour éviter que les vétérans soient tentés de fomenter un coup d'État, il s'assurera que chacun touche une pension équitable et substantielle. Il mit d'ailleurs sur pied un trésor militaire (*aerarium militare*), qu'il alimenta à partir de son trésor personnel, de l'impôt sur les héritages et de la taxe sur les ventes aux

¹²⁸ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op.cit., p. 421

¹²⁹ Jean Lucas-Dubreton, *Le culte de Napoléon (1815-1848)*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 275.

¹³⁰ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 285.

¹³¹ *Ibid.*, p. 287.

enchères¹³². Auguste avait compris qu'il valait mieux traiter les vétérans avec respect puisqu'ils représentaient un danger potentiel et qu'ils risquaient à tout moment de se ranger aux côtés de leurs anciens généraux pour renverser l'ordre établi. L'Empereur justifiait d'ailleurs sa politique en ces mots : « Entretenir les soldats, de telle sorte qu'ils ne puissent pas, sous prétexte de pauvreté, désirer quoi que ce soit qui appartienne aux autres ; les garder sous contrôle et en discipline, de telle manière qu'ils ne soient pas tentés de mal agir¹³³ ». Il faut aussi prendre en considération que la façon dont un souverain traite ses vétérans influence inévitablement la relation qu'il entretient avec ses armées. Rappelons que tout militaire est un futur vétéran et que, par conséquent, la situation des vétérans influe sur le moral des troupes et sur son attachement envers son souverain.

1.1.4 Quand le service n'en finit jamais : l'utilité des vétérans

S'il représente à certaines occasions un danger potentiel pour les populations civiles, l'homme armé assure toutefois la sécurité et l'intégrité du royaume. Il accepte d'enlever la vie et de risquer la sienne pour le bien-être collectif. « Le rapport à la mort donnée comme à la mort reçue le classe à part au sein de la société¹³⁴ », rappelle l'historien François Cochet. En d'autres mots, le soldat accepte de transgresser le premier tabou de l'humanité – « tu ne tueras point » – au nom de sa collectivité, ce qui lui vaut bien souvent d'être marginalisé par la société alors que celle-ci devrait normalement légitimer ces actions. Mais si le soldat sacrifie sa liberté en abandonnant les droits et les prérogatives dont il jouissait dans la vie civile pour protéger l'intérêt commun, qu'en est-il du vétéran qui a déjà fait le don de soi et qui devrait normalement avoir acquis, par ses années de services et les blessures reçues, le droit à une retraite paisible? Dans bien des cas, il semble que le vétéran n'en a jamais tout à fait fini avec son statut de militaire.

¹³² Sébastien de Valeriola, « Clin d'œil historique : La retraite des légionnaires romains », en ligne, <https://sites.uclouvain.be/chairepensions/Clin%20d%27oeil%20historique_La%20retraite%20des%20l%C3%A9gionnaires%20romains.pdf>, consulté en octobre 2018, p. 2.

¹³³ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIII, 10, cité dans *ibid.*, p. 1.

¹³⁴ François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, *op. cit.*, p. 9.

Chez les Romains, par exemple, les vétérans étaient souvent forcés de reprendre du service. Un siècle avant notre ère, la durée du service était fixée à seize ans pour les légionnaires et à douze ans pour les prétoriens¹³⁵. Toutefois, moins de cent ans plus tard, l'empereur Auguste augmenta sa durée légale du service à vingt ans (plus quatre ans de réserve) pour les membres des légions lorsqu'il instaura l'*aerarium militare*. Quelques années plus tard, l'empereur augmenta de nouveau la durée légale du service, soit à vingt-cinq ans (plus cinq ans de réserve) pour les légionnaires et à seize ans pour les prétoriens¹³⁶. Bref, le service des militaires romains s'éternisait. Lorsqu'ils atteignaient la fin de leur service, on les retenait encore quelques années pour servir en tant que vétérans dans les forces de réserve (*triarii*)¹³⁷. Quand arrivait enfin le jour de leur libération, certains décidaient volontairement de prolonger leur service, se destinant souvent à occuper des postes dans l'administration et dans l'encadrement. D'autres demeuraient tout simplement au sein de leur corps de vétérans. Ceux qui préféraient profiter d'une retraite bien méritée – une trentaine d'années au sein des légions romaines ne se déroulaient pas sans son lot de souffrances et d'épreuves – pouvaient soit repartir avec une pension en argent comptant, soit obtenir un titre de propriété, et ce, en plus des différents avantages qui leur étaient accordés (droit de cité, immunité fiscale, exemption de charges civiques et de liturgie, choix de la juridiction en cas de procès, etc.). Bien que l'on ait offert des propriétés à certains vétérans en guise de compensation pour leur service dès 201 av. J.-C., il semble que « [c]'est surtout à partir du Ier siècle avant notre ère que les distributions de terre accompagnèrent systématiquement les opérations de démobilisation¹³⁸ ». Il était d'usage d'installer les vétérans dans des cités s'étant opposées au pouvoir de Rome. L'histoire regorge d'ailleurs d'exemples où l'on confisqua les biens de citoyens s'étant montrés récalcitrants envers Rome pour les redistribuer aux vétérans. Comme en témoigne Virgile dans *Dirae*, les populations d'Italie

¹³⁵ Sébastien de Valeriola, « Clin d'œil historique », *loc. cit.*, p. 2.

¹³⁶ Pierre Cosme, *L'armée romaine : VIIIe s. av. J.-C.-Ve s. ap. J.-C.*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 169.

¹³⁷ Adrian Keith Goldsworthy, *The Roman Army at War 100 BC-AD 200*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 16. Voir, aussi, Lawrence Keppie, *Legions and Veterans*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, p. 240.

¹³⁸ Pierre Cosme, *L'armée romaine*, *op. cit.*, p. 169.

souffrirent tout particulièrement de ces expropriations massives¹³⁹. Il n'était pas rare, non plus, que l'on installe les vétérans dans des colonies se situant dans les territoires nouvellement conquis ou, encore, dans les zones limitrophes de l'empire. Rome semble avoir compté sur ses colonies – constituées en grande partie de vétérans déduits des légions romaines – non seulement pour sécuriser les provinces nouvellement conquises et ainsi « renforcer la défense de l'empire », mais aussi pour « contribuer à diffuser la civilisation romaine » ou, en d'autres mots, pour favoriser la romanisation des populations occupées¹⁴⁰. Grâce à la démobilisation de quelques centaines de milliers de vétérans, des colonies romaines naquirent non seulement en Italie, mais, aussi, en bordure de la Méditerranée, en Afrique, en Asie et dans plusieurs régions d'Europe¹⁴¹. Ainsi peut-on constater que Rome comptait sur ses vétérans pour instaurer un certain ordre et assurer la sécurité de l'empire, et ce, même après leur démobilisation. On les utilisait souvent pour établir un tampon entre la civilisation et les territoires barbares. Agennius Urbicus, reprenant les propos de Frontin, rappelle d'ailleurs que les vétérans de la colonie d'Augusta Emerita étaient disposés « sur le pourtour [de la colonie], pour ainsi dire à la limite, comme s'il s'agissait de bornes [...]»¹⁴².

Le cas des légionnaires romains ne fait pas exception. Les dirigeants ont souvent cherché à faire en sorte que les vétérans demeurent utiles pour la société. Dans leur esprit, la réhabilitation des anciens combattants devait profiter à l'ensemble de la population. Ainsi ces derniers ont-ils été appelés à tenir des rôles d'une certaine importance.

Jusqu'au XVIII^e siècle, les anciens soldats eurent mauvaise réputation au sein de la société française. Comme nous l'avons vu, les bandes se constituant de soldats démobilisés qui semèrent la terreur à travers le royaume au cours des siècles précédents ne sont pas étrangères à cette situation. Qui plus est, un nombre important d'anciens soldats, malades ou

¹³⁹ Virgile, « Dirae », in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2015.

¹⁴⁰ Pierre Cosme, *op. cit.*, p. 57 et 170. Rappelons que les vétérans jouèrent un rôle important dans la formation du corps civique de ces nouvelles collectivités. « Les notables étaient les anciens officiers ou sous-officiers ou leurs descendants », Michel Kaplan (dir.), *Le monde romain*, Paris, Éditions Bréal, 1995, p. 162.

¹⁴¹ Pierre Cosme, *L'armée romaine, op. cit.*, p. 56.

¹⁴² Cité dans Jonathan Edmondson, « Vétérans et société dans la colonie d'Augusta Emerita (25 av. J.-C.--100 ap. J.-C.) », in Jean-Gérard Gorges et T. Nogales Basarrate (dir.), *Naissance de la Lusitanie romaine (I av. - Ier ap. J.-C.)*, Toulouse / Mérida, Museo Nacional de Arte Romano / Université de Toulouse / Le Mirail, 2010, p. 213.

mutilés, abandonnés à leur propre sort, sillonnaient les campagnes et les villes durant cette période. Ces vagabonds misérables, qui ne pouvaient escompter aucun secours officiel, étaient réduits à la mendicité. Rappelons que « les anciens soldats [n'avaient] pour ainsi dire pas d'existence légale¹⁴³ » et se retrouvaient donc, la plupart du temps, sans ressources. Les plus chanceux obtenaient une place dans un hospice, ou encore dans une abbaye¹⁴⁴.

Aux XV^e et XVI^e siècles, certains soldats réformés, mais toujours valides étaient, quant à eux, envoyés dans des places fortes ou des garnisons le long des frontières. Surnommés « mortes-payes », ces hommes touchaient un salaire modique et jouissaient de certains privilèges en échange desquels ils devaient demeurer sur place et prendre part aux exercices. En fait, le roi Charles VII désirait sédentariser les anciens soldats et remédier aux problèmes qu'engendrait leur situation¹⁴⁵.

Il n'en demeure pas moins que les efforts déployés pour réhabiliter les anciens soldats s'avérèrent insuffisants. Les hospices se faisaient rares et les communautés religieuses se montraient récalcitrantes à réserver des places d'oblats pour les vétérans. Il y avait bien l'hospice des Quinze-Vingts, qui depuis le XIII^e siècle recevait les gentilshommes ayant perdu la vue aux combats, mais les places, réservées aux officiers, se comptaient au nombre de trois cents¹⁴⁶. Devant le nombre grandissant des vétérans des guerres de Religion, les rois de France comprirent la nécessité de s'assurer la fidélité de ces hommes aguerris. Pourtant, ni Henri III, ni Henri IV ne parvint à mettre sur pied un plan d'action concret. Alors qu'Henri III chercha simplement à poursuivre les politiques de ses prédécesseurs, Henri IV tenta, sans résultats significatifs, de créer des organismes pour venir en aide aux anciens soldats : cependant, la Maison de la Charité Chrétienne et le Bureau de la Charité Chrétienne

¹⁴³ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 13.

¹⁴⁴ Depuis le Moyen Âge, le roi obligeait les communautés religieuses à accueillir les anciens soldats mutilés et à leur réserver des places d'oblats ou de religieux-lais. Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 4 et Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 30-31.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 31-32. Voir, aussi, Philippe Contamine, *La Guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, p. 304.

¹⁴⁶ Marion Ribeton, « "Reconnaissance" et "réparation" des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises : perception subjective des militaires », thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015, p. 51.

disparurent rapidement au lendemain de la mort du roi¹⁴⁷. En 1633, Louis XIII désira quant à lui taxer les abbayes dans le but de former la Commanderie de Saint-Louis, une communauté destinée à accueillir les soldats invalides. Devant les pressions incessantes du clergé, le roi n'eut d'autre choix que d'abandonner son projet¹⁴⁸. Il installa finalement la Commanderie de Saint-Louis dans les nouveaux bâtiments de Bicêtre jusqu'en 1856¹⁴⁹.

Sous le règne de Louis XIII, une succession d'ordonnances témoigna de la volonté de chasser les anciens soldats hors des grandes villes. Le 15 février 1644, une ordonnance sommait les anciens soldats devenus mendiants de « se rendre à certaines places frontalières où ils auront le pain¹⁵⁰ ». Le 19 mars 1644, après avoir constaté le peu d'incidence de l'ordonnance précédente, une nouvelle ordonnance interdisait « de mendier dans la ville et faux bourgs de Paris, à peine de vie, et à toute personne de leur faire l'aumône, à peine d'amende¹⁵¹ ». Faute de pouvoir les aider, on chercha à soustraire ces hommes aux regards des autres. On peut d'ailleurs se demander pourquoi on désirait les envoyer en des zones frontalières définies. Il s'agissait probablement, en un premier temps, de décentraliser la misère et, de ce fait, la criminalité. Dans un deuxième temps, il est fort probable que l'on ait cru ces hommes plus utiles dans les zones frontalières où l'on pourrait faire usage de leur savoir et de leur expérience guerrière en cas de conflit.

Quoi qu'il en soit, c'est finalement sous le règne de Louis XIV que des mesures concrètes visant à favoriser la réinsertion des vieux soldats furent mises en place. L'Hôtel des Soldats Estropiés, qui vit le jour en 1670, fut remplacé en 1674 par l'Hôtel Royal des Invalides, un complexe colossal dont le faste se voulait représentatif de la puissance du monarque et du royaume. L'historien Isser Woloch rappelle d'ailleurs que « [l']Hôtel Royal des Invalides fut probablement la structure la plus imposante et l'institution sociale la plus complexe de l'Ancien Régime¹⁵² ». Claude-Louis de Saint-Germain, ministre de la guerre de

¹⁴⁷ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 34-35.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 36.

¹⁴⁹ Marion Ribeton, « "Reconnaissance" et "réparation" des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises », op. cit., p. 51.

¹⁵⁰ Cité dans Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 37.

¹⁵¹ *Idem.*

¹⁵² Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 18. Nous traduisons.

1775 à 1777, caressait d'ailleurs l'espoir « d'effacer ce monument à la vanité plutôt qu'à la bienfaisance de Louis XIV », monument dont le luxe « ne cadrerait pas avec les valeurs militaires de travail, de sobriété et d'utilité¹⁵³ ».

La fondation de l'Hôtel Royal des Invalides s'inscrit tout naturellement dans la mentalité propre à cette époque, c'est-à-dire dans la logique de la charité chrétienne ou, plus précisément, dans celle de la charité « du maître pour son serviteur¹⁵⁴ ». Durant cette période, on assista donc à l'ouverture des grands hôpitaux destinés à venir en aide aux plus misérables en les soignant, mais aussi en les faisant travailler dans des manufactures et des ateliers. Notons toutefois que cette mouvance procéda non seulement des intentions de charité chrétienne qui animaient alors la société, mais aussi de la politique de renfermement des pauvres mise à l'avant par les autorités royales à la fin du XVII^e siècle. « Il s'agit, d'une manière générale, de faire disparaître des villes, des places et des rues, tous les errants sans feu ni ressources, et de les faire travailler dans la mesure où ils sont valides¹⁵⁵ », affirme Jean-Pierre Bois. En d'autres mots, même les nécessiteux devaient se montrer utiles dans la mesure du possible et contribuer au développement du royaume. Les pensionnaires des Invalides, nous le verrons, n'échappaient en rien à cette logique.

L'Hôtel Royal des Invalides accueillit les vétérans malades, blessés, infirmes, ainsi que les retraités en perte d'autonomie à compter de la fin du XVII^e siècle. Les critères d'admissions étaient l'ancienneté et le mérite par la blessure, l'usure ou l'infirmité. La durée de service nécessaire pour obtenir une place varia selon les époques¹⁵⁶. La gravité de la blessure, de l'usure, de la maladie et de l'infirmité semble quant à elle toujours avoir été un

¹⁵³ Cité dans *ibid.*, p. 9. Nous traduisons.

¹⁵⁴ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, *op. cit.*, p. 39.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 38.

¹⁵⁶ Au cours du XVIII^e siècle, l'ancienneté requise pour être admis à l'Hôtel Royal des Invalides passe de 20 ans en 1710, à 16 ans en 1772. Notons qu'à compter de 1764, les anciens soldats ont le choix entre une pension ou une admission à l'Hôtel. De 1776 à 1789 l'ancienneté des soldats n'est plus prise en considération, tout soldat quittant le service pour une raison autre que l'épuisement ou une infirmité n'étant plus admissible à la retraite. En effet, pour avoir une chance d'obtenir une place à l'Hôtel Royal des Invalides ou recevoir une pension, il faut désormais être diminué au point de ne plus pouvoir subvenir à ses besoins ou avoir plus de 70 ans. Au lendemain de la Révolution française, les retraités n'ont plus accès aux Invalides. *Ibid.*, p. 49, 77, 84, 86-97, et 356. Sous l'Empire, l'Hôtel est réservé aux pensionnés de plus de soixante ans ou aux hommes « étant atteints d'une blessure équivalente à la perte d'un membre », Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, *op. cit.*, p. 300.

prérequis, si ce n'est entre 1776 et 1789, époque durant laquelle on acceptait les vétérans en perte d'autonomie.

La vie entre les murs s'écoulait au rythme de la discipline militaire et du culte religieux. Les résidents y étaient soignés, nourris, logés, habillés et blanchis, en échange de quoi ils devaient se soumettre au règlement et remplir certaines obligations, dont assister aux différents services religieux, être présents aux repas et respecter certaines règles d'hygiène. Constituant le symbole vivant de la puissance et de la bienveillance de l'autorité royale, ils devaient porter l'uniforme en tout temps. Il leur était interdit de proférer des injures, de travailler à l'extérieur ainsi que de fréquenter des lieux de débauche, des gens peu recommandables et des femmes de petite vertu¹⁵⁷.

Les pensionnaires qui possédaient leurs deux jambes – et dont la santé le permettait – étaient répartis en vingt-cinq compagnies régulièrement soumises à l'exercice. On leur demandait aussi de monter la garde et d'assurer la surveillance de nuit. De plus, ces compagnies avaient un rôle protocolaire et étaient appelées à participer à différentes cérémonies et certains défilés, à former des gardes d'honneur et à tirer des salves¹⁵⁸.

Initialement prévu pour accueillir 1500 invalides, l'Hôtel fut rapidement saturé par les vétérans des conflits du XVIII^e siècle. De 1715 à 1762, plus de 70 000 vétérans séjournèrent entre ses murs¹⁵⁹. Créées en 1690, les compagnies détachées, placées sous son autorité, contribuèrent à désengorger l'établissement parisien. Jusqu'en 1758, c'est un peu plus de 151 compagnies qui virent le jour et qui furent postées le long des frontières et dans les places fortes. Ces compagnies soldées se constituaient d'invalides encore aptes au service. La plupart du temps, ces troupes étaient utilisées pour effectuer des tâches secondaires. Les hommes qui les composaient y vivaient une retraite active qui n'était pas toujours de tout repos. Ceux-ci devaient se soumettre à une discipline militaire brutale, participer à l'entraînement et défendre leur poste en cas d'attaque. En fait, on comptait sur ces infirmes

¹⁵⁷ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats, op. cit.*, p. 44.

¹⁵⁸ Sur la vie militaire au sein de l'Hôtel Royal des Invalides, voir : *Ibid.*, p. 210.

¹⁵⁹ Isser Woloch, *The French Veteran, op. cit.*, p. 5.

pour remplir « une simple fonction de surveillance des places » et pour « contrôl[er] des régions qui pourraient être vraiment menacées¹⁶⁰ ».

La « Loi relative au ci-devant Hôtel des Invalides, conservée sous la dénomination d'Hôtel National des Invalides », adoptée le 16 mai 1792, réorganisa les compagnies détachées qui furent désormais connues comme étant des compagnies de vétérans nationaux. Celles-ci furent appelées à quitter les places fortes qu'elles occupaient depuis près d'un siècle pour s'installer dans les chefs-lieux des départements¹⁶¹. Dès 1792, l'Assemblée nationale imposa à certaines compagnies de vétérans de participer activement aux combats. Elle incita aussi les invalides de l'Hôtel et les anciens soldats aptes au service – pensionnés ou non – à former de nouvelles compagnies de vétérans¹⁶². Sous le Directoire, on intégrera finalement les compagnies de vétérans à l'armée en guise de compagnies auxiliaires¹⁶³. Il semble toutefois que ces compagnies furent aux prises avec de graves problèmes de discipline et s'avérèrent très peu efficaces lorsque vint le temps de prendre part au combat. Au début du XIX^e siècle, les compagnies de vétérans existaient toujours. En 1814, par exemple, Napoléon Bonaparte employait encore 10 000 vétérans invalides dans les places fortes ou les batteries côtières¹⁶⁴.

Napoléon tenta aussi de mettre sur pieds des camps de vétérans inspirés des colonies de vétérans romains. Ces camps étaient installés dans les territoires nouvellement annexés ; on en retrouvait un à Alexandrie dans le Piémont et un autre à Juliers en Rhénanie. Des terres étaient distribuées à des vétérans invalides qui se trouvaient dans l'obligation de défendre les lieux et de se plier aux règlements. L'empereur souhaitait – par l'entremise du mariage entre les vétérans français et les femmes des populations locales – « introduire la langue et l'esprit français » en territoires nouvellement annexés¹⁶⁵.

¹⁶⁰ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 247.

¹⁶¹ Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 65 et 73.

¹⁶² Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 371.

¹⁶³ *Ibid*, p. 398.

¹⁶⁴ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 84.

¹⁶⁵ *Correspondance de Napoléon Ier. Tome huitième*, Paris, Henri Plon / J. Dumaine, 1861, p. 39-41.

Après le contrecoup occasionné par la démobilisation chaotique qui suivit la grande défaite de Waterloo, et malgré la méfiance que leur témoignaient leurs contemporains et les autorités françaises, les anciens soldats de la Grande Armée occupèrent bien souvent des postes de contrôle, de surveillance et d'éducation dans la société française du XIX^e siècle. Beaucoup devinrent gendarmes, policiers ou sapeurs-pompier. D'autres occupèrent des postes de gardes forestiers, de gardes champêtres ou, encore de gardiens de château, d'hôtel de ville ou de parc. Plusieurs œuvrèrent aussi auprès de la jeunesse en tant qu'instituteurs, précepteurs, directeurs, professeurs ou maîtres d'armes. Bref, les vétérans de cette période semblent avoir été motivés par le désir de servir la population civile en mettant à profit les compétences qu'ils avaient développées au cours de leur service militaire¹⁶⁶.

Nous pouvons constater que les autorités ont toujours été animées par la volonté de mettre les anciens soldats au service de la collectivité. D'ailleurs, bien des réformistes se sont montrés prompts à formuler des suggestions qui permettraient d'employer les anciens soldats à leur plein potentiel. Ainsi est née, par exemple, l'idée d'employer les vétérans aux travaux des champs, aux travaux de terrassement, à l'encadrement des miliciens et à différentes fonctions de surveillance. Cette volonté de rendre le vétéran utile coûte que coûte dissimule, bien entendu, un certain malaise. Peut-être faut-il y percevoir l'angoisse de voir ces hommes aguerris sombrer dans la déchéance et semer l'anarchie et le chaos autour d'eux. Bien que la réputation du soldat-citoyen ait contribué à redorer le blason du vétéran au sein de la société française, le spectre de l'ancien soldat hors-la-loi n'est jamais bien loin et semble toujours prêt à ressurgir dans l'imaginaire collectif. La figure du brigand de la Loire qui fait son apparition au lendemain des Cent-Jours le démontre bien.

Les privilèges obtenus par les vétérans au cours des siècles leur ont souvent été attribués dans le but de s'assurer leur fidélité et de prévenir le désordre auquel pourrait mener leur déchéance. Les différentes mesures adoptées pour venir en aide aux vétérans depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle témoignent d'un désir de les contrôler, de les maintenir en marge de la société et de les soumettre à une hiérarchie militaire, bien plus que d'un simple désir de les dédommager pour leur service. Comme le rappelle Isser Woloch, l'Hôtel des Invalides n'échappe en rien à cette règle : « c'est un instrument de contrôle social évident

¹⁶⁶ Sur la mise à profit des compétences acquises dans l'armée, voir Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 207-225.

sous l'Ancien Régime, l'Empire et la Première République¹⁶⁷ ». À l'instar de Michel Foucault, Woloch soutient d'ailleurs que toutes ces mesures s'inscrivent en parfait accord avec une société marquée par la discipline et la surveillance généralisée¹⁶⁸.

1.1.5 Au fil du XX^e siècle : activistes, philanthropes témoins ou criminels ?

Le regard porté sur les vétérans a considérablement évolué au cours du siècle dernier. Ce changement de perception découle sans aucun doute du travail des associations de vétérans qui, depuis la Grande Guerre, ont grandement contribué à améliorer la réputation des anciens combattants. En facilitant leur réhabilitation, elles sont parvenues à briser l'état de marginalité et de dépendance dans laquelle ils étaient plongés depuis longtemps. Après une lutte longue et ardue, elles ont permis aux vétérans d'obtenir une reconnaissance officielle¹⁶⁹. Les dédommagements et les bénéfices qui ont alors été attribués aux vétérans ont inévitablement contribué à leur rendre leur dignité. L'époque où nombre de vétérans étaient promis au brigandage ou à la mendicité paraît bel et bien révolue. Le service à perpétuité s'avère, lui aussi, appartenir au passé. Les blessés et les mutilés peuvent désormais obtenir de l'aide médicale et financière sans nécessairement devoir faire œuvre utile pour la société.

Il n'empêche que les vétérans vont demeurer actifs au sein de leur collectivité tout au long du siècle. Comme nous le mentionnions un peu plus haut, leurs associations se sont impliquées au sein de leur communauté, soit par l'activisme traditionnel, soit par l'activisme politique.

L'activisme traditionnel se traduit d'abord par la lutte pour la reconnaissance des vétérans. Un peu partout autour du globe, les associations de vétérans ont travaillé à assurer le souvenir de leurs frères d'armes tombés au champ d'honneur. Elles ont contribué à mettre en place et à organiser les fêtes de commémoration, ou encore à ériger des monuments et des mémoriaux. Bien entendu, elles ont aussi travaillé à assurer la protection des intérêts des anciens combattants. Aux États-Unis, par exemple, l'*American Legion* et la *Veterans of*

¹⁶⁷ Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 319. Nous traduisons.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 318.

¹⁶⁹ Nous reviendrons sur cette question dans le prochain chapitre.

Foreign Wars (VFW) ont été les premières associations américaines fondées au XX^e siècle à exercer un lobbying et à travailler auprès des différentes instances gouvernementales pour obtenir des soins médicaux, des pensions et des bénéfices pour les vétérans¹⁷⁰. Comme le soutient l'historien américain Michael D. Gambone, la plus grande réussite de l'activisme traditionnel des vétérans américains est sans aucun doute l'entérinement du *GI Bill of Rights* en 1944¹⁷¹. Aussi connu sous le nom de *Servicemen's Readjustment Act*, le *GI Bill of Rights* avait pour but de soutenir financièrement les vétérans qui souhaitaient retourner à l'école, en plus de garantir des prêts à ceux qui désiraient acheter une maison, une ferme ou une entreprise. Le *GI Bill* prévoyait aussi des compensations financières pour les vétérans qui demeuraient sans emploi et permettait de favoriser leur embauche dans les emplois gouvernementaux¹⁷².

L'activisme traditionnel des associations de vétérans ne s'exprime pas seulement dans leurs implications à veiller sur leurs propres intérêts. En effet, elles n'hésitent pas à se mettre au service de la population. Michael D. Gambone rappelle d'ailleurs que ces organisations « font partie intégrante de la philanthropie américaine et s'inscrivent dans la tradition qui vise à promouvoir le bien-être social par le biais des organismes de bienfaisance¹⁷³ ». En guise d'exemple, Gambone évoque l'implication de l'*American Legion* au cours des années quarante et cinquante. Ses membres ont, entre autres, mobilisé des volontaires et organisé des collectes de fonds pour venir en aide aux victimes de désastres naturels¹⁷⁴. En 1949, ceux-ci ont mis sur pied un programme de développement communautaire (*Community Development Program*) qui avait pour but de créer des emplois durables et des logements abordables¹⁷⁵. Au niveau régional, les différents chapitres de l'organisation ont participé à la construction et à la

¹⁷⁰ Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, op. cit., p. 139.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 139.

¹⁷² À propos du *GI Bill of Rights*, voir : *VA History in Brief*, Washington, Département of Veterans Affairs, Office of Public Affairs, 1997, p. 13-14.

¹⁷³ Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, op. cit., p. 144. Nous traduisons.

¹⁷⁴ *Idem.*

¹⁷⁵ *Idem.* ; Thomas A. Rumer, *The American Legion : An Official History, 1919-1989*, New York, M. Evans & Company, Inc., 1990, p. 272-276.

réfection d'églises, d'hôpitaux, d'habitations, d'édifices publics et d'infrastructures¹⁷⁶. Ils se sont aussi impliqués dans l'organisation de fêtes et d'activités locales¹⁷⁷. En plus de s'engager à promouvoir le bien-être des enfants en mettant sur pied différentes fondations, les membres de l'*American Legion* ont commandité plusieurs organisations jeunesse au sein du pays depuis les années vingt (*Boy Scouts, Girl Scouts Boys Clubs, 4-H Club, C. C. C. Camp, Sons of American Legion, Big Brother Unit, Boys State, Boys Nation* et *Girls State*)¹⁷⁸. En 1926, l'*American Legion* a d'ailleurs mis sur pied une importante ligue nationale de baseball destinée à former la jeunesse américaine¹⁷⁹.

Les valeurs conservatrices étaient profondément ancrées au cœur d'associations telles que l'*American Legion* et la *FWV*. En fait, celles-ci encourageaient une forme de patriotisme agressif qui incluait, non seulement « l'amour du pays et de son héritage démocratique, la dévotion envers le capitalisme et la croyance en la supériorité morale des Américains », mais aussi l'intolérance vis-à-vis des idéologies « étrangères » et des immigrants¹⁸⁰. Cela s'explique par le fait que ces associations travaillaient surtout à sauvegarder et à promouvoir une conception traditionnelle de l'Amérique. Leur implication au sein de la communauté relevait donc d'une stratégie qui leur permettait de projeter une image positive d'elles-mêmes, tout en travaillant à inculquer leurs valeurs et leurs croyances à la jeunesse américaine.

Notons que les activités philanthropiques organisées par les associations de vétérans contribuèrent grandement à améliorer la réputation des anciens combattants qui cherchaient désormais à se présenter comme des hommes qui, dans la guerre comme dans la paix, se consacraient tout entier au bien-être de leur collectivité.

¹⁷⁶ Raymond Moley JR., *The American Legion Story*, New York, Duell, Sloan and Pearce, 1966, p. 143.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 142-143 et 337-340.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 335-347 ; Thomas A. Rumer, *The American Legion*, *op. cit.*, p. 255.

¹⁷⁹ Raymond Moley JR., *op. cit.*, p. 143-145 ; Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, *op. cit.*, p. 145-148 ; Thomas A. Rumer, *The American Legion Story*, *op. cit.*, p. 205-210.

¹⁸⁰ Donald J. Lisio, « United States : Bread and Butter Politics » in Stephen R. Ward (dir.), *The War Generation. Veterans of the First World War*, Port Washington, Kennikat Press, 1975, p. 39-40.

Les associations formées par d'anciens combattants américains pendant la Seconde Guerre mondiale vinrent bouleverser cette conception traditionnelle de l'activisme vétéran en mettant en place un activisme plus politique qui proposait de lutter contre le *statu quo*. La plus influente d'entre elles, l'*American Veterans Committee (AVC)*, formée en 1944, se présentait comme une alternative au conservatisme et aux méthodes antidémocratiques de l'*American Legion*. Bien que le comité s'appliqua, lui aussi, à protéger les intérêts des vétérans, il entendait d'abord améliorer la société américaine. La devise qu'il adopta allait en ce sens : « Citizens First, Veterans Second ». Le comité n'hésita pas à prendre part à certaines luttes qui le plongèrent à plusieurs reprises dans des controverses. Il prit part, par exemple, « à la bataille pour la déségrégation des écoles, aux luttes pour la législation des droits civils, à la guerre contre la pauvreté et aux efforts visant à améliorer les programmes de protection sociale pour les personnes âgées et ceux qui sont incapables de travailler¹⁸¹ ». Son implication dans la lutte pour les droits civils et son entêtement à décrier le racisme toléré par certaines associations de vétérans lui attirèrent les foudres de la puissante *American Legion*. L'*AVC* lutta d'ailleurs ouvertement pour s'assurer que les vétérans issus des groupes minoritaires aient droit aux mêmes traitements que leurs frères d'armes. Sa tendance à prendre le gouvernement fédéral – qu'il juge réactionnaire – pour cible, fit en sorte que le comité se retrouva rapidement dans la mire du sénateur Joseph McCarthy et des agents du FBI. Après avoir été suspectée d'infiltration communiste, l'organisation vit ses effectifs fondre comme neige au soleil. L'*AVC* passa de 100 000 membres en 1947 à 35 000 membres en 1950¹⁸². Malgré un taux d'adhésion plutôt modeste, l'organisation continua d'être active sur le plan politique et lutta pour les droits et libertés de la population américaine jusqu'à la fermeture de son dernier chapitre en 2008. Pour la première fois, un groupe de vétérans brisait le silence pour remettre en cause les injustices sur lesquelles reposait le *statu quo*, confrontant ainsi les croyances et les valeurs du peuple américain et changeant à jamais le visage de l'activisme vétéran.

¹⁸¹ Lettre de June A. Willenz (directeur exécutif de l'A.V.C.) au directeur des relations publiques, 17 septembre 1968, cité par Michael D. Gambone, *Long Journeys Home, op. cit.*, p. 152. Nous traduisons.

¹⁸² Peter D. Hoefer, « A David Against Goliath : The American Veterans Committee's Challenge to the American Legion in the 1950s », thèse de doctorat, College Park, University of Maryland, 2010, p. 73.

L'activisme politique de l'*AVC* inspira certaines associations de vétérans qui virent le jour durant la seconde moitié du XX^e siècle et, plus particulièrement les associations pacifistes. Pendant la guerre de Corée et la guerre du Vietnam, des groupes d'anciens combattants prirent la parole et s'élevèrent contre le gouvernement américain pour exiger la fin des hostilités. Ceux-ci tentèrent de s'opposer au discours officiel du gouvernement en partageant avec la population leur expérience personnelle. Pendant la guerre de Corée, les membres de l'association *Veterans Against the War (VAW)* se présentaient comme « un groupe de vétérans pacifistes qui cherchait à transformer l'aversion qu'ils ressentaient vis-à-vis la guerre en une action pacifiste positive¹⁸³ ». Cette petite association exerça une influence somme toute relative sur la société américaine et sur les autres associations de vétérans pendant les années cinquante. Ses actions demeurèrent plutôt discrètes ; ses membres se contentaient d'essayer de convaincre les hommes de retour au pays de joindre leur rang ou, encore, de dissuader les jeunes de s'enrôler dans l'armée. En cette période de maccartisme, la mode n'était pas aux grandes mobilisations et les membres de la *VAW* jouèrent de prudence.

Le mouvement pacifiste des anciens combattants prit véritablement son envol pendant la guerre du Vietnam. Au cours des années soixante, plusieurs associations pacifistes virent le jour. Ces associations – parmi lesquelles on comptait, entre autres, la *Veterans for Peace in Vietnam*, le *Ad Hoc Committee of Veterans for Peace in Vietnam* et la *Veterans and Reservists Against War* – étaient principalement composées de vétérans de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée¹⁸⁴. Celles-ci organisaient des manifestations et des conférences dans plusieurs villes des États-Unis et éditaient des journaux pacifistes tels que le *Veterans Stars and Stripes for Peace*. Certains membres de ces associations signèrent des articles pacifistes dans des revues telles que le *Remparts Magazine* et le *New York Times*.

La *Vietnam Veterans Against the War (VVAW)* fut, sans aucun doute, l'association pacifiste la plus influente de cette période, non par l'importance de ses effectifs – ceux-ci demeurèrent plutôt modestes – mais plutôt par son efficacité exceptionnelle pour rallier une partie de la population au mouvement pacifiste et, surtout, par sa capacité à orchestrer des coups d'éclat. Elle fut la première association pacifiste formée par et pour les anciens

¹⁸³ Michael D. Gambone, *Long Journeys Home, op. cit.*, p. 165. Nous traduisons.

¹⁸⁴ Andrew Emerson Hunt, « The Turning: Vietnam Veterans Against the War, 1967 to the Present », thèse de doctorat, Salt Lake City, University of Utah, 1997, p. 13-14.

combattants américains de la guerre du Vietnam. Dans les premières années de son existence (1967-1969), la *VVAW* éprouva quelques difficultés à rallier ses troupes. Durant cette période, elle coordonna plusieurs rallyes et manifestations. Elle organisa aussi des conférences lors desquelles les vétérans partageaient leur expérience, tentant ainsi de sensibiliser le public aux réalités de la guerre. Elle mit aussi sur pied un journal pacifiste destiné aux soldats américains¹⁸⁵ et s'impliqua dans la course présidentielle de 1968.

Après des débuts difficiles, la *VVAW* adopta une vision plus agressive et moins traditionnelle de l'activisme politique. Son approche s'inspirait de la contre-culture américaine. En 1970, l'organisation mettait sur pied son premier coup d'éclat : *operation Raw*. Plus de deux cents vétérans participèrent à une marche entre Morristown et Valley Forge. Sur la route, les membres de la *VVAW* reconstituèrent une mission *search and destroy*. Armés de fusil d'assaut M-16 en plastique et accompagnés d'acteurs qui tenaient le rôle de civils vietnamiens, ils tentèrent de présenter au public américain la dure réalité qui sévissait au Vietnam. La marche se termina à Valley Forge alors que, dans un geste symbolique, les participants détruisirent leur fusil d'assaut¹⁸⁶.

Atteignant 8500 membres en décembre 1970, la *VVAW* contribua à organiser la *Winter Soldier Investigation* qui eut lieu à Détroit du 31 janvier au 2 février 1971. Durant ces trois jours de spectacles et de conférences, plus de 100 vétérans défilèrent sur scène pour livrer un témoignage de leur expérience personnelle et décrier les violences et les atrocités commises par les Américains au Vietnam¹⁸⁷.

Deux mois plus tard, la *VVAW* organisa ce qui allait demeurer son plus gros coup d'éclat : *Operation Dewey Canyon III*. Du 19 au 23 avril 1971, quelques milliers de vétérans firent une incursion à Washington. Pendant ces quatre jours, certains d'entre eux produisirent des happenings devant les journalistes et les touristes dans les rues de Washington ainsi qu'à l'entrée de certains immeubles gouvernementaux, reconstituant les agressions perpétrées par les soldats américains contre la population civile vietnamienne¹⁸⁸. Des marches et des

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 36.

¹⁸⁶ Gerald Nicosia, *Home to war. A History of the Vietnam Veteran's Movement*, New York, Carroll & Graf Publishers, 2004, 56-67.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 84-93. Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, *op. cit.*, p. 169-170.

¹⁸⁸ Gerald Nicosia, *Home to war*, *op. cit.*, p. 118-122.

occupations furent aussi menées de concert : en guise d'exemple, lorsque le Département de la justice déposa une motion pour déclarer leur campement illégal, un millier de vétérans marchèrent du cimetière d'Arlington jusqu'à l'immeuble de la Cour suprême et deux cents d'entre eux bloquèrent l'entrée¹⁸⁹. Malgré l'ordonnance émise par la cour, les vétérans continuèrent leur occupation. Les membres de la *VVAW* profitèrent aussi de leur passage dans la capitale pour faire du lobbying et tentèrent de multiplier les rencontres auprès des membres du Congrès et du Sénat. Le 23 avril, plus de 800 vétérans marchèrent jusqu'à la statue de John Marshall, premier juge en chef de la Cour suprême, pour rendre leurs médailles¹⁹⁰.

Ainsi pouvons-nous constater que la *VVAW* s'inscrit rapidement dans la tradition de la désobéissance civile. Ses membres eurent tôt fait d'être qualifiés de traîtres à la nation et de mauvais esprits par les plus conservateurs. Puisque la plupart de ses actions défiaient clairement l'administration, la *VVAW* était considérée par certains comme un danger potentiel pour la nation américaine.

Bien que l'implication sociale des associations de vétérans ait grandement contribué à redorer la réputation des anciens combattants dans la première moitié du XX^e siècle, les associations qui travaillèrent à instaurer une certaine forme de justice sociale en remettant en question l'*American way of life* semblèrent suspectes aux yeux de certains et alimentèrent inévitablement la méfiance que ressentait une partie de la population à l'égard des vétérans. Le gouvernement américain contribua également à ternir la réputation des anciens combattants en présentant leurs associations comme des groupuscules désirant semer le chaos ou, simplement, comme des groupes infiltrés et manipulés par les communistes.

D'autres groupes de vétérans participèrent contre leur gré à accentuer la mauvaise réputation des vétérans. C'est le cas, notamment, du *Deacons for Defense and Justice (DDJ)*, un groupe armé de vétérans afro-américains des années soixante qui assurait la sécurité des manifestants pour les droits civiques. Michael D. Gambone mentionne comment les Américains « semblèrent paralysés par la peur de voir les anciens soldats afro-américains rejoindre ou mener une rébellion violente contre le statu quo¹⁹¹ ».

¹⁸⁹ Art Goldberg « Vietnam Vets : The Anti-War Army », *Ramparts Magazine*, vol. 10, n° 1, juillet 1971, p. 13.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 14.

¹⁹¹ Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, *op. cit.*, p. 164. Nous traduisons.

Constatons que la marge entre l'activisme politique et l'antiaméricanisme – voire, dans certains cas, le terrorisme – demeura bien mince en territoire américain durant cette période. Les associations de vétérans telles le *DDJ* et la *VVAW* furent d'ailleurs visées par le programme de contre-espionnage du FBI (*CONTELPRO*). Ce programme avait comme objectif d'infiltrer les organisations politiques dissidentes dans le but de perturber leurs activités et de les discréditer.

Au cours du XX^e siècle, de nombreux vétérans prirent la parole publiquement et tentèrent de partager leur expérience pour mieux faire comprendre les réalités auxquelles ils avaient été confrontés. Dès la Grande Guerre, apparut une nouvelle figure publique : celle du témoin historique. Par témoin historique, le sociologue Renaud Dulong entend tout individu qui a vécu et dénoncé les grandes catastrophes humaines du XX^e siècle. Selon lui, le témoin historique, tout en assumant sa responsabilité morale et en répondant aux exigences éthiques, doit tenir à la fois le rôle de témoin, d'accusateur et de juge puisque « la parole du témoin est bien plus qu'un simple message informatif [et qu']elle possède une réflexivité politique¹⁹² ». En d'autres mots, le témoignage deviendrait, ici, « vecteur de valeur¹⁹³ ». Nous reviendrons un peu plus loin sur cette question. Retenons pour l'instant que les vétérans de la Grande Guerre marquèrent l'avènement de « l'ère du témoin¹⁹⁴ », ouvrant la porte aux vétérans des guerres ultérieures et aux victimes de la Shoah. Pour la première fois, un certain nombre d'anciens combattants s'appliqua à développer une posture rhétorique qui leur permettait de partager leur expérience de façon réaliste et tangible, de prendre position face à une conception idéalisée de la guerre, mais surtout, d'établir leur crédibilité par la mise en scène de leurs qualités morales. Ils s'employaient ainsi à créer une image d'eux-mêmes qui s'avérait moralement acceptable afin de gagner la confiance du public et de faire adhérer celui-ci plus facilement à une vision de la guerre fidèle à leur expérience.

¹⁹² Renaud Dulong, *Le témoin oculaire. Les conditions de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, p. 16.

¹⁹³ *Idem.*

¹⁹⁴ Nous empruntons ici l'expression développée par Annette Wieviorka dans son ouvrage consacré aux témoignages après la Shoah. Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2002.

Malgré tous les efforts déployés par les vétérans pour arriver à redorer leur blason, il semble que leur mauvaise réputation était solidement ancrée dans l'imaginaire collectif. Tout au long du XX^e siècle, les populations civiles témoignèrent d'une certaine méfiance à leur égard. On continua de percevoir ces hommes, qui avaient dû laisser libre cours à leurs pulsions primitives, comme des êtres rendus brutaux. Le souvenir des violences perpétrées par les vétérans de la guerre de Sécession en 1865 et des incidents provoqués par les vétérans de la Grande Guerre durant l'été 1919, semble être demeuré vivace dans la mémoire des Américains¹⁹⁵.

Plusieurs ouvrages et articles parus au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Vietnam soutenaient l'hypothèse selon laquelle l'expérience guerrière favoriserait l'apparition de comportements agressifs et antisociaux qui, inévitablement, feraient sombrer un grand nombre de vétérans dans la criminalité¹⁹⁶. L'historien Michael D. Gambone soutient toutefois que les études fiables ne purent établir la preuve d'un lien direct entre l'expérience guerrière et la criminalité aux États-Unis durant cette période. Il affirme, par exemple que le nombre de crimes violents perpétrés était en déclin entre 1945 et 1960 et que les vétérans emprisonnés durant cette période possédaient déjà, pour la plupart, un casier judiciaire. Qui plus est, il rappelle que des études parues en 1946 et 1948 divulguaient que les vétérans étaient rarement appréhendés pour des crimes violents¹⁹⁷. Ils étaient la plupart du temps accusés de fautes reliées à la conduite automobile et au stationnement illégal, ou encore de vol ou de cambriolage¹⁹⁸.

¹⁹⁵ En 1865 et 1919, plusieurs vétérans de retour à la vie civile éprouvèrent des difficultés de réinsertion et exprimèrent leur désarroi en commettant des outrages et des violences de toutes sortes. Sur cette question, voir : Stuart McConnell, *Glorious Contentment. The Grand Army of the Republic, 1865-1900*, Chapel Hill / London, The University of North Carolina Press, 1992, p. 23, William M. Tuttle Jr., *Race Riot. Chicago in the Red Summer of 1919*, Urbana, University of Illinois Press, 1996.

¹⁹⁶ En guise d'exemple, voir : Willard Waller, *The Veteran Comes Back*, New York, Dryden Press, 1944.

¹⁹⁷ Michael Hakeem, « Service in the Armed Forces and Criminality », *Journal of Criminal Law and Criminology*, n° 37, juillet-août 1946 et Harry Willbach, « Crimes and Veterans », *Journal of Criminal Law and Criminology*, n° 38, janvier-février 1948.

¹⁹⁸ Sur la criminalité chez les vétérans après la Seconde Guerre mondiale, voir : Michael D. Gambone, *Long Journeys Home*, *op. cit.*, p. 84.

Gambone révèle aussi que, dans les années soixante et soixante-dix, le taux de crimes violents commis par des civils explosa au même moment où le pourcentage d'arrestation de vétérans avec expérience du combat grimpa en flèche. Toutefois, Gambone souligne que la majorité des crimes commis par les vétérans étaient non-violents¹⁹⁹. Selon lui, l'augmentation des crimes perpétrés par les hommes de retour du Vietnam serait liée à l'accroissement de la criminalité dans la société américaine durant cette période ; elle relèverait davantage d'un problème de génération que de l'influence de l'expérience guerrière vécue par une partie de la population.

Il n'en demeure pas moins que la réputation des anciens combattants fut entachée par l'idée reçue selon laquelle l'expérience guerrière renforcerait les comportements criminels. Certains ouvrages, romans et films – nous pensons par exemple au livre à succès *First Blood*²⁰⁰ qui inspira le film du même nom – contribuèrent à alimenter l'hystérie collective. La couverture médiatique de la guerre du Vietnam et la découverte des massacres et des exactions commis par les soldats américains accentuèrent également la méfiance de la population non seulement envers les combattants, mais aussi envers les vétérans, désormais perçus comme de possibles criminels, voire d'éventuels psychopathes.

Toutefois, la légende du dangereux vétéran contribua non seulement à faire connaître les difficultés de réinsertion auxquelles les vétérans étaient confrontés, mais aussi les blessures psychiques que l'expérience leur avait infligées.

1.2 Les blessures psychiques : des hommes brisés

Dans l'esprit populaire, non seulement le vétéran est un personnage ambivalent, mais c'est aussi celui qui a tout vu, celui qui a parcouru des contrées étrangères – parfois aussi lointaines que la vallée de l'ombre de la mort – et qui a su démontrer sa valeur et son courage

¹⁹⁹ Sur la criminalité chez les vétérans après la Guerre du Vietnam, voir : *Ibid.*, p. 85.

²⁰⁰ David Morrell, *Premier sang*, (*First Blood*), traduit de l'anglais par Éric Diacon, Paris, Éditions Gallmeister, 2013 [1972]. Le roman et le film *First Blood* mettent en scène les difficultés de réinsertion et les déboires d'un ancien béret vert nommé John Rambo. Le personnage inspira une série de films d'action patriotiques à grand public. On utilisa d'ailleurs le nom du personnage pour désigner un syndrome observé chez plusieurs vétérans du Vietnam. Celui-ci se caractérise par l'asociabilité et le caractère agressif du sujet. Nous reviendrons sur le « syndrome de Rambo » un peu plus loin. Des films comme *Rambo* et *Taxi Driver* contribuèrent à populariser l'imagerie du Marine psychopathe.

dans des circonstances exceptionnelles. Il revient chez lui bercé par la gloire et enrichi par les multiples expériences que lui a apportées son voyage.

Pendant longtemps, le voyage du vétéran semble avoir été une chose aussi importante que sa participation aux combats. Le vétéran qui radote ses péripéties jusqu'au jour de sa mort est d'ailleurs devenu un lieu commun dans l'imaginaire collectif. Il représente l'homme qui, contrairement aux personnes de son entourage, est parti à la découverte de l'inconnu, parcourant des régions, des pays et, parfois, des continents nouveaux. Le vétéran devient ainsi une porte ouverte sur le monde. En partageant son expérience, il permet d'ouvrir les horizons de sa collectivité²⁰¹.

Mais qu'en est-il dans les faits ? Les vétérans reviennent-ils enrichis par leur voyage ? Leur expérience est-elle réellement communicable ? Détiennent-ils un savoir que nul autre ne possède ? S'il est vrai que l'expérience et le savoir des vétérans ont, à une certaine époque et dans une certaine mesure, contribué à transformer leur collectivité²⁰², cela ne semble plus aller de soi au XX^e siècle. Dans « Le conteur : Réflexion sur l'œuvre de Nicholas Leskov », texte célèbre paru en 1936, Walter Benjamin fait état de la rupture culturelle à laquelle les combattants de la Grande Guerre ont été confrontés. Il mentionne que ceux-ci sont revenus « non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable²⁰³ », parce que l'expérience morale et physique de la guerre moderne – qui s'avère être une expérience de destruction totale – ne peut s'exprimer par l'entremise des référents culturels qui étaient en usage avant la guerre. L'évolution technique de l'armement et le contexte politique des trois grands conflits auxquels nous nous intéressons ont en ce sens participé à entretenir le silence des vétérans. L'enrichissement de la collectivité par la transmission orale de l'expérience du vétéran relève par conséquent du mythe à compter du premier conflit mondial. Comme nous

²⁰¹ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 35 et 260 ; Alain Croix, « L'ouverture des villages sur l'extérieur fut un fait éclatant dans l'ancienne France », *Histoire et sociétés rurales*, n° 11, septembre 1999, p. 109-146.

²⁰² Par exemple, Natalie Petiteau avance que les vétérans de la Grande Armée de retour dans leur village « ont pu être des vecteurs des mutations de la France du XIX^e siècle. Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 260.

²⁰³ Walter Benjamin, « Le conteur : Réflexion sur l'œuvre de Nicholas Leskov », in *Œuvres, III*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, p. 115-116.

le verrons un peu plus loin, nombreux sont les écrivains-vétérans qui ont tenté de mettre en scène l'incommunicabilité de l'expérience guerrière.

1.2.1 Les causes des blessures psychiques de guerre

Si le vétéran s'avère être celui qui a tout vu et qui demeure trop souvent muet, c'est aussi, hélas, bien souvent, celui qui en a trop vu et qui ressort, par conséquent, diminué de son expérience. Les liens entre le combat et les blessures psychiques ont été établis depuis quelques siècles déjà. Dès la fin du XVIII^e siècle, les médecins relevèrent l'effet funeste de l'expérience guerrière sur certains vétérans. Pour nombre d'entre eux, cette expérience signifie un moment de rupture entre le passé et le présent, au sens où elle représente pour eux un événement traumatique qui a profondément changé leur personnalité et leur façon d'envisager l'existence. Les vétérans ont dû faire face à une multitude d'événements imprévisibles, bien souvent d'une intensité incroyable, provoquant chez certains un traumatisme psychique important.

Aussi appelé trauma, le traumatisme psychique, qu'il ne faut pas confondre avec l'événement traumatisant ou avec ses séquelles, doit être envisagé

comme un phénomène d'effraction du psychisme et de débordement de ses défenses par les excitations violentes afférentes à la survenue d'un événement agressant ou menaçant pour la vie ou l'intégrité (physique ou psychique) d'un individu, qui y est exposé comme victime, témoin ou acteur²⁰⁴.

Il nous semble justement que les combattants sont confrontés à des événements potentiellement traumatisants durant toutes les phases de l'expérience guerrière, expérience qui se compose, selon nous, de quatre phases bien distinctes : l'enrôlement, l'entraînement, le déploiement (le combat) et le retour à la vie civile. Les recrues – conscrits ou volontaires – vivent d'abord un déracinement brutal. Pour la première fois, elles sont appelées à quitter le noyau familial, le village et la région qui les a vues naître pour entrer de plein fouet dans la vie militaire. Aussi ces hommes sont-ils confrontés à la rudesse de la discipline, de

²⁰⁴ Nayla Chidiac et Louis Crocq, « Le psychotrauma. Stress et trauma. Considérations historiques », *Annales Médico-Psychologiques*, n° 168, 2010, p. 317.

l'entraînement et de la culture militaires lors de leur passage à la caserne et pendant l'entraînement. Mais de toutes les phases de l'expérience guerrière, le déploiement (autrement dit, l'expérience du combat) est, sans aucun doute, le moment le plus traumatisant²⁰⁵. La violence inouïe qui s'y déploie, les conditions de vie misérables et l'omniprésence de la mort deviennent, sur le front, le quotidien des combattants. Notons toutefois que le retour à la vie civile s'avère parfois tout aussi traumatisant. L'impression d'avoir radicalement changé, d'être incompris, d'être étranger au monde, de ne plus trouver de sens aux choses et d'être perçu comme un étranger dans son propre pays, dans son village et même dans sa propre demeure, provoque bien souvent un choc émotionnel puissant qui ébranle le psychisme de plusieurs vétérans et complique leur réinsertion sociale.

Cependant, le trauma est quelque chose de bien relatif ; ce qui est traumatisant pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre. En s'appuyant sur les travaux de Freud, le psychiatre et psychologue Louis Crocq et la psychologue Nayla Chidiac soutiennent que le trauma « dépend du rapport de forces entre les excitations venant du dehors et l'état – constitutionnel et conjoncturel – de la barrière de défenses qui le reçoit²⁰⁶ ». En d'autres termes, outre l'intensité de l'agent traumatisant, l'état de l'individu – ou, plus particulièrement, son incapacité à déployer l'énergie interne nécessaire pour contrer les excitations nuisibles qui pourraient endommager l'appareil psychique – expliquerait l'apparition du trauma chez certains. Autrement dit, l'expérience guerrière, parce qu'elle affaiblit physiquement et mentalement les combattants en leur imposant des conditions de vie extrêmes et en les plongeant dans un environnement hostile et mortifère, crée des conditions propices à la prolifération de traumas.

1.2.1.1 Danse macabre : la rencontre avec la mort

Les vétérans aux prises avec un trauma sont en quelque sorte condamnés à revivre sans

²⁰⁵ De récentes recherches menées par les Forces armées canadiennes révèlent que les soldats directement impliqués dans des combats sont plus susceptibles de développer des problèmes de santé mentale et de se suicider. Elizabeth Rolland-Harris, Elizabeth Cyr et Mark A. Zamorski, *Rapport de 2016 sur la mortalité par suicide dans les Forces armées canadiennes (de 1995 à 2015)*, Ottawa, Défense nationale, 2016, p. 35.

²⁰⁶ Nayla Chidiac et Louis Crocq, « Le psychotrauma », *loc. cit.*, p. 317.

cesse les événements traumatisants auxquels ils ont été confrontés. Semblables à ceux qui ont croisé le regard de la Gorgone, une partie de leur être demeure pétrifiée, les contraignant à vivre en exil dans leurs propres souvenirs²⁰⁷. Trop souvent, ils portent en eux les marques profondes de leur expérience²⁰⁸, expérience qu'ils envisagent davantage comme un fardeau que comme un enrichissement. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin comment la honte et la culpabilité finissent souvent par submerger les vétérans et par transformer la façon dont ils racontent leur expérience. Les comportements qu'ils ont adoptés et les gestes qu'ils ont commis peuvent, bien entendu, obnubiler les vétérans durant de nombreuses années. La violence exercée semble tout autant marquer leur esprit que la violence subie. Ces hommes portent tout particulièrement en eux l'empreinte indélébile de la mort. La mort, qui a emporté tant de leurs frères d'armes, et à laquelle ils ont échappé *in extremis*, les hante inévitablement.

Avec l'avènement de la guerre industrielle et le développement technologique de l'armement, les hommes sont plus que jamais confrontés à l'angoisse de la mort sur les champs de bataille où tout semble désormais dépendre du hasard. Notons que dans les cultures occidentales modernes, les individus n'entretiennent plus de réelle proximité avec la mort. Au cours du XX^e siècle, les différents rituels qui entourent la mort s'emploient de plus en plus à la maintenir en marge de la vie quotidienne. Dès lors, l'expérience guerrière, par sa proximité avec la mort, représente, pour certains, un moment de révélation ou de dévoilement²⁰⁹. Le spectacle de la mort, par sa brutalité, confronte les combattants à la réalité crue du monde et non pas aux « représentations que nous en avons forgées, en nous servant de notre langage et de notre culture²¹⁰ ». Cette expérience, qui révèle le réel dans toute sa

²⁰⁷ Le psychanalyste Jacques Roisin affirme que les victimes « relatent la rencontre traumatique avec les mêmes caractéristiques que celles attribuées dans la mythologie au pouvoir de la Gorgone. Elle fascine [...], elle arrache la personne à elle-même [...], elle méduse [...] [et] elle pétrifie [...] », Jacques Roisin, *De la survivance à la vie*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 17.

²⁰⁸ Claude Barrois compare le traumatisme psychique à un « étonnant travail de gravure en creux, comme faite par la gouge (ou le ciseau) sous l'impact de la massette de l'artisan ». Il rappelle que, dans ce cas, « nous sommes loin de l'impression typographique et du caractère éphémère de l'écrit ». Claude Barrois, *Les névroses traumatiques*, Paris, Bordas, 1988, p. 197. Ajoutons que l'inscription résulte, ici, non pas d'un ajout, mais de la perte permanente.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 188.

²¹⁰ Nayla Chidiac et Louis Crocq, « Le psychotrauma », *loc. cit.*, p. 317.

fragilité et son absurdité, est vécue par certains sur le registre de l'effroi : elle est perte d'illusion devant l'existence et court-circuitage du langage. C'est que les représentations imaginaires et symboliques ne permettent pas à l'individu d'intégrer l'événement traumatique qui résulte d'une rencontre avec le néant irreprésentable. Il y a donc rupture avec la logique épique sacrificielle. Dans une logique lacanienne, nous pouvons affirmer qu'il se produit alors un choc entre l'imaginaire de l'individu – qui se définit comme « le caractère illusoire des images toujours marquées par le narcissisme » – et le réel – qu'il faut ici envisager comme « de l'inconscient irreprésentable²¹¹ ». Qui plus est, la mort de l'Autre (frère d'armes, ennemi ou civil) ramène inévitablement les combattants à la menace de leur propre perte, à la possible néantisation de leur existence et, surtout, à leur impuissance. Les réalités auxquelles les combattants sont confrontés ne leur permettent plus de nier la fatalité de l'existence. Freud rappelle d'ailleurs que l'attitude conventionnelle à l'égard de la mort – attitude qui, dans les sociétés occidentales, consiste à s'en éloigner, à la maintenir en marge du quotidien – ne semble plus pouvoir s'appliquer en temps de guerre.

Il est évident que cette attitude conventionnelle à l'égard de la mort est incompatible avec la guerre. Il n'est plus possible de nier la mort ; on est obligé d'y croire. Les hommes meurent réellement, non plus un à un, mais par masse, par dizaines de mille le même jour²¹².

Pour les vétérans, s'ajoute à cela la culpabilité d'être toujours vivants alors que les camarades ne sont plus. Survient alors l'ultime question : « Pourquoi eux, et pas moi²¹³ ? » Le hasard se révèle être trop souvent l'unique réponse à cette question. L'absurdité d'une mort frappant au hasard amplifie alors leur effroi.

Cependant, c'est surtout la mort qu'ils ont eux-mêmes infligée qui semble les accabler. Le simple fait d'avoir eu à transgresser le premier tabou de l'humanité – « Tu ne tueras point » – s'avère être une source de souffrance pour nombre d'entre eux, et ce, qu'ils aient été appelés à tuer de loin ou de près, sous l'emprise de la fureur, par légitime défense ou par

²¹¹ Jacques Roisin, *De la survivance à la vie*, op. cit., p. 32.

²¹² Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1968, p. 256.

²¹³ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 32.

accident. C'est que, dans une certaine mesure, ils ont été contraints de tuer, et ce malgré leur répulsion à le faire, cédant devant la pression populaire et le pouvoir politique, acceptant de commettre l'irréparable sous l'influence de la société et de la microsociété (nous entendons, ici, l'unité de combat) auxquelles ils étaient liés. Bien entendu, ceux qui, emportés par le feu de l'action ou contraints par leurs supérieurs, ont commis des exactions – faisant ainsi entorse au code de l'honneur – sont plus à même d'entretenir un sentiment de honte et de développer de graves séquelles psychiques.

Par son caractère traumatisant, l'expérience guerrière – vécue en tant que victime ou bourreau – laisse une marque profonde chez certains combattants. La plupart seront d'ailleurs horrifiés lorsqu'ils réaliseront l'insensibilité dont ils ont fait preuve face à la mort, l'instinct de survie et le quotidien mortifère dans lequel ils ont évolué les ayant motivés à vivre de jour en jour à proximité de leurs camarades décédés ou à appuyer sans remords sur la gâchette pour abattre un ennemi.

1.2.1.2 Quand les pressions externes, la culture de guerre et « l'épreuve de soi » font obstacle

« La guerre est un fait de discours²¹⁴ », avance la psychanalyste Bénédicte Jullien, affirmant par le fait même qu'elle repose inévitablement sur un lien social. En s'appuyant sur le travail de Jacques Lacan, Jullien rappelle que le lien social – que Lacan désigne par le terme discours – « ne s'instaure que dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant²¹⁵ ». C'est précisément le discours qui permettrait, selon elle, à l'être humain « de donner un sens à l'existence » et qui « produi[rait] du lien social »²¹⁶. Jullien conclut donc que « [l']homme part en guerre pour des discours » ou pour un idéal²¹⁷. Son adhésion au conflit, les sacrifices auxquels il consent et les actes qu'il accepte de commettre trouveraient leur légitimité dans les discours qu'il partage avec sa

²¹⁴ Bénédicte Jullien, « Du patriotisme à l'exaction », in Marie-Hélène Brousse (dir.), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, Berg International, 2015, p. 163.

²¹⁵ Jacques Lacan, *Le séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

²¹⁶ Bénédicte Jullien, « Du patriotisme à l'exaction », *loc. cit.*, p. 165.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 163.

collectivité. Mais qu'advient-il lorsque les combattants ou les vétérans réalisent que ces discours ne tiennent pas la route ?

Il faut prendre en considération que les discours qui s'élaborent en temps de guerre résultent d'une culture austère et agressive développée par les nations belligérantes au cours des mois, voire des années, qui précèdent un conflit. Nous désignerons ce phénomène par le terme « culture de guerre ».

Le concept de culture de guerre a pris naissance dans la grande foulée de l'histoire culturelle qui s'est développée au cours des années 80. Nouvelle branche de la science historique, l'histoire culturelle prenait pour la première fois en considération « l'ensemble des représentations collectives propres à une société » en englobant plusieurs sous-disciplines²¹⁸ : notamment l'histoire de l'art, l'histoire des symboles, l'histoire des idées, l'histoire des mémoires, l'histoire des institutions et des politiques culturelles, l'histoire des sensibilités, l'histoire des médias et des cultures médiatiques, etc. Vers la fin des années 90, les historiens gravitant autour de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (plus particulièrement Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, figures de proue de l'École du consentement) adoptèrent une approche culturaliste pour théoriser le concept de culture de guerre, ce qui leur permit 1- « de débloquent l'historiographie de la Grande Guerre largement écrasée [...] par l'histoire politique et diplomatique, mais aussi par la grande tradition de l'histoire militaire » et 2- de nuancer le paradigme de la contrainte dans lequel les conceptions du premier conflit mondial s'étaient embourbées depuis plusieurs décennies²¹⁹. Pour Becker et Audoin-Rouzeau, la culture de guerre est « la manière dont les contemporains se sont représentés et ont représenté le conflit²²⁰ ». Ils la conçoivent comme « un corpus de représentations du conflit cristallisé en un véritable système donnant à la guerre sa

²¹⁸ Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll « Que sais-je ? », 2004, p. 13. L'historien Christophe Prochasson relève quant à lui que « l'histoire culturelle confère son double sens à la culture : sens restreint des productions et des producteurs culturels ; et sens élargi, anthropologique, renvoyant à l'étude des modes d'existence, des comportements humains, des conventions et des systèmes de codes ou de normes qui les encadrent et les conditionnent », Christophe Prochasson, *14-18. Retour d'expérience*, Paris, Éditions Tallandier, 2008, p. 54.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 57-58.

²²⁰ Nicolas Offenstadt, Philippe Olivera, Emmanuelle Picard et Frédéric Rousseau, « À propos d'une notion récente : la culture de guerre », in Frédéric Rousseau (dir.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Neuilly, Atlande, 2004, p. 671.

signification profonde²²¹ ». Pour eux, « ce ne serait pas la guerre qui nourrirait la culture de guerre, mais la culture de guerre qui déterminerait le déroulement de la guerre²²² ». Elle agirait donc comme un des « agents décisifs de totalisation progressive du conflit » qui permettrait de comprendre comment les individus en viennent à adhérer au conflit et à consentir au sacrifice ultime²²³.

Pour notre part, nous soutenons que « le concept de culture de guerre identifie l'ensemble des formes discursives et des codes de valeurs que développe une population confrontée à un conflit armé, lesquels sont des manifestations d'une adaptation des mentalités au contexte guerrier visant à renforcer le consentement à la guerre²²⁴ ».

Le spécialiste de défense et d'interventions militaires, Étienne de Durant relève quant à lui que la culture de guerre est « une tradition codifiée dans des doctrines et des institutions ». Selon lui, cette tradition renverrait

simultanément : aux interactions de tous ordres entre la guerre et les autres sphères de l'activité sociale ; à l'habitude de la guerre ou à l'imprégnation des valeurs guerrières dans une société ; aux représentations et à la mémoire longue du corps social dans ce domaine ; en un sens mineur, enfin, à la culture du temps de guerre, c'est-à-dire entre autres à la propagande²²⁵.

Remarquons qu'ici, la culture de guerre n'est pas présentée comme un phénomène qui apparaît de manière spontanée lors d'un conflit ; elle serait intimement liée à l'antériorité du conflit, aux rapports que la société concernée entretient avec son passé et avec les autres

²²¹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retour d'expérience*, op. cit., p. 145.

²²² Élise Julien, « À propos de l'historiographie française de la Première Guerre mondiale », *Labyrinthe*, n° 18, 2004, en ligne, <<http://labyrinthe.revues.org/217>; DOI:10.4000/labyrinthe.217>, consulté en septembre 2016.

²²³ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? », in Jules Maurin, Jean-Charles Jauffret (dir.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III (E.S.L.D.), 2002.

²²⁴ Éric Boulanger, *La plume au fourreau. Culture de guerre et discours identitaire dans les textes poétiques canadiens du XVIII^e siècle. 1755-1776*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, p. 10.

²²⁵ Étienne de Durant, « Culture de guerre », in *Dictionnaire de la stratégie*, Thierry de Montbrial et Jean Klein (dir.), Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 134.

sociétés. Bref, certains discours qui seraient jusque-là demeurés tacites se manifestent, s'amplifient et se radicalisent. C'est pourquoi de Durant avance que la culture de guerre doit être pensée dans un cadre chronologique plus large que celui d'un simple conflit.

Ajoutons ici que la culture de guerre varie selon les nations, les époques et les caractéristiques des différents conflits. À la lumière des travaux de l'historien irlandais John Horne, il nous semble que certaines constantes sont toutefois décelables dans toutes les cultures de guerre. Dans son article intitulé *Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930*, Horne schématise le concept de culture de guerre en situant ses principales composantes sur deux axes²²⁶. Sur le premier axe, qui représente la mobilisation nationale, il situe d'abord les représentations de la nation idéalisée et les représentations de l'ennemi déshumanisé (la haine de l'ennemi). Sur le deuxième axe, qui représente l'expérience du combattant, on retrouve l'individu mobilisé par l'État pour la guerre et ses implications (devoir, virilité et héroïsme), ainsi que le rejet de l'obligation pour les individus de participer au conflit (les représentations de la mort, de la violence et la brutalité en sont les éléments constitutifs)²²⁷. La notion de sacrifice est, quant à elle, fondamentale à toute culture de guerre et occupe, par conséquent, le centre du diagramme, se situant à l'intersection des deux axes.

Bien que ces constantes permettent d'articuler la culture de guerre à différents moments de notre histoire, il serait plus prudent de convoquer les termes « cultures de guerre » en employant le pluriel. Comme le rappellent les historiens Nicolas Offenstadt, Philippe Olivera, Emmanuelle Picard et Frédéric Rousseau, les réalités de la guerre varient non seulement selon les nations impliquées, les époques et les spécificités des conflits, mais également au sein de différents groupes appartenant à une même collectivité²²⁸. Par exemple, une guerre n'est pas nécessairement envisagée et vécue de la même manière par de riches industriels dispensés de service que par des prolétaires conscrits confrontés aux réalités des tranchées.

²²⁶ Voir le diagramme de la culture de guerre en annexe.

²²⁷ John Horne, « Introduction » et « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre, Revue 14-18*, n° 5, mai 2002, p. 45-53 et 73-97.

²²⁸ Nicolas Offenstadt, Philippe Olivera, Emmanuelle Picard et Frédéric Rousseau, « À propos d'une notion récente : la culture de guerre », *loc. cit.*, p. 672.

Conséquemment, les formes discursives et les codes de valeurs utilisés pour attiser la haine de l'ennemi et la fierté nationale vont varier d'un groupe à l'autre. On peut donc affirmer qu'il y a une pluralité de voix discursives provenant de différents groupes.

La tradition épique et les discours engendrés par la culture de guerre semblent, dans bien des cas, ne pas pouvoir tenir la route face au choc de l'expérience, ce qui est vécu par certains comme une révélation traumatisante. Les réalités de la guerre invalident ici les discours – donc le lien social – et bouleversent une conception du monde à laquelle combattants et vétérans avaient souscrit. Ils constatent rapidement que l'ennemi n'est pas aussi infâme qu'on l'avait décrit ; il s'agit d'un pauvre bougre avec lequel ils partagent davantage de points communs qu'avec les civils restés à l'arrière. Ils réalisent inévitablement que l'homme ne fait pas le poids face à la machine de guerre, l'héroïsme n'ayant plus sa place dans ce monde où le hasard l'emporte sur la force, le courage et la détermination du combattant. D'ailleurs, la peur est souvent le seul ticket qui assure le retour à la vie civile. Aussi découvrent-ils parfois, et souvent trop tard, que les discours communs qui légitimaient leurs actions se sont effrités, qu'ils ne sont plus partagés par la collectivité pour laquelle ils se battent ou se sont battus. Nous postulons que c'est pour recréer un lien social que les écrivains-vétérans s'emploient à élaborer un discours alternatif.

Les vétérans qui ont été appelés à combattre dans des conflits dits « injustes » semblent plus à même de développer des blessures d'ordre psychique – nous pensons tout particulièrement aux nombreux vétérans américains de la guerre du Vietnam et des guerres d'Irak, victimes de trouble de stress post-traumatique²²⁹. Dans son essai *Guerres justes et injustes*, Michael Walzer soutient que « les guerres justes sont des guerres limitées, menées conformément à un ensemble de règles destinées à éliminer, autant qu'il se peut, l'usage de la violence et de la contrainte à l'encontre des populations non combattantes²³⁰ ». Pour lui, le critère de justice est intimement lié aux réalités morales. Il faut donc juger un conflit en

²²⁹ Gardons cependant à l'esprit que les conflits plus récents ont donné lieu à des statistiques sur le trouble de stress post-traumatique alors que celui-ci était passé sous silence avant la guerre du Vietnam.

²³⁰ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. 20.

considérant les raisons qui poussent les États à combattre (la légitimité du conflit) et les moyens adoptés par celles-ci pour obtenir la victoire (la modalité de la guerre)²³¹.

Trois facteurs semblent aider les combattants et les vétérans à conserver un certain équilibre. D'abord, la clarté des objectifs et la légitimité de la guerre s'avèrent fondamentales pour que les hommes trouvent un sens à leurs actions et qu'ils n'aient pas l'impression de se sacrifier vainement²³². Ensuite, les règles d'utilité et la proportionnalité des moyens employés pour remporter la victoire occupent, elles aussi, une place très importante dans l'esprit des hommes. Il s'agit en quelque sorte de jouer franc jeu. Le combattant qui désire agir de façon morale doit se plier aux règles d'utilité et de proportionnalité ; il doit donc déployer les efforts nécessaires à la destruction de l'ennemi sans pour autant tomber dans les excès de fureur. Finalement, un consensus social en appui à un conflit est crucial pour le bien-être des combattants, car c'est d'abord et avant tout la société qui légitime leurs actions ou qui les ostracise. Conséquemment, les vétérans qui ont participé à une guerre injuste, parce qu'ils ne sont plus soutenus par leurs concitoyens et que leur expérience est marquée du sceau de l'immoralité, sont plus à même de nourrir un sentiment de culpabilité et de développer des blessures d'ordre psychique.

Pour reprendre l'expression développée par l'historien Antoine Prost, « l'épreuve de soi » semble aussi être en cause dans l'apparition de blessures psychiques. C'est-à-dire que les combattants et les vétérans, confrontés à eux-mêmes, réalisent avec stupéfaction que, bien souvent, leurs agissements ne concordent pas avec les valeurs et les convictions qu'on leur a inculquées. « [U]n conflit surgit [alors] entre le moi habituel et l'idéal du moi²³³ ». Comment, en effet, se préserver physiquement tout en conservant l'image idéale du moi (l'idéal héroïque) à laquelle la plupart des combattants aspirent ? Quotidiennement mis à l'épreuve sur les plans physique et moral, ils découvrent que l'idéal héroïque ne peut résister aux réalités du combat moderne et que la guerre imaginée et la guerre réelle se révèlent être inconciliables. Comme le mentionne la psychanalyste Laura Sokolowsky,

²³¹ *Ibid.*, p. 77. Nous reviendrons un peu plus loin sur ces questions.

²³² Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 2013, p. 24 et 76.

²³³ Laura Sokolowsky, « Un traumatisme de guerre », in Marie-Hélène Brousse (dir.), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, Berg International, 2015, p. 113.

dans la névrose de guerre, l'*Alter Ego* se présente sous les traits d'un idéal qui constitue un danger interne. En temps de guerre, l'ennemi n'est pas qu'à l'extérieur, il est aussi à l'intérieur puisqu'il s'agit d'un Autre qui pousse au sacrifice. Autrement dit, le choc confronte le combattant à sa propre pulsion de mort que l'idéal masquait. La névrose de guerre signe l'échec de la défense vis-à-vis d'une jouissance mortifère que l'idéal n'habille plus de semblants tels que l'héroïsme, le courage ou le devoir²³⁴.

Puisqu'ils ont bien souvent été contraints d'agir contre leur volonté et d'abandonner leur libre arbitre, combattants et vétérans sont aussi habités par l'impression d'avoir mal agi et de ne pas être demeurés fidèles à eux-mêmes. Deux moments clés de l'expérience permettent de mieux comprendre ce sentiment : le moment de l'enrôlement (moment où les hommes acceptent de se soumettre et d'adhérer au conflit) et le moment de l'action (moment où les hommes acceptent de perpétrer des actes de guerre). Nous reviendrons sur ces moments-clés dans la deuxième partie de notre thèse.

Il faut comprendre que le statut de combattant s'est transformé de façon significative entre la guerre de Sept Ans et la guerre du Vietnam. Tôt durant cette période, les États modernes ont cessé d'employer uniquement des mercenaires, des volontaires et des professionnels, préférant former des armées composées en grande partie de civils conscrits. Pour le philosophe américain Michael Walzer, la nécessité d'obtenir le consentement des hommes aurait limité les occasions de conflits et aurait modéré les combats avant cette période. Cependant, en « nationalisant » d'une certaine manière la vie des combattants, l'État moderne aurait fini par instaurer une sorte de « servitude militaire ». Ce qui aurait, selon lui, contribué à transformer les hommes en de simples instruments et à restreindre leur champ d'action, les privant de choisir d'adhérer ou non à un conflit. En d'autres mots, Walzer croit que « le progrès de la contrainte », qui s'est imposé à cause du nouveau mode de recrutement obligatoire, a favorisé les horreurs de la guerre tout au long du XX^e siècle²³⁵.

Ainsi, nombre de combattants se sont retrouvés dans l'obligation de s'enrôler. Dans *Le dilemme du soldat*, Nicolas Tavaglione explique que « la morale judéo-chrétienne traditionnelle considère qu'un individu a "le devoir d'obéir à l'autorité civile légitime" et que "dans une guerre juste, une société civile peut imposer le service militaire à ses membres".

²³⁴ *Idem.*

²³⁵ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, *op. cit.*, p. 101.

De telle sorte qu'il est "interdit [à quiconque] de refuser la conscription légitime"²³⁶ ». Cette obligation, que l'on qualifiera de politique, se double d'une obligation patriotique puisque, selon Tavaglione, « les citoyens d'un État juste ont l'obligation de participer à l'effort collectif de défense nationale, et de répondre à la mobilisation » si les conditions d'une guerre juste sont satisfaites²³⁷. Dans *La ligne rouge*, James Jones démontre que cette réalité est bien ancrée dans l'esprit des hommes lorsqu'il fait tenir ces propos au capitaine Bugger Stein :

Notre société exige de nous certains sacrifices, si nous voulons vivre dans son sein et bénéficier de ses avantages. Je ne dis pas que c'est bien ni que c'est mal. Mais nous n'avons vraiment pas le choix. Nous devons faire ce que la société nous demande. Une de ses exigences est de tuer d'autres hommes au combat pendant une guerre, lorsque notre société est attaquée et doit se défendre » (LR : 220).

Qui plus est, l'enrôlement des hommes en âge de servir est aussi conditionné par la pression sociale qui prend forme, notamment à cause de l'opinion populaire alimentée par la culture de guerre. Dans ces circonstances, les hommes acceptent d'agir au nom de leur collectivité et de mettre de côté leur libre arbitre sans nécessairement comprendre la responsabilité qu'implique un tel geste. S'entame alors un processus de dépersonnalisation. C'est-à-dire qu'ils acceptent d'adhérer au conflit sans pourtant être convaincus de la cause. Ils deviennent de simples engrenages au sein de la grande machine militaire. Dans la *Ligne rouge*, les hommes de la compagnie C refusent d'ailleurs cette réalité et tentent de se convaincre du contraire, allant jusqu'à adopter comme philosophie de vie une phrase déclarée par l'un d'entre eux : « Ils diront ce qu'ils veulent, je ne suis pas un rouage dans une machine » (LR : 484).

Sur le théâtre des opérations, les combattants sont contraints d'obéir à la hiérarchie militaire et d'accepter les contrecoups et les conditions de vie qui découlent des décisions de leurs supérieurs. En fait, la machine militaire prive les combattants de la possibilité d'agir en prenant leur propre décision. Les combattants sont constamment placés en état de soumission

²³⁶ Nicolas Tavaglione, *Le dilemme du soldat : guerre juste et prohibition du meurtre*, Genève, Labor et Fides, 2005, p. 48.

²³⁷ *Ibid*, p. 49.

et, conséquemment, privés de toutes libertés. Ils n'ont plus aucune emprise sur leur destinée. Cette expérience de l'impuissance exacerbe inévitablement leur sentiment de honte et le ressentiment qui viendra teinter le souvenir de leur expérience. Nombre d'entre eux fléchissent sous l'influence de la microsociété dans laquelle ils évoluent, se déresponsabilisent en se soumettant aux règles du groupe et aux décisions de leurs leaders et finissent par commettre des gestes allant à l'encontre, non seulement de leurs convictions morales profondes, mais aussi des droits internationaux²³⁸. Cependant, eux seuls sont appelés à porter le fardeau de leurs fautes. Ainsi doivent-ils apprendre à vivre avec le mépris qu'ils éprouvent envers eux-mêmes lorsqu'ils retournent à la vie civile.

1.2.1.3 Le difficile retour des combattants de l'ère moderne

Comme nous l'avons déjà mentionné, les combattants sont confrontés à une épreuve tout aussi pénible que celle du combat lorsque vient le temps de réintégrer la société. Dans les sociétés anciennes, les combattants de retour de la guerre étaient soumis à toute une gamme de rituels de réintégration qui leur permettaient non seulement de sortir de l'état de sauvagerie dans laquelle l'expérience guerrière les avait plongés, mais, aussi, de combler le fossé que celle-ci avait creusé entre eux et la collectivité. Comme le rappelle Claude Barois, « [l]es guerriers n'étaient réintégrés dans leur communauté qu'après des cérémonies assumant la responsabilité collective des actions individuelles de guerre²³⁹ ». Par le biais de ces rituels, on cherchait à purifier les hommes des actions qu'ils avaient commises et de la proximité qu'ils avaient entretenue avec la mort, cela afin de les rendre aptes à vivre de nouveau en société. C'est donc dire que l'on était alors conscient du caractère unique de l'expérience guerrière et des effets négatifs qu'elle peut exercer sur les hommes. Or, ces rituels, courants durant l'Antiquité, se sont raréfiés au cours des siècles en se vidant le plus souvent de leur sens. Barrois affirme que, dans nos sociétés, ils « sont devenus beaucoup plus

²³⁸ Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, Genève, Comité international de la Croix-Rouge, 2004, p. 6.

²³⁹ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 59.

flous, souvent impossibles à repérer et de toute façon nettement moins efficaces²⁴⁰ ». Selon lui, leur disparition progressive expliquerait en partie les difficultés de réinsertion auxquelles sont désormais confrontés les anciens combattants, mais aussi les attitudes négatives qu'entretient la population à leur égard, ainsi que la dégradation de leur image et de leur réputation²⁴¹.

Il est vrai qu'aujourd'hui on fait peu de cas du retour du guerrier. Dans la plupart de nos sociétés, les rites de réintégration sont à peu près inexistantes depuis quelques siècles déjà. Les combattants sont appelés à passer de la réalité du combat à la réalité civile sans transition et souvent dans un intervalle de temps très court. Anciennement, le voyage qui précédait le retour dans sa société d'appartenance – voyage qui durait plusieurs semaines, voire quelques mois – permettait au combattant de prendre ses distances avec les événements auxquels il avait été confronté et d'échanger avec des hommes ayant vécu les mêmes épreuves. Ainsi, lors de ce « passage » d'une réalité à une autre, il avait la possibilité d'intégrer son expérience du combat à la réalité de la vie civile. Bref, le voyage de retour constituait « un sas de décompression psychique²⁴² » qui contribuait bien évidemment à faciliter sa réinsertion. Le développement des moyens de transport au cours du XX^e siècle – nous pensons plus particulièrement au navire à propulsion mécanique et à l'avion – a radicalement transformé le rythme du retour des combattants. Par exemple, les combattants américains de la guerre du Vietnam pouvaient quitter le champ de bataille et se retrouver à la maison en l'espace de vingt-quatre heures en empruntant un vol direct, ce qui bien entendu pouvait créer certains problèmes. C'est qu'après avoir vécu dans un état de guerre constant – état dans lequel « [l]a plupart des cadres de la vie sociale [...] ont volé en éclats²⁴³ » et dans lequel il est permis de laisser libre court à son agressivité –, les combattants doivent réapprendre à vivre la banalité du quotidien. Dans son essai intitulé *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal*, publié en 1838, l'aliéniste français Jean-Étienne Esquirol observait déjà que « le changement brusque d'états, le passage d'une vie active à

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 195.

²⁴¹ *Idem.*

²⁴² Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

²⁴³ *Idem.*

une vie inoccupée, conduisent à la folie ». Puis il ajoutait : « c'est ce qu'on a pu observer chez les militaires français qui, après une vie errante, vagabonde et passée entre les privations de tout genre et l'abondance de toutes choses, obtenaient la permission de se reposer. C'est ce que j'ai vu chez plusieurs officiers après 1815²⁴⁴ ».

Les efforts concrets, qui pourraient faciliter la réinsertion des combattants et contribuer à diminuer considérablement leurs blessures psychiques, s'avèrent depuis longtemps peu nombreux. Bien sûr, sous la pression des associations de vétérans, les choses se sont améliorées au cours du XIX^e et du XX^e siècle. Quoique toujours difficiles à obtenir, des pensions adaptées, des soins médicaux de qualités et de nombreux avantages sociaux sont maintenant offerts aux anciens combattants²⁴⁵. Quoi qu'il en soit, les décorations et les cérémonies militaires sont souvent dépréciées par la population et par les vétérans eux-mêmes. Cela est d'autant plus vrai depuis la seconde moitié du XX^e siècle, alors que la population et les vétérans prennent conscience que les gouvernements participent plus que jamais à des guerres injustes. Même les fêtes de commémoration – qui permettent de donner un sens à l'expérience guerrière en assurant l'inscription du sacrifice consenti dans la mémoire collective – ont été politisées et sont désormais méprisées par une grande partie de la population. Dans de telles circonstances, la reconnaissance – qui est fondamentale pour la réintégration des combattants – s'avère problématique. Selon Claude Barois, la réparation – qui « comprend la compensation des préjudices matériels et psychologiques, et la reconnaissance officielle des services rendus » – s'avère être l'un des grands mécanismes qui permettent aux vétérans de « se délivrer de la culpabilité [et] de la dépression »²⁴⁶. Par conséquent, le court-circuitage du travail de réparation provoqué par 1- la lourdeur administrative des institutions qui viennent en aide aux anciens combattants, 2- les politiques des États favorisant les guerres injustes et 3- la grande mouvance pacifiste (qui présente

²⁴⁴ Jean-Étienne Esquirol, *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal, Volume 1*, Bruxelles, J.-B. Ballière, 1838, p. 45-46.

²⁴⁵ Dans sa thèse de doctorat, Marion Ribeton démontre la complexité administrative à laquelle doivent faire face les blessés psychiques français qui demandent une compensation pécuniaire. Voir : Marion Ribeton, « "Reconnaissance" et "réparation" des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises », *op. cit.*, p. 76-92.

²⁴⁶ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, *op. cit.*, p. 259 et 258.

toute reconnaissance collective comme une manifestation du militarisme), contribue inévitablement à marginaliser les vétérans et à nourrir leur sentiment de détresse.

Au cours du siècle dernier, les populations civiles ont d'ailleurs commencé à manifester leur méfiance envers les vétérans pour de nouvelles raisons. Par le passé, on se méfiait d'eux parce qu'ils représentaient un danger potentiel pour le pouvoir établi ou, encore, parce qu'ils pouvaient s'en prendre aux populations civiles pour assurer leur survie. Mais depuis la Grande Guerre, les massacres et les exactions commis à l'encontre des populations civiles et la médiatisation de ces violences ont inévitablement contribué à les faire passer pour des déséquilibrés ou des psychopathes. Par conséquent, l'expérience du combattant est souvent réduite à la simple pathologie, ce qui entraîne la marginalisation des combattants et des vétérans qui doivent apprendre à composer avec cette mauvaise réputation.

Les vétérans souffrent inévitablement de l'indifférence et de l'hostilité que leur témoigne la population civile. Laissés à eux-mêmes, ils éprouvent une vive impression de décalage avec le monde qui les entoure. Ils ont du mal à reprendre leur place dans ce « monde dominé par des valeurs de consommation et de bien-être, où il est difficile de se retrouver entre camarades de combat pour revivre ensemble et commémorer ce qui a été pour eux les moments les plus exaltants et les plus éprouvants de leur vie²⁴⁷ ». Si certains sont parvenus à réintégrer la vie civile en occupant des postes de cadres, en s'impliquant au sein de leur collectivité, en retournant aux études ou en prenant la parole pour témoigner de leur expérience, nombreux sont ceux qui se sont égarés dans les marges de nos sociétés.

1.2.1.4 L'expérience de la perte comme source du traumatisme psychique de guerre

Comme l'observe Jacques Roisin, le traumatisme psychique relève invariablement de l'expérience de la perte et de la rencontre avec le néant²⁴⁸. Plus précisément, il résulte, selon lui, de « la destruction d'objets d'investissement hautement précieux, au point d'être vitaux pour la personne²⁴⁹ ». Qu'il s'agisse de la perte d'un être cher, d'une conception de

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 248.

²⁴⁸ Jacques Roisin, *De la survivance à la vie*, *op.cit.*, p. 22.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 8.

l'existence ou d'un idéal, le traumatisme survient parce que l'individu y perçoit « la possibilité anéantissante de sa condition humaine²⁵⁰ ». Mort physique, déchéance morale, perte d'humanité, incapacité d'assumer l'éthos qu'impose l'idéal viril et guerrier et pertes de repère (nous pensons ici à la faillite des discours et des cultures légitimant l'expérience guerrière), sont autant de pertes auxquelles combattants et vétérans sont confrontés. À chacune de ces occasions « la menace de néantisation [de l']objet résonne de façon anticipée comme menace de produire un anéantissement psychique insupportable²⁵¹ ».

1.2.2 Évolution des conceptions et des représentations des blessures psychiques de guerre

Il existe un certain nombre d'œuvres littéraires dans lesquelles on a voulu rendre compte des effets psychologiques et psychiques que l'expérience guerrière a provoqués chez les hommes, et ce, bien avant le XX^e siècle – ce qui démontre que l'on a pris conscience assez tôt du statut particulier des combattants et des vétérans. Dans ces œuvres, ces derniers sont d'ailleurs souvent représentés comme des hommes brisés qui ont vu davantage que le commun des mortels, des hommes irrévocablement transformés, pour qui l'expérience du combat instaure un moment de rupture avec la vie d'autrefois et marque, pour plusieurs, le début de l'exil et de l'errance intérieurs.

Nombreux sont ceux qui ont emprunté les chemins de la rédemption par le biais de l'écriture et de la thérapie dans le but de retrouver à nouveau la paix intérieure. Toutefois, certains se sont perdus en chemin, adoptant des comportements autodestructeurs ou sombrant tout simplement dans le silence. D'aucuns ont d'ailleurs souligné les lacunes du langage pour traduire les traumatismes découlant de leur expérience. « Le refuge du silence », rappelle Renaud Dulong, « rejoint celui du rêve dans son refus de la réalité²⁵² ». Ce silence engendra d'ailleurs de funestes conséquences tout au long du siècle dernier : les problèmes sociaux-économiques occasionnés par le retour des vétérans de la guerre du Vietnam en sont de

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 35.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 31.

²⁵² Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, *op. cit.*, p. 99.

frappants exemples²⁵³. Et que dire, sinon, du retour des combattants allemands après la Grande Guerre, de leur ressentiment et de leur condition de réintégration humiliante qui contribuèrent à la montée du nazisme ?

1.2.2.1 De l'Antiquité à la Renaissance : les premières traces des blessures psychiques

Dans son ouvrage intitulé *Les traumatismes psychiques de guerre*, Louis Crocq relève quelques exemples littéraires qui démontrent que les combattants et les vétérans ont depuis longtemps été perçus comme des hommes à part, leurs comportements les maintenant en marge de la norme²⁵⁴. Cauchemars nocturnes, comportements violents, conversions hystériques et troubles anxieux sont autant de comportements troubles subis par les combattants ou les vétérans et relevés par les auteurs.

Dans son *Histoire*, rédigée quatre cent cinquante ans avant notre ère, Hérodote mentionnait, par exemple, la conversion hystérique du jeune guerrier athénien Epizelos qui, lors de la bataille de Marathon, fut pris de cécité après avoir vu ses camarades frappés par la mort :

Il arriva en cette bataille une chose étonnante à un Athénien nommé Epizelos, fils de Cuphagoras. Pendant qu'il était aux prises avec l'ennemi et se conduisait en homme de cœur, il perdit la vue sans avoir été frappé ni de près ni de loin ; et, depuis ce moment, il resta aveugle pour le restant de sa vie. On m'a assuré qu'en parlant de cet accident, il disait qu'il avait cru voir face à lui un ennemi de très grande taille, pesamment armé et dont la barbe ombrageait tout le bouclier, que ce spectre l'avait laissé pour aller tuer celui qui combattait à ses côtés²⁵⁵.

Notons que l'exemple est éloquent : le choc, c'est-à-dire la cécité du jeune Epizelos, s'accompagne d'un récit, d'une image héroïque d'un guerrier plus grand que nature semant la mort autour de lui.

²⁵³ Bernadette Rigal-Cellard, *La guerre du Vietnam et la société américaine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1991.

²⁵⁴ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Les éditions Odile Jacob, 1999, p. 33-36. Nous synthétisons ici son propos en y ajoutant quelques exemples supplémentaires et quelques citations.

²⁵⁵ Hérodote, *Histoire*, cité dans Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit. p. 33.

Trois siècles plus tard, Lucrèce, dans son œuvre ultime intitulée *De natura rerum*, évoquait les cauchemars qui hantent les vétérans, leur expérience semblant ne pouvoir se dire qu'à travers des images d'une intensité qui dépassent l'entendement.

En outre, les esprits des hommes qui accomplissent, par de grands mouvements, de grandes choses, les refont et les revivent en rêve. Ils triomphent de rois au combat, sont faits prisonniers, se jettent dans la mêlée, poussent des cris, comme si on leur coupait la gorge, tout cela sans changer de place. Beaucoup se battent et poussent des gémissements de douleur, et comme si, par la gueule d'une panthère ou d'un lion enragé, ils étaient broyés, remplissent tout l'espace d'immenses clameurs²⁵⁶.

Nombreux sont les récits qui mirent en scène des hommes tourmentés par leurs souvenirs de la guerre. *La chanson de Roland*, popularisée au cours du XII^e siècle, évoquait les rêves de bataille s'emparant de l'empereur Charlemagne après qu'il ait abandonné son neveu à une mort certaine²⁵⁷. Au XIV^e siècle, Jean Froissart racontait dans ses *Chroniques* les crises de somnambulisme de Pierre de Béarn qui s'agitait toutes les nuits une épée à la main²⁵⁸. Dans sa célèbre pièce *Henry IV*, parue en 1600, William Shakespeare présentait, quant à lui, un ancien général aux prises avec des cauchemars : « Ton esprit en toi-même était tellement en guerre, / Et tu t'agitais tellement dans ton sommeil / Que des perles de sueur couraient sur ton front / Comme des bulles sur une eau troublée, / Et sur ton visage apparaissaient d'étranges contractions, / Comme on en voit quand les hommes retiennent leur souffle »²⁵⁹. Quelques années plus tôt, l'auteur anglais avait déjà écrit que les horreurs de la guerre peuvent perturber le sommeil des hommes qui en ont été témoins. Dans *Roméo et Juliette* (1597), le personnage de Mercutio explique à ses amis comment la reine Mab (la fée des songes) trouble parfois le sommeil des militaires : « tantôt elle passe sur le cou d'un soldat, et alors il rêve de gorges ennemies coupées, de brèches, d'embuscades, de lames

²⁵⁶ Lucrèce, *La nature des choses*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2010, p. 270.

²⁵⁷ *La chanson de Roland*, Tours, Alfred Mame et fils, 1874, p. 233-235.

²⁵⁸ Jean Froissart, *Chroniques Livre III du voyage en Béarn à la campagne de Gascogne ; et livre IV : années 1389-1400*, Paris, Le livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 2004, p. 189-195.

²⁵⁹ William Shakespeare, *Histoires (Œuvres complètes IV)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 285.

espagnoles, de rasades profondes de cinq brasses, et puis de tambours battant à son oreille ; sur quoi il tressaille, s'éveille, et, ainsi alarmé, jure une prière ou deux, et se rendort²⁶⁰ ».

Soulignons que les représentations des blessures psychiques ne sont pas légion dans la littérature. Les quelques exemples mentionnés font plutôt exception à la règle. Si quelques auteurs de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance ont évoqué l'existence des terreurs nocturnes et des reviviscences qui résultent de l'expérience guerrière, il faut attendre l'avènement du réalisme littéraire pour que s'élabore davantage la figure du blessé psychique.

1.2.2.2 Évolution clinique de la psychiatrie classique et militaire au XIX^e siècle

Avant d'en venir à la figure du blessé psychique qui s'est matérialisée au cours du XIX^e et XX^e siècle, il est primordial de rappeler que celle-ci est tributaire non seulement des représentations littéraires élaborées durant cette période, mais aussi de l'évolution clinique de la psychiatrie classique et, plus particulièrement, de la psychiatrie militaire. C'est pourquoi il est indispensable de s'attarder tout autant à l'évolution des représentations littéraires qu'à l'évolution des nosographies des blessures psychiques dans l'histoire.

Sous l'Ancien Régime, les blessures psychiques étaient la plupart du temps rattachées à la nostalgie²⁶¹ ; la frayeur éprouvée au combat étant sévèrement réprimée, les militaires préféraient travestir les comportements jugés inadéquats « sous le couvert de mal du pays²⁶² ». Dans son *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, paru en 1760, le médecin néerlandais Gérard Van Swieten évoquait les ravages causés par la nostalgie : « Le soldat nouvellement enrôlé et arraché tout à coup à ses parents, ne perd pas plutôt de vue le clocher de son village, qu'il sombre dans la mélancolie ; et, laboureur robuste, il supporte à

²⁶⁰ William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Paris, Librio, 1997, p. 25-26.

²⁶¹ Par nostalgie, nous entendons « le dépérissement causé par un désir violent de retourner dans sa patrie », Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, p. 748-749. François Houdecek rappelle quant à lui que « la nostalgie pourrait se rapprocher d'une forme de dépression aiguë pouvant aller jusqu'à la mort. L'une des rares thérapies connues était d'évoquer avec le malade les choses qui lui étaient chères mais la guérison entière s'obtenait généralement par un retour au pays », François Houdecek, « Blessures psychiques des combattants de l'Empire. Sources d'étude et premières approches », *Napoleonica. La Revue*, n° 17, 2013, p. 58.

²⁶² Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 35.

peine les fatigues et les inconvénients de la vie militaire²⁶³ ». Le terme « nostalgie » – que Louis Crocq qualifie de « dérive pathologique » – fut pendant longtemps utilisé dans le milieu militaire comme un fourre-tout dans lequel on rangeait à peu près tous les troubles psychiques. Sous l'Empire, les cas de nostalgie étaient encore très répandus et dominaient toujours la pathologie psychique de guerre. Bien qu'ils aient retenu l'attention de nombreux spécialistes, ils ne semblent pas pour autant avoir inspiré les hommes de lettres outre mesure.

À la même époque, des médecins militaires tels que René-Nicolas Dufriche Desgenettes, Dominique-Jean Larrey, Pierre-François Percy commencèrent à s'intéresser au syndrome du vent du boulet. Il s'agissait de l'état de sidération, de confusion et de stupeur dans lequel se retrouvaient les hommes qui avaient été frôlés par un boulet de canon. Habituellement, l'effet de souffle causait le décès de la plupart des hommes. Bien que l'on observait dans la plupart des cas « aucune lésion apparente, [les victimes] n'en présentaient pas moins à l'autopsie des fractures osseuses et des bouleversements viscéraux parfois considérables²⁶⁴ ». Il n'est donc pas surprenant que les survivants de tels chocs fussent souvent frappés de stupeur aiguë, de mutisme et de prostration. Au même moment, on commença aussi à employer le terme « choc émotionnel » pour désigner l'état second dans lequel se retrouvaient certains soldats confrontés à ce genre d'événements traumatisants. Si plusieurs chirurgiens et militaires ont témoigné de l'impact qu'exerça le syndrome du vent du boulet sur certains individus, les littéraires n'y ont à peu près pas porté attention.

L'aliéniste français Philippe Pinel, qui traita plusieurs vétérans traumatisés de la Révolution et des guerres de l'Empire à Bicêtre, mit quant à lui sur pied un inventaire des blessures psychiques de guerre dans lequel il établit les étiquettes d'idiotisme, de manie, de mélancolie, d'hypocondrie et de névrose de la circulation ou de la respiration²⁶⁵. Il proposa ainsi une préfiguration de ce qui, plus tard, allait devenir les névroses de guerre dans son

²⁶³ Gérard Van Swieten, *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, cité dans Liliane Mauran, « Troubles nerveux et pithiatisme chez les soldats français pendant la Grande Guerre », *Histoire des sciences médicales*, Tome XXIX, n° 1, 1995, p. 63.

²⁶⁴ Jean-François Lemaire, *Les blessés dans les armées napoléoniennes*, Paris, Lettrage Distribution, 1999, p. 97.

²⁶⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 35.

ouvrage, intitulé *Nosographie philosophique*, paru en 1808²⁶⁶. Il procéda aussi à une grande réforme de la médecine mentale en transformant les conditions de détention et les traitements des aliénés. Ainsi, la brutalité qui régnait jusqu'alors dans les hôpitaux fut substituée par un régime qui préconisait l'humanité des patients. Pinel était persuadé que tout malade pouvait être guéri et qu'il fallait tabler sur les traces de raison qui demeurait en lui pour entreprendre une thérapeutique²⁶⁷. Le point de vue de Pinel s'avérait donc incompatible avec celui des armées pour qui les maladies psychiques relevaient principalement de la couardise. Il n'en demeure pas moins que ses propositions ouvrirent une brèche dans la conception occidentale de la maladie mentale et contribuèrent à humaniser les victimes de troubles psychiques qui, dès lors, ne furent plus perçues comme des êtres irrécupérables.

Avant les guerres napoléoniennes, les ouvrages qui traitèrent des blessures psychiques furent principalement le fait d'auteurs civils. Il fallut attendre le XIX^e siècle avant que l'on ne mentionne l'existence de tels troubles dans la littérature produite par d'anciens militaires. Parmi les traités et les mémoires de guerre qui parurent au cours de la première moitié du XIX^e siècle – mémoires, principalement écrits par des officiers généraux contribuant à la promotion de la légende napoléonienne et réduisant l'expérience guerrière au courage, à la témérité et à la fierté –, quelques voix s'élevèrent pour faire entendre les réalités des campagnes napoléoniennes, ouvrant ainsi la porte à un certain réalisme. Ainsi, les peurs, les souffrances et les douleurs des hommes furent mises au jour par quelques officiers de troupes et quelques médecins militaires ayant participé, entre autres, à la campagne de Russie²⁶⁸. « Écrire fut probablement pour certains une forme de catharsis²⁶⁹ », écrit l'historien militaire François Houdecek. « En exhumant leurs souvenirs, les témoins purent ainsi s'approprier leur

²⁶⁶ *Idem.*

²⁶⁷ Sur le travail de Philippe Pinel, voir René Sémelaigne, *Philippe Pinel et son œuvre*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001.

²⁶⁸ Voir, par exemple, Charles Grolleau et Jules Clarette (dir.), *Journal du capitaine François*, Paris, Charles Carrington, 1904 ; Joseph Romain Louis de Kerckhove, *Histoire des maladies observées à la Grande Armée française, pendant les campagnes de Russie en 1812 et d'Allemagne en 1813*, Anvers, Imprimerie de T.-J. Janssens, 1836 ; Baron Larrey, *Mémoires et campagnes (1812-1840)*, Paris, Tallandier, 2004, 2 volumes.

²⁶⁹ François Houdecek, « Blessures psychiques des combattants de l'Empire », *loc. cit.*, p. 58.

vécu et avoir une meilleure appréhension des expériences traumatisantes²⁷⁰ », ajoute-t-il. Pour la première fois, de nombreux médecins militaires, tout comme les médecins civils, s'intéressèrent aux troubles psychiques ; paraîtront alors de nombreuses thèses de médecine portant, notamment, sur la nostalgie²⁷¹.

Même si l'on reconnaît l'existence des blessures psychiques durant cette période, cela ne veut pas dire pour autant qu'elles sont acceptées au sein de sociétés « fondées sur la respectabilité et les convenances²⁷² ». Cela est d'autant plus vrai dans le milieu militaire où l'honneur et la virilité s'avèrent être la norme. Il n'est donc pas surprenant que les représentations des blessures psychiques restent de l'ordre de l'observation. On s'arrête souvent à la simple description symptomatique sans insister sur les souffrances dont sont victimes les blessés. La blessure psychique demeure le fait d'autrui. Et ce dernier fait office d'exception à la règle, car il porte en lui une tare inadmissible et fait ombrage à la collectivité. C'est celui qu'il faut éviter d'être si l'on veut conserver sa virilité guerrière et sa réputation. Cela explique sans aucun doute pourquoi les anciens combattants victimes de troubles psychiques ne prennent pas la parole pendant cette période.

Au cours des conflits qui ont marqué la seconde moitié du XIX^e siècle - guerre de Crimée (1853-1856), guerre de Sécession (1861-1865), conflit franco-prussien (1870-1871) et guerre russo-japonaise (1904-1905) -, le terme « nostalgie » était toujours en usage pour évoquer l'état des blessés psychiques. Cependant, on commença aussi à recourir aux termes « hystérie » et « neurasthénie » pour désigner le mal dont souffraient les hommes. Rappelons que l'évolution de l'armement et la force de destruction qu'elle engendra contribuèrent à intensifier les conflits durant cette période, ce qui inévitablement créa un afflux considérable de blessés psychiques, non seulement dans les hôpitaux militaires, mais aussi au sein des populations civiles.

Ainsi, pendant la première année de la guerre de Sécession, le médecin nordiste « S. Weir Mitchell dénombre un peu plus de 5213 cas de "nostalgie"²⁷³ ». Mitchell développe

²⁷⁰ *Idem.*

²⁷¹ *Ibid.*, p. 63-64.

²⁷² *Ibid.*, p. 62.

²⁷³ Claude Barrois, *Les névroses traumatiques*, op. cit., p. 17.

aussi le terme « hystérie post-émotionnelle », pour désigner l'état des patients ayant développé des comportements hystériques après avoir subi un choc émotionnel trop intense. Parmi ces cas, il relève un grand nombre de patients qui « empruntent leurs symptômes à des blessés des nerfs ou à des épileptiques²⁷⁴ ». L'un de ses confrères, Jacob Mendez Da Costa, relève quant à lui que plusieurs soldats développent une pathologie similaire : c'est-à-dire « un syndrome de tachycardie accompagnée de palpitation, de précordialgie et d'une sensation d'oppression thoracique²⁷⁵ ». Il finit d'ailleurs par employer le terme « cœur du soldat » (*soldier's heart*) pour définir la condition psychique de ces hommes qui, la plupart du temps, étaient épuisés par le stress du combat, les conditions de vie extrêmes auxquelles ils étaient confrontés et les maladies qui sévissaient durant les campagnes.

Après 1880, une nouvelle approche du traumatisme, d'inspiration neurologique, fit son apparition. La thèse lésionnelle, qui avait dominé le milieu médical depuis le milieu du siècle, fut alors remise en question. Jusque-là, on s'était uniquement intéressé aux façons dont la commotion physique pouvait engendrer un dérèglement du système nerveux en provoquant des lésions au cerveau. Pour la première fois, des neurologues tels que Jean-Martin Charcot et Hermann Oppenheim prirent en considération l'importance de l'impact émotionnel qu'exerce le traumatisme sur le fonctionnement du système nerveux. L'intérêt que ces neurologues portèrent alors au traumatisme réorienta la compréhension qu'on en avait alors.

Dans son ouvrage intitulé *Die Traumatischen Neurosen* paru en 1888, Oppenheim en vint à établir une nouvelle entité diagnostique pour décrire l'état dans lequel se retrouvaient les victimes d'accident. Ainsi, créa-t-il le terme « névrose traumatique ». Cette dernière résultait selon lui d'un ébranlement psychique créé par l'effroi, et se « [caractérisait] par le souvenir obsédant de l'accident, les troubles du sommeil, les cauchemars de reviviscence, les phobies électives [...] et la labilité émotionnelle²⁷⁶ ». Dans sa conception de la névrose traumatique, les symptômes renvoyant à la dimension émotionnelle occupaient une place étiologique centrale. Le psychisme devenait donc le siège de la maladie. En provoquant un

²⁷⁴ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 36.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 37.

²⁷⁶ Louis Crocq, « Quelques jalons dans l'histoire du concept de trauma », in Roland Coutanceau, Joanna Smith et Samuel Lemitre (dir.), *Trauma et résilience. Victimes et auteurs*, Paris, Dunod, 2012, p. 180.

sentiment d'effroi, le choc physique (périphérique) et le choc psychique (central) produisaient une altération psychique et engendraient la pathologie. Oppenheim ne proposa rien de moins que l'indépendance nosologique de la névrose traumatique. Il s'agissait d'envisager celle-ci comme étant distincte de l'hystérie, de la neurasthénie et de l'hystéro-neurasthénie. Pour lui, la pathologie était uniquement causée par le traumatisme.

Charcot, quant à lui, procéda à « l'édification d'une approche neurologique de l'hystérie et de ses symptômes²⁷⁷ ». Rappelons que Charcot se consacrait alors à généraliser l'hystérie masculine et qu'il développa, par conséquent, l'hystéro-traumatisme. Tout comme Oppenheim, il souligna l'importance du choc et de la composante émotionnelle du traumatisme. Cependant, pour lui, le traumatisme se résumait à une action mécanique éveillant les prédispositions de l'individu hystérique. La diathèse hystérique ressurgissait tout simplement sous l'emprise d'émotions violentes. Les symptômes étaient suggérés par le choc intériorisé par l'individu.

Bien que l'invention terminologique d'Oppenheim ouvrît la voie en matière de trauma et de traumatismes, non seulement aux futurs cliniciens, mais, aussi, aux tenants de la psychanalyse, on ne peut prétendre qu'elle trouva résonnance dans le milieu médical avant les années quatre-vingt, si ce n'est chez le psychiatre allemand Honigmann. Dans le sillage des recherches de son prédécesseur, celui-ci en vint à formuler le terme de « névrose de guerre » au lendemain de la guerre russo-japonaise²⁷⁸. On reprocha notamment à Oppenheim de ne pas prendre en considération les prédispositions des individus et leur tendance à simuler leurs symptômes. L'hystéro-traumatisme de Charcot exerça, quant à lui, son influence assez tôt en s'imposant au tournant du siècle comme la doctrine dominante, et ce, autant en Europe qu'en Amérique. Son influence se fit sentir dans le milieu médical : d'abord, par l'importance que conserva l'hystérie dans la conception des traumatismes

²⁷⁷ Pascal Pignol et Astrid Hirschelmann-Ambrosi, « La querelle des névroses : Les névroses traumatiques de H. Oppenheim contre l'hystéro-traumatisme de J.-M. Charcot », *L'information psychiatrique*, vol. 90, n° 6, 2014, p. 429.

²⁷⁸ Notons au passage que les symptômes de la névrose de guerre s'apparentent sensiblement à ceux de la névrose traumatique. Louis Crocq rappelle que « [l]a pathologie observée comportait des états confusionnels et confuso-anxieux initiaux [...] dus à la violence des combats, à l'épuisement, voire à l'effroi, mais aussi des neurasthénies et des hystérie durables », Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 37.

psychiques de guerre durant la Grande Guerre, ensuite, par l'influence que le travail de Charcot exerça sur certains de ces étudiants²⁷⁹.

1.2.2.3 Le XIX^e siècle et l'avènement du Réalisme

La deuxième moitié du XIX^e siècle comporte elle aussi son lot de représentations littéraires en ce qui a trait aux troubles psychiques ressentis par les combattants et les vétérans. Si certains écrivains s'affairent à représenter la nostalgie, ils tentent aussi de dépeindre un tableau des troubles psychiques de guerre en employant les pathologies développées durant cette période.

Que ce soit en tant qu'officier de l'armée russe pendant la guerre de Crimée ou en tant que correspondant de guerre du *New York Tribune* durant la guerre de Sécession, Léon Tolstoï et Walt Whitman ont tous deux été appelés à constater les ravages que la guerre provoque sur la santé psychique des combattants.

Dans *Les récits de Sébastopol*, Tolstoï mentionne à plusieurs reprises la peur panique qui s'emparait de certains soldats lors des combats²⁸⁰ et il ne manque pas l'occasion de décrire les jeunes hommes commotionnés par les bombardements²⁸¹. Dans *La Guerre et la Paix*, l'auteur dépeint aussi comment l'esprit d'un homme peut rester marqué par la guerre en mettant en scène la nostalgie qui afflige le prince André après son retour.

À partir de l'image de ce chêne, toute une série de pensées désespérées, mais non dénuées d'une certaine douceur mélancolique, se déroula dans son esprit. Au cours de ce voyage, il repensa en quelque sorte à nouveau son existence et il aboutit à la même conclusion, sans espoir et apaisante, qu'il ne devait rien entreprendre, qu'il devait achever sa vie sans faire le mal, sans se tourmenter et sans rien désirer²⁸².

²⁷⁹ Nous pensons tout particulièrement à Sigmund Freud ou, encore, à Joseph Babinski qui publia en 1909 *Démembrement de l'hystérie traditionnelle: pithiatisme*, ouvrage dont la thèse principale, nous le verrons, contribua non seulement à démembrer le travail de Charcot, mais, aussi, à ostraciser les blessés psychiques de la Grande Guerre.

²⁸⁰ Léon Tolstoï, *Les récits de Sébastopol*, Paris, Éditions Payot et Rivage, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2005, p. 71, 79 et 81-82.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 16, 17 et 86.

²⁸² Léon Tolstoï, *La Guerre et la Paix I*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 1972, p. 685.

Le prince André en vient à détester la guerre et tente par tous les moyens d'éviter ce qui lui rappelle son expérience. Il fuit d'ailleurs la compagnie de ses semblables et vit à l'écart de la société durant un bon moment avant de décider de s'enrôler de nouveau.

Walt Whitman consacre, quant à lui, plusieurs pages parues dans le recueil *Comme des baies de genévrier* à décrire les blessures physiques et psychologiques dont étaient victimes les combattants de la guerre de Sécession²⁸³. Habitué des hôpitaux militaires où il réconfortait les jeunes soldats blessés, Whitman eut, en effet, tout le temps de se familiariser avec l'impact qu'exerce l'expérience guerrière sur les hommes. Tout comme Tolstoï, il demeure marqué par son expérience ; le souvenir de la guerre et les horreurs qu'elle engendre exerça d'ailleurs une influence importante sur l'ensemble de leurs œuvres.

Dans *La Débâcle*, Émile Zola mentionne lui aussi l'impact de la guerre sur la santé mentale des combattants. Fidèle à ses méthodes de travail, le romancier recrée les événements qui ont mené à la grande défaite française de Sedan en utilisant une importante documentation parmi laquelle on retrouve non seulement des ouvrages d'histoire militaire et des récits d'officiers supérieurs, mais aussi des témoignages de chirurgiens de guerre et des récits de simples soldats issus de professions libérales²⁸⁴. Il n'est donc pas surprenant que les troubles psychiques résultant des affrontements trouvent place dans son roman. Son personnage principal, le jeune Maurice Levasseur, qui combat dans l'armée du Second Empire, présente des symptômes qui peuvent être attribuables à certains troubles d'ordre psychique. Notamment, le jeune homme est en proie à de multiples crises de nerfs. Ainsi, lorsqu'il est emporté par une crise, après qu'il eut trouvé refuge chez sa sœur, le narrateur décrit son état en ces mots : « C'était une détente nerveuse irrésistible, qui emportait tout, une de ces chutes soudaines dans le désespoir, le mépris du monde entier et de lui-même, auxquelles il était si fréquemment sujet »²⁸⁵. Rappelons que les troubles psychiques

²⁸³ Walt Whitman, *Comme des baies de genévrier*, Paris, Mercure de France, 1993. Voir, aussi, comment son expérience marqua certains de ses poèmes : Walt Whitman, *Drum Taps : the Complete Civil War Poems*, Kennebunkport, Cider Mill Press Book Publishers, 2015.

²⁸⁴ Henri Mitterand « Notice » in Émile Zola, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1984, p. 598-615.

²⁸⁵ Émile Zola, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1984, p. 192.

permettent de représenter un jeune homme dévirilisé qui s'avère être un pur produit du Second Empire, ce qui permet à l'auteur de projeter une image sociale révélant la dégénérescence du régime de Napoléon III²⁸⁶.

Tout indique que l'intérêt pour les troubles psychiques des combattants s'est développé dans la littérature du XIX^e siècle à la faveur du réalisme. Les tenants du réalisme contribuèrent à faire connaître l'expérience de la guerre sous un nouveau jour. En rendant compte de manière objective des réalités du monde contemporain pour en favoriser une meilleure compréhension, sans se soucier des critères du beau et du laid, des auteurs tels que Tolstoï et Zola n'hésitèrent pas à décrire la guerre telle que vécue par les hommes sur les champs de bataille, introduisant la singularité et donnant à voir les conflits internes des personnages. Pour ce faire, ils utilisèrent des procédés narratifs propres aux auteurs réalistes : usage du point de vue interne, utilisation de la restriction de champ, multiplication des points de vue, mise à mal du héros, mise à mal de l'intrigue, usage du discours indirect libre, expansion de la description, multiplication des détails vrais, etc. Notons d'ailleurs que la plupart de ces procédés sont employés par les écrivains-vétérans. À la conception de la guerre vue d'en haut et vécue de l'extérieur (la guerre des stratèges), semble alors s'ajouter l'expérience d'une guerre vue d'en bas ou, plus précisément, vécue du dedans (la guerre des combattants). En s'inspirant tantôt de leur propre expérience, tantôt d'une importante documentation, ces auteurs donnèrent à voir, pour la première fois, les réalités du combat et leur impact sur la psyché des combattants à travers le regard de leurs personnages, traçant ainsi la voie au roman de guerre du XX^e siècle.

1.2.2.4 Évolution clinique de la psychiatrie classique et militaire au XX^e siècle

Durant la Grande Guerre, un grand nombre de praticiens et de chercheurs français s'intéressèrent de plus près aux blessures psychiques de guerre ; ils regroupèrent les cas d'anxiété, de neurasthénie et d'hystérie sous les vocables névrose et psychonévrose de

²⁸⁶ Sur cette question, voir Éric Boulanger, « La posture de la honte : représentation du jeune homme dans "La débâcle" d'Émile Zola », in *Cahier ReMix*, n° 6, nov. 2016, [en ligne] <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/la-posture-de-la-honte-representation-du-jeune-homme-dans-la-debacle-demile-zola>>, consulté en décembre 2018.

guerre²⁸⁷. Cependant, nombre de praticiens de cette époque – héritiers des théories de Joseph Babinski²⁸⁸ – préférèrent traiter les blessés psychiques comme de simples simulateurs. Une panoplie de procédés, d'examens et d'épreuves spéciales fut employée par les médecins pour traquer les simulateurs. Plutôt que de tenter de comprendre les nouveaux troubles psychiques de guerre et de chercher les traitements qui s'imposaient, nombre de psychiatres français de l'époque préférèrent se mettre au service du patriotisme²⁸⁹, ce qui explique en partie leur propension à considérer les cas d'hystérie comme résultant d'une dégénérescence. Les blessés étaient alors vus comme des individus prédisposés par l'hérédité et l'alcoolisme. C'est que plusieurs psychiatres français de l'époque « [concevaient] leur devoir scientifique comme partie intégrante de leur patriotisme français et de leur haine anti-allemande²⁹⁰ » (146). Portés par la volonté d'idéaliser la nation et de déshumaniser l'ennemi, ils tentèrent de présenter les blessures psychiques de guerre comme étant propres à la « race » allemande. C'est pourquoi ils cherchèrent à minimiser les ravages qu'exercèrent les blessures psychiques parmi les troupes et qu'ils tentèrent de marginaliser les blessés psychiques français en les présentant comme des simulateurs ou de mauvais citoyens, ce qui contribua inévitablement à entacher leur réputation.

À la même époque apparut le terme « *shell shock* » qui servait à désigner les victimes d'explosions de grande puissance souffrant de lésions du système nerveux. Comme le rappelle Claude Barrois, « les symptômes du *shell shock* sont variés, et relèvent surtout des deux grandes névroses : l'hystérie et la neurasthénie²⁹¹ ». L'évolution technique et technologique de l'armement et la nouvelle puissance de tir que celle-ci engendra semèrent

²⁸⁷ Notons que l'hystérie domine de loin les autres pathologies.

²⁸⁸ En 1901, Babinski développa le terme pithiatisme. Selon lui, les blessures psychiques relevaient « d'un trouble non organique, dû à la suggestion et guérissable par elle ». Liliane Mauran, « Troubles nerveux et pithiatisme chez les soldats français pendant la Grande Guerre », *Histoire des sciences médicales*, Tome XXIX, n° 1, 1995, p. 68.

²⁸⁹ Annette Becker, « Guerre totale et troubles mentaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 55, n° 1, 2000, p. 135-151.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 146.

²⁹¹ Claude Barrois, *Les névroses traumatiques*, op. cit., p. 38. Barrois relève aussi que les termes *nervous breakdown*, *collapse*, *shell shock*, *shell concussion*, *traumatic hysteria* et *traumatic neurasthenia* sont tous des synonymes.

un sentiment d'effroi jusque-là inégalé, ce qui engendra la prolifération des blessures psychiques²⁹².

Dans le domaine du traitement des blessures psychiques, on adopta tardivement l'impératif de proximité observé durant la guerre russo-japonaise. On remarqua que, contrairement aux individus évacués vers les hôpitaux de l'arrière, les individus traités à proximité du champ de bataille n'avaient pas le temps de renforcer leurs symptômes et que le taux de guérison s'avérait par conséquent plus élevé. L'armée française mit donc sur pied des centres de neurologies dans la zone armée dès 1915. En 1917, le psychiatre américain Thomas William Salmon développa les principes fondamentaux de la « psychiatrie de l'avant » – soit, la proximité, l'immédiateté, l'espérance, la simplicité et la centralité. Selon lui, il s'agissait avant tout de traiter rapidement les individus à proximité du champ de bataille de manière à éviter qu'ils aient le temps d'assimiler leurs symptômes et de s'y conforter. On devait par tous les moyens tenter de convaincre les individus qu'ils n'étaient pas des malades mentaux et qu'ils guériraient rapidement. D'ailleurs, l'action thérapeutique devait se concentrer sur l'événement traumatisant sans prendre en compte le passé et la personnalité du sujet. Finalement, une organisation médicale cohérente devait assurer un suivi du patient de l'avant jusqu'à l'arrière²⁹³. Cependant, la fin de la guerre survint avant que l'on applique les recommandations de Salmon. Durant le conflit, on préféra adopter la ligne dure en matière de traitements. « La brutalité physique, mais aussi psychique basée sur la suggestion, la persuasion, l'intimidation voire la menace, a véritablement été érigée en mode thérapeutique²⁹⁴ », écrit Marion Ribeton.

Le vent de suspicion qui s'était levé sur les blessés psychiques durant la Grande Guerre continua de souffler au cours du second conflit mondial. Les états-majors de plusieurs armées

²⁹² Louis Crocq rappelle que seuls les Américains comptabilisèrent les cas de blessures psychiques. D'avril 1917 à novembre 1918, ils recensèrent 69400 cas sur 2.5 millions d'individus déployés. Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, *op. cit.*, p. 38-39. Rappelons toutefois que ces chiffres ne prenaient pas en considérations les pathologies différées qui sont apparues après les hostilités.

²⁹³ Ces cinq grands principes avaient déjà été relevés par Thomas William Salmon en 1917. Thomas William Salmon, « Care and Treatment of Mental Diseases and War Neuroses (Shell-Shock) in the British Army » *Mental Hygiene*, n° 1, 1917, p. 509-547.

²⁹⁴ Marion Ribeton, « "Reconnaissance" et "réparation" des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises », *op. cit.*, p. 42.

nièrent tout simplement l'existence des blessures psychiques tout au long du conflit. Les leçons tirées de la Grande Guerre semblaient condamnées à l'oubli. Si ce n'est du côté britannique, aucune structure adéquate ne fut développée pour traiter les victimes. La psychiatrie de l'avant développée par Salmon fut reléguée aux oubliettes durant tout le conflit. On se contenta dans certains cas, notamment en Grande-Bretagne et aux États-Unis, d'instaurer un système de sélection psychique. Il n'en demeure pas moins que l'intensité exceptionnelle du conflit et l'attitude adoptée par les états-majors contribuèrent à multiplier les cas de réactions psychiatriques aiguës. Du côté américain, par exemple, on compta plus d'un million d'hospitalisations²⁹⁵. Durant cette période, on diagnostiqua principalement des cas de *blast concussion* (commotion à effet de souffle) et de psychonévrose. Les cas d'hystérie se raréfièrent, cédant leur place aux troubles psychosomatiques. On observa aussi l'apparition d'une pathologie propre aux sous-officiers ayant été confrontés pendant un long moment aux réalités du combat. Face à la perte des hommes dont ils avaient la responsabilité, plusieurs d'entre eux développaient de l'anxiété qui se traduisait par différents symptômes (tremblements, sursauts, irritabilité, perte de sommeil). La plupart étaient rongés par les remords, se sentaient coupables de ne pas être à la hauteur et « sombrai[ent] dans la dépression et l'apathie²⁹⁶ ». Cette pathologie fut désignée par l'appellation « syndrome du vieux sergent ».

En 1943, le général Bradley incita toutefois les médecins militaires américains à employer le terme *exhaustion* pour qualifier l'épuisement physique et psychique auquel les hommes étaient confrontés. Il comptait ainsi sortir le comportement des blessés de la pathologie pour en faire « une réaction normale à une situation normale²⁹⁷ ». Selon cette logique, l'épuisement des hommes résultait simplement du stress et des contraintes qui découlaient de l'expérience du combat. Les hommes devaient être traités par le simple repos ou à l'aide de barbituriques, et ce, à proximité des champs de bataille. Toutefois, comme le rappelle Louis Crocq, « une grande partie du commandement ne voulait même pas admettre

²⁹⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 43.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 45.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 44.

l'existence de l'*exhaustion*, considérée comme la porte ouverte à la permissivité de la couardise²⁹⁸ ».

Pendant la guerre du Vietnam, on maintint cette approche en diagnostiquant principalement des cas de fatigue, d'épuisement et de nostalgie. L'armée américaine mit toutefois en pratique une psychiatrie de l'avant pour tenter de récupérer le plus grand nombre possible de blessés psychiques. Comme le rappelle Louis Crocq, l'approche préconisée appliquait les cinq grands principes développés par Salmon en 1917. L'organisation reposait quant à elle sur une structure élaborée que l'on appelle « dispositif étagé ». La victime était d'abord traitée à même son bataillon où son état devait être réglé en quelques heures par une équipe composée d'un psychologue, d'un assistant social et d'auxiliaires. Si les symptômes persistaient, elle était transférée à la division où elle était traitée pendant quelques jours par une équipe formée d'un psychiatre, d'infirmiers, de psychologues et d'assistants sociaux. Dans les cas plus lourds, la victime était transférée dans un hôpital de campagne ou sur un navire-hôpital et traitée par une équipe de spécialiste composée de neurologues, de psychiatres et de psychologues. Si les traitements ne s'avéraient pas concluants dans l'espace de quatre semaines, la victime était évacuée. Tout au long du traitement, les intervenants tentaient de convaincre le patient « que sa défaillance transitoire était due uniquement aux circonstances et à une conjoncture de fatigue²⁹⁹ ».

Notons que les quatre cinquièmes des patients traités pour des blessures psychiques durant la guerre du Vietnam ont été jugés aptes à combattre de nouveau et renvoyés au front³⁰⁰. Toutefois, bien que la psychiatrie de l'avant ait rendu les militaires aptes au combat, il n'en demeure pas moins qu'elle ne se préoccupait guère des séquelles durables. Plutôt que de guérir les patients, elle arrivait seulement à réduire leur stress et à contenir les séquelles du trauma³⁰¹.

Il fallut attendre la fin de la guerre du Vietnam pour que l'on saisisse l'ampleur des dommages d'une telle pratique. Les répercussions économiques et sociales occasionnées par

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 45.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 16.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 18.

³⁰¹ *Idem.*

les problèmes de santé mentale d'un grand nombre de vétérans provoquèrent une prise de conscience dans la société américaine au début des années soixante-dix. Pour la première fois, des spécialistes s'intéressèrent réellement à la parole des anciens combattants en proie à la détresse psychologique³⁰² ; des groupes de soutien et des centres de consultations (*Vet Centers*) furent mis sur pied pour venir en aide aux victimes du *post-Vietnam syndrome*. En 1977, le psychiatre Chaïm F. Shatan fonda le *Groupe de travail des vétérans du Vietnam* dont les recherches aboutirent à la première formulation de ce qui, en 1980, allait mener au diagnostic de « trouble de stress post-traumatique ».

Le trouble de stress post-traumatique, que Louis Crocq désigne par le terme « syndrome psychotraumatique³⁰³ », est développé par un sujet ayant été exposé à un événement traumatique, lequel a habituellement été vécu sur le registre de la terreur, de l'effroi, de l'impuissance et de la sidération. Victime ou témoin d'un événement l'ayant soumis à un stress aigu (mort, blessure, agression, danger, etc.), le sujet développe des comportements anxieux après un temps de latence (on parle ici en terme et semaines ou même d'années). Il est, entre autres, victime du syndrome de répétition (c'est-à-dire qu'il revit sans cesse l'événement sous forme de rêves, d'hallucinations, de souvenirs et de ruminations mentales, sur le registre de la détresse). Inévitablement, le sujet subit une importante altération de la personnalité (blocage des fonctions de filtration, de présence et d'affection). Se sentant constamment en danger, il est en proie à un état permanent d'hypervigilance et développe une personnalité évitante afin de fuir les stimuli évocateurs de l'événement traumatique (lieux, situations, pensées, sentiments, personnes, etc.). Par conséquent, il a tendance à se méfier du monde qui l'entoure et à vivre en retrait de la société. Crocq associe aussi toute une gamme de symptômes non spécifiques au trouble de stress post-traumatique, symptômes parmi lesquels on compte, l'asthénie, les symptômes psychonévrotiques, l'anxiété, les troubles

³⁰² Chaim. F. Shatan, « Post-Vietnam Syndrome », *The New York Times*, 6 mai 1972.

³⁰³ Louis Crocq soutient que la connotation bio-physiologique du terme « stress » en fait un euphémisme qui n'est pas à même de rendre compte du traumatisme psychique. Voir : Louis Crocq, *op. cit.*, p. 68-69.

psychosomatiques et les troubles des conduites (crise de colère, toxicomanie, conduite suicidaire, troubles alimentaires et alcoolisme)³⁰⁴.

Il aura cependant fallu bien des années avant que les différentes institutions acceptent d'admettre que les violences vécues par les combattants peuvent occasionner des séquelles durables et invalidantes. Nous présumons que ce fait a été admis aussi tardivement parce qu'il remettait en cause notre conception de la virilité et notre rapport au courage, ce qui forçait par conséquent l'institution militaire à remettre en question, non seulement son approche des blessures psychiques de guerre, mais aussi de l'autorité militaire.

Au lendemain de la guerre du Vietnam, la prolifération des cas de trouble de stress post-traumatique et les pathologies différées qui en découlent – dont le tristement célèbre « syndrome de Rambo³⁰⁵ » – nous rappelle à quel point les vétérans se trouvèrent dans une impasse lorsque vint le temps de déposer les armes, de réintégrer la vie civile et de partager leur expérience. Malgré le soutien qui leur était alors offert, ils furent encore trop nombreux à choisir le silence comme ultime refuge. En 1999, le vétéran Chuck Dean avançait qu'un peu plus de 150 000 vétérans du Vietnam s'étaient enlevés la vie depuis 1964³⁰⁶, alors que l'armée américaine avait enregistré 58 220 pertes lors du conflit³⁰⁷. Aujourd'hui encore, alors que de nombreux organismes d'aide aux vétérans ont vu le jour un peu partout à travers les

³⁰⁴ Notre définition du trouble de stress post-traumatique ne se prétend pas exhaustive, elle met simplement de l'avant les correspondances entre les définitions qu'en donne le *CIM-10*, le *DSM-IV* et Louis Crocq. Nous privilégions autant que possible les termes employés par Louis Crocq, puisque ceux-ci nous semblent plus précis. Sur les correspondances et les différences entre les différentes définitions du trouble de stress post-traumatique, voir le tableau de proposé par Louis Crocq : *Ibid.*, p. 190-191.

³⁰⁵ Le « syndrome de Rambo » est un trouble différé observable chez un grand nombre de vétérans de la guerre du Vietnam qui se caractérise par l'adoption de conduites antisociales. Il « se définit [entre autres] par des tendances à l'impulsivité, l'irritabilité [et] le caractère explosif » des sujets. Les comportements addictifs tels que l'alcoolisme et la toxicomanie y sont souvent associés puisque les sujets tentent ainsi de diminuer leur anxiété. Notons aussi que l'on retrouve chez la plupart des sujets atteints de ce syndrome « un goût pour les activités paramilitaires, une passion pour les armes ou pour les arts martiaux ». Bien qu'il ne soit pas un symptôme spécifique, le « syndrome de Rambo » est aussi observable chez certaines personnes atteintes du trouble de stress post-traumatique. Laurent Cadiet, *Urgences psychiatriques : guide pratique, thérapeutique et juridique*, Paris, Éditions ESTEM, 1997, p. 243.

³⁰⁶ Chuck Dean, *Nam Vet. Making Peace with your Past*, Nashville, ACW Press, [1990] 1999.

³⁰⁷ Pertes relevées dans le *DCAS Vietnam Conflict Extract File Record Counts by Casualty Category (as of April 29, 2008)*, en ligne, <<http://www.archives.gov/research/military/vietnam-war/casualty-statistics.html#category>>, consulté en janvier 2016.

États-Unis, le suicide chez les anciens combattants semble plus que jamais d'actualité. Dans une étude parue en 2012, le United States Department of Veterans Affairs laissait entendre qu'en moyenne 22 vétérans se seraient suicidés chaque jour entre 1999 et 2010 ; un suicide aurait donc eu lieu toutes les 65 minutes pendant onze ans³⁰⁸. Le suicide frappe aussi chez les combattants toujours en activité ; en 2013, le quotidien d'information britannique *The Guardian* avançait que 6500 militaires américains se seraient enlevés la vie au cours de l'année précédente, établissant au passage l'existence d'une corrélation entre le taux de suicide et l'implication dans des missions de combats³⁰⁹.

1.3 Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous avons pu constater que les vétérans jouèrent de multiples rôles tout au long de l'histoire. S'il est vrai que, depuis le Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle, la précarité dans laquelle ils se retrouvaient contribua à plonger plusieurs d'entre eux dans le monde interlope, il n'en demeure pas moins qu'à compter du XVIII^e siècle, cette réalité se résorba progressivement. Nous avons vu, par exemple, qu'en France, certaines mesures contribuèrent à sortir les vétérans de la misère. Malgré tout, leur mauvaise réputation les poursuivit pendant longtemps. On eut souvent tendance à attribuer à l'ensemble des vétérans les comportements déviants de quelques individus isolés. Dans l'imaginaire collectif, l'exception sembla pendant longtemps faire office de norme lorsqu'il s'agissait de tracer le portrait des vétérans.

D'ailleurs, leur réputation semble avoir peu évolué au cours des siècles. Peu importe les époques et les pays, ceux-ci demeurent toujours victimes des mêmes préjugés. Par exemple, nous avons vu que les vétérans de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Vietnam ont suscité les mêmes inquiétudes que les vétérans de la Grande Armée. D'une part, on craignait que leur retour à la vie civile ne contribue à une recrudescence de la criminalité et, d'autre

³⁰⁸ Moni Basu, « Why Suicide Rate among Veterans May be More than 22 a Day », *CNN*, [en ligne], <<http://www.cnn.com/2013/09/21/us/22-veteran-suicides-a-day/>>, consulté en janvier 2016.

³⁰⁹ Ed Pilkington, « US military struggling to stop suicide epidemic among war veterans », *The Guardian*, en ligne, <<http://www.theguardian.com/world/2013/feb/01/us-military-suicide-epidemic-veteran>>, consulté en janvier 2016.

part, on demeurait persuadé que leur présence représentait un danger potentiel pour l'ordre public. L'implication politique des vétérans s'avéra tout particulièrement suspecte pour les autorités. On voyait en eux un puissant instrument de changement qui, depuis l'Antiquité, avait contribué plus d'une fois à renverser des gouvernements. Déjà, en Rome antique, les généraux faisaient appel à leurs vétérans pour constituer les armées qui leur permettaient de procéder à des coups d'État. Aussi, avons-nous vu que les vétérans furent des plus actifs au sein des mouvements révolutionnaires français. La surveillance de certaines associations de vétérans par le FBI démontre qu'ils étaient encore perçus comme de potentiels agents perturbateurs au cours du siècle dernier.

Quoi qu'il en soit, les vétérans du XX^e siècle furent tout particulièrement victimes de l'idée selon laquelle les hommes avaient été métamorphosés par leur expérience. Cette idée contribua à faire passer les vétérans pour des hommes violents, pour de potentiels criminels et même pour de véritables psychopathes.

D'autre part, les vétérans furent aussi aux prises avec des institutions et des sociétés qui refusaient de voir les blessures psychiques auxquelles ils étaient confrontés parce qu'elles remettaient en question leur conception de l'expérience guerrière ainsi que tous les discours, les valeurs et les mentalités qui s'y rattachaient. Ainsi, préféra-t-on, pendant longtemps, considérer les blessés psychiques comme des indésirables, comme des individus prédisposés ou, encore, comme des simulateurs et des pleutres.

On peut donc constater qu'il existe un véritable décalage entre l'expérience guerrière telle que vécue par les combattants et les conceptions sociales de cette expérience. Certaines valeurs – tels le courage et la virilité – sur lesquelles repose l'identité même du combattant ne tiennent plus face aux réalités de la guerre moderne. Cependant, les combattants et les vétérans, conscients de cette réalité, sont aux prises avec ces valeurs parce qu'ils doivent continuer de s'inscrire dans la vision du monde que partage leur collectivité. Il nous semble que c'est justement l'impossibilité de réaliser cette inscription – notamment à cause de l'écart qui existe entre guerre imaginée et guerre réelle – qui alimente en grande partie la souffrance psychique des combattants et des vétérans.

Quoi qu'il en soit, il est évident que les vétérans sont depuis toujours aux prises avec des stéréotypes et des préjugés qui nuisent à leur santé mentale et qui ne favorisent en rien leur réinsertion sociale. Nous verrons toutefois que les écrivains-vétérans du XX^e siècle

parvinrent à récupérer ces stéréotypes et ces préjugés de manière à articuler leur discours. Dès la Grande Guerre, plusieurs auteurs représentèrent les blessures psychiques de manière à mettre en valeur l'aspect sensible de l'expérience. Pour la première fois, les émotions et les sentiments des combattants prenaient l'avant-scène et se substituaient aux représentations épiques traditionnelles. Dans un chapitre ultérieur, nous verrons comment et pourquoi les représentations des blessures psychiques en vinrent à occuper une place de plus en plus importante dans le discours et les récits des écrivains-vétérans.

CHAPITRE II

LORSQUE LES VÉTÉRANS SE FONT ENTENDRE : L'AVÈNEMENT DES ASSOCIATIONS DE VÉTÉRANS

Dans le chapitre précédent, nous avons déjà mentionné que les vétérans romains eurent droit à toute une gamme de compensations et de privilèges durant l'Antiquité. Des pensions substantielles, des titres de propriété terrienne et des avantages civils leur étaient attribués en échange de leur service. Nous avons vu que dans certaines cités grecques on octroyait des indemnités aux anciens combattants mutilés³¹⁰. Qui plus est, on y reconnaissait aussi le sacrifice des hommes tombés au champ d'honneur en élevant les orphelins de guerre aux frais de la cité³¹¹.

Il ne faut pas croire que de telles pratiques furent de tout temps instituées dans les sociétés occidentales. Les vétérans durent parcourir un long chemin semé d'embûches avant d'obtenir une reconnaissance officielle de l'État. Au cours des siècles, ils acquirent progressivement les compensations et les privilèges que leur méritaient leur service et leurs sacrifices.

C'est dans la mouvance de cette lutte pour la reconnaissance de leurs droits que les vétérans formèrent les premières associations dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Celles-ci, nous le verrons, leur permirent d'avoir un certain poids politique et de faire entendre leur voix tout au long du XX^e siècle. Comme l'affirme l'historien Antoine Prost, ces associations devinrent rapidement un lieu de rencontre, d'expression et d'action pour les vétérans³¹². Elles

³¹⁰ Notons toutefois que ce ne sont pas tous les types de blessures et de mutilations qui étaient perçus positivement ; une blessure infligée depuis l'arrière était associée à la lâcheté. Nadine Bernard souligne la modicité des pensions versées aux mutilés de guerre. Nadine Bernard, *À l'épreuve de la guerre. Guerre et société dans le monde grec Ve et IV^e siècle avant notre ère*, Paris, éditions Seli Arslan, 2000, p. 150.

³¹¹ Yannick Muller, *Couper, trancher, amputer en Grèce ancienne*, in Philippe Guisard et Christelle Laizé (dir.), *Le corps*, Paris, Ellipses, 2015, p. 387.

³¹² Antoine Prost, *Les anciens combattants 1914-1949*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014, p. 104.

leur permirent non seulement de défendre leurs droits et d'exprimer leurs revendications, mais aussi de contribuer à l'avancement de la société en se mettant au service de la population et en participant à son instruction morale et civique.

En nous intéressant de plus près au développement des associations de vétérans françaises et américaines, nous observerons comment les vétérans sont parvenus à s'imposer progressivement dans l'espace public. Ces deux cas de figure nous permettront aussi de déceler comment les vétérans du XX^e siècle perçoivent leur rôle, et, par le fait même, de cerner comment les écrivains-vétérans développent un discours original.

En effet, il nous paraît indéniable que le « discours vétéran » qui a pris forme dans la littérature au cours du siècle dernier entretient une certaine similitude avec les discours promus par les associations de vétérans. Dès lors, certaines questions s'imposent. À quel point les écrivains-vétérans ont-ils été influencés par les discours des associations de vétérans ? La familiarité qu'entretiennent ces discours ne relèverait-elle pas plutôt de l'époque et des circonstances qui les ont vus naître ? L'expérience d'une commune misère ne serait-elle pas tout simplement à la source d'un état d'esprit qui a inspiré les discours des associations de vétérans et le « discours vétéran » développé par les écrivains-vétérans ?

Le choix d'arrêter notre analyse aux associations françaises et américaines n'est pas arbitraire. Notons d'abord que la majorité des auteurs des romans qui constituent notre corpus sont natifs de la France et des États-Unis. Outre l'origine de ces écrivains-vétérans, il faut aussi prendre en considération l'influence exercée par les différentes associations de vétérans dans ces pays, lesquelles furent, sans l'ombre d'un doute, les plus importantes et les plus actives du XX^e siècle.

Le mouvement combattant qui s'orchestre en France au lendemain de la Grande Guerre compte, par exemple, un peu plus de trois millions d'adhérents, soit le quart de l'électorat français³¹³ de l'époque. Celui-ci ouvre la voie aux discours des vétérans et leur permet de trouver une résonnance dans l'espace public. Toutefois, le « discours vétéran » développé par les écrivains-vétérans du XX^e siècle n'est pas qu'une simple reprise du discours développé par les associations françaises de vétérans ; il se distingue par une multitude de nuances et de nombreuses variantes. S'il est vrai que le « discours vétéran » entretient certaines similitudes

³¹³ *Ibid.*, p. 100.

avec les discours émanant de ces associations, il ne faut pas conclure trop hâtivement qu'il y prend racine. Pour l'instant, contentons-nous d'avancer que l'avènement des associations françaises de vétérans a contribué à créer un milieu propice à l'éclosion du « discours vétéran ».

Bien qu'il s'avère de moindre importance au point de vue des effectifs, il n'en demeure pas moins que le mouvement vétéran américain a, lui aussi, exercé une influence importante dans la seconde moitié du XX^e siècle en contribuant à présenter la guerre sous un nouveau jour. L'activisme des associations pacifistes de vétérans américains a considérablement marqué l'imaginaire collectif des sociétés occidentales en soulignant les enjeux moraux des conflits et en dépeignant l'expérience du combattant comme une expérience éminemment politique. En s'opposant aux politiques extérieures adoptées par l'administration américaine, les associations pacifistes ont contribué à présenter la parole des anciens combattants comme un contre-discours, une alternative au discours officiel de l'État. Il nous semble justement que la médiatisation de leurs actions et de leurs discours a permis d'alimenter le « discours vétéran ». Les écrivains-vétérans américains de la guerre du Vietnam semblent avoir été grandement orientés par les discours des associations de vétérans américains de cette période.

Notons aussi que c'est en France et aux États-Unis que le « discours vétéran » s'est le plus fortement imposé au public. C'est principalement dans ces pays que les œuvres qui ont le plus contribué à transformer le paradigme de l'expérience guerrière – œuvres écrites ou scénarisées par les vétérans ou s'inspirant de leurs témoignages – ont été élaborées.

2.1 L'exemple français

2.1.1 Du Moyen Âge à l'Ancien Régime

Avant la Révolution française, les anciens soldats français n'étaient pas systématiquement indemnisés après leur démobilisation. Abandonnés à leur propre sort et contraints à la misère durant tout le Moyen Âge, ils s'adonnèrent au pillage et au brigandage pour assurer leur survie. Seuls quelques soldats et officiers estropiés pouvaient espérer obtenir un certain secours en étant placés comme oblats dans les abbayes. Comme nous l'avons observé précédemment, il fallut attendre la création des Compagnies d'ordonnance au

XV^e siècle avant qu'un certain secours ne soit véritablement porté aux anciens soldats. Au même moment, Charles VII créa les compagnies de « mortes-payes », recueillant les anciens soldats réformés pour des raisons de santé ou de vieillesse. Nous avons vu que certaines institutions comme l'hospice des Quinze-Vingts, la Maison de la Charité Chrétienne, le Bureau de la Charité Chrétienne et la Commanderie de Saint-Louis furent mises sur pied entre le XIV^e et le XVII^e siècle pour venir en aide aux blessés, aux malades et aux mutilés. Toutefois, ces institutions, à la fois éphémères et anémiques, ne purent assurer le salut que d'une minorité d'anciens soldats.

Ce ne fut qu'après l'ouverture de l'Hôtel Royal des Invalides en 1674 et la création de ses compagnies détachées en 1690 qu'un nombre considérable d'anciens soldats invalides obtinrent une aide appréciable de l'administration. L'édit de fondation de l'Hôtel Royal des Invalides laisse entrevoir les motivations du roi Louis XIV :

Considérant que rien n'est plus capable de détourner ceux qui auraient la volonté de porter les armes, d'embrasser cette profession que de voir la méchante condition où se trouveraient réduits la plupart de ceux qui, s'y étant engagés et n'ayant point de bien, y auraient vieilli ou été estropiés si l'on n'avait pris soin de leur subsistance et entretien³¹⁴.

Au cours du XVIII^e siècle, d'autres mesures furent prises pour améliorer le sort des anciens soldats. Les ministres de la guerre qui se succédèrent entre 1762 et 1789 mirent en place différentes pensions : la solde (1762), la demi-solde (1762), la pension d'invalidité (1764), la vétérance militaire (1771) et la pension de récompense militaire (1776)³¹⁵.

Du Moyen Âge jusqu'à la Révolution, le service militaire n'offrit cependant aucune garantie de retraite aux anciens soldats. Ceux qui désiraient obtenir une grâce royale devaient en faire la demande à titre personnel. Les pensions et les places en institution n'étaient pas automatiques et dépendaient de la volonté du roi. Selon les époques, les pensions étaient

³¹⁴ Cité par Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée, 1974, p. 8.

³¹⁵ Isser Woloch affirme que le système de compensation français dépasse de loin celui des autres pays européens qui se contentèrent pour la plupart d'appliquer, à plus petite échelle, le fonctionnement de l'Hôtel Royal des Invalides et de ses compagnies détachées, Isser Woloch, *The French Veteran*, *op. cit.*, p. 12 et 340. Sur ce sujet, voir aussi : André Corvisier, *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 95-99.

décernées au mérite, selon l'ancienneté, l'usure, les blessures et les maladies des anciens soldats. Un secours était principalement porté aux hommes qui, diminués par leur service, se retrouvaient dans l'incapacité de pourvoir à leurs besoins. Les pensions n'avaient aucun caractère général et étaient attribuées à quelques privilégiés³¹⁶. Notons, aussi, que les montants qui étaient versés aux bénéficiaires demeuraient des plus modiques et assuraient à peine leurs subsistances³¹⁷. Qui plus est, la complexité administrative et les problèmes de liquidité faisaient en sorte que les pensionnés avaient bien souvent de la difficulté à toucher leur dû³¹⁸.

Les hommes qui quittaient le service sains de corps ne pouvaient, quant à eux, espérer un quelconque secours. Bien que ces hommes constituent la grande majorité des anciens soldats de l'Ancien Régime, aucun document ne permet de dresser leur portrait et d'observer l'influence qu'ils exercèrent au sein de leur collectivité après avoir réintégré la vie civile³¹⁹.

À Paris, les pensionnés et les bénéficiaires de l'Hôtel Royal des Invalides laissent entrevoir qu'il existe déjà une certaine solidarité entre les anciens combattants. Non seulement l'Hôtel constitue-t-il un espace réservé aux vétérans invalides, mais le quartier où il se trouve devient rapidement le lieu où plusieurs pensionnés s'installent avec leur famille. Jean Pierre Bois rappelle d'ailleurs qu'un certain réseau se tisse entre les anciens soldats dans le quartier du Gros Caillou : ils se reconnaissent entre eux (uniformes, décorations et mutilations), partagent les mêmes réalités, appartiennent pour la plupart à la même catégorie socio-professionnelle (métiers de rue, de boutique et d'artisanat ou compagnons au sein de

³¹⁶ Avant 1762, seuls les officiers (donc les nobles) étaient admissibles aux pensions. Le roi leur versait des sommes substantielles pour s'assurer leur fidélité. Isser Woloch, *The French Veteran*, *op. cit.*, p. 6 et 12. Après 1764, approximativement cinq cents pensions furent octroyées chaque année aux militaires, et ce, peu importe leur grade. Notons toutefois que l'attribution des pensions était toujours laissée à la discrétion du roi qui privilégiait ses favoris. Jean-Pierre Gutton, « À Saint-Étienne au XVIII^e siècle. Les anciens soldats dans la ville », in *Mélanges en l'honneur de Étienne Fournial*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1978, p. 206.

³¹⁷ Jean-Pierre Bois relève d'ailleurs que les inventaires après décès témoignent du dénuement complet dans lequel se retrouvaient la plupart des anciens soldats à la fin de leur vie. Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, *op. cit.*, p. 235 et 286. Notons aussi qu'il y a une disparité des montants versés aux pensionnés selon les grades. Isser Woloch, *The French Veteran*, *op. cit.*, p. 7.

³¹⁸ Ce qui se révèle être d'autant plus vrai pour les anciens soldats qui habitent en provinces. Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, *op. cit.*, p. 267 et 344.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 117.

métiers plus spécialisés) et multiplient les alliances entre leurs familles³²⁰. Il est indéniable qu'une certaine forme de sociabilité – au sens où l'entend Georg Simmel, c'est-à-dire comme un cercle social égalitaire qui ne vise pas une finalité, et au sein duquel les individus sont unis par « un lien de réciprocité libéré de toute contrainte³²¹ », – prend forme entre les vétérans qui gravitent autour de L'Hôtel des Invalides.

Toutefois aucun lien ne semble véritablement unir l'ensemble des vétérans du royaume qui, pour la plupart, ne s'identifient à aucun groupe et vivent encore en marge de la société. On ne peut pas envisager l'ensemble des anciens soldats de l'Ancien Régime comme un groupe social défini – c'est-à-dire comme un groupe dont les individus, unis par des liens, des interactions et un sentiment d'appartenance, se reconnaissent entre eux à l'échelle nationale et sont reconnus par les individus extérieurs au groupe comme appartenant à celui-ci. Sous l'Ancien Régime, l'absence de liberté d'association et de réunion empêche les anciens soldats de s'organiser et de faire entendre collectivement leurs revendications, ce qui leur aurait permis d'acquérir un certain poids politique.

Du Moyen Âge jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, la plupart des anciens soldats sont abandonnés à eux-mêmes. Seuls quelques privilégiés, sélectionnés de façon arbitraire, bénéficient d'un secours royal. Même après la réforme proposée par le ministre Choiseul en 1764, alors que le nombre de pensions attribuées augmente significativement et que l'Hôtel Royal des Invalides est plus sollicité que jamais, seule une minorité d'anciens soldats se trouvant dans l'incapacité d'assurer leur subsistance parviennent à obtenir un certain secours. Si l'État donne les premiers signes d'une reconnaissance à l'égard des anciens soldats, ceux-ci ne jouissent concrètement d'aucun droit. Cependant, les mesures adoptées par Choiseul favorisent la réinsertion sociale des anciens soldats en évitant à certains d'entre eux une vie de misère et de déchéance systématique.

Au cours du XVIII^e siècle, les anciens soldats acquièrent donc progressivement un statut honorable. Ils deviennent, d'une part, « un modèle de ce que la société militaire peut faire

³²⁰ *Ibid.*, p. 226, 227 et 230.

³²¹ Carole Anne Rivière, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, no 123, 2004, p. 212. Sur cette question, voir aussi : Gildas Renou, « Sociabilité », in Olivier Fillieule (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, p. 545-553, en ligne, <<https://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux---page-545.htm>>, consulté en janvier 2021.

pour les siens » et, d'autre part, « un modèle dans la société civile », c'est-à-dire des hommes d'honneur récompensés pour avoir sacrifié leur santé au service de l'État³²².

2.1.2 De la Monarchie constitutionnelle à la Première République

Toutefois, il faut attendre la Révolution française avant d'assister à l'instauration d'une retraite généralisée. Celle-ci repose sur le principe de réciprocité entre les citoyens et l'État. Rappelons que, durant cette période, on assiste aux premières levées de masse de l'histoire ; une grande partie de la population se voit alors contrainte de prendre les armes pour assurer la défense de la patrie. Dès lors, on reconnaît que l'État a une obligation envers les hommes qui ont accompli leur service militaire. Militaires, conscrits et volontaires sont traités sur le même pied d'égalité : « le droit naturel du citoyen se justifie simplement par l'existence de ces services³²³ ».

Comme le relève Jean-Pierre Bois, « [l]a Révolution a produit en dix ans plus de lois sur la question des pensions de retraite des anciens soldats, que l'Ancien Régime n'avait produit d'ordonnances en un siècle³²⁴ ». De l'Assemblée constituante au Consulat, en passant par la Convention nationale et le Directoire, la question des secours portés aux vétérans a donné du fil à retordre aux législateurs. Les lois adoptées durant cette période ont contribué tantôt à améliorer les conditions de vie des vétérans, tantôt à les dégrader. Les avancées et les régressions en la matière se succèdent entre 1790 et 1803. On n'en vint qu'à retenir l'ancienneté des services et la gravité des blessures et des infirmités pour établir le montant des pensions³²⁵. Ce modèle sera d'ailleurs réitéré à plusieurs reprises au cours des siècles suivants³²⁶. C'est aussi sous la Première République que l'on décide pour la première fois de

³²² Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 343.

³²³ *Ibid.*, p. 355.

³²⁴ *Ibid.*, p. 399.

³²⁵ Le montant de la pension varie désormais selon le degré d'invalidité du pensionné. Sur la loi du 8 floréal an XI, voir : Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, op. cit., p. 33-34.

³²⁶ Ce modèle est, entre autres, repris sous la Monarchie de Juillet, le Second Empire, et la Troisième République, la Quatrième République et la Cinquième République. Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 443-444.

porter assistance aux familles des hommes tombés au champ d'honneur ainsi qu'aux familles des militaires retenus en service durant de longues périodes³²⁷.

Malgré les efforts déployés par l'administration pour venir en aide au nombre grandissant d'anciens soldats qui retournent à la vie civile, ceux-ci sont de nouveau plongés dans la misère. Plus que jamais depuis la réforme de Choiseul, les anciens soldats éprouvent de la difficulté à toucher leurs pensions. Le manque de liquidité, l'extrême lenteur administrative, le désordre économique et les crises politiques qui se succèdent alimentent la précarité des anciens soldats à un point tel qu'on en vient à remplacer pendant un certain temps les pensions par une solde journalière provisoire. Les dures réalités du quotidien semblent sonner le glas des idéaux de la Première République et les anciens soldats en paient inévitablement le prix.

Durant cette période, les anciens soldats vont être un peu plus actifs sur la scène politique. Plusieurs invalides vont se présenter devant l'Assemblée – tantôt à titre individuel, tantôt en délégation – pour faire valoir leur droit et « défendre les avantages que leur garantissait l'Institution Royale » ou, encore, pour montrer leur adhésion au mouvement révolutionnaire et au républicanisme³²⁸. Il s'agit la plupart du temps d'anciens soldats du roi qui désirent se laver de tout soupçon et démontrer que leur carrière militaire a avant tout été motivée par le patriotisme et non par leur dévouement à la monarchie. Quelques années plus tard, d'autres bénéficiaires de l'Hôtel National des Invalides – principalement composés d'anciens volontaires de la Révolution, mais aussi de quelques anciens soldats du roi – vont tenter de rallier les résidents de l'Hôtel et les pensionnés de la région de Paris pour faire obstacle aux nouvelles politiques du Directoire qui désire purger l'institution des bénéficiaires qui en abusent. Lorsqu'une grande revue médicale est mise sur pied pour traquer les indésirables, quelques centaines d'hommes sont déclarés non admissibles pour l'Hôtel et la pension de centaines d'autres se voit réduite³²⁹. Au même moment, on propose d'ouvrir deux annexes de l'Hôtel hors de Paris – l'une, à Versailles et l'autre, à Saint-Cyr –, ce qui, selon les autorités, devrait permettre de contrôler plus facilement les anciens soldats

³²⁷ Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, op. cit., p. 18, 27 et 32, 34.

³²⁸ Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats*, op. cit., p. 421.

³²⁹ Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 169.

dont « les mots et les actions pourraient troubler la tranquillité de Paris³³⁰ ». Il n'en faut pas plus pour éveiller la fougue d'une poignée de résidents de l'Hôtel et de pensionnés qui en viennent à décrier la tyrannie du Directoire et la corruption au sein de l'administration de l'Hôtel. Ceux-ci comptent parmi les plus politisés et entretiennent des liens étroits avec le milieu néo-jacobin. Conséquemment, le Directoire s'emploie à minimiser l'impact que pourrait avoir le groupe sur les élections de 1798 en relocalisant les meneurs dans les annexes de Versailles et de Saint-Cyr, en suspendant les congés des résidents durant les élections et, finalement, en annulant l'assemblée primaire à l'Hôtel National des Invalides³³¹. Notons, toutefois, que ces hommes, qui ont lutté pour défendre les droits des anciens soldats l'ont d'abord fait dans une optique politique ; il s'agissait pour eux de protéger les politiques et les idéaux instaurés par les jacobins. Perçus comme des dissidents, voire comme des anarchistes, ils sont rapidement devenus la cible d'une surveillance accrue et de répressions. Malgré tous leurs efforts, ils ne sont pas parvenus à rallier les anciens soldats à leur cause et encore moins à faire de ceux-ci un groupe organisé.

Rappelons aussi que, par le décret d'Allarde et la loi Le Chapelier, la Première République avait supprimé dès 1791 le droit d'associations instauré par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Par le fait même, les groupements professionnels étaient prohibés. Il était formellement interdit de défendre les intérêts d'un groupe spécifique, l'intérêt de la nation devant en tout temps primer. Il s'avérait donc pratiquement impossible pour les vétérans d'acquérir une influence politique et, conséquemment, de lutter pour leurs droits.

2.1.3 Du Premier Empire à la Troisième République

³³⁰ *Ibid.*, p. 167. Nous traduisons.

³³¹ Isser Woloch, *The French Veteran, op. cit.*, p. 190. Sur cette question, voir, aussi : Isser Woloch, « "A Sacred Debt" : Veterans and the State in Revolutionary and Napoleonic France », in David A. Gerber (dir), *Disabled Veterans in History*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012, p. 152-153.

Durant la première partie du XIX^e siècle, on observe une absence de cohésion entre les anciens soldats. Celle-ci provient sans aucun doute du fait qu'il leur est interdit de former des associations qui leur permettraient de se structurer et de faire front commun.

Sous l'Empire, on en vient toutefois à tolérer d'autres types d'associations – telles que les associations de métiers et les associations charitables – sous certaines conditions. Cependant, les autorités se méfient encore des associations qui se multiplient et qui représentent un danger potentiel pour l'ordre établi, notamment parce qu'elles constituent de puissants réseaux grâce auxquels les individus sont susceptibles de s'organiser et de s'opposer au pouvoir. C'est pourquoi les autorités exercent une surveillance accrue et s'assurent de garder un certain contrôle sur ces associations. En témoigne l'article 291 du *Code pénal de 1810* :

Nulle association de plus de vingt personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués pour s'occuper d'objets religieux, littéraires, politiques ou autres, ne pourra se former qu'avec l'agrément du gouvernement, et sous les conditions qu'il plaira à l'autorité publique d'imposer à la société³³².

Si le régime monarchique constitutionnel réinstauré par les Bourbons sous la Restauration affiche une méfiance relative à l'endroit vétérans dès 1814, il leur devient totalement hostile après la tentative de retour avortée de l'Empereur en 1815. Comme nous l'avons vu précédemment, les anciens soldats de l'Empire sont perçus comme des indésirables et deviennent la cible des autorités qui les perçoivent comme de potentiels conspirateurs et agitateurs. Conséquemment, il leur est difficile de se faire entendre et de soumettre leur revendication à un gouvernement et à un roi qui leur demeurent hostiles et qui leur refusent le droit d'association.

À certains égards, la Monarchie de Juillet s'avère être une époque plus clémentine pour les anciens soldats de l'Empire. Comme le rappelle Natalie Petiteau, durant cette période, l'image des anciens soldats de l'Empire se modifie : « de soudards violents et pillards, brigands de la Loire et bonapartistes conspirateurs, ils sont devenus des hommes dignes du

³³² *Code pénal de l'Empire français*, Paris, Prieur, Belinfils, Merlin et Rondonneau Libraires, 1810, p. 44.

respect de tous au nom du sacrifice consenti pour la patrie³³³ ». Quoi qu'il en soit, les gestes de réconciliation posés par le roi Louis-Philippe restent symboliques. Le droit d'association demeure suspendu et fait cruellement défaut aux vétérans qui, comme nous le verrons bientôt, éprouvent toujours des difficultés à être dédommagés dignement. Notons, toutefois, que quelques amicales régimentaires et associations philanthropiques de vétérans sont alors tolérées par le gouvernement³³⁴.

Bien que, par le décret du 28 juillet 1848, la Deuxième République autorise la création et les réunions des associations ouvrières et de clubs de tous genres, il faut attendre l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte avant que l'on ne permette aux anciens soldats de l'Empire de se regrouper. Grâce à la nouvelle Constitution française, dès novembre 1848, la liberté d'association compte parmi les droits fondamentaux des citoyens. Le 19 juin 1849, une nouvelle loi autorise cependant le gouvernement à suspendre les activités ou à interdire les réunions des clubs et des associations.

La loi du 15 juillet 1851 permet finalement aux citoyens de former des sociétés de secours mutuels³³⁵. Dès lors, avec l'autorisation préalable des autorités, les associations de vétérans peuvent désormais s'organiser en adoptant cette forme juridique. Malheureusement, en 1852, un décret condamne ces nouvelles associations à l'impuissance en limitant légalement leur pouvoir et leur viabilité. Les sociétés de secours mutuels se voient dorénavant dans l'obligation de restreindre leur membrariat aux habitants de la commune où elles sont enregistrées. Cela pose problème dans les milieux ruraux, d'où proviennent majoritairement les vétérans, puisque les petites communes ne possèdent pas suffisamment de candidats potentiels pour assurer la survie d'une société de secours mutuel³³⁶.

Au tournant des années 1880, cette loi n'empêche pas certaines associations de prendre de l'envergure, notamment dans les grandes villes comme Paris. Certaines associations

³³³ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire, op. cit.*, p. 266.

³³⁴ *Idem.*, p. 306.

³³⁵ Bernard Gibaud et Pierre Laroque, *De la mutualité à la sécurité sociale. Conflits et convergences*, Paris, Les éditions ouvrières, 1986, p. 27.

³³⁶ Sur l'impact du décret de 1852 sur les associations de vétérans, voir : Bénédicte Grailles, « Gloria Victis : Vétérans de la guerre de 1870-1871 et reconnaissance nationale », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, vol. 1, n° 30, 2005, p. 3-4, en ligne, <<http://rh19.revues.org/997>; DOI:10.4000/rh19.99>, consulté en septembre 2016.

parisiennes comme *L'union fraternelle des défenseurs de la patrie* et la *Société de vétérans des armées de terre et de mer de 1870-1871*, composée de vétérans de la guerre franco-prussienne de 1870, comptent de six cents à neuf cents membres, alors que les effectifs des associations de provinces oscillent entre vingt et deux cents membres³³⁷. Il est donc évident que le décret de 1852 contribue à fractionner le mouvement vétéran de manière à affaiblir son pouvoir. Se trouvant dans l'impossibilité de se fédérer ou de se centraliser, les associations de vétérans ne peuvent faire bloc et exercer quelque contre-pouvoir. Il faut donc attendre que la loi sur les associations de 1901 abroge le décret de 1852 avant que les différentes associations ne prennent réellement de l'expansion et acquièrent un certain poids politique.

L'absence de cohésion au sein du groupe des anciens combattants s'explique aussi par l'arbitraire auquel ceux-ci sont soumis durant la majeure partie du XIX^e siècle. En effet, le principe de réciprocité entre les citoyens et l'État, ainsi que la mise en place d'un système de compensation égalitaire, tel que pensé au lendemain de la Révolution, semble avoir sombré dans l'oubli dès l'avènement du Premier Empire. Bien entendu, on ne peut prétendre que l'État abandonne les vétérans à leur triste sort. Celui-ci poursuit les politiques instaurées sous le Consulat, accordant une pension systématique aux retraités ainsi qu'aux hommes qui n'ont pu atteindre le terme de leur service à cause d'une blessure d'ordre majeur – on entend ici l'amputation – et dont l'état physique les empêche de subvenir à leurs besoins. De plus, par le décret du 8 mars 1811, un certain nombre d'emplois publics sont désormais réservés aux retraités et aux pensionnés³³⁸. L'empereur se fait aussi un point d'honneur de redonner à l'Hôtel des Invalides son éclat d'autrefois de manière à en faire un fleuron témoignant du faste et de la dignité de l'Empire. Non seulement d'importantes rénovations sont effectuées, mais les principes militaires, religieux et hiérarchiques, qui furent abolis pendant la Révolution, sont aussi restaurés³³⁹. Dès 1801, les annexes de Louvain et d'Avignon sont fondées pour venir en aide au nombre sans cesse grandissant d'invalides qui reviennent des campagnes militaires de l'Empire.

³³⁷ *Ibid.*, p. 4.

³³⁸ Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, *op. cit.*, p. 43.

³³⁹ *Ibid.*, p. 44-45. Voir aussi : Isser Woloch, *The French Veteran*, *op. cit.*, p. 293-294 et 315.

Notons toutefois que les pensions versées sont nettement insuffisantes pour assurer la survie des anciens soldats et de leur famille. Natalie Petiteau indique, en guise d'exemple, que les soldats qui ont plus de trente ans de service touchent à peine 91.25 francs par année alors qu'un ouvrier touche quotidiennement d'un à quatre francs. La situation des pensionnés en raison d'infirmité avec moins de vingt ans de service est encore plus dramatique puisqu'ils ne touchent annuellement que 45.62 francs. Petiteau en conclut que les pensions « sont donc conçues [...] comme des ressources complémentaires » et « [qu']elles ne sont en aucun cas envisagées comme des revenus permettant à l'ancien soldat de vivre sans travailler³⁴⁰ ». Il faut aussi prendre en considération que l'empereur suspend la loi du 8 floréal an XI quatre mois après son adoption de manière à attribuer lui-même les pensions et à fixer leur montant³⁴¹. Le système de compensation, qui dépend entièrement des décisions de l'empereur, avantage par conséquent les hauts gradés³⁴², mais aussi les hommes ayant accumulé plusieurs campagnes ou ayant été blessés lors des grandes batailles³⁴³.

Sous la Restauration, l'arbitraire semble plus que jamais toucher les vétérans de la Grande Armée qui sont très souvent victimes de persécutions politiques. Comme le rappelle Woloch, le roi met en place une politique plus austère pour diminuer l'attribution de pensions. Les pensions d'invalidité, par exemple, ne sont plus accordées de façon automatique, leur attribution est laissée à la discrétion du roi³⁴⁴. Bien entendu, les anciens soldats qui lui ont été fidèles durant son exil sont pour leur part grassement récompensés. Woloch affirme que ces hommes touchent à eux seuls la moitié du montant attribué à tous les anciens soldats pensionnés de la Révolution et de l'Empire³⁴⁵.

³⁴⁰ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 90-91.

³⁴¹ Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, op. cit., p. 40 et 54.

³⁴² Par exemple, un capitaine retraité après trente années de service touche annuellement 600 francs. Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 90.

³⁴³ Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, op. cit., 74, p. 40. Non seulement les amputés des grandes batailles touchent-ils des pensions spéciales, mais les veuves et les orphelins des hommes tombés au champ d'honneur peuvent compter sur des secours bonifiés. Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 90.

³⁴⁴ Isser Woloch, *The French Veteran*, op. cit., p. 296.

³⁴⁵ *Idem*.

Confrontés à l'hostilité de Louis XVIII et de son successeur, Charles X, les vétérans de l'Empire n'ont d'autre choix que de se tourner vers le duc d'Orléans qui se montre sympathique à leur cause. Petiteau affirme d'ailleurs que « [l]es interventions privées de la maison d'Orléans suppléent en effet, du moins à Paris, l'absence totale d'organisation des secours pour l'ensemble des vétérans³⁴⁶ ».

Quoi qu'il en soit, la sollicitude du Duc d'Orléans ne s'avère être qu'apparence. Sous la Monarchie de Juillet, peu d'actions concrètes sont posées pour améliorer le sort des vétérans. Si l'État reconnaît les droits de tous les hommes qui ont combattu sous la République et l'Empire, il refuse encore de venir en aide à ceux qui n'ont pas été gravement blessés et qui n'ont pas atteint l'âge de la retraite³⁴⁷. Pour la première fois, toutefois, la loi du 11 avril 1831 assure une aide à tout homme ayant subi des blessures qui l'empêche de pourvoir à ses besoins, et ce, peu importe qu'il ait été amputé ou non. Cette même loi garantit aussi une pension viagère aux veuves et aux orphelins des militaires. Notons que, pour la première fois depuis la naissance du Premier Empire, l'attribution et le montant des pensions ne dépendent plus de la volonté du chef du gouvernement ; ils sont désormais réglés par la loi et échappent ainsi à l'arbitraire³⁴⁸.

Dans les faits, il s'avère cependant difficile de toucher une quelconque indemnité. Les règles administratives exigent que les demandeurs produisent leurs états de service et prouvent hors de tout doute que leur état physique résulte de leurs années de service. Pour nombre d'entre eux, il s'avère périlleux de produire une demande de pension conforme à la loi, d'abord parce que plusieurs ne savent ni lire ni écrire et, ensuite, parce que les pièces justificatives font tout simplement défaut³⁴⁹. En établissant des règles administratives contraignantes, les autorités parviennent donc à exclure un maximum de vétérans et de veuves qui aspirent à une pension.

³⁴⁶ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 156.

³⁴⁷ Luc Somerhausen, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, op. cit., p. 57.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 55.

³⁴⁹ Natalie Petiteau affirme qu'avec le temps plusieurs vétérans ont simplement égaré leurs papiers. D'autres, à cause du désordre avec lequel s'est produite la démobilisation au lendemain des défaites de la Grande Armée, n'ont tout simplement jamais obtenu leurs états de service ou sont rentrés sans congé officiel. Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 97.

Ainsi pouvons-nous constater que les monarchies instaurées après la chute de l'Empire ne savent que faire de ces vétérans qui rappellent une période trouble qu'elles aimeraient voir disparaître de la mémoire de leurs sujets. Derrière leurs générosités apparentes se cachent des politiques qui s'emploient à minimiser les dépenses qu'occasionne cette « armée morte » composée d'invalides et de vieillards.

Sous le Second Empire, le gouvernement adopte une attitude plus positive à l'égard des vétérans. Napoléon III, qui tente de se draper de l'aura de Premier Empire pour accroître sa popularité, n'hésite pas à tout faire pour rallier les vieux débris de la Grande Armée à sa cause. Ainsi prétend-il, dès 1849, venir en aide aux vétérans abandonnés par Louis-Philippe Ier et ses prédécesseurs. Sans attendre l'accord de l'Assemblée, « Louis-Napoléon prend l'initiative de premier secours : ses voyages dans les départements sont l'occasion de distribuer publiquement des brevets de pensions ou de secours ponctuels³⁵⁰ ». En 1852, il charge la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur de gérer les fonds nécessaires pour venir en aide aux vétérans les plus démunis de façon plus systématique³⁵¹. Près de vingt ans plus tard, la loi du 5 mai 1869 instaure tardivement une pension pour les soldats de la République et du Premier Empire.

Si les mesures d'aide aux anciens combattants se multiplient durant le Second Empire, les secours sont attribués en priorité aux hommes ayant effectué un long service ou ayant subi de graves blessures, ou, encore, aux plus nécessiteux. Notons aussi que les pensions sont accordées par voie de recommandations. Ainsi les vétérans sont-ils soumis au bon vouloir des notables de leur région, ce qui laisse place au favoritisme, aux inégalités et aux abus de pouvoir de toutes sortes. Qui plus est, on leur impose non seulement l'obligation de soumettre leurs états de service, mais aussi, comme le rappelle l'historien Mathieu Marly, « de faire entendre [leur] qualité d'ancien[s] soldat[s] de l'Empire³⁵² ». Dès lors, les vétérans s'affrontent les uns les autres « dans une logique concurrentielle face à l'administration³⁵³ ».

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 100.

³⁵¹ *Idem.*

³⁵² Mathieu Marly, « Être ou ne pas être un ancien soldat de l'Empire ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 118, n° 2, 2011, p. 106, en ligne, <<http://abpo.revues.org/2008> ; DOI : 10.4000/abpo.2008>, consulté en octobre 2016.

³⁵³ *Ibid.*, p. 105.

Nous pouvons donc constater que les procédés adoptés pour secourir les vétérans au XIX^e siècle n'ont en rien favorisé la cohésion au sein de leurs rangs. Il semble que les autorités ont toujours tenté de diviser pour mieux régner, traitant cas par cas les demandes d'indemnisation, soumettant les hommes à l'arbitraire et refusant de généraliser les pensions à tous les anciens combattants. Natalie Petiteau affirme avec justesse que

lorsqu'ils ont accepté de secourir ceux qui ont combattu pour la nation, les gouvernements successifs du XIX^e siècle se sont [...] toujours comportés comme une personne privée, conservant un droit de regard sur les motifs d'attribution de chacune des pensions, restant dans la logique du « gouvernement de la misère ». ³⁵⁴

Malgré tout, certains vétérans n'en ont pas moins développé un sentiment de solidarité. C'est encore une fois dans les milieux urbains que l'on observe un certain réseautage entre les anciens soldats de la République et ceux de l'Empire. Au XIX^e siècle, Paris est inondé d'anciens combattants venus chercher le secours de l'État ou simplement un emploi³⁵⁵. S'y développent des réseaux de solidarité professionnelle, amicale et politique³⁵⁶. Toutefois, il ne faut pas appréhender ces réseaux comme un bloc monolithique, car il n'y a en fait aucune unanimité chez les vétérans. Ils proviennent de couches sociales distinctes, appartiennent à diverses catégories socio-professionnelles, adhèrent à différents horizons politiques, et rien encore ne leur permet de se concevoir comme un groupe défini.

C'est la création de la Société des médaillés de Sainte-Hélène et l'attribution de la médaille de Sainte-Hélène – distinction purement honorifique attribuée aux anciens soldats de la République et de l'Empire à compter de 1857 – qui marquent finalement la naissance de l'esprit corporatif des vétérans. Si la médaille de Sainte-Hélène ne suffit pas à constituer l'ensemble des anciens combattants en un groupe homogène et organisé, elle contribue toutefois à éveiller les consciences et à instaurer un sentiment d'appartenance. Cette reconnaissance officielle, qui souligne les services rendus à la nation, contribue à souder des liens entre ces hommes qui ont partagé l'expérience des guerres révolutionnaires et

³⁵⁴ Natalie Petiteau, *Lendemain d'Empire*, op. cit., p. 106.

³⁵⁵ Sur l'affluence des vétérans de la Grande Armée à Paris, voir : *Ibid.*, p. 166-171.

³⁵⁶ Sur les solidarités entre les vétérans de la Grande Armée, voir : *Ibid.*, p. 299-315.

napoléoniennes. Elle leur permet enfin d'ancrer leur identité de vétéran dans un passé commun que la Restauration et la Monarchie de Juillet avaient oblitérée et partiellement condamnée à l'oubli pour des raisons politiques³⁵⁷.

Qui plus est, la médaille de Sainte-Hélène contribue à instaurer de nouveaux paramètres qui permettront de définir l'identité des vétérans et qui orienteront les associations d'anciens combattants jusqu'au premier conflit mondial. Notons d'abord qu'après l'attribution de la médaille de Sainte-Hélène, les vétérans sont de nouveau perçus comme des personnes honorables et dignes de confiance. Ils acquièrent alors une respectabilité leur permettant d'être totalement réhabilités non seulement dans leur collectivité, mais aussi au sein de la nation. Ensuite, il semble que l'esprit mutualiste qui prévaut sous le Second Empire se retrouve dans les associations de vétérans des guerres napoléoniennes. En effet, ces associations, d'abord formées à l'intention des vétérans de l'Empire, en viennent rapidement à accueillir tous les vétérans qui veulent y adhérer. Cela démontre qu'il existe déjà une sorte de fraternité découlant avant tout de l'expérience guerrière et militaire³⁵⁸. Ces associations se présentent avant tout comme un lieu d'échange et d'entraide pour les hommes ayant subi l'expérience d'une commune misère. Finalement, il semble que l'identité des vétérans s'exprime principalement à travers le patriotisme et le nationalisme. C'est d'abord en faisant valoir les sacrifices auxquels ils ont consenti au nom de la patrie et de la nation que les vétérans de l'Empire demandent reconnaissance et réparation. Il en sera de même pour les vétérans de la guerre franco-prussienne. Rappelons que, jusqu'au premier conflit mondial, les associations de vétérans de la guerre de 1870-1871 s'emploient à propager le culte du patriotisme français, et ce, dans une logique de la revanche, logique qui anime d'ailleurs la société française de l'époque qui digère mal la défaite de 1870 et qui souhaite récupérer l'Alsace-Lorraine³⁵⁹. La respectabilité, l'esprit mutualiste, le patriotisme et le nationalisme

³⁵⁷ Natalie Petiteau, « Les Français et l'Empire. Volume 1 : Bilan des travaux et perspectives de recherches. Volumes 2 : Recueil d'articles. Volume 3 : Destins d'anonymes : les vétérans du Premier Empire dans la société française du 19^e siècle », *Ruralia*, vol. 12, n° 13, 2003, p. 6, en ligne, <<http://ruralia.revues.org/352>>, consulté en septembre 2016.

³⁵⁸ En guise d'exemple, Bénédicte Grailles montre que certains vétérans de la guerre franco-prussienne ont grossi les rangs des associations fondées par les vétérans de l'Empire. Bénédicte Grailles, « Gloria Victis », *loc. cit.*, p. 3. Notons d'ailleurs qu'il en va de même des vétérans des guerres coloniales menées sous le Second Empire et la Troisième République.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 6.

hérités des vétérans de l'Empire et de leurs associations semblent donc avoir tracé le chemin des associations françaises de vétérans jusqu'au lendemain de la Grande Guerre.

2.1.4 Au lendemain de la Grande Guerre : le mouvement combattant

Au début du XX^e siècle, rares sont les associations de vétérans formées au XIX^e qui ont survécu. Seules la *Société des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871* et la *Fédération de l'union fraternelle des militaires blessés réformés no 1*, qui accueillent les militaires de carrière retraités ou mutilés, demeurent actives. Forte de ses 282 155 membres en 1905, la *Société des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871* est présente dans tous les départements de l'Hexagone. L'organisation, qui constitue aussi une caisse de retraite, lutte principalement pour la reconnaissance des anciens combattants du conflit franco-prussien³⁶⁰. Comme l'a déjà observé Antoine Prost, la *Société des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871* « semble [toutefois] entrée en léthargie » et suspendre ses activités après l'attribution de la médaille commémorative de 1870 en 1911³⁶¹. Trop centrées sur leur vocation première et dépassées par « l'évolution du contentieux des réformes et pensions », les associations d'anciens combattants de la guerre franco-prussienne se montrent incapables de répondre aux besoins de vétérans de la Grande Guerre et même de les intégrer à leurs effectifs³⁶².

Dès lors, les mutilés du premier conflit mondial n'ont d'autre choix que de mettre sur pied de nouvelles associations pour remédier aux lacunes du système et obtenir les avantages matériels qui leur sont dus. Rapidement, ces nouvelles associations prennent une ampleur considérable et surpassent l'envergure des associations fondées par les vétérans du conflit franco-prussien.

Comme nous l'avons déjà observé, la question des pensions et des soins portés aux mutilés a toujours été le fer de lance des vétérans. Au lendemain d'un conflit dévastateur comme celui de 14-18, il ne peut en être autrement. Antoine Prost a déjà établi que les

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 5-6.

³⁶¹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume I. Histoire*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 33.

³⁶² *Idem.*

conditions de vie dans les hôpitaux militaires, la lenteur du processus de réhabilitation, l'incohérence du régime de pensions d'invalidité, l'insuffisance des indemnités, les difficultés de l'emploi et les difficultés morales auxquelles se heurtent les mutilés favorisent l'éclosion d'associations d'anciens combattants³⁶³. Entre 1915 et 1918, les mutilés fondent *L'Association générale des mutilés de la guerre*, *l'Union nationale des mutilés et réformés* et *l'Union fédérale* dans le but d'améliorer leur sort et jettent ainsi les bases de ce qui allait littéralement devenir un mouvement de masse au cours de l'entre-deux-guerres³⁶⁴.

Le but de ces associations est d'abord de venir en aide aux mutilés qui se retrouvent souvent démunis face aux procédures à suivre afin d'obtenir un quelconque secours de l'État. Il s'agit d'informer et de guider les mutilés pour qu'ils puissent profiter pleinement des services qui leur sont offerts : allocations, gratifications, pensions, emplois réservés, écoles de rééducation, allocations d'apprentissages, prêts d'honneur, etc.³⁶⁵. De plus, les associations multiplient les démarches auprès des autorités (municipale, départementale et nationale) et des compagnies pour obtenir l'aide matérielle et morale qui permet dans une certaine mesure d'améliorer le quotidien des mutilés³⁶⁶.

À travers les démarches de ces associations se profile un but ultime : les mutilés aspirent à une reconnaissance officielle qui leur permettrait d'acquérir certains avantages et d'atteindre un niveau de vie décent. En d'autres mots, ils revendiquent simplement le droit à réparation. Dans cette logique, c'est non seulement l'État, mais la société tout entière qui doit désormais reconnaître le sacrifice auquel ils ont consenti. Et ce n'est certes pas un régime de pensions incohérent, inéquitable et incompréhensible tel que celui instauré en 1831 et réformé en 1857 qui pourrait leur donner l'impression d'être dédommagés de façon appropriée³⁶⁷. Et que dire sinon des difficultés d'emploi auxquelles se heurtent les mutilés ?

³⁶³ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-1949*, op. cit., p. 74-78. Prost rappelle d'ailleurs que les vétérans qui souffrent d'infirmités particulières vont créer tardivement plusieurs associations spécialisées.

³⁶⁴ Il s'agit du « mouvement combattant » qui regroupe l'ensemble des associations françaises d'anciens combattants du premier conflit mondial.

³⁶⁵ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française I*, op. cit., p. 18 et 31.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 31.

³⁶⁷ Sur la constitution du régime de pensions d'invalidité en vigueur avant 1919, voir : *Ibid.*, p. 14-18.

Lorsqu'ils ne refusent pas simplement de les engager, la plupart des patrons leur versent un salaire inférieur à celui des autres employés, jugeant qu'ils sont nécessairement moins productifs³⁶⁸. C'est donc pour pallier l'indifférence et l'ingratitude de la société et de l'État que les mutilés fondent les premières associations d'anciens combattants de la Grande Guerre. Les efforts de ces associations mènent d'ailleurs à la mise en place de l'*Office national des mutilés* en 1918³⁶⁹, à la promulgation de la loi du 31 mars 1919 sur les pensions d'invalidité et à la création du *Ministère des Pensions* en 1920.

Dès le début de la démobilisation, les anciens combattants, rendus à la vie civile, partagent l'insatisfaction des mutilés et sont confrontés à des problèmes similaires. Ceux-ci se heurtent de plein fouet à l'indifférence des civils et éprouvent des difficultés financières liées à l'absence d'emploi. Malgré les efforts du gouvernement – exonération d'impôt et prime de démobilisation –, le mécontentement gagne rapidement les rangs des démobilisés qui récupèrent rarement leur emploi d'avant la guerre. Lorsque ceux-ci arrivent au terme de leur prime de démobilisation, ils se retrouvent bien souvent plongés dans la misère³⁷⁰.

Puisque plusieurs associations de mutilés sont réfractaires à accueillir les démobilisés dans leurs rangs, de multiples associations sont formées dans le but de défendre leurs droits. Parmi celles-ci, on compte les associations générales – ouvertes à tous les vétérans – ainsi qu'un nombre surprenant de petites associations spécialisées. Ces dernières se constituent de vétérans qui partagent soit des idées politiques, soit des liens militaires ou, encore, un métier³⁷¹.

Malgré leur nombre florissant, les associations spécialisées conservent des effectifs modestes et exercent par conséquent une influence somme toute relative. Les associations générales – nous pensons plus particulièrement à l'*Union fédérale (UF)* et à l'*Union*

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 20-21.

³⁶⁹ L'Office national des mutilés est chargé de s'occuper de la rééducation et du placement des mutilés de guerre.

³⁷⁰ La prime de démobilisation équivalait à peu près à deux mois de salaire. Sur l'exonération d'impôt et la prime de démobilisation, voir : *Les Anciens Combattants et la société française I, op. cit.*, p. 52-53.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 83-85. Prost relève aussi l'apparition tardive d'associations de mutilés qui souffrent d'une invalidité particulière.

nationale des combattants (UNC) – marquent toutefois le mouvement combattant de façon plus significative tant par leur ampleur que par leurs réalisations.

D’abord fondée pour défendre les intérêts des mutilés, l’*UF* ouvre ses portes aux démobilisés dès le début des années vingt, ce qui lui permet de devenir la plus puissante association d’anciens combattants. Implantée dans l’ensemble des départements de France – rappelons que l’*UF* fédère une multitude d’associations départementales –, elle compte à peu près 251 133 membres en 1921 et plus 936 325 en 1932³⁷². Encadrée par des hommes issus du secteur public, principalement de petits fonctionnaires, des professeurs et des instituteurs, l’*UF* affiche une orientation centriste à tendance socialiste³⁷³.

L’*Union nationale des combattants (UNC)* est quant à elle fondée en 1918 pour venir en aide aux démobilisés. Ces promoteurs « sont des hommes d’œuvres, démocrates-chrétiens ou catholiques-sociaux³⁷⁴ » qui entretiennent des liens étroits avec le milieu des affaires, le gouvernement, l’armée et l’Église catholique³⁷⁵. L’*UNC* obtient donc une aide financière et matérielle, de même qu’une caution morale de la part de ces instances, ce qui lui permet de s’imposer d’une manière fulgurante à travers l’hexagone. L’armée lui permet même de recruter dans les casernes, les dépôts et les foyers militaires. Toutefois, comme l’écrit Antoine Prost,

[à] la différence de l’*UF*, l’*UNC* n’est pas née d’un mouvement spontané. Elle n’est pas une réponse apportée par des soldats directement concernés aux difficultés auxquelles ils se heurt[ent] chaque jour. C’est une entreprise hiérarchique, qui part du sommet et descend de Paris vers la province, avec la volonté d’encadrer les démobilisés un peu comme un patronage évite aux gamins des villes les dangers de la rue³⁷⁶.

³⁷² Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume II. Sociologie*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 41 et 60.

³⁷³ *Ibid.*, p. 162.

³⁷⁴ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-1949, op. cit.*, p. 85.

³⁷⁵ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française I, op. cit.*, p. 58-63.

³⁷⁶ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-1949, op. cit.*, p. 85.

Ses dirigeants, contrairement à ceux de l'*UF*, évoluent dans le secteur privé à titre de cadres supérieurs ou pratiquent des professions libérales³⁷⁷. Par conséquent, l'*UNC* affiche des tendances nettement plus conservatrices, pour ne pas dire de droite. Les plus radicaux de leurs dirigeants et de leurs membres parisiens entretiennent d'ailleurs une inquiétante proximité avec les ligues fascistes lors des événements du 6 février 1934³⁷⁸. L'*UNC* compte elle aussi des fédérations dans l'ensemble des départements du pays et ses effectifs se chiffrent à 317 062 adhérents en 1921 et à 864 523 en 1932³⁷⁹.

Antoine Prost a déjà démontré que le mouvement combattant est d'une grande hétérogénéité. En effet, les anciens combattants proviennent de diverses régions de la France, évoluent dans différents groupes sociaux-professionnels, appartiennent à toutes les classes sociales et adhèrent à différents horizons politiques. D'ailleurs, la base populaire des associations, principalement composée d'agriculteurs et d'ouvriers, est largement dominée par les membres provenant des régions rurales. Les cadres sont, quant à eux, principalement issus de la petite et moyenne bourgeoisie urbaine³⁸⁰. Prost écrit :

On voit la complexité du mouvement combattant : il n'a pas même visage à la base et au sommet. D'un côté, c'est vraiment un mouvement d'anciens combattants : après une guerre qui fut celle de la nation en arme, c'est un mouvement de masse, un mouvement populaire, où l'on retrouve le poids des traditions culturelles d'une société encore largement villageoise. De l'autre, c'est une œuvre sociale et un groupe de pression, aux mains d'une petite et moyenne bourgeoisie de province³⁸¹.

Néanmoins, le mouvement combattant s'avère être d'une surprenante efficacité et parvient à faire bloc durant l'entre-deux-guerres.

³⁷⁷ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française II*, op. cit., p. 160.

³⁷⁸ Sur cette question, voir : Robert Soucy, « France : Veterans' Politics Between the Wars », in Stephen R. Ward (dir.), *The War Generation. Veterans of the First World War*, Port Washington, Kennikat Press, 1975, p. 71-91.

³⁷⁹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française II*, op. cit., p. 41 et 60.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 160.

³⁸¹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume III. Mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, introduction [s.p.].

Le début des années vingt est marqué par une volonté d'unification des associations de vétérans. Les tentatives pour former des congrès et des comités interassociatifs se succèdent. Cependant, les vétérans demeurent divisés. Leurs divergences politiques nuisent grandement aux efforts de conciliation entre les associations. Deux grandes lignes de pensées semblent scinder leurs rangs. D'un côté, on retrouve les associations conservatrices et de droite – parmi lesquelles on compte la puissante *UNC* – qui préconisent une politique de fermeté envers l'Allemagne tout en affichant une certaine hostilité envers la *Société des Nations*. De l'autre côté, se situent les associations centristes à tendance socialiste qui, comme l'*UF*, se montrent favorables aux politiques de réconciliation avec l'Allemagne tout en soutenant la *Société des Nations*. Quoi qu'il en soit, en 1924, les grandes associations vont créer un comité d'entente et développer un programme dans lequel elles formulent non seulement leurs revendications matérielles, mais aussi leur positionnement en ce qui a trait aux droits civiques et moraux. Le comité organise alors une campagne de presse, ainsi que des réunions et des manifestations, dans les buts de faire pression sur le gouvernement et d'obtenir une revalorisation des pensions. En juillet 1925, les vétérans obtiennent finalement gain de cause lorsque le Sénat ratifie le projet de majoration des pensions voté par la Chambre quelques mois auparavant³⁸². C'est finalement lors des *États généraux de la France meurtrie*, congrès interassociatif qui se tient à Versailles du 11 au 13 novembre 1927, que les différentes associations d'anciens combattants décident de se fédérer et de mener une action civique cohérente.

Au terme du congrès de Versailles, quatre-vingt-cinq associations se regroupent sous les bannières de la *Confédération nationale des anciens combattants et victimes de guerre (CNACVG)*. Rassemblant près de trois millions d'individus au tournant des années 1920-1930, la *CNACVG* « laiss[e] à chaque association son indépendance, mais organis[e] leur collaboration³⁸³ ». Celle-ci est « administrée par un conseil de cinquante membres élus par une assemblée de cinq cents délégués représentant les diverses associations, la représentation

³⁸² Sur les tentatives d'unification des associations d'anciens combattants au cours des années vingt et la première bataille de pensions, voir : Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française I*, op. cit., p. 91-97.

³⁸³ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants 1914-1949*, op. cit., p. 90.

de chacune de celles-ci étant proportionnelle à ses effectifs³⁸⁴ ». La *CNACVG* permet aux associations de mener plusieurs luttes de concert et de remporter de grandes victoires matérielles telles que la création de la retraite du combattant en 1930³⁸⁵ et la loi de 1935 sur le statut des grands mutilés³⁸⁶.

Outre les avancées matérielles qu'elles parviennent à obtenir au prix de chaudes luttes, les associations départementales et nationales de vétérans accomplissent un certain nombre de réalisations sociales et législatives. À une époque où l'État en est encore à ses balbutiements en ce qui a trait à l'aide sociale, les associations font office de précurseur dans le domaine. Elles vont édifier tout un système d'assistance et d'assurance pour venir en aide à leurs membres³⁸⁷. Elles développent notamment plusieurs services afin de soutenir les anciens combattants tout au long de leur processus de demande d'indemnisation ; elles mettent en place des secrétariats, des cabinets médicaux et des services de consultations juridiques à même leurs établissements. Les associations fournissent aussi un soutien financier à leurs membres. Alors que certaines d'entre elles aident directement les plus démunis en leur accordant des versements de secours et des allocations, d'autres organisent des sociétés de secours mutuel qui permettent de distribuer des allocations familiales, des prêts, des primes à la naissance, des allocations de décès, des remboursements de frais médicaux et des allocations de secours en cas de maladie. À la même époque, les associations développent des sociétés mutuelles de retraite grâce auxquelles les anciens combattants parviennent à toucher une pension. Elles prennent aussi des initiatives dans le domaine sanitaire et médical en fondant un certain nombre d'établissements destinés à venir en aide non seulement aux anciens combattants, mais aussi à la population civile. Des foyers de mutilés, des dispensaires, des maisons de repos, des sanatoria, des maisons de retraite et

³⁸⁴ Robert Soucy, « France : Veterans' Politics Between the Wars », *loc. cit.*, p. 70. Nous traduisons.

³⁸⁵ Par cette loi, la République attribue une pension à tout homme âgé de plus de cinquante ans qui possède la Carte du Combattant. *Journal officiel* 1930, no 22, 16 novembre 1930, p. 469-471.

³⁸⁶ Cette loi reconnaît le droit des anciens combattants à être dédommagés selon la gravité de leur blessure. De plus, elle contribue à améliorer la situation financière des grands mutilés. *Cahiers de l'Union fédérale des combattants*, Paris, août-septembre, 1938, p. 2.

³⁸⁷ Les lignes qui suivent proposent un résumé des observations faites par Antoine Prost dans *Les Anciens Combattants et la société française II*, *op. cit.*, chapitre VII.

même un village sanitaire sont érigés et administrés par les associations nationales et départementales avec le soutien de l'*Office national des mutilés*. De plus, celles-ci s'impliquent activement auprès de la jeunesse en créant des colonies de vacances ou, encore, des Maisons de pupilles destinées à accueillir les orphelins de guerre. Notons aussi que certaines associations développent des œuvres caritatives dans leur communauté. En guise d'exemples, rappelons qu'elles fondent des sociétés d'habitations à loyer modique, créent des sociétés de crédits immobiliers, subventionnent des œuvres antituberculeuses et entretiennent des vestiaires et des œuvres de layettes. Prost rappelle que malgré la précarité et la vulnérabilité du système d'assurance et d'assistance mis en place par les associations, celui-ci a secouru plusieurs millions d'individus durant l'entre-deux-guerres en « jouant une indispensable fonction de suppléance³⁸⁸ ».

Au plan législatif, les associations jouent le rôle d'instrument de pression qui participe notamment à réformer la justice militaire. Notons que les vétérans demeurent marqués par l'autorité absolue pratiquée dans l'armée. Durant le conflit, nombre de leurs frères d'armes ont été « condamnés et exécutés injustement par des conseils de guerre spéciaux³⁸⁹ » présidés par des officiers juridiquement inaptes et étrangers aux réalités des combattants. Ils s'emploient donc, non seulement à changer un système de justice arbitraire et abusif, mais aussi à réhabiliter leurs pairs victimes des conseils de guerre. En 1928, leurs efforts portent fruit lorsque le code de justice militaire est finalement révisé. Une série de mesures sont alors adoptées pour soumettre la justice militaire aux principes de la République³⁹⁰. En 1932, les associations d'anciens combattants parviennent aussi à obtenir une cour spéciale de justice militaire composée de magistrats et d'anciens combattants pour réviser les condamnations jugées arbitraires³⁹¹.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 229 et 235.

³⁸⁹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française III, op. cit.*, p. 94.

³⁹⁰ Antoine Prost indique que le code de justice militaire met en place un corps d'officiers spécialisé en justice militaire, qu'il assure « l'indépendance des tribunaux militaires envers le commandement », qu'il « donne des garanties aux justifiées » et qu'il inclut le simple soldat dans la constitution de conseils de guerre. *Ibid.*, p. 97-98.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 96.

Le devoir de mémoire auquel se consacrent les vétérans ne se restreint pas à ces quelques efforts législatifs, il s'étend bien entendu au plan commémoratif. Les associations s'emploient à perpétuer collectivement le souvenir des sacrifices consentis durant cette guerre qui devait être « la dernière des dernières ». Ainsi jouent-elles, par exemple, un rôle important au sein du vaste mouvement populaire qui a mené à l'édification de milliers de monuments aux morts à travers la France. Bien qu'elles ne soient pas directement impliquées dans le processus de création de ces monuments, leur adhésion est un facteur essentiel à la réussite de tels projets. Les associations s'impliquent aussi activement dans l'animation de la vie locale³⁹². Tous les rassemblements collectifs sont bons pour rappeler à la collectivité la dette qu'elle a contractée envers les hommes tombés au combat. La Fête nationale du 14 juillet, les fêtes de villages et les célébrations du 11 novembre sont autant d'occasions pour rendre hommage aux morts et fêter la fraternité des survivants. Bien entendu, les vétérans profitent aussi de ces festivités pour prendre la parole, rappelant les sacrifices auxquels ils ont consenti et partageant les leçons qu'ils ont tirées de leur expérience. Tout est un prétexte pour exposer les horreurs de la guerre et pour attaquer le militarisme. Même les séances récréatives organisées par les associations (projections cinématographiques et manifestations théâtrales) servent à faire la promotion du pacifisme et à éduquer les populations.

Se profilent ici les trois caractéristiques fondamentales du discours élaboré par les associations françaises d'anciens combattants de la Grande Guerre : soit, le pacifisme, le moralisme et la volonté de participer à l'éducation civique de la population.

Comme l'a déjà démontré Antoine Prost, les associations locales sont d'abord et avant tout des confréries modernes et laïcisées profondément ancrées dans le milieu rural dont elles « épousent les usages, les mœurs et les rythmes³⁹³ ». Les vétérans reprennent les formes traditionnelles de sociabilité pour arriver à perpétuer le souvenir de la Grande Guerre et à promouvoir leur discours en se mettant au service de leur collectivité. Comme nous le verrons au cours des pages qui suivront, ceux-ci conçoivent leur rôle comme un

³⁹² Prost explique l'influence des associations locales dans les villages par leur supériorité numérique sur les autres foyers de sociabilités, l'unanimité de la population devant le culte des morts et la faible présence de la jeunesse dans les villages. Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française II*, op. cit., p. 198-200.

³⁹³ *Ibid.*, p. 235 et 229.

prolongement de leur engagement pendant la guerre. Prost a montré qu'ils se croient investis d'une légitimité historique, qu'ils partagent la ferme conviction que leur expérience commune de la guerre et la fraternité née dans les tranchées leur confèrent non seulement la responsabilité de mener à terme une mission d'ordre morale et civique, mais aussi l'autorité morale nécessaire pour remplir cette mission³⁹⁴.

2.1.5 Le discours combattant

Dans *Les Anciens Combattants et la société française*, Antoine Prost a déjà étudié comment s'articule le discours combattant. Nous n'entendons pas remettre en cause ses observations. Nous proposons simplement d'en relever les principales composantes puisque plusieurs de celles-ci se retrouvent aussi dans le « discours vétéran » élaboré par les auteurs à l'étude.

Tout d'abord, il est primordial de mentionner que la visée première du discours combattant est de proposer une vision du monde qui favorise non seulement l'unification des anciens combattants et de la nation française, mais aussi un consensus transnational. Il s'agit de promouvoir une morale teintée d'humanisme. La paix doit l'emporter sur la patrie. Le patriotisme doit se prolonger, s'élargir et tendre vers l'universalité³⁹⁵.

Le discours combattant évite sciemment d'afficher des opinions politiques trop marquées en faveur de certains partis ou de proposer de nouvelles idées. Il emploie volontairement des idées déjà profondément ancrées dans la société française de l'époque. Rappelons ici que le mouvement combattant regroupe des hommes de tous les horizons. C'est pourquoi le discours combattant tend à taire ce qui pourrait faire naître des divergences à l'intérieur du mouvement et fait la promotion d'idées partagées par l'ensemble des anciens combattants.

³⁹⁴ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française III*, op. cit., p. 174.

³⁹⁵ Prost observe que, dans le discours combattant, « l'amour de l'humanité ne limite pas le patriotisme, il l'accomplit en le dépassant : ce n'est pas un obstacle, une barrière, mais un débordement chaleureux ». *Ibid.*, p. 84. Nous reviendrons un peu plus loin sur la façon dont les anciens combattants redéfinissent le patriotisme.

Sur le plan moral, Prost a montré que le discours combattant prône le retour aux grandes vertus civiques de manière à unir des hommes provenant de divers milieux autour d'une unité morale. En fait, l'esprit combattant ne serait rien de moins qu'une interprétation de la morale civique traditionnelle composée, entre autres, de la primauté de l'intérêt général sur les intérêts particuliers, du refus des illusions et de l'inaction, de la volonté de paix et de l'esprit de justice³⁹⁶. Le moralisme marque d'ailleurs l'ensemble du discours politique du mouvement combattant qui – sans s'impliquer en politique de manières directes³⁹⁷ – promeut certaines idées politiques qui pourraient, selon les vétérans, favoriser la restauration morale de la nation.

Sur le plan politique, la plupart des associations clament leur apolitisme. Rares sont celles qui vont afficher ouvertement leur soutien à un parti. Ainsi parviennent-elles à éviter une dispersion de leurs effectifs. Puisque leurs membres sont libres d'adhérer au parti de leur choix, chacun d'entre eux participe à diffuser l'esprit combattant et exerce une certaine influence dans leur milieu.

Prost a aussi montré que le discours politique du mouvement combattant, bien qu'il soit teinté par la mouvance antiparlementaire en vogue à cette époque, ne participe en rien à la montée du fascisme français. Au contraire, l'historien affirme que le mouvement combattant s'y oppose par les principes de la morale civique qu'il défend. En encadrant un peu plus de trois millions d'individus, le mouvement combattant aurait, selon lui, freiné la montée du fascisme français.

Il n'en demeure pas moins que le mouvement combattant multiplie les attaques contre la classe politique. Leur discours s'emploie à discréditer les politiciens qu'il présente comme les grands responsables de l'hécatombe de 14-18, comme l'antithèse même des anciens combattants. Au cours des années 30, le mouvement combattant s'attaque à l'institution politique en proposant une réforme de l'État. Après avoir procédé à une analyse sérieuse du régime parlementaire, les vétérans présentent certaines mesures pour arriver à améliorer son

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 166-168.

³⁹⁷ Prost affirme avec raison que le mouvement combattant est trop souvent associé aux ligues fascistes par les historiens. Il signale d'ailleurs que seulement « 1.2% des titulaires de la carte du combattant dans la Seine » joignent les rangs des *Croix de feu*. *Ibid.*, p. 119.

fonctionnement³⁹⁸. Malgré les efforts considérables déployés par les anciens combattants, leurs idées semblent n'avoir eu aucune résonance à l'extérieur du mouvement combattant. Bien que leurs idées sur la réforme de l'État n'aient pas eu de répercussions sociales, peut-on prétendre pour autant qu'il en va de même de l'ensemble de leur discours ? Certaines de leurs idées politiques n'exercent-elles pas une influence sur leurs compatriotes ? Ne constituent-elles pas une sorte de terreau où s'est développée, au cours du siècle dernier, une nouvelle manière de concevoir et de raconter la guerre ?

Comme nous le mentionnons dans le chapitre précédent, l'expérience extrême à laquelle ces hommes ont été confrontés entre 1914 et 1918 leur a permis de prendre conscience du caractère illusoire des discours qui ont motivé leur participation au conflit. Face aux souvenirs de cette expérience, la légitimité de ces discours est remise en question. Les réalités auxquelles ont été confrontés ces hommes semblent être venues à bout de leurs certitudes d'autrefois. Rappelons toutefois que les civils demeurent bercés d'illusions ; leur conception de la guerre s'enracine dans les discours engendrés par la culture de guerre et la tradition épique. Dès lors, les anciens combattants sont animés par la volonté de transmettre la vérité sur la guerre, vérité dont ils affirment être les seuls détenteurs.

Drapé d'une autorité morale que lui confère l'expérience, le mouvement combattant entreprend d'éduquer les masses dans le but d'éviter que ne se reproduisent les erreurs qui ont mené à l'hécatombe de 14-18. Le « Plus jamais ça » cité à maintes reprises par les dirigeants du mouvement résume assez bien leurs intentions. Il s'agit ici de faire la guerre à la guerre ou, plutôt, de détruire les traditions et les mentalités qui mènent à celle-ci.

Prost a montré que le pacifisme combattant s'exprime d'abord par une opposition marquée au patriotisme « étroit, exclusif, agressif », c'est-à-dire au nationalisme³⁹⁹. Puisque ce dernier a contribué à légitimer et à alimenter le premier conflit mondial, les anciens combattants le refusent et voient en lui un danger potentiel. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils rejettent toutes formes de patriotisme. Comme le rappelle Prost, ils proposent de substituer un patriotisme élargi, réfléchi et éclairé qui associe l'amour de la patrie à l'amour

³⁹⁸ Pour une analyse exhaustive de la réforme de l'État et de la réforme électorale proposées par le mouvement combattant, voir : *Ibid.*, p. 187-199.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 82.

de l'humanité à ce « patriotisme exagéré » qu'est le nationalisme⁴⁰⁰. On voit poindre ici non seulement la volonté de mettre en place une collaboration internationale, mais aussi celle de condamner une idéologie cocardière qui alimente les divisions. Au cours des années, cette volonté s'exprime d'ailleurs à travers l'appui qu'apporte une partie du mouvement combattant aux politiques extérieures d'Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, et à la mise en place de la *Société des Nations*.

Le pacifisme du mouvement combattant s'exprime aussi par un antimilitarisme marqué. Notons d'abord que le quotidien des associations d'anciens combattants n'est en aucun cas le prolongement de la vie militaire ; en fait, l'une et l'autre semblent inconciliables. Les pratiques et les coutumes adoptées par la quasi-totalité des associations témoignent de leur flagrant mépris pour l'institution militaire. Plutôt que de reprendre une structure hiérarchique, les associations adoptent un mode de fonctionnement démocratique : les membres sont appelés à voter lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes ou, encore, d'élire les dirigeants. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la plupart de ces derniers sont issus du rang ; mis à part à l'*UNC*, les officiers sont sous-représentés parmi les dirigeants des associations. Notons aussi que tout ce qui rappelle la hiérarchie et la discipline militaire est rejeté en bloc par la grande majorité des associations. Ce mépris de l'institution militaire résulte de l'expérience militaire à laquelle les combattants ont été confrontés, épreuve qui les a inutilement contraints à l'humiliation, la souffrance et l'impuissance. La vie militaire – avec tout ce qu'elle comporte d'abusif et de restrictif – a été vécue, par eux, comme un véritable calvaire. Conséquemment, une fois rendus à la vie civile, les anciens combattants ne manquent pas l'occasion de critiquer ouvertement l'illogisme du système hiérarchique dont ils ont été trop souvent victimes.

Rappelons qu'il existe deux conceptions différentes et irréconciliables de la guerre au sein même de l'institution militaire. D'une part, les officiers du haut commandement partagent une conception stratégique de la guerre, conception qui se fait à partir de cartes, de manuels et de rapports sur lesquels ils établissent leurs projections et leurs anticipations avant de donner leurs ordres ; c'est une espèce de vue d'ensemble, surplombante qui ne prend pas en considération les réalités auxquelles sont confrontés les combattants sur le terrain. D'autre

⁴⁰⁰ *Ibid*, p. 83 et 85.

part, les hommes du rang et les officiers de troupes partagent une conception tactique de la guerre. Ils doivent s'adapter et apprendre à composer avec les ordres et les facteurs ambiants. Ils ont donc une vue de l'intérieur qui demeure fragmentaire parce qu'elle se fait justement depuis le terrain.

La guerre est donc pensée par des hommes qui ne partagent pas le quotidien des combattants. Leurs décisions se basent la plupart du temps sur des besoins stratégiques et sur la volonté d'appliquer le règlement et la discipline militaire plutôt que de prendre en considérations les réalités du terrain, ce qui met inutilement en danger la vie des combattants. Faute de comprendre les réalités du combat, les officiers supérieurs donnent des ordres qui, bien souvent, ne semblent avoir aucun sens sur le champ de bataille. On comprend donc assez aisément pourquoi ils deviennent une cible de choix du discours combattant. Pour ne pas faire entorse au règlement et à la discipline militaire, trop de combattants ont dû risquer leur peau inutilement. Dès lors, les anciens combattants se font un point d'honneur de souligner la bêtise militaire. Ainsi s'appliquent-ils à décrire l'aveuglement dans lequel le pouvoir plonge le haut commandement et, par le fait même, toute l'institution militaire.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'antimilitarisme du mouvement combattant s'exprime aussi par sa volonté de réhabiliter les victimes des conseils de guerre et de réformer le code de justice militaire. C'est visiblement contre les injustices perpétrées au nom de la toute-puissance de la hiérarchie militaire que les associations luttent avec acharnement. Il s'agit pour les anciens combattants de saper le prestige et la gloire de l'institution militaire.

Au militarisme qui fait l'éloge de la guerre, le mouvement combattant oppose la cruelle réalité. Il entend éduquer les masses en donnant à voir le vrai visage de la guerre et ces conséquences funestes. Le culte des morts qu'ils développent au lendemain du conflit s'inscrit en ce sens. Comme l'a montré Prost, c'est un culte qui ne laisse pas place à « l'exaltation des valeurs militaires et guerrières » et qui met à l'avant « la souffrance, les misères et le deuil plus que la victoire⁴⁰¹ ».

Les anciens combattants se font aussi un point d'honneur de parfaire l'éducation pacifiste des jeunes générations. Pour ce faire, ils convient les écoliers dans les cérémonies du 11 novembre, organisent des pèlerinages dans des cimetières militaires, programment des

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 101.

projections de films pacifistes ou de pièces de théâtre antimilitaristes et mettent en place des concours scolaires ayant pour thème la paix⁴⁰². Par-dessus tout, ils s'acharnent à promouvoir des représentations réalistes de la guerre. Le temps où l'histoire militaire, les légendes et les images d'Épinal perpétuaient sans résistance une vision héroïque et épique de la guerre est désormais révolu. Le vieux précepte selon lequel la guerre est profondément ancrée dans la nature de l'Homme – et qu'elle est, par conséquent, inévitable – est contesté par le mouvement combattant qui s'emploie à préserver la paix en convainquant l'opinion publique que la guerre n'est pas un mal nécessaire, mais plutôt le symptôme d'une civilisation contaminée par un nationalisme outrancier et l'esprit de parti. Dans une large mesure, le mouvement combattant tente d'ailleurs de favoriser le dialogue entre les différents pays et de diffuser leurs idées à l'étranger ; c'est pourquoi il participe activement à développer des relations internationales avec des associations étrangères d'anciens combattants.

Sous l'impulsion donnée par les associations françaises, un internationalisme vétéran voit le jour dès les années vingt. On assiste alors à la mise en place de la *Fédération Interalliée des Anciens Combattants (FIDAC)* et de la *Conférence Internationale des Associations de Mutilés et Anciens Combattants (CIAMAC)*. Malgré certaines divergences politiques – la *FIDAC* demeure hostile envers les anciennes nations rivales alors que la *CIAMAC* travaille à la réconciliation internationale – ces associations internationales partagent des visées similaires à celles du mouvement combattant français : soit, la commémoration des morts, la défense des intérêts matériels et morales des anciens combattants et, surtout, la promotion de la paix⁴⁰³.

Il convient néanmoins de relativiser l'impact qu'a exercé le discours combattant sur la société française de l'époque ; d'abord parce qu'il ne semble avoir qu'un faible écho à l'extérieur du milieu combattant – en témoigne notamment l'échec de la campagne pour la réforme de l'état et l'entrée en guerre de la France en 1940 ; et, ensuite, parce qu'il ne semble pas avoir fait l'unanimité au sein même du mouvement. Dans son ouvrage, Prost souligne

⁴⁰² *Ibid.*, p. 103.

⁴⁰³ Sur l'internationalisme vétéran, voir : Julia Eichenberg, « Veteran's Associations », in Ute Daniel *et al.* (dir.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, en ligne, <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/veterans_associations>, consulté en septembre 2018 et Julia Eichenberg et John Paul Newman (dir.), *The Great War and Veteran's Internationalism*, Basingstoke/New York, Palgrave Macmillan, 2013.

que d'importantes dissensions idéologiques – comme en témoignent les rapports entre l'*UNC* avec l'*UF* – ont toujours divisé le mouvement malgré de constants efforts pour minimiser les mésententes et préserver l'unité. Selon lui, la visée première du discours combattant était de favoriser l'esprit de groupe, de faire croire qu'il existait bel et bien une unité entre les anciens combattants. En fait, ce discours aurait été élaboré par les dirigeants des associations qui appartenaient pour la plupart à la classe moyenne, et les simples adhérents ne semblent pas tous accorder une grande importance aux idées qu'il véhicule. Par exemple, Prost démontre que l'action civique préconisée par le discours ne semble pas mobiliser l'opinion des anciens combattants de façon unanime selon les milieux et les régions où évoluent leurs associations⁴⁰⁴.

Prost soutient d'ailleurs que « l'esprit combattant est un mythe », et que « le discours combattant n'est que littérature destinée à entretenir l'illusion d'une communauté⁴⁰⁵ ». L'esprit et le discours combattant auraient été conçus par des hommes, issus de la classe moyenne, qui auraient cherché à faire du mouvement combattant un organe qui leur aurait permis de jouer un rôle politique et social d'envergure⁴⁰⁶. Loin de nous l'idée de remettre en question la démonstration érudite d'Antoine Prost. Cependant, il nous semble que le discours combattant, même s'il n'a pas atteint les visées politiques et idéologiques qu'il s'était fixées et qu'il n'a pas contribué à transformer concrètement la société française de l'entre-deux-guerres, a marqué les esprits d'une manière durable en Occident. Certaines idées autour desquelles le discours combattant s'articule sont aussi utilisées par les écrivains-vétérans du XX^e siècle pour structurer leur discours. Nous l'avons mentionné d'entrée de jeu, il est hasardeux de soutenir que le « discours vétéran » est un simple calque du discours développé par les associations. Nous croyons plutôt qu'ils se sont constitués l'un et l'autre au même moment, s'interpénétrant et s'influençant, résultant tous deux des circonstances et du contexte de l'époque qui les ont vus naître. Il nous paraît donc indéniable que les idées sur lesquelles ces discours se sont érigés constituent le terreau où s'enracine une nouvelle

⁴⁰⁴ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française II*, op. cit., p. 213.

⁴⁰⁵ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française III*, op. cit., p. 221.

⁴⁰⁶ Sur cette question, voir : *Ibid.*, p. 219-221.

conception de l'expérience guerrière qui a chamboulé notre façon d'appréhender et de raconter la guerre.

Si l'influence exercée par le discours combattant sur la société française demeure somme toute relative, il n'en demeure pas moins que les associations de vétérans ont joué un rôle essentiel durant l'entre-deux-guerres. Elles ont su développer des structures pour venir en aide aux anciens combattants et à leur famille, favorisant ainsi la réinsertion de quelques millions d'individus. Elles ont aussi joué un rôle clé dans l'animation de la vie locale tout en contribuant à perpétuer le souvenir de la guerre et la mémoire de leurs frères d'armes tombés pour la patrie. De plus, au plan politique, elles ont « joué un rôle régulateur, d'apaisement, et de modération⁴⁰⁷ » en recueillant dans leurs rangs et en encadrant un groupe d'hommes qui aurait autrement pu constituer le terreau propice au développement d'un fascisme français.

2.2 L'exemple américain

À certains égards, la majorité des associations de vétérans américains du XX^e siècle sont comparables aux associations françaises qui ont vu le jour au lendemain de la Grande Guerre. Tout comme leurs homologues français, les vétérans américains développent leurs associations en mettant en place un mode de fonctionnement qui repose sur une structure tripartite (locale, départementale et nationale) grâce à laquelle elles acquièrent une efficacité redoutable. Les associations américaines parviennent ainsi à constituer un groupe de pression qui obtient rapidement des avantages matériels pour les anciens combattants (pensions, retraites, soins médicaux, etc.). Nous avons vu précédemment que les vétérans américains s'impliquent aussi au sein de leurs collectivités en développant plusieurs œuvres sociales et en jouant un rôle clé dans l'animation locale. Qui plus est, les associations américaines remplissent, elles aussi, une fonction morale. Contrairement aux associations françaises, critiques du patriotisme et du militarisme, voire pacifistes, la plupart d'entre elles promeuvent un patriotisme agressif dans le but d'assurer la sauvegarde des valeurs traditionnelles de la société américaine et de conserver le *statu quo*.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 184.

Comme nous le mentionnions précédemment, le patriotisme promu par les associations américaines s'enracine dans « l'amour du pays et de son héritage démocratique », « la dévotion pour le capitalisme » et « la croyance en la supériorité morale du peuple américain⁴⁰⁸ ». Toutefois, le patriotisme « se constitue par opposition à tout ce que les associations craignent et détestent⁴⁰⁹ », à tout ce qui pourrait constituer un danger potentiel pour leur mode de vie ou entacher leur vision du monde. Ainsi, les associations luttent-elles, entre autres choses, contre l'immigration, le communisme et le syndicalisme. En 1919, par exemple, une fusillade sanglante éclata lorsque les membres de l'*American Legion* de Centralia attaquèrent le siège de l'*Industrial Workers of the World*, un syndicat international de travailleurs pacifistes⁴¹⁰. L'année suivante, l'*American Legion* et la *VFW* soutinrent la loi sur la restriction de l'immigration⁴¹¹.

Tout comme les vétérans français, les vétérans américains sont convaincus qu'ils ont acquis une expérience qui leur confère une certaine autorité morale. L'historien américain Donald J. Lisio affirme que « parce qu'ils ont été entraînés pour la guerre et qu'ils se sont battus pour la démocratie, les vétérans considèrent qu'ils sont spécialement qualifiés pour transmettre et promouvoir les définitions, les pratiques et les rituels du patriotisme⁴¹² ». Mais, à la différence des associations françaises, les associations américaines ne tentent pas de redéfinir le patriotisme ; elles continuent plutôt d'afficher un patriotisme des plus cocardier. Elles s'élèvent d'ailleurs contre les idées pacifistes – qu'elles jugent anti-américaines – et s'enferment dans la logique du « si vis pacem, para bellum⁴¹³ ». Pour les anciens combattants

⁴⁰⁸ Donald J. Lisio, « United States : Bread and Butter Politics », *loc. cit.*, p. 39. Nous traduisons.

⁴⁰⁹ *Idem*. Nous traduisons.

⁴¹⁰ Durant la fusillade, six personnes perdirent la vie. Les membres de l'*American Legion*, qui avaient ouvert le feu en premier, ne furent jamais poursuivis devant la justice. Le syndicaliste Wesley Everest, après avoir été arrêté pour le meurtre supposé d'un légionnaire, fut remis le soir même aux mains des membres de l'*American Legion* qui le ligotèrent, le traînèrent derrière une voiture, le castrèrent, le pendirent à un pont et le criblèrent de balles. À la suite d'un procès arbitraire, onze syndicalistes furent condamnés à vingt-cinq ans de prison. Frank Browning, John Gerassi, *Histoire criminelle des États-Unis*, Paris, Nouveau monde éditions, coll. « Poche Histoire », 2015, p. 322-323.

⁴¹¹ Donald J. Lisio, « United States : Bread and Butter Politics » *loc. cit.*, 40.

⁴¹² *Ibid.*, p. 39-40. Nous traduisons.

⁴¹³ Si tu veux la paix, prépare la guerre.

américains, seule une armée bien entraînée et bien équipée semble à même d'instaurer une paix durable.

Le patriotisme promu par les associations américaines s'alimente, bien entendu, du souvenir de la guerre. Cette dernière est d'ailleurs présentée par les vétérans comme un mal nécessaire à la survie et à l'expansion de la nation américaine. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin comment cette idée s'enracine dans l'esprit des vétérans dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Contrairement aux anciens combattants français, les vétérans américains conçoivent le devoir de mémoire comme une partie intégrante de la culture de guerre ; il ne s'agit pas de perpétuer la mémoire des disparus de manière à discréditer la guerre, mais plutôt d'instrumentaliser le sacrifice des combattants dans le but d'alimenter le patriotisme américain.

Rappelons que le mouvement vétéran américain n'est pas aussi hétérogène que le mouvement vétéran français. Depuis la création de la *Grand Army of the Republic (GAR)* en 1866 jusqu'à aujourd'hui, le mouvement est dominé par une majorité d'individus partageant des idées conservatrices et ultra-patriotiques. Il faut attendre l'avènement des associations de vétérans de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Vietnam avant qu'un discours pacifiste et libéral ne soit soutenu publiquement par certaines associations. Toutefois, celles-ci demeureront toujours minoritaires au sein du mouvement vétéran américain. Notons d'ailleurs que celui-ci entretient depuis toujours une étroite relation avec le parti républicain⁴¹⁴. Il ne fait aucun doute que les vétérans affichent une unité politique et partagent des opinions qui font l'unanimité durant la première moitié du XX^e siècle.

Contrairement aux associations françaises, plusieurs associations américaines perpétuent les traditions militaires, soit en mettant en place un système hiérarchique, soit en portant un uniforme ou en paradant au pas cadencé. Certaines associations vont même jusqu'à faire la promotion du militarisme. Par exemple, dès la fin du XIX^e siècle, la *GAR* n'hésite pas à promouvoir les exercices de *drill* dans les institutions scolaires, clamant que « l'instruction militaire [...] devrait enseigner la capacité d'exécution, la confiance en soi, l'obéissance de

⁴¹⁴ En guise d'exemple, rappelons que sur les huit présidents élus entre 1865 et 1900 seulement deux d'entre eux n'étaient pas républicains et qu'un seul n'était pas membre en règle de la *GAR*. Stuart McConnell, *Glorious Contentment*, op. cit., p. 15.

subordination et le respect de l'autorité⁴¹⁵ ». Soulignons ici que la jeunesse est, encore une fois, la cible privilégiée du discours des vétérans. Cependant, il ne s'agit plus ici de faire connaître le vrai visage de la guerre aux générations futures, mais plutôt de leur inculquer les valeurs traditionnelles dans le but d'en faire de bons patriotes.

En fait, la différence fondamentale entre les discours des associations françaises et américaines réside dans leur visée morale. Alors que les unes désirent former de futurs citoyens en leur apprenant à refuser la guerre et tout ce qu'elle implique, les autres tentent d'en faire de bons patriotes en les y préparant.

Toutefois, dans la seconde moitié du XX^e siècle, une certaine résistance s'orchestre parmi les nouvelles générations de vétérans de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre de Corée et de la guerre du Vietnam. Si la majorité des vétérans adhèrent aux grandes associations telles que l'*American Legion* et la *VFW*, certains, nous l'avons vu, préfèrent former de nouvelles associations au sein desquelles ils peuvent exprimer leurs convictions libérales, égalitaristes et pacifistes.

Malgré leurs effectifs modestes, des associations telles que l'*AVC*, l'*AVW* et la *VVAW* développent un activisme politique des plus efficaces. Ces associations contribuent d'ailleurs à élaborer un contre-discours qui remet en question non seulement une manière de concevoir et de raconter la guerre, mais aussi le patriotisme américain et les injustices sur lesquelles repose le *statu quo*. En inscrivant leurs actions dans la mouvance du pacifisme, de la décolonisation, de la contre-culture et des luttes pour les droits civiques qui enflamment alors la société américaine, ces petites associations parviennent à imposer leurs discours et, par le fait même, à influencer une certaine partie de la population.

Pour comprendre un peu mieux les positions adoptées par les associations de vétérans américains, ainsi que les fondements de leurs discours, il nous faut maintenant observer dans quel contexte se formèrent ces associations.

2.2.1 De l'ère coloniale à la Grande Guerre

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 230. Nous traduisons.

Avant même la guerre d'Indépendance américaine (1775-1783) et la ratification de la Constitution américaine (1789), certaines colonies britanniques de l'Amérique septentrionale dédommageaient les hommes qui étaient blessés en défendant le territoire. Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, il n'était pas rare que les anciens combattants touchent des concessions de terre en échange de leur service⁴¹⁶. En 1636, le Plymouth établissait toutefois la première loi sur les pensions⁴¹⁷.

En 1776, le Congrès continental emboîtait le pas sur les colonies en promulguant la première loi nationale sur les pensions dans le but d'encourager les hommes à s'enrôler⁴¹⁸. Cette loi garantissait la demi-solde à vie pour tous les vétérans rendus invalides à la suite d'une blessure de guerre. Les pensions devaient être versées par les différents États qui, la plupart du temps, éprouvaient de la difficulté à en assumer le paiement. Il fallut attendre la ratification de la Constitution américaine avant que le Congrès ne prenne les choses en main et s'occupe d'administrer les pensions. Pourtant, de nombreux vétérans demeurèrent sans ressource et furent plongés dans la misère⁴¹⁹. C'est pourquoi, dès 1833, le gouvernement américain mettait en place le Bureau des pensions, organe destiné à gérer l'attribution et le versement des pensions ainsi qu'à venir en aide aux vétérans.

En 1818, les *Revolutionary War Pensions* étaient mises en place, garantissant une assistance à tous les anciens combattants dans le besoin, et ce, peu importe leurs états de service. Pour la première fois, l'invalidité n'était plus un prérequis pour obtenir le soutien de l'État⁴²⁰.

⁴¹⁶ À propos de cette tradition, voir : Lloyd DeWitt Bockstruck, *Bounty and Donation Land Grants in British Colonial America*, Baltimore, Genealogical Publishing Company, 2007.

⁴¹⁷ *VA History in Brief*, op. cit., p. 3.

⁴¹⁸ *Ibid.*

⁴¹⁹ Sur les conditions de vie des vétérans de l'armée continentale et les mesures adoptées par le Congrès pour leur venir en aide, voir : Thomas R. Saxton, « In Reduced Circumstances : Aging and Impoverished Continental Veterans in the Young Republic », Bethlehem, Lehigh University, 2001.

⁴²⁰ Sur l'aide apportée aux vétérans de la guerre d'Indépendance, voir : Emily J. Teipe, *America's First Veterans and the Revolutionary War Pensions*. Lewiston, New York, Edwin Mellen Press, 2002.

Au début de la guerre de Sécession, on comptait déjà 80 000 pensionnés auxquels s'ajoutèrent près de deux millions de vétérans de l'armée de l'Union⁴²¹. Dans le but d'alléger le fardeau économique engendré par le système de pension, les critères d'admissibilités furent redéfinis. Avec l'application du *General Pension Act* de 1862, les vétérans étaient désormais dédommagés selon leur rang et l'importance de leur blessure. Pour la première fois, on acceptait aussi de venir en aide aux hommes aux prises avec une maladie résultant de leur service militaire. Toute forme d'aide pour soutenir les vétérans indigents fut abolie⁴²².

La même année, le *Homestead Act* décrétait que tous les vétérans étaient prioritaires pour acquérir des propriétés terriennes dans les nouveaux territoires de l'Ouest. On peut donc remarquer que les vétérans sont encore employés pour assurer une zone tampon entre le monde sauvage et le monde civilisé.

En 1873, le *Consolidation Act* conservait le degré d'invalidité comme seul critère d'admissibilité pour l'obtention d'une pension. Il instaurait aussi l'aide médicale à domicile⁴²³.

Entre 1811 et 1900, le gouvernement mit en place plusieurs institutions médicales destinées à accueillir et soigner les vétérans. Ainsi furent fondées la *Naval Home* à Philadelphie en 1812, le *Soldiers' Home* et le *St Elizabeth Hospital* à Washington en 1853 et 1855⁴²⁴. Au lendemain de la guerre de Sécession, le *National Asylum for Disabled Volunteer Soldiers* ouvrait ses portes. L'établissement était destiné à fournir des soins aux vétérans invalides ou indigents, et ce, peu importe l'origine de leurs blessures. En 1873, l'établissement devenait le *National Home for Disabled Volunteer Soldiers*. Au cours des années qui suivirent, plusieurs antennes ouvrirent leurs portes à travers les États du nord et accueillirent en leur sein aussi bien les vétérans de l'armée de l'Union que les vétérans des autres guerres américaines du XIX^e siècle⁴²⁵.

⁴²¹ William Pencak (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America, Volume I*, Santa Barbara, Denver, Oxford, ABC Clio, 2009, p. 94.

⁴²² Stuart McConnell, *Glorious Contentment*, *op. cit.*, p. 143.

⁴²³ *VA History in Brief*, *op. cit.*, p. 5.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁴²⁵ William Pencak (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America*, *op. cit.*, p. 95.

Entre 1884 et 1890, les vétérans de l'armée de l'Union, sous la bannière de la *GAR*, constituèrent un puissant lobby dont le but était d'acquérir une pension pour l'ensemble des anciens combattants. Ils proposèrent deux projets de loi visant à faire en sorte que tous vétérans souffrants d'une infirmité (résultant ou non du service militaire), de même que tous vétérans libérés honorablement (peu importe leur condition physique et financière), touchent une pension⁴²⁶. Après des années de luttes acharnées, ils obtinrent gain de cause. Bien que l'on n'accordât pas une pension à tous les vétérans, le *Dependant Pension Act* de 1890 permettait aux hommes incapables d'effectuer des travaux manuels et de subvenir à leurs besoins de toucher une pension, à condition cependant d'avoir cumulé au moins quatre-vingt-dix jours de service et d'avoir été libéré honorablement⁴²⁷. Il s'agissait à ce jour de la plus grande avancée en matière de pension. Le *Dependant Pension Act* constitua la première fondation sur laquelle reposa le système de pension militaire tout au long du XX^e siècle. Après une lutte de longue haleine menée par la *GAR* et la *VFW*⁴²⁸, le *Sherwood Act* de 1912, qui instituait une pension pour tous les vétérans âgés de 62 ans et plus, vint consolider cette fondation⁴²⁹.

La *GAR* fut sans aucun doute la première association d'envergure en sol américain. Fondée en 1866, elle était destinée à venir en aide aux anciens combattants de l'armée de l'Union et à veiller sur leurs intérêts. Ses effectifs se constituaient principalement d'Américains natifs et d'hommes blancs appartenant à la classe moyenne⁴³⁰. L'année 1890 marqua l'apogée de l'association qui parvint à recruter plus de 400 000 membres⁴³¹. D'abord structurée comme une organisation militaire dont elle reprenait le système de grade ainsi que les usages et la discipline, la *GAR* en vint rapidement à adopter une structure plus égalitaire et fraternelle en s'inspirant de la camaraderie des camps militaires.

⁴²⁶ Stuart McConnell, *Glorious Contentment*, *op. cit.*, p. 149-150.

⁴²⁷ William Pencak (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America*, *op. cit.*, p. 96.

⁴²⁸ La *VFW* fut fondée en 1899 par les vétérans de la guerre hispano-américaine pour défendre les droits des vétérans des guerres étrangères. Sur l'histoire de la *VFW*, voir : Herbert Molloy Mason, *VFW : Our First Century*, Kansas City, Taylor Trade Publishing, 1999.

⁴²⁹ William Pencak (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America*, *op. cit.*, p. 96.

⁴³⁰ Stuart McConnell, *Glorious Contentment*, *op. cit.*, p. 208-209.

⁴³¹ William Pencak (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America*, *op. cit.*, p. 96.

Dès 1870, la *GAR* s'investit dans des œuvres de charité, apportant une aide temporaire aux plus démunis de leurs membres (soins médicaux, assistances funéraires, aide à la recherche d'emploi, prêts, achat de fournitures et de nourritures, aide aux veuves et aux orphelins, etc.) ainsi qu'à la population civile (en témoigne la campagne de secours organisée par les vétérans pour venir en aide aux victimes du grand feu de Chicago de 1871)⁴³². Bref, les vétérans mirent en place un système d'aide mutuel qui tentait de préserver l'autonomie des bénéficiaires.

Au début des années 80, la *GAR* commença à exercer des pressions sur les assemblées législatives des États du nord de manière à favoriser l'adoption de lois venant en aide aux anciens combattants. En dix ans, une multitude de lois furent adoptées pour soutenir les plus démunis d'entre eux. Certains États ouvrirent des *soldiers' home*, alors que d'autres mirent en place des budgets nécessaires aux versements de pensions de secours⁴³³. Ne pouvant se contenter du soutien des œuvres de charité, les vétérans de l'Union exigèrent le droit à dédommagement pour service rendu à la nation. Avec le *Dependant Pension Act* de 1890, le gouvernement américain se conformait à leur demande, établissant par le fait même que la nation est en tout temps redevable aux hommes qui la défendent. En poussant l'état à reconnaître officiellement le statut des vétérans, la *GAR* contribua à changer l'opinion que la population entretenait à leur égard. Puisqu'elle leur était désormais officiellement redevable, la population ne pouvait plus simplement se contenter de se montrer indifférente et hostile à leur égard.

Au cours de son existence, la *GAR* afficha des tendances conservatrices de plus en plus marquées. Elle constitua au cours des années 1860 une puissante machine électorale qui favorisa l'élection de plusieurs présidents républicains avant de se lancer dans une croisade patriotique durant les années 1890. La *GAR* fut toujours du côté de l'ordre établi et fraya avec le patronat et les élus. Ces membres n'avaient-ils pas combattu pour sauver la nation du chaos de la rébellion ? En 1877, par exemple, l'association proposait ses services au gouvernement américain pour combattre les grévistes des chemins de fer⁴³⁴.

⁴³² Stuart McConnell, *Glorious Contentment*, *op. cit.*, p. 127-138.

⁴³³ *Ibid.*, p. 142-143.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 211.

Comme le rappelle l'historien américain Stuart McConnell, les vétérans de l'Union se percevaient comme les sauveurs de la nation. Ils étaient convaincus que la discipline et la fraternité qu'ils avaient développées lors de la guerre faisaient d'eux les protecteurs légitimes des intérêts nationaux. Selon McConnell, leur patriotisme « combinait une allégeance au capitalisme libéral » et une indéniable « fidélité [...] à l'État national plutôt qu'à la race, la classe, le sexe, la religion ou tout autre particularisme ⁴³⁵ ».

Au cours des années 1890, la *GAR* tenta de promouvoir sa conception du nationalisme américain auprès de la population civile. Ainsi les vétérans mirent-ils en place certaines mesures permettant d'inculquer une instruction patriotique à la jeunesse américaine : ils publièrent des livres scolaires représentant la guerre de Sécession comme une mission destinée à sauver la nation, organisèrent des visites scolaires dans leurs locaux et programmèrent des lectures publiques de textes de vétérans dans les écoles. De plus, ils instituèrent la cérémonie du drapeau dans les écoles ⁴³⁶.

Ainsi pouvons-nous constater que la *GAR* jeta les fondements de ce qui allait devenir le mouvement vétéran américain du XX^e siècle. Non seulement contribua-t-elle à développer les pratiques des associations de vétérans (lobbying, œuvres caritatives, aide mutuelle) et à mettre en place le système de pension militaire (confrontant ainsi la population à repenser son rapport au volontariat et, par conséquent, sa conception du vétéran), mais elle développa aussi les fondements sur lesquels allaient s'orchestrer les discours et les postures des associations américaines de vétérans tout au long du XX^e siècle : elle mit en place un patriotisme tourné vers la fidélité à l'État, institua les vétérans comme les sauveurs de la nation, se mit au service de l'ordre établi et présenta la guerre comme le seul moyen d'assurer la pérennité de la nation.

Alors que la plupart des associations du XX^e siècle continuèrent à promouvoir les idées développées par la *GAR*, d'autres, moins nombreuses, s'y opposèrent. Notons pour l'instant que le patriotisme proposé par la *GAR* mena à une certaine dérive dès la fin du XIX^e siècle. À compter des guerres hispano-américaine (1898) et américano-philippine (1899-1902), le patriotisme américain adopta des tonalités beaucoup plus agressives et exclusives.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 223.

⁴³⁶ Sur les tentatives d'instruction patriotique de la *GAR*, voir : *Ibid.*, p. 224- 232.

2.2.2 De la Grande Guerre à la guerre du Vietnam

Précédemment, nous avons observé les principales caractéristiques de l'activisme développé par les grandes associations américaines de vétérans telles l'*American Legion* et la *VFW*. Nous avons aussi mentionné que celles-ci jouèrent un rôle de premier ordre qui permit d'améliorer les conditions de vie des anciens combattants. Tout au long du XX^e siècle, elles firent pression sur le gouvernement américain afin de s'assurer que les vétérans puissent toucher une juste compensation pour leur service. Elles furent à l'origine de plusieurs projets de loi qui contribuèrent à améliorer le système de pension et les services offerts aux vétérans (soins médicaux, service de formation, prêts gouvernementaux, etc.). Bref, elles favorisèrent la réinsertion de millions d'individus.

Dès les années vingt, l'*American Legion* et la *VFW*, appuyées par certains de leurs membres siégeant au sénat ou à la chambre des représentants, mirent en place un important lobby dont le but était de bonifier le *War Risk Insurance Act* de 1917 et le *Vocational Rehabilitation Act* de 1918⁴³⁷. Les vétérans obtinrent gain de cause en 1924 avec l'adoption du *World War Adjustment Compensation Act* qui mit en place un bonus dont le montant était fixé selon la durée et l'emplacement du service. Toutefois, ce bonus ne devait pas être versé avant 1945.

En pleine crise économique, alors que la plupart des hommes se retrouvèrent sans emploi, les vétérans exigèrent le versement immédiat de leur bonus. Le gouvernement américain s'opposa à leur demande. Comment pouvait-il justifier un traitement préférentiel à l'égard des vétérans alors que la majorité de la population était en proie à des difficultés économiques ? En juin 1932, devant l'intransigeance du gouvernement, des milliers de vétérans se mirent en marche vers la capitale. Près de vingt mille d'entre eux se retrouvèrent dans les rues de Washington. Pendant près de deux mois, les vétérans et leurs familles

⁴³⁷ D'abord créé pour offrir une assurance aux navires de la marine marchande et de leur équipage, le *War Risk Insurance Act* fut amendé de sorte à pouvoir offrir des soins et des programmes de réhabilitation et de formation aux vétérans invalides. L'année suivante, le *Vocational Rehabilitation Act* ouvrait les programmes de réhabilitation et de formation à tous les vétérans honorablement libérés et mettait en place un secours financier pour les vétérans incapables de travailler. *VA History in Brief*, op. cit., p. 7. Rappelons aussi que les soldats démobilisés ne recevaient, le jour de leur libération, que soixante dollars, un billet de train et la promesse de toucher un bonus de cinq cents dollars.

occupèrent les rives de la rivière Anacostia ainsi que des parcs et des immeubles fédéraux. Ils en furent finalement chassés par l'armée et les forces de polices, ce qui donna lieu à de violentes confrontations.

Entre 1933 et 1936, les associations, déterminées à remporter cette bataille législative, redoublèrent d'ardeur et multiplièrent leurs démarches auprès du gouvernement. Durant cette période, trois autres marches, de moindre ampleur, furent organisées. En 1935, l'*American Legion* et la *VFV* parvenaient finalement à allier le Congrès américain à leur cause. En 1936, elles remportaient une victoire éclatante démontrant leur pouvoir et l'influence qu'elles exerçaient sur le gouvernement américain⁴³⁸.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les associations continuèrent à exercer leur lobbying auprès du gouvernement et parvinrent en 1944 à obtenir des avantages considérables pour toute une nouvelle génération d'anciens combattants. Nous avons déjà observé que le *Servicemen's Readjustment Act*, mieux connu sous le nom de *GI Bill of Rights*, représenta une avancée majeure dans l'histoire du mouvement vétéran en instaurant de nouvelles mesures qui facilitèrent la réinsertion des démobilisés.

L'*American Legion* et la *VFV* collaborèrent aussi avec les nouvelles associations qui parvinrent à obtenir des conditions similaires pour les vétérans de la guerre de Corée et de la guerre du Vietnam avec le *Veterans' Readjustment Assistance Act* de 1952 (*Korean GI Bill*) et le *Veterans' Readjustment Benefits Act* de 1966 (*Vietnam GI Bill*). En 1958, le gouvernement américain acceptait aussi de mettre sur pied un système d'assurance chômage destiné à venir en aide à tous les anciens militaires (*Ex-Servicemen's Unemployment Compensation Act*)⁴³⁹.

Au cours des trois décennies qui suivirent la fin de la guerre du Vietnam, les associations de tout horizon continuèrent leur lutte pour améliorer les conditions de vie des vétérans. Les initiatives se multiplièrent pour répondre à leurs exigences. En 1967, la *Veterans*

⁴³⁸ À propos de la lutte des associations pour obtenir le paiement du bonus, voir : Donald J. Lisio, « United States : Bread and Butter Politics », *loc. cit.* p. 38-58 et Paul Dickson et Thomas B. Allen, *The Bonus Army : An American Epic*, Walker & Company, 2006.

⁴³⁹ *VA History in Brief*, *op. cit.*, p. 17.

*Administration (VA)*⁴⁴⁰ mettait sur pied un service d'aide téléphonique destiné à venir en aide aux vétérans de la guerre du Vietnam. Entre 1979 et 1994, elle ouvrait un peu plus de 196 centres ayant pour mission de faciliter leur réinsertion. Ces *Vet Centers*, implantés dans les centres commerciaux, près des collèges et des universités, offraient aux vétérans un soutien psychologique, juridique et social adapté à leurs besoins. La victoire la plus significative des vétérans du Vietnam durant cette période fut sans aucun doute l'adoption d'une loi sur le projet orange en 1991, loi par laquelle le *Department of Veterans Affairs*⁴⁴¹ (VA) reconnaissait que l'utilisation d'herbicide avait provoqué de graves problèmes de santé chez plusieurs vétérans du Vietnam. Ce ne fut toutefois qu'en 1993 que le *DVA* accepta de dédommager les vétérans⁴⁴².

De son côté, la *VVAW*, avec l'aide des psychiatres Robert Jay Lifton et Chaim F. Shatan, mettait sur pied des groupes d'entraide dès le début des années soixante-dix. Ces *rap groups*, composés d'une douzaine de vétérans et de quatre professionnels (psychiatres, psychologues ou psychanalystes), adoptèrent rapidement la politique de la porte ouverte. Les vétérans étaient libres de venir et de partir à leur guise. Toutefois, chacun d'entre eux devait être prêt à livrer son histoire. Il s'agissait pour eux de se raconter et d'écouter les autres se raconter de manière à se découvrir et à retrouver le fil de leur existence. L'acte même de raconter devait leur permettre de comprendre comment leur expérience guerrière et leur état psychologique actuel étaient intimement reliés. Ainsi étaient-ils amenés à parler de leur culpabilité, de leur douleur, de leurs peurs et de leur rage en évoquant leurs souvenirs de guerre, leur histoire personnelle et leurs difficultés à réintégrer la vie civile. Lifton relève d'ailleurs que les discussions glissaient constamment du passé au présent, de leur expérience guerrière à leur vie civile⁴⁴³. Bref, il s'agissait pour eux de trouver un sens à leurs expériences passées et à leur vie actuelle.

⁴⁴⁰ Fondé en 1930, la *VA* était responsable des soins médicaux offerts aux vétérans de même que de l'attribution et l'administration des pensions

⁴⁴¹ Avant 1989, cette organisation gouvernementale est connue sous le nom de *Veterans Administration*.

⁴⁴² *VA History in Brief*, op. cit., p. 20-21.

⁴⁴³ Robert Jay Lifton, *Home from the War*, New York, Simon and Schuster, 1973, Sarah Haley, « When the Patient Reports Atrocities », *Archives of General Psychiatry*, vol. 30, n° 2, 1974, p. 86.

Au cours des années qui suivirent, plusieurs *rap groups* virent le jour un peu partout à travers le pays. Leur popularité découlait sans aucun doute des traitements préconisés dans les hôpitaux ainsi que de la réticence des vétérans à joindre de nouveau une institution leur imposant une certaine forme d'autorité. Rappelons que les hôpitaux favorisaient alors les traitements rapides qui laissaient peu de place à l'exploration intérieure des patients. Plutôt que de chercher les causes de leur état, on préférait engourdir leur mal à l'aide de médicaments. Notons d'ailleurs que le gouvernement américain et l'institution militaire refusaient alors de reconnaître que le stress du combat peut causer des problèmes psychologiques et physiques durables, perpétuant ainsi une véritable « culture du déni⁴⁴⁴ ». C'est pourquoi les psychiatres de la *VA* préféraient attribuer les blessures psychiques de guerre à la prédisposition des patients, diagnostiquant la plupart du temps des cas de schizophrénie et de dépression⁴⁴⁵. Ils cherchaient ainsi à éviter au gouvernement d'avoir à prendre en charge les hommes atteints de problèmes psychologiques et d'avoir à leur verser une pension.

Quoi qu'il en soit, une série d'articles et d'ouvrages écrits par des professionnels ayant collaboré avec les *rap groups* dévoila le nombre surprenant d'anciens combattants de la guerre du Vietnam souffrant de blessures psychiques⁴⁴⁶. Grâce à leurs publications, des professionnels tels que Robert Jay Lifton, Sarah Haley et Chaim F. Shatan jetaient les bases, non seulement de ce qui allait quelques années plus tard être reconnu sous le nom de syndrome de stress post-traumatique, mais, aussi, d'une nouvelle thérapeutique.

⁴⁴⁴ Joel Osler Brende et Erwin Randolph Parson, *Vietnam Veterans. The Road to Recovery*, New York / London, Plenum Press, 1985, p. 69.

⁴⁴⁵ Le psychiatre M. Straker révélait en 1976 que près de 77% des vétérans admis dans les hôpitaux de la *VA* furent à tort diagnostiqués schizophrènes à cause des hallucinations dont ils souffraient. M. Straker « The Vietnam Veteran : The Task is Reintegration », *Diseases of the Nervous System*, n° 37, 1976, p. 75-79.

⁴⁴⁶ Voir, notamment : Robert Jay Lifton, *Home from the War*, *op. cit.*, Sarah Haley, « When the Patient Reports Atrocities », *loc. cit.*, p. 191-196, Chaim F. Shatan, « The Grief of Soldiers: Vietnam Combat Veterans' Self-Help Movement », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 43, n° 4, 1973, p. 640-653 et « The Post-Vietnam Syndrome », *loc. cit.*, p. 35.

Dès 1973, plusieurs individus gravitant autour des *rap groups* (professionnels et vétérans) composèrent des comités destinés à faire reconnaître les problèmes psychologiques dont les vétérans du Vietnam étaient victimes⁴⁴⁷.

En 1975, Shatan fonda le *Vietnam Veterans Working Group* qui s'employa pendant quelques années à faire pression sur l'*American Psychiatric Association* afin qu'elle reconnaisse l'existence du stress post-combat et qu'elle incorpore son diagnostic à la troisième mouture du *Diagnostic and Statistical Manual (DSM)*. Rappelons que l'on estimait déjà que 800 000 anciens combattants de la guerre du Vietnam souffraient, à différents degrés, de symptômes similaires sans que l'on ait pour autant établi un diagnostic officiel⁴⁴⁸. En 1980, la définition du « *post traumatic stress disorder* » (*PTSD*) paraissait *DSM-III*. Rapidement, les spécialistes à travers le pays commencèrent à appliquer le nouveau diagnostic et à recourir aux traitements développés auprès des *rap groups*. Bref, l'inclusion du *PTSD* au *DSM III* « incita [...] les professionnels de la psychiatrie à travers le pays à changer radicalement la façon dont ils traitaient les vétérans du Vietnam, ce qui conduisit à de nombreuses innovations en matière de traitements⁴⁴⁹ ».

Il ne fait aucun doute que la parole des vétérans pacifistes contribua à exercer un poids politique qui obligea les autorités et la population non seulement à reconnaître les effets de l'expérience guerrière sur la santé des anciens combattants, mais aussi à remettre en question l'implication des États-Unis dans ce conflit. Par l'entremise des actions menées par la *VVAW* et des publications des spécialistes gravitant autour des *rap groups* et grâce à la couverture médiatique dont ceux-ci bénéficiaient, la parole des combattants permit de lever le voile sur les dures réalités d'une guerre cruelle, absurde et injuste tout en favorisant une réflexion sur la façon dont celle-ci était menée.

Même si la grande majorité des vétérans du Vietnam adoptèrent le silence comme posture et demeurèrent apolitiques, il semble que l'activisme anti-guerre fut une composante majeure dans la thérapie de plusieurs d'entre eux. Lifton rappelle que

⁴⁴⁷ Gerald Nicosia, *Home to war*, *op. cit.*, p. 195-196.

⁴⁴⁸ Joel Osler Brende et Erwin Randolph Parson, *Vietnam Veterans*, *op. cit.*, p. 1. Brende et Parson affirment que de nombreuses études portant sur la santé mentale des vétérans étaient pourtant parues au lendemain du Second conflit mondial avant de sombrer dans l'oubli. *Ibid.*, p. 74.

⁴⁴⁹ Gerald Nicosia, *Home to war*, *op. cit.*, p. 208. Nous traduisons.

pour un certain nombre d'entre eux, et à des intervalles variables, les activités politiques deviennent inséparables des besoins psychologiques. Raconter leur histoire à la société américaine est à la fois un acte politique et un moyen de confronter psychologiquement une expérience inauthentique et d'aller au-delà de celle-ci vers l'authenticité. Pour de telles personnes, non seulement la protestation est nécessaire à une aide psychologique - c'est une aide psychologique⁴⁵⁰.

En fait, Lifton soutient que les stratégies adoptées par le gouvernement américain (déshumanisation de l'ennemi, *body count*, *free-fire zone*, *search and destroy*, excès technologiques) ont créé un milieu propice au surgissement du mal. Il ajoute aussi que les conditions de combat imposées par l'ennemi – la guerre de guérilla où l'ennemi demeure invisible pendant que les frères d'armes tombent les uns après les autres sans jamais avoir la possibilité de répliquer – et les illusions psychohistoriques sur lesquelles reposait la guerre – nature de la guerre, légitimité des gouvernements, effet domino du communisme et vietnamisation du conflit – contribuèrent à alimenter la confusion dans laquelle s'enracinait le mal⁴⁵¹.

En tant qu'exécuteurs de basses œuvres du gouvernement américain, les anciens combattants avaient été à la fois témoins et victimes des stratégies adoptées et purent, par conséquent, constater les atrocités perpétrées au nom de l'Amérique et du capitalisme. Puisqu'ils avaient eux-mêmes contribué à une guerre injuste et immorale, les vétérans pacifistes se donnèrent comme devoir de dire la vérité. Leur parole devint pour plusieurs d'entre eux, la voie / voix de leur rédemption. Par l'action politique, ils cherchèrent à racheter leurs fautes. Leur culpabilité semble d'ailleurs avoir été à la source de leur action. Il s'agissait pour eux de briser les illusions dans lesquelles se berçait le peuple américain.

Le discours des associations pacifistes de vétérans semble donc s'opposer en tous points aux discours des associations traditionnelles. Il n'était plus question pour ces vétérans de se présenter comme les protecteurs légitimes de l'État, des valeurs américaines traditionnelles et du *statu quo*. Ils se comportaient plutôt comme des redresseurs de torts, comme les protecteurs du peuple américain victime des mensonges de l'État. Pour révéler le caractère

⁴⁵⁰ Robert Jay Lifton, *Home from the War*, *op. cit.*, p. 69. Nous traduisons.

⁴⁵¹ Sur le surgissement du mal pendant la guerre du Vietnam, voir : *Ibid.*, p. 35-71.

injuste et immoral du conflit, ils donnèrent à voir, grâce à leurs témoignages, non seulement les atrocités commises contre le peuple vietnamien, mais aussi les ravages psychologiques et physiques dont furent victimes les vétérans américains. D'ailleurs, ils ne reconnaissaient plus le caractère indispensable et légitime de la guerre, mais voyaient en elle une entreprise d'agression injustifiable et immorale. C'est pourquoi ils en vinrent rapidement à se considérer comme des victimes, des oppresseurs ou des bourreaux plutôt que comme des héros. Mais les vétérans pacifistes s'en voyaient-ils déclassés pour autant ? Ce simple choix ne reflétait-il pas leur valeur morale ? À leurs yeux, mieux valait l'opprobre public que de continuer à participer à cette grande mascarade qui contribuait à justifier le massacre de milliers d'individus. Leur activisme politique donnait donc un sens à leur survie. Il s'agissait pour eux d'exposer l'absurdité et l'immoralité de ce conflit, bref, de démontrer comment le mal s'y matérialisa. Au « Plus jamais ça » clamé par les vétérans de la Grande Guerre, s'ajoutait le « Plus jamais comme cela ». Plus encore que la guerre elle-même (le ça), c'est la manière de la mener (le comme cela) qui semble avoir hanté cette nouvelle génération de vétérans.

Il n'est pas surprenant de constater que les vétérans pacifistes s'appliquèrent à décrier le patriotisme développé par les associations traditionnelles telles la *VFW* et l'*American Legion*. En faisant la promotion de la supériorité et de la pureté absolue du peuple américain, ce patriotisme cocardier renforçait l'illusion du bien-fondé d'une intervention armée au Vietnam. Le patriotisme nourrit pendant un moment l'impression que les États-Unis étaient les protecteurs des droits et libertés, ce qui leur conférait la légitimité d'agir en toute impunité pour soutenir un gouvernement qu'ils jugeaient démocratique contre l'invasion communiste. Rappelons que, selon cette logique patriotique, il s'agissait de lutter pour contrer un éventuel effet domino qui aurait tôt fait de mener le communisme en sol américain. L'illusion d'agir au nom de la justice pour une juste cause – venir en aide à la population du Sud-Vietnam et protéger le mode de vie capitaliste – permit donc au gouvernement américain de déployer une violence outrancière. Notons aussi que la diabolisation du communiste, qui nourrit le patriotisme américain, contribua à déshumaniser l'ennemi aux yeux des combattants et à exacerber leur brutalité. Pour les vétérans pacifistes, le patriotisme américain ne fut rien de plus que l'élément qui servit à justifier une agression sans fondements. En outre, ils virent en lui un instrument de propagande qui avait préparé plusieurs générations d'Américains à la guerre tout en favorisant l'enrôlement de milliers d'individus.

La position adoptée par les associations pacifistes rompt aussi avec la posture des associations traditionnelles. Plutôt que d'être fidèles à l'État et de lui apporter leur soutien, ces associations remirent en cause les politiques qu'elle avait adoptées. Leur but ultime étant de stopper la guerre, elles s'élevèrent contre tous ceux qui la soutenaient et en faisaient la promotion. Ainsi en vinrent-elles rapidement à concevoir le gouvernement et l'institution militaire – qui menaient un conflit injuste et immoral au prix de centaine de milliers de vies humaines – comme les véritables ennemis de la nation. Pour faire connaître la vérité au peuple américain et lutter contre la guerre, les associations pacifistes, ostracisées et diabolisées par l'administration américaine, n'eurent d'autres choix que de pratiquer la désobéissance civile, rompant ainsi avec la tradition des associations traditionnelles qui furent toujours, sauf à de rares occasions, du côté de l'ordre établi. Précédemment, nous avons observé comment les associations pacifistes en arrivèrent aussi à critiquer le mode de vie, les croyances et les valeurs américaines qui, d'une part, alimentaient les injustices et les iniquités sociales et, d'autre part, permettaient à l'administration de justifier le conflit. Il est donc évident que les associations pacifistes luttèrent non seulement pour la fin de la guerre, mais aussi pour instaurer une justice sociale et favoriser un monde meilleur.

Nous pouvons donc constater que les associations de vétérans américains ont essentiellement joué trois rôles importants au cours de la première moitié du XX^e siècle. Elles ont d'abord joué le rôle fondamental propre à toute association de vétérans, soit en travaillant à améliorer les conditions matérielles des anciens combattants. En exerçant une constante pression sur le gouvernement, elles sont parvenues à obtenir la reconnaissance officielle de l'État, une juste compensation pour leur service et des soins appropriés pour les invalides. Elles sont aussi arrivées à gagner l'affection et la confiance de leur collectivité grâce à leur implication sociale. Les associations en sont d'ailleurs venues à occuper une fonction morale au sein de la société américaine en faisant la promotion du patriotisme. Toutefois, ce patriotisme – qui, dès la fin du XIX^e siècle, a combiné une allégeance au capitalisme libéral et une fidélité inébranlable à l'État – s'est radicalisé au cours des années. Les associations traditionnelles ont fini par se méfier de tout ce qui, selon elles, représentait un danger potentiel à la sauvegarde des valeurs traditionnelles américaines et du *statu quo*. Elles se sont aussi enfermées dans la logique du « si vis pacem, para bellum », faisant ainsi la promotion du militarisme et préparant les futures générations à la guerre en leur inculquant

une éducation patriotique. Toutefois, de nouvelles associations de vétérans pacifistes se sont constituées dans la seconde moitié du XX^e siècle et ont proposé une alternative aux discours des associations traditionnelles. En s'opposant sans équivoque à leur discours, elles ont développé un contre-discours, une nouvelle façon d'interpréter l'expérience guerrière, mais aussi une conception différente de la société américaine.

2.3 Conclusion

Ce détour par l'histoire du mouvement vétéran semble peut-être, au premier abord, s'éloigner de notre sujet d'étude. Pourtant, cette longue parenthèse nous a permis de constater à quel point le concept de lutte est depuis longtemps profondément ancré dans le quotidien et la réalité des vétérans. Que ce soit par leur acharnement constant pour obtenir la reconnaissance officielle ou des dédommagements adéquats en compensation de leur service, ou encore par leurs tentatives pour améliorer leur société, les vétérans semblent toujours prêts à mener de nouveaux combats. Comme nous le mentionnions un peu plus tôt, les vétérans du XX^e siècle ont conçu leur rôle au sein de la société civile comme un prolongement de leur engagement. Tout laisse croire qu'ils ont poursuivi, sur un autre registre, la lutte entreprise sur les champs de bataille, cherchant ainsi à donner un sens à leur expérience. Portés par un sentiment de fraternité, ils ont d'ailleurs graduellement appris à s'unir et à s'imposer au cours des siècles. Animés, tantôt par une volonté humaniste, tantôt par des ardeurs bellicistes et chauvines, les vétérans du XX^e siècle se sont rapidement proclamés détenteurs d'une vérité acquise au prix de leur expérience guerrière et de ses implications. La légitimité que leur conférait leur expérience leur permit donc de faire entendre leur voix et de partager cette vérité dans le but d'améliorer leur société. Nous pouvons d'ailleurs affirmer que cette vérité varie selon les lieux, les époques, les cultures dont elle est le produit, ou encore selon les individus qui en sont les porteurs ; elle contribua d'ailleurs tout autant à alimenter le patriotisme agressif que le patriotisme élargi et le pacifisme.

Il nous semble que les écrivains-vétérans qui ont contribué à élaborer le « discours vétéran » ont été animés par le même désir de partager leur vérité. Ils ont été, eux aussi, motivés par la volonté de lutter pour améliorer la société, mais cette fois en agissant comme des passeurs, établissant un pont entre deux réalités, déboulonnant la tradition épique et les

discours officiels (historiques, politiques, journalistiques ou littéraires) qui avaient jusque-là perpétué une conception idéalisée de la guerre, et reconfigurant la façon de raconter l'expérience guerrière.

En explorant le discours de ces associations, nous avons aussi découvert le contexte de deux périodes-clés durant lesquelles les vétérans ont appris à imposer leurs paroles de manière à influencer leur société. Nous nous sommes ainsi familiarisés avec les grands enjeux qui préoccupent les vétérans. Le discours élaboré par les associations de vétérans français de l'entre-deux-guerres et celui développé par les associations pacifistes de vétérans américains de la guerre du Vietnam nous permettront de mieux cerner le « discours vétéran » qui a pris forme dans les romans de guerre du XX^e siècle. En effet, il nous semble que le « discours vétéran » et les discours de ces associations de vétérans ont caressé le même idéal (faire connaître le vrai visage de la guerre), adopté la même position (le pacifisme) et exploité les mêmes thèmes (l'impact de l'expérience guerrière sur les hommes, les horreurs du combat, le caractère immoral de la guerre, la fraternité entre combattants, le devoir de mémoire, l'immoralité des politiciens, l'antimilitarisme, l'opposition au patriotisme, etc.). Au cours de notre analyse, nous verrons d'ailleurs comment ces thèmes se développent dans l'ensemble de notre corpus.

Finalement, ce détour dans l'histoire des associations de vétérans nous a aussi permis d'observer que la parole des vétérans a des visées à la fois morale, éducative, politique et thérapeutique. Nous verrons d'ailleurs, dans les chapitres qui suivent, comment le « discours vétéran » développé par les écrivains-vétérans emprunte ces différents registres.

CHAPITRE III

LE DISCOURS VÉTÉRAN : DE LA MÉMOIRE AU ROMAN

3.1 Écrivains-vétérans

L'avènement des associations a permis aux anciens combattants de se forger une identité qui repose aussi bien sur leur rôle social que sur leur rôle communicationnel⁴⁵². Il ne fait aucun doute que plus que jamais dans l'Histoire, les vétérans du XX^e siècle ont tenté de prendre la parole et de diffuser leur expérience guerrière dans l'espace public, instituant ainsi les pratiques du témoin historique.

Comme nous le mentionnions en introduction, la massification des conflits, la démocratisation de l'enseignement et la littérature contribuèrent à transformer définitivement notre manière de raconter l'expérience guerrière. Dès le premier conflit mondial, un nombre exceptionnel d'hommes aptes à témoigner par écrit de leur expérience se retrouvèrent sur les champs de bataille. On assista alors à une pratique de masse de l'écriture. Pour la première fois, les hommes de troupe s'adonnèrent à l'écriture au même titre que les officiers supérieurs. Toutefois, leurs productions adoptaient d'autres visées et donnaient à lire une tout autre réalité. Nous l'avons déjà mentionné, une écriture psychologique et sensible de l'expérience damait le pion à une écriture traditionnelle du récit de guerre – à la fois stratégique et détachée – qui, jusque-là, avait été pratiquée par une poignée d'hommes : « poètes épiques, chefs de guerre, historiens et chroniqueurs étroitement liés au pouvoir⁴⁵³ ». La myriade de témoignages écrits par les hommes de troupe confronta dès lors le récit de guerre traditionnel pétri par les traditions épique et militaire.

Ce récit collectif est infiniment plus véridique que celui auquel il s'oppose dans la mesure où il émane directement de l'expérience de la masse. Il constitue un

⁴⁵² Julia Eichenberg, « Veteran's Associations », *loc. cit.*, p. 4.

⁴⁵³ Alain Brossat, « Le peuple scripturaire des tranchées ou l'angle mort de W. Benjamin », *loc. cit.*, p. 2.

contre-champ que les mensonges patriotiques et héroïques des élites, militaires ou autres, seront désormais dans l'incapacité d'éluder⁴⁵⁴.

À l'instar de l'historien français Nicolas Beaupré, nous croyons que les combattants/vétérans développèrent deux types de pratique d'écriture pendant le premier conflit mondial⁴⁵⁵. Il est indéniable que les combattants pratiquèrent une écriture de l'intime qui leur permit, d'une part, de conserver des liens affectifs avec leurs proches par le biais de la correspondance et, d'autre part, de trouver un exutoire cathartique à travers la production de carnets de route ou de journaux intimes. Toutefois, comme l'affirme Beaupré, « l'écriture de la guerre par les combattants quitta [rapidement] la sphère de l'intime pour devenir une parole publique⁴⁵⁶ ». Au même titre que les romans, les récits et les essais, les supports de l'écriture ordinaire – tels les correspondances, les carnets de route et les journaux intimes – furent massivement publiés par les éditeurs qui cherchaient ainsi à répondre aux demandes d'un public friand de témoignages de guerre tout en participant à l'effort de guerre. Ces témoignages, qui pour la plupart avaient été rédigés pendant le conflit, furent inévitablement marqués par la culture de guerre. Bien qu'ils cherchassent à dépeindre les réalités de l'expérience guerrière et à en tirer des leçons morales, les écrivains combattants n'échappèrent pas pour autant aux mentalités, aux codes de valeurs et aux comportements alors en vigueur. Leonard V. Smith qualifie d'ailleurs la littérature combattante de « littérature du consentement⁴⁵⁷ ».

L'après-guerre fut marqué par le vif désintérêt du public pour la littérature de guerre. Il fallut attendre la fin des années vingt avant que les romans de guerre ne jouissent à nouveau d'une certaine popularité. Motivés par le succès international remporté par *À l'Ouest rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque, de nombreux vétérans affûtèrent leur plume et revinrent sur leur expérience guerrière. Cependant, l'heure n'était plus à la justification du sacrifice

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁵⁵ Nicolas Beaupré, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2011, vol. 4, n° 112, p. 42-47.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁵⁷ Voir, Leonard V. Smith, *The Embattled Self: French Soldiers' Testimony of Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007, p. 106-147.

consenti par les combattants. L'esprit de démobilisation et de conciliation qui opérait alors sur les plans diplomatique et culturel – en témoignent, notamment, la fondation de la Société des Nations et les accords de Locarno – ouvrait un nouvel espace à partir duquel les hommes pouvaient désormais repenser leur expérience. Portés par les valeurs pacifistes et internationalistes qui dominèrent cette période, ils purent réinterpréter les événements. Il s'agissait pour eux de dénoncer le conflit et d'en tirer des leçons.

Nous l'avons déjà mentionné, on ne peut passer sous silence que les romans de guerre de cette période sont le produit d'une écriture *a posteriori*. Ce mode d'écriture est d'ailleurs typique des écrivains-vétérans de l'ensemble du XX^e siècle. C'est-à-dire que l'écrivain-vétérane se met au travail au moment où l'expérience est terminée. Il écrit en exerçant une vue d'ensemble sur l'événement dont il connaît la finalité. Il élabore son œuvre en toute sécurité, depuis un espace-lieu et un espace-temps où la paix est de nouveau instaurée, où la culture de guerre n'opère plus. Bref, son récit s'écrit et « s'inscrit dans un autre champ d'expérience, dans une autre structure temporelle⁴⁵⁸ ». La coupure qui s'est installée entre le temps de l'expérience et le temps de l'écriture – entre passé et présent – lui permet de percevoir l'événement dans une autre perspective que celle de l'écriture à chaud. Dès lors, il lui est plus facile d'analyser les événements auxquels il a été confronté et d'en observer les effets. John Horne rappelle, d'ailleurs, que « sous la forme d'une mémoire distanciée, le langage récupère souvent ces aspects refoulés de l'expérience, tout en en supprimant d'autres⁴⁵⁹ ».

Notons aussi que les écrivains-vétérans de l'entre-deux-guerres étaient conscients d'écrire pour un lectorat bien différent de celui auquel s'adressaient les écrivains combattants. Comme nous le mentionnions un peu plus haut, le temps était alors à la conciliation et au pacifisme. La rhétorique héroïque et l'attitude belliciste n'étaient plus au goût du jour. Exit, aussi, l'esprit de sacrifice qui avait animé la population et dominé l'ensemble de la production littéraire des écrivains combattants durant toute la durée du conflit. Ainsi nous semble-t-il que le contexte culturel et politique de l'entre-deux-guerres contribua à constituer un lectorat apte à recevoir une nouvelle interprétation des événements.

⁴⁵⁸ John Horne, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 60, n° 5, p. 918.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 905.

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse afin d'expliquer une distinction terminologique sans laquelle pourraient advenir quelques confusions. Il importe, en effet, d'établir la distinction entre « écrivain combattant » et « écrivain-vétérant ». Selon nous, peut être qualifié par le terme « écrivain combattant », tout combattant ou ancien combattant ayant écrit sur la guerre et ayant été édité pendant un conflit⁴⁶⁰. D'autre part, nous désignons par le terme « écrivain-vétérant », tout individu qui a combattu au sein d'une unité de combat et qui, au lendemain d'un conflit, écrit et publie un roman qui s'inspire de son expérience guerrière.

Il est donc essentiel de saisir que les deux termes se rapportent à deux réalités de production bien distinctes. Les écrivains combattants écrivent sur la guerre et dans la guerre. Ils n'ont aucun recul. Ils pratiquent une écriture à chaud depuis l'événement et s'adressent à un lectorat qui est lui-même plongé dans le conflit. Par conséquent, non seulement subissent-ils l'influence de la culture de guerre, mais ils doivent aussi composer avec les attentes d'un public nourri par la propagande et la tradition épique. Contrairement à eux, les écrivains-vétérans reconfigurent rétrospectivement l'expérience à laquelle ils ont été confrontés. Ils écrivent la guerre dans un contexte de paix et s'adressent à un lectorat pour qui les événements appartiennent au passé. Ils pratiquent une écriture de l'après-coup, laquelle permet un examen approfondi de l'événement dans sa globalité.

Cependant, littérature combattante et littérature vétérane procèdent d'une même expérience et appartiennent toutes deux au vaste ensemble du témoignage combattant. Elles en constituent les deux sous-ensembles qui se composent chacun de six genres de textes : le journal/carnet, l'essai, la correspondance, la poésie, le récit et le roman.

Malgré de grandes similitudes aux plans de la forme et du contenu, la littérature vétérane se démarque de la littérature combattante en ce qu'elle est une réinterprétation mémorielle des événements. Il ne s'agit plus seulement de raconter le caractère authentique de l'événement, de décrire les réalités inconnues de l'expérience guerrière, mais aussi de porter des jugements sur les événements et d'en tirer des leçons. Alors que la littérature combattante cherche à dépeindre fidèlement les événements, sans pour autant remettre en cause la guerre,

⁴⁶⁰ Nous nous inspirons ici de la définition suggérée par Nicolas Beaupré. Cependant, celui-ci restreint l'utilisation du terme à une période spécifique, soit celle de la Grande Guerre. Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, op. cit., p. 12.

la littérature vétérane « met le réalisme au service d'une dénonciation du conflit⁴⁶¹ ». De plus, elle ne se contente pas de dénoncer le conflit en donnant à voir la violence et les horreurs du combat, elle cherche aussi à démontrer l'effet de la guerre sur la psyché des combattants. Mais ce qui la distingue plus nettement, c'est son caractère dialogique. La littérature vétérane s'élabore en réponse aux discours officiels qui légitiment les conflits – qu'ils soient historiques, politiques, journalistiques ou littéraires – et remet sans cesse en question sa propre capacité à rendre compte adéquatement de l'expérience.

Le type de roman de guerre qui nous intéresse appartient à la littérature vétérane. Bien qu'il s'agisse d'œuvres écrites par des auteurs ayant été confrontés à l'expérience guerrière, il n'en demeure pas moins que la fiction y tient un rôle important : le caractère fictionnel de ces romans contribue à rendre compte du caractère inintelligible de l'expérience. Beaupré affirme d'ailleurs que les différents types de la littérature de guerre furent délaissés au profit du roman durant l'entre-deux-guerres⁴⁶². Le récit, par exemple, qui fut le genre prédominant durant le conflit, céda sa place au roman dont les procédés narratifs semblaient plus à même de permettre une réinterprétation mémorielle. Le roman s'avéra d'ailleurs être le genre de prédilection de la littérature vétérane tout au long du siècle. Il n'en demeure pas moins que le roman de guerre emprunta les artifices du récit de manière à assurer sa crédibilité.

Notons que certains écrivains combattants – nous pensons plus particulièrement à Henri Barbusse, Maurice Genevoix et Roland Dorgelès – adoptèrent la posture de l'écrivain-vétérane et employèrent les artifices du roman de guerre avant même la fin du conflit. Toutefois, leurs romans, bien qu'ils s'appliquent à représenter les horreurs de la guerre, ne remettent pas systématiquement en cause la participation des hommes à la guerre et s'articulent toujours autour de la notion de sacrifice, qui est encore présentée comme fondement de l'expérience guerrière.

Quoi qu'il en soit, le premier conflit mondial semble bel et bien avoir ouvert la porte à une nouvelle manière de concevoir et de raconter l'expérience guerrière. L'avènement de la littérature combattante et de la littérature vétérane marqua la fin d'un cycle où la tradition épique et la tradition militaire avaient régné sur l'ensemble de la littérature de guerre. Le

⁴⁶¹ Nicolas Beaupré, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? », *loc. cit.*, p. 45.

⁴⁶² *Idem.*

simple soldat pouvait enfin témoigner de son expérience et donner à voir une réalité jusque-là méconnue.

Il convient ici de revenir sur l'affirmation de Walter Benjamin, citée un peu plus tôt, selon laquelle les combattants du premier conflit mondial seraient revenus plus pauvres en expériences communicables. Une telle affirmation – qui sous la plume de Benjamin relevait davantage de l'interrogation et qui fut interprétée par de nombreux historiens et littéraires comme une affirmation – mérite d'être nuancée. Rappelons d'abord que, dans son texte, Benjamin remet en question la possibilité pour les anciens combattants de transmettre, par le biais de la tradition et de la mémoire, un savoir acquis dans les tranchées. C'est la fonction d'expérience, au sens d'*Erfahrung*⁴⁶³, qui semble pour lui faire défaut. Selon lui, la guerre moderne, par son intensité et sa violence inouïe, aurait annihilé toute possibilité pour les combattants d'acquérir des connaissances et de tirer des leçons de cette expérience. C'est que l'expérience, au sens d'*Erlebnis*⁴⁶⁴, semble avoir tout emporté sur son passage. Les combattants ont été violemment terrassés par un événement qui ne leur laissa qu'une connaissance émotive pour seul bagage.

L'observation de Benjamin - qui s'applique dans son texte aux récits de la tradition orale – semble caduque lorsque nous la confrontons au travail des écrivains-vétérans. Elle nous paraît problématique sous deux aspects. Nous croyons, d'abord, que les vétérans ont tiré un grand apprentissage de leur expérience, qu'ils ont acquis un savoir fondamental, communicable et transmissible en prenant conscience que les conceptions et les représentations de la guerre et de l'expérience guerrière qui avait jusque-là prévalu relevaient en fait d'une abstraction alimentée par la tradition épique et les discours officiels soutenus par différentes institutions. Ensuite, il paraît indéniable qu'en témoignant, les vétérans ont donné accès au caractère intrinsèque de l'expérience de la guerre moderne : c'est-à-dire qu'ils ont cherché à représenter la marque que laisse un tel événement sur les individus, notamment en mettant en scène le vécu mental, intime et émotionnel des combattants. Ainsi, l'*Erlebnis*

⁴⁶³ C'est-à-dire, « l'expérience » au sens d'acquérir un savoir, d'accumuler des connaissances communicables et transmissibles.

⁴⁶⁴ C'est-à-dire, « l'expérience » au sens de l'événement, vécu ici de l'intérieur comme un choc par un individu qui s'en trouve irrémédiablement transformé. Sur les usages de ces deux termes en littérature – *Erlebnis* et *Erfahrung* –, voir : Dominique Rabaté, *Le Roman et le sens de la vie*, Paris, José Corti, 2010.

semble dans ce cas en être venu à tenir le rôle de l'*Erfahrung* ; en donnant à voir comment les individus ont vécu l'événement sur le plan intime et quel impact il exerça sur leur existence, les vétérans sont, selon nous, parvenus à se réapproprier l'expérience du choc, à en tirer des connaissances et des apprentissages, donnant ainsi un sens à leur vécu, le rendant, dans une certaine mesure, communicable et transmissible.

3.2 Rayonnement de la littérature vétérane

Indubitablement, la production littéraire et artistique des vétérans marqua l'imaginaire collectif occidental au cours du XX^e siècle. Bien entendu, nombre de peintres et dessinateurs ayant séjourné dans les tranchées – parmi lesquels Otto Dix, Christopher Richard Wynne Nevinson, Eric Henri Kennington, Ossip Zadkine, Percy Wyndham Lewis, Jean Droit et Léon Broquet – s'employèrent, chacun à leur manière, à jeter le discrédit sur l'iconographie guerrière traditionnelle qu'ils jugeaient somme toute trop patriotique et romantique. Pour ce faire, ils substituèrent le caractère anonyme, industriel, déshumanisant, traumatisant et aliénant de la guerre à l'héroïsme qui, sauf exception (nous pensons, par exemple, aux œuvres de Goya et Callot), avait jusque-là été considéré comme l'ultime canon des représentations guerrières. La violence de l'expérience et l'impact qu'elle exerce sur les individus devint le sujet de leurs œuvres. Par conséquent, la glorification du héros, l'idéalisation de la nation et la diabolisation de l'ennemi furent reléguées à l'oubli. On ne peut douter de l'effet qu'ont eu des œuvres aussi percutantes sur l'esprit de certains publics de l'époque. Toutefois, on peut se demander si elles eurent réellement l'occasion de toucher un vaste public. Bien que certaines d'entre elles parurent dans différentes publications (journaux, revues et livres d'histoire) ou furent exposées dans les galeries et musées, elles n'atteignirent pendant longtemps qu'un public restreint, à la fois ciblé et avisé⁴⁶⁵.

⁴⁶⁵ Notons aussi que certains artistes furent frappés par la censure. C'est le cas d'Otto Dix, qui après avoir été interdit d'exposition en 1934, vit son œuvre tournée en dérision et reléguée au rang « d'art dégénéré » par les nazis. En 1937, deux cent soixante de ses œuvres furent retirées des collections publiques, certaines furent brûlées et d'autres vendues à l'étranger. Serge Sabarsky, *Otto Dix*, Paris, Éditions Herscher, 1992, p. 30 et 44. Eva Karcher, *Otto Dix. 1891-1969*, Paris, Taschen, 2002, p. 170.

La littérature de guerre connut quant à elle une popularité immédiate. Dès le début de l'année 1915, les maisons d'édition, les revues et les journaux allemands et français multiplièrent les publications de proses et de poésies de guerre de tout acabit qui participaient à la culture de guerre. La littérature de guerre en vint d'ailleurs à se tailler une place importante dans le catalogue de plusieurs maisons d'édition. Elle devint à ce point populaire que les éditeurs mirent en place des collections spécialisées pour répondre à la demande du public. De plus, ils comprirent rapidement l'attraction qu'exerçaient les récits « véridiques » sur le public et s'empressèrent d'en saturer le marché⁴⁶⁶.

En France, le roman de guerre semble avoir été en vogue dès les premières années du conflit. En 1915, le prix Goncourt était décerné à *Gaspard* de René Benjamin. L'Académie Goncourt instaurait ainsi une tradition qui allait perdurer jusqu'à la fin du conflit. De 1916 à 1918, le prix fut attribué à des romans de guerre⁴⁶⁷. Il est à noter que ces œuvres jouaient avec les limites génériques du roman et du récit. Il peut donc paraître étrange que le Prix Goncourt, qui récompensait habituellement des romans au sens strict du terme, leur ait été attribué. Nicolas Beaupré y voit l'un des signes démontrant que le milieu littéraire abaissa momentanément ses barrières de manière à contribuer à l'effort de guerre⁴⁶⁸.

Quoi qu'il en soit, certains romans – *Le Feu* d'Henri Barbusse, *Vie des martyrs* et *Civilisation* de Georges Duhamel ainsi que *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès – remportèrent un vaste succès commercial et s'imposèrent comme canon du genre⁴⁶⁹.

⁴⁶⁶ Sur le milieu de l'édition et la littérature de guerre en Allemagne et en France pendant la Grande Guerre, voir : Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, op. cit., p. 47-57.

⁴⁶⁷ Le prix fut remporté conjointement par *Le Feu* d'Henri Barbusse et *L'appel du sol* d'Adrien Bertrand en 1916, par *La Flamme au poing* d'Henry Malherbe en 1917 et, finalement, par *Civilisation* de Georges Duhamel en 1918. Sur cette question, voir Anne-Laure Chain, « Les prix Goncourt de la Première Guerre mondiale (1914-1918) », Paris, Institut d'études politiques de Paris, 1996.

⁴⁶⁸ Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre*, op. cit., p. 58-72.

⁴⁶⁹ Rappelons que plusieurs romans de guerre sont d'abord édités sous forme de feuilletons. C'est le cas, par exemple du roman *Le Feu* d'Henri Barbusse qui paraît entre août et novembre 1916 dans *L'Œuvre*, tiré à quatre-vingt-neuf mille exemplaires. Des extraits de *Vie des martyrs* et *Civilisation* sont parus dans la revue du *Mercur de France* en 1916 et 1917. Denis Pernot, « Henri Barbusse : faire du Feu un Best Seller », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 117, n° 4, oct.-déc. 2017, p. 849. Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 594. Plusieurs romans de notre corpus sont également parus en feuilletons ou ont été partiellement édités dans différentes revues avant leur publication. C'est le cas, notamment, de *Les généraux meurent dans leur lit*, d'*À l'Ouest rien de nouveau*, de *Compagnie K* et d'*À propos de courage*.

D'abord tiré à huit cents exemplaires en 1917, *Le Feu* atteignait, en France seulement, un tirage de deux cent mille exemplaires à la fin du conflit et de plus de trois cent cinquante mille exemplaires en 1924. Alors qu'il était déjà traduit dans dix langues entre 1917 et 1919, à la mort de l'auteur en 1935, le roman pouvait être lu dans une cinquantaine de langues⁴⁷⁰. *Le Feu*, demeure aujourd'hui l'un des plus gros tirages en France.

C'est toutefois avec la parution d'*À l'Ouest rien de nouveau* que le roman de guerre obtint ses lettres de noblesse et atteignit une popularité jusque-là inégalée. Après être paru sous forme de feuilleton dans *Vossische Zeitung*, le roman de Remarque fut plongé dans une vive polémique qui contribua à forger sa renommée; les nationalistes s'empressèrent de taxer l'œuvre d'antipatriotisme, ce qui n'empêcha pas le roman d'atteindre rapidement un record de ventes. En Allemagne seulement, le roman fut vendu à plus 1,2 million d'exemplaires. Après, avoir été adapté au cinéma par Lewis Milestone en 1930, *À l'Ouest rien de nouveau* remporta un succès planétaire et fut traduit dans une cinquantaine de langues⁴⁷¹.

Dans une plus large proportion que la littérature combattante, la littérature vétérane semble avoir profité d'une diffusion internationale. Ce qui n'était encore qu'exception pour l'une devint rapidement la règle pour l'autre.

À compter des années trente, les traductions de romans de vétérans se multiplièrent. La plupart des romans à l'étude sont parus dans au moins cinq langues, exception faite de *Neuf jours de haine* et de *Les Canadiens errants* (romans québécois qui n'ont obtenu qu'une très

⁴⁷⁰ Sur le tirage et les traductions du roman *Le Feu*, voir, Denis Pernot, « Henri Barbusse : faire du Feu un Best Seller », *loc. cit.*, p. 847 et 853 et Nicolas Beaupré, « Écrire la guerre : les littératures combattantes », 14-18. *Mission centenaire*, en ligne, <<http://centenaire.org/fr/print/4171>>, consulté en juillet 2019. Après avoir procédé à un dépouillement sur la base de données *WorldCat*, qui regroupe les catalogues de la plupart des bibliothèques d'Europe et d'Amérique du Nord, ainsi que d'un certain nombre de bibliothèques en Asie et en Amérique du Sud, nous pouvons affirmer que le roman de Barbusse a été traduit dans au moins vingt-deux langues. Nous demeurons toutefois conscients des limites de la méthode employée : d'abord, à cause du caractère partiel de la base de données ; ensuite, parce que, pour des raisons de politiques d'acquisition, il s'avère impossible que toutes les éditions aient été acquises par des bibliothèques ; et, finalement, parce que, pour des raisons de politiques de conservation, certaines éditions ont fort probablement été retirées des rayons au cours des années. Cependant, malgré son caractère lacunaire, la méthode nous permet, dans une certaine mesure, d'observer le rayonnement des œuvres à l'étude et de dresser des tendances en ce qui a trait aux pratiques éditoriales. Sur les traductions des œuvres à l'étude, voir le tableau des traductions et des éditions/rééditions en annexe.

⁴⁷¹ Sur le tirage et les traductions du roman *À l'Ouest rien de nouveau*, voir, Nicolas Beaupré, « Écrire la guerre : les littératures combattantes », *loc. cit.* Nous avons pour notre part observé que le roman a été traduit dans au moins cinquante-deux langues.

faible réception nationale) ainsi que de *Flesh Wounds*, *The Big War*, *Sympathy for the Devil*, qui ont toutefois remporté un vaste succès dans leur langue d'origine (l'anglais), langue qui leur donne de toute façon accès à un marché international. Certains romans, sans pour autant atteindre la popularité du roman de Remarque, ont été traduits dans plus de dix langues. C'est le cas notamment de *La ligne rouge* (dix-huit langues), *Le soldat oublié* (dix-sept langues), *Battle Cry* (quinze langues), *À propos de courage* (treize langues), et *Né un quatre juillet* (douze langues).

Tout au long du siècle dernier, les romans de guerre écrits par des vétérans ont multiplié les succès critiques et commerciaux. La deuxième édition de *Nous étions des hommes*, parue en 1930, fut un succès immédiat. Quinze mille exemplaires furent vendus au cours du trimestre suivant sa publication⁴⁷². Publié pour la première fois en 1951, *Battle Cry* obtint, pour sa part, un succès instantané. Avec plusieurs millions de copies vendues, il se retrouva parmi les best-sellers américains les plus populaires durant les années cinquante et soixante⁴⁷³. *À propos de courage*, qui fut vendu à plus de deux millions d'exemplaires, figure quant à lui sur la liste des meilleurs livres du siècle du *New York Times*⁴⁷⁴.

Au cours du siècle dernier, les romans de guerre ont aussi profité des nombreuses adaptations cinématographiques dont ils ont été l'objet. Dès le début des années trente, *À l'Ouest rien de nouveau* et *Les Croix de bois* étaient transposés au grand écran et triomphaient sur la scène internationale⁴⁷⁵. Depuis, le nombre de romans de guerre adaptés au cinéma a littéralement explosé. Huit romans de notre corpus ont donné lieu à dix adaptations cinématographiques et télévisuelles⁴⁷⁶. Plusieurs de ces films s'imposèrent rapidement

⁴⁷² William Boyd, « Introduction », in Frederic Manning, *Nous étions des hommes*, Paris, Éditions Phébus, 2002, p. 18. Rappelons toutefois que la première édition, tirée à six cents exemplaires en 1929, était destinée au cercle privé de l'auteur.

⁴⁷³ Jonathan Lighter, « *Battle Cry Revisited*: "Don't Worry, Mom, Everything is Going to be All Right" », *War Literature and the arts*, vol. 23, 2011, en ligne, <https://www.wlajournal.com/wlaarchive/23_1-2/lighter.pdf>, consulté en août 2019.

⁴⁷⁴ « Présentation de l'auteur », in Tim O'Brien, *À propos de courage*, *op. cit.*

⁴⁷⁵ Lewis Milestone, *All Quiet on the Western Front*, États-Unis, 1930, 152 min ; Raymond Bernard, *Les Croix de bois*, France, 1932, 152 min.

⁴⁷⁶ Lewis Milestone, *All Quiet on the Western Front*, États-Unis, 1930, 152 min ; Raoul Walsh, *Battle Cry*, États-Unis, 1955, 140 min ; Philip Dunne, *In Love and War (The Big War)*, États-Unis, 1958, 11 min ; Andrew Marton, *The Thin Red Line*, États-Unis, 1964, 94 min ; Delbert Mann, *All*

comme des incontournables du genre – nous pensons, par exemple, à *All Quiet in the Western Front* de Milestone Lewis, mais aussi à *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick, *Born on the Fourth of July* d'Oliver Stone et *The Thin Red Line* de Terrence Malick. En plus d'obtenir un grand succès commercial⁴⁷⁷, ceux-ci accumulèrent les distinctions⁴⁷⁸.

Comme l'affirme Nicolas Beaupré, les adaptations cinématographiques eurent comme effet de « démultipli[er] l'audience nationale et internationale de la littérature de guerre⁴⁷⁹ ». Ainsi transposés, les romans des écrivains-vétérans devenaient accessibles à un plus large public et jouissaient du même coup d'une vitrine promotionnelle non négligeable⁴⁸⁰.

Notons aussi que les milieux cinématographique et télévisuel ont toujours fait bon usage de l'expérience des combattants. Dans son adaptation de *Les Croix de bois*, par exemple, Raymond Bernard décida de montrer uniquement des anciens combattants à l'écran. Bien que le ministre de la Guerre ait mis à sa disposition quelques régiments, Bernard préféra embaucher des vétérans pour tenir les rôles principaux et les rôles de figuration. Le réalisateur et scénariste affirme d'ailleurs dans ses mémoires que « la bonne volonté des jeunes recrues ne pouvait remplacer l'expérience des anciens, de ceux qui l'avaient faite (la

Quiet on the Western Front, États-Unis/Royaume-Uni, 1979, 150 min ; Stanley Kubrick, *Full Metal Jacket* (*Le Merdier*), États-Unis / Royaume-Uni, 1987, 116 min ; Oliver Stone, *Born on the Fourth of July*, États-Unis, 1989, 145 min ; Terrence Malick, *The Thin Red Line*, États-Unis / Canada, 1998, 172 min ; Robert Clem, *Company K*, États-Unis, 2004, 102 min ; Damien Odoul, *La Peur*, France/Canada, 2015, 93 min.

⁴⁷⁷ *Born on the Fourth of July* remporta, par exemple, cent soixante et un millions au box-office. *Box Office Mojo*, en ligne, <<https://www.boxofficemojo.com/movies/?id=bornonthefourthofjuly.htm>>, consulté en août 2019.

⁴⁷⁸ En 1930, le film de Lewis remportait l'Oscar du meilleur film et de la meilleure réalisation ; en 1990, le film de Stone récoltait de nombreux prix – parmi lesquels l'Oscar et le Golden Globe pour la meilleure réalisation, le Golden Globe du meilleur film dramatique et le Golden Globe du meilleur scénario (qu'il remporte conjointement avec Ron Kovic) ; finalement, Terrence Malick se voyait, entre autres, attribuer l'Ours d'Or au Festival international du film de Berlin en 1999.

⁴⁷⁹ Nicolas Beaupré, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? », *loc. cit.*, p. 45.

⁴⁸⁰ Lors de notre dépouillement de la base de données WolrdCat, nous avons observé que *Le merdier* de Gustav Hasford et *Né un quatre juillet* de Ron Kovic profitèrent d'un regain éditorial après la parution des films de Stanley Kubrick et d'Oliver Stone. Nous avons aussi remarqué que trois des cinq romans possédant le plus grand nombre d'éditions et de rééditions ont été adaptés au cinéma : il s'agit d'*À l'Ouest rien de nouveau*, de *La ligne rouge* et de *Battle Cry*. Les deux premiers ont d'ailleurs été adaptés à deux reprises. *À propos de courage*, qui occupe la cinquième place à notre tableau des traductions et des éditions/rééditions, est présentement en production.

guerre)⁴⁸¹ ». Bien entendu, Raymond Bernard n'est pas le seul à avoir fait appel aux vétérans par souci de véracité. Depuis cette époque, plusieurs d'entre eux ont collaboré en tant que consultants à diverses productions. Récemment, Tim O'Brien a été engagé à titre de consultant par les producteurs de la série télévisée *This Is Us*, dont une partie de la troisième saison se déroule pendant la guerre du Vietnam, avant d'être finalement intégré à l'équipe de scénaristes.

D'autres vétérans, comme Gustav Hasford, Ron Kovic et Leon Uris ont tout simplement participé à l'adaptation de leur roman pour le grand écran. Plusieurs récits et témoignages d'anciens combattants ont aussi servi de matériaux de base à la création de certaines séries télévisées portant sur la guerre. La série *The Pacific*, par exemple, s'inspire principalement des récits *With the Old Breed* d'Eugene Bordurant, *Sledge* et *Helmet for my Pillow* de Robert Leckie⁴⁸², mais aussi de *The Big War* d'Anton Myrer et de *Battle Cry* de Leon Uris. La série *Band of Brothers* est, quant à elle, une adaptation du roman éponyme de Stephen Ambrose qui s'inspire des témoignages des hommes de la compagnie « Easy » du 506^e régiment d'infanterie parachutée de la 101^e division aéroportée de l'armée américaine ayant combattu en Europe durant la Seconde Guerre mondiale⁴⁸³.

Depuis les années quatre-vingt, la parole des anciens combattants est de plus en plus présente au cinéma et à la télévision. Non seulement est-il commun que l'on adapte leurs romans et leurs récits, mais leurs témoignages occupent aussi une place de premier ordre en documentaire comme en fiction. Alors que les documentaristes ne leur accordaient, hier encore, qu'une importance relative, les témoignages se sont progressivement imposés – au même titre que les images d'archives – comme une source première de documentation.

⁴⁸¹ On retrouve aussi dans ses mémoires un passage édifiant sur le travail des acteurs : « Qu'ils jouaient donc bien tous les interprètes de notre film, et de quel cœur ! Les principaux rôles étaient tenus par Pierre Blanchard, Gabrio, le poète Antonin Artaud et Charles Vanel. Comme on les complimentait à la suite d'une projection, Vanel toujours modeste dit très simplement : "Nous n'avons pas eu besoin de jouer, nous n'avons eu qu'à nous souvenir" ». Raymond Bernard, *Échos de naguère*, cité dans « Les Croix de bois de Raymond Bernard (1932) », *14-18 Mission centenaire*, en ligne, <<http://centenaire.org/fr/autour-de-la-grande-guerre/cinema-audiovisuel/les-croix-de-bois-de-raymond-bernard-1932>>, consulté en juin 2019.

⁴⁸² Eugene Bordurant Sledge, *With the Old Breed*, New York, Ballantine Books, 2007 ; Robert Leckie, *Helmet for my Pillow*, Londres, Ebury Press, 2010.

⁴⁸³ Stephen Ambrose, *Band of Brothers*, New York, Simon & Schuster, 2001.

D'abord employés accessoirement pour faire parler les images d'archives et soutenir les affirmations d'une narration historique, les témoignages sont devenus un important élément narratif, allant parfois jusqu'à constituer la principale source de narration de plusieurs films ou séries pour la télévision. *They Shall Not Grow Old* de Peter Jackson – dans lequel une multitude d'extraits de témoignages d'anciens combattants recueillis sur support audio par la BBC constitue la seule narration qui accompagne et articule les images d'archives inédites – est un exemple parlant d'une telle pratique⁴⁸⁴. Dans certains cas, la parole des anciens combattants devient même le sujet de prédilection des documentaristes. Depuis les années 2000, plusieurs documentaires et films de fiction portant sur le syndrome de stress post-traumatique et les conditions de réinsertion sociale des vétérans sont parus aux États-Unis⁴⁸⁵. Dans le film *Of Men and War* du réalisateur français Laurent Bécue-Renard, qui met en scène un groupe d'anciens combattants durant leur traitement pour le syndrome de stress post-traumatique, la parole des anciens combattants occupe toute la place⁴⁸⁶ ; les confessions de ces hommes qui tentent de faire la paix avec leur passé se succèdent sans jamais laisser place aux images d'archives ou à un autre type de narration, ce qui amène le spectateur à partager leur processus thérapeutique.

La parole des vétérans est aussi utilisée dans des films de fiction et dans des séries télévisées pour corroborer les événements qui y sont relatés. Il suffit de penser, par exemple, au prologue et à l'épilogue de *Saving Private Ryan* de Steven Spielberg, et au prologue de chaque volet de la série *Band of Brothers* dans lesquels on nous présente des segments d'entrevues effectuées avec des anciens combattants qui ont vécu les événements relatés, pour comprendre que la parole des vétérans agit ici à titre de véritable *imprimatur*.

Au tournant du siècle, les productions littéraires et cinématographiques ont grandement été influencées par l'approche culturaliste qui s'est imposée dans le milieu historique, et tout

⁴⁸⁴ Peter Jackson, *They Shall Not Grow Old*, Nouvelle-Zélande / Royaume-Uni, 2018, 129 min.

⁴⁸⁵ Sara Neeson, *Poster Girl*, États-Unis, 2010, 38 min ; Dan Lohaus, *When I Came Home*, États-Unis, 2006, 70 min ; Phil Donahue et Ellen Spiro, *Body of War*, États-Unis, 2008, 87 min ; Tom Donahue, *Thank You for Your Service*, États-Unis, 2015, 101 min ; Danfung Dennis, *Hell and Back Again*, États-Unis, 2011, 88 min ; Patricia Foulkrod, *The Ground Truth*, États-Unis, 2006, 78 min ; Jason Hall, *Thank You for Your Service*, États-Unis, 2017, 109 min ; Irwin Winkler, *Home of the Brave*, États-Unis, 2006, 106 min.

⁴⁸⁶ Laurent Bécue-Renard, *Of Men and War*, France, 2014, 142 min.

particulièrement dans les recherches portant sur la Première Guerre mondiale. En effet, nombre d'historiens, qui ne comptaient pas parmi les moins influents, s'intéressèrent, pour la première fois, à l'expérience des combattants, se penchant de plus près sur l'expérience de la violence et les souffrances physiques et psychologiques ressenties par les combattants. Toutefois, comme l'indique Christophe Prochasson, « [l']histoire dite "culturelle" de la guerre [...] a encouragé les lectures empathiques, passionnées et compassionnelles du conflit et dérouté parfois l'intelligence historique⁴⁸⁷ ». Ainsi, les historiens en sont-ils venus, dans une large mesure, à présenter les combattants comme des victimes et à imposer le témoignage comme une source incontestable de vérité.

À la parole toute puissante de l'histoire officielle promue par l'école du consentement – qui refuse de traiter le témoignage comme une source primaire du travail historique au même titre que l'archive – les historiens de l'école de la contrainte prétendent opposer une histoire de la Grande Guerre davantage sociologique, cédant la parole aux combattants des tranchées⁴⁸⁸. Les témoignages de combattants et de vétérans occupent donc une place de premier choix dans leur travail. « Le témoignage est irremplaçable lorsqu'il s'agit de renseigner la dimension sensible, psychologique, intime, dimension la plus humaine donc, attachée à ce type d'expérience⁴⁸⁹ », rappellent les historiens Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, chefs de file de cette école historiographique. Loin de nous l'idée de remettre en

⁴⁸⁷ Christophe Prochasson, *14-18. Retours d'expériences*, op. cit., p. 31.

⁴⁸⁸ Rappelons que les différends qui existent entre l'école du consentement et l'école de la contrainte résident d'abord dans une mésentente quant aux raisons qui ont motivé la population à adhérer au conflit. Pour les premiers, les hommes ont accepté de se battre et ont été motivés par une « culture de guerre » alors que, pour les seconds, les hommes n'ont eu d'autre choix que de se plier devant la justice militaire et les pressions politiques et sociales. La dispute entre les deux écoles est évidemment alimentée par un autre différend : soit, l'importance accordée aux témoignages dans le travail de l'historien. Alors que les historiens de l'école du consentement abordent le témoignage avec méfiance, l'utilisant toujours en tant que source secondaire ou comme traitement illustratif, les tenants de l'école de la contrainte en font la pierre angulaire de leurs recherches. Notons que l'école du consentement se compose d'historiens gravitant autour de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne : Jean-Jacques Becker, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, John Horne et Jay Winter. L'école de la contrainte se compose, quant à elle, d'historiens participant au Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 : Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, Gérard Baconnier, André Minet et Louis Soler. Pour de plus amples informations sur le débat qui oppose les deux écoles, voir : Élise Julien, « À propos de l'historiographie française de la Première Guerre mondiale », *loc. cit.*

⁴⁸⁹ Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Éditions Privat, coll. « Entre légendes et histoire », 2001, p. 51.

question cette affirmation. Il nous semble cependant que l'approche de ces historiens s'avère problématique. En cherchant à étudier les dimensions sensibles et psychologiques de l'expérience du combattant à travers les témoignages, sans avoir, au préalable, établi une méthodologie de travail rigoureuse, ceux-ci semblent utiliser la parole des anciens combattants de manière aléatoire dans le but de soutenir leurs hypothèses et leurs interprétations de l'Histoire. Ils n'hésitent pas à instrumentaliser les témoignages en les décontextualisant et en les fragmentant. Les témoignages sont donc trop souvent analysés dans une perspective de victimisation qui vient appuyer la thèse de la contrainte, perspective qui, hélas, dénature inévitablement la parole du témoin.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que ce recentrage de l'histoire des conflits autour de l'expérience des combattants n'est pas étranger au regain d'intérêt que suscitent les témoignages de combattants depuis la fin des années quatre-vingt-dix. Notons aussi que les festivités de commémorations des différents conflits ont contribué à promouvoir la parole des combattants en engendrant, chaque fois, une importante activité éditoriale, télévisuelle et cinématographique⁴⁹⁰.

Depuis le début des années 2000, une multitude de sites web consacrés à la mémoire des combattants ont vu le jour grâce aux efforts des historiens amateurs et des généalogistes. L'arrivée d'internet dans la plupart des foyers occidentaux a permis à de nombreuses archives familiales de quitter les greniers poussiéreux et les fonds de tiroirs afin d'être diffusées sans passer par les relais éditoriaux classiques. En plus de constituer des espaces voués à la conservation de la mémoire et à la diffusion de la parole des combattants et des vétérans, la plupart de ces sites font souvent office de lieu d'expression, d'échange et de recherches pour les internautes⁴⁹¹.

Ainsi pouvons-nous constater que, sous différentes formes, la parole des vétérans s'est progressivement imposée au sein des sociétés occidentales tout au long du siècle dernier. Une foule de romanciers, de scénaristes et de réalisateurs ont d'ailleurs été inspirés par cette

⁴⁹⁰ En témoignent, par exemple, les festivités commémoratives qui se déroulèrent en Europe en novembre 1998 et entre 2014 et 2018.

⁴⁹¹ Sur cette question, voir : Johanne Villeneuve, « Le récit du combattant, son légataire et son avenir. Réflexion sur la temporalité narrative et le témoignage électronique », *A contrario*, vol. 13, n° 1, 2010, p. 125-137 et « La traversée médiatique du simple soldat. À partir de l'œuvre de Bertrand Carrière », *Revue LISA/LISA e-journal*, vol. 10 – n° 1, 2012, p. 192-208.

parole et ont cherché à raconter l'expérience guerrière en rompant avec la tradition épique, décrivant tantôt les dures réalités du combat de manière réaliste, tantôt l'impact qu'exerce la guerre sur les hommes. De la *Montée en première ligne* de Jean Guerreschi à *La chambre des officiers* de Marc Dugain, en passant par *Les champs d'honneur* de Jean Rouaud et *Un long dimanche de fiançailles* de Sébastien Japrisot, jusqu'à des films tels que *Joyeux Noël* de Christian Carion et *Les fragments d'Antonin* de Gabriel Lebomin, toute une génération de créateurs semble avoir été profondément marquée par la parole et les œuvres des anciens combattants du XX^e siècle⁴⁹².

3.3 Diaspora et mémoire collective

Nous croyons qu'un grand nombre de vétérans ont été animés par la même volonté⁴⁹³ : révéler au monde non seulement les réalités de la guerre moderne avec le lot de souffrances physiques et psychologiques qu'elle engendre, mais aussi la parole mensongère qui permet de perpétuer une conception erronée de la guerre, conception qui favorise l'adhésion des populations à la culture et à l'effort de guerre.

Bien qu'ils aient été dispersés dans différents pays occidentaux, les vétérans ont été liés par un sentiment de solidarité et par le désir de partager une vérité commune. C'est pourquoi nous croyons que nous devons concevoir ces groupes d'un seul tenant, comme une grande communauté ou, nous le mentionnons dans notre introduction, comme une « diaspora ».

Ces hommes qui ont partagé une expérience commune – et extrême à bien des égards – ont été confrontés aux mêmes souffrances et aux mêmes dilemmes. Dans *Nous étions des hommes*, Frédéric Manning évoque le lien puissant qui unissait déjà les combattants dans les tranchées :

⁴⁹² Jean Guerreschi, *Montée en première ligne*, Paris, Pocket, 1995 ; Marc Dugain, *La chambre des officiers*, Paris, JC Lattès, 2001 ; Jean Rouaud, *Les champs d'honneur*, Paris, Flammarion, 2019 ; Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993 ; Christian Carion, *Joyeux Noël*, France, Allemagne, Royaume-Uni, Belgique, Roumanie, 2015, 116 min ; Gabriel Lebomin, *Les fragments d'Antonin*, France, 2006, 90 min.

⁴⁹³ Rappelons que nous n'incluons pas les militaires de carrière pour qui l'expérience guerrière se vit souvent d'une manière bien différente.

Entre eux, nul égoïsme ; bien plus, prévenants les uns envers les autres, ils s'aidaient sans se poser de questions. Pour avoir vécu les mêmes expériences, ils se comprenaient à demi-mot. Se connaissant à fond, ils avaient, par-delà leurs antagonismes, atteint dans leurs relations un équilibre et une discipline bien à eux (NEDH : 41).

Puis l'auteur ajoute un peu plus loin que les combattants « ne possédaient rien en commun ; et pourtant il n'existait pas de lien plus fort que la nécessité qui les avait attachés les uns aux autres » (NEDH : 318). Il évoque ainsi de quelle manière la fraternité des vétérans se développa d'abord par instinct de conservation. C'est-à-dire que les hommes furent confrontés à un état d'interdépendance nécessaire pour assurer leur survie. « Sur le champ de bataille, la nation semblait lointaine et le patriotisme vide et abstrait ; ce qui importait le plus, c'était les hommes avec lesquels un soldat se battait, dont il dépendait et pour lesquels il souffrirait et mourrait si nécessaire⁴⁹⁴ ».

Assez rapidement, les combattants ont aussi pris conscience qu'ils avaient plus en commun avec l'ennemi que ce que leur avait laissé croire la propagande. À ce sujet, Jean Norton Cru écrit : « Le contact avec l'ennemi, en se prolongeant, nous convainquit bientôt qu'il souffrait comme nous, qu'il se sentait aussi peu fait pour le rôle de soldat, tel qu'il est⁴⁹⁵ ». Confrontés à une commune misère, les combattants ont rapidement développé une sorte d'attachement impalpable. Sans pour autant parler ici de camaraderie, il va sans dire que les combattants en sont venus à percevoir leurs ennemis comme des semblables ou, du moins, à respecter leurs qualités guerrières. Bien que ces observations s'appliquent davantage aux contextes de la Grande Guerre, il n'en demeure pas moins qu'un certain nombre d'écrivains-vétérans de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Vietnam mentionnent le respect et la compassion que finirent par se témoigner les hommes, et ce, bien qu'ils aient été dressés les uns contre les autres par des cultures de guerre qui insistaient sur leurs

⁴⁹⁴ James J. Sheehan, *Where Have all Soldier Gone? The Transformation of Modern Europe*, Boston, Houghton Mifflin, 2008, p. 20. Nous traduisons.

⁴⁹⁵ Jean Norton Cru, *Du témoignage*, *op. cit.*, p. 27. Un peu plus loin, il affirme que les combattants ne ressentaient pas de haine envers leur ennemi : d'abord parce que celui-ci demeurait invisible et qu'il ne représentait pas une menace immédiate, ensuite parce qu'il était « un pauvre diable aussi torturé d'angoisse que soi ». *Ibid.*, p. 109.

différences ethniques et culturelles⁴⁹⁶. Julia Eichenberg révèle que la violence expérimentée par les combattants du premier conflit mondial fut une expérience transnationale⁴⁹⁷. Les souffrances quotidiennes ne furent en aucun cas l'apanage d'une seule nation, ce qui poussa les vétérans à percevoir leurs ennemis d'autrefois comme des frères de souffrance. Cette affirmation s'avère d'ailleurs applicable à l'ensemble des conflits qui nous intéressent, et ce, malgré les spécificités et les nuances à apporter selon les différents contextes.

Le retour des combattants semble, lui aussi, avoir été vécu comme une expérience transnationale. En effet, les anciens combattants de tous les horizons ont éprouvé les mêmes difficultés lorsqu'est venu le moment de réintégrer la vie civile. N'oublions pas que le vétéran demeure, pour beaucoup, celui qui a trop vu et qui en a trop fait. C'est celui qui a vécu une troublante proximité avec la mort et qui a survécu. C'est aussi celui qui a accepté d'adopter des comportements brutaux et d'enfreindre les normes morales pour assurer sa survie et défendre la pérennité de la nation. Comme nous l'avons d'ailleurs déjà observé, son expérience le rend à la fois suspect et menaçant aux yeux de la population civile. Par conséquent, celui-ci ne semble pouvoir être compris que par ceux avec qui il a partagé l'expérience d'une commune misère. Aussi se sent-il souvent plus près de ses anciens ennemis que de sa société d'appartenance. En témoigne, notamment, la tendance de certaines associations à adhérer à l'internationalisme vétéran pour cultiver une commémoration commune des morts, pour défendre les intérêts communs des anciens combattants et pour prévenir l'émergence de nouveaux conflits⁴⁹⁸.

Dans son essai intitulé *Partir à la guerre*, le romancier et vétéran du Vietnam, Karl Marlantes présente la communauté des anciens combattants comme un cercle dont les initiés seraient détenteurs d'une parole, d'une vérité encore trop peu partagée. Ce cercle, qui intègre les anciens combattants de tous les horizons, serait, selon lui, régi par un code du silence qui

⁴⁹⁶ Notons toutefois que les narrateurs et les personnages des romans de la Seconde Guerre mondiale se déroulant sur le front de l'Ouest témoignent rarement du respect et de la compassion pour les soldats de la *Wehrmacht*. Les soldats SS sont, quant à eux, toujours dépeints comme des êtres ignobles et sanguinaires.

⁴⁹⁷ Julia Eichenberg, « Veteran's Associations », *loc. cit.*, p. 3.

⁴⁹⁸ *Ibid.* p. 10-12.

permettrait aux anciens combattants de réintégrer leur société d'appartenance⁴⁹⁹. Notons qu'il y a ici présence d'une microsociété d'hommes qui partagent une même expérience, un même savoir, mais qui, hélas, doivent se taire pour parvenir à se réhabiliter. C'est donc dire que la parole des vétérans est une parole subversive ; elle semble déranger et pousser la société hors de sa zone de confort en révélant qu'il existe tout un monde entre les discours officiels et l'expérience réelle du combattant.

En 1929, Jean Norton Cru observait déjà la dichotomie.

Sur le courage, le patriotisme, le sacrifice, la mort, on nous avait trompés, et aux premières balles nous reconnaissons tout à coup le mensonge de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels. Ce que nous voyions, ce que nous éprouvions n'avait rien de commun avec ce que nous attendions, d'après ce que nous avions lu et tout ce qu'on nous en avait dit. Non, la guerre n'est pas le fait de l'homme : telle fut l'évidence énorme qui nous écrasa⁵⁰⁰.

Dans *Témoins*, Norton Cru affirme que le choc de l'expérience agit comme un agent révélateur qui permet de percevoir le vrai visage de la guerre. « [L]e contact, le choc brutal des formidables réalités de la guerre réduisit en miettes ma conception livresque des actes et des sentiments du soldat au combat, conception historique et que naïvement, je croyais scientifique », rappelle-t-il⁵⁰¹. Le baptême du feu constituerait à ce titre un moment charnière de l'expérience ; il permettrait aux combattants de confronter une conception de la guerre apprise dans les manuels aux réalités de la guerre moderne.

Norton Cru soutient, lui aussi, qu'une sorte de communauté découlant de la fraternité des tranchées aurait pris forme au lendemain de la Grande Guerre. Celle-ci se serait exprimée dans la parole des anciens combattants, parole qui s'emploie justement à dresser un portrait plus fidèle de la guerre.

Heureusement, l'esprit du front a survécu dans les livres. Les combattants qui ont publié leurs impressions ne sont pas les premiers venus ; ils constituent, pour

⁴⁹⁹ Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, *op. cit.*, p. 250.

⁵⁰⁰ Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 13-14.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 2.

la plupart, une élite même parmi les intellectuels et l'on constate que la moitié d'entre eux, peut-être, a su réagir totalement ou partiellement contre la tyrannie de la tradition, su échapper aux invites d'un public affamé de gloire ou avide d'horreurs sadiques⁵⁰².

Les témoignages de ces hommes s'enrichiraient mutuellement et exerceraient, en se regroupant, une certaine influence, voire une certaine autorité : c'est précisément ce que le philosophe Jan Patočka entend lorsqu'il parle de la « solidarité des ébranlés ». Ces hommes qui ont été confrontés à « l'entier ébranlement du sens⁵⁰³ » – tant dans leur rapport au monde technique que dans leur rapport à la politique et à l'éthique – seraient justement unis par l'expérience même de l'ébranlement.

En fait, le seul aspect unificateur de cette solidarité se trouve dans l'ébranlement du sens donné, dans l'abîme du sens lui-même. Les ébranlés se réunissent dans l'absence d'une perte commune et dans la perte commune des fondations. C'est donc une solidarité au-delà de la solidité⁵⁰⁴.

Il s'agirait donc pour eux de prendre la parole et de donner à voir le visage du monde tel qu'ils l'ont découvert pendant l'expérience guerrière. Ainsi, l'homme ébranlé serait

celui qui est envoyé dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour l'attester par chacun de ses actes et tout son comportement, pour aider à venir à soi tout ce qui est de la même manière que lui, pour laisser être les hommes ce qu'ils sont, dans la clarté et la vérité, pour s'offrir aux choses et aux êtres comme un sol où ils pourront se déployer, et non pas pour les exploiter brutalement au profit d'intérêts arbitraires⁵⁰⁵.

⁵⁰² Jean Norton Cru, *Du témoignage*, op. cit., p. 112.

⁵⁰³ Pierre-Étienne Schmit, « Aller à la guerre même : J. Patočka et la Grande Guerre », *Le philosophoire*, vol 2. n° 48, 2015, p. 140.

⁵⁰⁴ Emre Şan, « Penser aujourd'hui avec Patočka. La vulnérabilité collective et la solidarité politique », in *Implications philosophique*, 2019, en ligne, <<https://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/ethique/penser-aujourd'hui-avec-patocka/>>, consulté en juin 2018.

⁵⁰⁵ Jan Patočka, « Les Fondements spirituels de la vie contemporaine », in *Liberté et Sacrifice, Écrits politiques*, Grenoble, Jérôme Millon, 1990, p. 235. Voir, aussi, Richard Figuier, « Jean Norton Cru, penseur de la guerre », *Les Temps Modernes*, vol. 6, n° 640, 2006, p. 60-92.

Jean Norton Cru croit, lui aussi, que les combattants sont détenteurs d'une certaine vérité. Pour lui, seuls ceux qui ont vu, entendu et éprouvé physiquement et mentalement les effets directs du combat sont à même de comprendre les réalités du combat et de les raconter. Il est important de comprendre que le témoin, ici, n'est pas seulement celui qui a vu, mais, aussi, celui qui a vécu et ressenti la guerre jusque dans son âme et sa chair⁵⁰⁶. Si les souvenirs personnels sont pauvres en faits stratégiques, ils sont riches de faits psychologiques que la grande histoire a ignorés pendant longtemps. Peines, angoisses, colères, désirs, haines, jugements, etc., seraient donc à même de nous renseigner sur les réalités du combat. Qui plus est, « [l]es faits psychologiques [corrigerait] encore bien des erreurs : ils [démentiraient] l'épopée, la gloire, l'enivrement de la victoire que les histoires d'aujourd'hui veulent encore nous peindre⁵⁰⁷ », ils permettraient de comprendre l'essence même de la guerre.

Ainsi, Norton Cru s'emploie-t-il dans son essai analytique et critique intitulé *Témoins* – essai dans lequel il analyse plus de trois cents témoignages de combattants publiés entre 1915-1928 – à faire connaître les bons témoignages. Son projet est d'établir une matière fiable pour les historiens du futur, en débusquant les faux témoignages qui contribuent, selon lui, à perpétuer une image erronée du conflit. Comme nous le mentionnons un peu plus haut, Norton Cru travaille avant tout à faire reconnaître au témoignage une structure d'autorité sur le plan de la vérité historique, car, pour lui, seuls les témoignages des anciens combattants peuvent rectifier les inexactitudes soutenues par les historiens en ce qui concerne la guerre.

Pour Norton Cru, la parole des vétérans doit lutter contre la tradition. Cependant, il est difficile de savoir au juste ce que l'auteur entend par « tradition ». Nous croyons que cette tradition – qu'il applique tout autant à la littérature et l'histoire qu'au milieu militaire – est en fait la tradition épique. Notons que celle-ci chapeaute tout ce contre quoi Norton Cru lutte avec acharnement : l'histoire militaire, l'histoire générale, le mythe patriotique, l'héroïsme, les légendes, etc. Comme nous le mentionnons précédemment, c'est en grande partie à cause de la tradition épique que l'homme entretient une conception erronée de la guerre, conception

⁵⁰⁶ « Si quelqu'un connaît la guerre, c'est le poilu, du soldat au capitaine ; ce que nous voyons, ce que nous vivons est ; ce qui contredit notre expérience, n'est pas, cela vint-il du généralissime, des Mémoires de Napoléons, des principes de l'École du Guerre, de l'avis unanime de tous les historiens militaires [...] Nous savions parce que nos cinq sens, notre chair nous répétaient pendant des mois les mêmes impressions et sensations ». Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 25.

qui se heurte de plein fouet aux nouvelles réalités de la guerre moderne. Pour Norton Cru, le témoignage des combattants agit comme une sorte de digue ou de barrage contre la contamination des représentations de la guerre par la tradition épique. D'où l'importance d'en bannir tout travestissement, embellissement et ornement.

Il semble donc que la parole des vétérans ait été considérée par plusieurs comme une vérité dont les vétérans sont les seuls détenteurs, vérité qu'il importe de partager. Par conséquent, cette parole doit être envisagée comme une sorte de discours micro sociétal généré par la diaspora des anciens combattants. Ce discours micro sociétal serait produit par un groupe d'hommes que l'expérience guerrière a propulsé dans un « monde à part⁵⁰⁸ », il découlerait précisément d'une forme de sociabilité – au sens où l'entend Simmel – développée aux combats et perpétuée au sein des associations de vétérans.

La diaspora dont les vétérans sont les fiers représentants constitue, selon nous, une communauté parallèle à la communauté des Hommes, et c'est en son sein que se structure d'abord leur parole. À la manière des *rap groups*, cette communauté constitue un lieu d'échange qui permet aux vétérans de mettre en scène leurs souvenirs, de développer une mémoire collective, bref de donner un sens à leur expérience. S'y élabore un discours micro sociétal qui leur permet non seulement de se faire entendre, mais aussi d'imposer leur lecture des événements. Au même titre qu'il nourrit la diaspora des anciens combattants, le discours produit par les vétérans permet aussi de véhiculer les idées qui s'y développent.

Le discours micro sociétal qui nous intéresse ici – pour ainsi dire, le « discours vétéran » – émane de la mémoire des anciens combattants. Bien qu'il soit en constante évolution et qu'il se renouvelle d'une guerre à l'autre en laissant se perdre ce qui ne cadre plus avec les réalités contemporaines, le « discours vétéran » s'inspire inévitablement du « déjà dit » et du « déjà écrit ». Ainsi les vétérans du XX^e siècle ont-ils bénéficié de toute une tradition vétérane qui avait été développée dès la Grande Guerre, ce qui leur a permis d'ancrer leurs souvenirs dans une mémoire collective plus large. À la lecture de romans de guerre, on constate assez rapidement que les écrivains-vétérans se sont lus les uns les autres. Dans les romans écrits par les vétérans de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre du Vietnam, on

⁵⁰⁸ Nous avons déjà relevé que les vétérans sont persuadés que leur expérience leur confère une légitimité historique et la responsabilité de lutter pour faire entendre la vérité sur la guerre et ainsi contribuer à améliorer leur société.

repère rapidement des signes flagrants d'intertextualité avec les romans écrits par les vétérans de la Grande Guerre : reprises de thèmes, de motifs, de tableaux, d'archétypes, de structure narrative et de lieux communs. Dans certains romans, on retrouve même des références à certains écrivains combattants. Dans *Flesh Wounds* du Britannique David Holbrook, le jeune narrateur prétend que les romans de Robert Graves et d'Henri Barbusse l'ont préparé à la guerre (FW : 15). Notons que certains écrivains-vétérans ont grandement été influencés par les romans de leurs frères d'armes. Ainsi des vétérans français de la Grande Guerre publient-ils, au cours des années trente, des romans qui s'inspirent en partie de romans publiés quelques années plus tôt par certains de leurs pairs. Dans l'épisode de guerre de *Voyage au bout de la nuit*, Céline décrit des scènes, ou encore développe des thèmes et des personnages, qui s'inspirent clairement des romans de Roland Dorgelès et de Gabriel Chevallier⁵⁰⁹. Notons aussi les troublantes similarités de certains passages d'*À l'Ouest rien de nouveau* et de *Les généraux meurent dans leur lit*⁵¹⁰.

Au début du siècle dernier, le sociologue français Maurice Halbwachs a élaboré le concept de mémoire collective en s'intéressant à la manière dont la mémoire se développe au sein de différents groupes (famille, clergé, classe ouvrière, musiciens, etc.). Il faut comprendre que, pour Halbwachs, toute mémoire individuelle est marquée de souvenirs communs et collectifs. Selon lui, la mémoire de l'individu et la mémoire du groupe auquel il appartient sont interdépendantes : « On peut dire aussi bien que l'individu se souvient en se plaçant au point de vue du groupe, et que la mémoire du groupe se réalise et se manifeste dans les mémoires individuelles⁵¹¹ ». Il va jusqu'à affirmer que le groupe fixe ce qu'il vaut la

⁵⁰⁹ Le passage où Ferdinand importune une famille qui veille le corps d'un enfant pour leur acheter une bouteille de vin (VBN : 44-46) n'est pas sans rappeler le passage dans *Les Croix de bois* où les hommes, pensant arriver dans un bordel, perturbent une veillée funèbre (CB : 337-340). Le séjour de Bardamu à l'hôpital est, sur plusieurs points, similaire à celui de Jean Dartemont, héros de *La Peur*. Les deux personnages sont rongés par la peur de retourner au front et se méfient du personnel soignant. Les deux auteurs présentent d'ailleurs les infirmières comme des êtres dangereux qui incitent les hommes à la guerre et contribuent à perpétuer la tradition épique et le patriotisme (VBN : 69-121 et LP : 126-184).

⁵¹⁰ Nous pensons, par exemple, à un passages où les héros sont confrontés à tuer un ennemi au corps à corps et sont, par la suite rongés par la culpabilité (AORN : 190-198 et GMDL : 103-124). Nous analyserons ces segments dans notre sixième chapitre.

⁵¹¹ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, p. VIII.

peine d'être retenu par l'individu : « il n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs⁵¹² ».

Halbwachs en vient d'ailleurs à formuler le concept de « cadres sociaux de la mémoire ». Selon lui, « pour se souvenir un individu doit [justement] reconstruire son passé en partant des cadres sociaux présents dans son groupe⁵¹³ ». Ces cadres sociaux doivent tout autant être perçus comme des « ensembles de mécanismes permettant une connaissance⁵¹⁴ » que comme des « vision[s] du monde animée[s] par un système de valeurs⁵¹⁵ » développé par un groupe au fil du temps. Ils se composent majoritairement d'idéologies, d'idées générales, de notions et de souvenirs dominants, mais ils sont aussi langage, expériences, jugements et conventions sociales. En d'autres mots, ils constituent un ensemble de pensées communes propres au groupe. Ce sont « des systèmes de logique, de sens, de chronologie, de topographie qui anticipent le souvenir, créent pour lui "un système général du passé" appelant le rôle et la place du souvenir particulier⁵¹⁶ ». En agissant comme des points de repère, les cadres sociaux permettent à l'individu de localiser et de reconnaître ses souvenirs à partir de la vision du monde que partagent les membres du groupe auquel il appartient.

Selon Halbwachs, les différents groupes demeurent perméables les uns aux autres et oublient volontairement des idées, des souvenirs et des notions à mesure qu'ils en intègrent de nouveaux, qu'évoluent leurs conventions. L'oubli résulterait de la disparition de certains cadres ou de leurs transformations⁵¹⁷. Il en vient d'ailleurs à établir que « se souvenir ce n'est pas revivre, mais c'est reconstruire un passé à partir des cadres sociaux du présent⁵¹⁸ ». Ainsi suggère-t-il que la mémoire collective d'un groupe est une construction qui repose à la fois sur « un cadre fait de notions qui nous servent de points de repère, et qui se rapportent

⁵¹² *Ibid.*, p. 79.

⁵¹³ Gérard Namer, « Postface », in Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, p. 321.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 324.

⁵¹⁵ *Idem.*

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 325.

⁵¹⁷ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op .cit., p. 279.

⁵¹⁸ Gérard Namer, « Postface », *loc. cit.*, p. 329.

exclusivement au passé » et sur « une activité rationnelle, qui prend son point de départ dans les conditions où se trouve actuellement la société, c'est-à-dire dans le présent⁵¹⁹ ». On peut donc dire que la mémoire collective du groupe réactualise et déforme sans cesse les souvenirs qui la composent. Par conséquent, ses cadres sont en constante évolution « puisque tout changement, si léger soit-il, modifie les rapports de l'élément transformé avec tous les autres⁵²⁰ ».

Il nous semble justement que la diaspora des vétérans constitue un groupe possédant des cadres sociaux qui lui ont permis de développer sa propre mémoire collective. Cette mémoire collective a préservé de l'oubli le souvenir d'une expérience qui ne cadrerait pas avec les conceptions socialement acceptées de l'expérience guerrière.

Halbwachs affirme que « c'est dans la mesure où [la] pensée individuelle se replace dans ces cadres et participe à [la] mémoire [collective] qu'elle serait capable de se souvenir⁵²¹ ». Le silence des anciens combattants évoqué par Karl Marlantes – silence qui, nous l'avons vu, a mené quelques centaines de milliers d'entre eux à commettre l'irréparable – ne témoigne-t-il pas de leur incapacité à intégrer le souvenir de leur expérience dans une mémoire collective déjà existante ? Halbwachs soutient d'ailleurs

[qu']un homme qui se souvient seul de ce dont les autres ne se souviennent pas ressemble à quelqu'un qui voit ce que les autres ne voient pas. C'est, à certains égards, un halluciné, qui impressionne désagréablement ceux qui l'entourent. Comme la société s'irrite, il se tait, et à force de se taire, il oublie les [choses] qu'autour de lui personne ne prononce plus⁵²².

Il rappelle aussi que la société écarte de sa mémoire tout ce qui menace sa cohésion et qu'elle remanie constamment ses souvenirs de manière à préserver son équilibre⁵²³.

Nous croyons que les associations de vétérans (nationales ou internationales) qui ont vu le jour au cours du XX^e siècle ont contribué, en créant des réseaux non seulement entre des

⁵¹⁹ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, op. cit., p. 290.

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 135.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 6.

⁵²² *Ibid.*, p. 167.

⁵²³ *Ibid.*, p. 290.

individus, mais aussi entre des groupes d'individus, à faire naître un sentiment d'appartenance qui a vraisemblablement participé à unir les vétérans de tous les horizons. En faisant valoir les droits des vétérans et en contribuant à faire reconnaître officiellement leur sacrifice, les associations contribuèrent à forger une identité vétérane. « La communauté ainsi institutionnalisée offrait aux individus un espace de mémoire et le soutien nécessaire pour défendre leurs intérêts, ainsi que pour revendiquer une autorité morale fondée sur une expérience de guerre commune⁵²⁴ ». Avec l'avènement des associations de vétérans, les anciens combattants trouvaient enfin un groupe au sein duquel ils reconnaissaient leurs semblables et grâce auquel ils pouvaient s'exprimer librement.

D'entrée de jeu, nous avons observé que les vétérans éprouvent certaines difficultés à transmettre leur expérience aux populations civiles à cause du décalage qui existe entre deux espaces-temps distincts : soit, celui du combat et celui de la vie civile. En effets, les hommes qui ont été confrontés à une expérience limite ont vu leur système cognitif s'adapter aux circonstances extrêmes et ont dû moduler leurs valeurs de manière à assurer leur survie. Par conséquent, leur comportement ne semble plus pouvoir être compris d'après les normes en vigueur au sein des sociétés civiles⁵²⁵. Qui plus est, l'expérience de la guerre moderne et ses nouvelles implications s'avèrent incompatibles avec la conception que s'en font les civils. Aux souvenirs des combattants s'oppose une conception erronée de la guerre que partage la majorité de la population influencée par la tradition épique. Il ne fait donc aucun doute que les cadres sociaux qui devraient normalement être partagés entre les anciens combattants et les civils pour que la remémoration et la transmission de l'expérience soient possibles demeurent bien souvent inconciliables. Par conséquent, pendant longtemps, combattants et civils conservèrent des souvenirs différents des conflits. C'est pourquoi la parole des vétérans qui ne corroborait pas une conception traditionnelle de la guerre fut souvent marginalisée et reléguée au rang de fabulation.

Les associations de vétérans ont justement constitué un cadre qui a permis aux anciens combattants de construire une mémoire collective où ils purent partager leurs idées, leurs valeurs et leurs souvenirs. Après s'être regroupés et structurés, ils parvenaient enfin à établir

⁵²⁴ Julia Eichenberg, « Veteran's Associations », *loc. cit.*, p. 4.

⁵²⁵ Laure Himy-Piéri, « Peut-être que les enfants poseront des questions... Réflexion sur l'art et la fiction chez Perec et Bober », *op. cit.*, p. 197.

des milieux propices à l'émergence de leur parole. Il est important de rappeler ici qu'il existe depuis toujours des divergences et des différences importantes entre certaines associations et qu'il incombe aux individus de trouver le groupe où leur parole pourra être entendue. Au-delà des groupes régionaux et nationaux, c'est toute une communauté internationale de vétérans qui permettait désormais de faire entendre leurs voix, mais, aussi, de structurer le souvenir d'une expérience commune.

Il nous semble que, depuis le premier conflit mondial, les associations de vétérans ont participé à alimenter deux mémoires collectives différentes. Bien que toutes deux s'emploient à témoigner des réalités de la guerre et à assurer la mémoire des disparus, il n'en demeure pas moins qu'elles reposent sur deux lectures différentes de l'expérience. Il est à noter que ces deux lectures sont représentatives de deux tendances. Alors que les associations traditionnelles et conservatrices continuent de concevoir l'expérience à travers le patriotisme agressif, le nationalisme et le militarisme – ne remettant que très rarement en question le fondement des conflits, tout en continuant d'adhérer à la culture de guerre –, les associations à tendances progressistes et pacifistes adoptent une posture à la fois humaniste, internationaliste et antimilitariste tout en tentant de démontrer que les hommes, trompés par la culture de guerre, sont bien souvent appelés à prendre part à des conflits injustes qui ne profitent qu'à une minorité de la population. Pour les uns, l'expérience de la guerre, bien qu'elle impose certaines souffrances, n'est aucunement remise en cause. Il s'agit d'une nécessité qui assure la survivance de leurs valeurs et de leur mode de vie. Dans une telle optique, les hommes qui y prennent part sont voués à devenir des héros puisqu'ils acceptent de se sacrifier pour le bien-être de leur patrie. Pour les autres, l'expérience de la guerre est imposée aux hommes qui deviennent victimes des décisions d'une classe dominante qui s'enrichit à leurs dépens et tente de conserver ses privilèges et son pouvoir. Dans une telle optique, l'héroïsme cède place à la soumission et l'événement ne s'avère plus être que vain sacrifice. Il s'agit donc pour les hommes qui adhèrent à de telles associations de décrier les injustices dont ils ont été victimes et de témoigner des horreurs dont ils ont été témoins, horreurs perpétrées au nom des valeurs véhiculées par la culture de guerre façonnée par la classe dominante. Si l'expérience s'avère être fierté pour les uns, elle se révèle être humiliation pour les autres.

Il ne fait aucun doute que la mémoire développée par le deuxième groupe propose une alternative à la mémoire du premier groupe qui semble partager une conception traditionnelle de la guerre telle que véhiculée par la tradition épique et envisagée par la majorité de la population.

Nous sommes donc conscients que plusieurs groupes ont contribué à développer la mémoire collective des vétérans du XX^e siècle et que les cadres de la mémoire de chacun de ces groupes n'ont jamais tout à fait été les mêmes. Il faut aussi comprendre que la mémoire des vétérans du XX^e siècle se constitue de la mémoire de plusieurs groupes qui proviennent de différentes armées et qui ont participé à différents conflits. Par conséquent, leurs souvenirs de la guerre et leur conception de l'expérience guerrière ont subtilement varié au fil des années. Par exemple, les souvenirs d'un soldat français ayant participé à la guerre de tranchées en 1915 ne peuvent pas avoir été les mêmes que ceux d'un marine américain ayant combattu dans la jungle du Vietnam en 1967. Il en va de même des souvenirs des vétérans qui ont combattu lors d'une même guerre, mais au sein de deux armées rivales. Bien que les spécificités stratégiques et technologiques des conflits, ainsi que les contextes culturels et historiques, aient évolué d'un conflit à l'autre et d'un pays à l'autre, nous croyons que les combattants et les vétérans ont toutefois toujours été confrontés à des enjeux, à des dilemmes et à des souffrances similaires, et ce, bien que les réalités du combat varient jusqu'à un certain point. C'est pourquoi la manière de raconter la guerre est demeurée sensiblement la même tout au long du siècle.

La mémoire des vétérans du siècle dernier semble donc s'être structurée par strates. C'est-à-dire que les mémoires des conflits les plus récents se sont superposées et amalgamées à la mémoire des conflits les plus anciens grâce aux représentations artistiques, aux récits oraux et à la littérature (au sens large du terme) produite par les vétérans ou s'inspirant de leurs témoignages. La Grande Guerre semble avoir constitué une sorte de matrice pour les vétérans des conflits ultérieurs qui réactualisèrent sans cesse cette mémoire – avec tout ce qu'elle comportait d'idées, de valeurs et de souvenirs – de manière à l'adapter aux réalités de leur expérience guerrière avec tout ce qu'elle impliquait de nouveau. Bref, ils constituèrent le souvenir de leur expérience de sorte à alimenter et renforcer une conception de la guerre plus en phase avec leur expérience, écartant au passage tout souvenir qui pouvait la détruire ou

l'altérer ou qui ne cadrerait tout simplement plus avec les réalités auxquelles ils avaient été confrontés.

Il va sans dire que si une partie de la diaspora des vétérans dont il est ici question s'est appliquée à démentir la conception erronée de la guerre soutenue par la tradition épique et les discours officiels, tous les vétérans n'adoptent pas pour autant cette posture. Par conséquent, le « discours vétéran » ne doit pas être envisagé comme un phénomène produit par l'ensemble des vétérans du XX^e siècle. Comme dans toutes les sphères sociales, le milieu vétéran a été animé par des tensions et des divergences d'opinions. Il nous semble cependant qu'une résistance d'une ampleur surprenante s'y est orchestrée, proposant une alternative aux discours officiels.

En d'autres mots, nous croyons que les cadres mémoriels de plusieurs groupes de vétérans, issus de différents conflits et de différentes nations, contribuèrent à constituer les cadres mémoriels d'un groupe beaucoup plus large – la diaspora des anciens combattants – au sein duquel se développa une mémoire collective. Un discours micro sociétal singulier aurait pris racine dans cette mémoire tout en participant à sa structuration. Il ne fait d'ailleurs aucun doute que c'est en grande partie par le biais de ce discours que la mémoire des vétérans est parvenue à pénétrer la mémoire des autres groupes sociaux⁵²⁶.

À l'instar de Jacques Dubois, nous estimons que

[p]ar discours, il faut entendre la forme générale d'un ensemble historiquement repérable de textes en même temps qu'un jeu de présuppositions régissant la production de ces textes particuliers et garantissant leur cohérence. On voit qu'un texte est toujours défini par les réseaux discursifs dans lesquels il est pris et qui ont pour rôle d'assurer sa lisibilité⁵²⁷.

C'est pourquoi nous pensons que les romans de guerre du XX^e siècle écrits par des écrivains-vétérans nous permettront d'observer comment certains vétérans sont parvenus à diffuser un discours qui a influencé la mémoire des autres groupes sociaux et de transformer à jamais

⁵²⁶ Georges Fréris soutient, lui aussi, que la mémoire individuelle des écrivains-vétérans contribue à la formation d'une mémoire collective puisque leur discours narratif influence inévitablement leurs lecteurs. Georges Fréris, « Le roman de guerre. Discours autobiographique, expression d'une collectivité ou d'une identité a-nationale ? », *Neohelicon XXXI*, n° 2, 2004, p. 88.

⁵²⁷ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Éditions Labor, 2005, p. 221.

leur manière de concevoir et de raconter la guerre.

3.4 Littérature minoritaire et littérature mineure

Nous l'avons vu, les romans de guerre ont connu un franc succès au cours du siècle dernier. La plupart ont obtenu la reconnaissance du public et sont rapidement devenus des livres à succès, multipliant les traductions et les rééditions. Bien que plusieurs d'entre eux aient obtenu un certain succès critique – se voyant même, dans certains cas, attribuer de prestigieux prix littéraires – leur position dans le champ littéraire est toujours demeurée fragile, voire problématique.

Malgré les succès rencontrés, les romans de guerre écrits par des vétérans n'ont que très rarement atteint le statut de grande littérature. À quelques exceptions près – nous pensons, par exemple, aux romans *Le feu* d'Henri Barbusse, *Ceux de 14* de Maurice Genevoix, *À l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, *La ligne rouge* de James Jones et *À propos de courage* de Tim O'Brien qui ont intégré le corpus scolaire en France et aux États-Unis – cette littérature semble avoir été reléguée au rang de la paralittérature ou, pour être plus précis, considérée minoritaire.

Par littératures minoritaires, Jacques Dubois entend « les productions diverses que l'institution [littéraire] exclut du champ de la légitimité ou qu'elle isole dans des positions marginales à l'intérieur de ce champ⁵²⁸ ». Selon lui, ces littératures seraient « prises dans un rapport typique de domination et de répression » avec l'institution qui tente de valoriser la « bonne littérature » en les condamnant à la marginalité⁵²⁹. Il rappelle aussi que les littératures minoritaires « existent dans la dépendance de l'institution dominante » et qu'elles sont « largement tributaires de la littérature consacrée », en ce sens, affirme-t-il, qu'elles adaptent et imitent ses modes de fonctionnement, ses contenus et ses formes⁵³⁰.

Mais pourquoi les romans de guerre ont-ils été condamnés à cette position ? Pourquoi ces romans, qui ont été produits tantôt par des écrivains réputés, tantôt par des acteurs de

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 189.

⁵²⁹ *Idem.*

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 23.

l'institution littéraire, ne sont-ils parvenus que très rarement à obtenir le statut de « grande littérature »⁵³¹ ?

La typologie des littératures minoritaires établie par Dubois peut nous éclairer. Dans son ouvrage, ce dernier relève l'existence de quatre catégories de littératures minoritaires : les littératures de masse, les littératures régionales, les littératures proscrites et les littératures parallèles et sauvages. Nous croyons que les romans de guerre, sans appartenir de manière exclusive à l'une de ces catégories, partagent certains traits avec les littératures des trois premières catégories.

3.4.1 Une littérature de masse ?

Il faut prendre en compte qu'il existe plusieurs types de romans de guerre, mais que ceux-ci sont souvent considérés appartenir à un même ensemble. Ainsi, les romans des vétérans sont trop souvent associés aux romans de guerre populaires écrits par des civils. Ces derniers se déclinent en plusieurs genres, tantôt roman d'action, tantôt roman d'espionnage ou encore roman historique. Bien entendu, les objectifs de leurs auteurs varient : ils peuvent tout autant chercher à légitimer les conflits et à favoriser l'adhésion du public aux efforts de guerre qu'à simplement divertir un public avide de sensationnalisme. Il n'en demeure pas moins que ces types de romans répondent aux principales caractéristiques des littératures de masse telles que définies par Dubois. Ils sont régis par les lois du marché et cherchent d'abord à obtenir un succès commercial en s'adressant à un large public⁵³². C'est pourquoi

⁵³¹ Notons que certains écrivains jouissaient déjà d'une renommée littéraire avant de faire paraître leur roman de guerre (Georges Duhamel, Henri Barbusse et Blaise Cendrars). D'autres débutèrent ainsi leur carrière littéraire (Maurice Genevoix, Gabriel Chevalier, James Jones, Leon Uris et Jean-Jules Richard). Rappelons aussi qu'un certain nombre d'entre eux ont évolué au sein de l'institution littéraire en tant que critiques (Georges Duhamel, Henri Barbusse, Pierre Drieu La Rochelle, Frederic Maning, David Holbrook et Jean Vaillancourt), éditeur (David Holbrook), directeurs de revues littéraires (Charles Yale Harrison et Pierre Drieu La Rochelle), professeurs (Tim O'Brien, Kent Anderson et Joe Haldeman) et académiciens (Georges Duhamel, Maurice Genevoix et Roland Dorgelès).

⁵³² Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, op. cit., p. 201.

ces romans reprennent des formes standardisées, se structurent à partir des idéologies dominantes et cherchent à reproduire la doxa de leur époque⁵³³.

Ce serait une grave erreur de croire que les romans de guerre écrits par les combattants et les vétérans échappent nécessairement aux pratiques des littératures de masse. Dans son essai sur la littérature combattante éditée en France et en Allemagne entre 1914 et 1919, l'historien Nicolas Beaupré démontre que « dès 1914, en Allemagne comme en France, pour des raisons à la fois idéologiques et commerciales, la plupart des éditeurs, spécialisés ou non, entendent répondre aux attentes du public et s'insérer dans la culture dominante de l'époque⁵³⁴ », notamment en créant des collections dédiées à la littérature de guerre, mais aussi en favorisant la parution d'œuvres susceptibles « d'épanch[er] une soif sociale et culturelle tout en entrant dans le jeu de l'offre et de la demande⁵³⁵ ». Ainsi contribuèrent-ils, par exemple, à créer une image littéraire de la guerre des plus aseptisées en privilégiant la publication de récits d'aviateurs, d'évasion ou de héros célèbres ; ce qui permettait « de "ré-individualiser" l'expérience collective et dépersonnalisante de la guerre⁵³⁶ ». Beaupré démontre aussi que l'institution littéraire abaissa momentanément les barrières autour du champ littéraire de façon à permettre aux auteurs-combattants de participer à l'effort de guerre⁵³⁷. Il rappelle d'ailleurs qu'à cette époque la présence sur le front remplaça la valeur esthétique comme « critérium absolu pour juger d'un livre ou d'un auteur⁵³⁸ ». Dès lors, la légitimité, ainsi que le succès public et critique d'une œuvre, ne reposaient plus sur le savoir-

⁵³³ *Idem.* et p. 208-209. Par doxa, j'entends « l'ensemble des opinions et des modèles généralement admis comme normaux, et donc dominants, au sein d'une société à un moment donné [...] La doxa se définit comme ce qui est figé dans la langue, ce que l'on ne prend même pas la peine d'énoncer avec précision parce que cela va de soi. Elle est donc une forme efficace de l'idéologie dominante ». Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 154.

⁵³⁴ Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre, op. cit.*, p. 50.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁵³⁶ *Idem.*

⁵³⁷ Beaupré affirme que leurs récits permettaient à la fois de véhiculer les leçons morales tirées de l'expérience et de soutenir certains éléments de la culture de guerre – comme l'acceptation de l'idée de sacrifice et la diabolisation de l'ennemi. Nicolas Beaupré, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source? », *loc. cit.*, p. 43-44.

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 50.

faire littéraire et sur le talent de l'écrivain, mais plutôt sur son expérience de la guerre. Toutefois, le début des années vingt aurait marqué un retour à la normale. Le désintérêt du milieu littéraire pour la littérature de guerre témoignerait, selon lui, de son désir de reconquérir son autonomie⁵³⁹.

Quoi qu'il en soit, les romans de guerre écrits par les vétérans ont toujours été intégrés à des ensembles de productions littéraires plus vastes – ceux, par exemple, des romans de guerre et de la littérature combattante – qui les ont inmanquablement condamnés à être considérés comme de la littérature de masse, voire comme l'un des genres « faibles » de la paralittérature.

Dans bien des cas, la mise en marché des romans de guerre a contribué à ce phénomène. La création d'un certain nombre de collections spécialisées a inévitablement favorisé le cloisonnement du roman de guerre dès le premier conflit mondial. Notons aussi que les éditeurs ont souvent fait paraître les romans des vétérans dans des collections de romans d'aventure et de romans policiers, cela dans le but d'atteindre un plus large lectorat⁵⁴⁰. Il n'est pas rare, non plus, que les éditeurs aient cherché à mettre à l'avant le caractère véridique de ces romans sans chercher à vanter leurs qualités littéraires, les réduisant ainsi à leur simple valeur testimoniale et les condamnant, par le fait même, à être perçus comme des sources historiques plutôt que comme des œuvres littéraires appréciables. Comme nous le verrons, les stratégies éditoriales adoptées ne sont pas les seules responsables de cette situation puisque la majorité des auteurs choisirent délibérément de recourir au pacte autobiographique pour structurer leur roman. En effet, plusieurs d'entre eux usèrent de la légitimité que leur conférait leur statut de témoin pour asseoir leur posture rhétorique. Comme l'observe Ruth Amossy « le discours romanesque coule dans un dispositif énonciatif qui mime celui du discours du témoignage vécu, sans apprêt et sans prétention littéraire⁵⁴¹ ». Dès lors, les écrivains semblent se positionner hors du champ littéraire en ne « se réclam[ant] pas de la

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 52.

⁵⁴⁰ En témoignent, par exemple, les traductions françaises des romans de Kent Anderson éditées chez Gallimard dans la collection « Folio policier ».

⁵⁴¹ Ruth Amossy, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », in Catherine Milkovitch-Rioux et Robert Pickering (dir.), *Écrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 92.

fiction » et en « s'index[ant] délibérément à des formes génériques qui relatent par vocation la réalité du quotidien⁵⁴² ».

Il convient aussi de remarquer que les romans de guerre écrits par les vétérans empruntent une forme standardisée, ce qui n'est pas étranger au fait qu'on les associe aux littératures de masse. L'emploi de cette forme permet à leurs auteurs d'ordonner les souvenirs de l'expérience chaotique et inintelligible qu'est la guerre dans une structure logique.

Puisque les auteurs recourent au pacte autobiographique, la plupart des romans se présentent comme des récits de vie chronologiques. La narration de ces récits s'articule de manière à reproduire la linéarité temporelle de l'expérience vécue. Les romans se structurent donc autour de trois moments distincts qui marquent l'expérience des combattants : la préparation (enrôlement et entraînement), l'expérience de la guerre (le quotidien sur le théâtre des opérations et le combat) et le retour du guerrier. Il s'agit là, indique Cruickshank, d'une « variation du cycle départ, quête, retour [...] profondément ancré dans l'esprit humain⁵⁴³ ». Cette structure, qui correspond tout autant à la structure dramatique, qu'épique, reprend le modèle aristotélicien du *muthos* (exposition, nœud, dénouement) qui compose la tenue des actions (leur agencement), la mise en forme et à la mise en intrigue de l'histoire racontée. D'abord bercés par les illusions véhiculées par la tradition épique et les discours officiels, les personnages sont par la suite confrontés aux dures réalités d'une expérience qui ébranle leurs convictions et leur manière d'envisager les conflits armés, et se retrouvent finalement désillusionnés, brisés, transformés à jamais.

Ces romans mettent habituellement en scène un groupe d'individus (escouade, section, compagnie) duquel se détachent plus distinctement quelques protagonistes. On suit ainsi le parcours initiatique (militaire et guerrier) des personnages et leurs efforts pour assurer leur survie. Il n'y a pas d'unité dramatique à proprement parler. À la manière du roman picaresque, les tableaux thématiques s'enchaînent sans structure logique apparente. Comme dans le *bildungsroman*, on suit simplement l'évolution de personnages qui tentent de

⁵⁴² *Ibid.*

⁵⁴³ John Cruickshank, *Variations on Catastrophe : Some French Responses to the Great War*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 45-46. Cruickshank parle plutôt de l'anticipation du combat, de l'expérience du combat et du retrait après le combat. Nous adaptons ici son affirmation de manière à employer des expressions plus à même de témoigner de la structure adoptée par l'ensemble des romans de guerre du XX^e siècle.

comprendre le monde qui les entoure et de s'y adapter. À l'instar du roman psychologique, les actions qui y sont relatées sont prétextes pour articuler les pensées internes des personnages ainsi que leurs émotions. Bref, on assiste ici à une mise à mal de l'intrigue, tendance chère aux écrivains réalistes. Comme le roman réaliste, « [l]e roman [de guerre] tend à devenir une simple monographie, une page d'existence, le récit d'un fait unique [– ici l'expérience du combattant –, sans dénouement ni même coups de théâtre. Il restitue une tranche de vie dont le personnage est le spectateur et/ou le protagoniste⁵⁴⁴ ». L'action se résume souvent à une ou plusieurs batailles à remporter pour atteindre un objectif stratégique (colline, tranchée, île, plage, ville, etc.). Micheline Kessler-Claudet relève d'ailleurs que les romans de guerre reprennent les mêmes motifs pour représenter les combats⁵⁴⁵. Ainsi y retrouve-t-on régulièrement des passages qui décrivent le baptême du feu, les bombardements, le face-à-face avec l'ennemi, les morts des camarades, etc. Les épisodes de batailles sont entrecoupés de périodes de repos, de passages dans les hôpitaux militaires ou de permission à l'arrière. Jean Kaempfer observe, quant à lui, que « les classiques de la littérature de la Première Guerre mondiale [...] sont des romans faits comme une succession de nouvelles, de scènes typiques, sans lien d'intrigue⁵⁴⁶ ». Son observation révèle la construction épisodique et thématique des romans de guerre. Kessler-Claudet confirme : « Chaque chapitre possède une sorte d'unité thématique, centrée sur un fait ou un ensemble de faits significatifs⁵⁴⁷ » qui permettent de recréer une facette de l'expérience guerrière.

Il n'est pas anodin que les romans de guerre, bien qu'ils reprennent la forme du récit de vie sous forme chronologique en empruntant une narration linéaire, se présentent comme une succession de tableaux thématiques sans véritable lien d'intrigue. La forme de ces romans est représentative des effets que produit le trauma sur les individus. Le psychiatre et psychanalyste Dori Laub mentionne à juste titre que les souvenirs traumatiques demeurent

⁵⁴⁴ Colette Becker, *Lire le Réalisme et la Naturalisme*, Paris, Dunod, 1998, p. 36.

⁵⁴⁵ Micheline Kessler-Claudet, « Partir et revenir dans les romans de la Première Guerre mondiale ou le retour de l'écrivain », in Frédéric Regard, Jacqueline Sessa et Jacques Soubeyroux (dir), *Partir Revenir*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, p. 74.

⁵⁴⁶ Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, Paris, Josée Corti, coll. «Les Essais», 1998, p. 257.

⁵⁴⁷ Micheline Kessler-Claudet, « Partir et revenir », *loc. cit.*, p. 74.

fragmentés pour les individus souffrant de trauma puisqu'ils ont été sidérés par l'intensité de l'événement traumatique et qu'ils n'ont pu l'appréhender comme un événement intelligible. Par conséquent, ils n'ont pu procéder à la symbolisation de l'événement qui aurait normalement rendu l'expérience communicable aux autres, mais, surtout, à eux-mêmes⁵⁴⁸. Ainsi les individus traumatisés se retrouvent-ils, en quelque sorte, prisonniers de leur silence. Laub rappelle que

les survivants qui n'ont pas raconté leur histoire deviennent victimes d'une mémoire distordue, c'est-à-dire « d'un mal externe » imposé par la force qui provoque une lutte sans fin avec et contre une sorte de délire [...] Plus l'histoire reste non dite, plus elle se déforme dans la conception qu'en ont les survivants, jusqu'à ce qu'ils doutent même de la réalité des événements vécus⁵⁴⁹.

Il nous semble que les écrivains-vétérans tentent justement d'ordonner leurs souvenirs traumatiques de manière à se réapproprier leur histoire, à redonner une certaine cohérence aux événements auxquels ils ont été confrontés. Le roman se présente ici comme « un espace protégé où la remémoration de l'expérience traumatique peut commencer⁵⁵⁰ », où le témoignage peut enfin prendre forme. Laub mentionne toutefois que, puisque certains aspects de l'expérience ne se révèlent jamais tout à fait imaginables et communicables, le témoignage n'est jamais complet ; par conséquent, le témoin est appelé à revisiter sans cesse l'événement pour tenter de le comprendre⁵⁵¹. Les témoignages des écrivains-vétérans ne font pas exception ; ils témoignent de cette volonté de cerner l'imaginable et l'incommunicable. C'est pourquoi ils demeurent fragmentaires et s'orchestrent autour de thématiques, ce qui explique, selon nous, la structure qu'adoptent les romans des vétérans. Notons aussi qu'à compter de la guerre du Vietnam, certains écrivains-vétérans s'attaquent à la linéarité de la narration et à la chronologie du récit, tentant ainsi de représenter le cheminement intérieur qu'ils ont emprunté pour parvenir à surmonter leur trauma et à livrer témoignage.

⁵⁴⁸ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *Eres*, vol. 1, n° 220, 2015, p. 114.

⁵⁴⁹ Dori Laub, « Un événement sans témoin. Vérité, témoignage et survie », *Eres*, vol. 1, n° 220, 2015, p. 85.

⁵⁵⁰ Dori Laub et Daniel Podell, « Art et trauma », *Eres*, vol. 1, n° 221, 2015, p. 41.

⁵⁵¹ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 117.

Comme le remarque Kessler-Claudet, il y a aussi, dans la plupart des romans de guerre, coexistence de parcours mental et spatial : « l'action – menée ou subie – enclenche la réflexion sur une réalité inouïe⁵⁵² ». Le parcours réflexif des personnages contraints à des situations limites y occupe donc une place tout aussi importante que l'histoire événementielle des batailles. Kessler-Claudet affirme que « l'aventure dans laquelle s'engage le personnage du récit de guerre devient celle d'une initiation et d'une métamorphose intérieure⁵⁵³ ». On assiste donc, selon elle, à un véritable revirement de la logique épique : « la croisade poursuivie par le héros épique est transformée en un chaos expérimenté par la victime⁵⁵⁴ ». Par conséquent, le roman de guerre s'emploie avant tout à souligner l'impuissance, l'humiliation, les douleurs et les peurs auxquelles les combattants modernes sont confrontés en prenant comme sujets des hommes placés en situation de survie.

Soulignons ici que l'ambiguïté générique est, selon nous, l'une des caractéristiques formelles fondamentales du roman de guerre écrit par les vétérans. Bien que les écrivains-vétérans fassent appel au pacte biographique, leurs romans instaurent volontairement un brouillage des genres entre romanesque, récit, témoignage, autobiographie et mémoires. En fait, ces textes sont bel et bien des témoignages autobiographiques qui sont fictionnalisés à différents degrés. Bien que le témoignage de certains auteurs se rapproche du récit autobiographique – comme c'est le cas pour Guy Sajer, Ron Kovic, Tim O'Brien (dans *If I Die in a Combat Zone*) et Doug Peacock – la majorité des témoignages sont rendus sous la forme du roman⁵⁵⁵. Nous verrons au cours de notre analyse que, à cause de cette ambiguïté générique, narrateur et auteur sont bien souvent indiscernables, surtout dans les cas où l'on fait appel à un narrateur à la première personne. Notons toutefois que le narrateur est souvent présenté comme un double de l'auteur. Le « je » devient ainsi un « autre » qui permet d'instaurer une distance entre le sujet et l'événement, entre le narrateur vétéran et le combattant, sans toutefois briser le pacte biographique et miner l'autorité du témoin.

3.4.2 Une littérature régionale ?

⁵⁵² Micheline Kessler-Claudet, « Partir et revenir », *loc. cit.*, p. 80.

⁵⁵³ *Idem.*

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁵⁵ Les récits autobiographiques tentent, par leur forme, de se présenter comme des romans.

Tout comme les littératures régionales, les romans de guerre sont « coupé[s] des lieux dominants de production-diffusion et éloigné[s] des instances décisives de consécration⁵⁵⁶ ». Il est vrai que certains écrivains-vétérans de notre corpus se tiennent volontairement en marge des grands centres et se consacrent à décrire les réalités régionales⁵⁵⁷. De plus, le fait que ceux-ci soient disséminés à travers le globe ne leur permet pas de s'imposer dans un système institutionnel, et ce, malgré les traductions de la plupart de leurs œuvres. Toutefois, le fait que les romans de guerre puissent être assimilables aux littératures régionales relève davantage du facteur culturel que du facteur géographique. En effet, les valeurs et les réalités représentées dans ces romans semblent témoigner d'un monde qui ne cadre en rien avec les valeurs et les réalités des grands centres où s'élaborent les systèmes institutionnels, systèmes qui, rappelons-le, se « fond[ent] sur l'unification et la centralisation⁵⁵⁸ ». Le « régionalisme vétéran » s'emploie à décrire un « autre monde⁵⁵⁹ » – celui de l'expérience guerrière – un monde qui demeure inconnu et difficilement intelligible pour qui ne l'a pas expérimenté.

3.4.3 Une littérature proscrite ?

Finalement, il nous semble que ces œuvres entretiennent un rapport ambigu avec l'institution littéraire, notamment à cause des visées qu'adoptent leurs auteurs. C'est que les romans de guerre, nous le verrons, s'appliquent à critiquer ouvertement toute forme de structure hiérarchique, remettant ainsi en question le pouvoir institutionnalisé.

Comme le rappelle Frédéric Detue, il semble que les vétérans de la Grande Guerre aient décidé de faire la guerre à la littérature par la littérature. Detue affirme que les combattants et

⁵⁵⁶ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, op. cit., p. 191.

⁵⁵⁷ Nous pensons, par exemple, à Maurice Genevoix qui situe l'action de plusieurs de ses romans dans sa région natale, le Val de Loire, où il vécut la plus grande partie de sa vie. Gabriel Chevallier, quant à lui, s'emploie à plusieurs reprises à décrire la vie de village dans la vallée du Rhône, notamment dans la série *Cloche merle*. Notons aussi que, dans quatre de ses romans et la plupart de ses nouvelles, William March s'applique à dépeindre l'Alabama et à décrire la vie des Américains du sud des États-Unis.

⁵⁵⁸ Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*, op. cit., p. 191.

⁵⁵⁹ Ce terme est d'ailleurs largement répandu dans la littérature vétérane. Nous y reviendrons.

les vétérans réalisèrent que « la littérature leur avait menti depuis toujours, et spécialement depuis le XIX^e siècle, sur ce qu'est la guerre » et qu'ils décidèrent, par conséquent, « de rétablir la vérité sur [celle-ci], en disant toute la vérité et rien que la vérité sur cette réalité qu'ils avaient appris à connaître mieux que quiconque⁵⁶⁰ ». Nous ne pouvons qu'abonder dans le même sens que Detue lorsqu'il soutient que les témoins qui prirent la plume contribuèrent à provoquer un « schisme littéraire ». Cependant, nous croyons que ce schisme fut davantage provoqué par les écrivains-vétérans. Du moins, ceux-ci eurent-ils davantage conscience de la portée de leurs œuvres que leurs prédécesseurs. En fait, cette portée était, pour eux, intentionnelle. Il s'agissait de témoigner de l'expérience de la guerre sans tomber dans les pièges d'une tradition narrative qu'ils jugeaient mensongère, tradition soutenue et véhiculée par les institutions. Les écrivains-vétérans s'employèrent incontestablement à déconstruire cette tradition en trouvant de nouvelles manières de raconter leur expérience. Nous pensons que les romans de guerre écrits par les écrivains-vétérans peuvent, dans une certaine mesure, être considérés comme de la contre-littérature. Sans se retrouver nécessairement proscrits, les romans des vétérans ont été considérés comme problématiques par les différentes institutions.

Le discours déployé dans les romans écrits par des vétérans dérange puisqu'il remet en question non seulement la tradition sur laquelle repose notre conception traditionnelle de la guerre, mais aussi tout ce qu'elle implique. En effet, le « discours vétéran » nous pousse à reconsidérer une foule de concepts et de notions qui permettent tout autant aux sociétés et aux individus qui la composent de se définir, qu'aux classes dominantes d'alimenter les discours qui permettent de légitimer les conflits. L'héroïsme, le patriotisme, le nationalisme, le capitalisme y sont critiqués et contestés au même titre que la virilité, le courage et le pouvoir. Bref, le « discours vétéran » s'élabore en opposition aux discours officiels qui tentent de préserver les illusions qui favorisent l'adhésion des masses à la culture et à l'effort de guerre. Jean Kaempfer reconnaît d'ailleurs le dialogisme qui s'opère dans les romans de guerre entre

⁵⁶⁰ Frédéric Detue, « Le schisme littéraire des témoignages de la Grande Guerre », en ligne, *Vox-poetica*, <<http://www.vox-poetica.org/t/articles/detue2013.html>>, consulté en mai 2016.

le discours des « narrateurs-témoins » et les fables héroïques comme l'un des traits caractéristiques du genre⁵⁶¹.

3.4.4 Une littérature mineure ?

Dans les années soixante-dix, Gilles Deleuze et Félix Guattari ont tenté de définir les littératures mineures dans la perspective de la domination culturelle. Ils en sont rapidement venus à affirmer « [qu']une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure », mais « plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure⁵⁶² ». Ils ont établi les trois grandes caractéristiques des littératures mineures : soit, la présence d'un fort coefficient de déterritorialisation de la langue, la prédominance du politique et l'utilisation de l'énonciation collective⁵⁶³.

Rappelons que les écrivains de notre corpus appartiennent à la communauté des vétérans et que celle-ci est dispersée dans différents pays. Liés par un sentiment de solidarité et par le désir de partager une vérité commune, ils constituent des groupes marginaux dans leur pays d'origine et écrivent leurs œuvres dans des langues majeures (français, anglais et allemand, etc.). En ce sens, leurs œuvres répondent aux critères de base des littératures mineures tels qu'établis par Deleuze et Guattari. Notons cependant que c'est le langage (et non la langue) qui s'avère être l'enjeu véritable dans la plupart des romans qui nous intéressent. Il s'avère que c'est le langage qui est ici déterritorialisé et que les écrivains-vétérans tentent de se réapproprier. En effet, ceux-ci ne manquent pas l'occasion de mentionner leur incapacité à témoigner fidèlement de leur expérience. Tout indique que les mots ne sont pas adéquats pour communiquer les réalités auxquelles ils ont été confrontés. Aussi soulignent-ils couramment leur tendance à taire la vérité par peur de la fausser. Ils sont aussi nombreux à se dire méfiants du langage, lequel, bien souvent, sert d'abord à légitimer l'autorité des institutions

⁵⁶¹ Notons toutefois que Kaempfer préfère le terme générique « récit de guerre » à celui de « roman de guerre ». Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit., p. 9-10.

⁵⁶² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975, p. 29.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 29-33.

qui véhiculent une conception idéalisée de la guerre⁵⁶⁴. Les écrivains-vétérans tentent donc de s'affranchir de la domination d'une culture qui véhicule et propage une conception à la fois épique et romantique de la guerre. De là découle, croyons-nous, le dialogisme caractéristique des romans de guerre.

Comme le rappellent Deleuze et Guattari, « minorité et majorité ne s'opposent pas d'une manière seulement quantitative. Majorité implique une constante, d'expression ou de contenu, comme un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue [...] La majorité suppose un état de pouvoir et de domination⁵⁶⁵ ». En usant de l'autorité que leur confère leur statut de témoin, les écrivains-vétérans s'opposent à une conception traditionnelle de la guerre en proposant un mètre-étalon qui prend leur expérience personnelle comme unité de mesure plutôt que le modèle de référence établi. Aux discours officiels (donc au pouvoir des institutions militaires, politiques et littéraires) s'oppose l'autorité du témoin. Le langage est donc de nouveau utilisé pour instaurer des vérités plutôt que pour promouvoir une vision idéalisée de la guerre.

Deleuze et Guattari affirment aussi que tout, dans la littérature mineure, est politique, tout y prend une valeur collective⁵⁶⁶. Nous reviendrons un peu plus loin sur l'importance qu'occupe la dimension politique dans le témoignage des écrivains-vétérans. Contentons-nous pour l'instant de mentionner que les représentations de l'expérience personnelle du vétéran servent avant tout à instaurer des vérités générales à travers la singularité du vécu : « l'affaire individuelle devient donc d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une tout autre histoire s'agite en elle⁵⁶⁷ ». Puisqu'ils s'écrivent en marge de la société, les romans de guerre rédigés par des écrivains-vétérans sont en mesure « d'exprimer une autre communauté potentielle, de forger les moyens d'une autre conscience et d'une

⁵⁶⁴ En guise d'exemple, rappelons la critique de Jean Norton Cru à l'égard de l'anecdote, de l'histoire, de la littérature, de l'art, des bavardages de vétérans et des discours officiels citée un peu plus haut.

⁵⁶⁵ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critiques », 1980, p. 133.

⁵⁶⁶ Dirk Weissmann, « De Kafka à la théorie postcoloniale : l'invention de la littérature mineure », in Stéphanie Schwerter et Jennifer K. Dick (dir.), *Traduire, transmettre ou trahir. Réflexions sur la traduction en sciences humaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. 79.

⁵⁶⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, op. cit., p. 30.

autre sensibilité⁵⁶⁸ ». Remarquons d'ailleurs que l'énonciation d'une conscience collective prend forme à travers l'expérience individuelle et la psychologie des personnages : leur témoignage n'est qu'une voix parmi tant d'autres ou, plutôt, une voix qui permet d'entendre les autres.

Ainsi pouvons-nous constater que les romans de guerre produits par les écrivains-vétérans du XX^e siècle se situent et s'articulent constamment par rapport aux littératures majeures dont ils recomposent sans cesse les discours (les *subtexts*)⁵⁶⁹ et les paradigmes constitutifs. À l'instar des littératures mineures, telles que les définissent Deleuze et Guattari, la production romanesque des vétérans s'impose comme une force tranquille de changement, en ce sens qu'elle est le produit d'un groupe minoritaire et dominé qui tente par des moyens narratifs, stylistiques, énonciatifs, figuratifs et rhétoriques de remettre en question les pouvoirs dominants – qu'ils soient politiques ou littéraires – ainsi que les discours et les méthodes qu'ils génèrent pour instaurer la norme, norme qui, soit dit en passant, contribue à alimenter la marginalité des groupes minoritaires, de leurs productions littéraires et de leurs discours. Notons toutefois que cette production romanesque s'inscrit dans l'ordre de la subversion ; c'est une puissance d'écriture souterraine qui n'opère en rien un affrontement direct.

Le concept de « littérature liminaire », développé par Michel Biron, peut lui aussi nous permettre d'éclairer la position qu'occupent les romans de guerre dans le champ littéraire. S'inspirant du travail de l'anthropologue britannique Victor W. Turner, qui s'est particulièrement intéressé aux rites de passage, Biron observe que certains écrivains québécois ont constitué leur pratique de l'écriture autour de l'expérience de la liminarité. Situés leurs œuvres en marge de la société et de ses systèmes hiérarchiques, ces écrivains

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁶⁹ Jean Bessière affirme que « le "subtext" est le texte, qui peut être divers, disparate, décelable dans ou impliqué par les œuvres d'une littérature tenue pour majeure et composée dans une proximité avec les œuvres mineures. Autrement dit, sans qu'il y ait nécessairement des jeux d'influences explicitement décelables de "mineur" au "majeur", l'œuvre, la littérature, tenues pour mineures, doivent être lues suivant cet effet discursif, cette proximité, qui font du "mineur" un déterminant caché de discours, d'écrits majeurs, ou centraux d'un point de vue culturel ou social ». Jean Bessière, « Les littératures mineures de la critique littéraire contemporaine, la littérature mineure de Gilles Deleuze et Félix Guattari : réponse à deux typologies de la référence au mineur », in Béatrice Rodriguez et Caroline Zekri (dir.), *La notion de « mineur » entre littérature, arts et politique*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2012, p. 22.

représentent la société québécoise comme une sorte de *communitas* ; c'est-à-dire, « une communauté non structurée ou structurée de façon rudimentaire et relativement indifférenciée⁵⁷⁰ ». À l'instar de Martin Buber, Turner souligne « la nature concrète, spontanée [et] immédiate⁵⁷¹ » de la *communitas* qui place les hommes dans une dynamique du « tous ensemble » plutôt que dans une dynamique du « côte à côte ». En ce sens, Biron indique que dans la *communitas* imaginée dans les textes de Saint-Denys Garneau, Jacques Ferron et Réjean Ducharme

[I]es rapports entre individus sont moins déterminés par une hiérarchie verticale que par une sorte de hiérarchie horizontale qui n'obéit pas à la logique d'un classement établi d'avance, mais à un système peu déterminé dans lequel tout est affaire de contiguïté et de voisinage. Dans le contexte de liminarité, il ne s'agit plus de s'élever socialement, mais d'étendre la zone de proximité, soit en abaissant ce qui se donne pour sacré ou autoritaire, soit en rapprochant ce qui semble lointain⁵⁷².

Sans produire une littérature liminaire au sens exact où l'entend Michel Biron, il nous semble que la pratique des écrivains-vétérans s'apparente à celle-ci.

Notons d'abord que le parcours des combattants est marqué par plusieurs rites de passage - initiation à la vie militaire, initiation guerrière et réintégration dans la vie civile – qui les plongent dans un état de liminarité quasi constant tout au long de l'expérience guerrière⁵⁷³. Qui plus est, tout indique qu'à compter du XVIII^e siècle, les sociétés occidentales ont tenté d'instaurer une rupture entre le monde militaire et le monde civil et de reléguer les combattants à un monde parallèle. D'une part, on contraint les militaires à la vie de caserne et, d'autre part, on interdit aux civils de suivre les troupes lors des campagnes. Rappelons aussi que les combats se déroulaient majoritairement sur des champs de bataille – préservant, du coup, les populations civiles – jusqu'au début du XX^e siècle. C'est comme si

⁵⁷⁰ Victor W. Turner, *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 97.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 124.

⁵⁷² Michel Biron, *L'Absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 13.

⁵⁷³ Nous reviendrons un peu plus loin sur cette question.

ces sociétés avaient tenté de préserver la population à la fois des horreurs de la guerre et des hommes qui s’y préparaient. La virilité extrême et la brutalité qui caractérisent aussi bien le mode de vie des militaires que le mode de vie des combattants expliquent en partie pourquoi ces hommes furent maintenus en marge de nos sociétés. Rappelons aussi que ceux-ci ont entretenu une certaine proximité avec la mort et ont été appelés à transgresser les normes sociales durant les périodes de combats. Il n’est donc pas surprenant que ces hommes aient été considérés comme de potentielles sources de contamination sociale et que les sociétés modernes aient, par conséquent, cherché à établir et entretenir une limite franche entre les hommes civilisés et les hommes ensauvagés par l’expérience guerrière. Notons que la tradition épique contribua, elle aussi, dans une certaine mesure, à préserver la frontière entre les deux mondes en maintenant l’illusion épique et le discours patriotique au détriment des dures réalités de la guerre.

Cet état de liminarité constante eût tôt fait de créer un véritable esprit de camaraderie entre les combattants du XX^e siècle ; c’est du moins ce dont témoigne un phénomène tel que la fraternité des tranchées qui se développa entre 1914 et 1918. L’homogénéité et l’égalité qui régnaient entre les combattants réduits à un état de soumission, d’anonymat et d’humiliation totale par la machine militaire et les nouvelles armes contribuèrent à souder la communauté des combattants autour de l’expérience d’une commune misère.

C’est précisément cette communauté, qui s’avère être le pendant de la structure sociale séculière, que les écrivains-vétérans tentent de mettre en scène dans leurs romans pour parvenir à traduire le plus fidèlement possible les différentes facettes de l’expérience vécue, tout en critiquant le système hiérarchique dont ils se disent victimes. De plus, nous le verrons un peu plus loin, les personnages principaux et les narrateurs de nombreux romans de guerre sont présentés comme des marginaux et des inférieurs qui, parce que leurs productions échappent encore au système normatif de la structure sociale et qu’elles portent par le fait même un sentiment d’humanité, sont souvent producteurs d’une « morale ouverte ». Celle-ci permet de réfléchir hors des connaissances, des classifications et des normes établies, tout en les remettant en question⁵⁷⁴.

⁵⁷⁴ Victor W. Turner, *Le phénomène rituel*, op. cit., p. 110 et 125.

Contentons-nous pour l'instant de mentionner que, parce qu'ils ont évolué en marge de la société dont ils ont été exclus, et qu'ils ont fait l'expérience commune de la bassesse, de la déchéance, du déshonneur et de l'infamie, les vétérans en sont venus à développer une communauté qui repose sur un nouveau système de valeurs où règnent la camaraderie, la proximité et l'égalitarisme. Pour eux, l'expérience de la guerre ne semble plus pouvoir être racontée qu'en dehors du pouvoir institutionnalisé, par la bouche même des exclus. Ils nourrissent d'ailleurs une méfiance marquée à l'égard de toute structure hiérarchique et de toute forme d'autorité qui instaure un rapport de domination et de hiérarchie entre les individus. Pensons, par exemple, à la façon dont le discours des associations françaises de l'entre-deux-guerres se déploie contre l'institution militaire et l'institution politique. La notion d'autorité s'avère alors importante et doit être envisagée dans deux sens différents : l'autorité du combattant qui a pris part à l'expérience et qui en a tiré une certaine expérience, un certain savoir ; et l'autorité sous la forme autoritariste du pouvoir institutionnel – tout le pouvoir militaire et politique.

Dans ces conditions, il est donc normal que les écrivains-vétérans entretiennent une certaine méfiance à l'égard des institutions, d'autant que celles-ci légitiment des discours et une façon de raconter et de concevoir la guerre qui s'opposent en tout point à leur expérience. Parce qu'ils cherchent justement à échapper au système normatif de la structure sociale et à développer un discours plus à même de témoigner de leur expérience, ces écrivains s'inscrivent en porte-à-faux avec les standards établis par l'institution littéraire.

3.5 Une réécriture tacticienne

Dans le premier tome de *L'invention du quotidien*, Michel de Certeau démontre comment « l'homme ordinaire », par différentes ruses et astuces qu'il intègre à son quotidien, parvient à détourner les objets et les codes qui lui sont imposés. Évitant ainsi de se conformer, il se « réapproprie l'espace et l'usage à sa façon⁵⁷⁵ ». Ainsi, l'utilisateur (le consommateur), auquel on attribue habituellement le statut de dominé, parviendrait à détourner à son avantage les pratiques que lui impose la classe dominante. Pour reprendre les

⁵⁷⁵ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien : arts de faire*, op. cit., p. XXXVIII.

paroles de Certeau : « les usagers bricolent avec et dans l'économie culturelle dominante les innombrables et les infinitésimales métamorphoses de sa loi en celle de leurs intérêts et de leurs règles propres⁵⁷⁶ ». Ces procédures et ces détournements pratiqués par les usagers, Certeau les qualifie de tactiques. Celles-ci se développeraient en manipulant et en détournant les stratégies développées et imposées par le pouvoir dominant qui détient les instances de productions.

Les termes « stratégie » et « tactique » jouent un rôle de premier ordre dans la pensée de Michel de Certeau, c'est pourquoi il convient ici de les définir. Certeau écrit :

J'appelle *stratégie* le calcul (ou la manipulation) des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir (une entreprise, une armée, une cité, une institution scientifique) est isolable. Elle postule *un lieu* susceptible d'être circonscrit comme *un propre* et d'être la base d'où gérer les relations avec *une extériorité* de cibles ou de menaces (les clients ou les concurrents, les ennemis, la campagne autour de la ville, les objectifs et objets de la recherche, etc.)⁵⁷⁷.

Les tactiques seraient, quant à elles, « déterminée[s] par l'absence de pouvoir⁵⁷⁸ » et « n'aurai[ent] pour lieu que celui de l'autre⁵⁷⁹ » : dans ces conditions, la parole du plus faible utiliserait la parole du plus fort (en la trafiquant, en la bricolant ou en la détournant) pour consolider sa position. Notons aussi que Certeau souligne l'importance que joue la rhétorique dans la caractérisation des tactiques : « les altérations rhétoriques [...] signalent l'utilisation de la langue par des locuteurs dans les situations particulières de combats linguistiques rituels ou effectifs⁵⁸⁰ » rappelle-t-il.

Ainsi, les tactiques élaborées par les usagers seraient appelées à être comprises au sens de « braconnage ». Certeau développe ce concept en pensant plus particulièrement aux rapports entre la production et la consommation culturelles. C'est dans les pratiques de la vie quotidienne (la lecture, la parole, la cuisine, etc.) que Certeau observe les différents modes de braconnage. Dans ce monde où les individus sont dominés et contrôlés par des institutions

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. XXXIX.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 59.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 64.

qui opèrent un pouvoir panoptique, les producteurs sont comparables aux propriétaires terriens qui élaborent des stratégies pour contrôler les espaces et piéger les usagers. Dès lors, il faut concevoir les stratégies adoptées par les producteurs dans l'ordre de la structure verticale, structure qui exerce une emprise sur l'espace de façon globale et durable. Les usagers doivent, quant à eux, être considérés comme des braconniers qui s'adaptent, se réapproprient l'espace par des actes de résistance et de détournement. Dans une certaine mesure, la consommation devient un mode de production pour les usagers qui n'ont d'autres choix que de composer avec les stratégies qui quadrillent les espaces dans lesquels ils évoluent. Les tactiques qu'ils déploient témoignent d'un constant besoin de s'adapter aux réalités du terrain, d'en chercher les failles et de tirer profit des circonstances, et ce, tout en composant avec l'instant présent. Les tactiques doivent donc être appréhendées comme des mouvements horizontaux, puisque ce sont des modes de résistance au champ de l'autre, des subversions de l'intérieur.

Certeau s'intéresse ainsi à la « polémologie du faible⁵⁸¹ ». Selon lui, les usagers s'approprient et se servent des productions qui leur sont imposées dans leur milieu par les producteurs, l'élite sociale, les industries culturelles et les institutions. Par le biais de la consommation et de l'inventivité, ils s'opposent aux traditions et aux idéologies instituées par les classes dominantes ou, du moins, les négocient.

Le « discours vétéran » s'inscrit bel et bien dans la logique des tactiques telle que la définit Michel de Certeau. Rappelons que les écrivains-vétérans ont dû composer avec une manière de concevoir et de raconter la guerre qui s'est graduellement imposée depuis la Grèce antique jusqu'à dominer les paysages culturel, militaire, philosophique et politique occidentaux. Cette manière de concevoir et de raconter la guerre, tributaire de la tradition épique – tradition narrative qui, nous l'avons vu, exerce son influence, voire maintient son emprise, sur un nombre étonnant de traditions, d'institutions et d'idéologies –, demeura en vigueur jusqu'au siècle dernier. La littérature ne fait pas exception en propageant une vision idéalisée de la guerre. C'est donc en braconnant sur le territoire de la littérature consacrée que les écrivains-vétérans cherchèrent à prendre le contre-pied des discours dominants et à imposer leur vision de la guerre. Aux discours des classes dominantes (donc au pouvoir), ils

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 63.

tentèrent d'opposer l'autorité du témoin – ce dominé qui porte les stigmates de l'expérience dans son âme et sa chair –, notamment en reconfigurant la façon de raconter l'expérience guerrière. Ainsi trafiquèrent-ils les figures et les procédés narratifs et stylistiques du récit de guerre traditionnel, voire de la tradition épique, en transformant leurs effets de manière à soutenir leur propre discours. Bref, ils parvinrent à instaurer un discours marginalisé en détournant non seulement un genre institutionnalisé, mais aussi une tradition ancestrale. En procédant à une réécriture tacticienne de l'expérience guerrière, les écrivains-vétérans remirent en question les certitudes et les traditions sur lesquelles reposait la conception traditionnelle de la guerre en Occident. Par conséquent, nous soutenons qu'il existe une manière de dire l'expérience guerrière propre aux vétérans de la période qui nous intéresse, et que cette manière de dire transcende les spécificités des différents conflits du siècle dernier, en dépit des nuances à apporter aux contextes historiques et culturels dans lesquels émergent ces discours.

Bien que le « discours vétéran » se soit imposé avec force au cours du siècle dernier, et qu'il ait contribué à éveiller la méfiance des masses face aux discours officiels, il n'est pas parvenu à invalider et à supplanter les représentations traditionnelles de la guerre véhiculées par la tradition épique. Les représentations traditionnelles de la guerre sont toujours opérantes au sein des institutions et de la population. Se trouvant dans l'impossibilité de se hisser au rang de stratégie, le « discours vétéran » est condamné au rang de tactique. Puisqu'il n'a pas de lieu propre où s'instituer, il ne lui reste plus qu'à utiliser celui de l'autre. Il s'inscrit par conséquent en porte-à-faux avec les discours officiels et la tradition épique sans lesquels il semble ne pouvoir être envisageable ; en témoigne le rôle capital qu'y occupe le dialogisme.

3.6 La construction d'une identité narrative

L'expérience de la guerre moderne ouvre un espace-temps où règne le chaos et l'absurdité, où les hommes ne sont plus à même de se connaître ou de se reconnaître. Il s'y opère, d'une part, une rupture des cadres spatio-temporels et des normes morales, et d'autre part, une rupture des cadres narratifs dans lesquels l'expérience du combattant est habituellement appréhendée (envisagée). La « guerre imaginée » – celle forgée à même les représentations véhiculées par la tradition épique – ne correspond en rien aux réalités vécues

par les hommes et ne contribue qu'à alimenter leur confusion et leur désarroi. Du choc de l'expérience découle un « écroulement des narrations établies⁵⁸² ». L'expérience ne semble plus pouvoir être comprise, ni même racontée, par les combattants dans les cadres narratifs empruntés par la tradition épique, la culture de guerre et les discours officiels.

La guerre moderne demeure difficilement intelligible même pour les combattants qui en font l'expérience. Non seulement elle constitue une épreuve prolongée qui perturbe « les rythmes ordinaires du corps » et provoque l'épuisement physique et psychique des combattants, mais elle ne peut être envisagée par les hommes dans des cadres narratifs aptes à faciliter sa compréhension. Stéphane Audoin-Rouzeau rappelle que le phénomène de campagne continue auquel sont confrontés les combattants occidentaux du XX^e siècle, de même que l'intensité nouvelle des conflits, démultiplient les fatigues et provoquent d'importantes conséquences somatiques chez les hommes qui y sont confrontés⁵⁸³. Ce n'est que rétrospectivement, lorsque la terreur et l'épuisement sont choses du passé, qu'ils arrivent à (re)donner un sens à leur expérience, à comprendre les événements par le truchement d'une « mémoire distanciée⁵⁸⁴ ».

C'est d'ailleurs par l'intermédiaire du récit que les écrivains-vétérans parviennent à organiser le chaos dans lequel ils ont évolué, à éclairer les ténèbres dans lesquelles ils s'étaient égarés. Nous l'avons vu, le récit permet à celui qui se raconte de reconstruire la trame de son existence, d'accéder à sa propre histoire, de se connaître lui-même. Dans la conclusion de *Temps et récit*, le philosophe français Paul Ricoeur affirme d'ailleurs qu'à la manière de l'expérience psychanalytique, le « sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même » en « substitu[ant] à des bribes d'histoires à la fois inintelligibles et insupportables une histoire cohérente et acceptable⁵⁸⁵ ». Ce constat semble d'ailleurs applicable à toute personne qui se raconte, et ce, peu importe le contexte.

Par la mise en récit de leur expérience, les écrivains-vétérans cherchent non seulement à appréhender les événements auxquels ils ont été confrontés, mais aussi à restructurer leur

⁵⁸² John Horne, « Entre expérience et mémoire », *loc. cit.*, p. 916.

⁵⁸³ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 304-308.

⁵⁸⁴ John Horne, « Entre expérience et mémoire », *loc. cit.*, p. 917.

⁵⁸⁵ Paul Ricoeur, *Temps et récit. III. Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1985, p. 444-445.

identité. L'avant-guerre, la guerre et l'après-guerre constituent pour eux trois espaces-temps, trois réalités, qui imposent aux hommes la nécessité de reconfigurer leur identité afin de s'adapter à différents contextes et ainsi assurer leur conservation physique et psychique.

Parce qu'elle est vécue sur le mode de la survie, l'expérience guerrière, avec tout ce qu'elle comporte d'extrême – nous pensons, par exemple, aux pressions patriotiques et politiques qui poussent les hommes à s'enrôler, à la proximité qu'ils entretiennent avec la mort sur les champs de bataille et aux difficultés de réinsertion qu'ils doivent affronter –, instaure plusieurs ruptures dans la vie des combattants qui y sont confrontés. C'est que, dans l'urgence du moment, ceux-ci sont appelés à adapter leur identité à des situations limites sans nécessairement respecter leurs convictions, suspendant leur libre arbitre pour répondre aux pressions populaires et aux exigences du commandement.

Rétrospectivement, les différents comportements qu'ils ont adoptés leur paraissent donc discordants. Comment, en effet, arriver à concilier des comportements qui n'ont pas été régis par les mêmes normes, valeurs et idéaux et qui révèlent, par conséquent, différentes facettes d'une même identité, facettes qui s'avèrent, dans bien des cas, totalement incompatibles ? Pour plusieurs d'entre eux, les comportements qu'ils ont adoptés à la guerre et les choix qu'ils ont faits leur semblent inconcevables et contradictoires. Comment ont-ils pu se plier aux exigences événementielles en adaptant, voire en reniant, leurs valeurs et leurs convictions ? Dès lors, les vétérans sont confrontés à l'ultime question du « Qui suis-je ? » Ne leur reste plus alors qu'à démêler la trame de leur existence de manière à réconcilier les différentes facettes d'une identité qu'il leur faut reconstruire et qui demeure pour eux confuse, fragmentaire, en lambeaux au même titre que le souvenir traumatique de l'événement auquel ils ont été confrontés.

Ces hommes sont à l'image des combattants emportés par la déflagration d'un obus dans le tableau *La brèche. Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915*, du peintre et illustrateur français Georges Bertin Scott⁵⁸⁶. Ils se trouvent en suspens, prisonniers de l'événement par lequel ils ont été happés et fragmentés. Tout comme dans le tableau de Scott, où les membres du corps du personnage central se confondent avec les membres d'autres corps, les vétérans sont aux prises avec des « morceaux de vie » qui ne semblent pas leur appartenir.

⁵⁸⁶ Voir le tableau en annexe.

Paul Ricœur affirme que « [r]épondre à la question du "qui ?", comme l'avait fortement dit la philosophe et politologue Hannah Arendt, c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire dit le *qui* de l'action. *L'identité* du qui *n'est donc elle-même qu'une identité narrative*⁵⁸⁷ ». C'est donc par le biais du récit ou, plus précisément, en se constituant une identité narrative que les anciens combattants parviennent à recoller toutes les pièces de leur identité fragmentée. Selon Ricœur, l'identité narrative – résultat d'une médiation de l'existence par la fonction narrative – permettrait à l'individu de construire son identité au sens d'un soi-même (*l'identité-ipse*) et de répondre à la question « Comment suis-je devenu qui je suis aujourd'hui? ». L'ipséité relèverait de « l'assignation d'un agent à une action » – l'ascripibilité – et de l'acceptation de la responsabilité morale de l'action – l'imputation⁵⁸⁸. Ainsi les individus seraient-ils appelés à se reconnaître à travers leurs actes, leur éthique et leurs paroles, rappellent les psychologues et psychothérapeutes Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne⁵⁸⁹. Ils affirment aussi qu'ils seraient dans l'obligation de constituer leur identité en remettant en question leur rapport au monde. C'est donc la permanence de l'individu dans la promesse donnée à l'autre et à soi-même qui serait, selon eux, convoquée ici.

Par conséquent, l'identité ne se constituerait pas seulement à travers l'expression de la mêmeité (*l'identité-idem*), c'est-à-dire du caractère permanent de l'individu qui se compose tout autant des habitudes acquises ou en voie d'être contractées, mais aussi par un « résultat d'identifications conscientes ou inconscientes⁵⁹⁰ » à « des valeurs, des normes des idéaux, des héros, dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent⁵⁹¹ ». L'identité narrative, en favorisant l'expression de l'ipséité, permettrait à l'individu de se maintenir malgré les changements et la mutabilité auxquels *l'identité-idem* est confrontée. Plus précisément, elle lui offrirait l'opportunité d'inscrire son identité « dans la cohésion d'une vie⁵⁹² », de la

⁵⁸⁷ Paul Ricœur, *Temps et récit. III, op. cit.*, p. 442-443.

⁵⁸⁸ Paul Ricœur, « L'identité narrative », *Esprit*, no 140-141, juillet-août 1998, p. 297-298.

⁵⁸⁹ Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », *Médecine et Hygiène*, vol. 30, n° 4, 2010, p. 237.

⁵⁹⁰ *Idem*.

⁵⁹¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1990, p. 146.

⁵⁹² Paul Ricœur, *Temps et récit. III, op. cit.*, p. 443.

redéployer, en élucidant, par l'intermédiaire de *l'identité-ipse*, les ruptures et les changements qui s'opèrent et qui bouleversent *l'identité-idem*. Bref, elle exercerait une fonction médiatrice entre les deux composantes de l'identité.

En narrativisant ainsi mon caractère, je lui rends le mouvement et la liberté abolis par les dispositions acquises et par les identifications sclérosées. Ce que le temps a sédimenté, le récit va le déployer, permettant que je réalise que je suis à l'origine de la manière dont j'ai agi. Ainsi, en racontant (et c'est précisément ce qui distingue le récit de la description), je m'ascriis mes actes⁵⁹³.

Dans le cas qui nous intéresse, l'identité narrative, en favorisant la constitution et l'expression de l'identité-ipse par la configuration du temps de l'expérience, permet aux écrivains-vétérans de retrouver une continuité, là où il n'y avait pour eux que ruptures, en éclairant l'évolution et les transformations qui se sont opérées en eux. Ainsi peut-on constater que les écrivains-vétérans s'avèrent être à la fois scripteurs et lecteurs de leur propre récit. Ils tirent leur compréhension des événements et de leur propre identité en refigurant et configurant à la fois le temps de l'expérience guerrière. Il s'agit pour eux de reconstruire le temps de l'expérience, de lui redonner une unité temporelle – ou, pour citer la notion développée par le philosophe Alasdair MacIntyre, pour l'enchâsser dans « [l']unité narrative d'une vie⁵⁹⁴ » – de sorte à pouvoir l'interpréter. En posant un regard rétrospectif sur leur propre vie, chacun d'entre eux procède à un « examen de soi » ; et ce n'est qu'au terme de cet examen, alors que chacun aura interprété et jugé ses propres actions, que ces hommes seront à même de se connaître réellement. Bref, il s'agit pour eux de reconnaître la visée éthique de leur parcours de vie, visée par laquelle advient l'estime de soi. En d'autres mots, ils sont amenés à juger s'ils ont mené une vie épanouie, répondant aux impératifs de l'exercice du bien, ce qu'Aristote désigne par le terme « vie bonne »⁵⁹⁵.

⁵⁹³ Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », *loc. cit.*, p. 237.

⁵⁹⁴ Alasdair MacIntyre, *Après la vertu. Étude de théorie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 221. Paul Ricœur affirme que l'unité narrative de la vie est en fait « un mixte instable entre fabulation et expérience vive » puisque la fiction contribue en grande partie à organiser la mise en intrigue de la vie réelle. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 191-192.

⁵⁹⁵ Sur la visée éthique de « soi », voir : Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 199-235.

Avant d'aller plus avant dans notre réflexion, attardons-nous un instant sur la façon dont s'opère la mise en récit. Dans *Temps et récit*, Paul Ricœur, en s'inspirant d'Aristote, établit que le travail de mise en récit repose sur l'enchaînement de trois opérations bien distinctes qu'il nomme les trois mimésis. Ces trois mimésis consistent en un processus dynamique opérant une forme de configuration de l'expérience temporelle vécue par le sujet. Ce processus s'articule autour de la configuration textuelle (mimésis II) ou, pour le dire autrement, autour de la mise en intrigue à laquelle procède l'auteur (ce qu'Aristote nomme le *muthos*). Ce moment pivot de la mise en récit fait fonction de médiation. Il permet le passage du champ pratique (le monde de l'action) au champ de la réception, le monde du lecteur. On retrouve justement en amont de la configuration, la préfiguration du champ pratique (mimésis I). Il s'agit du répertoire commun où auteur et lecteurs partagent une « précompréhension du monde de l'action » dans lequel s'enracinent l'intrigue et sa réception⁵⁹⁶. En aval se situe la refiguration (mimésis III), c'est-à-dire le moment où se rencontrent l'horizon du texte et l'horizon du lecteur. Le lecteur procède alors à la réception et à l'interprétation du texte, il « ressaisit et achève l'acte configurant⁵⁹⁷ ». Toutefois, l'acte de refiguration relance le processus de mise en récit plutôt que de le clore, car il contribue à enrichir et à transformer le répertoire commun où se préfigure le champ pratique sur lequel « s'élève la mise en intrigue et, avec elle, la mimétique textuelle et littéraire⁵⁹⁸ ».

Notons que ce travail de mise en récit permet aux écrivains-vétérans, non seulement de reconstruire leur identité personnelle, mais aussi de forger une identité commune. Ici, le récit témoigne d'une réalité qui dépasse de loin l'expérience personnelle et embrasse une dimension collective. Se raconter, c'est aussi raconter l'histoire de cette communauté de souffrance qui unit les vétérans ; c'est plus précisément (re)donner voix à ceux qui n'en ont pas ou qui l'ont perdue.

Pour partager leur vision du monde et des événements auxquels ils ont été confrontés, les écrivains-vétérans présentent donc leur expérience par le biais du récit de soi, ce qui leur donne une certaine latitude tout en préservant leur crédibilité puisqu'un tel récit se situe à la

⁵⁹⁶ Paul Ricœur, *Temps et récit. I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1938, p. 108.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 144.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 125.

croisée du récit historique et du récit fictionnel. Il leur permet de réinscrire le temps de l'expérience dans le temps historique et chronologique – reflétant les réalités historiques et alimentant l'illusion biographique – tout en employant les « variations imaginatives » de la fiction pour parvenir à ordonner leur expérience et à la rendre intelligible, bref, à l'incorporer au récit historique.

Dans les romans des vétérans, le récit de soi se présente d'ailleurs souvent comme le récit de l'autre. Les écrivains-vétérans déploient de multiples stratégies narratives afin de cultiver l'ambiguïté entre personnage principal, narrateur et auteur. Comme le rappelle Ruth Amossy, « il[s] brouille[nt] délibérément les frontières entre [...] l'être de papier et l'être de chair⁵⁹⁹ ». À l'instar des romanciers réalistes du XIX^e siècle, la plupart d'entre eux appliquent le procédé de restriction de champ, ne se contentant plus d'un narrateur omniscient. L'omniscience repose sur la connaissance infuse et absolue ; chez nos romanciers tout est désormais vécu du point de vue interne d'un narrateur-témoin ou de plusieurs personnages confrontés à l'expérience. Cependant, contrairement aux écrivains réalistes, les écrivains-vétérans ne s'effacent jamais totalement derrière leurs personnages ou leur narrateur. Dans leurs romans, on rencontre souvent un narrateur-témoin qui s'avère être un double de l'auteur. Un lecteur attentif peut reconnaître les aspects autobiographiques (état de service, grade militaire, blessures, caractère, position dans la vie civile) qui se dissimulent sous les aspects fictionnels du roman, et entrevoir l'auteur qui se cache sous les traits du personnage principal. Lorsqu'ils n'utilisent pas leur propre nom, comme Ron Kovic dans *Né un quatre juillet* et Tim O'Brien dans *À propos de courage*, les auteurs usent parfois de leur prénom ou d'un diminutif pour désigner leurs personnages principaux. Dans *Voyage au bout de la nuit*, par exemple, Louis-Ferdinand Céline désigne son personnage principal par le nom Ferdinand Bardamu. Dans *Sympathy for the Devil* et *Chiens de la nuit*, Kent Anderson attribue le nom Hanson à son personnage principal, ce qui n'est rien de moins que le diminutif d'Anderson. Quoi qu'il en soit, l'ambiguïté instaurée par les écrivains-vétérans leur permet de conserver leur autorité de témoin tout en adoptant les libertés du jeu fictionnel.

Il arrive que les auteurs fassent aussi appel à un narrateur omniscient, ce qui leur permet de faire le relais entre les points de vue internes de différents personnages, point de vue qui se

⁵⁹⁹ Ruth Amossy, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », *loc. cit.*, p. 92.

donne souvent à lire à travers le discours indirect libre. Ils procèdent ainsi à une multiplication des points de vue – procédé abondamment utilisé par les écrivains réalistes – de manière à couvrir l'événement d'une façon beaucoup plus large. Les écrivains-vétérans parviennent donc à mettre en place un récit de soi qui prend forme à travers diverses entités et qui s'exprime, par conséquent, à travers plusieurs identités. L'identité narrative individuelle et l'identité narrative collective y sont intimement liées et ne semblent pouvoir prendre forme que l'une avec l'autre. Dès lors, le récit de soi devient récit de l'autre et reflète tout autant (pour ne pas dire davantage) l'identité narrative de la communauté des vétérans que celle de l'individu. Ricœur ne rappelle-t-il pas, d'ailleurs, que tout auteur d'un récit de vie n'est en fait qu'un coauteur puisque « les histoires vécues des uns sont enchevêtrées dans les histoires des autres⁶⁰⁰ »? À ce propos, rappelons que les romans des vétérans se restreignent à dépeindre l'expérience d'un « héros » où d'une unité de combat – tantôt sujets focalisateurs, tantôt objets focalisés. Tout est vu, vécu et interprété depuis leur point de vue. Kaempfer y voit d'ailleurs l'un des traits caractéristiques du récit de guerre⁶⁰¹.

Bien entendu, l'identité narrative est mouvante et dynamique : elle se modifie « [à] chaque fois [que] la mise en intrigue des événements racontés se transforme⁶⁰² ». Ainsi, le travail de l'historien contribue-t-il, par exemple, à transformer l'identité narrative collective chaque fois qu'il propose une nouvelle mise en récit de l'histoire d'une communauté (qu'elle soit régionale, nationale, professionnelle, sociale, de genres ou religieuse). Par conséquent, il ne fait aucun doute que, d'un conflit à l'autre, chaque nouvelle mise en récit de l'expérience guerrière contribue à transformer l'identité narrative collective des anciens combattants et à édifier leur mémoire collective.

La mise en récit de soi procède toutefois des choix de l'individu qui se raconte. En effet, celui-ci s'adonne alors à un travail de configuration narrative – la mise en intrigue – qui fait médiation entre les éléments concordants de l'histoire racontée – « l'agencement des faits », affirme Ricœur – et les éléments discordants qui viennent la bouleverser – les

⁶⁰⁰ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., 1990, p. 189-190.

⁶⁰¹ Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit., p. 9-11.

⁶⁰² Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », loc. cit., p. 238.

« renversements de fortune qui font de l'intrigue une transformation réglée⁶⁰³ ». Dès lors, l'individu doit faire face à plusieurs choix qui lui permettront non seulement d'orchestrer son histoire, mais aussi d'orienter ses visées éthiques, car « la mise en intrigue consiste précisément à donner une unité de signification à toutes les péripéties et à tous les événements qui surviennent dans son histoire et affectent son identité⁶⁰⁴ ». Il nous semble que c'est justement ici qu'intervient le discours. Comme l'observe si justement Paul Ricœur, « la médiation narrative souligne ce caractère remarquable de la connaissance de soi d'être une interprétation de soi⁶⁰⁵ ». Ainsi, les choix de mise en intrigue – et, par là même, l'identité des personnages – révèlent-ils à la fois une vision du monde que l'individu cherche à partager – dans le cas qui nous intéresse, la vision que les anciens combattants ont de l'expérience de la guerre moderne – et une interprétation de l'identité de l'individu qui se raconte – ici, celle du vétéran.

À l'instar d'Aristote et des théoriciens de la narratologie (Propp, Bremond, Greimas), Ricœur soutient qu'il existe une certaine corrélation entre l'action et les personnages d'un récit. L'identité des personnages, qui permettrait la concordance de l'histoire racontée, se constituerait, selon lui, à travers les expériences et les actions des personnages, lesquelles concourraient à créer la discordance des événements narratifs. Ainsi, note Ricœur, « l'identité du personnage se comprend par transfert sur lui de l'opération de mise en intrigue d'abord appliquée à l'action racontée⁶⁰⁶ » et « partage le régime de l'identité dynamique de l'histoire racontée⁶⁰⁷ ». Dès lors, le récit se révèle être indissociable de l'identité narrative des personnages. Dans un échange constant et dynamique, l'un contribue à développer l'autre.

⁶⁰³ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 168. Ricœur relève aussi que la mise en récit opère d'autres formes de médiation, notamment « entre le divers des événements et l'unité temporelle de l'histoire racontée ; entre les composantes disparates de l'action, l'intention, les causes et hasards, et l'enchaînement de l'histoire ; enfin, entre la pure succession et l'unité temporelle [...] ». *Ibid.*, p. 169.

⁶⁰⁴ Johann Michel, « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XLI, n° 125, 2003, p. 128 en ligne, <<http://journals.openedition.org/ress/562> ; DOI : 10.4000/ress.562>, consulté en mai 2019.

⁶⁰⁵ Paul Ricœur, « L'identité narrative », loc. cit., p. 304.

⁶⁰⁶ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 170.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 175.

Comme nous l'avons déjà relevé, dans le récit de vie, l'identité narrative procède d'une volonté éthique tout autant qu'elle l'incarne. Notons toutefois que les actions posées par les personnages, leurs discours et les choix qu'ils opèrent – de même que leurs désirs, leurs valeurs et leurs idéaux – participent non seulement de la mise en intrigue du récit raconté, mais aussi d'une mise en discours qui permet de structurer l'événement, de lui donner un sens et de l'insérer dans un projet de vie (au sens existentiel du terme)⁶⁰⁸.

Bien entendu, la mise en récit permet de remettre en question les choix éthiques adoptés par l'individu au moment de l'expérience, l'obligeant à juger ses actions et à en endosser la responsabilité. Bref, elle permet à l'individu de prendre position face à ce qu'il a été et à ce qui a été. De là découle ce que nous nommons la mise en discours. Les choix adoptés par l'individu qui se raconte instaurent une visée éthique qui n'est pas nécessairement en phase avec les choix éthiques qui furent les siens au moment de l'expérience. Un certain écart peut en effet advenir entre les réalités du temps de l'expérience vécue et le temps de la configuration de l'expérience racontée. Raconter c'est, en fait, représenter dans l'après-coup les choix éthiques adoptés par les autres ou par soi-même au moment de l'expérience vécue. En sélectionnant ce qui mérite, selon lui, d'être raconté, et en soutenant ou en rejetant les choix éthiques des personnages, l'individu prend inévitablement position, il poétise et fait discours, oriente son récit de manière à le doter d'une dimension prospective⁶⁰⁹. En racontant son passé, l'individu connote son expérience, « transforme [son] agir⁶¹⁰ », embrasse son passé de manière à projeter dans le futur les visées éthiques qu'il adopte au moment de la configuration.

⁶⁰⁸ Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », *loc. cit.*, p. 237.

⁶⁰⁹ Il importe ici de rappeler que l'identité narrative de l'individu se donne à lire aussi bien à travers soi qu'à travers l'autre. Elle peut se constituer à travers tous les « pronoms personnels dans la position de sujet grammaticale ». Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 12. Voir aussi p. 48 et 69. Jean-Marc Tétaz va plus loin en affirmant que l'identité narrative « est une manière dont le soi se comprend en comprenant des textes, c'est-à-dire en étant capable d'appliquer les récits qu'il lie à sa propre vie et de trouver dans ces récits les ressources nécessaires pour la comprendre ». Jean-Marc Tétaz, « L'identité narrative comme théorie de la subjectivité pratique. Un essai de reconstruction de la conception de Paul Ricœur », *Études théologiques et religieuses*, vol. 89, n° 4, 2014, p. 471.

⁶¹⁰ Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », *loc. cit.*, p. 239.

Le texte tout entier se tourne ainsi vers le lecteur, le pousse à se questionner, à confronter sa propre vision du monde à celle que propose le récit. Notons que l'acte de refiguration du récit procède, selon Ricœur, de l'opposition qui s'opère entre les stratégies de suspicion menées par le lecteur et les stratégies de séduction mise en place par l'auteur⁶¹¹. Par conséquent, elle accomplit une synthèse, voire une (ré)interprétation, de la vision du monde proposée par l'auteur. L'appropriation du texte par le lecteur lui permet « d'imaginer de nouveaux possibles⁶¹² » à travers les alternatives que lui propose la fiction. Ricœur observe d'ailleurs que « raconter [...], c'est déployer un espace imaginaire pour des expériences de pensée où le jugement moral s'exerce sur le mode hypothétique⁶¹³ ».

Nous croyons que les écrivains-vétérans utilisent les procédés rhétoriques, narratifs, stylistiques et poétiques, non seulement pour témoigner de leur expérience de façon réaliste et tangible, mais, surtout, pour révéler la dimension éthique de leur expérience de manière à laver leur réputation.

Comme le rappelle Chaïm Perelman, un locuteur (ici, l'écrivain-vétérans) qui désire obtenir l'adhésion de l'auditoire (ici, le lectorat) doit être en mesure d'adapter son discours à celui-ci⁶¹⁴. Ainsi devons-nous envisager le discours romanesque comme un moyen utilisé par les vétérans pour arriver à partager leur vision de l'expérience de la guerre moderne en orientant les pensées de leurs lecteurs. Par conséquent, il s'agit d'établir comment l'argumentation se développe à travers le discours romanesque de manière à influencer le lectorat, plutôt que d'aborder le discours argumentatif au sens normatif du terme.

Notons toutefois que la configuration narrative à laquelle se livrent les écrivains-vétérans semble se doubler d'un travail de reconfiguration des narrations établies. Comme nous l'avons mentionné un peu plus haut, l'expérience de la guerre moderne ne semble plus pouvoir se dire dans les anciens cadres dans lesquels la guerre traditionnelle était

⁶¹¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 188.

⁶¹² Jean-Marc Tétaz, « L'identité narrative comme théorie de la subjectivité pratique », loc. cit., p. 477.

⁶¹³ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 200.

⁶¹⁴ Chaïm Perelman, *Rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1989 et *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1970.

appréhendée. En d'autres termes, le choc de l'expérience a permis aux anciens combattants de s'affranchir des illusions de la tradition épique et d'acquiescer une toute nouvelle compréhension de la guerre. Les réalités de la guerre telles que vécues par les combattants s'avéraient inconciliables avec la guerre imaginée par les civils. Par conséquent, écrivains-vétérans et lecteurs civils ne semblaient plus partager la même préfiguration du champ pratique, ce qui avait inévitablement pour effet de court-circuiter le passage de la configuration à la refiguration du récit. Dès lors, les écrivains-vétérans n'eurent d'autre choix que de mettre en place de nouveaux cadres qui leur permettraient de rendre leur expérience intelligible.

3.7 Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous avons observé que le « discours vétéran » fut élaboré par certains membres de la diaspora des anciens combattants – principalement par d'anciens soldats-citoyens – qui travaillèrent à faire rayonner la mémoire de leur groupe au sein des sociétés occidentales. Puisque les combattants et les anciens combattants n'étaient plus appelés à participer à la vie publique comme c'était le cas, par exemple, durant la Grèce antique, ceux-ci trouvèrent, dans le roman de guerre, une nouvelle tribune qui leur permit d'asseoir leur autorité et de partager leur parole. Si le « discours vétéran » s'orchestra d'abord dans les romans de guerre, il en vint rapidement à s'immiscer dans les œuvres cinématographiques et télévisuelles, tout en influençant grandement le travail de nombreux historiens. Au cours des années, le « discours vétéran » trouva de nouvelles niches (cinéma, télévision, théâtre, bande dessinée, jeux de société et jeux vidéo) et inspira des créateurs de tous les horizons, proposant ainsi une alternative aux représentations épiques ou romantiques de l'expérience guerrière.

Le « discours vétéran » apparut au moment même où le discours du mouvement combattant s'affirmait avec vigueur en France et où l'internationalisme vétéran se structurait. Au début des années trente, une nouvelle vague d'écrivains-vétérans, influencés par l'esprit de démobilisation et de conciliation qui régnait alors, fut poussée par la volonté de présenter l'expérience guerrière sous un nouveau jour. Au gré des conflits subséquents, le « discours vétéran » dut s'adapter et se modifier pour parvenir à témoigner adéquatement des

spécificités propres à chaque conflit sans pour autant se transformer de manière radicale. Ainsi contribua-t-il à teinter le souvenir de chaque conflit tout en l'ancrant dans une même logique.

Nous avons vu que les écrivains-vétérans procédèrent à une réécriture tacticienne de l'expérience guerrière en imbriquant une nouvelle logique au sein d'un ancien modèle discursif et narratif. En braconnant les territoires de la littérature consacrée, ils parvinrent à instaurer un nouveau discours et une nouvelle manière de raconter l'expérience guerrière permettant de discréditer la tradition épique et tous les discours officiels qui s'en nourrissent. Ainsi le « discours vétéran » doit-il être envisagé comme une tactique élaborée pour s'opposer aux stratégies propagandistes des classes dominantes, stratégies portées par la tradition épique.

Puisque leur expérience les confina aux marges de la société et que leur posture les condamna d'emblée au rang des littératures mineures, les écrivains-vétérans constituèrent leur pratique d'écriture autour de l'expérience de la liminarité tout en adoptant les visées propres à la littérature minoritaire. Ils parvinrent ainsi à échapper au système normatif de la structure sociale et à développer un discours qui témoigne de l'esprit de la *communitas* des combattants et des anciens combattants. C'est en ce sens que l'on peut affirmer qu'ils arrivèrent à instaurer une pratique idéale de la littérature telle que l'entendent Deleuze et Guattari, c'est-à-dire une pratique « porteuse d'une révolution à venir⁶¹⁵ » : leur discours permit de redonner voix à une collectivité marginalisée tout en s'affranchissant des discours du pouvoir institutionnalisé. Dès lors, leur discours adopta des intentions éminemment politiques et judiciaires, en remettant en question le bien-fondé des conflits ainsi que les discours et la tradition qui les avaient légitimés et qui avaient motivé les hommes à y prendre part.

Cependant, le « discours vétéran » ne peut se réduire à ses dimensions politique et judiciaire. Il procède aussi d'une volonté monumentaire. Nous l'avons observé, le « discours vétéran » s'emploie à développer la mémoire de cette grande communauté de souffrance qu'est la communauté des vétérans dispersés dans les pays occidentaux qui ont pris part aux grands conflits du siècle dernier. L'identité narrative collective des vétérans prit forme à

⁶¹⁵ Dirk Weissmann, « Le discours sur la "littérature mineure" », *op. cit.*, p. 37.

travers les multiples identités narratives individuelles qui se développèrent dans les romans de guerre du XX^e siècle.

En réalité, ces différentes dimensions contribuent à nourrir l'identité narrative des vétérans, ce qui leur permet de se présenter dans toute leur complexité. Que ce soit en préservant la mémoire des disparus, en jugeant leurs propres actions, en critiquant les décisions et les politiques des élites ou encore en tentant d'éduquer les masses en leur donnant à voir le vrai visage de la guerre moderne, leur récit et leur discours s'appliquent à redonner un sens à leur expérience et à leur existence. Notons ici que ce n'est pas seulement la manière dont ils se représentent dans le récit, mais aussi le caractère réflexif de celui-ci qui contribue à créer leur identité narrative. Le caractère réflexif du récit alimente une image positive des vétérans qui se présentent et se perçoivent ainsi comme des êtres sensibles et réfléchis, capables de se remettre en cause et de juger des gestes qu'ils ont posés et des décisions qu'ils ont prises.

Nous pouvons donc affirmer que l'identité narrative, qui procède du travail de mise en récit, exerce une influence thérapeutique sur les vétérans à plus d'un égard. Nous l'avons mentionné, elle ordonne l'expérience chaotique et inintelligible qu'ils ont expérimentée – et favorise une meilleure compréhension des événements – en éclairant, par le recours de l'identité-ipse, les ruptures auxquelles leur identité-idem a été confrontée. Notons aussi que l'identité narrative leur permet de redonner un sens à leur existence puisque leurs récits sont marqués d'une intentionnalité ; se raconter revient ici à prendre position, à représenter les injustices qu'ils ont subies et les erreurs qu'ils ont commises de manière à ce que celles-ci ne puissent se reproduire. En fait, l'identité narrative leur permet d'embrasser l'expérience tout entière, de tourner le passé vers le futur afin d'en faire quelque chose d'utile. Finalement, grâce au caractère réflexif par lequel elle se construit, l'identité narrative permet aux vétérans de projeter une image d'eux-mêmes qui les humanise aux yeux des autres, image qui pourrait leur permettre de réintégrer la communauté des hommes. Tout indique que la pratique de l'écriture, par le biais du discours, opère non seulement une catharsis⁶¹⁶, mais aussi un rituel

⁶¹⁶ Nous concevons ici la pratique de l'écriture comme une catharsis au sens psychanalytique du terme. Selon Marc Escola, « la méthode cathartique consiste à faire venir à la conscience des sentiments enfouis dans l'inconscient du sujet ; l'émergence des émotions ou affects dont le refoulement constitue la source de troubles psychiques libère [l'auteur] des angoisses et des sentiments de culpabilité ». Marc Escola, *Le tragique*, Paris, Flammarion, 2002, p. 227-230.

de réintégration par lequel les hommes tentent de se purifier et de trouver le chemin d'une possible rédemption.

Il s'agira donc, au cours des prochains chapitres, d'observer comment le « discours vétéran » se déploie dans les romans des écrivains-vétérans et contribue à créer une identité narrative qui leur est propre.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE VENTRE DE LA BÊTE : SURVIVANCE ET MUTATION DES MODÈLES ANCIENS

« Pour les groupes, comme pour les individus, vivre c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer, pour recommencer ensuite à agir, mais autrement⁶¹⁷ », affirmait l'ethnologue et folkloriste français Arnold Van Gennep dans son étude portant sur les rites de passage parus au début du siècle dernier. Autrement dit, l'individu est constamment appelé à franchir de nouveaux seuils pour arriver à se situer au sein de sa collectivité tout en redéfinissant sa personnalité. À l'instar de Van Gennep, l'ethnologue Victor W. Turner rappelle que « chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge » est accompagné de rites de passage⁶¹⁸. L'expérience guerrière n'échappe en rien à cette règle et possède son lot de rituels. Au cours des deux prochains chapitres, une attention toute particulière sera portée aux différents rituels qui jalonnent la vie des combattants depuis leur enrôlement jusqu'à leur baptême du feu, en passant par l'entraînement et leur incorporation à une unité combattante.

Dans cette deuxième partie de la thèse, l'analyse des représentations de la figure du combattant et l'examen de leur évolution permettront de cerner de quelle manière les écrivains-vétérans se positionnent au plan discursif. Nous verrons comment ils exploitent la situation de liminarité des combattants pour articuler leur discours. Nous porterons une attention particulière à la manière dont les écrivains-vétérans mettent en scène les comportements physiques et psychologiques des personnages de leur roman, personnages qui, rappelons-le, sont appelés à devenir à la fois des hommes virils, des militaires, des combattants et des vétérans. En observant comment les rituels auxquels ils doivent se soumettre sont représentés, nous pourrions comprendre comment le « discours vétéran » entre en relation avec l'interdiscours ambiant ; car, comme le rappelle Sylvie Housiel, « l'appropriation ou le rejet de l'interdiscours permet de saisir les opinions, et très souvent les sentiments [des auteurs] à l'égard des propos qu'il[s] repren[nent] ⁶¹⁹ ». À l'instar de Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, nous concevons l'interdiscours comme « [l']ensemble des unités discursives – relevant de discours antérieurs du même genre, de

⁶¹⁷ Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1981 [1909], p. 272.

⁶¹⁸ Victor W. Turner, *Le phénomène rituel*, op. cit., p. 95.

⁶¹⁹ Sylvie Housiel, *Dire la guerre. Le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014, p. 53.

discours contemporains et d'autres genres – avec lesquelles un discours particulier entre en relation implicite ou explicite⁶²⁰ ».

Gardons, cependant, à l'esprit que l'objectif de la deuxième partie de cette thèse est d'abord d'examiner comment se développe la figure du combattant dans le roman de guerre moderne. L'analyse des représentations des différentes phases de l'expérience guerrière et des rituels qui l'accompagnent permettra de comprendre comment l'écart qui s'est creusé entre la conception traditionnelle de la guerre et les réalités de la guerre moderne a contraint les écrivains-vétérans à trouver de nouvelles façons de raconter leur expérience.

Nous verrons donc comment les écrivains-vétérans finissent par mettre à jour la désuétude du modèle héroïque, provoquant son effondrement en vertu d'un éthos discursif différent de ce que les représentations traditionnelles de la guerre et les discours militaires ont longtemps proposé. Ce nouvel éthos, qui se construit en exploitant les représentations des multiples facettes du processus de déshumanisation auquel les combattants modernes sont confrontés, demeure indissociable d'une posture rhétorique propre aux vétérans du XX^e siècle.

⁶²⁰ Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, p. 324. Notons ici que les écrivains-vétérans prennent position par rapport à plusieurs discours, et ce, qu'ils soient, idéologiques, politiques, historiques, littéraires, journalistiques ou médicaux.

CHAPITRE IV

DE LA VIE CIVILE À LA VIE MILITAIRE : PRESSIONS EXTERNES, RITES DE PASSAGE ET APPRENTISSAGES

4.1 La virilité guerrière

Au XX^e siècle, le modèle de virilité guerrière se rattachait encore à une conception de la virilité qui, depuis l'Antiquité, semblait avoir dominé la pensée occidentale. Que ce soit chez les Spartiates, les Athéniens, les Romains ou, encore, chez les peuples barbares, la virilité a toujours entretenu une importante proximité avec le métier des armes. Bien qu'ils aient apporté certaines nuances à la notion de virilité, le Moyen Âge, le siècle des Lumières et le XIX^e siècle n'ont aucunement remis en question le modèle de la virilité guerrière mis en place par les Grecs et les Romains.

Comme le souligne l'historien Georges Vigarello, *l'andreia* grecque a joué un rôle de matrice dans la conception occidentale de la virilité ; elle en a, en quelque sorte, instauré les pôles fondateurs : « la force jointe au courage, l'affirmation personnelle jointe à la puissance sexuelle, un mode de reconnaissance, enfin, joint à un mode de formation⁶²¹ ».

L'*andreia*, qui se manifestait principalement sur les champs de bataille, doit être perçue comme le propre du mâle, comme la manifestation de la valeur de l'homme achevé. Elle était d'abord affaire de comportement et de vertu, s'affirmait par le courage moral, le courage physique et la puissance. Elle « s'accompagn[ait] aussi d'audace dans l'adversité [et] d'opiniâtreté face au mauvais sort⁶²² ». Notons, toutefois, que l'affirmation du courage et l'exploit individuel ne devaient en aucun cas s'accomplir au détriment de la discipline collective : « Pour être "le meilleur", il faut l'avoir emporté sur les autres, mais en demeurant

⁶²¹ Georges Vigarello, « Introduction. La virilité de l'Antiquité à la modernité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire», 2011, p. 11.

⁶²² Maurice Sartre, « Virilités grecques », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire», 2011, p. 20.

avec eux, solidaire d'eux, semblable à eux », rappelle l'historien et anthropologue Jean-Pierre Vernant⁶²³.

Dès l'enfance, l'esprit de compétition (*agôn*), le sens de la solidarité (*philia*), l'esprit d'obéissance et un puissant sens de l'honneur (*timai*) étaient inculqués aux jeunes grecs. Leurs systèmes de formation militaire, l'*éphébie* à Athènes et l'*agôgè*⁶²⁴ à Sparte, s'appliquaient d'abord à développer les valeurs fondamentales de l'*andreia*, de sorte à former de futurs citoyens.

À Sparte, où l'on mettait tout en place pour développer des citoyens-soldats, garçons et jeunes hommes subissaient un dressage rigoureux lors duquel ils devaient se soumettre à de nombreuses épreuves et à de multiples rituels destinés à développer leurs qualités physiques et morales. Il s'agissait de leur imposer l'expérience d'une « bassesse provisoire ». Ainsi, les jeunes Lacédémoniens étaient-ils appelés à expérimenter la honte (le fouet), l'écart (le vol), et la sauvagerie (le meurtre) tout au long de leur formation. La position liminaire à laquelle ils étaient provisoirement contraints, position proche de celle de l'*hilote* – tant par le mode de vie qu'ils devaient adopter que par la position sociale qu'ils occupaient –, leur permettaient de cerner, par la négative, les comportements des *homoios* : ils expérimentaient

tout ensemble l'autre et le même, la différence et la similitude, dans leurs formes extrêmes, leur incompatibilité maximale, de façon qu'en se côtoyant l'écart et la règle, le repoussoir et le modèle, la honte et la gloire, rapprochés et confrontés, se trouvent plus clairement distincts⁶²⁵.

À travers ces épreuves et rituels, les jeunes hommes étaient appelés à acquérir les valeurs et les conduites liées à leur futur statut de citoyen, tout en se détachant définitivement de leur position intermédiaire, au risque d'être exclus de l'*agôgè* de façon permanente et de se voir relayés au rang des *hilotes*. Même lorsqu'ils avaient atteint le statut d'*homoios*, les Spartiates devaient en tout temps défendre leur honneur (*timai*) et leur renommée

⁶²³ Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1989, p. 174.

⁶²⁴ On peut littéralement traduire « agôgè » par le terme « dressage ».

⁶²⁵ Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, op. cit., p. 202.

(*aristeia*⁶²⁶), car leurs actions étaient constamment épiées par leurs semblables et soumises au regard de la cité. La *timai* et l'*aristeia* demeuraient donc continuellement liées à leurs contraires, soit l'opprobre et le déshonneur⁶²⁷. Plutarque relève d'ailleurs que plusieurs femmes spartiates renièrent ou tuèrent leur propre fils parce que ceux-ci s'étaient montrés indignes sur le champ de bataille⁶²⁸.

L'historien Pierre Vidal-Naquet rappelle que si « l'*agôgè* spartiate crée à la fois le citoyen de plein exercice et le guerrier [...] à Athènes, et pour l'essentiel à l'époque classique, l'organisation militaire se confond [elle aussi] avec l'organisation civique⁶²⁹ ». Mais à l'inverse des Spartiates, « ce n'est pas en tant qu'il est guerrier que le citoyen dirige la cité, c'est en tant qu'il est un citoyen que l'Athénien fait la guerre⁶³⁰ ». À la spécialisation guerrière des citoyens de Sparte s'opposait le non-professionnalisme militaire des citoyens d'Athènes⁶³¹. Contrairement à la tradition spartiate, les Athéniens envisageaient l'éducation et la formation militaire comme deux choses bien distinctes. Ce n'est qu'à un âge plutôt avancé, après avoir parfait leur éducation (*paideia*) avec un maître ou dans une école, que les jeunes hommes étaient séparés de leur famille pour accomplir leur service militaire (*éphébie*). Toutefois, l'éphébie athénienne reposait, elle aussi, sur des rites d'initiation virils ayant pour but de perpétuer un modèle de virilité masculine dont les valeurs demeuraient intimement liées au métier des armes⁶³². Comme le rappelle l'historien Maurice Sartre, bien que d'autres aspects de la masculinité étaient mis à l'avant au cours de la formation des jeunes athéniens –

⁶²⁶ Il faut entendre la « renommée » au sens de la reconnaissance de la valeur du combattant et de son excellence.

⁶²⁷ Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, op. cit., p. 190.

⁶²⁸ Sur cette question, voir : Martin Van Creveld, *Les femmes et la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 2002, p. 27.

⁶²⁹ Pierre Vidal-Naquet, *Le chasseur noir*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Poche », 2005, p. 126.

⁶³⁰ *Idem*.

⁶³¹ *Ibid.*, p. 122.

⁶³² Nous reviendrons un peu plus loin sur la question des rites de passage.

nous pensons notamment à la maîtrise de la parole politique – ceux-ci participaient toujours à l'apprentissage d'autres formes de domination masculine⁶³³.

Que ce soit dans l'esprit de compétition (*agôn*) qu'on leur inculquait pendant leur formation militaire, dans leur volonté constante de démontrer leur valeur sur les champs de bataille ou dans leurs pratiques politiques ou sexuelles⁶³⁴, le concept de domination semble toujours avoir été intrinsèquement lié au modèle de la virilité chez les Grecs. Toujours et partout, l'homme devait faire en sorte d'être le meilleur s'il voulait établir sa virilité. Cependant, il devait parvenir à démontrer son excellence sans tomber dans le débordement et l'excès. Cela était d'autant plus vrai sur le champ de bataille où il lui fallait constamment faire preuve de maîtrise de soi ; seul le fait de participer à la phalange, de se tenir au côté de ses semblables pouvait assurer sa renommée. C'est avant tout pour le bien être de la cité, pour en assurer la permanence, qu'il devait combattre et accepter de se sacrifier. Au côté de ses frères d'armes, il devait accomplir son devoir, accepter la douleur et la souffrance qui lui était imposée.

Seule la mort au combat, la belle mort (*kalòs thánatos*), – l'idéal de tout guerrier grec – semble avoir été à même d'élever l'homme au-dessus de ses semblables en lui assurant une gloire impérissable (*kleos aphthiton*). « Par la belle mort, l'excellence (*aretê*) cesse d'avoir sans fin à se mesurer à autrui, s'éprouver en s'affrontant ; elle se réalise d'un coup et à jamais dans l'exploit qui met fin à la vie du héros⁶³⁵ ». Les rites funéraires et la poésie épique

⁶³³ Maurice Sartre, « Virilités grecques », *loc. cit.*, p. 33.

⁶³⁴ Michel Foucault rappelle que, chez les Grecs, les relations sexuelles entre hommes (*érase*) et garçons (*éromène*) étaient perçues comme un rituel qui permettait au jeune homme « d'exercer la maîtrise de soi et la victoire sur les autres, dans le jeu difficile des épreuves à affronter et de l'honneur à sauvegarder ». Ces relations pédagogiques entre un mentor et son éphèbe étaient toutefois hypercodifiées. L'*érase* devait toujours être en position d'initiative face au jeune homme ; ne pas trouver d'amant correspondait à un véritable déshonneur, à un véritable constat d'échec de la virilité. L'*éromène* devait quant à lui « se garder de céder trop facilement » et « [devait] éviter aussi d'accepter trop d'hommages différents, d'accorder ses faveurs à l'étourdie et par intérêt, sans éprouver la valeur de son partenaire ». Quoi qu'il en soit, la relation demeurerait acceptable uniquement si l'*érase* tenait le rôle du pénétrant et conservait sa posture de dominant. L'*éromène*, qui tenait quant à lui le rôle du pénétré, devait s'affranchir de cette relation pour établir sa virilité. Quiconque dérogeait à ces règles courrait le risque d'être déshonoré et d'être perçu comme un être efféminé. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 2008, p. 254-275. Voir, aussi : Maurice Sartre, « Virilités grecques », *loc. cit.*, p. 45-56.

⁶³⁵ Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour*, *op. cit.*, p. 93.

assurent la mémoire du défunt, en le « fix[ant] dans l'éclat d'une jeunesse définitive⁶³⁶ » et dans une gloire éternelle. Vernant rappelle que

[d]ans une culture comme celle de la Grèce archaïque où chacun existe en fonction d'autrui, par le regard et à travers les yeux d'autrui, la vraie, la seule mort est l'oubli, le silence, l'obscur indigité. Exister, qu'on soit vivant ou mort, c'est se trouver reconnu, estimé, honoré ; c'est surtout être glorifié, faire l'objet d'une parole de louange, devenir *aoidimos*, digne d'un chant qui raconte, dans une geste sans cesse reprise et répétée, un destin admiré de tous⁶³⁷.

L'ultime sacrifice pour la défense de la patrie s'avérait donc être, chez les Grecs, « l'expression la plus achevée de l'*andreia* civique⁶³⁸ » ; il permettait à l'homme de s'élever au-dessus de ses semblables, d'échapper à l'anonymat. Dans la mort, la renommée se fixait pour de bon et cessait d'être tributaire de l'évaluation sociale.

Ainsi pouvons-nous constater que l'*andreia* grecque s'exprimait à travers l'affirmation du courage, de la puissance et du contrôle de soi. Qui plus est, elle s'enracinait dans un désir de domination et prenait forme grâce à l'esprit de corps, de sacrifice et de compétition. L'honneur était quant à lui la valeur cardinale de l'*andreia* qui se développait d'abord dans les rapports que l'individu entretenait avec sa société et sa cellule familiale. « Dans une société de face à face où, pour se faire reconnaître, il faut l'emporter sur ses rivaux dans une incessante compétition pour la gloire, chacun [était] placé sous le regard d'autrui, chacun [existait] par ce regard⁶³⁹ ». Puisque l'honneur n'existait que dans le regard des autres, l'individu était donc soumis à des pressions sociales et familiales constantes.

Tout comme l'*andreia* grecque, la *virilitas* romaine était intimement liée à l'expérience guerrière. Elle représentait un idéal de puissance et de vertus, et les valeurs qui la constituaient demeuraient sensiblement les mêmes que chez les Grecs. Honneur, courage, volonté de domination et maîtrise de soi furent autant de marqueurs de la virilité qui

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 57.

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 93.

⁶³⁸ Maurice Sartre, « Virilités grecques », *loc. cit.*, p. 27.

⁶³⁹ Jean-Pierre Vernant, « La "belle mort" d'Achille », in Marie Gautheron (dir.), *L'honneur, image de soi ou don de soi : un idéal d'équivoque*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Série Morales », 1991, p. 53.

transcendèrent le temps et l'espace. Encore une fois, l'esprit de corps et de solidarité l'emportait sur l'exploit personnel. Le courage individuel devait « se fon[dre] au sein de la masse des soldats, dans le respect fondamental de la discipline⁶⁴⁰ ». Pour le Romain, rien n'était plus important que la sauvegarde de sa patrie, ce qui ne pouvait advenir que s'il acceptait de se plier à la discipline militaire. Vaincre ou mourir pour la patrie était le plus beau sort qu'un légionnaire pouvait espérer⁶⁴¹. De là la maxime populaire qu'embrassaient les légionnaires romains : *Et facere et pati fortia Romanium est* (agir et souffrir avec courage est le propre d'un Romain).

Nous pouvons constater que les attributs de la virilité sont intimement liés à l'univers guerrier depuis la Grèce antique. S'il est vrai que les rôles de l'homme et du guerrier furent tout particulièrement noués au sein des civilisations grecque et romaine, le modèle de la virilité guerrière semble cependant conserver les mêmes éléments constitutifs au sein des civilisations qui suivirent. Bien que certaines nuances doivent être apportées selon les différentes époques – pensons, par exemple, à l'importance que l'homme accorda à la force brute et à la vantardise durant une partie du Moyen Âge ou, *a contrario*, à la place qu'occupa la délicatesse au cours de la Renaissance –, il semble que l'homme viril se soit sensiblement défini par les mêmes attributs tout au long de l'histoire occidentale. Cela est d'autant plus vrai dans le milieu militaire, milieu hyper-conservateur où l'habitus viril est profondément ancré.

George L. Mosse rappelle que les vertus du militaire moderne et l'idéal moderne masculin se fixèrent définitivement au sein des sociétés occidentales modernes au tournant du XIX^e siècle : soit, pendant les guerres de la Révolution française et les campagnes napoléoniennes⁶⁴². Durant cette période, l'héroïsme, le sacrifice et la discipline continuèrent d'être associés à la virilité guerrière⁶⁴³. Par-dessus tout, le courage moral s'imposa comme la pierre de touche de tout bon combattant : le héros - qui s'avérait désormais être un citoyen comme un autre, un citoyen qui acceptait de se sacrifier pour la liberté nationale – « [devait]

⁶⁴⁰ Jean-Paul Thuillier, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », *loc. cit.*, p. 106.

⁶⁴¹ *Idem.*

⁶⁴² George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité*, Paris, Éditions Abbeville, 1997, p. 56.

⁶⁴³ *Idem.*

être tout d'une pièce, son courage [devait] se manifester dans ses mots, dans ses opinions dans son attitude et ses expressions⁶⁴⁴ ». Rappelons qu'à compter du XVIII^e siècle, le corps et l'esprit furent perçus comme une unité : pour les philosophes des Lumières, l'un s'avérait désormais être le reflet de la valeur de l'autre.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'archéologue Johann Joachim Winckelmann jeta les bases du stéréotype de la virilité moderne en établissant les règles de la beauté virile dans l'art grec⁶⁴⁵. Selon l'idéal esthétique de Winckelmann, la beauté masculine, investie d'un pouvoir symbolique, se jugeait désormais selon trois critères : l'équilibre, la symétrie et la mesure : les postures du corps reflétaient, selon lui, la noblesse de l'âme. Il souligna aussi l'omniprésence de la maîtrise de soi dans les représentations des héros grecs, en s'attardant entre autres à la sculpture du *Groupe de Laocoon*⁶⁴⁶ : « De même que les profondeurs de la mer restent calmes en tout temps, quelque furieuse que soit la surface, de même l'expression, dans les figures des Grecs, montre, même au sein des passions, une âme grande et toujours égale⁶⁴⁷ ». Notons que la virilité tend à s'affirmer tout autant dans les actions du guerrier que par la mise en scène de son physique et de sa stature.

Notre but n'est pas de refaire ici l'histoire des différentes adaptations du modèle de la virilité au cours du siècle dernier. George L. Mosse a déjà dépeint ces modèles (fasciste, nazi, socialiste, communiste, etc.) dans son incontournable ouvrage *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*⁶⁴⁸. Il nous semble toutefois primordial de rappeler que le canon de la beauté masculine établi par Winckelmann a nourri le stéréotype de la virilité moderne et le modèle héroïque depuis la fin du XVIII^e siècle. Celui-ci semble d'ailleurs avoir nourri la conception de l'éthos militaire du XX^e siècle.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 57.

⁶⁴⁵ Johann Joachim Winckelmann, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris, Aubier / Éditions Montaigne, 1954.

⁶⁴⁶ Alex Potts, *Flesh and the Ideal : Winckelmann and the Origins of Art History*, New Haven, Yale University Press, 1994, p. 138.

⁶⁴⁷ Johann Joachim Winckelmann, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, *op. cit.*, p. 143.

⁶⁴⁸ Notons que nous sommes grandement redevables à la pensée de George L. Mosse quant à notre conception de la création du stéréotype de la virilité moderne. George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité*, *op. cit.*, chapitres 2 et 3.

Nous croyons justement que les éthos discursifs développés par les écrivains-vétérans s'emploient à remettre en question l'éthos militaire et le stéréotype de la virilité moderne qui ne sont pas à même de témoigner adéquatement de l'expérience du combat. Le corps brisé et humilié des combattants et/ou des vétérans s'avère refléter des blessures psychiques alimentées par la honte et la culpabilité. Dès lors, une question s'impose : alors que les réalités de la guerre moderne contribuent à soumettre et à instrumentaliser les combattants, comment ceux-ci peuvent-ils parvenir à affirmer leur virilité tout en conservant leur honneur et leur humanité, cela sans recourir à un éthos (l'éthos militaire), à des modèles (celui de la virilité guerrière) et à des discours (politiques, militaires, historiques, journalistiques, médicaux, etc.) émanant de la tradition épique, laquelle s'emploie à préserver les normes sociales en usage et un idéal de la virilité qui ne cadre en rien avec leurs réalités ?

Nous tenterons donc de cerner comment le « discours vétéran », en reconnaissant la désuétude du modèle héroïque, cherche à affirmer la volonté des combattants modernes de projeter une image positive d'eux-mêmes, une image virile, certes, mais qui témoigne fidèlement de leur expérience.

4.2 De l'éthos militaire à l'éthos discursif

Bien que les avancées techniques, technologiques et scientifiques aient irrémédiablement transformé le visage de la guerre au cours du siècle dernier, il semble que l'éthos⁶⁴⁹ militaire moderne se soit constitué de valeurs puisées à même les anciens modèles de la virilité guerrière. Plus exactement, l'éthos militaire du XX^e siècle se composerait « d'éthos distincts qui prévalaient à une époque, mais dont certaines valeurs ont été préservées⁶⁵⁰ ». C'est pourquoi nous soutenons que celui-ci procède de la mémoire collective propre aux institutions militaires occidentales.

⁶⁴⁹ Lorsque nous évoquons « l'éthos militaire », il faut comprendre le terme « éthos » dans le sens sociologique du terme, c'est-à-dire comme l'ensemble des caractères communs à un groupe d'individus appartenant à une même collectivité.

⁶⁵⁰ Frédéric Coste, « Analyse du système de valeurs militaires et des caractères conservateurs des armées », Mémoire de maîtrise, Lille, Université Lille II, 2002, p. 51.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les groupes d'individus créent leur mémoire à partir des cadres sociaux qui leur sont propres. Ils retiennent ou oblitérent les idées, les valeurs et les souvenirs communs, de manière à orchestrer leur passé dans un système de logique, et à partager une vision du monde qui cadre avec leur système de valeurs. Il nous semble donc que le travail mémoriel qui s'est opéré au sein des institutions militaires occidentales a progressivement contribué à instaurer un caractère anthropologique propre à la gente soldatesque. Malgré les particularités culturelles propres à chacune de ces institutions, un éthos commun semble s'être développé au fil du temps autour de certaines valeurs.

Dans un mémoire récent portant sur le système des valeurs militaires et les caractères conservateurs des armées, Frédéric Coste avance que les valeurs propres à l'éthos sont transmises au sein de l'institution militaire par l'instruction et l'entraînement, les mythes guerriers et militaires, ainsi que par la tradition orale⁶⁵¹. Il souligne aussi que la mémoire et la culture tiennent un rôle primordial au sein de l'institution ; en favorisant la création d'un éthos militaire, elles agiraient, en quelque sorte, « comme un ciment social, rapprochant les individus⁶⁵² ».

Coste relève quatre valeurs structurantes de l'éthos militaire moderne : soit, l'abnégation, le courage, la solidarité et la discipline. Ces valeurs seraient essentielles au concept d'honneur qui se révèle être un code de conduite ; un militaire qui désire faire amende honorable devrait normalement adopter les différentes valeurs de l'éthos militaire. Coste soutient que l'honneur « est particulièrement important pour les militaires puisqu'il permet de donner du sens à leurs actions guerrières. Surtout, il offre une explication à la mort éventuelle qui peut survenir⁶⁵³ ».

Nous avons toutefois observé que les nouvelles réalités de la guerre industrielle, et plus particulièrement le développement de l'armement, rendent désuète toute conception agonistique de l'expérience du combat. La survie semble désormais dépendre davantage du hasard que des valeurs guerrières des combattants. La peur, quant à elle, semble s'être

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 46-54.

⁶⁵² *Ibid.*, p. 31.

⁶⁵³ *Ibid.*, p. 13.

substituée au courage, puisqu'elle seule semble permettre au combattant d'échapper à une mort éventuelle⁶⁵⁴. À compter de la Grande Guerre, débute une mutation qui marque le passage « d'une éthique du sacrifice et du courage à une éthique de l'auto-préservation⁶⁵⁵ ». Cette nouvelle éthique semble d'ailleurs avoir été poussée à son paroxysme par les nouvelles stratégies de combat adoptées depuis le début du XXI^e siècle, stratégie visant avant tout à préserver la vulnérabilité corporelle des combattants : nous pensons tout particulièrement à l'utilisation des nouvelles machines de guerre qui favorisent le combat à distance (drones et robots de combats), à la manière dont les forces d'occupation se sont coupées des populations locales en se barricadant dans des mégabases militaires,⁶⁵⁶ mais aussi à l'usage d'équipements de plus en plus sophistiqués qui préserve le corps des militaires ou qui contribue à améliorer leur performance – en quelques années seulement, nous sommes passés des vestes de kevlar, aux dispositifs de télécommunication, de géolocalisation et de visée nocturne et, finalement aux exosquelettes qui font office d'armures hydrauliques. Mais avant d'en arriver à de telles conditions de combat, les combattants du XX^e siècle durent s'adapter et apprendre à survivre dans des contextes où les nouveaux armements et les conditions de vie au combat les obligèrent à abandonner les pratiques propres au stéréotype militaro-viril et à adopter de nouvelles pratiques corporelles. La position verticale qui avait depuis toujours été adoptée par les combattants sur les champs de bataille – position acquise au terme d'un dressage intensif destiné à réprimer les comportements corporels instinctifs et servant à illustrer le contrôle, le courage et l'honneur du combattant – fut abandonnée dès le premier conflit mondial au profit de la position horizontale qui, dans une certaine mesure, permettait aux combattants de préserver leur intégrité corporelle⁶⁵⁷. La position horizontale est une « position presque fœtale », caractéristique des pratiques corporelles du combattant moderne, affirme Stéphane Audoin-Rouzeau : « dans une posture plus ou moins latéralisée, le thorax et le ventre sont plaqués au sol, une jambe est repliée pour tenter de protéger la partie du ventre exposée », le dos s'offre au danger « comme une carapace », les bras et les mains protègent la

⁶⁵⁴ Sur le courage et la peur, voir : Jean Norton Cru, *Du témoignage*, *op. cit.*, p. 57-59.

⁶⁵⁵ Grégoire Chamayou, *Théorie du drone*, Paris, Éditions de La Fabrique, 2013, p. 144.

⁶⁵⁶ En témoignent les stratégies adoptées par les Américains en Iraq et Afghanistan.

⁶⁵⁷ Sur les pratiques corporelles des combattants, voir : Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 296-304.

nuque et la tête⁶⁵⁸. Comme l'écrit le reporter de guerre américain Ernie Pyle, les combattants adoptèrent, par conséquent, « le point de vue du ver de terre » (*the worm's-eye view*)⁶⁵⁹, c'est-à-dire le point de vue des hommes réduits à l'impuissance et prêts à tout pour assurer leur survie. La plupart des romans de guerre témoignent d'ailleurs de la honte ressentie par les combattants désormais contraints à vivre au ras du sol, à ramper, à marcher à quatre pattes, à se terrer comme des bêtes, soumis à une force qui les dépasse et qui les submerge complètement. En 1918, Maurice Genevoix établissait, par la bouche du soldat Pannechon, ce qui deviendra non seulement un topos du roman de guerre, mais aussi l'une des prémisses du « discours vétéran » : « Aujourd'hui, la guerre, c'est ça : d'la flotte qui tombe, des obus qui sifflent, et la vie au fond d'un trou, sans bouger. Pis qu'ça : sans rien voir » (C14 : 203). Quinze ans plus tard, Pierre Drieu La Rochelle se faisait plus explicite et consacrait un récit intitulé « La comédie de Charleroi » à dépeindre comment l'expérience de la guerre était désormais vécue sous le signe de la honte : « Dès les premières balles, je connus encore mieux le paysage minuscule, à ras de mes yeux, qui bornait désormais mon destin d'homme. Je ne connaîtrais plus le monde qu'à l'échelle du pissenlit. À jamais, à jamais enfoui dans la terre » (CC : 38). Cette posture horizontale à laquelle les hommes sont condamnés revient à de multiples reprises sous la plume des écrivains-vétérans qui n'ont de cesse de l'associer aux instincts primitifs de l'homme, comme si les réflexes de survie ne pouvaient être abordés sur un mode rationnel : « Une partie de notre être, au premier grondement des obus, s'est brusquement vue ramenée à des milliers d'années en arrière. C'est l'instinct de la bête qui s'éveille en nous, qui nous guide et nous protège » (AORN : 53). Se déploie dès lors tout un lexique animalier qui révèle à quel point les auteurs perçoivent la posture horizontale comme une posture humiliante qui rabaisse l'homme à un état de bestialité. « [N]ous sommes devenus des hommes-bêtes » (AORN : 54), écrit Erich Maria Remarque. Son personnage principal en vient d'ailleurs à déclarer qu'il « [s']applati[t] comme un poisson hors de l'eau » (AORN : 63) ou, encore, que lui et ses compagnons sont « repliés sur [eux-mêmes] comme des chats » (AORN : 104). Gabriel Chevallier écrit que « [l]es hommes [...] ne furent plus qu'un gibier traqué, des animaux sans dignité dont la carcasse n'agissait que par instinct »

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 303.

⁶⁵⁹ Ernie Pyle, *Here Is Your War*, New York, Henry Holt & Company, 1943.

(LP : 73). James Jones raconte que les hommes de la compagnie C, contraints à une existence de troglodytes par les bombardements ennemis « ressemblaient de plus en plus à des chats maussades et méfiants » en ressortant de leur trou (LR : 116). Nous verrons d'ailleurs, dans le prochain chapitre, comment la plupart des auteurs développent des comparaisons animalières pour définir les différents aspects de l'expérience guerrière. Nous verrons aussi que les représentations de la posture horizontale permettent de dépeindre les nouvelles réalités de la guerre moderne. Non seulement la posture horizontale adoptée par les hommes rappelle-t-elle l'impossibilité de combattre l'ennemi face à face, elle souligne aussi le caractère aléatoire de la survie. Dans les romans écrits par les vétérans, les combattants ont le plus souvent l'impression de ne pouvoir répliquer et de devoir subir les événements auxquels ils sont confrontés.

Mais contentons-nous pour l'instant de relever que la posture horizontale témoigne de la vulnérabilité et de l'impuissance des hommes contraints à l'inaction face aux nouvelles technologies de la guerre. Comme nous l'avons mentionné d'entrée de jeu, dans le « discours vétéran », cette posture physique se mue rapidement en une posture sociale, discursive et rhétorique. Nous verrons d'ailleurs que cette posture est marquée par la « soumission », « l'impuissance », « l'humiliation » et « l'anonymat ».

Dans un contexte où les réalités de la guerre contraignent les combattants au mode de la survie, l'éthos militaire et les anciennes valeurs auxquelles il se rattache paraissent dépassés. En tentant de soustraire leur corps au danger, les combattants ont progressivement rompu avec l'idéal de l'héroïsme sacrificiel sur lequel reposait l'éthos militaire. Le rapport de réciprocité qui reposait sur le fait de pouvoir tuer et de pouvoir être tué – rapport qui inculquait à l'expérience guerrière une dimension éthique – semble peu à peu avoir disparu, remettant par le fait même en cause la définition du courage, vertu sur laquelle repose la valeur cardinale de l'éthos militaire : l'honneur. Par conséquent, il s'avère légitime de se questionner quant à la possibilité de vivre, de raconter et même de concevoir l'expérience de la guerre moderne par le biais de l'éthos militaire. Pour les combattants, ce dernier se révéla n'être qu'une configuration d'un idéal guerrier inatteignable porté par la tradition militaire et la tradition épique. Cette configuration, qui aurait normalement dû contribuer à préparer les hommes au combat – en instaurant un système de valeur et en encadrant leurs comportements et leurs agissements – s'avéra en tout point incompatible avec leur expérience. Contraints par

les nouvelles réalités de la guerre industrielle à vivre sur le mode de la survie, les combattants se virent dans l'impossibilité d'endosser et d'assumer les valeurs et les comportements de l'éthos militaire. Dès lors, celui-ci pesa sur eux comme un héritage oppressant.

Il nous semble justement que les écrivains-vétérans tentèrent de représenter la désuétude de l'éthos militaire. Ils développèrent, par l'intermédiaire de la posture rhétorique de la honte, des éthos discursifs plus à même de rendre compte de leur expérience, de leur réalité et de leur comportement. Bien entendu, ces éthos discursifs furent élaborés en totale rupture avec l'éthos militaire.

Puisque d'un roman à l'autre, ces éthos discursifs se structurent presque toujours de la même façon et adoptent les mêmes visées, nous déclinerons désormais « l'éthos discursif » en utilisant le singulier, l'envisageant comme un procédé rhétorique unique participant à l'élaboration du « discours vétéran ».

Il convient maintenant de définir ce que nous entendons par « éthos discursif » et d'établir comment son examen nous permettra d'éclairer le « discours vétéran ». Composante majeure de l'art de la persuasion, l'éthos discursif est l'image de lui-même que le locuteur cherche à projeter dans son discours de manière à ce que le destinataire adhère à ses propos. Dominique Maingueneau propose « une conception plutôt "incarnée" de l'éthos, qui dans cette perspective, recouvre non seulement la dimension verbale, mais aussi l'ensemble des déterminations physiques et psychiques attachées au "garant" par les représentations collectives⁶⁶⁰ ».

Il importe de prendre en considération que l'éthos se développe par rapport à une dimension sociohistorique prédiscursive. Selon Michèle Bokobza Kahan, qui interprète ici les propos de Ruth Amossy,

l'éthos ne se réduit plus seulement à un outil rhétorique de persuasion, mais devient dans le sens large du terme un moyen d'influence. Il ne s'agit [donc] plus de savoir si l'objectif de persuasion a été atteint, comme c'est le cas pour les rhétoriciens classiques, mais de se demander quels sont les moyens que

⁶⁶⁰ Dominique Maingueneau, « L'éthos, de la rhétorique à l'analyse de discours », p. 8, en ligne, < <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/texte06.html> >, consulté en septembre 2016.

l'éthos mobilise dans le discours pour remplir son rôle de "funambule" entre le monde du réel et celui des mots⁶⁶¹.

En prenant en compte ses spécificités, nous nous appliquerons à comprendre comment l'éthos discursif contribue à la médiation de l'expérience du combattant tout en articulant l'identité narrative des vétérans. Pour ce faire, nous entendons non seulement nous intéresser aux images que les auteurs projettent d'eux-mêmes dans leur discours (énonciation et énoncé), mais aussi aux façons dont les dimensions extraverbales travaillent l'éthos.

Les postures qu'adoptèrent ces auteurs face à ces dimensions extraverbales nous renseignent sur leurs intentions, de même que sur les rapports qu'ils entendaient entretenir avec le système social auquel ils appartenaient. En effet, ceux-ci furent appelés à composer avec « l'idée que le public se fais[ait] [d'eux] avant [leur] prise de parole⁶⁶² ». En d'autres mots, ils furent confrontés à ce que nous nommerons « l'éthos préalable ». Notons ici que « [l']éthos préalable s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir), mais aussi sur la base de la représentation collective ou du stéréotype qui circule sur sa personne⁶⁶³ ». Il nous semble que les écrivains-vétérans développèrent des éthos discursifs qui leur permirent de moduler et de réorienter les éthos préalables qui circulaient au sujet des combattants et des vétérans.

En s'attaquant aux stéréotypes et aux idées reçues dont se constituaient les doxas des différentes époques et cultures au moment de la parution de leurs romans, en invalidant l'image traditionnelle du guerrier et en mettant en scène les qualités morales des vétérans, les écrivains-vétérans cherchèrent à transformer les représentations erronées des combattants et des vétérans qui nourrissaient l'imaginaire populaire. D'une part, il s'agissait pour eux de s'élever contre la doxa pacifiste à travers laquelle se forgea une image négative des combattants – la médiatisation des violences perpétrées contre les civils, parmi lesquelles le massacre de My Lai fait office de figure d'autorité, contribuèrent inévitablement à établir leur réputation d'individus psychologiquement déséquilibrés, voire de psychopathes. D'autre part,

⁶⁶¹ Michèle Bokobza Kahan, « Introduction », *Argumentation et Analyse du discours*, n° 3, 2009, p. 10, en ligne, <<http://aad.revues.org/658>>, consulté en septembre 2016.

⁶⁶² Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 70.

⁶⁶³ *Idem*.

il s'agissait de prendre position contre la doxa militaire à travers laquelle était véhiculée une image idéalisée du combattant.

4.3 L'éthos discursif comme médiation

Comme nous le mentionnions un peu plus tôt, les écrivains-vétérans appartiennent à la grande famille des témoins historiques du XX^e siècle et s'affairent à raconter les événements en établissant la vérité factuelle. Leur rôle, pourtant, ne se résume pas seulement à cela, ils s'emploient à porter un jugement sur leur propre expérience. Comme le rappelle Renaud Dulong, « la prise de position, le jugement, l'opinion caractérisent » le travail du témoin historique⁶⁶⁴. Il y a donc « juxtaposition de la constitution d'un événement (la mise en intrigue) et de son interprétation (mise en discours)⁶⁶⁵ ». Le rôle du témoin historique diffère de celui du témoin judiciaire qui, la plupart du temps, est instrumentalisé et réduit à son impartialité. Le témoin historique utilise quant à lui tous les moyens à sa disposition pour témoigner des réalités auxquelles il a été confronté, tout en favorisant la ratification de son témoignage, car, comme le souligne Renaud Dulong, la valeur du témoignage dépend en grande partie du jugement du public et de la confiance qu'il accorde à la parole du témoin⁶⁶⁶. Il s'agit donc pour les écrivains-vétérans de favoriser l'adhésion du public à leur interprétation des événements en comblant le fossé qui sépare l'espace-temps des combattants et celui du lecteur civil. Ils font office de passeurs, favorisant la connexion entre deux réalités, voire entre deux mondes, et visent à rendre l'expérience compréhensible pour tous. Selon Dulong :

Le témoin de la guerre n'accomplit sa mission que s'il rend compatible cet événement extraordinaire avec notre environnement ordinaire. Dans les termes de Wolfgang Iser il doit assurer la jonction entre le monde qu'il présente et celui du lecteur ; dans les mots d'Hannah Arendt, il doit permettre à l'événement d'habiter notre terre⁶⁶⁷.

⁶⁶⁴ Renaud Dulong, Renaud Dulong, *Le témoin oculaire*, op. cit., p. 211.

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 213. Nous ajoutons le contenu entre parenthèses.

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 138.

⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 88.

Dans son article « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », Ruth Amossy affirme que le récit de guerre « procède à une altération du sens originel du témoignage et de l'interaction qui en dérive⁶⁶⁸ ». Pour elle, il y a passage de l'espace du documentaire et de l'Histoire à l'espace du tribunal. Le témoin serait ici appelé à tenir le rôle de l'accusateur et l'auditoire à tenir celui de juge⁶⁶⁹. À l'instar des travaux de Chaïm Perelman, Amossy mentionne le rôle capital qu'occupe le public dans la constitution du discours du témoignage. Elle croit que les auteurs de récit de guerre établissent leur discours en fonction du public auquel ils s'adressent. Par conséquent, ils se verraient contraints de tabler sur les normes et les croyances de leur public : « afin que les autres puissent reconstruire une réalité improbable pour bien saisir l'horreur, le discours s'appuie sur leur doxa pour mieux la dépasser⁶⁷⁰ ».

Les écrivains-vétérans seraient donc appelés à établir leur intégrité et leur crédibilité en élaborant une esthétique de la vraisemblance. Amossy avance qu'ils y arrivent notamment en faisant en sorte que le récit de guerre se nie comme littérature ; celui-ci ne se réclamerait pas de la fiction et « s'indexe[rait] délibérément à des formes génériques qui relatent par vocation la réalité du quotidien⁶⁷¹ ». Nous avons vu qu'Amossy soutient que « le discours romanesque se coule dans un dispositif énonciatif qui mime celui du discours du témoignage vécu⁶⁷² ». C'est précisément ici que notre analyse diverge de celle d'Amossy. Nous ne croyons pas que le dispositif énonciatif *mime* celui du témoignage ; nous croyons plutôt qu'il *est* celui du témoignage. En fait, nous soutenons que le dispositif énonciatif du témoignage emprunte la voie du discours romanesque afin de transcender la simple transcription factuelle des événements, de manière à rendre l'expérience guerrière intelligible et acceptable. Le discours romanesque sert en quelque sorte la cause du témoignage. C'est d'ailleurs par son entremise que le simple témoignage acquiert la dimension réflexive et morale.

⁶⁶⁸ Ruth Amossy, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », *loc. cit.*, p. 91.

⁶⁶⁹ *Idem.*

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 89.

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 92.

⁶⁷² *Idem.*

C'est à juste titre, nous semble-t-il, qu'Amossy soutient que le récit de guerre « brouille délibérément les frontières entre l'instance du narrateur et celle de l'auteur⁶⁷³ » en usant délibérément du pacte biographique. Nous avons déjà mentionné que les écrivains-vétérans utilisent leur nom complet, leur prénom ou parfois un diminutif pour identifier le narrateur de leur roman. D'ailleurs, nous rappelle Amossy, leurs textes – et par voie de conséquence, leur identité de vétérans ainsi que les actions qu'ils s'attribuent – sont constamment cautionnés par le paratexte : préface, quatrième de couverture, postface, publicité éditoriale, etc. Ajoutons à cela, les nombreuses apparitions publiques des écrivains-vétérans qui, sans cesse, se réclament des événements racontés. Si au cours du siècle dernier, certains vétérans sont devenus de véritables figures publiques, cela est d'autant plus vrai en ce qui concerne les écrivains-vétérans. Il n'est pas rare de les voir donner des conférences ou accorder des entrevues aux journaux, à des revues et même à la radio et à la télévision). Dans ces entrevues, ils revendiquent l'expérience de leurs personnages et exposent leur honte et les misères auxquelles ils ont été confrontés. Leur corps mutilé et leur état psychologique précaire sont souvent exposés publiquement afin d'illustrer les effets néfastes de la guerre. Ron Kovic fait de son corps mutilé le symbole de la supercherie des politiques américaines – « C'est pour l'Amérique que j'ai perdu ma queue. Sacrifiée sur l'autel de la démocratie » (N4J : 106) – alors que Karl Marlantes expose le syndrome post-traumatique qui le hante pour démontrer l'importance de préparer psychologiquement les hommes au combat et de les encadrer psychologiquement lors de leur retour. Certains écrivains-vétérans sont littéralement devenus les porte-étendards du mouvement pacifiste, en témoigne notamment l'implication de Ron Kovic au sein de différentes organisations pacifistes⁶⁷⁴. La popularité des romans des écrivains-vétérans ayant combattu au Vietnam (nous pensons tout particulièrement à Tim O'Brien et de Karl Marlantes) et la couverture médiatique dont ils bénéficient témoignent du crédit que l'on accorde à ces auteurs qui sont en soi devenus de véritables figures médiatiques.

⁶⁷³ *Idem.*

⁶⁷⁴ Son implication au sein du mouvement vétéran et son histoire ont même été l'objet d'un film biographique (*Born on the Fourth of July*) et d'un film documentaire (*Operation Last Patrol*). Sa vie inspira aussi le film de fiction *Coming Home* et des chansons à Bruce Springsteen et Tom Paxton).

En fait, les écrivains-vétérans adoptent des postures publiques qui vont de pair avec l'éthos discursif qu'ils développent dans leur roman. Dans un cas comme dans l'autre, ils mettent tout en œuvre pour coller davantage à la personne du vétéran qu'à la personne du littéraire, de sorte à donner plus de crédit à leur roman / témoignage⁶⁷⁵. L'éthos discursif devient ainsi un support qui leur permet, non seulement de reconstruire leur personnalité, mais aussi de réintégrer la communauté des hommes. Par son biais, les auteurs parviennent à réhabiliter les combattants et les vétérans aux yeux de leurs semblables en les présentant aussi bien en victimes qu'en bourreaux. Bref, l'éthos discursif permet aux écrivains-vétérans d'intégrer une dimension humaine au sein d'une expérience déshumanisante.

4.4 La guerre comme obligation : pressions politiques, familiales et culturelles

Comme nous le mentionnions ultérieurement, le statut de combattant s'est transformé de façon significative à compter de la guerre de Sept Ans. Au cours des conflits ultérieurs, les armées occidentales se composèrent bien souvent majoritairement de citoyens-soldats. C'est-à-dire que ces hommes, privés de leur pouvoir décisionnel par les États, se trouvèrent dans l'obligation légale de participer aux conflits et de remplir leur devoir patriotique.

Plusieurs romans de guerre s'emploient justement à démontrer que l'implication de la plupart des jeunes hommes dans les guerres du XX^e siècle résulta d'une obligation légale et de la pression sociale. Rares, en effet, sont les romans de vétérans dans lesquels les combattants s'enrôlent de leur plein gré et en toute lucidité. Les rares fois où cela se produit laissent d'ailleurs penser qu'ils sont victimes de la griserie patriotique du moment. Le jeune Ferdinand Bardamu, narrateur de *Voyage au bout de la nuit*, en donne un exemple criant. À la suite d'une discussion avec un camarade, le jeune homme se laisse porter par l'enthousiasme du moment et une poussée d'héroïsme lorsqu'il joint un régiment qui défile dans les rues. Mais à peine arrivé à la caserne, il regrette son choix : « J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits comme des rats » (VBN : 15).

⁶⁷⁵ Ruth Amossy affirme que « l'image de l'auteur sur laquelle s'appuie l'entreprise de persuasion ne doit pas renvoyer à la personne de l'écrivain comme littéraire ». Ruth Amossy, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », *loc. cit.*, p. 92.

Les romans américains écrits par les vétérans de la Seconde Guerre mondiale évoquent, quant à eux, comment les jeunes hommes furent motivés à prendre part à la guerre par l'agression japonaise commise contre la base militaire de Pearl Harbor (BC : 23). D'ailleurs, les romanciers de cette période ne manquent pas l'occasion de critiquer l'innocence des jeunes hommes qui s'engagent par conviction. L'un des personnages de *The Big War* se moque, par exemple, de l'innocence de ceux qui prétendent se battre pour sauver le « monde libre ». Pour ce faire, le jeune homme met en perspective l'hypocrisie du gouvernement en attaquant le célèbre discours sur l'état de l'Union de 1941 du président Franklin Roosevelt, discours aussi connu sous le titre de *Four Freedoms Speech*⁶⁷⁶.

"Which four freedoms are those ?" Fellows replies, and his mouth turns down at the corners even as he smiles. " Freedom to get butchered for the DuPont-DuNemours Corporation ? Freedom to keep the Negro in his place ? Freedom to use the lockout against striking miners ? Which one do you mean ?" (BW : 228)

Anton Myrer reprend ici l'un des thèmes autour desquels s'articule le discours de plusieurs associations pacifistes de vétérans américains du XX^e siècle – soit la lutte contre les inégalités sociales et le *statu quo* – pour démontrer à quel point les jeunes recrues sont aveuglées par les discours officiels.

Si le moment de l'engagement était rarement abordé par les auteurs-combattants, il en va tout autrement chez les écrivains-vétérans. Sous leur plume, le moment de l'engagement devient partie prenante de l'expérience guerrière. La façon dont les écrivains-vétérans décrivent les motivations qui poussèrent les combattants à s'engager en dit beaucoup sur le positionnement qu'ils adoptent face à leur expérience.

Dans *La Peur*, Gabriel Chevallier démontre dès le premier chapitre qu'il est impossible pour les hommes de résister à la pression sociale en temps de guerre. Ainsi décrit-il de quelle manière la foule, sous le regard médusé du jeune Jean Dartemont (le narrateur du roman), s'en prend à un pacifiste qui, assis à la terrasse d'un café, refuse de saluer la guerre en se levant et en chantant la Marseillaise (LP : 24-26). Dans la frénésie du moment, la foule taxe successivement l'homme de « lâche », «[d']espion », de meurtrier potentiel et de

⁶⁷⁶ « Franklin D. Roosevelt Annual Message to Congress, January 6, 1941 », *Records of the United States Senate*, SEN 77A-H1, Record Group 46, National Archives.

« socialiste ». Après qu'il ait été passé à tabac et abandonné sur le trottoir, une femme souligne son courage. « Un courage d'idiot », rétorque son mari. « On ne s'avise pas de résister à l'opinion populaire » (LP : 26), rappelle-t-il, laissant ainsi entrevoir l'épée de Damoclès qui pend au-dessus de la tête de ceux qui songeraient à échapper à leur devoir.

« [T]émoin silencieux de la grande frénésie » (LP : 26) dont fut frappée la population à l'époque de la mobilisation, Jean Dartemont jette un regard critique sur la société française à l'époque de la mobilisation en soulignant l'effervescence du moment. Il rappelle qu'il « régnait [alors] une atmosphère qui tenait de la fête foraine, de l'émeute, de la catastrophe et du triomphe, un grand bouleversement qui grisait » (LP : 22). Il ne manque pas l'occasion d'affirmer que « les esprits [étaient] bien dopés » (LP : 28). Il profite d'ailleurs des premières pages du roman pour établir comment la tradition épique et la culture de guerre ont participé à établir cette atmosphère : il mentionne, par exemple, que la mentalité de revanche entretenue depuis la grande défaite française de 1870 était encore opérante en 1914⁶⁷⁷ ; il dépeint aussi comment opérait une vision idéalisée de la guerre véhiculée par la tradition épique⁶⁷⁸ ; et, finalement, il ne manque pas l'occasion de rappeler l'influence qu'exerçaient les discours politiques, religieux et scientifiques sur les mentalités.

Et des millions d'hommes, pour avoir cru ce qu'enseignent les empereurs, les législateurs et les évêques dans leurs codes, leurs manuels et leurs catéchismes, les historiens dans leurs histoires, les ministres à la tribune, les professeurs dans les collèges et les honnêtes gens dans leurs salons, des millions d'hommes forment des troupes innombrables que des bergers galonnés conduisent vers les abattoirs, au son des musiques (LP : 23-24).

Ainsi le narrateur établit-il d'entrée de jeu que les combattants ont été trompés par les discours des élites.

⁶⁷⁷ « Nous avons perdu la guerre de 70, non sur la valeur, mais parce que Bazaine a trahi, pensent les Français. Ah ! sans Bazaine... » (LP : 18). « Ça ne se passera pas comme en 70, cette fois » (LP : 25).

⁶⁷⁸ Le narrateur tente d'illustrer comment les civils imaginèrent la guerre à partir des représentations du passé : « Nous la connaissons surtout à travers les caricatures de Caran d'Ache et les gravures des grands illustrés », écrit-il (LP : 18). Puis il ajoute : « Pour l'imaginer, il faut nous reporter à l'Histoire, au peu que nous savons. Elle nous rassure. Nous y trouvons tout un passé de guerres brillantes, de victoires, de mots historiques, animé de figures curieuses et célèbres » (LP : 19).

En une semaine, vingt millions d'hommes civilisés, occupés à vivre, à aimer, à gagner de l'argent, à préparer l'avenir, ont reçu la consigne de tout interrompre pour aller tuer d'autres hommes. Et ces vingt millions d'individus ont accepté cette consigne parce qu'on les avait persuadés que tel était leur devoir. Vingt millions, tous de bonne foi, tous d'accord avec Dieu et leur prince... Vingt millions d'imbéciles... Comme moi! (21)

Par le biais de la pensée du narrateur de son roman, Chevallier présente d'emblée les combattants comme étant victimes d'une certaine forme de manipulation. Cependant, son narrateur se présente comme un être lucide qui possédait la capacité d'analyser et de porter des jugements sur les événements avant même qu'il n'y soit confronté :

[...] je n'ai pas cru à ce devoir. Déjà à dix-neuf ans, je ne pensais pas qu'il y eût de la grandeur à plonger une arme dans le ventre d'un homme, à me réjouir de sa mort. Mais j'y suis allé tout de même. Parce qu'il eût été difficile de faire autrement ? Ce n'est pas la vraie raison, et je ne dois pas me faire meilleur que je ne suis. J'y suis allé contre mes convictions, mais cependant de mon plein gré – non pour me battre, mais par curiosité : pour voir (LP : 21).

Comme nous l'évoquions plus haut, certains écrivains-vétérans alimentent volontairement une certaine confusion quant à l'identité de leur narrateur. Plutôt que d'assumer la narration de leur roman, plusieurs écrivains-vétérans préfèrent inventer des doubles d'eux-mêmes, ce qui leur permet d'inventer (jusqu'à un certain point) sans avoir à se plier à la factualité des événements, tout en conservant leur autorité de témoin. Il leur est ainsi possible d'agencer les événements et les pensées de leur narrateur de manière à articuler efficacement leurs critiques des événements. Ainsi, le vécu et les pensées du narrateur se teintent-ils, au moment même de l'expérience, des réflexions et des leçons que l'auteur en a tirées *a posteriori*.

Malgré sa clairvoyance, le jeune narrateur avoue avoir accepté de participer au conflit pour vivre l'expérience et pour tenter de comprendre la guerre. Ainsi les motivations et les convictions du narrateur permettent-elles à l'auteur d'attribuer au vétéran les rôles de victime et d'observateur (observateur dont la position de victime le pousse inévitablement à jeter un regard critique sur les événements). Notons que c'est en toute conscience que Dartemont accepte de prendre part au conflit. Il n'est en rien dupe de la propagande de la culture de

guerre. D'entrée de jeu, celui-ci se questionne sur le conflit. Ce questionnement deviendra d'ailleurs la matière même du roman.

La lucidité du narrateur semble d'ailleurs s'être bonifiée au contact de l'expérience guerrière. Comme dans tous les romans écrits par les écrivains-vétérans de notre corpus, la réalité de la guerre moderne semble avoir agi comme un agent révélateur sur le jeune Dartemont, lui permettant d'entrevoir plus clairement le piège de la griserie patriotique, de la culture de guerre et de la tradition épique. « Quand on a vu la guerre comme je viens de la voir, on se demande : "Comment une telle chose est-elle acceptée ? Quel tracé de frontières, quelle horreur nationale peut légitimer cela ? Comment peut-on grimer en idéal ce qui est banditisme, et le faire admettre ? " » (LP : 20).

La lucidité de Dartemont ne l'a pas empêché d'être, lui aussi, victime de la pression populaire, en ce sens où, en tant qu'homme, il s'est senti obligé de s'enrôler pour établir sa virilité. Rappelons qu'en France, le passage par le service militaire est devenu dès le XIX^e siècle « un passage obligé, une qualité distinctive de la virilité⁶⁷⁹ ». Au début du XX^e siècle, l'identité masculine semblait encore devoir s'acquérir à la caserne. Pour être acceptés au sein de l'institution militaire, les jeunes hommes devaient démontrer qu'ils possédaient les attributs physiques et les qualités propres à l'homme viril : vigueur physique et morale, vaillance, force du corps, équilibre de l'esprit, contrôle de soi, résistance à la fatigue, esprit de sacrifice, aptitude à surmonter les souffrances physiques et morales. Plusieurs médecins militaires du XIX^e siècle affirmaient prendre en considération toutes les parties du corps lors de l'examen médical d'entrée⁶⁸⁰. Rappelons que, pour les scientifiques de cette période, « le corps [était] le miroir de l'âme⁶⁸¹ ». Ainsi recherchaient-ils des individus de « belle allure » : « taille convenable, thorax satisfaisant, embonpoint modéré, bon pied, bon œil, l'individu est bon pour le service⁶⁸² », rappelle l'historien Jean-Paul Bertaud. Bien entendu, l'individu

⁶⁷⁹ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Conclusion. La Grande Guerre et l'histoire de la virilité » in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 409.

⁶⁸⁰ Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 66.

⁶⁸¹ *Idem.*

⁶⁸² *Ibid.*, p. 65.

devait posséder un appareil génital normal possédant les marques de la virilité. Notons aussi que « la perte du membre viril ou des deux testicules [interdisait] l'entrée dans l'armée⁶⁸³ ».

Il n'est donc pas surprenant que le service militaire ait fait office de brevet de virilité pour plusieurs générations de jeunes Français. Être exempté pour inaptitude physique équivalait à un véritable déshonneur, à être mis au ban du cercle des hommes virils. En témoigne notamment la populaire devise « bon pour le service, bon pour les filles⁶⁸⁴ » qui marqua pendant longtemps l'imaginaire populaire. Celui qui obtenait son certificat médical de l'armée s'avérait bon pour le mariage. Il détenait ainsi la preuve qu'il possédait les qualités et les attributs nécessaires pour assurer la subsistance de sa future famille.

La fierté qu'a ressentie le jeune Dartemont après avoir passé son examen médical démontre à quel point la guerre est intimement liée à la notion de virilité dans l'esprit de la société française du début du siècle dernier.

Une fois vêtu, je courus en ville, joyeux et assez fier au fond d'être apte à faire un soldat, de ne pas appartenir à cette catégorie de citoyens méprisés qu'on voyait encore à l'arrière, dans la force de l'âge, déclare Dartemont. Sans m'en douter, j'étais un peu victime de l'état d'esprit général. En outre, l'intégrité physique m'avait toujours semblé l'un des plus grands biens, et j'avais confirmation de la mienne par la décision du major (LP : 32).

Dartemont rappelle d'ailleurs s'être empressé d'annoncer sa virilité avérée à sa famille qui publia immédiatement la nouvelle avec orgueil, ce qui lui valut « un tribut d'estime ». Il ne manqua pas non plus l'occasion de l'annoncer à la jeune fille qu'il fréquentait (LP : 32).

La pression sociale qui pousse les jeunes à l'enrôlement découle directement du rapport entre l'honneur et le sacrifice de soi pour le bien-être collectif. Honneur et abnégation vont de pair depuis la Grèce antique et s'avèrent être l'un des fondements mêmes de la virilité. On semble, en effet, attendre des jeunes hommes qu'ils acceptent d'affronter tous les dangers pour assurer la survie de leur collectivité. Ainsi pouvons-nous reformuler la maxime romaine

⁶⁸³ *Ibid.*, p. 66.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 67.

mentionnée un peu plus haut pour traduire la réalité moderne qui pousse les hommes à s'enrôler : *Et facere et pati fortia vir virilem est*⁶⁸⁵.

On peut d'ailleurs constater que *l'andreia* grecque opère encore tout au long du XX^e siècle. Plusieurs romans évoquent de quelle manière « le regard de la cité » incite toujours les jeunes à s'enrôler. Pour eux, tout semble n'être qu'une question d'honneur et de réputation. Ils désirent faire leur place, remplir leur devoir, démontrer leur valeur aux yeux des autres. La peur d'attirer le déshonneur sur leur personne ou sur leur famille agit tel un puissant catalyseur. Il s'agit pour eux de se montrer dignes de leurs pairs. Tout indique que l'esprit de compétition, la sauvegarde de la réputation (ou de la renommée) et l'honneur sont encore des constituantes fortes de la virilité et de l'éthos guerrier, qui motivent les jeunes à s'enrôler.

Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, Remarque démontre comment les jeunes sont mis en compétition avec les autres de sorte à les pousser à l'enrôlement. Le jeune narrateur du roman, Paul Bäumer, raconte de quelle manière, le professeur Kantorek, après avoir proféré des discours patriotiques, mena toute sa classe au bureau de recrutement pendant un cours de gymnastique : « Je le vois encore devant moi, avec ses lunettes qui jetaient des étincelles, tandis qu'il nous regardait et qu'il disait d'une voix pathétique : " Vous y allez tous, n'est-ce pas camarade?" » (AORN : 16) Ici, les jeunes hommes sont confrontés au regard, non seulement de leur professeur – figure par excellence de l'autorité et de la tradition –, mais aussi de leurs camarades. Craignant d'être jugés par les autres et d'être victimes d'éventuelles représailles de la part de leur professeur, même les plus hésitants finissent par s'enrôler. « Personne ne pouvait facilement s'abstenir », rappelle Bäumer, « car, en ce temps-là, même père et mère nous jetaient vite à la figure le mot de "lâche" » (AORN : 16).

Désillusionné et se sentant trahi par ses aînés, qui ont poussé la jeunesse allemande vers l'hécatombe, le narrateur en vient même à voir là la faillite de la civilisation :

Il y a eu des milliers de Kantorek, qui, tous, étaient convaincus d'agir pour le mieux – d'une manière commode pour eux. Mais c'est précisément pour cela que, à nos yeux, ils ont fait faillite. Ils auraient dû être pour nos dix-huit ans des médiateurs et des guides nous conduisant à la maturité, nous ouvrant le monde du travail, du devoir, de la culture et du progrès – préparant l'avenir. Parfois, nous nous moquions d'eux et nous leur jouions de petites niches, mais au fond

⁶⁸⁵ « Agir et souffrir avec courage est le propre d'un homme viril ».

nous avions foi en eux. La notion d'une autorité, dont ils étaient les représentants, comportait, à nos yeux, une perspicacité plus grande et un savoir plus humain. Or, le premier mort que nous vîmes anéantit cette croyance. Nous dûmes reconnaître que notre âge était plus honnête que le leur. Ils ne l'emportaient sur nous que par la phrase et l'habileté. Le premier bombardement nous montra notre erreur et fit écrouler la conception des choses qu'ils nous avaient inculquée (AORN : 17-18).

Les paroles de Bäumer laissent ici transparaître le ressentiment qui mine toute une génération. Il remet en question l'autorité et le savoir des aînés. C'est une véritable rupture qui s'opère dans la confrontation d'une tradition ancestrale (la tradition germanique) et d'une nouvelle tradition née de l'expérience guerrière moderne. Bäumer évoque le malaise d'une génération qui s'est sentie trahie et manipulée. Il va même jusqu'à présenter sa génération comme une génération sacrifiée :

Nous n'avions pas encore de racines, écrit-il. La guerre, comme un fleuve, nous a emportés dans son courant. Pour les autres qui sont plus âgés, elle n'est qu'une interruption. Ils peuvent penser à quelque chose en dehors d'elle. Mais, nous, nous avons été saisis par elle et nous ignorons comment cela finira (AORN : 24).

Brisée par l'expérience, cette génération perdue semble, dans l'esprit du narrateur, vouée au silence et à l'oubli.

Si nous étions rentrés chez nous en mil neuf cent seize, par la douleur et la force de ce que nous avons vécu, nous aurions déchaîné une tempête. Si maintenant nous revenons dans nos foyers, nous sommes las, déprimés, vidés, sans racine et sans espoir. Nous ne pourrions plus reprendre le dessus. On ne nous comprendra pas non plus, car devant nous croît une génération qui, il est vrai, a passé ces années-là en commun avec nous, mais qui avait déjà un foyer et une profession et qui, maintenant, reviendra dans ses anciennes positions, où elle oubliera la guerre ; et, derrière nous, croît une génération semblable à ce que nous étions autrefois, qui nous sera étrangère et nous écartera. Nous sommes inutiles à nous-mêmes. Nous grandirons ; quelques-uns s'adapteront ; d'autres se résigneront et beaucoup seront absolument désespérés ; les années s'écrouleront et, finalement, nous succomberons (AORN : 253).

C'est tout le rapport des combattants/vétérans à la société qui s'inscrit dès cette première phase de l'expérience guerrière. En relatant celle-ci, les écrivains-vétérans humanisent en quelque sorte les combattants et les vétérans. D'entrée de jeux, la plupart d'entre eux

établissent qu'ils n'avaient pas de motivations profondes qui les poussaient à participer aux conflits, qu'ils n'étaient pas animés par le goût du risque, l'esprit d'aventure ou par des pulsions meurtrières, mais qu'ils y prirent plutôt part parce qu'ils avaient l'impression que tel était leur devoir. Bref, ils auraient endossé le rôle de combattant pour répondre aux attentes de la société. Ainsi s'appliquent-ils à établir que la société est dans une large mesure responsable des horreurs perpétrées et/ou subies en temps de guerre. Ils luttent contre l'hypocrisie qu'il y a à présenter les combattants comme les seuls responsables des atrocités commises lors des conflits, non sans dénoncer le manque de considération dont ils sont victimes. Les topoï de la génération perdue, du silence des vétérans et de l'oubli reviennent d'ailleurs constamment dans leurs romans. Nous y reviendrons plus loin. Contentons-nous pour l'instant de souligner que les attentes sociales auxquelles les hommes étaient confrontés nourrirent un sentiment de honte qui contribua dans bien des cas à les pousser à s'enrôler.

C'est le cas, par exemple, du Pleurnichard dans *Nous étions des hommes* de Frederic Manning. Celui-ci raconte qu'il décida de s'engager, malgré son aversion pour la guerre et bien qu'il eût conscience des dangers auxquels il s'exposait, simplement pour ne pas subir le jugement des autres.

Quand j'les ai tous vus assez bêtes pour s'enrôler et que j'promenais ma bergère l'dimanche, comme d'habitude, j'avais un peu honte. J'ai r'tardé l'moment mais finalement j'y suis allé aussi. Je savais à quoi ça ressemblerait, mais j'ai pas pu m'en empêcher et comme un con j'm'suis engagé moi aussi. J'avais honte qu'on m'voie m'promener dans la rue, ouais, j'avais honte (NÉH : 213).

Personnage-clé du roman, le Pleurnichard représente la voix de la raison ; sa parole se fait contre-discours, mais un contre-discours brut, sans filtre, qui participe à la construction du « discours vétéran ». Ce type de personnage est d'ailleurs le fier représentant d'un archétype qui revient souvent dans le roman de guerre, personnage que l'on pourrait qualifier de bouffon. Le bouffon se voue aux récriminations et aux revendications perpétuelles ; il permet aux auteurs de faire entendre une parole beaucoup plus directe et plus revendicatrice. Par le biais de tels personnages, ceux-ci parviennent à marquer leur position tout en se distanciant de propos qui pourraient choquer le lecteur et entacher leur réputation. Des personnages tels que le Pleurnichard, le sergent Nègre dans *La Peur*, Sulphart dans *Les croix de bois* ou, encore, le Joker dans *Le Merdier*, à la fois insolents, satiriques et pathétiques, favorisent, par

leur lucidité, le développement d'une dimension à la fois réflexive et critique au cœur du récit. Comme l'affirmait Érasme, le bouffon tient ici le rôle de révélateur et renvoi au pouvoir politique et à la société le reflet grotesque de leurs comportements et de leurs travers⁶⁸⁶. Quoi qu'il en soit, Manning démontre ici que même les hommes qui réussissent à résister au bourrage de crâne plient tôt ou tard devant la pression de l'opinion publique.

Dans les romans de guerre écrits par les vétérans du Vietnam, les attaques contre les pressions sociales et les obligations politiques qui poussèrent les jeunes à s'enrôler se font encore plus véhémentes. Certains auteurs révèlent comment la culture populaire préparait mentalement les jeunes Américains à se sacrifier pour leur patrie. Ron Kovic, par exemple, raconte comment sa jeunesse fut bercée par le rêve américain. Provenant d'une famille d'immigrants catholiques de la classe moyenne de la banlieue new-yorkaise, ses idées furent marquées par la religion, par les événements de la guerre froide et par la propagande anticomuniste qui le poussa assez tôt à percevoir le communisme comme l'ennemi héréditaire de la nation américaine. Les héros du cinéma hollywoodien (notamment ceux des films de guerre interprétés par John Wayne et Audie Murphie), les jeux et les jouets de guerre, les revues militaires, les héros de série télé et de bandes dessinées (Cisci Kid, Lone Ranger, Roy Roger, Superman, etc.) les sports de compétition (lutte, baseball) et le culte du corps masculin qui en découle auraient marqué son imaginaire et l'auraient culturellement préparé à prendre part au conflit (N4J : 53-77). On voit ici comment une entreprise de banalisation des conflits (au sens où l'entend George L. Mosse) contribua à rendre la guerre acceptable à toute une génération de jeunes Américains. En effet, toutes les choses et les modèles auxquels s'identifiait le jeune homme – soulignons aux passages qu'ils s'agissaient de modèles et de marqueurs de virilité – contribuèrent d'une certaine manière à lui faire idéaliser son pays et à entretenir son patriotisme, son esprit de compétition, ses comportements guerriers et son esprit de sacrifice. Ainsi Kovic établit-il que les valeurs et la culture dans lesquelles il baigna durant son enfance le prédisposèrent à l'enrôlement : « Je ne pensais à rien d'autre qu'à m'engager dans les marines [...] Je voulais faire quelque chose de ma vie [...] Vers la fin de l'année scolaire, deux recruteurs des marines sont venus parler à ma classe de terminale [...] Les films, les manuels, les rêves d'héroïsme prenaient enfin

⁶⁸⁶ Érasme, *Éloge de la folie*, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 1964, p. 63-64.

corps » (N4J : 75). Convaincu du bien-fondé de l'intervention américaine, c'est d'abord et avant tout par devoir patriotique qu'il accepta de participer au conflit. Ce n'est qu'à son retour, après avoir subi de nombreux traumatismes physiques et psychologiques, qu'il réalisa que les discours patriotiques ne reflétaient en rien les réalités auxquelles il avait été confronté.

Si Kovic avoue avoir été dupe de la propagande et de la culture américaine, il n'en va pas de même pour l'ensemble des écrivains-vétérans de la guerre du Vietnam. Dans *Retour à Matterhorn*, le lieutenant de réserve Mellas décide de rejoindre l'armée active malgré ses doutes sur le bien-fondé de l'intervention américaine et ses réserves à l'égard des politiques du président. Lorsque son amoureuse lui fait remarquer la contradiction, celui-ci lui rétorque :

Ouais, mais c'est quand même le président. Et les présidents américains ne mentent pas aux Américains. [...] C'est comme l'incarnation de... je ne sais pas, moi, de la Constitution, bon sang ! J'ai juré de faire respecter la Constitution des États-Unis. J'ai levé la main et j'ai juré devant Dieu (RM : 351-352).

Notons au passage que l'hésitation du jeune officier (qui s'exprime par les points de suspension), la confusion de son propos (est-il nécessaire de faire la preuve de la faiblesse de son argumentation logique ?) et son emportement (exclamation et juron) démontrent que son choix n'était pas réellement réfléchi et qu'il ne reposait pas sur des motivations politiques réelles. Celui-ci semble plutôt motivé par un sens aigu du devoir et de la responsabilité. Lorsque son amoureuse lui propose de simuler une blessure, de se déclarer homosexuel ou de profiter des trois ans de répit que lui laissent ses études pour éviter d'être envoyé au Vietnam ou pour se trouver un poste de planqué, le jeune homme ne peut se résoudre à se défilier. Il juge d'ailleurs sévèrement le frère d'une dénommée Jane qui s'est déclaré homosexuel pour échapper à son devoir ainsi qu'un certain Johnny Hartman qui a obtenu une dispense du médecin : « Il y en a qui se font tuer en ce moment. Des gens qui valent mieux que Johnny Hartman ou le frère de Jane » (RM : 352), déclare-t-il.

C'est sans aucun doute dans les textes de Tim O'Brien que le moment de l'enrôlement est le mieux développé. Tout comme Kovic, O'Brien souligne d'abord l'influence culturelle exercée sur la jeunesse américaine. Il rappelle son attirance pour les jeux de guerre, les visites au magasin de surplus d'armées, le baseball et le football (IDCZ : 12). Toutefois, il prend

soin de démontrer que tout cela prend forme dans une tradition. Dans un chapitre de *If I Die in a Combat Zone*, intitulé « Pro Patria » – le titre à lui seul indique clairement comment l’auteur perçoit l’éducation qu’il a reçue –, O’Brien explique comment son enfance fut marquée par la guerre : « My bawling came with the first throaty note of a new army in spawning. I was bred with the haste and dispatch and careless muscle-flexing of a nation giving bridle to its own good fortune and success. I was fed by the spoil of 1945 victory » (IDCZ : 11). Il rappelle que son père était marin sur un navire de guerre et que sa mère comptait parmi les femmes enrôlées pour le service d'urgence volontaire (WAVE). Bref, il se présente littéralement comme un enfant de la guerre. Il stipule d’ailleurs être né d’une guerre (la Seconde Guerre mondiale) et avoir grandi dans une autre (la Guerre de Corée) : « I grew out of one war and into another » (IDCZ : 11). O’Brien établit comment la mémoire des combattants ayant participé à ces deux conflits exerça une fascination sur la plupart des jeunes Américains. Ainsi, raconte-t-il que ses amis et lui ne manquaient pas l’occasion d’acheter « les reliques cabossées de leurs pères » au magasin de surplus d’armées pour ensuite aller reproduire les combats auxquels ceux-ci avaient participé près du terrain de golf de la ville (IDCZ : 12). O’Brien démontre comment la mémoire des pères contribua à alimenter le patriotisme de leurs garçons. Il se souvient avoir volé une étoile de l’une des décorations militaires de son père et l’avoir emportée partout avec lui, dissimulée au fond de l’une de ses poches (IDCZ : 12).

En fait, tout un imaginaire guerrier semble avoir marqué la génération d’O’Brien. Il mentionne, par exemple, que le souvenir qu’il conserve des célébrations du quatre juillet se compose, entre autres, de la chanson *Anchors Aweigh* (l’hymne de la marine américaine) et des parades de l’*American Legion*. Même les origines de sa région et de sa ville natale étaient ancrées dans un passé guerrier, les colons ayant subtilisé le territoire aux Sioux et aux Cherokees⁶⁸⁷ (IDCZ : 12). Toutefois, la plus grande influence qui s’exerça sur cette génération demeure manifestement la parole des pères, vétérans du second conflit mondial : « Among these people I learned about the Second World War, hearing it from men in front of the courthouse, from those who had fought it. The talk was tough. Nothing to do with causes or reason ; the war was right, they muttered, and it had to be fought » (IDCZ : 13).

⁶⁸⁷ Il mentionne la proximité du site qui célèbre le massacre de Spirit Lake, de l’*Hiawatha Pageant* de Pipestone et de l’*Indian burial mounds* de Luverne.

Malgré le contexte culturel dans lequel il évolua, O'Brien parvint à s'émanciper intellectuellement. Étant trop petit pour jouer au football, il occupa son temps à lire les grands classiques de la philosophie, joint l'équipe de débats et développa un intérêt marqué pour la politique. Ainsi, lorsqu'il reçut son ordre d'incorporation, il fut confronté à un véritable dilemme moral. D'une part, il n'était pas convaincu du bien-fondé de la guerre : « I was persuaded then, and I remain persuaded now, the war was wrong. And since it was wrong and since people were dying as a result of it, it was evil [...] The war I thought, was wrongly conceived and poorly justified » (IDCZ : 18). Même son de cloche dans *À propos de courage* :

Du sang était indiscutablement versé pour de bien discutables raisons. Je ne voyais aucune unité dans les intentions, aucun consensus en termes de philosophie, d'histoire ou de droit. Les faits mêmes étaient voilés par l'incertitude : était-ce une guerre civile ? Une guerre de libération nationale ou une simple agression ? (PC : 53).

Cette fois, le vétéran se permet d'aller encore plus loin et critique la propagande anticomuniste et les politiques de l'administration américaine. Il remet notamment en question les événements du golfe Tonkin, la théorie des dominos, le bien-fondé et la valeur de l'OTASE et des accords de Genève, de même que le travail du Sénat américain (PC : 53). Ainsi parvient-il à critiquer la justesse de l'intervention américaine en critiquant la doxa de l'époque, notamment en soulignant la faiblesse des arguments qui soutiennent l'engagement de son pays dans le conflit : « Il me semblait que lorsqu'une nation entre en guerre, elle doit avoir un minimum de confiance dans la justesse et dans les impératifs de sa cause », écrit-il (PC : 53).

Le commentaire du narrateur remet clairement en cause le caractère moral de l'intervention américaine, notamment en ce qui a trait à la sincérité des politiciens américains quant aux véritables motifs de leurs actions et, par le fait même, le caractère « juste » du conflit⁶⁸⁸. En soulignant l'absence de justifications valables et l'absence de consensus, il laisse entendre que l'intervention américaine relèverait plutôt « [d']une simple agression »

⁶⁸⁸ Nous avons déjà abordé cette question dans un article : Éric Boulanger, « De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam », *Les cahiers Erta*, Gdansk, 2017, p. 247-267.

(PC : 53). Kovic fait, lui aussi, une critique virulente des politiques américaines, notamment en s'attaquant aux mensonges proférés par l'élite politique. Comme de nombreux vétérans de la guerre du Vietnam, il affirme avoir réalisé qu'il a été manipulé. Il déclare d'ailleurs avoir rejoint les associations de vétérans pour prendre la parole contre ce qu'il nomme « la Grande Machine » (N4J : 153). L'erreur des combattants a été de ne pas avoir su reconnaître à temps leurs vrais ennemis : c'est-à-dire les politiciens, qu'il qualifie de « joueurs », de « magouilleurs » et de « beaux parleurs » (N4J : 153). Pour lui, il ne fait aucun doute que ces hommes ont envoyé les jeunes « se salir les mains à leur place » (N4J : 154).

D'autre part, bien qu'il ait été convaincu de l'injustice que représentait ce conflit, O'Brien avoue que c'est d'abord la honte qui le poussa à s'enrôler. Dans *If I Die in a Combat Zone*, il ne manque pas l'occasion de rappeler comment la pression sociale le poussa à agir contre sa volonté. Il affirme s'être senti redevable envers sa communauté : « More, I owed the prairie something. For twenty-one years I'd lived under its laws, accepted its education, eaten its food, wasted and guzzled its water, slept well at night, driven across its highways, dirtied and breathed its air, wallowed in its luxuries » (IDCZ : 18). Il laisse entendre que « la ville, [sa] famille, [ses] professeurs et toute l'histoire de la prairie » (IDCZ : 18) pesèrent sur sa décision. Le narrateur d'*À propos de courage* raconte, quant à lui, avoir été atteint d'une « sorte de schizophrénie » due à la confusion morale qui s'empara de lui (PC : 58). Il rappelle avoir été paralysé par l'impuissance qu'il ressentait et confronté à une attente anxieuse, son état d'esprit alternant entre la rage, l'auto-apitoiement, la torpeur, la révolte et la résolution (PC : 55). Toutefois, il affirme n'avoir posé aucun geste concret qui aurait pu mener à son émancipation et avoir subi passivement les événements.

Dans *À propos de courage*, O'Brien consacre d'ailleurs un long chapitre à décrire l'état d'esprit dans lequel se retrouve son personnage principal après avoir reçu son ordre d'incorporation⁶⁸⁹. Cette fois, cependant, le narrateur affirme vouloir raconter pour la première fois les choses telles quelles se sont réellement passées :

Il y a une histoire que je n'ai jamais racontée. À personne. Ni à mes parents, ni à mon frère et à ma sœur, ni même à ma femme [...] Pendant plus de vingt ans, j'ai été obligé de vivre avec, ressentant de la honte, essayant de la repousser, et

⁶⁸⁹ Il s'agit du chapitre intitulé « Sur la Rainy River » (PC : 52-74).

donc par cet acte de remémoration, en couchant les faits sur le papier, j'espère éliminer au moins une partie de la pression qui pèse sur mes rêves (PC : 52).

Il établit notamment qu'il lui était totalement impossible de faire un choix qui lui permettrait à la fois de conserver son honneur et de respecter ses convictions profondes : « J'avais honte de ma conscience, honte de faire mon devoir » (PC : 65), écrit-il. Comment, d'une part, conserver sa réputation et l'image qu'il avait de lui-même – image se rapprochant des héros de son enfance, à la fois courageux et honnêtes – et, d'autre part, assumer ses idéaux libéraux, humanistes et antiguerres⁶⁹⁰ ? Michael Walzer rappelle que « le système disciplinaire instauré par l'État pour [envoyer les jeunes hommes] à la guerre rend[ait] improbable toute capacité de décision morale⁶⁹¹ ». Ceux-ci étaient inévitablement confrontés à la culture de guerre américaine et, par conséquent, aux obligations politiques et patriotiques évoquées dans notre premier chapitre. Le narrateur affirme d'ailleurs s'être senti pris au piège : « Je me sentais paralysé. Tout autour de moi, les choix semblaient s'amenuiser, comme si j'étais en train de m'enfoncer dans un énorme entonnoir sombre, le monde entier se resserrant de plus en plus. Il n'y avait aucune échappatoire plaisante » (PC : 56-57)⁶⁹².

La seule échappatoire possible était, pour lui, de fuir vers le Canada. Pourtant, après avoir passé quelques jours dans un motel au bord des Grands Lacs, alors qu'il se trouve dans l'embarcation du vieux Elroy à quelques mètres de distance de la rive canadienne, le jeune homme renie ses convictions et accepte de grossir les rangs des conscrits. C'est le sentiment de honte qui semble ici l'avoir poussé à se mettre au pas.

⁶⁹⁰ En fait, Tim O'Brien refuse catégoriquement de se prétendre pacifiste puisqu'il juge que certaines guerres sont nécessaires. Toutefois, il s'oppose aux « mauvaises guerres », c'est-à-dire aux guerres injustes. Dans une entrevue il affirme d'ailleurs : « I'm against bad wars ». « Author Tim O'Brien », *Dialogue*, Idaho Public Television, 2015, 28 min. 50 sec. Karl Marlantes abonde dans le même sens en affirmant qu'il s'oppose aux guerres stupides et non à toutes les guerres. « The Fiction of War with Tim O'Brien and Karl Marlantes », *Citizen Soldier*, Pritzker Military, 2015, 17min. 20 sec.

⁶⁹¹ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. p. 109

⁶⁹² Dans *If I Die in a Combat Zone*, le jeune homme en vient même à considérer qu'il ne fait qu'un avec la guerre : « The war and my person seemed like twins as I went around the town's lake. Twins grafted together and forever together, as if a separation would kill them both » (IDCZ : 20).

Le petit bateau d'aluminium se balançait légèrement sous moi. Il y avait le vent et le ciel. J'essayai de me forcer à sauter. J'agrippai le rebord du bateau et me penchai en avant et pensai : maintenant. J'ai vraiment essayé. Mais ce n'était vraiment pas possible. Tous ces regards sur moi – la ville, l'univers tout entier – et je ne pouvais pas risquer d'être ridicule. C'est comme s'il y avait un public dans ma vie, cette ribambelle de visages le long fleuve, et dans ma tête je pouvais entendre ces gens qui criaient vers moi. Traître! criaient-ils. Fils-à-maman! Je sentis que je rougissais. Je ne pouvais plus le supporter. Je ne pouvais plus tolérer les moqueries, ni la honte, ni le ridicule du patriotisme. Même dans mon imagination, la rive n'était qu'à vingt mètres, je n'arrivais pas à me forcer à être courageux. Cela n'avait rien à voir avec la morale. J'étais gêné, un point c'est tout. C'est à ce moment-là que je me suis soumis. J'irais faire la guerre – je tuerais et je mourrais peut-être- parce que j'étais gêné de ne pas le faire (PC : 73).

En fait, le narrateur avoue s'être enrôlé parce qu'il ne voulait pas que ses compatriotes aient une mauvaise opinion de lui (PC : 65). Le jugement que sa famille aurait pu porter sur lui semble l'avoir motivé à faire le grand saut. Il mentionne la peur qui l'animait à l'idée de perdre le respect de ses parents, de sa famille et de ses proches : « Le résultat, stupide au demeurant, était un sentiment de honte. Une honte brûlante. Je ne voulais pas que les gens aient une mauvaise opinion de moi. Ni mes parents, ni mon frère et ma sœur, ni même les gens qui se réunissaient au café de Gobbler », écrit-il (PC, 65). À cela s'ajoute la peur de jeter la disgrâce sur sa famille. Dans une petite communauté comme la sienne, tout finit par se savoir et il ne voulait pas que sa famille souffre de sa décision. Au passage, il ne manque pas l'occasion de critiquer l'ignorance de ses compatriotes qui exigent de lui l'ultime sacrifice sans pour autant comprendre de quoi retourne exactement le conflit :

Ils ne connaissaient absolument rien à la tyrannie de Diem, ni de la nature du nationalisme vietnamien, ni de la longue colonisation française – tout cela était bien trop compliqué, il aurait fallu s'informer –, mais peu importe, c'était une guerre pour arrêter les communistes, un point c'est tout, ce qui était le genre de chose qu'ils aimaient, et on vous considérait comme un putain de fils-à-maman si vous n'étiez pas immédiatement partant pour tuer ou mourir en vertu de ces raisons pures et simples (PC : 59).

Comme plusieurs de ses frères d'armes, le héros se résolut donc à participer au conflit, non pas parce qu'il rêvait de gloire ou d'honneur, mais plutôt pour éviter la honte du déshonneur : « Ils mouraient pour ne pas mourir de honte », affirme-t-il (PC : 34). Ainsi établit-il s'être

simplement « soumis » plutôt que de lutter pour arriver à imposer son libre arbitre : « J'étais un lâche. Je suis allé faire la guerre » (PC : 74). Dans *If I Die in a Combat Zone*, O'Brien en vient à la même conclusion : « It was no decision, no chain of ideas or reasons, that steered me into war. It was an intellectual and physical standoff, and I did not have the energy to see it to an end » (IDCZ : 22).

Il convient toutefois de mentionner que l'auteur alimente une certaine ambiguïté quant à l'identité du narrateur dans ses textes. Si *If I Die in a Combat Zone* se présente davantage comme un témoignage autobiographique et que tout porte à croire que la personne du narrateur et celle de l'auteur coïncident, il n'en va pas de même dans *À propos de courage*. Bien que le narrateur se présente sous le nom de Tim O'Brien, il mentionne à plusieurs reprises l'apport de la fiction dans son roman. Il soutient, par exemple, qu'« on peut juger de la véracité d'une histoire de guerre d'après son degré d'allégeance absolue et inconditionnelle à l'obscénité et au mal » (PC : 81). Il affirme aussi qu'une histoire de guerre doit d'abord et avant tout s'appliquer à faire ressentir les choses avec les tripes (PC : 90). Dans cette logique, il s'agit de faire entorse à la réalité de manière à la rendre plus palpable. Ainsi le narrateur du roman ne semble-t-il pas être Tim O'Brien lui-même, mais plutôt un Tim O'Brien confronté à une réalité fictionnelle qui s'inspire de l'expérience personnelle de l'auteur. Quoi qu'il en soit, il devient pratiquement impossible de les discerner l'un de l'autre. Le réel se mêle à la fiction, fiction qui s'inspire elle-même du réel. Qui plus est, les narrateurs des deux textes semblent coïncider l'un et l'autre. Notons toutefois que, comme dans tous les textes à l'étude, les deux textes instaurent une distance temporelle qui sépare le narrateur-témoin du combattant : le regard du premier interprète et juge les actions de ce dernier.

En soulignant le caractère illégitime des raisons qui motivèrent leur enrôlement – ou, dans certains cas, l'absence de réelles motivations – les écrivains-vétérans prennent le contre-pied du discours officiel et remettent en question la doxa de leur époque. Ils critiquent à la fois la pression que l'opinion publique et la culture de guerre exercèrent sur eux. Ils ne manquent pas l'occasion de mentionner qu'ils furent inévitablement victimes du pouvoir politique et du discours social ambiant ; ainsi instaurent-ils d'entrée de jeux le caractère éminemment politique de leur expérience en mettant à l'avant l'ambiguïté de leur mission. Ils tentent de démontrer que ces différents facteurs poussèrent les hommes à mettre de côté leur libre arbitre et à agir au nom de leur collectivité. Par conséquent, ils établissent que la plupart

des combattants se virent dans l'obligation légale ou se sentirent contraints de prendre les armes. Nous constaterons d'ailleurs que « les circonstances ont tôt fait de transformer les hommes en de simples instruments et de les plonger dans un processus de dépersonnalisation⁶⁹³ ». Dans son essai *Partir à la guerre*, Karl Marlantes souligne l'importance pour les combattants de vouer leurs actions à une cause clairement définie s'ils veulent conserver leur équilibre psychique⁶⁹⁴. Nous verrons un peu plus loin comment les écrivains-vétérans articulent cette réalité en représentant l'influence qu'elle exerce inévitablement sur la psyché des combattants et des vétérans. Pour le moment, contentons-nous de noter que les écrivains-vétérans établissent l'ambiguïté de leur situation à travers les représentations qu'ils proposent de cette première phase de l'expérience guerrière.

4.5 Du camp d'entraînement aux champs de bataille modernes. Les rites de passage et l'apprentissage de la virilité guerrière.

Les représentations de la phase de l'entraînement permettent, elles aussi, aux écrivains-vétérans d'étayer leur discours. Ils s'attardent particulièrement à cette phase de l'expérience pour parvenir à mieux critiquer la machine militaire. En mettant à l'avant les souffrances et les humiliations que subissent les nouvelles recrues, les écrivains-vétérans entendent décrire le processus de dépersonnalisation, voire de déshumanisation, dont ils ont été les victimes. Ainsi le camp d'entraînement occupe-t-il un rôle important dans le roman de guerre. Il représente un seuil, un lieu de passage entre la vie civile et la vie militaire.

Il faut comprendre que les rites de passage sont omniprésents tout au long de la vie de chaque être humain. Peu importe son sexe, son âge et sa culture, chaque individu est appelé à se plier tôt ou tard aux quelques rituels qui balisent l'existence. La vie en soi consiste « en une succession d'étapes dont les fins et commencements forment des ensembles de même ordre : naissance, puberté sociale, mariage, paternité [ou maternité], progression de classe,

⁶⁹³ Éric Boulanger, « De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam », *loc. cit.*, p. 251.

⁶⁹⁴ Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, *op. cit.*, p. 76.

spécialisation d'occupation, mort⁶⁹⁵ ». En fait, ces rituels marquent le passage d'une situation à une autre et modifient l'individu en le préparant à sa nouvelle condition.

Ainsi en était-il des jeunes lacédémoniens qui devaient passer par de nombreux rites initiatiques qui les maintenaient en marge de la société avant qu'ils ne parviennent à se hisser au rang des *homoios*. Le plus connu de ces rites est sans aucun doute la cryptie, période durant laquelle les jeunes hommes se voyaient contraints de vivre dans un état des plus sauvages. Vivant la nuit, ils devaient se dérober au regard de leurs semblables et assurer leur subsistance grâce au vol. Ils devaient même assassiner les *hilotes* qui se trouvaient sur leur passage. Ils étaient donc appelés à faire l'expérience de la déchéance, du déshonneur et de l'infamie afin d'apprendre à se détacher de ces comportements et, de ce fait, parvenir à adopter les comportements propres à l'hoplite lacédémonien. Comme l'indique Pierre Vidal-Naquet, « la cryptie n'est pas étrangère à la vie de l'hoplite ; elle est une institution symétrique et inverse à l'institution hoplitique », elle « dramatise, par le procédé de l'inversion [...] le moment où le jeune Spartiate de l'élite abandonne définitivement la vie de l'enfance⁶⁹⁶ ».

Bien évidemment, les rites soulignant le passage de l'enfance à la vie adulte ne sont pas seulement propres aux Spartiates ; on les retrouve sous diverses formes, que ce soit dans les communautés tribales ou dans les sociétés modernes. Les travaux des ethnologues et des anthropologues du début du siècle dernier foisonnent d'exemples de la présence de ces rites dans différentes tribus africaines, australiennes et amérindiennes. Nous pensons, par exemple, aux rites de chasse ou de guerre qui marquent le passage des jeunes hommes à la vie adulte dans plusieurs cultures. Chez les Amérindiens des Plaines, par exemple, les jeunes hommes étaient considérés comme des adultes et obtenaient le droit de se marier « après avoir victorieusement subi l'épreuve du combat⁶⁹⁷ ». Plus près de nous, on peut aussi penser aux initiations d'équipes sportives, à la fameuse *promotion night* ou aux bar-mitsva mises en scène dans de nombreux films hollywoodiens.

⁶⁹⁵ Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, op. cit., p. 4.

⁶⁹⁶ Pierre Vidal-Naquet, *Le chasseur noir*, op. cit., p. 162-163.

⁶⁹⁷ Pâques, Viviana, « L'homme et la guerre. La guerre dans les sociétés traditionnelles » in *Histoire des mœurs III, Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1991, p. 356.

De la Grèce antique jusqu'à aujourd'hui, les rites de passage ont toujours reposé sur la même structure. Au début du siècle dernier, Arnold Van Gennep établit que tout phénomène rituel s'articule selon une structure diachronique tripartite qui se compose d'une phase préliminaire (la séparation), d'une phase liminaire (la marge) et d'une phase postliminaire (l'agrégation) – et ce, peu importe les origines du groupe qui le pratique⁶⁹⁸.

La phase préliminaire constitue le moment où les candidats au rite sont séparés du monde auquel ils appartiennent ; ils sont alors appelés à briser les liens qu'ils entretiennent avec leur vie d'avant, de manière à franchir les étapes leur permettant d'acquérir leur nouveau statut. Comme le rappelle l'anthropologue et naturaliste australien Alfred William Howitt, « [l']intention [...] est d'entraîner un changement momentané dans la vie [de l'individu] ; le passé doit être séparé de lui par un intervalle qu'il ne pourra jamais repasser⁶⁹⁹ ». Dans *Battle Cry*, Leon Uris démontre d'ailleurs comment les recrues sont isolées durant leur formation : « Isolation from the outside world... loss of all trace of individuality... no candy... no gum... no newspapers... no radios... no magazines... speak only when spoken to... salute... address as sir and obey all men within the confines of boot camp above the rank of private » (BC : 44). Bref, dès leur arrivée au camp d'entraînement, l'existence des recrues bascule dans un autre monde qui possède des codes et une logique singuliers, monde qu'ils ne quitteront qu'au jour de leur libération.

Dans *Le soldat oublié*, Guy Sajer se rappelle clairement le lieu qui marqua son passage vers son nouveau statut au sein de la Gross Deutschland :

Nous passâmes sous un grand portail symbolique taillé dans les arbres de la forêt qui s'épaississait au nord-est. Tout en rythmant le pas comme nous l'avaient conseillé nos sous-offis et en chantant à perdre haleine *Die Wolken ziehn*, nous pûmes lire la devise, écrite en grosses lettres noires sur fond blanc, qui décorait le front de l'impressionnant portail : NOUS SOMMES NÉS POUR MOURIR. Je n'en connais pas un qui n'aurait pas avalé sa salive en franchissant cette entrée (SO : 195)⁷⁰⁰.

⁶⁹⁸ Arnold Van Gennep, *Les rites de passage*, op. cit., p. 14.

⁶⁹⁹ A. W. Howitt, *The Native Tribes of South East Australia*, Londres, Macmillan, 1904, p. 532.

⁷⁰⁰ Encore aujourd'hui, un portail marque l'entrée de chaque camp d'entraînement du corps des Marines. Le portail de Parris Island porte l'inscription : « We make marines ». Sur celui du camp de Quantico, on peut lire l'inscription : « Crossroads of the Marines Corps ».

Cependant, une représentation aussi marquée du passage vers un nouveau statut se fait plutôt rare dans le roman de guerre. La phase préliminaire y est parfois représentée par le passage par le centre d'incorporation (SFD : 171-173) ou le transport en train (BC : 36-38) et en autobus (SFD : 173-175). C'est toutefois le camp qui est le lieu par excellence pour marquer la séparation avec le monde extérieur. Souvent décrit comme un endroit désolant, les recrues y sont confinées et coupées du monde extérieur durant tout leur entraînement. Dès la première page de son roman, Gustav Hasford rappelle que Parris Island, le centre d'entraînement du corps des Marines « est symétrique et sinistre comme une banlieue concentrationnaire » (LM : 11). Le camp de concentration étant bien entendu le symbole même de la perte de l'individualité, de la dignité et de l'humanité. Dans *Flesh Wound*, David Holbrook compare, quant à lui, le dortoir du camp à une prison (FW68).

Dès leur arrivée au camp, les recrues sont plongées dans un milieu qui leur est totalement hostile. Ils apprennent rapidement qu'ils doivent laisser leurs habitudes de civils derrière eux s'ils veulent parvenir à s'adapter. « Il se peut que votre âme soit au Seigneur, mais votre cul est la propriété des marines des États-Unis d'Amérique », annonce le sergent instructeur dans *Né un quatre juillet* (N4J : 78). Même son de cloche dans *Battle Cry* et dans *Le Merdier* : « Vous pouvez donner votre cœur à Jésus, mais votre cul appartient au Corps des Marines » (LM : 30). Les instructeurs tentent d'instaurer une rupture entre la vie civile et la vie militaire ; ainsi laissent-ils sous-entendre le statut inférieur des civils. Dans *Battle Cry*, le caporal Whitlock déclare :

You sonofabitches aren't human beings any more. I don't want any of you lily-livered bastards getting the idea you are a Marines either. You're boot ! Crapheads ! The lowest, stinking, scummiest form of animal life in the universe. I'm supposed to attempt to make Marines out of you in the next three months. I doubt it. You goddamyankees are the most putrid-looking specimens of slime I have laid eyes on... Remember this, you sonofabitches- your soul may belong to Jesus, but your ass belongs to me (BC : 43).

Puis, lors de la distribution des uniformes, il ajoute : « When you fall in tomorrow I want you looking like something. Get into uniform and pack you civilian gear... Two minutes to dress and a minute to woop over your civvies... fall out... » (BC : 46). Les instructeurs cherchent à

pousser les recrues à avoir honte de leur statut de civil de sorte à les inciter à sortir de leur état « d'infériorité » et à devenir de véritables hommes, bref, dans le cas qui nous intéresse, à se transformer en des marines qui méritent le respect de leurs pairs.

Ce stratagème opère donc un processus de dépersonnalisation. Les auteurs ne ratent pas l'occasion de représenter la perte identitaire que produisent des actions fortement symboliques. Ainsi mettent-ils en scène les différentes étapes symbolisant le passage de la vie civile à la vie militaire. Dans *Né un quatre juillet*, les recrues reçoivent l'ordre de se dénuder et de ranger tout ce qui leur rappelle leur ancienne vie dans une boîte avant d'être obligées de défiler nues sous les injures et les coups de leurs supérieurs (N4J : 80-81). Après quoi on les emmène dans un endroit – qui « ti[ent] plus de l'usine que du salon de coiffure », mentionne Kovic – où on leur rase les cheveux et les oblige à se doucher. Finalement, on leur distribue leur uniforme avant de leur apprendre à s'habiller morceau par morceau comme s'ils étaient des enfants (N4J : 83).

Les recrues sont donc appelées à changer de peaux. On leur demande d'abord de se départir de leurs effets personnels et de leurs vêtements, créant ainsi une première rupture avec leur vie d'avant : « Déshabillez-vous, a gueulé le sergent-chef. Je veux que vous retiriez tout ce qui vous rappelle votre ancienne vie » (N4J : 80). Même les plus petits signes distinctifs sont interdits : les bagues d'universités et les alliances doivent être retournées à la maison : « Tout le monde s'en tape ici que vous ayez fréquenté l'université ou que vous soyez en puissance d'épouse. On s'en *contrefiche*, messieurs », déclare l'un des sous-officiers de l'encadrement dans *Sympathy for the Devil* (SFD : 186). La tonte de la chevelure est, elle aussi, un passage obligé dans la déstructuration de la personnalité : elle signifie l'adhésion de l'individu au moule militaire. Les recrues ressortent donc de chez le barbier avec une coupe de cheveux qui les distingue des civils et les affine à leur nouveau milieu. Kovic compare le passage des recrues chez le barbier à la tonte des moutons (N4J : 81). Le passage à la douche est lui aussi empreint d'une forte symbolique. Dépouillés des signes distinctifs qui favorisaient l'expression de leur personnalité, les jeunes hommes sont appelés à laver toutes traces résiduelles de leur existence civile : « Lavez-vous ! a gueulé le sergent. Je veux que vous vous débarrassiez de la puanteur de votre ancienne vie, bande de minable ! » (N4J : 82). Le moment où les recrues sont appelées à endosser l'uniforme représente le point culminant de leur dépersonnalisation ; en revêtant l'uniforme, elles acceptent non seulement de

symboliser leur appartenance à l'État, à une armée, à une arme et à une unité, mais aussi de renier leur singularité, de sombrer dans l'anonymat. Les individus deviennent ainsi de simples éléments d'un vaste ensemble. Comme le rappelle Claude Barrois,

l'uniformisation, par l'idée que les combattants d'une armée sont davantage des "objets d'utilités", des "biens meubles de la société qu'il sert et dont il est né membre", représente une blessure importante pour d'amour-propre ; mais elle engendre également une certaine sécurité liée à un sentiment de régression au sein d'un système qui prend toutes les décisions et qui décharge donc des responsabilités⁷⁰¹.

Notons que les écrivains-vétérans témoignent avec emphase de ce processus de dépersonnalisation dans la plupart des romans de guerre américains à compter de la Deuxième Guerre mondiale.

Durant la phase liminaire du rite initiatique, les candidats, placés en marge de la société, sont confrontés à un « entre-deux » : c'est-à-dire qu'ils perdent leur ancien statut sans en avoir acquis un nouveau. Confrontés à une position d'infériorité provisoire, ils doivent assimiler les fonctions de leur futur statut et refaçonner leur comportement de manière à devenir des individus capables d'assumer leur nouveau rôle et les responsabilités qui en découlent. C'est pourquoi ils doivent adopter un comportement passif et accepter de se soumettre aux ordres et de subir les punitions les plus arbitraires. Dans tous rites de passage, écrit l'ethnologue Victor W. Turner,

[L]es épreuves et les humiliations, souvent de caractère trivial, auxquelles sont soumis les néophytes veulent symboliquement en partie détruire le statut antérieur et en partie tempérer leur nature afin de les préparer à leurs nouvelles responsabilités et les retenir à l'avance d'abuser de leurs nouveaux privilèges⁷⁰².

La liminarité dans laquelle se trouvent alors les candidats est « fréquemment assimilée à la mort, au fait d'être dans les entrailles, à l'invisibilité, à l'obscurité⁷⁰³ ». Pendant cette période, les candidats sont d'ailleurs dépouillés de toutes marques d'individualité. En tant qu'êtres

⁷⁰¹ Barrois, Claude, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 165.

⁷⁰² Victor W. Turner, *Le phénomène rituel*, op. cit., p. 103-104.

⁷⁰³ *Ibid.*, p. 96.

liminaires, ils « n'ont pas de statut, pas de propriété, pas d'insignes, pas de vêtement séculier indiquant leur rang ou leur rôle, leur position dans un système de parenté – bref, rien qui puisse les distinguer de leurs compagnons néophytes⁷⁰⁴ ». Homogénéité, égalité, anonymat, soumission, silence et absence de statut qualifient l'état de transition dans lequel les candidats sont plongés, et participent à leur formation en agissant comme des fonctions modératrices.

Dans de nombreux romans de guerre, les sergents instructeurs ne manquent pas l'occasion de rappeler aux jeunes recrues qu'elles ne sont en aucun cas des militaires à part entière. Dans *Le Merdier*, le sergent d'artillerie Gerheim s'adresse à ses hommes en ces mots :

Écoutez-moi bien, troupeau de veaux. Vous n'êtes que des vers de terre mais vous avez intérêt à vous composer une allure de recrues du Corps de Marines des États-Unis d'Amérique, c'est moi qui vous le dis ! Foutez-vous bien une chose en tête : vous n'êtes pas des Marines. Bande de pédés, vous vous figurez sans doute qu'être un Marine c'est se pavaner en uniforme de parade, hein ? Désolé, mesdemoiselles, c'est pas ça [...] Écoutez, tantouzes ! Si jamais vous arrivez à sortir vivants de mon île, si jamais vous survivez à ce que je vais vous infliger, vous serez des instruments de combat, des missionnaires de la mort, des prêtres de la guerre. Et vous serez fiers. Mais jusque-là, vous êtes de la merde en bâtons, vous m'entendez ? Des moins que rien, la forme la plus méprisable de la vie sur terre. Vous n'êtes même pas humains. Vous n'êtes que des petits morceaux de bouse amphibie » (LM : 12-13).

D'ailleurs, les insultes et les sévices physiques qu'encaissent les recrues contribuent à leur rappeler l'état d'infériorité auquel ils sont relégués. Ils deviennent, en quelque sorte, des victimes impuissantes, abandonnées aux mains de leurs instructeurs :

Les tabassages, nous nous en rendons compte, font partie de la routine à Parris Island. Et il ne s'agit pas de la frime du style : « J'suis-dur-avec-ces-p'tits-gars-parce-qu'au-fond-j'les-aime... » qu'on peut voir au cinoche [...] Le sergent d'artillerie Gerheim et ses trois sous-offis instructeurs cognent pour de vrai, comme des brutes, au visage, à la poitrine, au ventre, dans le dos. À coup de poing. Ou alors ils donnent des coups de botte : dans le cul, dans les reins, dans les côtes – partout où ça ne laisse pas de traces noires et violettes (LM : 16).

⁷⁰⁴ *Idem.*

Les insultes, pour la plupart à caractère misogyne, homophobe, animal et scatologique (la femme et l'homosexuel sont des contretypes de la virilité moderne depuis le XIX^e siècle), visent à rabaisser les recrues, en les féminisant, en riant de leur physique ou en les déshumanisant. Nous en relevons ici quelques-unes dans les textes originaux de Kovic, Hasford et Anderson : *ladies, swinging dicks, goddamned idiots, goddamned fucking people, maggots, fucking maggot, sweet little ladies, little babies, scumbags, silly scumbags, scum swine, worms, heard, frog shit, shit bird, animals, fucking worthless little piece of shit, sorry-looking individuals, fat boy, tubaguts*⁷⁰⁵.

Tout comme les jeunes lacédémoniens, les recrues sont appelées à faire l'expérience de la honte pour mieux comprendre ce qu'est un vrai combattant et pour mieux intégrer les comportements que l'on attend d'eux. En fait, ils sont appelés à faire l'apprentissage de l'éthos militaire par l'expérience de son contraire.

Pour refléter cet apprentissage, les écrivains-vétérans insistent sur l'idée de dressage. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, par exemple, Remarque écrit, « on nous préparait à devenir des héros comme on dresse des chevaux de cirque » (AORN : 26). En évoquant un processus d'animalisation, ils parviennent à traduire l'impression de dégradation qui s'empare rapidement des recrues lors de l'entraînement : « Pourquoi vouloir nous humilier à tout prix ? Quel intérêt ça présente, pour nous comme pour eux ? Tout ce qu'ils ont à faire, c'est me dire ce qu'ils veulent de moi, ou me le montrer, et je le ferai. Pourquoi nous rabaisser ? », s'interroge le soldat Riley, souffre douleur dans *Sympathy for the Devil* de Kent Anderson (SFD : 183). Ils utilisent aussi régulièrement la métaphore du troupeau pour désigner le désarroi et la vulnérabilité des nouvelles recrues face à leurs instructeurs. Cette métaphore sera d'ailleurs reprise à bon escient par les écrivains-vétérans pour démontrer comment les combattants sont menés à l'abattoir par leurs supérieurs.

⁷⁰⁵ Pour consulter les textes originaux, voir : Ron Kovic, *Born on the Fourth of July*, New York, McGraw-Hill Book Company, 1976, p. 63-79 ; Gustav Hasford, *The Short Timers*, New York, Bantam Books, 1988, p. 3-33 ; Kent Anderson, *Sympathy for the Devil*, New York, Mulholland Books, 2019, p. 107-132. Les traductions françaises proposent un lexique similaire, quoique plus coloré et plus varié : gonzesses, bande de branleurs, tas de crétins, bande de petits cons, mauviettes, chochottes, sale petite raclure, gros bébés, petites merdes, tas de merde, raclures (N4J : 78-92), troupeau de veaux, vers de terre, bande de pédés, mesdemoiselles, petite ordure, trou du cul, tantouzes, merde en bâtons, petits morceaux de merde d'amphibie, tas de limaces, tas de pédales, andouilles, détritrus sous-humains, crevures, nouille, minuscule petite chiure (LM : 11-46), lopette, petits branleurs, putain de moine, petit tas de saindoux, gros patapouf, gras double (SFTD : 171-210).

Dans le deuxième tome de l'*Histoire de la virilité*, Jean-Paul Bertaud rappelle que depuis plusieurs siècles, les jeunes hommes font l'apprentissage de la virilité militaire en apprenant à endurer les douleurs physiques et psychologiques qui leur sont imposées⁷⁰⁶. Cet apprentissage et les douleurs qui l'accompagnent sont, bien entendu, représentés par les écrivains-vétérans qui désirent mettre en scène la façon dont les recrues s'adaptent à la vie militaire et intègrent les comportements que l'on exige d'eux. Guy Sajer, par exemple, ne manque pas l'occasion de rappeler les différents facteurs qui ont rendu son entraînement pénible : conditions météorologiques difficiles, matériel inadapté, cruauté des instructeurs, pression des pairs, peur des représailles, la fatigue, le manque de nourriture (SO : 202). Kent Anderson évoque, quant à lui, les douleurs physiques et les fatigues extrêmes auxquelles les hommes sont confrontés durant l'entraînement : « Le nez de Hanson s'était couvert de cloques, puis il avait pelé au sang et rosi, et s'était de nouveau couvert de cloques. Tout son corps le faisait souffrir, et la migraine battait la chamade à ses tempes. Il avait le soleil dans les yeux, et l'impression que du sable s'était infiltré sous ses pupilles » (SFTD : 187).

Dans *Le Merdier*, Gustav Hasford s'attarde à la façon dont les hommes sont conditionnés et appelés à intégrer les traditions du corps des Marines : esprit de corps, chansons régimentaires, prières du marine, crédo du marine, attitudes, aptitudes, habitudes. Il relève que même le langage a été modifié pour favoriser l'adhésion des recrues au monde militaire. Tout un lexique, spécifique au corps des marines, est imposé aux recrues dès les premiers jours de l'entraînement. Dans *Battle Cry*, Léon Uris reproduit d'ailleurs la charte des expressions du corps des Marines que les recrues doivent mémoriser (BC : 40). De plus, les hommes sont aussi appelés à faire usage d'un vocabulaire cru, voire ordurier, pour afficher leur virilité.

Hasford décrit aussi la rigueur physique et psychologique de l'entraînement qui transforme inévitablement les recrues. Cependant, tout est raconté comme si ces changements se produisaient par pur conditionnement ou par peur de représailles, comme s'ils ne résultaient pas du choix et de la volonté des personnages. D'ailleurs, ces changements ne sont pas présentés de manière positive, bien qu'ils s'avèrent, dans une certaine mesure, nécessaires afin d'assurer la survie des hommes. La longue descente en enfer du soldat

⁷⁰⁶ Jean-Paul Bertaud, « L'armée et le brevet de virilité », *loc. cit.*, p. 63.

Léonard Pratt, dans *Le Merdier*, en témoigne. Pratt devient rapidement le souffre-douleur du sergent Gerheim et subit, par conséquent, des humiliations en tout genre ainsi que les repréailles de ses frères d'armes. Transformé en véritable machine à tuer malgré une certaine faiblesse psychologique, le soldat Pratt abat finalement son sergent-instructeur avant de s'enlever la vie. Hasford mentionne d'ailleurs que les recrues développent régulièrement des troubles psychiatriques durant l'entraînement⁷⁰⁷. Il fait état de tentatives de suicide, notamment chez un certain Perkins dont le geste est ridiculisé par le sergent Gerheim. Celui-ci ordonne à Perkins de passer la serpillière devant ses camarades pendant qu'il lui explique comment il aurait dû s'y prendre pour arriver à ses fins (LM : 30).

Erich Maria Remarque met en scène, lui aussi, la façon dont l'entraînement transforme radicalement les hommes d'une manière négative, tout en prenant soin de mentionner son inutilité. Il écrit : « Nous sommes devenus des brutes, d'une façon étrange et douloureuse » (AORN : 24). Puis il ajoute :

Notre instruction militaire dura dix semaines et ce temps-là suffit pour nous transformer d'une manière plus radicale que dix ans d'école. Nous apprîmes qu'un bouton bien astiqué est plus important que quatre tomes de Schopenhauer. D'abord étonnés, puis irrités, et finalement indifférents, nous reconnûmes que ce n'est pas l'esprit qui a l'air d'être prépondérant, mais la brosse à cirage, que ce n'est pas la pensée, mais le « système », pas la liberté mais le dressage (AORN : 25).

Nombreux, sont les écrivains-vétérans qui décrivent les conditions de l'entraînement militaire ; ils s'emploient d'ailleurs à représenter les humiliations et le processus de dépersonnalisation auxquels sont confrontés les combattants, plutôt que de mettre à l'avant son utilité. Dans *La Peur*, par exemple, le jeune Dartemont compare ces premiers mois de service à « une mascarade » (LP : 34). « Cette instruction nous semblait un simulacre inutile » (LP : 34), affirme-t-il. Notons que les humiliations subies lors de l'entraînement sont représentées comme n'ayant rien à voir avec la préparation au combat ; elles relèvent plutôt de l'abus de pouvoir exercé par des instructeurs sadiques. Ainsi en est-il dans *À l'Ouest rien de nouveau*, lorsque le caporal Himmelstoss force deux hommes souffrant d'incontinence

⁷⁰⁷ « Le sergent s'abstient soigneusement de brimer Léonard tant ce dernier se tient à carreau. Il faut dire que nous avons déjà perdu sept recrues, réformés pour troubles psychiatriques » (LM : 30).

nocturne à dormir en alternance au haut d'un lit superposé, prétendant les dissuader de leur paresse (AORN : 46). Le narrateur du roman raconte d'ailleurs comment Himmelstoss, « la plus sale vache de la caserne » (AORN : 26), le prit en grippe et le força à exécuter des tâches et des exercices inutiles : il se rappelle avoir été obligé de refaire son lit quatorze fois, avoir ciré une vieille paire de bottines pendant vingt heures, avoir frotté la chambrée neuf fois d'affilée avec une brosse à dents, avoir déneigé la cour de la caserne avec une brosse à main et une raclette, être resté au garde vous pendant quatre heures par temps glacial, etc. (AORN : 26-27). L'ensemble des écrivains-vétérans qui s'appliquent à représenter la phase de l'entraînement développe un personnage-type dans leur roman : celui de l'instructeur sadique. Chacun de ces romans possède son Himmelstoss. Les romans américains s'attardent tout particulièrement à dépeindre la cruauté des *Drill Sergeants*. Nous venons d'observer qu'il en est ainsi du sergent Gerheim dans *Le Merdier* de Gustav Hasford, personnage dont le comportement impitoyable et arbitraire fut rendu célèbre grâce à l'adaptation cinématographique de Stanley Kubrick. Même son de cloche dans *If I Die in a Combat Zone*. Tim O'Brien y compare le sergent Blyton au mal absolu et le qualifie de diable (IDCZ : 41). Par le biais des représentations qu'ils dressent de leurs instructeurs, les écrivains-vétérans jettent d'emblée un regard critique sur l'institution militaire. Nous verrons au cours du prochain chapitre comment cette critique s'accroît dans les représentations de l'expérience du combat.

Chaïm F. Shatan rappelle comment l'entraînement participe de l'endoctrinement des recrues. Selon lui, les humiliations et les violences dont les recrues sont victimes auraient non seulement pour but de favoriser leur soumission et leur obéissance, mais aussi leur identification avec leurs entraîneurs. Ils en viendraient ainsi à former leur identité de combattant en s'identifiant à leurs agresseurs dont ils adopteraient par la suite les comportements⁷⁰⁸.

Les écrivains-vétérans insistent d'ailleurs souvent sur la façon dont les instructeurs désirent fabriquer/former des « tueurs », « des machines à tuer » ou « des instruments de mort » avec les recrues. Dans *Le Merdier*, le sergent Gerheim en vient à affirmer : « L'arme la plus meurtrière du monde, c'est un Marine et son fusil » (LM : 23). Et pourtant, la plupart

⁷⁰⁸ Cité dans Joel Osler Brende et Erwin Randolph Parson, *Vietnam Veterans*, *op. cit.*, p. 92.

du temps, le travail des instructeurs se révèle être un échec. D'une part, plusieurs personnages principaux des romans qui nous intéressent sont dégoûtés par la besogne que l'on attend d'eux. Ils n'acceptent de tuer que pour assurer leur survie. Dans *Le soldat oublier* de Guy Sajer, par exemple, le personnage principal n'a rien d'un combattant exemplaire, bien qu'il ait suivi l'entraînement d'une unité de choc : la plupart du temps, il subit les combats plus qu'il n'y participe. Dans *Le Merdier*, le caporal Joker s'affiche quant à lui ouvertement pacifiste et préfère participer à la guerre en tant que reporter plutôt qu'en tant que grognard : « Moi je ne tue pas. J'écris. Les grognards tuent ; moi je me contente de regarder. Je ne suis qu'un jeune Goebbels. Je ne suis pas un sergent » (LM : 77), explique-t-il à son supérieur lorsque celui-ci lui annonce qu'il est promu sergent. Même son de cloche chez O'Brien ; lors d'une rencontre avec l'aumônier du camp d'entraînement, le jeune homme explique le dilemme moral auquel il est confronté. Il en vient à se questionner : « [...] I truly believe the war is wrong. Is it then also wrong to go off and kill people ? If I do that, what happens to my soul ? » (IDCZ : 60). D'autre part, nous l'avons vu un peu plus tôt, l'entraînement mène certains personnages à la destruction psychique plutôt que de contribuer à éveiller leur esprit guerrier : c'est le cas, notamment, du soldat Léonard Pratt dans *Le Merdier*. Dans *Sympathy for the Devil*, il en va de même du soldat Riley qui, après avoir été la cible de ses instructeurs et de ses camarades, finit par s'ouvrir les veines avant d'être ridiculisé par son sergent qui lui explique comment il aurait dû procéder de manière efficace. Ainsi, dans les romans qui nous intéressent, les instructeurs contribuent, par leur acharnement, à dégoûter les hommes de l'absurdité de la vie militaire en tentant d'éveiller leur instinct meurtrier.

On constatera également que, dès la phase de l'entraînement, les auteurs mentionnent de quelle manière les nouveaux militaires sont appelés à mener une guerre à plus petite échelle dans le but de conserver leur identité et leur équilibre mental. Dans *If I Die in a Combat Zone*, par exemple, O'Brien mentionne de quelle façon il forma une coalition avec l'un de ses camarades. Il explique de quelle façon ils entretenaient tous deux leur regard critique et leur jugement éthique pour éviter d'être broyés par la machine militaire et de devenir de simples instruments.

We formed a coalition. It was mostly a coalition against the army, but we aimed also at the other trainees. The idea, loosely, was to preserve ourselves. It was a two-man war of survival, and we fought like guerillas, jabbing in the lance,

drawing a trickle of army blood, running like rabbits [...] It was a war of resistance ; the objective was to save our souls (IDCZ : 35).

Comme le démontrent les auteurs dans certains passages de leurs romans, les hommes ressentent inévitablement une certaine gêne face aux changements physiques et psychologiques que l'entraînement militaire provoque en eux. Dans son essai, *Partir à la guerre*, Karl Marlantes rappelle que le camp d'entraînement a pour but premier de « supprim[er] les contraintes sociétales freinant la part de sauvagerie » qui existe en chaque homme⁷⁰⁹. Plusieurs auteurs témoignent d'ailleurs de la transformation des hommes. Le narrateur d'*À l'Ouest rien de nouveau* raconte : « Nous devînmes durs, méfiants, impitoyables, vindicatifs, brutes, et ce fut une bonne chose, car justement ces qualités-là nous manquaient. Si l'on nous eût envoyés dans les tranchées sans cette période de formation, la plupart d'entre nous seraient sans doute devenus fous » (29). Souvent, les personnages des romans de guerre en viennent même à avoir honte de leurs manières et de leur apparence. C'est le cas, notamment, des personnages de *Battle Cry*. Le personnage de Ski déclare à son ami Danny Forester : « I'd be a little scarred of going into town [...] We been away from peoples so long, I mean other peoples... and women. You know, strange town, strange uniform » (100). L'uniforme devient d'ailleurs le symbole par excellence de la honte des combattants ; c'est par référence à celui-ci que les recrues expriment leur peur d'être devenues des êtres rudes et grossiers. À plusieurs reprises, les auteurs mentionnent que les hommes ont l'impression de flotter dans leurs bottes ou leur uniforme, de ne pas être assez soignés et de ne plus posséder d'individualité, ou encore d'être ridicules. C'est le cas de Paul Grimmer, dans *Flesh Wounds*, lorsqu'il part en permission : « He began to feel ridiculous in his heavy boots », « he felt strangely unfamiliar at once, with the rough collar of his battledress blouse, the thick issue socks, and the clattering boots », « Paul went rigid with embarrassment in his new squaddie uniform : he could'nt think how to look » (FW : 62, 63 et 64).

Les personnages sont aussi confrontés aux changements physiques provoqués par l'entraînement. Dans *Sympathy for the Devil*, Hanson, le personnage principal, a du mal à se reconnaître lui-même en regardant sa carte d'identité militaire :

⁷⁰⁹ Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, op. cit., p. 27.

[...] tondu, décharné, les yeux creux. Il avait l'air d'un réfugié, ou de l'un de ces visages meurtris qu'on peut voir sur les plaques photographiques de la guerre de Sécession [...] Hanson ne s'était jamais senti aussi seul, aussi dénué de la plus petite lueur sur ce qu'il était, ou allait devenir (187).

Nous verrons d'ailleurs au cours du prochain chapitre que les écrivains-vétérans exploitent aussi la honte qu'ils ressentent face à leur apparence durant l'expérience du combat.

Bien sûr, toutes ces différentes représentations de l'effet de l'entraînement sur les hommes s'appliquent d'abord à mettre en évidence la rudesse du monde dans lequel ils sont appelés à évoluer. Pour ce faire, les auteurs n'hésitent pas à établir la différence entre la rudesse milieu militaire et la délicatesse du milieu féminin. Ainsi les personnages qui partent ou qui reviennent de permission sont-ils toujours surpris de constater que deux mondes aussi différents puissent coexister. « It seemed impossible that the sweet bed of his love, and this coarse prison where men shouted their continual obscenities, should be part of the same life » (FW : 68), peut-on lire dans *Flesh Wounds* au moment où Paul Grimmer rentre de permission et rejoint ses camarades de chambrée. Il s'opère alors, dans l'esprit du jeune homme, un contraste entre la douceur du souvenir de ses nuits d'amour et la réalité crue de son dortoir.

Tout semble en effet indiquer que les recrues basculent progressivement dans un autre monde et ont l'impression d'être confrontées à une réalité qui ne peut être comprise que par leurs pairs. Les écrivains-vétérans donnent à voir comment s'installe l'incommunicabilité qui finit par se dresser entre militaires et les civils. Karl Marlantes écrit, par exemple, que le personnage principal de son roman avait du mal à écrire à son amoureuse, « sachant que l'entraînement des marines lui était complètement étranger » (RM : 353).

Pour en revenir au rite de passage, la phase postiliminaire, dite d'agrégation, est quant à elle rarement représentée dans les romans de guerre. Il s'agit du moment où les recrues reçoivent l'approbation de leurs instructeurs. Elle prend parfois la forme d'une cérémonie plus au moins officielle comme, par exemple, la remise des brevets et des affectations. C'est le cas, notamment dans *Le soldat oublié* et dans *Le Merdier*. Bien que les hommes affirment en avoir tiré une certaine fierté, la phase postliminaire s'avère toujours ambiguë dans le roman de guerre.

Les personnages et/ou narrateurs de ces romans vivent la plupart du temps l'entraînement comme une expérience négative dont l'utilité de certaines composantes leur échappe, notamment en ce qui a trait aux humiliations et aux douleurs qui leur sont infligées, lesquelles visent à briser les liens avec leur ancien statut afin de les rendre aptes à assumer leur nouveau rôle. Ils s'avèrent convaincus que les choses pourraient être faites autrement. Ainsi, n'hésitent-ils pas à démontrer comment ils deviennent rapidement victimes de leur condition. Ils comparent leur situation à celle de l'enfant et de la proie. Alors que Kovic qualifie les recrues de gosses (N4J : 82), d'écoliers (N4J : 86) ou de poupées de chiffons (NQJ : 83), Sajer compare les instructeurs à des enragés (SO : 196), à des chiens de garde (SO : 197) et à des loups-garous (SO : 197). Ce rapport entre infantilisation et animalisation, entre proie et prédateur, traduit assez bien la pensée des écrivains-vétérans pour qui l'entraînement s'avère être le point de départ d'un long processus de dépersonnalisation et de déshumanisation.

Dans le troisième chapitre de son roman, Ron Kovic utilise différents procédés pour souligner le processus de dépersonnalisation auquel sont confrontés les aspirants Marines. D'une part, le récit de Kovic passe d'une narration à la première personne (le « je narrateur témoin ») à une narration omnisciente utilisant aussi bien la troisième personne du singulier que la troisième personne du pluriel. Ainsi, le « je » du narrateur devient-il « un autre » en perdant sa singularité au sein du groupe auquel il appartient désormais. Notons aussi que Kovic termine ce chapitre par un long segment constitué de différentes sources énonciatives. Les insultes et les ordres des instructeurs, les pensées et les prières du jeune homme ainsi que les chants militaires, s'entremêlent à un rythme effréné, symbolisant l'assimilation de la culture militaire par le personnage principal. Toujours à la limite de la défaillance, celui-ci intègre progressivement le discours patriotique qui lui est imposé : haine de l'ennemi, idéalisation du groupe d'appartenance et assimilation de la notion de sacrifice font inévitablement partie du conditionnement. Progressivement, le jeune homme s'efface sous les pensées que lui inculque la tradition et la formation militaire, ainsi que sous les ordres qui lui sont donnés (N4J : p. 88-92).

4.6 Conclusion

Nous avons mentionné un peu plus haut que les écrivains-vétérans développent un éthos discursif qui permet de remettre en cause le modèle de la virilité guerrière sur lequel repose l'éthos militaire. Cet éthos discursif s'emploie à projeter une image positive des combattants et des vétérans, tout en cherchant à faire concorder leur virilité et leurs souffrances. Par son truchement, les écrivains-vétérans tentent de rendre l'expérience guerrière communicable. Non seulement l'éthos participe-t-il à médier les réalités de la guerre, mais il permet aussi aux auteurs de prendre position et de critiquer l'institution politique, l'institution militaire, la culture de guerre ou l'hypocrisie collective.

L'analyse des représentations des deux premières phases de l'expérience guerrière nous a permis de constater que les auteurs instaurent d'emblée une posture qui leur est propre et jettent un regard critique sur leur expérience. En représentant l'impuissance qu'ils ont ressentie face à la pression populaire avant même de s'enrôler, ainsi que les humiliations et les violences de toutes sortes qu'ils ont subies pendant leur entraînement, ils parviennent à se poser en victime, en donnant à voir non seulement la honte ressentie au moment de l'expérience, mais aussi celle ressentie rétrospectivement. Loin de se limiter à adopter le rôle du simple observateur, ils s'attaquent avec véhémence aux stéréotypes et aux idées reçues concernant les combattants. C'est pourquoi ils ne manquent pas l'occasion de mentionner les obligations qui les poussèrent à s'enrôler ainsi que de souligner la cruauté et le caractère dépersonnalisant de la machine militaire.

À la lumière de notre analyse des premières phases de l'expérience des combattants, il appert que les écrivains-vétérans développent une posture rhétorique qui leur est propre – posture rhétorique que nous nommerons désormais « posture rhétorique de la honte » – pour parvenir à témoigner de leur expérience dans toute sa complexité. Nous verrons d'ailleurs, au cours des prochains chapitres, comment ils poussent cette posture à son paroxysme à travers les représentations des autres phases de l'expérience et, plus particulièrement, à travers celle du combat.

CHAPITRE V

L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE I. LE COMBAT COMME RÉVÉLATION OU L'EFFONDREMENT DU MODÈLE HÉROÏQUE

Comme nous l'avons observé précédemment, dès 1914, les avancées techniques de l'armement transformèrent irrévocablement le comportement des hommes sur les champs de bataille. La conception traditionnelle de la guerre véhiculée par la tradition épique se heurta littéralement aux violences de la guerre industrialisée. Comme le rappelle John Horne, les combattants de la Grande Guerre n'eurent d'autre choix que d'adopter une logique défensive pour assurer leur survie au quotidien⁷¹⁰. C'est ce que leur avaient appris les carnages résultant des grandes offensives de 1915 : du côté français, les batailles d'Artois et de Champagne causèrent à elles seules 26% des pertes totales de ce conflit⁷¹¹. C'est que les avancées techniques avantageaient largement la défensive et que, fort de leurs illusions, les membres de l'état-major favorisèrent l'offensive à outrance. Jean Norton Cru évoque d'ailleurs, dans *Du témoignage*, « le paradoxe de la doctrine offensive, si dangereux par sa logique artificielle, si convaincant par son prestige purement verbal⁷¹² ».

Dès lors, il nous paraît pertinent de nous intéresser à la manière dont les écrivains-vétérans dépeignent la phase du combat. Comme nous l'avons observé dans un article antérieur, ceux-ci semblent ne pouvoir raconter leur expérience que par le biais de sentiments négatifs et placent leurs romans sous le signe de la honte⁷¹³.

⁷¹⁰ John Horne, John, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *loc. cit.*, p. 808.

⁷¹¹ *Ibid.*, p. 907.

⁷¹² Jean Norton Cru, *Du témoignage*, *op. cit.*, p. 70-71.

⁷¹³ Le présent chapitre reprend et développe certains passages de l'analyse que nous proposons dans Éric Boulanger, « De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam », *loc. cit.*

5.1 Le modèle héroïque : de la tradition épique aux romans des vétérans

Le héros de la littérature vétérane du XX^e siècle rompt définitivement avec les représentations du héros de la tradition épique. Rappelons que le héros se révèle habituellement être un personnage exceptionnel, issu de la sphère dirigeante de sa communauté. Dans un article, Jean Derive relève les principales valeurs qui le caractérisent : la bravoure, la vaillance, la piété, la magnanimité et la maîtrise de soi. Il rappelle aussi qu'« en règle générale, [le héros] partage [ces valeurs] avec ses pairs, membres de la même sphère sociale que lui », car il « n'est pas un héros solitaire et atypique⁷¹⁴ ». Il agit toujours dans le cadre d'une action collective, pour le bien de tous. Il est à la fois solidaire et dépendant de son milieu : « son caractère n'a [d'ailleurs] de signification idéologique que dans le contexte de sa communauté⁷¹⁵ ». La tradition épique, peu importe l'époque à laquelle on se rapporte, tend habituellement à magnifier les exploits du héros qui est confronté à des rencontres et à des situations extraordinaires lors desquelles il révèle son caractère héroïque et son sens aigu de l'honneur. Les valeurs et les qualités guerrières de ce dernier sont sans cesse mises à l'avant. À travers lui se « cristallise[nt] les valeurs morales, les vertus de toute une communauté⁷¹⁶ ». Laurence Van Ypersele soutient que le héros « manifeste concrètement le système de valeurs d'une société auquel chacun est invité à adhérer et qui, par là même, renforce la cohésion sociale et nourrit l'identité collective⁷¹⁷ ». Qui plus est, son éthique héroïque fait en sorte qu'il devient un véritable modèle pour ses semblables, car, « au plan individuel, il correspond au désir de transcender les limites de la condition humaine, au rêve d'être extraordinaire, ainsi qu'au besoin d'être reconnu par les autres⁷¹⁸ ».

⁷¹⁴ Jean Devire, « Qu'est-ce qu'un héros épique », in Jean Derive (dir.), *L'épopée. Unité et diversité d'un genre*, Paris, Éditions Karthala, coll. « Hommes et société », 2002, p. 141.

⁷¹⁵ *Ibid.*

⁷¹⁶ Gabriel Soro, « Le héros épique et son entourage dans *La chanson de Roland* et dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* », in Jean Derive (dir.), *L'épopée. Unité et diversité d'un genre*, Paris, Éditions Karthala, coll. « Hommes et société », 2002, p. 165.

⁷¹⁷ Laurence Van Ypersele, « Héros et héroïsation », in *Encyclopédie critique du témoignage et de la mémoire*, en ligne, <<http://memories-testimony.com/notice/heros-et-heroisation/>>, consulté en juin 2020.

⁷¹⁸ *Idem.*

La tradition épique travaille donc à l'idéalisation et à l'amplification des traits positifs du héros qui est d'ailleurs empreint d'une « solarité⁷¹⁹ » dont témoigne tout son être. Cette « solarité » se reflète tout autant dans ses caractéristiques physiques que dans ceux de son comportement. Tout comme le soleil, le héros serait invincible et resplendissant : « Comme le héros, le soleil entre dans l'ombre, et sort de l'ombre, son lever est une naissance, mais son "coucher" n'est qu'une mort apparente⁷²⁰ », écrit Philippe Sellier. Comme le rappelle Van Ypersele, le héros s'impose comme un être unique, tant par sa noblesse que par sa « dignité naturelle », de même que par cette « puissance intérieure et mystérieuse qui se dégage de toute sa personne⁷²¹ ».

Les descriptions qui révèlent la force et la supériorité physique et morale du héros sont habituellement emphatiques. Les personnages qui l'entourent (ses compagnons) agissent avant tout « comme facteur de consolidation de son ascendant⁷²² » et comme des agents révélateurs de sa puissance. Gabriel Soro relève d'ailleurs que

l'amplification épique réside dans la coexistence de trois faits au moins : l'extrême puissance du héros, l'opposition à lui de protagonistes plus grands, plus forts et plus endurants que la normale et la révélation, par ses opposants, de la dimension simplement humaine, mais poussée à la perfection, du personnage central⁷²³.

Il souligne aussi l'existence de la règle de l'unité d'intérêt, règle qui impose que le héros soit à la source des plus grands exploits accomplis par son groupe⁷²⁴. Notons d'ailleurs que celui-ci n'est jamais totalement défait.

Selon Sellier, « toute épopée est une variante du thème fondamental de la manifestation de plus en plus éclatante du héros par des naissances successives jusqu'à sa naissance

⁷¹⁹ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, Paris-Montréal, Bordas, 1970, p. 19.

⁷²⁰ *Idem.*

⁷²¹ Laurence Van Ypersele, « Héros et héroïsation », *loc. cit.*

⁷²² Gabriel Soro, « Le héros épique et son entourage », *loc. cit.*, p. 159.

⁷²³ *Ibid.*, p. 162.

⁷²⁴ *Ibid.*, p. 162-163.

immortelle⁷²⁵ », jusqu'à son apothéose, qu'il n'atteint parfois que dans la mort. Le chemin du héros serait pavé d'épreuves de plus en plus considérables, se transformant en de petites victoires qui mèneraient, finalement, au grand couronnement, à la reconnaissance ultime que même la mort ne saurait entacher, c'est-à-dire la renommée, la gloire éternelle. Cette logique semble d'ailleurs avoir marqué la tradition épique jusqu'au XX^e siècle. Il semble donc normal que cette tradition s'intéresse davantage aux actions du héros qu'à sa psychologie, laquelle demeure somme toute assez élémentaire. On peut même dire qu'elle se réduit principalement à l'essentiel.

Dans les romans des vétérans, on ne peut parler de héros que dans le sens actantiel, narratologique du terme. Autrement dit, on assiste littéralement à l'effondrement du modèle héroïque. Les personnages qu'on nous présente sont souvent motivés par la peur plus que par le courage. Ils cherchent par tous les moyens à sauver leur peau et à quitter le champ de bataille. Gabriel Chevallier affirme, par exemple, que « [l]a promptitude à se sauver caractérisait les anciens, résultait de leur expérience aux choses de la guerre » (LP : 81). La fuite et le recroquevillement se révèlent souvent être les seules possibilités envisageables pour les combattants modernes qui désirent survivre.

Les écrivains-vétérans mettent davantage à l'avant les souffrances et les faiblesses des combattants que leurs qualités guerrières à proprement parler. Chevallier rappelle d'ailleurs que les combattants « estiment que les conventions édictées par les gens de l'arrière, en ce qui concerne l'honneur, le courage, la beauté d'une attitude, ne peuvent les concerner, eux, gens de l'avant » (LP : 225). Comment pourrait-il en être autrement dans un monde où la survie ne dépend plus que du hasard et où il n'y a plus d'ennemi tangible face auquel éprouver sa valeur et son courage ?

Ici, la logique héroïque semble totalement inversée. Plutôt que de nous présenter des héros confrontés à une succession d'épreuves se transformant en de petites victoires, les écrivains-vétérans mettent en scène des personnages qui subissent une succession de souffrances et d'humiliations qui les rabaissent sans cesse. Les conditions de vie et les réalités auxquelles les héros des romans de guerre du XX^e siècle doivent faire face semblent bien souvent annihiler la possibilité pour eux de démontrer leurs qualités guerrières. Dans ce

⁷²⁵ Philippe Sellier, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, op. cit., p. 148.

monde où la mort fauche désormais les hommes au hasard – « tout dans la guerre est une loterie » (LP : 118), affirme Gabriel Chevallier –, les combattants semblent subir les événements sans avoir la possibilité de prendre en main leur destinée et ne sont que très rarement représentés en pleine possession de leurs moyens. Ils sont la plupart du temps dépeints comme des êtres avilis et rongés par la peur et les souffrances psychiques. Charles Yales Harrison rappelle que les hommes cherchent à se terrer comme « des rats effrayés » (GMDL : 25) alors que Gabriel Chevallier affirme qu'ils agissent comme du « gibier traqué » (LP : 73). Jean Dartemont, transi d'effroi, en vient à perdre tous ses moyens lorsqu'il se retrouve pris sous les bombardements :

La terre est un immeuble en flammes dont on a muré les issues. Nous allons rôtir dans cet incendie... Le corps geint, bave et se souille de honte. La pensée s'humilie, implore les puissances cruelles, les forces démoniaques. Le cerveau hagard tinte faiblement. Nous sommes des vers qui se tordent pour échapper à la bêche. Toutes les déchéances sont consommées, acceptées. Être homme est le comble de l'horreur » (LP : 303).

Et lorsque les combattants confrontés à l'action sont en mesure de poser des gestes concrets, ils sont souvent contraints d'agir contre leur volonté, soit parce qu'ils doivent se soumettre aux ordres de leur supérieur, soit parce qu'ils y sont poussés par les circonstances où leur liberté d'action s'avère somme toute relative. Ici, le héros ne semble exercer aucun ascendant sur ses semblables. La plupart du temps, c'est un homme sans véritable charisme dont le grade limite les décisions et les agissements : il est soldat ou caporal lorsqu'il fait partie du rang, et sous-lieutenant ou lieutenant lorsqu'il appartient aux officiers de troupe.

Notons aussi que la « solarité » du « héros » s'avère complètement absente des romans écrits par les vétérans. Les personnages y sont souvent dépeints sous les traits de jeunes gringalets qui viennent à peine de quitter les bancs d'école et dont le corps et le visage, parce que trop fragiles, portent les stigmates de l'expérience. On les dépeint la plupart du temps adoptant des postures de soumissions lors des combats (couchés sur le sol, se déplaçant à quatre pattes ou recroquevillés sur eux-mêmes). Les écrivains-vétérans mettent l'accent sur la soumission et l'impuissance des personnages ; ils insistent tout particulièrement sur leur incapacité à affronter le réel avec succès. En fait, comment pourrait-il en être autrement alors que leur expérience s'avère souvent irréaliste, inconcevable et inintelligible ?

Certes, comme le héros de la tradition épique, le protagoniste accepte de se battre pour le bien-être de sa communauté. Mais, comme nous l'avons vu, s'il prend part au conflit, c'est d'abord par obligation et par peur de représailles. Nous verrons aussi que l'expérience de la guerre moderne instaure une certaine distance entre le héros et sa collectivité : collectivité avec laquelle il ne partage plus les mêmes réalités et avec laquelle il lui est impossible de partager son expérience. Ainsi en vient-il à se lier à la microsociété avec laquelle il partage cette expérience limite qu'est l'expérience combattante. La plupart des romans qui nous intéressent s'appliquent d'ailleurs à dépeindre l'existence au cœur de ces groupes d'hommes unis par le malheur. Ils s'articulent, soit autour d'un personnage central accompagné des ses compagnons d'infortune (LP, AORN, NEDH, FW, PC, LM), soit autour de plusieurs personnages d'un même groupe (LR, BC, BW, NJH). Nous verrons au cours des chapitres ultérieurs, comment les héros de ces romans ont souvent l'impression d'appartenir à un monde à part, voire à un autre monde. Les difficultés qu'ils éprouvent à partager leur expérience avec les civils nourrissent d'ailleurs leur ressentiment et les poussent à développer une certaine forme de mépris à l'égard de la société et de leur famille.

Dans ces romans, les héros ne sont pas présentés comme des exemples de courage autour desquels pourrait se consolider la nation. Contrairement aux héros de la tradition épique, il s'agit d'hommes de basse extraction (petite bourgeoisie / classe moyenne/ simple soldat ou petit officier de troupe), que la massification et l'industrialisation de la guerre réduisent à l'anonymat. Ils sont souvent issus de la marge : tantôt étudiants – Jean Dartemont (LP), Paul Bäumer (AORN), Kovic (N4J), Paul Grimmer (FW), Mellas (RM), Hanson (SFD et CN) –, tantôt orphelins ou désœuvrés – Jay O'Neill (BW) ou à Richard Lanoue (LCE). Les écrivains-vétérans ne présentent pas les héros de leurs romans comme des hommes d'action, mais plutôt comme des hommes de réflexion. Plutôt que de chercher à magnifier les exploits de leurs héros, ils exposent leur dimension psychologique en les présentant comme des êtres qui remettent constamment en question leurs gestes et leurs décisions. Ce n'est pas tant les gestes posés par le héros qui importent, que les réflexions morales qui en découlent. C'est ce que Jean Kaempfer qualifie de « progrès de la conscience⁷²⁶ ». Sous la plume des écrivains-

⁷²⁶ Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit., p. 262. Ajoutons ici que le « progrès de la conscience » est tributaire du « progrès de la science » puisque « la domination de l'extériorité technique rend accessible, au contraire, le fond de l'intériorité, autrement resté imperceptible ou livré à

vétérans, le héros devient un être rongé par la honte, la culpabilité et le ressentiment. Ce sont d'ailleurs les réflexions morales du héros qui introduisent la plupart du temps la dimension tragique dans les romans de guerre écrits par des vétérans.

La dimension tragique, la psychologie des personnages et le questionnement moral auquel ceux-ci sont confrontés contribuent à mettre en place le « discours vétéran » et à instaurer la moralité de l'éthos vétéran. Ces différents aspects prennent forme à travers la posture de la honte qui, elle-même, découle, en partie, du désir de survie qui anime les personnages, car, comme nous le verrons au cours des prochaines pages, l'expérience guerrière est désormais représentée comme un long processus de survie. Harrison résume la quête du héros dans le roman de guerre du XX^e siècle. Il écrit : « Nous savons ce que "faire la guerre" signifie pour un soldat ; cela signifie sauver sa peau et se remplir la panse aussi souvent que possible... ça et rien d'autre » (LGML : 85). Gabriel Chevallier en vient lui aussi au même constat : « Ma seule idée : passer à travers les tirs de balles, de grenades et d'obus, en réchapper, vainqueur ou vaincu. D'ailleurs : *être vainqueur, c'est vivre*. C'est aussi la seule idée de tous les hommes qui m'entourent » (LP : 105). Exit donc, la volonté de vaincre et de profiter de l'expérience guerrière pour acquérir la gloire et établir sa renommée.

Comme le rappelle Laurence Van Ypersele, le héros place habituellement des valeurs ou un idéal au-dessus de sa vie et emploie toutes ses ressources à le défendre et à lui rester fidèle⁷²⁷. Avec Tzvetan Todorov, elle « dénie à l'héroïsme toute moralité *a priori*⁷²⁸ » puisque le héros est habituellement prêt à tout sacrifier au profit de l'idéal qu'il défend, et ce, même au mépris de sa propre vie ou de celle d'autrui. Or, dès le moment où les valeurs ou l'idéal défendus par le héros sont remis en question, le modèle héroïque s'effondre : « le héros en tant que héros disparaît, pour n'être plus qu'un fou ou une victime⁷²⁹ ». Comme nous le verrons un peu plus loin, les personnages principaux des romans de notre corpus remettent bien souvent en cause le bien-fondé des conflits auxquels ils prennent part, ce qui invalide la logique sacrificielle qui devrait normalement les motiver. « Héros » sans cause, ils sont dès

l'autosuggestion, à la propagande, dans lequel l'individu se tient au plus *près* de son être et de sa vie ». Richard Figuier, « Jean Norton Cru, penseur de la guerre », *loc. cit.*, 2006, p. 72.

⁷²⁷ Laurence Van Ypersele, « Héros et héroïsation », *loc. cit.*

⁷²⁸ *Idem.*

⁷²⁹ *Idem.*

lors présentés comme les victimes de l'État et de l'institution militaire. Il nous semble, justement, qu'en faisant de la survie le but ultime des héros de leurs romans et en mettant la vie des hommes au-dessus de tout idéal, les écrivains vétérans s'affairent à présenter des « héros moraux ».

Plutôt que d'alimenter la mémoire des héros qui « est exaltation de l'identité collective », les écrivains-vétérans cherchent à « lutter contre le retour de pareille situation ("Plus jamais ça !")⁷³⁰ ». En ce sens, ils s'emploient à instaurer ce que Van Ypersele qualifie de « mémoire des victimes » plutôt que celle des héros.

5.2 La survie

Le *Centre national des ressources textuelles et lexicales* définit le terme « survie » comme le fait pour un être vivant : « de rester en vie après la mort de quelqu'un » ; « de rester en vie au-delà d'un terme où normalement intervient la mort » ou « de se maintenir en vie dans un environnement naturel mortifère⁷³¹ ». Les trois définitions retenues dressent, dans ses grandes lignes, un portrait criant de la situation de survie à laquelle les combattants du siècle dernier ont été confrontés.

En situation de combat, survivre, c'est continuer de vivre dans un monde sans issues, un monde qui s'écroule et où les normes et les mœurs ont changé. Les combattants doivent bien souvent accepter d'agir malgré la perte de leurs repères, d'évoluer dans des zones d'ombre et de se salir les mains, ne serait-ce que pour arriver à combler leurs besoins primaires. Cependant, en contexte de guerre, résister à l'attraction de la mort a son prix ; survivre exige un dépassement de soi qui implique inévitablement, une certaine forme de régression, une perte d'humanité, voire, dans certains cas, l'expérience d'une certaine forme « d'animalité ». Survivre implique ici d'assumer à la fois le rôle de la proie et celui du prédateur. Il n'est plus question alors de vivre dans la dignité et d'afficher la prestance des héros épiques.

Qu'advient-il de ces hommes qui, confrontés quotidiennement à la grande faucheuse, parviennent à survivre au-delà de l'espoir et qui doivent continuer leurs chemins alors que

⁷³⁰ *Idem.*

⁷³¹ « Survie », in *Ortolang*, en ligne, *Centre national des ressources textuelles et lexicales*, < <https://www.cnrtl.fr/definition/survie> >, consulté en avril 2017.

tant de leurs frères d'armes ont perdu leur vie sur les champs de bataille ? Pour assurer leur survie, ils ont bien souvent dû adopter des comportements et commettre des gestes qui ont tôt fait d'éveiller en eux des sentiments tels que la honte et la culpabilité, sentiments qu'ils doivent porter comme un fardeau pour le reste de leurs jours. Ils ont appris à leurs tristes dépens que l'humanité, lorsqu'elle est délestée de l'espoir, n'est plus qu'une chose rampante.

Les représentations de la survie et la posture qu'elles supposent doivent être perçues comme un refus de la part des écrivains-vétérans d'adhérer à une conception épique de la guerre, pour ainsi parvenir à raconter leur expérience d'une manière plus juste. La façon dont sont dépeints les réflexes de survie auxquels les réalités de la guerre moderne contraignent les combattants confronte non seulement le modèle héroïque et ses implications (honneur, courage et témérité, etc.), mais aussi le modèle de la virilité guerrière. C'est tout l'habitus viril du guerrier qui se voit remis en question. Les hommes sont désormais décrits comme des êtres qui subissent leur destin plutôt que comme des hommes qui agissent en le prenant en main. On assiste donc – nous le verrons au cours des prochaines pages – à une dévirilisation du corps du soldat, à un effondrement de l'estime du héros.

Les représentations de la survie et la posture qu'elles supposent permettent plus particulièrement aux écrivains-vétérans d'explorer l'intériorité des personnages, lesquels remettent sans cesse en question leurs conditions, leurs choix et leurs actions.

Notons ici que les représentations de la survie physique des combattants se font au détriment des représentations de la survie symbolique qui caractérisait le comportement des héros dans la tradition épique. Ici, le héros n'est plus motivé par la volonté de se sacrifier dans le but d'atteindre la gloire posthume ou de prolonger son éclat dans le rayonnement de la parole épique. Le concept de la « belle mort » ne semble plus avoir sa place dans les romans des vétérans. La survie semble avoir relayé la « belle mort » au cœur même de l'expérience guerrière. Le héros se fond désormais dans la masse et fait l'expérience du combat sur le mode de l'anonymat, de la peur, de l'impuissance et de l'horreur plutôt que sur celui du courage, de la puissance, de l'honneur et de la quête d'une renommée. Gabriel Chevallier écrit : « L'ambition qui pouvait pousser un sergent de 1800 nous est interdite : les maréchaux ne sortent plus du rang. Cette guerre ne distingue et n'élève personne parmi ceux qui risquent, elle ne paie pas » (LP : 205).

Ainsi les personnages de ces romans sont présentés en victimes plutôt qu'en héros. Une isotopie « sacrificielle » traverse d'ailleurs l'ensemble de ces romans. Tout un champ lexical se construit, entre autres, autour du thème du sacrifice animal. Les métaphores de la boucherie et de l'abattoir sont omniprésentes. Les analogies entre les bêtes et les hommes sont, par conséquent, assez courantes. Tout est mis en œuvre pour démontrer l'inutilité du carnage. Le sacrifice des hommes ne trouve aucune justification sous la plume de la plupart des écrivains-vétérans. Les hommes sont souvent comparés à du bétail : « troupeau de bêtes de misère », écrit, par exemple, Maurice Genevoix (C14 : 117). Frederic Manning rappelle que les hommes marqués par l'épreuve se sont transformés « en un troupeau de brutes épaisses » (NÉDH : 42). Guy Sajer mentionne que durant la retraite de la campagne de Russie, les hommes, abandonnés à eux-mêmes, adoptèrent un comportement digne « d'un troupeau de moutons fiévreux » (SO : 306). Il évoque aussi le défaitisme qui s'empara de son unité la veille d'une offensive ennemie. Il affirme avoir déclaré à ses frères d'armes : « Nous sommes comme des bestiaux à l'abattoir attendant l'aube et l'arrivée des ouvriers bouchers qui leur donneront la mort » (SO : 447). James Jones rappelle quant à lui comment les hommes sont traités comme des bêtes par leurs supérieurs : « Les cris et les ordres brefs des sous-officiers et des caporaux tranchaient sur le brouhaha de leurs conversations, les poussaient en troupeau » (LR : 21).

Si dans les mythes et les épopées de jadis les hommes étaient soumis à ce que les classiques ont qualifié de « machines » – entendons par là les interventions divines – il semble que, dans les romans de guerre modernes, les combattants aient été abandonnés à leurs tristes sorts par les dieux. Ici, il n'y a plus de place pour le merveilleux ; les hommes ne peuvent compter sur aucune aide ni aucun secours divin. Sur les champs de bataille moderne, il n'y a plus que des hommes devant leur triste fatalité : leur sort ne semble plus dépendre que du hasard.

L'effondrement du modèle héroïque repose, dans les romans étudiés, sur la mise en scène de trois dimensions de l'expérience combattante. Celles-ci demeurent distinctes, bien que complémentaires. Il s'agit des dimensions politique, militaire et guerrière. Ces trois dimensions permettent de représenter les tensions qui animent les combattants et de dépeindre leur intériorité. Dans ce chapitre, nous entendons toutefois concentrer davantage notre analyse sur les représentations des dimensions militaire et guerrière de l'expérience.

Nous croyons que c'est principalement à travers elles que les écrivains-vétérans parviennent à articuler les facteurs externes qui contribuent à avilir l'expérience du combattant.

5.3 La dimension politique de l'expérience

Les représentations de la dimension politique – dimension qui, nous l'avons observé, contraint légalement les hommes à prendre part aux conflits – permettent d'établir l'impuissance des hommes soumis au pouvoir de l'État. Cette dimension s'avère être à la source même de tous les malheurs des combattants. Carl Von Clausewitz ne soutient-il pas que la guerre – avec tout ce qu'elle implique – est « une simple continuation de la politique par d'autres moyens⁷³² » ? Les souffrances des combattants résulteraient, dans une telle logique, de l'échec des politiciens, de leur incapacité à mener à terme leur travail diplomatique de manière à éviter les conflits armés. C'est pourquoi, tout comme dans le discours du mouvement combattant français de l'entre-deux-guerre, on retrouve souvent la classe politique dans la ligne de mire des écrivains-vétérans. En fait, les politiciens sont présentés comme les grands responsables des malheurs des troupiers. L'expérience du combattant demeure éminemment politique même sur les champs de bataille. Sans avoir connaissance des enjeux du terrain, les politiciens compliquent le quotidien des combattants en exigeant que les opérations soient menées de manière à éviter de possibles incidents diplomatiques. Leur comportement révèle une certaine hypocrisie qui est inévitablement décriée par les militaires. Ainsi, Karl Marlantes dépeint-il des membres du haut-commandement qui, devant continuellement prendre en compte les implications et les impacts politiques de leurs décisions, ne manquent pas l'occasion de critiquer les décisions du Pentagone. Alors que le commandant Blakely critique ouvertement le processus de vietnamisation et de pacification du conflit – allant même jusqu'à déclarer que les choses tourneraient plus rondement s'il se trouvait au Pentagone (RM : 670) –, le général Nietzel en vient à penser que la réussite de son plan serait non seulement une victoire militaire, mais aussi une victoire politique : « Ce serait une victoire sur le plan de la propagande, on en parlerait partout dans les journaux aux États-Unis, on ferait de toute cette poussée au nord

⁷³² Carl Von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2014, p. 43.

une réussite politique... et c'était bien les victoires en politique et en propagande, et non l'usure, qui gagnerait cette guerre pour le nord » (RM : 723). Le colonel Simpson en vient à tourner le dos à la dimension politique qui motive normalement ses décisions et déclare à ses hommes : « Eh bien, messieurs, finies les conneries du politique ! À partir de maintenant, on va reprendre notre vrai boulot, qui est de trouver et de détruire l'ennemi (RM : 502).

Les représentations de la dimension politique de l'expérience pendant la phase du combat permettent aux écrivains-vétérans de montrer que la majorité des hommes furent contraints à l'expérience guerrière. James Jones en traite d'une façon tout à fait éloquente dans *La ligne rouge*. Il rappelle comment les hommes sont réduits à l'impuissance par le gouvernement et l'État. Le narrateur du roman affirme, par exemple, que le jeune Fife « était aussi réduit à l'impuissance que si des agents du gouvernement l'avaient apporté pieds et poings liés et déposé là, avant de repartir là où vont tous les bons agents du gouvernement, où que ce fût. Un bar chic de Washington, peut-être, avec de la fesse à volonté et une clientèle à la con » (LR : 240-241). Il compare même les conscrits à des prisonniers pour montrer à quel point leurs libertés sont entravées :

Il était évident pour tout le monde, quand on considérait la chose d'une certaine façon, que tous les prisonniers n'étaient pas enfermés derrière des barreaux d'une prison. Votre gouvernement pouvait tout aussi bien vous emprisonner dans la jungle d'une île des mers du Sud, par exemple, jusqu'à ce que vous ayez satisfait aux obligations que votre gouvernement vous avait imposées (LR : 425).

Le malheur des combattants se double aussi du fait que les conflits auxquels ils participent leur paraissent souvent illégitimes et sans réels fondements, alors qu'ils doivent accepter de sacrifier leur liberté et leur libre arbitre pour répondre aux attentes de l'État et de la société. Erich Maria Remarque, comme bien d'autres, en vient lui aussi à décrire l'État d'une manière négative. L'un des personnages de son roman en souligne le caractère autoritaire, abusif et bureaucratique : « L'État, l'État [...], des gendarmes, la police, les impôts, voilà votre État » (AORN : 180).

5.4 La dimension militaire de l'expérience

Au cours du chapitre précédent, nous avons constaté que la machine militaire contraint les recrues lors de l'entraînement et contribue à transformer leur identité. Toutefois, il semble qu'elle exerce son emprise sur les hommes tout au long de l'expérience guerrière. La hiérarchie à laquelle ils sont soumis prive les combattants de la possibilité de prendre leurs propres décisions et les pousse, dans bien des cas, à agir contre leur gré. L'impuissance à laquelle une telle situation les confronte ne peut inévitablement qu'alimenter leur honte et leur ressentiment.

5.4.1 L'absence de liberté

La question de la liberté s'avère donc ici primordiale. Dans *La crise de la culture*, Hannah Arendt rappelle que « ce n'est que là où le je-veux et le je-peux coïncident que la liberté a lieu »⁷³³. L'une des caractéristiques des romans des vétérans est, justement, qu'ils mettent en scène des personnages qui sont constamment contraints d'agir contre leur volonté. Comme le rappelle le soldat Bourne dans *Nous étions des hommes* : « De toute façon aucune de nos actions n'est jamais tout à fait volontaire ; si la contrainte n'est pas explicite, elle est toujours sous-jacente » (NÉDH : 329). La liberté s'avère donc être non seulement un attribut de la volonté pour les écrivains-vétérans, mais, aussi, un auxiliaire du « faire » et de « l'agir »⁷³⁴.

Dans *Retours à Matterhorn*, Karl Marlantes dépeint bien cette réalité en présentant des hommes qui n'ont plus aucune emprise sur leur destinée. Si, habituellement, « être libre et agir ne font qu'un »⁷³⁵, il n'en est rien ici : les hommes doivent accepter, d'une part, d'agir selon des principes qui ne sont pas les leurs et, d'autre part, de se soumettre à la chaîne de commandement, et ce, peu importe ce que leur dicte leur conscience. Pour imager les souffrances et les humiliations que leur impose cette soumission inconditionnelle, Marlantes établit une corrélation entre les conditions de vie exécrables auxquelles les combattants sont confrontés et le fonctionnement de la machine militaire en contexte opérationnel. Ainsi, il

⁷³³ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 208.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 214.

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 198.

s'affaire à établir que les hommes souffrent davantage des contrecoups résultants des décisions de leurs supérieurs que des attaques de l'ennemi. Dans un réalisme troublant, il décrit à plusieurs reprises comment ces décisions exercent un impact direct sur le corps et la psyché des combattants (déshydratation, sous-alimentation, manque de sommeil, problèmes psychiques, maladies, ulcères tropicaux, blessures, etc.). Il insiste particulièrement sur les souffrances ressenties par les hommes lorsque la compagnie Bravo se retrouve à parcourir plusieurs centaines de kilomètres en pleine jungle durant plusieurs jours, sans eau et sans nourriture, parce qu'un de leur supérieur a fait une erreur et refuse de l'assumer (RM : 234-437). Lorsque le narrateur raconte le retour des hommes de la compagnie B sur la base militaire, après qu'ils aient parcouru ce qu'ils nomment eux-mêmes « la piste des larmes⁷³⁶ », il en vient même à formuler une analogie entre les combattants et les déportés des camps nazis. Il décrit les membres de la compagnie comme des hommes se traînant péniblement, les vêtements en haillons sur leurs corps amaigris (RM, 437). Marlantes évoque le douloureux souvenir de la Shoah à deux autres reprises pour souligner l'horreur, l'impuissance et la honte dans lesquelles l'expérience du combat plonge l'être humain. Ainsi le narrateur du roman affirme-t-il, par exemple : « Il comprit brusquement pourquoi les victimes des camps de concentration avaient marché en silence jusqu'aux chambres à gaz. Face à l'horreur et la démence, c'était la seule chose humaine à faire. Ce n'était ni noble ni héroïque... mais humain. Vivre en succombant à la démence était l'ultime perte de fierté » (RM, 865). À un autre moment, alors que les hommes de la compagnie embarquent les corps de leurs camarades morts aux combats dans les hélicoptères, le lieutenant Mellas en vient à se demander « si on en était arrivé là dans les camps de concentration ». « Avait-on atteint le point où l'horreur n'a plus d'impact ? » (RM : 690). Que ce soit sous le couvert de l'allusion ou par des références directes, plusieurs autres écrivains-vétérans américains de la guerre du Vietnam font cette analogie entre combattants et déportés, et ce, toujours dans l'intention d'illustrer la honte éprouvée devant la perte de dignité. En 1930, Charles Yales Harrison soulignait déjà le caractère déshumanisant de l'expérience, qui n'est pas sans rappeler l'image du *muselmann* dans les camps de la mort : « Nous traînons comme des hommes

⁷³⁶ En se rapportant à une triste page de l'histoire des États-Unis, les hommes se comparent aux nombreux Cherokee qui moururent de faim et d'épuisement durant leur déportation vers l'ouest du Mississippi (RM : 416).

ivres, désespérés. Notre existence est un rêve de dément [...] Nos teints deviennent livides. Les uns ont la couleur de la craie, d'autres sont verdâtres, d'autres jaunâtres. Mais tous nous sommes blêmes de peur et de fatigue » (GMDL : 88).

Notons toutefois que la honte ressentie par les combattants semble tout autant résulter des nombreuses humiliations que leur inflige la machine militaire que du fait qu'ils prennent conscience que, soumis au pouvoir et privés de leur liberté, ils sont voués à devenir de vulgaires instruments destinés à appliquer les ordres. Ils sont conscients de subir les répercussions qui découlent des décisions de l'État et de la chaîne de commandement, et de se trouver dans l'impossibilité de réagir. Ainsi sont-ils avant tout confrontés à leur propre faiblesse. Selon le philosophe Emmanuel Levinas, « ce qui apparaît dans la honte c'est précisément le fait d'être rivé à soi-même » et « l'impossibilité radicale de se fuir pour se cacher à soi-même⁷³⁷ ». Prolongeant l'analyse de Levinas, le philosophe Giorgio Agamben affirme, dans *Ce qui reste d'Auschwitz*, qu'avoir honte signifie « être livré à l'inassumable » et que « cet inassumable n'est pas une chose extérieure », qu'il provient au contraire de « ce qu'il y a en nous de plus intime⁷³⁸ ». En étant contraints de s'abandonner à une « passivité inasumable »⁷³⁹, les combattants sont, en quelque sorte, témoins de leur propre perte et de leur propre déshumanisation.

5.4.2 Les souffrances du quotidien

Outre Marlantes, nombreux sont les écrivains-vétérans qui insistent sur les souffrances endurées au quotidien. Leurs descriptions sont multiples dans les romans étudiés, mais demeurent sensiblement les mêmes malgré le contexte et les spécificités des différentes guerres. La faim, la déshydratation, le froid, la chaleur, le stress, la fatigue extrême, les maladies, les blessures, la malpropreté, la vermine et la douleur physique reliée au poids de l'équipement ou aux blessures corporelles reviennent constamment sous la plume des écrivains-vétérans. Nombre de chercheurs se sont intéressés à la représentation de ces

⁷³⁷ Emmanuel Levinas, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982, p. 86.

⁷³⁸ Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Éditions Payot & Rivage, 2003, p. 114.

⁷³⁹ *Ibid*, p. 120.

différents facteurs dans le roman de guerre⁷⁴⁰ ; nous n'entendons pas ici en refaire une analyse exhaustive. Soulignons simplement que l'expansion des descriptions des souffrances permet d'établir avec force le processus de dévirilisation auquel le corps des combattants est soumis ; en donnant à voir les besoins et les points faibles des hommes, les auteurs démontrent que ceux-ci n'ont rien du héros ou du demi-dieu. Ce sont avant tout des hommes souffrants, qui subissent les conséquences des décisions prises et imposées par les instances politiques et militaires. Il s'agit d'épreuves collectives affrontées par un groupe de personnages qui désirent avant tout rentrer sains et saufs à la maison, groupe que le lecteur suit à la faveur d'un périple.

Les différentes sources de leurs souffrances en viennent inévitablement à symboliser le véritable ennemi aux yeux des combattants : pour Guy Sajer, qui a fait la campagne de Russie, le véritable ennemi de l'armée allemande, c'est l'hiver et le froid (SO : 392-394) ; pour ceux qui ont vécu l'enfer des tranchées, c'est la boue qui symbolise, du même coup, l'enlèvement intérieur des combattants (C14 : 138) ; pour les hommes qui ont combattu au Vietnam et dans le Pacifique, c'est la jungle et les aléas qu'elle provoque (LM : 186, LR : 546 et RM). Dans *Les généraux meurent dans leur lit*, Charles Yale Harrison écrit quant à lui : « Nous savons maintenant qui sont nos ennemis – les poux, quelques-uns de nos officiers et la mort » (LGML : 44). Puis il ajoute un peu plus loin : « Mais l'ennemi tenace et toujours présent, ce sont les poux » (LGML : 44). Chaque guerre impose aux hommes ces souffrances particulières.

Comme le rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau, une nouvelle manière de faire la guerre – soit par l'usage des « campagnes continues » – a vite fait de chambouler le rythme ordinaire du corps des combattants⁷⁴¹. Le confort n'est certes pas de mise dans ce monde où les soins corporels les plus élémentaires et les besoins primaires ne sont pas comblés. La fatigue, la faim, le froid et la maladie rythment le quotidien des soldats. Dans la plupart des romans de

⁷⁴⁰ Voir, par exemple : Léon Riegel, *Guerre et littérature, le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre : littérature française, anglo-saxonne et allemande, 1910-1930*, Paris, Éditions Klincksieck, coll. « Bibliothèque du XX^e siècle, 1978 ; Micheline Kessler-Claudet, *La guerre de quatorze dans le roman occidental*, Paris, Nathan, coll. « Université », 1998.

⁷⁴¹ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 304-308.

guerre moderne, ces différents facteurs semblent marquer les combattants tout autant que le combat lui-même. Ils contribuent à affaiblir les hommes, ce qui fragilise et abaisse inévitablement l'énergie interne nécessaire à la défense de leur appareil psychique et le rendent vulnérable aux excitations nuisibles. En fait, ces facteurs constituent une partie non négligeable de l'expérience des combattants qui s'en voient marqués : « Nous sommes plongés dans cette dégradation morale et physique à laquelle le désespoir réduit l'homme » (LGML : 52), constate le narrateur du roman *Les généraux meurent dans leur lit*. Les personnages sont d'ailleurs conscients qu'ils projettent une certaine image de déchéance, de décadence et de dégénérescence qui résulte du phénomène de campagnes continues. Il n'est pas rare que les auteurs mettent en scène des personnages honteux de l'apparence que leur imposent leur état de soumission et les conditions de vie auxquelles ils sont confrontés. Chevallier et Jones soulignent d'ailleurs l'abaissement de ces hommes réduits à une existence de troglodytes pour assurer leur survie. « Je dois redevenir homme des cavernes et contribuer à l'assouvissement des appétits de ma horde », écrit Chevallier (LP : 262). Pour sa part, Jones explique de quelle manière les hommes portent la marque de leur déchéance : « Ce n'était pas héroïque. Cela manquait de dignité. Les nuits se succédaient, et ils ressemblaient de plus en plus à des chats maussades et méfiants. Avec des figures sombres et des yeux brûlants » (LR : 116).

En fait, les deux derniers extraits nous permettent de constater que les hommes en viennent à porter sur eux et en eux l'empreinte de la guerre, les traces visibles d'une certaine déchéance. Après quelque temps passé en zones de combat, leurs uniformes sont inévitablement souillés, usés et dépareillés. Leurs visages et leurs corps sont, quant à eux, marqués par le stress, le manque de sommeil, la malnutrition et la maladie, quand ils ne sont pas simplement blessés ou mutilés. James Jones affirme qu'ils « ressembl[ent] davantage à des clochards ou à des chiffonniers qu'à des soldats » (LR : 419). Le narrateur de *Les généraux meurent dans leur lit* observe, quant à lui : « Nous sommes dans un état de saleté répugnante ; nos corps ont pris la couleur de la boue dans laquelle nous avons vécu ces derniers mois. Nous grouillons de vermine et nous nous grattons comme des singes. Il y a des mois que nous n'avons retiré nos vêtements » (GMDL : 39). Le narrateur de *la Peur* rappelle, pour sa part, que ces hommes se trouvent à des lieux de la figure du héros traditionnel. « Ce terme de héros les fait rigoler amèrement. Entre eux, ils s'appellent les *bonhommes* », écrit-il.

Puis il ajoute : « Les bonhommes, c'est-à-dire la lamentable, boueuse, gémissante et sanglante confrérie des P.C.D.F., comme ils se désignent aussi ironiquement. Enfin, la chair à canon. "Aspirant macchab", dit Chassignole » (LP : 225).

Nous avons vu un peu plus haut de quelle façon Manlantes dépeint l'allure pitoyable des combattants de retour de la zone de combat. On y reconnaît à peine des hommes. Manning en vient, lui aussi, au même constat :

Tous marqués par la même épreuve, ils s'étaient transformés en sauvages, ou pis encore : en un troupeau de brutes épaisses. La vie n'aurait su leur infliger d'humiliation supplémentaire. Les nouvelles recrues s'étonnaient stupidement de leur apparence hagarde et crasseuse. Même les soldats de détails les tenaient à l'écart, à croire que se mêler à eux les eût mis en un quelconque péril. Leurs visages tristes et impitoyables inspiraient peut-être une sorte de terreur archaïque. Quant à eux, ils déambulaient silencieusement dans leurs uniformes maculés et déchirés, affichant une indifférence pleine de mépris » (NÉDH : 41-42).

Il n'est pas rare que les écrivains-vétérans évoquent la crainte que les combattants aguerris inspirent aux non-combattants (nous pensons ici tout autant aux civils qu'aux militaires non combattants), ce qui leur permet de mettre à l'avant le caractère unique de l'expérience guerrière, de préciser que les épreuves qu'ils ont traversées ont fait en sorte qu'ils appartiennent à une classe d'hommes à part, à un groupe de survivants qui ont été transformés par les dures réalités de la guerre. On représente fréquemment des combattants qui reconnaissent leur propre condition dans le reflet que leur renvoient leurs frères d'armes. Ainsi en est-il du jeune Dartemont qui, après avoir passé une nuit éprouvante sur le front, déclare :

Marchant l'un derrière l'autre, nous ne nous étions pas regardés depuis la veille, et nous fûmes surpris de nous reconnaître tellement nous avions changé [...] Je rencontrai Bertrand, qui appartenait à une autre unité. Sur son visage fripé et vieilli par les inquiétudes de la nuit, je reconnus les marques de ma propre angoisse. Sa vue me donna conscience de l'image que j'offrais (LP : 97).

En outre, le stress causé par l'intensité des combats et les conditions de vie imposées par la hiérarchie semblent être les deux principaux facteurs qui marquent le quotidien des hommes.

5.4.3 Deux expériences distinctes, deux conceptions inconciliables

Les écrivains-vétérans s'emploient à démontrer que la majorité des souffrances éprouvées par les combattants résultent du fait qu'il existe deux expériences de la guerre complètement différentes (et, pendant longtemps, étrangères l'une à l'autre), voire inconciliables, au sein même de l'armée : on revient encore ici à la dichotomie qui existe entre la conception stratégique et la conception tactique de la guerre. Rappelons que la conception stratégique découle des projections et des anticipations d'hommes qui ne connaissent la guerre qu'à partir de cartes, de manuels et de rapports, ce qui correspond à une vue d'ensemble, surplombante, qui ne peut d'écrire les réalités du combat ; alors que la conception tactique de la guerre résulte de l'adaptation des hommes qui doivent composer avec les ordres et les réalités de la guerre, ce qui évoque plutôt une vue de l'intérieur, depuis le terrain). Dans *Nous étions des hommes*, le soldat Bourne résume assez bien cette confrontation entre la conception stratégique et la conception tactique de la guerre lorsqu'il explique à ses camarades la différence entre les réalités des officiers supérieurs et celles des troupiers :

C'est quoi exactement le boulot d'un galonnard de l'état-major? Il ne pense ni à toi, ni à moi, ni à personne en particulier, ni même à aucun bataillon ou régiment. À ses yeux, les soldats ne sont qu'une partie du matériau avec lequel il travaille ; et s'il ressentait les choses comme toi maintenant il ne pourrait pas accomplir sa tâche. Ce n'est pas juste de croire qu'il est inhumain. Il doit établir un plan à partir de renseignements plutôt maigres, et ce plan devient ensuite un ordre ; mais il sait bien qu'à tout moment quelque chose peut arriver pour tout foutre en l'air. Le plan d'origine se résume à une sorte de carte, et on ne peut pas voir le paysage sur une carte, pas plus qu'on peut voir le combat en regardant un plan d'attaque. Quand on monte à l'assaut, c'est du ressort du colonel ou du commandant ; et quand on est nez à nez avec les Boches, c'est à nous de jouer... (p. 218).

Manning souligne aussi le fait que les combattants n'ont pas le recul nécessaire pour interpréter les événements dans leur ensemble. Il est toutefois bien loin de soutenir le paradoxe de Stendhal selon lequel le combattant, parce que trop collé aux événements, n'est

pas à même de l'observer adéquatement et de le comprendre⁷⁴². En fait, ce conflit entre une vision de l'extérieur et une vision de l'intérieur met à mal l'idée même d'une distance possible, voire d'une mise à distance, de la part du combattant/vétérán. Qui plus est, l'écrivain-vétérán, à la faveur d'une distance temporelle et fictionnelle, parvient ici à mettre à distance sa propre expérience et, par le fait même, la conception négative et illusoire des stratégies.

Bien entendu, les combattants paraissent prisonniers de l'ici et maintenant, ce qui est la seule manière d'assurer leur survie. Dans un passage où Bourne monte à l'attaque avec sa compagnie (NÉDH : 293-300), Manning utilise des termes tels que « bordel », « vacillement », « confusion la plus totale », « désordre indescriptible », « formes vaporeuses » et « frénésie » pour décrire la situation. Les verbes utilisés (désorientaient, ignoraient, supposèrent, décidèrent – non sans douter) servent aussi à traduire la confusion dans laquelle les combattants sont alors plongés. Ainsi décrit-on des hommes qui « ignor[ent] ce qui se déroul[e] autour d'eux » (NÉDH : 296) et qui doutent inévitablement de la marche à suivre. Cependant, ceux-ci s'avèrent des plus lucides lorsqu'il s'agit d'observer l'univers immédiat, voire le chaos dans lequel ils sont plongés. Qui plus est, l'auteur donne à voir la confusion psychologique et émotionnelle des hommes. Les écrivains-vétérans s'intéressent d'abord à l'expérience vécue, et non pas à la guerre dans sa dimension politique immédiate :

Dans ce chaos d'émotions où la limite de l'endurance était atteinte, les fièvres les plus opposées se confondaient. Ainsi, il était impossible de séparer le désir de la terreur qui le jugulait ; les forces vives de l'espoir se débattaient pour égaler le désespoir qui les réprimait ; la volonté ne pouvait se mesurer qu'à l'aune des frayeurs et les difficultés qu'elle surmontait. Toutes les petites normes de la vie ordinaire disparaissaient dans cette confusion des sentiments. On ne pouvait qu'essayer de maintenir un équilibre que chaque instant menaçait de rompre (NÉDH : 294).

Ce passage témoigne de la réalité des hommes au combat, soit, la nécessité de s'adapter à une situation limite afin d'assurer sa survie. Leur tâche principale consiste à apprendre à évoluer dans un monde sens dessus dessous, dans un univers où ils n'ont plus aucun repère.

⁷⁴² Sur le paradoxe de Stendhal, voir : Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 15-17.

Notons toutefois que, dans les romans des vétérans, ce ne sont plus les représentations des événements factuels qui semblent aptes à témoigner le plus adéquatement de la réalité à laquelle les hommes sont confrontés, mais plutôt les représentations de leur détresse psychologique. Dans *La Peur*, par exemple, le jeune Dartemont en vient à déclarer : « Il semblait que nous avions atteint un lieu du monde qui tenait du rêve, dépassé toutes les bornes du réel et de l'espoir » (LP : 98). La topique de l'autre monde revient constamment d'un roman à l'autre, évoquant non seulement la rupture entre le monde civil (ou militaire non combattant) et la réalité des combattants, mais aussi la rupture radicale qui s'est opérée entre la vie d'avant et la vie à compter de l'expérience.

Il n'est pas rare que les personnages critiquent les officiers supérieurs qui ne partagent pas leur quotidien de « troufions » et qui, par conséquent, ne sont pas conscients des sacrifices qu'ils doivent faire pour arriver à accomplir ce qu'on leur demande. On en vient même à présenter les officiers supérieurs comme les ennemis de l'homme de troupe. Dans *Nous étions des hommes*, le soldat Bourne déclare à l'aumônier : « Je commence à considérer les officiers, les sous-officiers, la prévôté et le haut-commandement comme les ennemis naturels des troufions, dont je fais partie » (NÉDH : 126)⁷⁴³.

À plusieurs reprises, les auteurs insistent sur le fait que les hommes n'ont plus aucun contrôle sur leur destinée. Dans *La ligne rouge*, James Jones ne manque pas l'opportunité de rappeler que les hommes n'ont plus aucune liberté, et ce, bien qu'ils aient l'illusion d'agir selon leur libre arbitre : « C'était une vision d'horreur ; tous autant qu'ils étaient répétant les mêmes gestes, tout aussi impuissants à y mettre fin, se prenant tous, avec fierté, avec ferveur, pour des hommes libres » (LR : 270). Puis il ajoute un peu plus loin : « La vérité, c'était qu'ils étaient là, et qu'ils allaient y rester, jusqu'à ce que l'état ou une quelconque autorité leur dise d'aller ailleurs, et ils iraient. Mais ils iraient librement, ils choisiraient d'y aller, car ils avaient leur libre arbitre, ils étaient des hommes libres. Mon cul, tiens » (LR : 331).

Gabriel Chevallier rappelle que l'expérience du combattant se résume à une soumission totale dont il ne peut tirer aucun prestige ni aucune fierté. Lorsqu'une infirmière demande au jeune Dartemont ce qu'il a fait à la guerre, celui-ci répond : « Ce qu'on m'a recommandé, strictement. Je crains qu'il n'y ait là-dedans rien de très glorieux et qu'aucun des efforts

⁷⁴³ Nous traiterons de la figure de l'officier plus en profondeur dans un sous-chapitre subséquent et dans le chapitre suivant.

qu'on m'a imposés n'ait été préjudiciable à l'ennemi. Je crains d'avoir usurpé la place que j'occupe ici et les soins que vous me donnez » (LP : 153).

Manning compare, quant à lui, les combattants à des automates, à des marionnettes, à des pantins de bois ou à des jouets mécaniques, et ce, à plusieurs reprises (NÉDH : 38, 40, 92). Ce genre d'analogie est d'ailleurs utilisé dans la plupart des romans étudiés. Notons que l'analogie de la poupée de chiffon est, elle aussi, omniprésente : « Nous sommes des paquets de chiffons, avec loin à l'intérieur, quelque chose qui grelotte » (SO : 91) ; « Ridiculement semblable à une poupée de chiffon, il tomba et disparut dans l'herbe » (LR : 283). Ces analogies confirment que les hommes sont traités et utilisés comme de simples outils par la machine militaire. Elles permettent aussi d'établir que les hommes se sentent privés de leur humanité⁷⁴⁴. Cette instrumentalisation de l'homme par la machine militaire produit un effet de dépersonnalisation sur certains combattants, qui ont l'impression de ne plus pouvoir prendre leurs propres décisions et de ne pas compter pour grand-chose. Dans *La Peur*, par exemple, Dartemont raconte à quel point les hommes ont été littéralement broyés et intégrés à la machine militaire : « Nous étions une troupe de fantômes et de vieillards, qui ne savaient que crier : "La pause !" Mais toujours des sifflets nous remettaient debout, déclenchaient notre mécanisme de porteur de fardeaux » (LP : 50). Dans *Nous étions des hommes*, le soldat Martlow affirme, quant à lui, en avoir assez que les hommes soient « ballottés d'un coin à l'autre de la France comm' des sacs à merde » (NÉDH : 86). Manning rappelle aussi que les hommes avaient « le sentiment, d'être à la portée d'un pouvoir obscur [...] qui les utilisait à ses propres fins et n'avait aucun égard pour eux en tant qu'individu » (NÉDH : 253). Dans *La ligne rouge*, James Jones souligne lui aussi l'instrumentalisation des combattants. Il écrit :

la corrida, le spectacle, le défi, l'aventure de la guerre, ils pouvaient se torcher le cul avec. Tout ça, c'était peut-être très bien pour les officiers de camp et le haut état-major qui tirait les ficelles, et décidait de ce qu'on ferait ou non. Mais tous

⁷⁴⁴ On se souviendra que certains survivants de la *Shoah* ont raconté que les Allemands interdisaient l'usage des termes « mort » et « victime » dans les camps de la mort pour leur imposer, justement, l'usage des termes « *Figuren* » (marionnette ou poupée) et « *Schmattes* » (chiffons) afin de minimiser l'importance de la mort des victimes, les condamnant non seulement à une mort anonyme, mais aussi à une mort privée de toute forme d'humanité. Claude Lanzmann, *Shoah*, Paris, Fayard, 1985, p. 24-25. Voir, aussi, Karla Grierson, « Des mots qui font vivre : commentaires sur le langage dans les récits de déportation », *Mots*, n°56, 1998, p. 27.

les autres n'étaient que des outils – des outils avec un numéro de série, un matricule bien marqué dessus (LR : 438).

Notons que, dans tous les cas, les écrivains-vétérans ne manquent pas l'occasion de souligner l'opposition entre les hommes de troupe et les officiers de l'état-major, mettant en scène deux réalités et deux conceptions irréconciliables de la guerre. Pour la première fois, les « marionnettes » ont les moyens de témoigner de leur vécu de « chiffon », de leur vécu d'être instrumentalisés.

5.4.4 Discipline et hiérarchie militaire

Tout au long de son roman, Manning charge à fond de train la machine militaire qu'il qualifie de « machine inflexible et inhumaine » (140). Il critique virulemment la discipline militaire qu'il juge dépassée et tout juste bonne à compliquer la vie des troupiers⁷⁴⁵. La majeure partie du roman s'emploie d'ailleurs à mettre en scène le quotidien des hommes en garnison, des hommes en attente de retourner au combat. Il enchaîne les représentations de corvées (91, 204, 223-228, 259, 279) d'exercices (115, 133, 141, 170, 194, 229-243, 267) et de revues (94, 141, 260, 276, 287-288) qui, dans la plupart des cas, ne contribuent qu'à affecter et épuiser les hommes. Corvées, exercices et revues, tous plus inutiles qu'inadaptées aux réalités de la guerre, leur sont imposés par les officiers et les officiers supérieurs. Ainsi, le soldat Bourne, après avoir transporté une caisse de munitions dans les tranchées, se voit contraint, par un jeune officier arrogant, de retourner en chercher une autre pendant la nuit : « L'officier a jugé que je pouvais très bien m'en charger en plus du reste ; et comme c'était un jeune officier à l'humour pas très fin, il a ajouté que s'il faisait trop noir je pourrais toujours m'éclairer avec ce que la caisse contenait » (NÉDH : 204). Manning décrit aussi avec ironie les exercices auxquelles sont soumis les hommes ; ils sont appelés à pratiquer leurs déplacements sur un terrain non accidenté sur lequel des tranchées fictives sont dessinées à l'aide de rubans et progressent sans aucune résistance sous le regard satisfait des officiers supérieurs – que Manning qualifie de « légumes », de « galonnards » et

⁷⁴⁵ Même son de cloche chez Chevallier, qui rappelle que les hommes sont « aussi parfaitement prisonniers de la discipline que [s'ils avaient] les menottes aux mains » (LP : 339).

« [d']arsouilles » (NÉH : 229) – qui sont davantage préoccupés par le nombre d'estafettes du colonel que par la manœuvre elle-même (NÉH : 229-234). Lors des revues, les officiers supérieurs ne manquent pas l'occasion de réprimander les troupiers à propos de leur tenue négligée, et ce, sans prendre en considération les conditions de vie auxquelles ils sont confrontés. Manning écrit à ce propos : « une fois que ces salauds commencent à vous enfoncer le couteau dans la chair, ils ne s'arrêtent plus, impossible de les satisfaire » (NÉH : 142). On peut constater que les supérieurs n'ont de cesse d'ennuyer les hommes pour maintenir la discipline, ainsi que certains aspects de la tradition militaire. Dans les circonstances, le respect de la tradition paraît bien futile aux combattants qui ne manquent pas l'occasion de souligner à quel point les officiers supérieurs ne partagent pas leur réalité. Dans *Nous étions des hommes*, l'absurdité de la machine militaire semble atteindre son paroxysme dans une scène où les hommes, obligés de participer à une revue en pleine rue, sont pris sous un bombardement. Bourne souligne alors les comportements contradictoires adoptés par le commandement qui, d'un côté, instaure des règlements pour protéger les troupes (tours de guet, interdiction de circuler librement des les rues) et, de l'autre, oblige une unité complète à se tenir au garde-à-vous au beau milieu de la route devant la salle des rapports (NÉH : 94).

Nombreux sont les romans qui visent à démontrer comment la hiérarchie militaire favorise les injustices et les inepties en permettant à certains types d'hommes d'exercer leur pouvoir sur les autres. Plusieurs mettent en scène un officier ou un sous-officier tantôt sadique, tantôt sociopathe, parfois incompetent, pour démontrer les lacunes de l'institution militaire. Ainsi en est-il, par exemple, des personnages d'Hammelstoss dans *À l'Ouest rien de nouveau*, de Catilina dans *La Peur* ou du sergent Welsh dans *La ligne rouge*. Chacun à leur manière, ils bouleversent l'existence de leurs subordonnés. Alors que les deux premiers embêtent inutilement les hommes qui se trouvent au repos de manière à prouver leur autorité, le troisième s'avère être, quant à lui, un sociopathe dénué d'empathie. Les hommes semblent donc être à la merci de supérieurs qui n'ont pas les qualités requises pour, d'une part, exercer un leadership et, d'autre part, faire office de guides spirituels ou de modèles éthique et moral.

Certains auteurs vont même jusqu'à dépeindre les officiers supérieurs comme de véritables dégénérés. Dans *La Peur*, Gabriel Chevallier nous présente, par exemple, un général de division qui passe son temps à lorgner ses hommes dans la douche et à inspecter

leurs excréments dans les feuillées (LP : 57) ou, encore, un colonel d'infanterie qui s'amuse à rosser et à injurier tous les soldats qui lui tombent sous la main lorsqu'ils se trouvent en repos (LP : 55-56). Le narrateur affirme que ce dernier devient neurasthénique le jour où il ne trouve plus personne à passer à tabac. L'un des personnages du roman en vient d'ailleurs à s'exclamer : « Il est terrible de penser que la vie de dix mille hommes peut dépendre de ce général ». Puis il ajoute « Comment veux-tu que nous gagnions la guerre avec des chefs pareils ? » (LP : 57-58). Se montrant extrêmement critique à l'égard des officiers supérieurs qui emploient des stratégies d'une autre époque sans chercher à s'adapter, Dartemont affirme quant à lui :

Les généraux étaient comme des diplômés sortant d'une école : de la théorie et pas de pratique. Ils sont venus à la guerre avec un matériel moderne et un système militaire qui retardait d'un siècle. Ils apprennent maintenant, ils *expérimentent sur nous*. Les peuples d'Europe sont livrés à ces tout-puissants et présomptueux ignorants » (LP : 59).

Devant la médiocrité des gradés, Dartemont en vient même à penser : « L'état militaire est de tous les états celui où l'esprit a le moins à s'employer ». Puis, il ajoute : « Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'armée puisse recruter ses cadres et les reconstituer aisément lorsqu'ils sont décimés » (LP : 41).

De nombreux auteurs soulignent aussi que certains officiers sont des profiteurs qui n'hésitent pas à mettre inutilement en danger la vie de leurs hommes pour obtenir de l'avancement. Ainsi en est-il du colonel Tall qui, dans *La ligne rouge*, obtient de l'avancement après avoir perdu une part considérable de ses troupes pendant une manœuvre inutilement dangereuse. Jones écrit : « On rit aussi – amèrement – lorsque l'on comprit que Tall devait sa promotion à leurs exploits à eux, au sang qu'ils avaient versé, eux, les soldats » (LR : 470).

5.4.5 Les stratégies imposées

Notons aussi que, dans la plupart des romans à l'étude, le rôle des combattants n'est plus de combattre de manière loyale, mais d'accomplir toutes sortes de tâches connexes au métier des armes. Plus on avance dans le XX^e siècle, plus il semble en être ainsi. Dans *La Peur*,

comme dans tous les romans écrits par des vétérans de la Grande Guerre, les hommes critiquent la stratégie de guerre de position qui les oblige à demeurer passifs, à subir les bombardements et à vivre les aléas de la vie des tranchées. Confronté à adopter le point de vue du ver de terre au sein de cette « armée souterraine » (LP : 74), Dartemont affirme : « J'étais étonné de me trouver au centre de la guerre et de ne pas la découvrir, ne pouvant admettre qu'elle consistât dans cette immobilité » (LP : 69). Le rôle des combattants américains au Vietnam est, quant à lui, la plupart du temps, réduit à la localisation de l'ennemi en prévision de son bombardement. Ainsi en est-il dans *Sympathy for the Devil* et dans *Retour à Matterhorn*.

Les machines semblent peu à peu remplacer les hommes sur les champs de bataille, les condamnant à effectuer d'interminables patrouilles, à jouer aux terrassiers ou aux fossoyeurs : on marche, on creuse, on compte et ramasse des cadavres : « Notre fonction de combattants se bornait à un rôle de terrassiers travaillant sous le feu, exposés et passifs, termes qui définissent en général la situation des soldats dans cette guerre, mais je l'ignorais encore et fus déçu que notre initiation débutât par les corvées », déclare Dartemont rappelant ses premières journées sur le front (LP : 68).

Dans *À propos de courage*, Tim O'Brien affirme que sa « pire journée de toute la guerre » (PC : 258) fut lorsqu'il dut participer à une patrouille destinée à faire le décompte des morts après un combat : « Il y avait un total de vingt-sept cadavres, et des morceaux de plusieurs autres. Des morts partout, certains entassés, d'autres à l'écart » (PC : 258). Il rappelle d'ailleurs la troublante proximité qu'il eut avec ces morts lorsqu'il fut obligé de les transporter et de les déposer dans une benne à ordures. Ainsi démontre-t-il l'impact direct qu'exercent sur les hommes les stratégies adoptées par le commandement. Rappelons que l'armée américaine appliqua la stratégie du *search and destroy* qui consiste à abattre le plus grand nombre d'ennemis possible plutôt qu'à occuper et défendre un territoire. Cette stratégie explique d'ailleurs l'obsession de l'armée américaine à pratiquer le *body count*, méthode destinée à faire le décompte des pertes ennemies en les classant en trois catégories : les morts supposés, les morts probables et les morts avérés. Les écrivains-vétérans décrivent cette pratique de manière à souligner son non-sens et son immoralité. Ils ne manquent pas l'occasion d'affirmer qu'une telle pratique contribua à avilir le métier des armes. L'un des personnages de *Retour à Matterhorn* déclare, par exemple, que « [t]uer pour le salaire et la

politique, c'était déjà de la prostitution, mais le faire de cette manière, ça [l]e dégoûte. Ça [lui] pourrit l'âme, ou du moins ce qui en reste » (RM : 442). À plusieurs reprises, Marlantes explique de quelle manière les chiffres sont sans cesse gonflés pour répondre, non seulement aux attentes de la chaîne de commandement, mais aussi aux attentes politiques créées par l'hypermédiatisation du conflit (RM : 165-166).

Les écrivains-vétérans de la guerre du Vietnam se montrent particulièrement critiques vis-à-vis des stratégies adoptées durant le conflit, stratégies qui ont créé le contexte infernal contribuant à abaisser les normes morales des combattants, et qui les ont poussés à commettre des exactions et des actions injustifiables⁷⁴⁶. Outre la pratique du *search and destroy* et du *body count*, les écrivains américains critiquent d'autres stratégies qui affectent considérablement le quotidien et le moral des combattants.

Plusieurs d'entre eux s'emploient, par exemple, à démontrer l'absence de logique derrière l'implication des troupes américaines au Vietnam en critiquant le rôle joué par celles-ci dans le supposé processus de vietnamisation du conflit. Ainsi mettent-ils constamment en scène l'hostilité des combattants américains pour les forces sud-vietnamiennes. Marlantes écrit :

Ils les haïssaient de rester assis à ne rien faire, laissant à d'autres le soin de mener leurs batailles et de mourir à leur place, mais aussi parce que leur existence même faisait partie du mensonge qui avait amené les troupes américaines au Vietnam (RM : 467).

Même son de cloche dans *Sympathy for the Devil*. L'un des personnages du roman en vient à exprimer la méfiance des Américains envers les forces vietnamiennes alliées.

Le personnel vietnamien est affecté à ce camp parce que cette guerre est *la leur*. Nous ne sommes ici que pour les conseiller. C'est ce qu'on nous a dit, en tout cas. Dix à vingt pour cent des soldats vietnamiens de ce camp sont des Viêt-congs. Soyez courtois, messieurs ; gagnez-vous-les, cœurs et âmes, mais surveillez vos arrières. C'est une drôle de guerre » (SF : 281).

Anderson mentionne aussi comment les soldats vietnamiens semblent toujours au fait des

⁷⁴⁶ Robert Jay Lifton, *Home from the War*, op. cit., p. 35-71.

agissements des Viêt-congs et se défilent inévitablement lors des confrontations, laissant le soin aux soldats américains d'affronter seul l'ennemi (SD : 415).

En soulignant l'échec du processus de vietnamisation du conflit et en mentionnant que la guerre fut menée par des Américains au nom des Sud-Vietnamiens qui refusaient de s'impliquer réellement dans le conflit et de soutenir leur propre gouvernement, les écrivains-vétérans signalent que les forces américaines contribuèrent à maintenir en place un gouvernement illégitime. De cette manière, ils parviennent à critiquer le fondement même de l'intervention américaine ainsi que le discours officiel qui tend à légitimer les politiques du gouvernement américain.

Les écrivains-vétérans n'hésitent pas non plus à illustrer la honte qu'ils ressentent face à la brutalité et à la force de destruction disproportionnée utilisée par les forces américaines contre l'ennemi et contre la population civile. Ils s'emploient constamment à laisser entendre que cette guerre est une agression illégitime. Pour formuler leurs doutes quant au bien-fondé de l'intervention américaine, ils décrivent avec minutie les conditions de combats auxquelles les hommes sont confrontés par le haut-commandement : destruction systématique, règles d'engagement ambiguës, violence contre les civils, zone de tir libre.

À l'instar du philosophe anglais Henry Sidgwick, Michael Walzer rappelle que le combattant qui désire agir de façon morale doit se plier aux règles d'utilité et de proportionnalité. Il ne peut se permettre « de perpétrer aucune mauvaise action qui ne contribue pas matériellement à la fin de la guerre (à la victoire), ou dont l'utilité en vue de cette fin est faible en comparaison de l'importance du dommage⁷⁴⁷ ». Mais comment le combattant peut-il se plier à ces règles lorsque les stratégies adoptées par le haut-commandement visent à instaurer un climat de terreur et à infliger des pertes à l'ennemi, et ce, peu importe les moyens utilisés ? Comment peut-il parvenir à contrôler sa rage et ses ardeurs dans un contexte où la peur et le mal sont devenus la norme ? Il n'est pas rare que les écrivains-vétérans mettent en scène les entreprises de vengeance pratiquées par les combattants. Dans cette guerre de guérilla où les hommes sont sans cesse harcelés par un ennemi invisible contre lequel ils ne peuvent répliquer, où les frères d'armes tombent les uns après les autres sous les balles des francs tireurs, où les hommes sont contraints d'adopter un

⁷⁴⁷ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, *op.cit.*, p. 249-250.

comportement passif et accumulent les colères, il n'est pas rare que leur brutalité se tourne vers les populations civiles. Dans *Le Merdier*, l'un des personnages déclare : « Ces chiens de Jaunes, ils te les gonflent tellement que t'as tout le temps besoin de butter quelque chose, n'importe quoi. Puis, il confesse que la moitié de ses victimes étaient des civils et que l'autre moitié étaient des buffles (LM : 111). Dans *À propos de courage*, Tim O'Brien explique de quelle manière sa compagnie procéda à la destruction systématique d'un village vietnamien après que l'un de leurs camarades ait été abattu à quelque kilomètres de là.

Lorsque l'hélico eut emporté Lavender, le lieutenant Jimmy Cross conduisit ses hommes dans le village de ThanKhe. Ils brûlèrent tout. Ils abattirent les poules et les chiens, ils mirent le village à sac, ils appelèrent l'artillerie et assistèrent à la destruction (PC : 29).

Dans l'ensemble de ses romans, O'Brien met en scène la force disproportionnée employée par les forces américaines contre les populations civiles et décrit les violences qui leur sont infligées, de manière à établir qu'il y a eu extension de la notion d'ennemi au cours des conflits du siècle dernier : guerre de guérilla, bombardements stratégiques des villes ennemies, etc⁷⁴⁸. Mais c'est sans conteste le souvenir de My Lai qui lui permet de critiquer les stratégies avec force et de démontrer comment celles-ci poussent les hommes aux pires extrémités.

Dans *If I Die in a Combat Zone*, l'auteur donne à voir la logique qui a mené au massacre de centaines de femmes, vieillards et enfants, à travers les propos du major Callicles, responsable des communications avec les médias. Pour ce dernier, la vérité a été déformée par les journalistes qui ont refusé de voir les victimes comme des ennemis. Dans cette guerre de guérilla, tous les civils seraient, selon lui, des ennemis potentiels. Il en vient d'ailleurs à déclarer à un journaliste :

You ever been to My Lai ? Well, I'll tell you, those *civilians* – you call them civilians – they kill American GIs. They plant mines and spy and snipe and kill us. Sure, you all print color pictures of dead little boys, but the live ones – takes pictures of the live ones digging holes for mines (IDCZ : 193-194).

⁷⁴⁸ Sur la question de l'extension de la notion d'ennemi, voir : Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, 318-319.

Lorsque ses propres hommes lui font remarquer que le contexte de guerre civile fait en sorte qu'il est difficile de faire la différence entre les civils et les insurgés, mais que cela demeure tout de même essentiel, celui-ci rétorque : « When you go into My Lai you assume the *worst*. When you go into My Lai, shit, you know – you assume – that they're all VC. Ol' Charlie with big tits and nice innocent, childlike eyes. Dam it, they're all VC, you should know that » (IDCZ : 196). Il en vient à soutenir que les civils communistes participent tous à l'effort de guerre : « killing and doing extortion, stealing rice and taxing the shit out everyone » (IDCZ : 197).

Ainsi l'auteur soutient-il que les stratégies adoptées contribuèrent à installer un sentiment de paranoïa permanent qui poussa les combattants américains à commettre les pires atrocités. Dans une fiction intitulée *Au lac des bois*, O'Brien revient sur les événements qui menèrent au massacre de My Lai. Il démontre comment l'événement découla d'une entreprise de vengeance et d'un laxisme au sein de la chaîne de commandement. Après avoir passé plusieurs semaines dans la zone de combat nommée Pinkville à essayer les tirs d'un ennemi invisible et à perdre des hommes dans les champs de mines, les membres de la compagnie Charlie entrent dans le village de My Lai pour y semer la mort et la destruction (ALDB : 113-121). L'auteur nous fait découvrir l'horreur du moment à travers les yeux de John Wade (alias Sorcier), le personnage principal. Il n'épargne alors aucun détail, donnant à voir les bourreaux à l'œuvre ainsi que leurs victimes : son personnage observe des hommes abattant froidement les villageois entre deux poses cigarette, achevant les blessés au couteau, brûlant tout sur leur passage et portant les scalps de leurs victimes ; il décrit des entassements d'animaux morts, le cadavre d'une fillette déculottée, l'exécution d'enfants, un poupon vagissant près de sa mère violée et mourante, un amoncellement de vieilles femmes, de gamins et de bébés laissés pour morts, une foule arrosée à la mitrailleuse, etc. O'Brien ne cherche en aucun cas à relativiser ou minimiser l'événement. Impuissant, son personnage principal déambule dans cet enfer où les hommes, encouragés par leur lieutenant, libèrent leurs instincts les plus violents et enfreignent les lois et les normes en vigueur. Bien qu'il ne participe pas activement au massacre, Sorcier est toutefois incapable de s'y opposer. Chaque fois qu'il fuit une scène de crime, il se voit confronté à un nouveau crime. Plus il se débat, plus il s'enfonce dans ce monde infernal. Puisque la fuite ne permet pas d'échapper à

l'infâme réalité, il en vient à se refermer sur lui-même, attendant la fin du cauchemar : « Puis pendant un temps, Sorcier se laissa glisser. Tout ce qu'il arrivait à faire, c'était fermer les yeux, s'agenouiller, et attendre que ce qu'il y avait de tordu dans le monde se détorde » (ALDB : 119).

Bien entendu, l'auteur raconte ces événements sous le signe de la culpabilité et du regret. Il insère d'ailleurs dans son roman des extraits des témoignages des hommes lors de leur procès en cour martiale (ALDB : 146-157 et 265-275). Ces passages incriminent les hommes, qui avouent que l'événement fut vécu comme une entreprise de vengeance, tout en démontrant que les stratégies adoptées placèrent les combattants dans un contexte qui alimenta leur paranoïa au point de provoquer un tel massacre. Dans un des passages du roman, les extraits de témoignages des bourreaux de My Lai sont entrecoupés d'extraits de récits racontant les exactions commises contre les populations civiles amérindiennes par des héros américains : le Général Sherman, le général Custer et le général Ord. L'auteur parvient ainsi à établir que la logique selon laquelle les civils constituent des ennemis potentiels prend racine dans une longue tradition militaire et culturelle états-unienne.

Bien qu'il n'ait pas pris part activement au massacre, Sorcier semble condamné à porter en lui ce fardeau. « Ce n'était pas de la folie, comprit Sorcier. C'était le péché. Il le sentait couler dans ses propres veines, quelque chose d'infect et de visqueux comme de l'huile à vidange dans les carters » (ALDB : 119). Il en vient même à refouler ses souvenirs :

Au cours des mois et des années à venir, John Wade se souviendrait de Thuan Yen de la manière dont on se souvient des cauchemars chimiques, combinaisons impossibles, événements impossibles, et, avec le temps, l'impossibilité elle-même deviendrait le souvenir le plus riche, le plus profond et le mieux ancré. Cela n'avait pas pu se passer. Donc cela ne s'était pas passé (ALDB : 119-120).

Dans *If I Die in a Combat Zone*, O'Brien rappelle qu'il se trouvait à quelques kilomètres de My Lai lorsque le massacre fut perpétré. Comme plusieurs soldats qui se trouvèrent à proximité du village ce jour-là, il avoue s'être questionné sur la façon dont il aurait agi s'il avait été présent. Il en vient d'ailleurs à déclarer à son supérieur : « Sometimes I look back at those days around My Lai, sir and I wish have acted, more bravely (IDCZ : 134). O'Brien soutient alors que le courage se résume parfois au courage de se battre pour ses convictions

(IDCZ : 138). Cependant, force est de constater que les hommes agissent rarement avec courage, se contentant la plupart du temps de se soumettre.

Dans *Une guerre dans la tête*, Doug Peacock affirme avoir été hanté par le même questionnement :

Mille fois, je me suis vu à My Lai, en rêve ou en pensée, me demandant exactement ce que j'aurais fait. Je ne pouvais m'empêcher de revivre la scène en imagination. Je croyais alors, je veux encore croire aujourd'hui, que j'aurais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour arrêter les soldats qui tuaient des humains, souvent des enfants, comme des porcs ou des veaux – ou que j'y aurais laissé ma vie » (UGDT : 142).

Il laisse lui aussi entrevoir ses inquiétudes quant à la façon dont il aurait agi. Comment, en effet, avoir la certitude que l'on aurait pu outrepasser les ordres des supérieurs immédiats et résister à la pression du groupe ?

Tout porte à croire que, pour les écrivains-vétérans, la faute du massacre n'est pas imputable qu'aux seuls combattants qui y ont participé. O'Brien écrit : « I was not at My Lai when the massacre occurred. I was in the paddies and sleeping in the clay, with Johansen and Arizona and Alpha Company, a year and more later. But if a man can squirm in a meadow, he can shoot children. Neither are examples of courage » (IDCZ : 136). Il sous-entend ici que tout homme ayant accepté de se soumettre au pouvoir politique et militaire, que tout homme ayant pris part à la guerre sans avoir le courage de ses convictions aurait, dans une certaine mesure, alimenté le climat infernal menant au massacre de My Lai. Ce climat résulte toutefois, non seulement des conditions de combats découlant des stratégies adoptées, mais aussi de la culture de guerre américaine et sa tendance à déshumaniser l'ennemi tout en y assimilant les populations civiles. Selon cette logique, c'est non seulement l'institution militaire et les combattants, mais aussi la société qui doivent assumer la responsabilité du massacre.

De toute évidence, les auteurs s'appliquent à montrer comment la machine militaire impose aux combattants des conditions de vie et les confronte à des situations éthiques qui ont tôt fait de les marquer, et ce, tout autant au plan psychique que physique. Le terme « machine » est d'ailleurs utilisé par les personnages développés par les écrivains-vétérans pour démontrer le caractère inflexible et déshumanisant de l'institution militaire. L'un des

personnages de *Nous étions des hommes* en vient à déclarer : « Je sais qu'on ne peut rien changer. [Les officiers] doivent faire fonctionner la machine plus ou moins comme on la leur a transmise » (NÉDH : 145). Comme nous l'avons observé un peu plus haut, soumis au pouvoir d'une telle machine, les combattants ont l'impression de n'être plus que des automates, des marionnettes ou de simples outils.

Dans une certaine mesure, une telle condition ne permet-elle pas aux écrivains-vétérans de se poser en victimes et de minimiser la responsabilité de leurs actions ? Nous reviendrons sur l'aspect moral de l'expérience au cours du prochain chapitre.

5.5 La dimension guerrière de l'expérience

Il nous semble que les représentations de la dimension guerrière de l'expérience permettent aux auteurs de remettre en question l'éthique héroïque et d'articuler la vulnérabilité corporelle et psychique des combattants. La force de destruction des nouveaux armements a souvent contribué à priver les combattants de tout pouvoir ou, pour le dire autrement, de leur possibilité d'agir sur les champs de bataille, ce qui a inévitablement alimenté leur honte et leur culpabilité. Ainsi les écrivains-vétérans insistent tout particulièrement sur la manière dont l'armement moderne écrase les hommes et les contraint à adopter une posture de soumission. C'est évidemment par la mise en scène des bombardements d'artilleries (symbole même de la guerre moderne s'il en est un) que les auteurs parviennent à traduire la peur que les combattants ressentent face aux armements modernes. Rappelons que durant la Grande Guerre, l'artillerie a infligé à elle seule entre 70 et 80 % des blessures.

Nous l'avons mentionné plus haut, les romans de guerre écrits par des vétérans mettent en scène la façon dont les combattants ont adapté leurs techniques corporelles au combat moderne. Or, ces nouvelles techniques portent atteinte à la fierté des combattants qui réalisent inévitablement leur impuissance.

5.5.1 Redéfinir le courage

Dans *Du témoignage*, Jean Norton Cru rappelle que les conceptions de la peur et du courage ne sont pas les mêmes en temps de guerre et en temps de paix⁷⁴⁹. En effet, il semble que pour les combattants modernes, le courage n'ait rien à voir avec celui d'Achille, lequel découlait de la confiance en ses propres qualités guerrières : force, agilité, etc. Le courage du combattant moderne n'exclut pas la peur, mais cohabite avec elle aux fins de la survie et de la préservation de l'intégrité corporelle. Jean Norton Cru affirme : « sans peur nous n'aurions pas vécu 24 heures en première ligne⁷⁵⁰ ».

Les écrivains-vétérans s'emploient donc à démontrer cette réalité. Le courage semble s'inscrire dans la volonté du combattant de surmonter l'événement, d'aller de l'avant lorsque tout s'écroule autour de lui. À l'instar de Socrate, Tim O'Brien soutient que le véritable courage est le courage judicieux : « It's acting wisely, acting wisely when fear would have a man act otherwise. It is the endurance of the soul in spite of fear – wisely » (IDCZ : 136). Il cite le *Lachès* de Platon pour appuyer son propos (IDCZ : 137). Selon Platon, le courage ne se résume pas à la simple charge et à la recherche de renommée (IDCZ : 141). Il serait, d'abord et avant tout, la capacité d'agir selon sa conscience et de faire ce qui est juste et bien, même lorsque tout s'y oppose.

Bien qu'elle soit une émotion humaine normale et qu'elle s'avère nécessaire aux hommes pour leur survie, les personnages des romans qui nous intéressent ressentent toujours de la honte lorsque la peur s'empare d'eux. À leurs yeux, celle-ci s'avère avilissante. C'est comme s'ils n'arrivaient pas à se détacher du vieux modèle de la virilité guerrière et de l'éthos militaire qui ont pour valeurs cardinales l'honneur et le courage. N'oublions pas que c'est en grande partie à travers le regard de l'autre que l'homme crée son image. C'est d'ailleurs par le regard de l'autre que le concept d'honneur prend forme depuis des siècles⁷⁵¹, ce qui s'avère être d'autant plus vrai dans un milieu aussi fermé et conservateur qu'un corps d'armée.

Une étude menée par le CICR en 2004 révèle que le comportement des hommes en situation de combat est généralement motivé par la pression du groupe, celle-ci contribuant à

⁷⁴⁹ Jean Norton Cru, *Du témoignage*, op. cit., p. 108.

⁷⁵⁰ Sur la peur et le courage : *Ibid.*, p. 57-59.

⁷⁵¹ Marie Gautheron « Préface », in Marie Gautheron (dir.), *L'honneur. Image de soi ou don de soi un idéal équivoque*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 10-17.

dépersonnaliser le combattant⁷⁵². Elle lui fait perdre son indépendance et le pousse à se conformer aux valeurs et aux normes en vigueur au sein du groupe. Dans plusieurs romans, la plupart des personnages agissent justement par peur de passer pour des lâches aux yeux de leurs frères d'armes : tout y est question d'honneur et de réputation. Rappelons que l'honneur se constitue non seulement en fonction de l'idéal individuel, mais aussi à travers l'opinion des autres⁷⁵³. Dans *La ligne rouge*, le jugement des autres est présenté comme la principale source de motivation des combattants. Comme bien d'autres personnages du roman, le caporal Fife, tétanisé par la peur, agit uniquement pour ne pas être accusé de couardise. Le jugement des autres devient pour lui une véritable obsession. James Jones écrit :

Il ne pouvait [...] pas croire qu'il combattait dans cette guerre, pour Dieu. Pas plus qu'il ne croyait combattre pour la défense de la liberté, ou de la démocratie, ou des droits de l'homme. Quand il analysait la chose, comme il s'efforçait de le faire à présent sur ce champ de bataille : il aurait eu honte qu'on le prît pour un lâche, et gêné d'être jeté en prison. Pas autre chose (LR : 152).

Jones écrit même que, « terrifié de se mettre debout et de servir de cible à quelque dangereux individus invisibles, [Fife] avait encore plus peur d'être accusé de couardise » (LR : 178). C'est dire à quel point la honte et l'honneur influencent le comportement des hommes, les poussant à agir comme leurs pairs, même au prix de leur vie.

Comme le rappelle Claude Barrois, l'ultime épreuve de l'honneur guerrier, c'est la mort. Un homme qui est incapable d'affronter les dangers du champ de bataille, de confronter la grande faucheuse, fait preuve d'un grave manquement sur le plan viril et militaire. Là se joue tout le dilemme du combattant moderne : il ne peut que difficilement assurer sa survie et sauvegarder son honneur à la fois. Comment pourrait-il, en effet, adopter une éthique héroïque face à cet ennemi plus grand que nature qu'est l'armement moderne (nous pensons, par exemple, aux pièces d'artillerie de longue portée et aux bombardements aériens), ennemi à la fois invisible et d'une force telle qu'il vous pulvérise à tout coup.

⁷⁵² Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 6-7.

⁷⁵³ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 138.

Le psychologue et psychanalyste Claude Barrois rappelle qu'il y a sept stratégies psychiques possibles pour affronter les réalités du combat moderne, stratégies qui tendent à atténuer le dilemme du combattant⁷⁵⁴.

- 1- Le combattant peut adopter la conviction personnelle de toute-puissance, se penser invisible, se prendre pour une machine ou pour un surhomme ;
- 2- Il peut opter pour la fuite vers l'avant, c'est-à-dire qu'il tente de se débarrasser des douleurs psychiques qui l'assaillent en adoptant des comportements suicidaires et en courant au-devant de la mort ;
- 3- Il peut aussi choisir la fuite vers l'arrière en désertant ou en abandonnant son poste ;
- 4- Il peut procéder à l'annulation du problème en se réfugiant dans le délire et la maladie mentale ;
- 5- Il peut opter pour la solution de compromis aléatoire, c'est-à-dire se résigner à tenir le coup tout en refusant de tuer ;
- 6- Il peut choisir la voie de la résignation initiale où s'opère un clivage du « moi » puisque l'individu se considère comme étant déjà mort ;
- 7- Et, finalement, il peut adopter des conduites d'isolation⁷⁵⁵. En d'autres mots, le combattant développe un mécanisme psychique qui consiste à séparer les liens entre une pensée et un comportement. C'est ce que Barrois qualifie de solution du « mort-vivant » : l'individu accepte de tuer, malgré sa répulsion à le faire, en raison du contexte dans lequel il se trouve. Comme le rappelle Barrois, cette solution entraîne des problèmes de réadaptation chez le sujet, ainsi qu'une crise aiguë lorsque vient le temps de mettre fin au dédoublement.

Rappelons que dans les romans qui nous intéressent, il est plutôt rare d'assister à des actes de pur courage (au sens du courage d'Achille). Les rares fois où cela arrive, il s'agit de fuite vers l'avant mêlée à de la résignation initiale ; il s'agit d'actes impulsifs posés par des personnages à bout de nerfs. C'est le cas dans *La ligne rouge*, lorsque le soldat Bell, atteint d'une sorte d'apathie émotionnelle agit, non par courage, mais par désarroi : « Il se foutait de tout. Et cette indifférence lasse, au lieu de le paralyser, le poussait en avant, lui donnait de l'élan » (LR : 331). Il en va de même pour le soldat Doll qui, à bout de nerfs, « en proie à un

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 157-165. Nous synthétisons ici le propos de Barrois.

⁷⁵⁵ Notons ici que le terme clinique « conduites d'isolation » ne renvoie pas à l'isolement de la personne.

délire de peur, de panique confinant à la folie », fonce directement sur les lignes ennemies (LR :337). Dans *Compagnie K*, William March donne un exemple encore plus éloquent de fuite vers l'avant lorsqu'il met en scène un personnage qui, à bout de nerfs, monte sur le parapet de la tranchée pour tenter de se suicider et d'atténuer les tensions qui l'animent (CK : 143). Il semble que le courage se résume à se résigner à l'inévitable : « Ainsi, pour être courageux, je dispose de ce moyen bien simple : accepter la mort », écrit Chevallier (LP : 346). Puis il ajoute : « Je me sens incapable de courage si je ne suis pas décidé à donner ma vie. En dehors de ce choix, il n'y a que fuite » (LP : 346).

Il n'est pas rare que les auteurs relatent les stratégies psychiques définies plus haut. Les personnages de Hanson (SFD) et de *Animal Mother* (LM) adoptent des comportements de toute puissance, allant même jusqu'à outrepasser les ordres et les règles, voire à se retourner contre leurs frères d'armes (SFD : 569-580 et LM : 149).

Les auteurs insistent aussi sur les stratégies de fuite vers l'arrière et d'annulation du problème par le refuge dans le délire et la maladie pour démontrer jusqu'où la peur peut mener les hommes, à quel point elle peut les diminuer ou, du moins, anéantir l'image qu'ils s'étaient forgés d'eux-mêmes. Pour ce faire, ils vont mettre en exergue les figures du simulateur ou du blessé psychique. Ils s'affairent tout particulièrement à représenter des hommes qui se réfugient dans le délire et dans la maladie, des hommes qui, rongés par la peur, sont littéralement sidérés ou simplement appelés à poser des gestes dont ils ne mesurent pas la portée. Ainsi mettent-ils en scène des cas d'abandon de postes et, plus rarement, de désertion. Notons que ces comportements sont habituellement adoptés par des personnages secondaires ou par des inconnus (LR : 241, LP : 109, NÉDH : 126-128,235, CK : 89, 198-199).

La plupart du temps, les auteurs mettent plutôt à l'avant des personnages qui optent pour la solution de compromis aléatoire. Ce sont des hommes résignés, qui tiennent le coup grâce à une certaine fraternité et qui ne font feu qu'en cas de légitime défense. Lorsqu'ils sont appelés à tuer, la plupart d'entre eux adoptent des conduites d'isolation ; ils tentent de distancier leurs actions de leurs convictions profondes en cherchant à les légitimer par le contexte dans lequel ils se trouvent et par la pression du groupe. Bref, ils cherchent à fuir leur responsabilité pour conserver un équilibre précaire qui leur permet de passer à travers

l'événement. Bien entendu, ils finissent tôt ou tard par être confrontés aux problèmes que ces conduites engendrent : dépression, cauchemars, culpabilité, colère, etc.

Toutes ces conduites destinées à répondre au dilemme du combattant, entre la volonté viscérale d'assurer sa survie et sa prétention à conserver son honneur, démontrent à quel point la peur teinte toute l'expérience du combat et régit les actions des combattants. O'Brien écrit d'ailleurs à ce sujet : « Ils avaient peur de mourir, mais ils avaient encore plus peur de le montrer » (PC : 32). Il rappelle aussi qu'ils

portaient en commun le secret d'une lâcheté à peine retenue, l'instinct de s'enfuir ou de se figer sur place ou de se cacher, et d'une certaine manière c'était le plus lourd des fardeaux, parce qu'on ne pouvait jamais le poser à terre du fait qu'il exigeait un équilibre parfait et une posture parfaite (PC : 34).

Ainsi traduit-il le fragile équilibre que les combattants doivent maintenir pour s'assurer de se préserver physiquement, mais aussi mentalement. C'est-à-dire qu'ils sont conscients de ne pouvoir agir de manière à préserver l'image positive qu'ils ont d'eux-mêmes et l'image qu'ils projettent. Chevallier écrit, par exemple :

La panique nous botta les fesses. Nous franchîmes comme des tigres les trous d'obus encore fumants, dont les lèvres étaient blessées, nous franchîmes les appels de nos frères, ces appels sortis des entrailles et qui touchent aux entrailles, nous franchîmes la pitié, l'honneur, la honte, nous rejetâmes tout ce qui est sentiment, tout ce qui élève l'homme, prétendent les moralistes – ces imposteurs qui ne sont pas sous les bombardements et exaltent le courage ! Nous fûmes lâches, le sachant, et ne pouvant être que cela. Le corps gouvernait, la peur commandait (LP : 89-90).

5.5.2 Initiation au cercle de l'enfer : la guerre-femelle

Pour les hommes qui arrivent pour la première fois sur les champs de bataille, un long apprentissage débute. À la façon des recrues lors de leur passage au camp d'entraînement, les « bleus » – pour reprendre une expression chère aux écrivains-vétérans – doivent assimiler les comportements et développer les aptitudes qui leur permettront d'intégrer le cercle des combattants. Pour ce faire, il leur faut d'abord se familiariser avec le quotidien au front et les

réalités du combat. Rapidement, ces hommes sont frappés par la monotonie de leur nouvelle existence. Ils découvrent aussi les conditions de vie avilissante dans lesquelles ils seront appelés à vivre : « Les poux marquaient la chute dans l'ignominie et un homme ne pouvait s'évader de cette crasse de la guerre que si son sang coulait. Les héros étaient sordides comme des habitués d'asiles de nuit, et leurs cantonnements, plus sales que ces asiles, étaient encore mortels » (LP : 51). Malgré les épreuves du quotidien, ce n'est que lorsqu'ils auront surmonté l'épreuve du feu avec succès, et qu'ils auront fait la preuve qu'ils peuvent assurer leur survie et ne pas mettre en péril la vie des autres, que les hommes seront finalement intégrés aux cercles des combattants.

Dès leur arrivée au front, les « bleus » subissent les railleries des vétérans qui se montrent souvent hostiles à leur égard. Dans *Sympathy for the Devil*, Quinn, un vétéran des forces spéciales, n'hésite pas à remettre en question les aptitudes d'Hanson lors de son arrivée au campement :

Mate un peu ce teint de lis et de rose de lycéen. Regarde comment ce trou-du-cul se pavane en roulant sa caisse. Il se prend pas pour de la merde, tu peux me croire. Il va nous faire la semaine, et ils le rapatrieront à Da Nang, qu'il aurait jamais dû quitter, et ils nous enverront quelqu'un qui sait un peu de quoi il cause (SFD : 326).

Si les vétérans se méfient parfois de nouveaux combattants qui n'ont pas encore fait leurs preuves parce qu'ils doutent de leur capacité à combattre adéquatement, d'autres se moquent tout simplement de leur innocence. Dans *La Peur*, Dartemont et ses camarades sont, par exemple, ridiculisés par les vétérans lorsqu'ils démontrent de l'entrain à l'idée de sortir des tranchées tout en caressant l'espoir de se battre de manière traditionnelle : « Mais les anciens nous opposèrent un visage fermé, sarcastique, et douchèrent notre enthousiasme » (LP : 77). Puisqu'ils n'ont aucune expérience du combat, les nouveaux combattants sont souvent perçus comme une tare : « Bien que des renforts nous soient indispensables, les recrues nous donnent presque plus de travail qu'elles ne nous sont utiles » (AORN : 119), observe le narrateur d'*À l'Ouest rien de nouveau*. Dans *Retour à Matterhorn*, le lieutenant Mellas doit gagner le respect des membres de sa compagnie qui sont, pour la plupart, déjà aguerris. Son supérieur immédiat se montre hostile à son égard et lui déclare : « Mellas. J'en ai rien à foutre que vous me vexiez ou non. J'aimerais seulement savoir si vous allez faire tuer mes amis ou

pas, et là, tout de suite, j'en suis pas bien sûr » (RM : 175). Ainsi, le jeune lieutenant Mellas doit apprendre non seulement à s'endurcir pour survivre au quotidien (RM : 65-66), mais surtout à se comporter adéquatement lors des combats, de manière à assurer son commandement et à préserver la vie de ses hommes. S'il montre d'abord peu d'aptitudes au commandement – il a du mal à se maîtriser et à prendre des décisions (RM : 152-156) –, Mellas en vient cependant à s'aguerrir et finit par être accepté dans le cercle des officiers qui l'entraînent dans une folle nuit de beuverie en guise d'initiation. Après cette folle virée, il a enfin l'impression de faire partie de l'équipe (RM : 489).

Nombreux sont les auteurs à souligner que les hommes qui arrivent sur le front sont confrontés à un temps d'adaptation. C'est à juste titre que Céline écrit : « On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté » (VBN : 19). En fait, la plupart des recrues nouvellement débarquées au front sont complètement dépassées par les événements et ne savent pas comment agir. « Dans cette zone de durs combats elles sont désemparées et tombent comme des mouches » (AORN : 118), affirme Paul Bäumer. Après avoir rappelé les différents éléments que les recrues doivent assimiler pour survivre, le jeune narrateur soutient que les nouveaux effectifs sont pratiquement inutiles et rapidement décimés puisqu'ils ne sont pas encore accoutumés aux réalités du combat. « Pour un ancien, il tombe de cinq à dix recrues » (AORN : 118), écrit-il. Il compare d'ailleurs leur comportement à celui des moutons qui se serrent les uns contre les autres pour se protéger.

Dans *La Peur*, Jean Dartemont raconte comment la simple vue du front en vint à troubler les hommes de son régiment lors de leur arrivée.

Nous venions de franchir une crête, et le front, devant nous, rugissait de toutes ses gueules de feu, flamboyait comme une usine infernale, dont les monstrueux creusets transformaient en lave sanglante la chair des hommes. Nous frémissions à la pensée que nous n'étions qu'une houille destinée à alimenter cette fournaise, que des soldats là-bas luttaienent contre la tempête de fer, le rouge cyclone qui incendiait le ciel et ébranlait les assises de la terre [...] Nous étions hallucinés par ce spectacle, dont les anciens seulement savaient la poignante signification (LP : 50-51).

Les nouveaux arrivants semblent d'ailleurs conscients que l'expérience du combat les sépare des anciens. Ils réalisent rapidement que le comportement des anciens n'a rien à voir avec le leur. Dartemont, par exemple, observe le comportement typique des vétérans : « Nous

pouvions considérer de près ces hommes qui s'étaient battus, ces hommes terribles, endurcis, qui retournaient encore attaquer. Ils ne disaient que des grossièretés, pour narguer la mort, mais on les sentait anxieux sous leurs bravades, à la limite du désespoir » (LP : 53).

Cette différence entre nouveaux et anciens semble devoir se résorber avec l'expérience. Ainsi, dans *Nous étions des hommes*, Bourne observe les recrues qui sont rejetées et tyrannisées par les vétérans, mais il en vient à penser que « [d]ans peu de temps, ces hommes se confondraient avec les anciens et tous partageraient la même expérience » (NEDH : 49). Dans *Le Merdier*, le caporal Joker tente d'expliquer à Rafter Man, une recrue nouvellement arrivée, comment le combat lui permettra de voir les choses sous une nouvelle perspective. Après qu'il ait assisté à une altercation entre Joker et une police militaire – altercation lors de laquelle Joker profère des menaces de mort à l'encontre de son opposant –, Rafter Man comprend que son mentor ne bluffait pas et qu'il aurait véritablement tué cet homme. Il lui demande alors : « Est-ce qu'ils sont tous comme ça ? Je veux dire... tu te marrais. C'était comme si... » (LM : 70). Joker répond à cette question en rappelant au jeune homme que l'expérience du combat transforme les hommes, marque une rupture entre les initiés et les non-initiés en leur faisant voir les choses sous un autre angle :

Écoute. C'est pas le genre de truc dont on peut parler. Ce n'est pas possible d'expliquer des choses pareilles. Quand t'auras été au feu, quand t'auras eu ta première victime confirmée, tu comprendras [...] Ne te raconte pas d'histoire, Rafter Man, cette guerre est une boucherie. Dans ce monde de merde, t'auras pas le temps de comprendre ce qui t'arrive. Tu deviendras ce que tu feras. Alors, t'as intérêt à apprendre à t'adapter. C'est une question de survie » (LM : 70-71).

Au-delà des comportements à adopter pour assurer sa survie, c'est tout le rapport à la mort qui entre ici en jeu. Les hommes ne semblent appelés à rejoindre le cercle des combattants qu'une fois confrontés au regard de la grande faucheuse, après avoir intégré la mort à leur quotidien. « Tout le monde fait comme si les cadavres, c'était de la routine ; personne ne veut avoir l'air d'un bleu » (LM : 160), écrit Gustav Hasford. Un vétéran explique d'ailleurs à Rafter Man comment les hommes en viennent à porter la marque de l'expérience sur leur visage : « Le regard fixe et lointain. Ça s'attrape quand on a été au feu trop longtemps. C'est comme si t'avais vraiment vu... *au-delà*. Moi, je l'ai. Tous les grognards l'ont. Toi aussi, tu le choperas » (LM : 84).

Plusieurs écrivains-vétérans s'emploient à démontrer comment les hommes intègrent progressivement la mort à leur quotidien. Ainsi, Rafter Man, après avoir été breffé par les anciens, assiste d'abord, ahuri, au massacre de rats par les hommes de sa section (LM : 89). Un peu plus tard, lorsque l'un de ses camarades tombe sous les bombardements de l'ennemi, il en vient à ingurgiter un morceau de sa chair (LM : 94), intériorisant ainsi symboliquement la mort qui plane sur lui, mais aussi celle qu'il porte en lui. Ce n'est toutefois que lorsqu'il fait sa première victime qu'il a véritablement l'impression de faire partie du groupe : « Regardez-la. Alors ça y est ? je suis un dur ? Je fais peur à l'ennemi ? J'suis un *tueur* ? Un vrai baroudeur ? » (LM : 147). Comme preuve de son exploit, le jeune homme dépouille la victime de son arme et de son ceinturon et se fait prendre en photo avec son cadavre (LM : 149-150). On retrouve le même type de parcours dans *La Peur*, alors que Dartemont sera progressivement appelé à découvrir la mort lors de ses déambulations dans les tranchées. Nous y reviendrons un peu plus tard. Contentons-nous pour l'instant de mentionner que le jeune homme relève que la proximité avec la mort distingue les combattants des non-combattants, elle devient le symbole ou, plutôt, la marque de l'expérience. Ainsi, après avoir découvert ses premiers cadavres, Dartemont affirme : « j'étais fier de ma trouvaille de l'après-midi et de penser qu'en une journée de front j'avais déjà découvert une chose que les gens de l'arrière ne pouvaient imaginer » (LP : 67).

Tout indique que l'on assiste ici à la formation, voire à l'éducation guerrière des hommes nouvellement arrivés sur le front. En ce sens, les romans écrits par les vétérans s'inscrivent, dans une certaine mesure, dans la tradition du roman de formation. Le roman de formation ou *bildungsroman* est apparu en Allemagne au XVIII^e siècle avant d'être popularisé dans l'ensemble des pays européens. Ce genre littéraire, tributaire de la pensée des Lumières, repose bien entendu sur le rationalisme, mais aussi sur un empirisme de fait. Rappelons que, pour les Lumières, « l'expérience constitue le fondement de toute connaissance et que c'est précisément à partir de sensations réellement éprouvées que le sujet peut, selon eux, former son jugement et exercer sa faculté de raisonner⁷⁵⁶ ». Ainsi, le roman de formation s'emploierait-il à représenter « la formation de soi par soi⁷⁵⁷ ».

⁷⁵⁶ Florence Bancaud-Maënen, *Le roman de formation au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, Éditions Nathan, 1998, p. 23.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 34.

Selon Florence Bancaud-Maënen, le *bildungsroman* repose sur trois postulats : premièrement, « chaque homme constitue une individualité irréductible, un caractère » ; deuxièmement, « les facteurs extérieurs et les expériences de la vie déterminent le développement du sujet » ; et, finalement, « un effort continu est nécessaire pour que chaque personnalité puisse prendre conscience de son identité et advenir véritablement à elle-même⁷⁵⁸ ».

Tout comme le héros des romans de formation, les personnages des romans étudiés ne sont pas de simples témoins passifs des événements. En fait, leur personnalité et leur identité sont façonnées par les événements auxquels ils sont confrontés. Les auteurs donnent à voir les transformations psychologiques et morales des personnages. Toutefois, comme le rappelle Bancaud-Maënen : « La formation de l'individu n'est [...] jamais une fin en soi. Son but ultime est en effet d'humaniser la société en transmettant à son entourage les leçons acquises de l'expérience et en le faisant bénéficier de la maturité et la sagesse acquises⁷⁵⁹ ». À travers la formation des personnages, les auteurs tentent de former les lecteurs ; le but est ici que les lecteurs tirent de la fiction, non seulement des leçons de vie, mais aussi un certain savoir. En fait, les représentations des différentes dimensions de l'expérience témoignent d'une volonté d'éduquer le lectorat, ce qui n'est pas sans rappeler les visées éducatives du mouvement combattant français de l'entre-deux-guerres. En donnant à voir la formation des combattants au front et leur transformation au gré des événements, les écrivains-vétérans tentent de démontrer comment les combattants et vétérans ont atteint la maturité à travers une expérience déshumanisante, et ce, au prix de grandes souffrances.

Si, tout comme dans le roman d'apprentissage, l'expérience permet au héros des romans écrits par des vétérans de se transformer, on ne peut cependant simplement parler de façonnage ou de modelage. Les termes paraissent ici un peu faibles. Il serait plus juste de parler de marquage ou de déstructuration. En aucun cas, les écrivains-vétérans ne présentent des personnages qui développent leurs potentialités au contact des événements : leur apprentissage semble ne se faire qu'à travers la souffrance et leur apporter la désillusion. Les événements plongent plutôt les personnages au cœur d'une véritable crise morale, leurs

⁷⁵⁸ *Idem.*

⁷⁵⁹ *Idem.*

actions ne résultant pas de leur libre arbitre, mais de l'influence de facteurs extérieurs. Plutôt que d'améliorer leur potentialité au contact du monde, ils sont appelés à faire l'expérience de la soumission et de l'humiliation, de même qu'à découvrir ce qui se cache de plus sombre au plus profond de l'Homme ou, plus précisément, au plus profond d'eux-mêmes.

Depuis toujours, les garçons ont affronté des rites de toutes sortes afin de se rendre dignes d'intégrer différents milieux. Parce que la guerre, par ses limites extrêmes, « exige l'utilisation la plus complète de toutes les facultés humaines, physiques, affectives et intellectuelles, elle offre [aux jeunes hommes] l'occasion unique de déployer pleinement [leur] personnalité⁷⁶⁰ », rappelle Martin Van Creveld. Elle s'avère donc le lieu initiatique par excellence. « En fait, le but de l'initiation étant [habituellement] de réduire ou de supprimer la substance femelle des garçons⁷⁶¹ », comme l'écrit Van Creveld, il n'est pas surprenant de constater l'attraction que la guerre opère sur eux. Pourtant, l'histoire en a souvent donné la preuve : prouver sa virilité en participant à la guerre comporte son lot de dangers. Les vétérans du XX^e siècle décrivent d'ailleurs la guerre comme une femelle vorace. « Maudite garce de guerre », peut-on lire dans la traduction d'*À l'Ouest rien de nouveau* (AORN: 161). Le traducteur de *L'initiation d'un homme : 1917*, reprend sensiblement la même expression : « sacrée garce de guerre » (IH : 101), déclare l'un des personnages du roman. Pierre Drieu La Rochelle se fait quant à lui plus explicite :

Quelle immense femelle, possédée d'un aveu cynique, obscène, hystérique, délirant, s'était formée, au revers de Thiaumont, au creux de Fleury, de toutes nos peurs d'hommes accroupis, prosternés, vautreés, incrustés dans la terre gelée, fermentant dans nos sueurs, nos fanges, nos saignements. Comme cette femelle avait gémi et hurlé (CC: 152).

En cette époque où le corps est confronté à la machine, où les combattants sont « [d]évirilisés et dévalorisés par les conditions matérielles de la guerre industrielle qui les obligent à se terrer et à subir⁷⁶² », on ne s'étonnera pas que, dans l'esprit de nos romanciers, la guerre

⁷⁶⁰ Martin Van Creveld, *Les femmes et la guerre*, op. cit., p. 182.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 189.

⁷⁶² Jean-Yves La Naour, « Épouses, marraines et prostituées : le repos du guerrier, entre service social et condamnation morale », in Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *Combats de femmes (1914-1918)*, Paris, Éditions Autrement, 2014, p. 72.

moderne incarne, la femme ultime, la castratrice par excellence, voire le grand *vagina dentata* qui broie et déchiquette inévitablement la virilité de millions d'hommes. Comme nous le verrons, Jean-Jules Richard est sans aucun doute l'écrivain-vétéran qui a le plus développé la métaphore de la guerre-femelle.

Les écrivains-vétérans établissent que, dans un premier temps, les combattants découvrent les réalités du combat à travers les sensations corporelles, l'expérience de la guerre s'avérant d'abord être une expérience physique. Rappelons d'ailleurs que Dori Laub a établi que les souvenirs traumatiques refont habituellement surface à travers « les marques de sensations visuelles, auditives, olfactives, kinesthésiques et physiques⁷⁶³ ». Ces souvenirs n'ont toutefois aucune cohésion narrative et demeurent fragmentaires tant et aussi longtemps qu'il n'y a pas de mise en récit des événements par le sujet, ce à quoi s'adonnent précisément les écrivains-vétérans. Il n'est donc pas surprenant que ces derniers accordent une si grande importance à la description des sensations corporelles qui témoignent avec force de la marque du trauma. Ils s'affairent à montrer à quel point tous les sens des combattants sont continuellement sollicités lors des combats, en employant parfois un vocabulaire d'une surprenante sensualité. L'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher, le goûter, permettent de traduire l'agression constante à laquelle les combattants sont soumis. Toutefois, nous le verrons, sous la plume de nos auteurs, cette agression n'est pas sans rappeler l'acte charnel.

C'est par le biais des sens que la guerre est d'abord découverte par les combattants dans l'ensemble des romans. En témoigne, notamment, le premier chapitre de *Neuf jours de haine* dans lequel Jean-Jules Richard relate le débarquement de Normandie. L'auteur multiplie les représentations des manifestations sensorielles de la guerre et de leurs effets sur les hommes d'un régiment canadien. Avant même qu'ils ne quittent la péniche de débarquement, tout ce qui se présente à eux n'est que destruction et emportement : « Frisé a le cou fatigué d'osciller. Mais rien ne peut lui faire baisser les yeux, ni le nez, ni les oreilles. La vue des boules rouges du feu antiaérien, la senteur d'oxygène brûlé. La symphonie des détonations, des arcs, des explosions l'absorbe » (NJH : 9). Tout n'est que vacarme et chaos qui accablent le corps et l'âme : « Le bruit assourdit. Le bruit engourdit les tempes. Le bruit heurte. La tension tyrannise. La vie animale s'immobilise, s'étonne, s'efforce à des mouvements »

⁷⁶³ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 113.

(NJH : 10). Un peu plus loin, l'auteur relate le spectacle qui se dévoile aux hommes lorsque les portes des péniches de débarquement sont ouvertes :

C'est comme un rideau levé sur une tragédie. Les détails de l'opération apparaissent. Le tumulte augmente. Ceux du fond voient la scène à travers les casques. Quelques casques empêchent de voir. On a la tentation de demander de les enlever. La scène est un ballet sauvage, une danse tourmentée. La danse frémit. Les décors aux angles aigus chancellent et surgissent. C'est le levier déclenchant le vertige des systèmes organisés. L'émoi s'emprisonne dans des ferrures hermétiques. On endure le vertige. Le vertige des choses ventouse l'atmosphère. Un obus. On respire mal. Un obus. La palpitation des fractions de seconde confine au mutisme. Un obus, un obus, un obus (NJH : 11).

Richard nous présente donc le baptême du feu comme une levée de rideau derrière lequel se dissimulait la réalité. Les hommes sont plongés dans un théâtre où tout n'est que folie, horreur et agression. On entrevoit déjà que les hommes, confrontés au spectacle de la guerre, en proie à des émotions d'une intensité inouïe, adoptent des comportements d'auto-préservation (apathie et mutisme).

Tout au long de ce chapitre, comme dans tous les passages où l'auteur relate des combats, les sens des hommes sont sollicités à un rythme effréné. Les agressions visuelles, auditives, olfactives, tactiles et, même, gustatives se multiplient. L'auteur en vient même à écrire que « [l]a cinquième dimension s'exhibe avec ces propres phénomènes » (NJH : 92), tentant ainsi de faire comprendre que la guerre et ses manifestations, par leur violence et leur intensité, échappent à tout entendement en troublant la perception. En fait, les descriptions des sensations ressenties par les hommes donnent à voir non seulement la guerre dans sa matérialité, mais aussi (et surtout) l'impact qu'elle exerce sur les combattants, notamment à travers les manifestations de la réaction de stress de combat⁷⁶⁴.

Malgré toutes les douleurs engendrées par la guerre, Jean-Jules Richard déploie tout un lexique d'où se dégage une certaine sensualité, voire un certain érotisme, notamment pour décrire l'agression des machines sur le corps humain. Ainsi, on dit qu'une « explosion roucoule violemment » (NJH : 119), que les fusées « gémissent » (NJH : 275), que les obus sifflent et roucoulent (NJH : 14), que « les bombes dégringolent avec un halètement » (NJH :

⁷⁶⁴ Nous reviendrons sur les représentations de la réaction de stress de combat dans notre huitième chapitre.

85) ou, encore, que l'on entend « le ronronnement de quelque mille moteurs » (NJH : 274) et le chuchotement des antitanks (NJH : 179). On peut aussi dénoter quelques passages où l'auteur établit une analogie plus explicite entre la guerre et la femme, lorsqu'il écrit, par exemple, que « Frisé rit en reniflant l'air chauffé par le frottement des projectiles [car] ça sent la chair de rouquine » (NJH : 97) ; ou encore dans ce passage où le narrateur explique le son que font les balles : « La plupart des balles ordinaires [sont] sans couleur, sans goût. Tout juste sifflantes. Comme les ailes de pigeon. Ceux qu'elles atteignent ne les entendent pas venir. C'est sournois comme l'amour » (NJH : 15). S'orchestre, ici, une grande danse – à la fois lascive et macabre – entre l'homme et la guerre moderne, entre la chair et le fer.

De nombreux passages où les hommes se démènent au cœur de la bataille pour tenter de survivre ne sont pas sans rappeler l'acte sexuel. L'auteur dépeint à plusieurs reprises le double-mouvement de crispation et de détente – double-mouvement qui rappelle inévitablement le coït – dont sont victimes les combattants soumis à un stress intense : « Les oreilles tintent. Les poitrines gonflées craquent. La faculté de penser dévie. La raison de vivre devient abstraite, complexe. Le bruit cesse. Les nerfs se détendent. La répercussion du bruit résonne encore quelques laps de temps dans la cervelle » (NJH : 26) ; « La cadence et l'insistance du son tirent les veines vers le cœur, crispent tous les muscles dans un réflexe. Puis les explosions détendent » (NJH : 29). Les scènes où les hommes, excités par le danger, sentent leur rythme cardiaque s'accélérer et le sang battre dans leurs veines et leurs tempes ne sont pas sans rappeler l'excitation sexuelle (NJH : 29-30).

Le vocabulaire employé par Richard laisse sous-entendre que la guerre exerce une certaine forme d'attraction et de fascination sur les hommes. Mais cette grande séductrice peut s'avérer des plus dangereuses et brûler les ailes de celui qui vient s'y frotter. Les jeunes hommes qui désirent perdre leur pucelage et affirmer leur virilité payent le prix fort. Ainsi dans *Neuf jours de haine*, les combattants sont inévitablement physiquement ou mentalement métamorphosés par l'expérience du feu, de façon temporaire ou permanente. Les symptômes s'avèrent tantôt anodins et passagers – c'est le cas pour les hommes qui sont confrontés à la réaction de stress de combat ou qui subissent des blessures superficielles –, tantôt durables et funestes – notamment dans les cas de mutilations, de mort et de blessures psychiques. Il est à noter que Richard met en scène quelques cas de blessures psychiques. Il fait notamment allusion à des symptômes tels que les cauchemars et les réviviscences). C'est le cas de Frisé,

hanté par des rêves horribles après avoir été témoin de la mort de son frère (NJH : 204 et 210) ou, encore, de Noiraud qui, après avoir vu Martedale brûlé par un lance-flammes, refuse un morceau de viande grésillant et se renferme dans sa mélancolie avec une envie de pleurer (NJH : 334-335).

La mort du jeune Paul, foudroyé par un obus, démontre l'ampleur du danger qui guette les jeunes hommes qui tentent d'intégrer le cercle de combattant. Ce passage témoigne de l'expérience ultime de la guerre : soit, l'expérience qui mène à la mort. Comme le rappelait Georges Duhamel dans une conférence de 1920, seuls les hommes tombés au combat ont vécu l'expérience de la guerre dans son intégralité et en connaissent les « vérités profondes⁷⁶⁵ ». Notons que Richard relate cette ultime expérience en donnant à voir les multiples sensations corporelles ressenties par la victime durant ses derniers instants.

Je sens soudain toutes les parcelles de mon corps. Je sens toute ma peau. Je conçois toute mon anatomie. J'éprouve la sensation que j'ai des muscles sous ma peau. Que j'ai des os sous les muscles. Que j'ai de la moelle dans les os. Que j'ai des veines. Des nerfs. Du sang : blanc et de cellules qui rougissent. Des organes dans la cavité thoracique. Des organes dans le ventre. Des muqueuses. Je me sens tout entier. C'est drôle. Je savais que j'avais tout cela. Mais je ne l'ai jamais tant senti. On ne sent réellement tout son corps que quand il nous fait mal. Ça m'a fait mal. Pas trop. Le choc a eu trop de violence. Ça s'est passé durant un millième de fraction de seconde. Ça s'est fait trop vite. Mes sens ne sont pas organisés pour tant de sensations (NJH : 184).

On peut donc constater que, bien qu'attrayante pour les jeunes hommes qui désirent donner la preuve de leur virilité, la guerre moderne ne manque pas l'occasion de les émasculer (littéralement ou symboliquement) en les réduisant au statut de chose inerte ou rampante :

La bataille est vorace. La danse des bolides bat la mesure. Le bruit sent la poudre. La poudre a soif de sang. Le bruit s'imbibe de sang. Les soldats éperdus cherchent à se défendre. Il faut surtout s'abriter du feu ennemi, violent et aromatisé. Le seul abri : sa propre posture. L'écrasement. L'aplatissement. S'avachir (NJH : 162).

⁷⁶⁵ Georges Duhamel, *Guerre et littérature*, Paris, A. Monnier et Cie., 1920, p. 44-45.

Richard image bien la castration symbolique qui s'opère lorsqu'il relate la pénible avancée des hommes lors des combats :

On avance en épiant la distance, l'espace, les compagnons, son monde particulier. En s'épant soi-même. Ça fait déjà longtemps qu'on avance. Qu'on s'accroupit au moindre doute. Certains s'accroupissent sur un genou, l'autre jambe allongée, en danseur de ballet. D'autres, les genoux écartés, comme des hommes. Les renforts, les cuisses collées, soumis, douteux comme des femmes (NJH : 42).

Ici, la guerre semble littéralement se moquer des hommes. Elle les avilit et les ridiculise à la moindre occasion en leur faisant adopter des comportements qui sont en tous points incompatibles avec les comportements virils. Ramper semble être devenu le lot quotidien des hommes : « Tout le monde désormais va ramper. Ramper comme des couleuvres qu'ils sont devenus. Ramper en se servant de leur instinct pour s'abriter des lois étranges de la cinquième dimension » (NJH : 107). La guerre semble imposer toutes sortes d'humiliations aux hommes. Dans un passage de son roman, Richard relate, entre autres, comment les hommes sont déculottés par le poids de la boue et de l'eau sur leurs vêtements. Ainsi, Noiraud se retrouve-t-il dans une fâcheuse position – fusil sous l'épaule, tentant de remonter ses culottes – inapte à se défendre avec son arme (NJH : 96). Dans un autre passage, Noiraud est fâché de voir un cadavre canadien et un cadavre allemand « couché comme s'ils s'embrassaient » (NJH : 108).

Seules les armes semblent permettre aux hommes de s'opposer au danger qui les guette. La mitraillette devient le symbole parfait de la masculinité se dressant face à la guerre-femelle. Noiraud en vient d'ailleurs à chérir son arme : « Noiraud prend sa *bren* dans ses bras comme une femme. Il l'étudie, l'apprécie. Les traits lui rutilent et lui remontent. La face lui brille. Et sur le métal vaseliné de la mitrailleuse, il griffonne : -I love you » (NJH : 78). Et lorsque, finalement, en signe de confiance, il la prête à Manier, Noiraud regrette amèrement sa décision : « À ce moment, sa *bren* lui manque. Il aurait pleuré » (Richard, 1999 : 267). Sans sa *bren*, Noiraud se sent inutile : « Sa sécurité lui semble précaire sans une *bren* » (Richard, 1999 : 265), rappelle Richard. À plusieurs reprises dans le roman, la *bren* surgit comme un *deus ex machina* et évite le pire aux hommes de la compagnie, se dressant dans toute sa symbolique phallique contre les dangers qui les guettent.

Si Noiraud ne peut se passer de sa *bren* lors des combats, il en vient à développer une véritable dépendance. Il a besoin de sa présence même lorsqu'il se trouve au repos. C'est encore le cas lorsqu'il doit affronter Hilda, une jeune Allemande dans une joute de séduction. Après avoir été pris par Hilda à voler des fraises dans son jardin, Noiraud piétine les fraisiers : « Hilda ne s'effraie pas, suivant sa prévision. Au contraire elle s'avance courroucée, prête au combat. Noiraud sent lui-même l'ardeur de la bataille. Sa bren ? S'il avait sa bren, il la descendrait là, dans le jardin [...] » (Richard, 1999 : 345).

Force est de constater que l'auteur établit une analogie entre la guerre et la jeune femme ; l'une et l'autre altèrent les perceptions et les sensations, l'une et l'autre semblent constituer un réel danger pour le combattant. Après leur rencontre, Hilda et Noiraud se lancent dans une lutte où se mêle la sensualité et la haine : « Il ne peut la descendre avec sa bren, mais il peut la maîtriser avec la sensualité. Des secousses fébriles et chaudes lui roulent dans la peau, dans la gorge. Une sensation de faiblesse dans les doigts. Il lui jette une caresse. Elle la recueille » (Richard, 1999 : 347). Lorsque les deux êtres se retrouvent à bout de force et qu'ils s'abandonnent l'un à l'autre, Noiraud ressent des sensations qui lui semblent familières : « Il a les sens aguichés. Il s'aveugle. Son esprit s'étourdit. C'est la commotion d'un obus. Il est commotionné, à moitié fou » (Richard, 1999 : 346). L'excitation sexuelle de Noiraud rappelle les moments de tensions vécus au front : « Ses muscles et ses cartilages s'affermisssaient. Sa chair se tamponnait sous la pression du velours chaud de son sang. Ses mains enflaient de force. Un frémissement électrique lui mordait l'épiderme. Un frémissement rouge. Les oreilles brûlantes, les lèvres moites » (NJH : 348).

Par-dessus tout, c'est le désir d'établir sa supériorité sur la femme qui anime Noiraud : « Évidemment, elle ne porte pas l'uniforme vert. Mais elle est verte. Rien de plus vert. Cette option de la dominer. De commander. C'est lui le maître. Elle est une vaincue » (NJH : 345). Dominer la femme de l'ennemi est une façon de le soumettre et de « lui démontrer qu'il n'est plus en mesure de protéger même ce qui lui est le plus proche et, du moins suppose-t-on le plus cher⁷⁶⁶ ». Il s'agit là, bien sûr d'une source d'humiliation pour l'homme vaincu. S'appropriier la femme de l'ennemi serait à la fois d'ordre sexuel et symbolique. Il suffit de retourner à l'Antiquité ou au Moyen Âge pour constater que la femme y fut un objet de

⁷⁶⁶ Martin Van Creveld, *Les femmes et la guerre*, op. cit., p. 44-45.

convoitise pour les guerriers désirant démontrer leur force et leur valeur. Dans l'*Iliade*, par exemple, les femmes constituent essentiellement le butin de guerre que les hommes cherchent à se diviser de manière équitable; c'est d'ailleurs la raison du différend entre Agamemnon et Achille ⁷⁶⁷. « Dans l'imaginaire [artistique européen] comme dans la réflexion anthropologique et historique, la femme des origines est la cause et l'enjeu des conflits : les hommes se battent pour obtenir des femmes à épouser ⁷⁶⁸ », rappelle, par ailleurs, l'historienne Sylvie Joye. Et pourtant, les écrivains-vétérans témoignent rarement du désir de s'emparer de la femme de l'Autre, occultant la plupart du temps les violences sexuelles qui ont cours en temps de guerre. Parmi les romans qui nous intéressent, seuls *Neuf jours de haine*, *Le soldat oublié*, *The Big War* et *Au lac des bois* mettent en scène des cas de violences sexuelles. Nous pouvons d'ailleurs nous questionner sur la signification des quelques pages où Noiraud songe à soumettre la jeune Hilda.

Richard offre une partie de la réponse à cette question dans le passage où Noiraud hésite à se rendre à son rendez-vous nocturne avec Hilda parce qu'il croit, de ce fait, trahir ses camarades morts ou blessés au combat. Le narrateur affirme alors que

[Noiraud] devient fou. Son imagination vacille. Cette solitude le détraque. Il ira. Il y va. Il lui faut se distraire. Le hasard a décidé. Même si tous ces cadavres lui barrent la route. Il ira les venger en faisant d'elle une esclave, une victime. Il lui fera l'amour avec de la haine. Il la séduira avec répulsion pour les venger (NJH : 364).

À travers le point de vue de son personnage, Richard parvient à traduire la haine que les combattants ressentent à l'égard de la guerre-femelle. Tout comme la guerre-femelle, Hilda se révèle être, aux yeux de Noiraud, un danger potentiel pour les hommes qui veulent prouver leur virilité en combattant. La soumettre ne lui permettrait-il pas de dominer l'angoisse de castration vécue pendant les combats et, d'une certaine manière, de venger ses camarades des horreurs que la guerre leur a infligées? Dans l'esprit de Noiraud, dominer la femme, c'est

⁷⁶⁷ Homère, *Iliade*, Paris, Gallimard, 2013, p. 33-51.

⁷⁶⁸ Sylvie Joye, « La femme comme butin de guerre à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge », in Marion Trévisi et Philippe Nivet (dir.), *Les femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Paris, Éditions Économica, 2010, p. 94.

dominer la guerre, ou plus exactement se réapproprier sa virilité à travers le corps de la femme. Notons toutefois que Noiraud ne parvient pas à ses fins et qu'il est piégé par la jeune femme qui lui tend une embuscade avec des résistants allemands. Qui plus est, trompé par son ami Frisé, il est accusé injustement de viol et d'agressions multiples, ce qui lui vaut d'être déshonoré et emprisonné. En d'autres mots, il se voit non seulement symboliquement castré par la jeune femme, mais aussi par la machine militaire. À ce sujet, Richard écrit :

McDeen avait dit, avait affirmé que l'armée est plus forte que l'individu. McDeen avait bien raison. L'armée détruit ses recrues et les façonne en automates incapables d'originalité. L'armée est une maladie. Une névrose qui porte à tuer son semblable. Ou à l'annuler si elle ne parvient pas à le tuer (NJH : 378).

En élaborant la métaphore de la guerre-femelle, les romanciers parviennent donc à imager l'inimaginable, à saisir l'insaisissable. En empruntant à l'image romantique de la femme castratrice, ils parviennent à formuler les souffrances auxquelles les hommes sont soumis, ainsi que leurs irréversibles métamorphoses. Bref, la métaphore assure la médiation de l'expérience du combat, laquelle vient avec son lot de souffrances physiques et psychiques.

5.5.3 L'homme face à la machine

Comme nous le mentionnions un peu plus haut, les écrivains-vétérans cherchent à rendre compte des effets des armes de guerre modernes sur les pratiques et les comportements des combattants. Ils insistent tout particulièrement sur la manière dont les bombardements marquent leur expérience. Gabriel Chevallier, par exemple, témoigne de la perte de contrôle des hommes rongés par la peur sous les bombardements ennemis :

Les hommes [...] ne furent plus qu'un gibier traqué, des animaux sans dignité dont la carcasse n'agissait que par l'instinct. Je vis mes camarades pâles, les yeux fous, se bousculer et s'amonceler pour ne pas être frappés seuls, secoués comme des pantins par les sursauts de la peur, étreignant le sol et s'y enfouissant le visage (LP : 73).

Ici encore, on compare les hommes à des animaux, à du gibier, ou à des pantins, personnages de bois dont, notons-le, le moindre mouvement dépend d'une force supérieure.

Cette animalisation/chosification des hommes laisse entendre que les réflexes de survie peuvent être perçus comme une perte de contrôle ou un retour aux instincts primitifs. Tout semble ici échapper à la raison et à la volonté ; tout semble se faire par automatisme. Le personnage principal du roman, Dartemont, en vient à affirmer que « la grande occupation de la guerre, la seule qui compte », c'est la peur (LP : 154). Au moment de son hospitalisation, il confit d'ailleurs à son infirmière que la peur « est la répulsion de notre corps, devant ce pour quoi il n'est pas fait » (LP : 160). Le dégoût ressenti par son interlocutrice face à ses propos démontre à quel point le modèle héroïque et ses implications sont profondément ancrés dans l'imaginaire populaire. À la logique de l'arrière, alimentée par la tradition épique et la culture de guerre, s'oppose la logique des combattants pour qui l'essentiel est de sauver leur peau. « L'avant et l'arrière, je m'en rends compte, ne peuvent pas se comprendre » (LP : 158), affirme-t-il, avant d'ajouter : « Je vous assure qu'aucun des hommes que j'ai vu tomber autour de moi n'est mort en pensant à la patrie, avec la satisfaction du devoir accompli » (LP : 159).

Erich Maria Remarque insiste lui aussi sur la façon dont les bombardements éveillent les instincts primitifs des combattants. Le narrateur de son roman affirme :

Une partie de notre être, au premier grondement des obus, s'est brusquement vue ramenée à des milliers d'années en arrière. C'est l'instinct de la bête qui s'éveille en nous, qui nous guide et nous protège. Il n'est pas conscient, il est beaucoup plus rapide, beaucoup plus sûr et infaillible que la conscience claire ; on ne peut pas expliquer ce phénomène (AORN : 53).

Puis il ajoute, un peu plus loin : « Quand nous partons, nous ne sommes que de vulgaires soldats, maussades ou de bonne humeur et, quand nous arrivons dans la zone où commence le front, nous sommes devenus des hommes-bêtes » (AORN : 54). Remarque parvient ainsi à établir que la survie des combattants dépend de la peur viscérale qui les anime et non pas d'une maîtrise quelconque.

L'instinct de survie est encore éveillé par d'autres dangers. Dans *Le Merdier*, Gustav Hasford rappelle, par exemple, comment les tirs de mortiers confrontent les hommes à leurs peurs : « Au fond de notre grotte humide en sacs de sable, nous nous blottissons les uns

contre les autres, trempés, accablés par l'opacité de la nuit, impuissants comme des hommes des cavernes qui se cacheraient d'un monstre » (LM : 92). Ici aussi, il y a régression des hommes.

Guy Sajer renchérit :

Il est difficile d'essayer de se souvenir de moments où, précisément, rien n'est réfléchi, rien n'est prévu ni compris. Dans ces moments où il n'y a plus sous l'acier du casque qu'une tête incroyablement vide avec simplement des yeux qui ne traduisent rien de plus que ceux d'un animal aux prises avec un danger qui met sa vie en péril (SO : 224).

Il est frappant de constater combien le « discours vétéran » combine les avancées techniques et technologiques de la guerre et la régression animale. Le progrès scientifique, en contraignant l'homme à l'impuissance et en éveillant son instinct de conservation, permet une prise de conscience. Les moments de bombardements, par exemple, agissent comme de puissants agents révélateurs qui confrontent les hommes à leurs propres faiblesses.

Quand nous entendions les départs [des tirs d'artillerie], nous formions contre la terre un honteux amas de corps pantelants, qui attendaient la détente des explosions pour lâcher leur souffle, dénouer leurs entrailles et bondir plus loin [...] J'étais furieux qu'on nous contraignît à une telle posture, et, plusieurs fois, je ne "saluai" pas les obus (LP : 72).

On insiste sur les réactions physiques des combattants sous les bombardements en les dépeignant comme des hommes diminués, frappés de panique, se serrant les uns contre les autres, priant, hurlant, gémissant ou sanglotant : « Ceux qui n'étaient pas muets d'effroi, hurlaient comme des possédés : – Nous sommes foutus ! – Maman, c'est moi ! – Non, non ! – Nous allons être ensevelis vivants ! – À moi ! Mais aucune supplication ne pouvait mettre fin à l'enfer qui dura, dura un temps indéterminable » (SO : 234). Il est courant de rencontrer des personnages souillés de leurs urines ou de leurs excréments. Jean-Jules Richard, par exemple, rappelle que certains hommes ont « la culotte mouillée de gloire » (NJH : 203). Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, Remarque met en scène une jeune recrue qui, pendant son baptême du feu, souille son pantalon : « Avec précaution, il dirige sa main derrière lui et me regarde douloureusement ; je comprends aussitôt : la colique de feu [...] "Il n'y a pas à en avoir

honte. Déjà d'autres gaillards que toi s'en sont mis plein les culottes lorsqu'ils ont reçu le baptême du feu" » (AORN : 59). Certains personnages perdent tout simplement momentanément le contrôle, voire, la raison. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, il en va ainsi d'une jeune recrue qui, affolée, tente en plein bombardement de quitter l'abri où il se trouve. Le narrateur affirme alors que le jeune homme affiche « cet éclat trouble qu'ont les chiens enragés », «[qu'] il n'écoute rien et donne des coups autour de lui : [qu'] il bave et vocifère des paroles qui n'ont pas de sens et dont il mange la moitié » (AORN : 99). À bout de ressources, ses frères d'armes n'ont d'autre choix que de l'assommer et de le ligoter : « [il] paraît vraiment être devenu fou. Si on le lâche, il donne de la tête contre le mur, comme un bouc » (AORN : 101). Même son de cloche dans *Le soldat oublié* ; Guy Sajer y montre de jeunes combattants qui creusent le sol gelé avec leurs ongles pour chercher à s'abriter, se bouchant les oreilles de terre pour ne plus entendre le vacarme des tirs et des explosions (SO : 247) ou perdant connaissance sous l'intensité des bombardements (SO : 236).

Dans *La Peur*, Chevallier insiste sur la façon dont les bombardements érodent l'estime des combattants : d'abord, en les contraignant à l'inertie, puis en leur faisant prendre conscience de leur propre vulnérabilité corporelle et de leur impuissance. Alors qu'il est prisonnier de sa cagna lors d'un bombardement, le jeune Dartemont déclare :

J'ai roulé au fond du gouffre de moi-même, au fond des oubliettes où se cache le plus secret de l'âme, et c'est un cloaque immonde, une ténèbre gluante. Voilà ce que j'étais sans le savoir, ce que je suis : un type qui a peur, une peur insurmontable, une peur à implorer, qui l'écrase. Il faudrait, pour que je sorte, qu'on me chasse avec des coups. Mais j'accepterais, je crois, de mourir ici pour qu'on ne m'oblige pas à monter les marches... J'ai peur au point de ne plus tenir à la vie (LP : 293).

Puis il ajoute un peu plus loin :

J'ai honte de cette bête malade, de cette bête vautre que je suis devenu, mais tous les ressorts sont brisés. J'ai une peur abjecte. C'est à me cracher dessus [...] La mort serait préférable à ce dégradant supplice... Oui, si cela devait durer encore longtemps, j'aimerais mieux mourir (LP : 294).

Le jeune homme est ici confronté à une dégradation morale ; il est conscient de la façon dont il devrait agir pour se conduire en héros, mais l'armement moderne le réduit à une humanité

rampante. Même s'il n'est pas atteint dans son intégrité corporelle, il est victime, en quelque sorte, de la déflagration des obus parce qu'il est blessé dans son intégrité morale. Vouloir et pouvoir ne semblent plus aller de paire.

Dans *À propos de courage*, le narrateur évoque comment les bombardements permettent d'entrevoir ce qu'il y a de plus viscéral chez l'humain. Il mentionne comment, après avoir adopté une posture honteuse avec tous les comportements que celle-ci implique⁷⁶⁹, les hommes transis de honte tentent de faire oublier leur comportement en affichant une attitude virile (PC : 32). Il laisse entendre que les zones de pilonnage font basculer les hommes dans un autre monde. Un monde où la logique est tout autre, et où les hommes sont, d'une certaine manière, déstructurés. Ainsi décrit-il de quelle manière le monde reprend sa vieille logique et se restructure progressivement après un bombardement. Les hommes adoptent alors des comportements de toutes sortes : « Certains se comportaient avec une sorte de résignation désenchantée, d'autres avec orgueil ou bien une stricte discipline militaire, ou avec bonne humeur, ou avec un zèle macho » (PC : 32). Le narrateur démontre ainsi de quelle façon les nouveaux armements contribuent à humilier les combattants et à les déshonorer en les faisant basculer dans un monde dans lequel ils n'ont plus aucune emprise sur leur destinée.

Les scènes de bombardement permettent aussi aux auteurs de révéler le caractère anonyme et dépersonnalisant de la guerre. Dans *La ligne rouge*, James Jones ne manque pas l'occasion de mentionner de quelles manières les combattants sont appelés à tuer de façon mécanique, voire automatique. On ne peut parler ici de duel ou de confrontation. La haine de l'ennemi et le courage n'ont rien à y voir. On déclenche seulement des machines destinées à tuer un ennemi que l'on n'a jamais vu et que l'on ne verra jamais. En fait, Jones met à l'avant le désengagement moral et le caractère anonyme du combat qui découlent de la distance imposée par l'utilisation de nouvelles armes ultras performantes. On ne s'attaque pas à un individu à proprement parler, mais plutôt à une masse d'individus : « Toute l'entreprise était trop vaste, trop compliquée, trop technique pour qu'un individu y ait sa place. N'importaient que les collections d'individus, les masses humaines, les nombres d'hommes » (LR : 288),

⁷⁶⁹ « [...] il y avait des moments de panique, où ils hurlaient ou voulaient hurler mais n'y arrivaient pas, où ils grimaçaient et gémissaient, et se couvraient la tête en disant mon Dieu et se roulaient par terre et tiraient à l'aveuglette et se mettaient à plat ventre et sanglotaient et suppliaient que le bruit s'arrête et se déchaînaient et faisaient des promesses stupides à eux-mêmes et à Dieu et à leur mère et à leur père, souhaitant seulement ne pas mourir » (PC : 31-32).

affirme le narrateur. Puis il ajoute : « C'était ça la guerre ? Il n'y avait pas de suprême épreuve de force, pas d'actions d'éclat, pas de combat héroïque sabre au clair, pas de cris de guerre de Vikings, pas de tir précis. Il y avait que des nombres, des chiffres. Il était tué pour des chiffres » (314).

Dans son essai *La Haine*, le philosophe Günther Anders rappelle que les combattants modernes sont employés comme des ouvriers destinés à produire des cadavres. Selon lui, ceux-ci ne servent plus qu'à déclencher des appareillages techniques détruisant des ennemis à une distance de plus en plus considérable. Ce mode de confrontation a tôt fait de dépouiller les combattants de toute motivation et de toute émotion pouvant guider leurs actions⁷⁷⁰. Dans de telles conditions, ils ne sont plus appelés à combattre des ennemis tangibles, mais bien à anéantir des abstractions, ce qui les expose à de graves dilemmes moraux.

L'ennemi réel – qu'il tienne le rôle de proie ou de prédateur – est d'ailleurs assez rarement représenté. La plupart du temps, on insiste plutôt sur l'idée que s'en font les personnages. Leur conception de l'ennemi est inévitablement marquée par la culture de guerre ; il s'en voit, par conséquent, la plupart du temps diabolisé. Cependant, ces conceptions ne résistent pas longtemps lorsque les hommes sont confrontés les uns aux autres. L'ennemi demeure bien souvent invisible et anonyme parce que l'armement moderne empêche la confrontation d'homme à homme et oblige le combattant à se dissimuler pour assurer sa survie : ce qui est d'autant plus vrai dans les cas de guerre asymétrique et de guérilla comme au Vietnam⁷⁷¹.

Jones indique très clairement comment l'utilisation de l'armement moderne contribue à alimenter le caractère anonyme et dépersonnalisant de la guerre dans l'épisode où il décrit la mort du soldat Jacques :

Pourquoi lui, John Jacques, matricule tant, avait été choisi entre tous pour subir ce sort-là. Quelque part, un inconnu avait glissé un étui de métal dans un tube, sans trop savoir où il retomberait, sans même savoir où il voulait qu'il atterrisse. L'obus était monté et retombé. Et où était-il retombé? Sur John Jacques, matricule tant [...] Pourquoi? Pourquoi lui? Aucun ennemi n'avait braqué quoi que ce soit contre John Jacques, matricule tant. Aucun ennemi ne

⁷⁷⁰ Günther Anders, *La Haine*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2009, p. 57-98.

⁷⁷¹ Nous reviendrons sur les représentations de l'ennemi dans notre prochain chapitre.

connaissait seulement l'existence de John Jacques, matricule tant. Pas plus que lui-même ne connaissait le nom, le caractère et la personnalité du Japonais qui avait glissé l'obus dans le tube. Alors pourquoi? Pourquoi lui? Pourquoi John Jacques, matricule tant? Pourquoi pas quelqu'un d'autre ? Pourquoi pas un de ses potes? Et maintenant, c'était fait. Bientôt il serait mort (264).

Jones relève ici un des grands malheurs des combattants modernes : dans cette guerre industrialisée, dans cette guerre de masse, le sort du combattant ne semble plus dépendre que du hasard. La mort peut advenir à tout moment. On peut être frappé sans raison, sans en avoir conscience, sans avoir été choisi comme cible, sans même être engagé dans un véritable combat. Ni la volonté, ni le courage, ni la force et l'agilité ne peuvent y changer quoi que ce soit.

5.5.4 Le corps mutilé

La létalité des nouveaux armements et les avancées médicales qui ont marqué le siècle dernier confrontent les hommes à la hantise de la blessure et de la mort. La peur d'être mutilé, de voir leur corps déchiqueté par les éclats d'obus et de mortier, les tirs de mitrailleuses ou la déflagration d'une mine, s'avère être l'une des principales préoccupations des combattants de la guerre moderne. Rappelons, en guise d'exemple, que l'artillerie fut à elle seule responsable du trois quarts des blessures enregistrées dans les armées occidentales durant le premier conflit mondial⁷⁷². Il devient donc pratiquement impossible pour les soldats d'ignorer le danger potentiel qui plane sur leur tête.

Les écrivains-vétérans n'ont de cesse de décrire les mutilations dont les hommes sont victimes. Celles-ci se déclinent principalement à travers trois figures : d'abord celle de la charogne ou du macchabée, figure par excellence de l'anonymat à laquelle cette grande usine de la mort condamne tant d'hommes ; ensuite, l'homme à l'agonie, qui incarne la souffrance des combattants ; et, finalement, le mutilé, l'homme réduit, atteint dans sa masculinité, enfermé dans les hôpitaux ou ostracisé par sa collectivité, qui devient le symbole même de la

⁷⁷² Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 308.

violence à laquelle les hommes ont été confrontés – violence physique, certes, mais aussi politique⁷⁷³.

Contentons-nous pour l'instant de rappeler que les représentations des violences subies par le corps s'accumulent et se superposent l'une à l'autre dans le but de marquer l'imagination du lecteur pour qui l'expérience de la guerre n'est qu'abstraction⁷⁷⁴. Cependant, il nous semble que les écrivains-vétérans ne s'appliquent plus simplement à dresser un portrait réaliste de la guerre en relevant son caractère factuel, mais qu'ils s'emploient aussi à décrire l'aspect psychologique et sensible de l'expérience. Nous ne pouvons en douter, ceux-ci sont portés par la volonté de traduire le caractère horrifiant de la guerre. Toutefois, nous pouvons nous questionner quant à la visée et la portée d'un tel geste. Nous avons vu un peu plus tôt que le discours du mouvement combattant français de l'entre-deux-guerres s'est employé à tout mettre en œuvre pour dégoûter les hommes de la guerre en donnant à voir sa cruelle réalité. La posture pacifiste, nous rappelle Pierre Shoentjes, « repose sur la conviction que, lorsque le public sera renseigné avec précision sur la réalité macabre des tranchées et sur l'horreur des combats, les hommes se détourneront à jamais de l'activité guerrière⁷⁷⁵ ». Pourtant, aucun des romans étudiés ne témoigne clairement de cette volonté. S'il est vrai que les écrivains-vétérans sont animés par le désir d'éduquer les masses sur les réalités de la guerre moderne et de mettre à jour les mensonges perpétrés par les discours officiels et la tradition épique, il serait néanmoins réducteur de réduire leurs ouvrages à leur supposée dimension pacifiste. Certes, les représentations de l'horreur perçue et vécue y tiennent un rôle primordial. Mais elles ne sont pas simplement utilisées dans le but de dégoûter le lecteur. Nous croyons plutôt qu'elles visent à témoigner du caractère horrible de l'expérience vécue par les combattants. Les écrivains-vétérans tentent de mettre au jour l'effroi ressenti par les combattants et cherchent à traduire l'effet d'une telle expérience sur la psyché des combattants. Leur volonté de mettre en lumière l'aspect sensible et psychologique de l'expérience semble l'emporter sur la volonté de dégoûter le lecteur par l'usage du macabre,

⁷⁷³ Nous reviendrons sur la figure du mutilé dans notre septième chapitre.

⁷⁷⁴ Voir : Pierre Shoentjes, « Une littérature au jus de cadavre. Modes de représentations de l'horreur dans les fictions de la Grande Guerre », in Caroline De Mulder et Pierre Schoentjes (dir.), *À la baïonnette ou au scalpel : comment l'horreur s'écrit*, Genève, Librairie Droz, 2009, p. 120.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 112.

du sanguinolent et du sensationnel. On peut donc dire qu'il y a une volonté d'établir le sensible par la description du factuel. Shoentjes a déjà relevé que la fiction permet « de dépasser le regard de l'individu isolé » en multipliant les scènes d'horreur, ce qui permet aux écrivains-vétérans de témoigner non pas de la vérité, mais plutôt de l'authentique⁷⁷⁶. Ce procédé démontre, à n'en pas douter, la volonté des écrivains de traduire l'intensité de l'expérience extrême à laquelle ils ont été confrontés, et ce, malgré son caractère inintelligible et, par le fait même, incommunicable.

Ainsi, les représentations du mourant, du macchabée et de la charogne sont-elles omniprésentes. On n'hésite pas à rendre compte du détail, à mettre sous les yeux. Les corps ravagés sont d'ailleurs souvent dépeints dans de courtes hypotyposes où les hommes semblent sidérés par le spectacle de la mort qu'ils découvrent comme un troublant tableau. Rappelons que l'hypotypose est une figure de style qui vise à représenter une scène de façon réaliste, marquante et imagée. Il s'agit de saisir le lecteur en mettant sous ses yeux ce qu'on veut lui faire voir. Dans son article *L'hypotypose : un essai de définition formelle*, Yves Le Bozec précise que pour qu'il y ait hypotypose, le narrateur et les marques de subjectivité doivent disparaître au même titre que toute expression de sentiment. Selon lui, l'hypotypose « implique de supprimer du discours toute apparence de médiation du locuteur entre l'objet de la description et l'allocuteur⁷⁷⁷ ». Il y aurait donc « neutralisation du sujet parlant au profit de l'objet qui devient alors le seul sujet actif et entraîne conséquemment une passivation du sujet regardant : "dérobée au monde, l'évidence sensible est transférée à la présence réelle"⁷⁷⁸ ». Il s'agit, en d'autres mots, de créer un effet de sidération en dressant une peinture parlante. Par exemple, dans une scène saisissante de réalisme, le narrateur de *Nous étions des hommes* décrit ce que voit l'adjudant Tozer sidéré devant son camarade sans vie :

ce n'était pas un spectacle agréable ; ses lèvres s'écartèrent, découvrant ses dents : une répulsion pleine de compassion s'empara de lui. Bourne était assis, la nuque en arrière, le visage maculé de boue, le sang se coagulant en gros bouillons autour de la bouche et sur le menton, tandis que deux yeux vitreux

⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 120.

⁷⁷⁷ Yves Le Bozec, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'information grammaticale*, no 92, 2002, p. 5.

⁷⁷⁸ *Idem.*

fixaient la lune. Tozer s'éloigna, acceptant froidement la réalité (NEDH : 336-337).

Il convient ici de nuancer ce que Le Bozec identifie comme l'un des traits caractéristiques de l'hypotypose – soit la neutralisation – puisque le sujet parlant n'est habituellement neutralisé que très brièvement et que l'expression de sa sensibilité prend rapidement le dessus sur la description. Alors que le sujet de l'expérience (le combattant) est submergé par la sensation contradictoire de répulsion/attraction, le sujet de l'énonciation (le vétéran-narrateur) est neutralisé par l'objet qu'il décrit.

Chaque roman instaure avec force la première rencontre du combattant avec la mort dans ce que nous pourrions qualifier de « scène primitive » autour de laquelle s'orchestre son rapport à l'expérience et, plus précisément, à la mort éventuelle. À chaque fois, cette rencontre exerce un effet de sidération sur l'individu qui ressent à la fois attraction et répulsion. Dans *La ligne rouge*, le narrateur affirme que les hommes de la compagnie Charlie ressentirent une certaine « honte de l'excitation nerveuse qui les poussait à regarder » en contemplant la chemise souillée d'un blessé découverte au milieu de la jungle (LR : 91). Ceux-ci sont alors amenés à penser à l'éventualité de leur propre mort : « Il y avait dans toutes ces voix une curieuse nuance d'excitation sexuelle, de sexualité morbide – comme s'ils étaient tous des voyeurs derrière une glace sans tain dans un cagibi de bordel ; comme si en regardant ouvertement cette preuve tangible de la souffrance et de la peur d'un inconnu, il le sodomisait involontairement » (LR : 91). Comme nous l'avons observé un peu plus haut, les écrivains-vétérans n'hésitent pas à user de la métaphore de la guerre-femelle pour traduire leur expérience. Jones met ici en scène le double mouvement (attraction-répulsion) qui anime les combattants. D'une part, ils ressentent une abjection envers ces corps qui leur rappellent l'épée de Damoclès qui pend au-dessus de leur tête et, d'autre part, ils ressentent l'excitation d'être toujours vivants, d'avoir su, jusque-là, dominer la guerre et la mort.

La plupart du temps, les combattants ressentent toutefois de la répulsion face au corps mutilé de leurs semblables. Le narrateur de *Nous étions des hommes* observe :

La mort, bien sûr, tout comme la chasteté, n'admet pas de degrés : un homme est mort ou il ne l'est pas, et il l'est de quelque façon que ce soit ; mais le spectacle d'un homme démantelé et éviscéré est infiniment plus horrible et révoltant que celui d'un homme tué par balles. Ces faits suscitent une souffrance indirecte en

raison de la compassion que les hommes éprouvent les uns envers les autres (NÉDH : 40).

Le narrateur rappelle ici de quelle façon les hommes s'identifient inévitablement aux corps mutilés. Ils y perçoivent une éventualité à laquelle ils seront possiblement confrontés. « Puis on oublie rapidement. L'esprit se détourne, tout comme les yeux. En détresse, il crie : " C'est moi ! ", puis se ressaisit : "Non, ce n'est pas moi. Je finirai pas comme ça " » (NÉDH : 40). Du même coup, il souligne de quelle façon les combattants apprennent à vivre au quotidien avec la mort, faisant mine de l'ignorer malgré sa proximité, quand ils ne s'en moquent pas tout simplement.

Dans un cas comme dans l'autre, plongés dans un état de fascination, les combattants réalisent les véritables effets de la guerre. Ils sont confrontés à l'homme réduit à son caractère anonyme, à l'inconnu (parfois sans visage) abandonné sur le champ de bataille, rendu à la terre, réduit en charpie, livré à la vermine et aux asticots.

Dans *La Peur*, Gabriel Chevallier relève trois scènes primitives qui marquent à jamais le jeune Dartemont. Ces scènes décrivent le passage initiatique du personnage nouvellement déployé sur le théâtre des opérations, à travers des rencontres de plus en plus intimes avec la mort. Chevallier reprend d'ailleurs l'un des principaux procédés utilisés par les écrivains-vétérans pour traduire cette expérience : Dartemont découvre peu à peu le vrai visage de la guerre par le biais de ses sens. En effet, nous l'avons observé, la plupart des héros initiés aux réalités de la guerre découvrent progressivement l'horreur à travers l'ouïe (l'écho des bombardements), l'odorat (l'odeur des corps en putréfaction et des déjections corporelles), le goût (celui de la poudre et de la poussière), la vue (les différentes manifestations de la mort) et le toucher (la proximité avec la mort et les violences subies par le corps). Nouvellement arrivé sur le front, Dartemont fait d'abord la connaissance de la mort par l'intermédiaire de l'odorat. « Ma plus forte impression de cette période, je la dois à ce cadavre que je n'ai pas vu, mais senti », écrit-il (LP : 60). Alors qu'il s'emploie à creuser une tranchée avec ses camarades, il est confronté à la puanteur d'un cadavre percé par leurs pioches et leurs pelles. Cette odeur sème rapidement l'émoi au sein du groupe, rappelant aux hommes la possibilité de leur perte prochaine : « Notre pourriture promise, et peut-être prochaine, communia dans cette pourriture puissante, à son apogée, qui domine l'âme livide et la chasse » (LP : 60). Quelques jours plus tard, après avoir flâné dans les boyaux de communication, Dartemont

découvre deux cadavres allemands en décomposition dans le sous-sol d'une maison en ruine. Il est alors fasciné par l'apparence d'une demi-tête séchée qu'il contemple durant un bon moment. Il décrit d'ailleurs avec beaucoup de détails la façon dont la mort a sculpté ce « masque pathétique, ce masque d'un Beethoven qu'on aurait supplicié » (LP : 67). Faute de ne pouvoir « emporter ce masque que la mort avait modelé, sur lequel son génie fatal avait réalisé une synthèse de la guerre, afin qu'on en fit un moulage qu'on eût distribué aux femmes et aux enthousiastes » (LP : 67), le jeune homme tente d'en faire un croquis. Ce croquis, qu'il conserve depuis ce jour sur lui, ne traduit cependant pas « l'horreur sacrée que lui inspir[a] le modèle » (LP : 67). Ainsi Chevallier parvient-il à souligner le caractère unique et fascinant du traumatisme tout en soulignant les difficultés que rencontre l'individu qui désire partager son expérience. L'image traumatisante hante l'individu avec une précision et une vivacité surprenante sans pour autant s'avérer saisissable, figurable ou traduisible. Par cette description Chevallier n'arrive-t-il pas justement à cerner les difficultés auxquelles se heurtent les écrivains-vétérans qui tentent de témoigner de leur expérience ? Quoi qu'il en soit, Dartemont est de nouveau confronté à la mort quelques jours plus tard. Cette fois, il se retrouve face à un cadavre toujours intact, « un homme de cire, *écrit-il*, étendu sur le dos, qui ouvrait une bouche sans haleine, des yeux sans expression, un homme froid, raidi [...] » (LP : 94). Puisque ce cadavre gît sous des matériaux qui encombrent le passage qu'il lui faut emprunter pour rejoindre la première ligne, Dartemont est contraint de partager une troublante proximité avec celui-ci, passant son visage à quelques centimètres du sien, fixant « son effrayant regard vitreux », touchant accidentellement sa main glacée. « Il me sembla que ce mort, dans ce terrible tête-à-tête qu'il m'imposait, me reprochait sa mort et me menaçait de sa vengeance. Cette impression est l'une des plus horribles que j'ai rapportées du front » (LP : 94). Après avoir senti le souffle de la mort et l'avoir observée sur des corps en putréfaction, la rencontre avec ce mort toujours intacte faisant office de cerbère marque l'entrée de Dartemont dans la vallée de l'ombre de la mort. Celui-ci se retrouve pour la première fois en première ligne, entouré d'une panoplie de corps inanimés. L'initiation de Dartemont semble prendre fin au moment même où le cauchemar débute. L'effroi ressenti au contact des corps mutilés emportés par la mort semble annoncer la peur viscérale avec laquelle le protagoniste sera aux prises tout au long du roman. « Le corps de l'homme mort

est un objet de dégoût insurmontable pour celui qui vit, et ce dégoût est bien la marque de l'anéantissement complet », en vient-il à écrire (LP : 95).

Les écrivains-vétérans relatent couramment la longue descente aux enfers des combattants en décrivant leurs premières rencontres avec la mort. Dans *Le Merdier*, par exemple, Joker raconte avec minutie les événements entourant ces quatre premières rencontres avec la mort. Fait intéressant, il affirme : « Le quatrième cadavre est le dernier dont je me souviens. Après, ils sont tous flous, mêlés dans ma mémoire, un amoncellement sans visage (LM : 161). Notons que les rencontres avec les morts anonymes, qui constituent les scènes primitives, se produisent souvent lors du passage initiatique auquel les combattants sont confrontés lors de leur arrivée au front.

Sous la plume des écrivains-vétérans, le corps mutilé livré à la mort devient le signe d'une mort imminente pour les survivants. Il en va de même des blessés à l'agonie. Les scènes où les frères d'armes mutilés poussent leurs derniers soupirs sont légion dans les romans de guerre des vétérans. Tantôt hommes sans nom, tantôt compagnons du quotidien, les blessés semblent voués à une mort certaine et sont réduits à la souffrance sous le regard médusé des personnages principaux. Ainsi en est-il, dans *À l'Ouest rien de nouveau*, lorsque Paul Baumer et Muller vont visiter l'un de leurs camarades, nouvellement amputé. Le narrateur et personnage principal relève alors que son camarade a une mine épouvantable : « En dessous de la peau, la vie ne bat plus, elle est déjà reléguée aux limites du corps, la mort travaille l'intérieur de l'organisme et elle règne déjà dans les yeux » (AORN : 19). Puis il ajoute : « C'est lui encore et pourtant ce n'est plus lui. Son image est effacée et incertaine, comme une plaque photographique avec laquelle on a fait deux prises (AORN : 19). Les multiples réactions adoptées par les personnages face au corps mutilés expriment non seulement la pitié qu'ils ressentent pour les blessés, mais aussi leur impuissance. Dans un autre passage de son roman, Remarque met en scène deux personnages qui viennent en aide à un blessé. Sachant que celui-ci ne survivra pas plus de deux jours, et ce, dans les pires souffrances, ceux-ci hésitent à abrégés ses souffrances (AORN : 67-68).

On rencontre souvent dans les textes de longues énumérations, qui traduisent assez bien l'impuissance des combattants devant les ravages que les armes modernes produisent sur le corps des hommes. En témoigne ce passage d'*À l'Ouest rien de nouveau* :

Nous voyons des gens, à qui le crâne a été enlevé, continuer de vivre ; nous voyons courir des soldats dont les pieds ont été fauchés ; sur leurs moignons éclatés, ils se traînent en trébuchant jusqu'au prochain trou d'obus ; un soldat de première classe rampe sur ses mains pendant deux kilomètres en traînant derrière lui ses genoux brisés ; un autre se rend au poste de secours, tandis que ses entrailles coulent par-dessus ses mains qui les retiennent ; nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ; nous rencontrons quelqu'un qui, pendant des heures, tient serrée avec les dents l'artère de son bras, pour ne point perdre tout son sang ; le soleil se lève, la nuit arrive, les obus sifflent ; la vie s'arrête (AORN : 122).

Comme en témoigne ce passage, certains romanciers ont parfois eu tendance à tomber dans l'excès, dans ce que Max Beauville qualifie de « littérature au jus de cadavre⁷⁷⁹ ». Toutefois, dans l'ensemble, bien qu'ils multiplient les scènes d'horreur, la plupart des auteurs étudiés évitent le piège du pathos et donnent à voir les mutilations avec le regard stérile du clinicien. La plupart d'entre eux cherchent à susciter l'émotion du lecteur en révélant la « vérité » crue tout en conservant une certaine distance avec le sujet décrit. On évite l'étalage des sentiments ; à quelques exceptions près, les écrivains-vétérans résistent à la tentation de sombrer dans le sensationnalisme. Plutôt que de chercher à provoquer l'émotion du lecteur en employant des figures de style telles que l'hyperbole, l'amplification, l'exclamation et la prosopopée, ceux-ci font plutôt appel à des procédés de multiplication et d'accumulation. C'est comme s'ils cherchaient à démontrer que l'impact d'un événement traumatisant (ici la mutilation corporelle) procédait non seulement de son intensité, mais aussi de son caractère répétitif. Ainsi peut-on supposer que les auteurs cherchent à recréer chez le lecteur cet aspect de leur expérience. On ne peut qu'abonder dans le sens de Jean Kaempfer qui soutient que le récit de guerre – entendre, ici, le roman de guerre – « exige le ressassement⁷⁸⁰ ». Il rappelle d'ailleurs que « les scènes macabres se multiplient » et qu'elles demeurent souvent « quasi inchangées, d'un texte à l'autre, comme s'il s'agissait de reconduire inlassablement une fascination tétanisée⁷⁸¹ ».

Dans son article dont le titre reprend l'expression de Beauville « Une littérature au jus de cadavre », Pierre Schoentjes remet en question l'efficacité du credo pacifiste, soit celui de

⁷⁷⁹ Cité dans Pierre Schoentjes, « Une littérature au jus de cadavre », *loc.cit.*, p. 127.

⁷⁸⁰ Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, *op. cit.*, p. 238.

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 238-239.

montrer les horreurs de la guerre pour en dégoûter les hommes et prévenir de nouveaux conflits. En faisant appel à différents chercheurs (Elie Faure et Gaston Bouthoul), Schoentjes soutient que le pouvoir dissuasif de l'horreur demeure somme toute assez relatif⁷⁸². Il remet en question le fait que l'horreur puisse marquer les lecteurs au point de les dégoûter. Toutefois, si les représentations des horreurs produites par les nouveaux armements n'opèrent pas un pouvoir dissuasif sur les lecteurs, elles n'en contribuent pas moins à transformer leur conception de la guerre. Non seulement prennent-ils conscience qu'une conception de la guerre qui repose sur des concepts tels que l'héroïsme, la gloire, l'esprit de sacrifice et le courage est complètement obsolète, mais ils découvrent aussi les effets négatifs que la guerre moderne exerce sur les combattants.

Si le spectacle des corps mutilés constitue un traumatisme pour les combattants, ceux-ci ne réagissent pas tous de la même manière et adoptent différentes attitudes. Nous l'avons mentionné un peu plus haut, les écrivains-vétérans mettent souvent en scène des combattants qui semblent totalement immunisés devant les horreurs de la guerre. Dans les romans français écrits pendant le premier conflit mondial, le type de scènes où les combattants accrochent leur musette au bras d'un macchabée dépassant de la tranchée est commun⁷⁸³. Les romans écrits par les vétérans du Vietnam relèvent régulièrement les outrages qui sont faits au mort, comme si les hommes, en profanant le caractère sacré de la mort, cherchaient à atténuer son importance. Ainsi, dans *Le Merdier*, les personnages s'en prennent souvent aux morts ennemis. Le caporal Joker, par exemple, observe un groupe de cadavres nord-vietnamiens accrochés aux barbelés et déclare à son camarade : « Tu vois, fiston, la guerre est une affaire sérieuse, et ça, c'est notre produit national brut », avant d'ouvrir le feu sur eux pour en faire sortir les asticots (LM : 106). Joker affirme aussi avoir rapidement pris l'habitude de discuter avec les cadavres (160). Quant à lui, Crazy Earl passe le temps en compagnie d'un cadavre nord-vietnamien :

"C'est mon pote, dit Crazy Earl en ôtant la couverture de sa tête. C'est sa fête. C'est l'invité d'honneur. Tu vois, c'est son anniversaire." [...] Crazy Earl prend le caporal nord-vietnamien dans ses bras. Il sourit. "Je le berce pour qu'il

⁷⁸² *Ibid.*, p. 123-127.

⁷⁸³ Voir, en guise d'exemple, *Le Feu* d'Henri Barbusse et *Les croix de bois* de Rolland Dorgelès.

s'endorme." L'index sur les lèvres, il murmure : "Chhhuttt... Il dort..." (LM : 113).

Les scènes où les hommes s'adonnent à la mutilation des cadavres ennemis sont, elles aussi, omniprésentes. Coups de pied sur les macchabées, ablation des extrémités (PC : 32), extraction de dents en or (LR : 511, 529, 536, 548-549) profanation de sépulture (LR : 98-103), castration (LR : 191) et cannibalisme (LR : 529 ; LM : 94) sont au nombre des profanations commises par les combattants. Stéphane Audoin-Rouzeau soutient que de telles atrocités sont souvent perpétrées dans une optique de déshumanisation, d'animalisation ou de chosification de l'ennemi⁷⁸⁴. Démembré, éviscéré ou réduit en charpie, l'ennemi abattu en vient à perdre les signes de son humanité ; il s'apparente au gibier ou au bétail. Le corps outragé contribue donc à euphémiser non seulement ce qui arrive à l'ennemi, mais aussi ce qu'implique le geste d'enlever la vie à autrui. Il n'en demeure pas moins que les personnages qui portent outrages aux cadavres en subissent toujours les contrecoups. Parfois dégoûtés par leurs actions au moment même où ils les commettent⁷⁸⁵, ou simplement rattrapés par les événements une fois revenus à l'arrière, ces hommes en viennent à se sentir coupables. C'est comme si le contexte infernal dans lequel ils s'étaient trouvés les avait plongés dans un état second les ayant empêchés de porter un jugement moral sur leurs actions. Nous reviendrons sur la question du jugement moral au cours du prochain chapitre. Contentons-nous pour l'instant de relever que, dans le roman de guerre écrit par les vétérans, chaque mauvaise action commise par les combattants est tôt ou tard confrontée à un jugement moral : soit par la voix de la conscience des personnages ayant commis l'irréparable, soit par le jugement d'un frère d'armes ou, plus rarement, par la voix du narrateur. De tels gestes ne sont jamais décrits pour établir la cruauté des combattants, mais bien pour figurer l'impact que la guerre moderne a sur eux. Ici, le lecteur est bel et bien témoin d'un processus de justification, voire même, d'un processus de victimisation, les écrivains-vétérans présentant les combattants comme des victimes du contexte dans lequel ils se trouvent. En tentant de justifier les actions les plus répréhensibles des combattants, les écrivains-vétérans cherchent, dans une certaine

⁷⁸⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 325.

⁷⁸⁵ C'est le cas, par exemple, du soldat Doll qui extirpe le corps d'un Japonais du sol pour ne pas perdre la face devant ses compagnons (LR : 98-103).

mesure, à laver leur réputation, à démontrer que leurs actions ne découlent pas d'une pathologie ou d'une mauvaise volonté.

Dans un passage surprenant, Tim O'Brien met en scène l'insensibilité des hommes devant la mort. Le narrateur de son roman rappelle comment son camarade, un dénommé Rat Kiley, fut démembré par un chargeur piégé de 105, racontant avoir été davantage marqué par le comportement d'un soldat au moment de ramasser les morceaux du corps que par l'explosion :

Il y avait des morceaux suspendus partout, alors Dave Jensen et moi reçûmes l'ordre de tout nettoyer et de récupérer les morceaux. Je me souviens de l'os blanc de l'un de ses bras. Je me souviens des morceaux de peaux et de quelque chose de jaune et mouillé qui devait être les intestins. Le carnage était horrible, et je le porte en moi. Mais ce qui me réveille, vingt ans plus tard, c'est Dave Jensen en train de chanter *Lemon Tree* tandis que nous ramassions les morceaux (PC : 95).

Ici, O'Brien donne à voir l'insensibilité dont les combattants doivent faire preuve pour conserver un certain équilibre psychique. En établissant une certaine distance avec la mort et en développant une certaine indifférence, les hommes en viennent à se désensibiliser, ce qui provoque un changement de comportement et abaisse les normes morales auxquelles on se serait attendu.

Le narrateur d'*À l'Ouest rien de nouveau* explique, quant à lui, que le comportement adopté par les hommes leur permet de conserver un certain équilibre.

L'horreur du front disparaît lorsque nous lui tournons le dos ; nous faisons à son sujet des plaisanteries ignobles et féroces. Lorsque quelqu'un meurt, nous disons qu'il a fermé son cul et c'est ainsi que nous parlons de tout. Cela nous empêche de devenir fous. Tant que nous le prenons de cette façon, nous sommes capables de résister [...] Si nous agissons ainsi, ce n'est pas parce que nous avons de l'humour mais nous avons de l'humour, parce que, autrement, nous crèverions (AORN : 126).

Il ne fait aucun doute que le vocabulaire utilisé par les combattants pour parler de la mort témoigne d'une certaine volonté d'instaurer une distance avec celle-ci, de s'en détacher et de la dévaloriser. Tim O'Brien écrit :

Ils se servaient d'expressions dures pour dissimuler leur terrible douceur. Ils disaient *rétamé*. *Zigouillé*, *éclaté*, *descendu en remontant sa braguette*⁷⁸⁶. Ce n'était pas de la cruauté, seulement une présence sur scène. Ils étaient des acteurs. Lorsque quelqu'un mourait, ce n'était pas une vraie mort parce que, bizarrement, tout semblait écrit d'avance, et parce qu'ils avaient pratiquement appris leur texte par cœur, un mélange d'ironie et de tragédie, et parce qu'ils appelaient la mort d'un autre nom, comme pour enkyster et détruire sa réalité (PC : 33).

Même phénomène dans *Le Merdier*, où le narrateur et les personnages refusent de nommer les choses par leur vrai nom. Ainsi, sous la plume de Gustav Hasford, les morts deviennent, par exemple, des « ordures humaines », des « sac[s] de barbaque » (LM : 134-135), ou encore des « sac[s] poubelle à la fin d'un barbecue de Vétérans des guerres d'outremer » (LM : 218)⁷⁸⁷.

Soulignons que l'euphémisation du langage est un aspect qui revient souvent sous la plume des écrivains-vétérans. Ainsi démontrent-ils que ce phénomène, que l'on retrouve dans d'autres contextes – notamment dans les textes de propagande, mais aussi dans les *lagers* –, est monnaie courante chez les combattants.

Karla Grierson soutient que les témoignages des survivants des camps de la mort s'appliquent à établir que dans le contexte concentrationnaire certains « mots ordinaires acquièrent de nouveaux niveaux de sens »⁷⁸⁸. Des mots tels que « cheminée », « crématoire », « faim », « sélection » et « transport » sont, par exemple, chargés de nouvelles significations, lesquelles ne peuvent être comprises que dans leur rapport aux réalités du camp. Ce déplacement sémantique résulterait du fait que les mots sont atteints par le contexte extrême dans lequel ils sont formulés. Ainsi, Grierson écrit :

Ce phénomène de « relativisation » sémantique qui nous semble s'imposer lorsque nous essayons d'écrire sur les récits d'Auschwitz, s'apparente à celui, que l'on pourrait appeler « travestissement », où des mots apparemment inoffensifs

⁷⁸⁶ Dans le texte original, l'auteur emploie les termes « greased », « offed », « lit up » et « zapped while zipping ». Tim O'Brien, *The Things They Carried*, Boston, Houghton Mifflin / Seymour Lawrence, 1990, p. 19.

⁷⁸⁷ Dans le texte original, l'auteur emploie les termes « human junk », « meat bag with an hole in it » et « bag of leftovers from a V.F.W. barbecue ». Gustav Hasford, *op. cit.*, p. 107 et 178.

⁷⁸⁸ Karla Grierson, « Des mots qui font vivre », *loc. cit.*, p. 17.

prennent une signification purement néfaste dans le contexte de la déportation⁷⁸⁹.

C'est ainsi que les détenus, rappelle Grierson, finissent par adopter le langage des bourreaux. Nous avons relevé un peu plus tôt l'usage des termes « *Figuren* » et « *Schmattes* » imposé par les gardiens des camps pour désigner les morts et les victimes dans le but de minimiser l'importance de leur disparition, de les déshumaniser et de les rendre anonymes.

Contrairement aux déportés des camps nazis, qui étaient contraints d'employer de tels euphémismes, les soldats les utilisent de leur plein gré ; ils en sont les inventeurs et les appliquent tout autant aux cadavres de l'ennemi qu'à leurs propres morts. Il nous semble toutefois que les observations de Grierson sont à même d'éclairer le processus d'euphémisation auquel s'adonnent les combattants. En effet, les hommes confrontés à observer les pires atrocités et à tuer semblent employer le langage de manière à atténuer la réalité à laquelle ils sont confrontés. Ainsi usent-ils de termes qui, de prime abord, n'ont rien à voir avec cette réalité. Ils emploient, par exemple des expressions telles que « *greased* », « *offed* », « *lit up* » et « *zapped while zipping* » pour évoquer qu'un homme a été abattu, est mort, ou a explosé en marchant sur une mine. Le signifiant étant chargé d'un nouveau signifié, on assiste à un détournement sémantique du langage. Des mots banals contribuent ainsi à banaliser les horreurs de la guerre, à les rendre plus supportables. Cependant, les hommes utilisent souvent des termes à caractère négatif quand ils évoquent les morts (des termes tels que « *barbaque* » et « *ordures* »), parvenant ainsi à instaurer une certaine distance et à se convaincre que la vie humaine a, dans cet enfer, bien peu d'importance.

5.6 Conclusion

En mettant en scène les difficultés des combattants à s'adapter aux nouvelles réalités du combat et la honte qui en résulte, les écrivains-vétérans tentent de représenter l'incompatibilité qui existe entre les valeurs traditionnelles de l'éthos militaire, le modèle de la virilité guerrière et l'expérience de la guerre moderne. Ils démontrent par le fait même la désuétude des traditions narratives employées pour écrire la guerre.

⁷⁸⁹ *Ibid.*, p. 18.

Quoi qu'il en soit, les postures auxquelles la dimension militaire et la dimension guerrière de l'expérience contraignent les combattants dans la plupart des romans révèlent, en partie du moins, la dimension tragique de l'expérience du combattant. L'une et l'autre plongent les combattants dans une crise aussi brutale qu'insurmontable, où les questions de liberté et d'impuissance semblent être centrales. En soumettant les hommes à l'autorité et au conformisme du groupe, la machine militaire favorise le processus de désengagement moral et force les hommes à commettre des actes qui entravent leur libre arbitre (nous y reviendrons plus en profondeur au cours du prochain chapitre). La dimension guerrière de l'expérience, quant à elle, met en évidence le fait que la survie et la sauvegarde de l'honneur s'avèrent désormais inconciliables ; il y a par conséquent, dans le « discours vétéran », « dévalorisation d'une expérience corporelle longtemps tenue en haute estime⁷⁹⁰ ». L'expérience corporelle du combat ne semble plus contribuer qu'à l'érosion de l'estime de soi. Notons aussi que les deux dimensions de l'expérience participent à présenter les combattants comme des victimes de la société et de ses institutions. Elles permettent aux auteurs d'exprimer comment les combattants modernes tombent inévitablement en deçà de toute morale et de toute rationalité : tout semble n'être que réflexes et exécutions, instinct et obéissance, tout semble échapper à leur pouvoir et à leur volonté. Ils sont réduits à n'être que les vulgaires rouages d'une grande machine de guerre mise en branle par l'État dans le contexte d'une guerre totale.

Les différentes dimensions de l'expérience permettent aussi de représenter la prise de conscience des combattants confrontés à la solitude fondamentale, à la bassesse humaine et à la vulnérabilité des hommes. Par-dessus tout, la dimension tragique « réside [ici] dans la situation dans laquelle se trouvent ces hommes incapables de modifier le cours des événements⁷⁹¹ » auxquels ils sont confrontés. En effet, les hommes qu'on nous présente ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, et encore moins de leur propre destinée. Les personnages font non seulement l'apprentissage du désenchantement du monde par la découverte de la dure réalité à laquelle ils sont confrontés, mais aussi l'expérience d'un univers déshumanisé et dépersonnalisant. Jean Kaempfer y voit d'ailleurs le dernier trait caractéristique du récit de

⁷⁹⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Massacres. Le corps et la guerre », *loc. cit.*, p. 315.

⁷⁹¹ Jean-Frédéric Chevalier, « Tragique », in Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du Littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 606.

guerre⁷⁹². La critique de toute la dimension politique de l'expérience des combattants des guerres modernes découle, nous semble-t-il, de cette prise de conscience.

Toutefois, les écrivains-vétérans mettent en scène des personnages qui acceptent le caractère tragique de leur expérience. Ils en sont pleinement conscients et ne tentent pas de l'éviter. En fait, le « discours vétéran » semble reposer sur un juste équilibre entre victimisation et responsabilité.

Dans de telles conditions, le « Plus jamais ça » formulé et employé par le mouvement combattant français de l'entre-deux-guerres semble graduellement être remplacé par la logique du « Plus jamais comme cela », et ce, bien que cette logique ne soit jamais explicitement formulée par les écrivains-vétérans (à l'exception de Tim O'Brien).

Dans son *Esthétique*, Hegel définit le *bildungsroman* comme « une éducation par la désillusion dont le résultat est l'intégration dans le monde existant⁷⁹³ », rappelle Florence Bancaud-Maënen. Elle affirme aussi que dans *Temps et récit*, Paul Ricoeur abonde dans le même sens et rappelle que le roman de formation opère « un passage par le négatif, le désapprentissage de la vie⁷⁹⁴ ». Selon elle, le roman de formation mettrait donc en scène les épreuves qui confrontent les illusions du héros au monde réel et lui permettent de prendre conscience de la réalité tout en les préparant à intégrer la société avec les qualités, les valeurs et les comportements requis. Ainsi le héros parviendrait-il à endosser son rôle au sein de la société dans laquelle il évolue grâce à la perte de ses illusions. Lukacs y voit « une prise de conscience du divorce entre l'idéal et la réalité⁷⁹⁵ ». À l'instar d'Hegel, Bancaud-Maënen affirme qu'il en découlerait une « dissolution [du héros] dans le conformisme de la collectivité bourgeoise⁷⁹⁶ ».

L'éducation par la désillusion et l'apprentissage de la vie par la négative semblent, de prime abord, applicables aux romans des écrivains-vétérans. En effet, leurs personnages

⁷⁹² Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit., p. 9-11.

⁷⁹³ Florence Bancaud-Maënen, *Le roman de formation au XVIII^e siècle en Europe*, op. cit., p. 43.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁷⁹⁵ Florence Bancaud-Maënen, « Le Bildungsroman allemand ; synthèse et élargissement du roman de formation » in, Philippe Chardin (dir.), *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans la littérature étrangère*, Paris, Éditions Kimé, 2007, p. 51.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 42.

perdent leurs illusions en étant confrontés à l'expérience. Cependant, le caractère extrême de l'expérience lève non seulement le voile sur les illusions des individus, mais aussi sur les illusions qui sont socialement admises et partagées comme étant des vérités au sein de leur collectivité. Le dur apprentissage auquel les héros sont confrontés leur permet donc de prendre conscience de l'échec de leur civilisation et de ses traditions, celles qui ont engendré les souffrances auxquelles ils ont été confrontés, de même que les mensonges et les illusions ayant mené aux grandes hécatombes du XX^e siècle.

La désillusion ou l'apprentissage de la vie par la négative, semble devoir condamner certains vétérans à la marginalité puisqu'ils refusent de sacrifier la vérité et de s'abandonner au conformisme, d'adopter les valeurs et les comportements qui leur permettraient d'entretenir un rapport harmonieux avec la société. Habités par un désarroi incommensurable, certains se cloîtent dans le silence et refusent de prendre part à la vie sociale, alors que d'autres, se croyant investis d'un devoir moral, décident de prendre la parole. Pour ces derniers, seul le partage de leur expérience semble à même d'instaurer la vérité et d'éduquer adéquatement les masses. Bien que l'éducation par la désillusion – désillusion qui s'avère ici totale – ne permette pas aux hommes de s'intégrer au monde (celui du conformisme), elle leur permet de jeter sur lui un regard critique et, par le fait même, de tenter de le transformer.

CHAPITRE VI

L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE II. LE COMBAT COMME RÉVÉLATION : MORALITÉ ET RESPONSABILITÉ

Si les souffrances physiques auxquelles les combattants sont exposés occupent une place importante au sein du « discours vétéran » – de sorte à laisser transparaître la fragilité et l'humanité des combattants et d'éveiller ainsi la compassion du lecteur –, l'aspect moral (pour ne pas dire immoral) de l'expérience est, lui aussi, mis à l'avant dans la plupart des textes qui nous intéressent. Comme le rappelle si justement Gabriel Chevallier : « À la misère physique s'ajoute la misère morale, qui mine l'homme et le diminue » (LP : 295).

Nous l'avons déjà observé, les combattants du siècle dernier n'eurent d'autres choix que de s'adapter aux exigences événementielles, notamment en se pliant aux pressions externes. Les comportements qu'ils adoptèrent et les choix qu'ils firent durant les premières phases de l'expérience se révélèrent trop souvent en contradiction avec leurs convictions profondes, leurs valeurs et leurs idéaux. Par conséquent, ils ressentirent rétrospectivement une discordance entre leur « moi » profond et les comportements adoptés au moment de l'expérience, plus particulièrement durant la phase du combat.

Nous croyons que la mise en récit et la mise en discours auxquelles procèdent les écrivains-vétérans leur permettent d'abord et avant tout de remettre en question le « rapport au monde » qu'ils ont expérimenté au moment de l'expérience. En exerçant un regard rétrospectif sur les événements auxquels ils ont été confrontés et en procédant à un examen de soi, ils portent des jugements qui soulèvent un questionnement éthique et moral qui les engage à endosser leurs responsabilités. Ils agencent et présentent les faits de manière à orienter leurs visées éthiques et à partager une certaine vision des événements.

C'est donc dire que le travail de mise en récit et de mise en discours s'inscrit dans une stratégie de séduction. Les choix et les discours des personnages sont formulés de manière à expliquer les facteurs et les situations qui ont contribué à éroder le jugement moral des combattants et, dans une certaine mesure, à justifier leurs actions et leur comportement. Il va sans dire que si les écrivains-vétérans acceptent toujours d'endosser la responsabilité morale

de leurs actions, ils refusent systématiquement de prendre tout le blâme et tentent de faire la lumière sur la réalité qui se dissimule sous les apparences. Les débordements et les excès auxquels ils se sont adonnés sont souvent présentés comme résultant, non seulement des choix et des décisions du haut commandement et de la classe politique, mais, aussi, des collectivités dans lesquelles ils s'inscrivent.

Gardons à l'esprit que le « discours vétéran » et les récits qui le soutiennent sont marqués d'une certaine intentionnalité. Les écrivains-vétérans connotent inévitablement l'expérience qu'ils relatent de manière à lui donner un sens, à l'inscrire dans un projet existentiel. Il s'agit ici de développer un argumentaire qui leur permet de prendre position et de remettre en question leur comportement passé, et ce, en prenant bien soin de projeter une image positive d'eux-mêmes afin de permettre au lecteur d'adhérer à leur vision de l'expérience guerrière.

6.1 Guerre juste, guerre injuste

Arrêtons-nous d'abord à la notion de la « guerre juste ». Comme le rappelle Michael Walzer et Nicolas Tavaglione, cette notion, qui repose sur une doctrine morale remontant à Platon et à Saint Augustin, a pour but premier de juger de la moralité d'un conflit armé. Cependant, rappellent-ils, elle est aujourd'hui souvent utilisée à des fins rhétoriques puisque les gouvernements l'emploient la plupart du temps pour convaincre la population du bien-fondé des interventions militaires et pour justifier leurs actions. Il nous semble qu'en observant comment les écrivains-vétérans emploient cette notion pour se positionner, nous pourrions mieux cerner leur discours.

Michael Walzer rappelle « [qu']il y a deux aspects à la réalité morale de la guerre » : l'un, « relevant des raisons qu'ont les États de faire la guerre » et, l'autre, concernant la manière dont elle est menée⁷⁹⁷. Selon lui, une guerre est toujours jugée selon deux niveaux : soit le *jus ad bellum*, qui « nous oblige à formuler des jugements sur l'agression et la légitime

⁷⁹⁷ Michael Walzer, *Guerres justes et injustes*, op. cit., p. 77-78.

défense », et le *jus in bello*, qui nous pousse à porter « des jugements sur le respect ou la violation des règles de l'engagement, selon le droit coutumier et positif »⁷⁹⁸.

Tavaglione vulgarise efficacement la doctrine traditionnelle de la guerre juste en la ramenant à son plus simple élément, soit à *la théorie de l'action juste*. Cette théorie

veut qu'un acte soit moralement justifié quand toutes ses composantes sont moralement justifiées : [on entend par là], le but qui l'oriente – « juste cause », le motif qui l'inspire – « intention droite », et les moyens qu'elle implique – « discrimination entre combattants et non-combattants », « proportionnalité des dommages », « interdiction de tout moyen intrinsèquement mauvais »⁷⁹⁹.

Comme le soutiennent Tavaglione et Walzer, ces deux types de jugements sont indépendants puisqu'il est tout à fait possible de mener une guerre justifiable d'une manière inacceptable. Le *jus ad bellum* n'implique pas nécessairement le *jus in bello*. « La relation entre la victoire et les actes de guerre est analogue au rapport entre la fin et les moyens⁸⁰⁰ », rappelle Tavaglione. Cela s'avère inévitablement problématique et soulève de multiples questions d'ordre éthique. Jusqu'où peut-on se permettre d'aller pour garantir la victoire ? Quelle est la limite à ne pas franchir ? Jusqu'où est-il possible de faire entorse aux règles du *jus in bello* au nom du *jus ad bellum* ? Quoi qu'il en soit, notre dessein n'est pas ici d'entrer dans les débats philosophiques qui opposent le conséquentialisme au déontologisme, ce qui aurait tôt fait de nous éloigner de notre sujet. Nous verrons cependant que ce type de questionnement sous-tend le « discours vétéran ».

6.2 Le *jus ad bellum*

La plupart des écrivains-vétérans soulignent que l'absence de *jus ad bellum* marque profondément l'ensemble de leur expérience. Plusieurs d'entre eux s'appliquent à construire un éthos discursif en totale rupture avec la doxa sociale dominante de leur époque. Nous l'avons vu, les écrivains-vétérans américains de la guerre du Vietnam, par exemple,

⁷⁹⁸ *Idem*.

⁷⁹⁹ Nicolas Tavaglione, *Le dilemme du soldat*, op. cit., p. 39.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 36.

remettent en cause la légitimité du conflit en soulignant l'absence de justification et de logique derrière l'implication américaine en territoire vietnamien. Les causes et les intentions s'avèrent des plus problématiques. L'un des personnages du roman *Le Merdier* en vient même à affirmer : « ici on flingue pour flinguer, pas pour des idées », démontrant ainsi que les combattants ne croient aucunement à la cause pour laquelle ils sont censés se battre. « J't'en foutrai, moi, d'la liberté [...] Purge-toi les méninges de toutes ces couillonnades, bleuzaille. Qu'est-ce que t'imagines ? Qu'on étripie les Viets pour la *liberté* ? » (LM : 196), déclare le même personnage à une nouvelle recrue bercée d'illusions. Tout porte à croire que les principales motivations des combattants s'avèrent être le travail bien fait et la survie. S'installe par conséquent une morale du résultat qui provoque, jusqu'à un certain point, un désengagement moral. Cette logique s'avère des plus dangereuses puisqu'elle permet les pires dérapages et engendre une spirale où la violence ne peut que s'amplifier.

Notons que l'argument de réciprocité semble venir pallier l'absence de justifications logiques. Œil pour œil, dent pour dent ; on semble justifier l'agression en mentionnant qu'elle se fait en réponse au comportement de l'ennemi.

Dans ce monde de merde, les monstres vivent à jamais et tous les autres meurent. Si tu tues par plaisir, t'es sadique. Si tu tues pour du fric, t'es un mercenaire. Si tu tues par plaisir *et* pour le fric, t'es un Marine [...] Eux tuent nos potes et nous on se venge. Et méchamment. La méchanceté est une jouissance qui se consomme à froid (LM : 195-196).

L'éthos militaire et l'esprit de corps inculqués aux hommes durant l'entraînement semblent ici venir combler l'absence de cause légitime pouvant justifier l'intervention américaine. L'un et l'autre semblent à même de justifier en partie les actions de certains hommes dans une logique implacable : les marines sont dressés à tuer et ils tuent. Les phrases sans cesse répétées lors de l'entraînement semblent avoir été intégrées par certains combattants qui y puisent leur motivation durant la phase du combat : « "Lorsque le sergent d'artillerie Gerheim demande : C'est quoi votre métier, mesdemoiselles ?" nous répondons : TUER ! TUER ! TUER !" » (LM : 28), « L'arme la plus meurtrière du monde, c'est un Marine et son fusil » (LM : 23), « vous serez des instruments de combat, des missionnaires de la mort, des prêtres de la guerre » (LM : 13), « Je dois tirer mieux que mon ennemi qui tente de me tuer. Je dois le tuer avant qu'il ne me tue. Ainsi soit-il ! » (LM : 34). Il n'en demeure pas moins qu'il ne

s'agit là que d'une source de motivation de substitution, qui ne repose que sur un standard moral dicté par l'institution militaire et qui fonctionne grâce à l'effet d'entraînement. Toutefois, ce standard moral n'exerce aucune emprise sur les personnages principaux qui demeurent conscients de l'effet recherché par l'institution. Quant aux personnages secondaires qui intègrent les comportements suggérés par l'institution, ils sont rapidement confrontés à une crise morale, ce qui est d'autant plus vrai chez les vétérans confrontés à porter seuls leurs regrets lorsqu'ils quittent la microsociété dont le standard moral légitimait leurs actions.

Comme l'affirme le caporal Joker dans *Le Merdier*, tôt ou tard, les hommes sont inévitablement confrontés à leurs actions : « On devient ce qu'on fait » (LM : 164). Après avoir fait sa première victime, Joker en vient à penser : « J'étais pris au piège de cet acte, dans un cercle obscur dont les limites se rétrécissaient [...] Je me définissais avec des balles de fusil mitrailleur : et ces balles venaient de ternir à jamais mon rêve de Yankee optimiste que tout finirait bien » (LM : 164). Notons que plusieurs écrivains-vétérans en viennent à la même conclusion. Karl Marlantes écrit, par exemple : « En matière de guerre, ce sont les actions qui comptent, pas les intentions » (RM : 174).

Les écrivains-vétérans des deux conflits mondiaux se montrent quant à eux moins critiques ou du moins plus subtils à l'égard des causes et des intentions qui légitiment les conflits. Ils se contentent de démontrer comment la culture de guerre dressa les hommes les uns contre les autres – nous avons observé un peu plus tôt comment cela s'orchestre dans *La Peur* de Gabriel Chevallier – et comment les classes dirigeantes imposèrent tout simplement la guerre aux hommes :

À Paris, ceux qui n'ont pas su éviter cela, et que cela surprend et dépasse, et qui comprennent que les discours ne suffisent plus, s'agitent, se consultent, conseillent, préparent en hâte des communiqués rassurants, et lancent la police contre le spectre de la révolution. La police, toujours zélée, cogne dans les figures qui ne sont pas assez enthousiastes (LP : 23).

S'ils ne remettent pas en cause la nécessité de défendre la nation contre les agressions externes, ces écrivains-vétérans soulignent inévitablement le fait que la guerre est déclenchée et menée par des hommes qui ne la font pas. Selon eux, ces hommes privilégiés imposeraient la guerre aux hommes qui leur sont soumis. En parlant des combattants, Chevallier écrit :

À leur sens, la suprême injustice est que l'on dispose de leur vie sans les consulter, qu'on les ait amenés ici avec des mensonges. Cette injustice légalisée rend caduques toutes les morales et ils estiment que les conventions édictées par les gens de l'arrière, en ce qui concerne l'honneur, le courage, la beauté d'une attitude, ne peuvent les concerner, eux, gens de l'avant (LP : 225).

Les écrivains-vétérans de la Grande Guerre montrent ainsi comment certains combattants, se croyant soumis et manipulés, voient nécessairement dans la guerre une injustice. Son caractère injuste ne dépend pas de l'absence de but ou de motif, ni des stratégies et des règles sur lesquelles elle repose, mais plutôt dans les moyens mis en œuvre pour mobiliser les hommes et obtenir d'adhésion de la population. L'injustice contribue dès lors inévitablement à faire des combattants des victimes. Il va sans dire que cette tendance à représenter les combattants comme des victimes de la classe politique et de la hiérarchie militaire se retrouve dans l'ensemble des textes à l'étude. La méfiance vis-à-vis la politique est d'ailleurs omniprésente. Élisabeth Nardout-Lafarge, par exemple, a déjà relevé que, dans *Les Canadiens errants*, l'engagement du combattant se « place désormais sur le terrain éthique de "la satisfaction de l'âme" plutôt que sur celui, incertain pour lui, des "idéologies politiques"⁸⁰¹ ». Ainsi le narrateur du roman écrit-il : « Si on avait libéré des peuples dont la gratitude, à elle seule, était une récompense suffisante, les idéologies politiques n'étaient pas toujours claires, dans la tête de tous ces soldats qui connaissaient surtout leur devoir » (LCE : 197). Dans *La Peur*, le sergent Nègre en vient à créer un personnage fictif (le général baron de Poculote) pour tourner les chefs militaires en dérision et remettre en cause leurs comportements. En fait, Poculote représente l'esprit militaire dans toute sa stupidité, doublé d'un patriotisme exacerbé. Il semble d'ailleurs n'avoir aucun scrupule à envoyer ses hommes au casse-pipe. « Que ressemblerait une guerre où il n'y aurait ni morts ni blessés ? », se questionne-t-il, avant d'ajouter : « la guerre ne se propose pas l'économie, mais la destruction des vies humaines, ne l'oubliez jamais. C'est une mission généreuse qui a pour but de nous délivrer de la barbarie » (LP : 135).

⁸⁰¹ Élisabeth Nardout-Lafarge « Le rendez-vous des fictions : Les Canadiens errants et Rendez-vous à l'Étoile », *Voix et Images*, vol. 37, n° 2, 2012, p. 59.

Dartemont en vient à affirmer qu'il a l'impression de n'être qu'un simple exécutant, qu'une sorte de marionnette, dont une force supérieure tirerait les ficelles. En fait, il souligne qu'il est poussé à la soumission totale par cette force supérieure qu'est l'institution militaire :

Je comprends cette sagesse des oppresseurs, qui retirent à ceux qu'ils exploitent l'usage de leur cerveau, en les courbant sous des tâches qui épuisent. Je me sens parfois au bord de cet envoûtement que donnent la lassitude et la monotonie, au bord de cette passivité animale qui accepte tout, au bord de la soumission, qui est la destruction de l'individu (LP : 261).

Puis il affirme que la soumission contribue progressivement à émousser son jugement moral : « Ce qui est en moi qui juge s'émousse, admet et capitule. L'habitude, le jeu des disciplines se passent de mon consentement et m'incorporent au troupeau » (LP : 261).

Plus on avance dans le XX^e siècle, plus les écrivains-vétérans articulent leur expérience autour de la notion du *jus ad bellum*. La légitimité des raisons qui poussent un État à faire la guerre semble éclairer le jugement moral des combattants sur le champ de bataille et influencer la façon dont ils perçoivent rétroactivement leurs propres agissements : plus la cause pour laquelle ils ont accepté d'outrepasser les normes en vigueur en temps de paix s'avère juste, moins les vétérans souffriront sur le plan psychique. Dans son essai intitulé *Partir à la guerre*, Karl Marlantes souligne justement l'importance, pour les combattants, de vouer leurs actions à une cause clairement définie. Il affirme que, pour éviter les conséquences psychologiques de la guerre, « le guerrier doit être capable de donner un sens à l'expérience chaotique du combat, c'est-à-dire comprendre sa situation avec plus de profondeur que ne l'exige son aptitude à tuer efficacement⁸⁰² ». Selon lui, « [m]oins les motivations défendables seront claires, plus les vétérans rentrant au pays auront du mal à gérer leur sentiment de culpabilité⁸⁰³ ». Nous ne saurions voir qu'un simple hasard dans le fait que les blessures psychiques occupent de plus en plus de place au sein de leur récit.

6.3 Le jus in bello

⁸⁰² Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, op. cit., p. 24

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 76.

Dans le chapitre précédent, nous avons observé que les écrivains-vétérans s'efforcent de représenter le caractère déshumanisant des stratégies adoptées, le non-respect des règles d'utilité et de proportionnalité, ainsi que la brutalité exercée contre les civils. Il va sans dire que ces différentes représentations permettent d'articuler la question du *jus in bello*. Toutefois, il convient ici de s'attarder davantage aux figures du civil et de l'ennemi qui nous permettront d'en cerner le fonctionnement.

6.3.1 Représentation des civils

Notons d'abord que les écrivains-vétérans témoignent de la façon dont la guerre bouleverse l'existence des populations civiles. Dans plusieurs romans, on retrouve des civils qui, victimes des circonstances, tentent par différents moyens de subvenir à leur besoin. Au cours des années, de nombreux historiens se sont penchés sur le rôle des femmes durant les deux grands conflits mondiaux et ont démontré de quelles manières celles-ci participèrent à l'effort de guerre. Nous ne pouvons en douter, le sacrifice fut considérable. À la solitude ressentie et aux privations imposées par le rationnement, s'ajoutait souvent le deuil de l'être aimé. Les hommes partis pour le front, les femmes n'eurent d'autre choix que de les remplacer au champ ou en usine. Occupant les rôles de remplaçantes, de munitionnettes, d'infirmières, de bénévoles et de marraines de guerre, pour ne nommer que ceux-ci, elles surent mettre en place une véritable force de soutien et s'imposer au cœur d'une société qui, jusque-là, les avait maintenues en marge. Pour le combattant, il va sans dire, la femme représentait une véritable source de courage. Si c'est pour elle que l'on acceptait d'endurer les pires souffrances, elle était aussi la confidente, l'oreille à laquelle on pouvait confier ses misères et ses peines. Cependant, bien qu'une représentation positive de la femme ait été acceptée par la société de l'époque et intégrée par la suite aux discours des historiens, il n'en demeure pas moins que les représentations qu'en font les écrivains-vétérans s'avèrent souvent beaucoup moins flatteuses. Qu'ils caressent différents idéaux politiques ou qu'ils proviennent de différents pays et de différents milieux, les écrivains-vétérans en viennent tous à utiliser les mêmes topoï lorsqu'il s'agit des femmes. Par exemple, les figures de la

mère protectrice et de l'épouse chérie sont la plupart du temps éclipsées par les figures de la racoleuse et de la profiteuse.

La figure de la racoleuse est tout particulièrement présente dans la plupart des romans écrits durant le premier conflit mondial. À l'instar de la prostituée, la racoleuse travaille dans le but d'assurer sa subsistance. Notons que la ligne est bien mince entre les deux métiers. Alors que l'une vend ses services sexuels pour une période de courte durée, l'autre vend sa compagnie, parfois pour de l'argent, mais, plus souvent, pour de la nourriture, de l'alcool ou d'autres luxes (elle devient en quelque sorte une compagne de passage pour les hommes en permission).

Dans plusieurs romans de guerre français de l'entre-deux-guerres, Paris est décrit comme une ville festive où les jeunes femmes courent les aventures et où les civils s'enrichissent aux dépens des combattants. Évidemment, les femmes sont particulièrement actives dans la capitale française. Que ce soit dans les restaurants, sur les terrasses, dans les bistrotts ou sur les boulevards, elles semblent constamment être à la recherche de joyeuses compagnies. Non seulement pensent-elles à s'amuser, elles le font la plupart du temps aux dépens des soldats en permission.

Dans *L'initiation d'un homme* de John Dos Passos, les racoleuses occupent les folles nuits de Martin Howe et de son camarade Tom Randolph lors de leur permission. « Partout des filles, avec l'amorce de leur ricanement canaille, leurs intonations rauques de noceuses, raccrochant des soldats ivres ou se frôlant pour les exciter » (IH : 108), raconte le narrateur. Les Américains de passage dans la capitale ne manquent pas de souligner le caractère débridé des jeunes parisiennes : « dans mon pays une mulâtresse saoule n'en ferait pas autant. Elles font toutes semblant de dédaigner vos avances », confit Randolph à un militaire australien (IH : 113). Howe et Randolph sont même un peu dégoûtés par le comportement des Françaises : « On dirait presque que toutes les femmes qu'on rencontre sont du métier... » (IH : 73) en vient à s'exclamer Howe. Celui-ci refuse d'ailleurs les services d'une jeune fille qui tente de le racoler parce qu'il est « dégoûté » par son comportement (IH : 72-73).

Cependant, les militaires étrangers ne sont pas tous aussi vertueux que Martin Howe. Dans *Generals Die in Bed* de Charles Yale Harrison, le jeune narrateur, un soldat canadien en permission dans la métropole anglaise, fait appel au service d'une jeune racoleuse

nommée Gladys. Après une première nuit, celle-ci lui offre de demeurer avec elle durant toute sa permission : « En général mes amis restent ici pendant toute leur perme. Je n'aime pas quand ils s'en vont le matin. C'est un peu insultant... » (GMDL : 151-152), explique-t-elle. Aussi s'installe-t-il chez elle pendant une dizaine de jours, l'entretenant, l'amenant au théâtre, dans les bistrots et dans les cafés. De son côté, la jeune racoleuse reste attentive à ses moindres besoins : « En elle s'unissent l'épouse, la mère, la maîtresse » (GMDL : 155), en vient à penser le jeune homme. Bien que le narrateur du roman ne témoigne d'aucune hostilité envers la jeune fille et ne juge aucunement ses pratiques, il n'en demeure pas moins qu'il laisse sous-entendre qu'elle manipule les militaires de passage dans la métropole anglaise. Ainsi la dépeint-il feignant l'attachement et l'amour en espérant ainsi soutirer le maximum aux permissionnaires qu'elle accueille chez elle. D'ailleurs, lorsque le narrateur lui demande si elle éprouve des sentiments pour lui, elle lui répond : « Mais oui naturellement. J'aime tous les soldats [...] J'ai le cœur assez grand pour vous tous, mes pauvres petits » (GMDL : 146).

Le narrateur de la *Comédie de Charleroi* manifeste, quant à lui, la haine qu'il ressent envers les femmes qui profitent des soldats pour s'enrichir. Après avoir été séduit par une femme qu'il croyait respectable, le jeune sous-officier se rend compte « qu'il y avait un an déjà qu'elle chassait ces moments-là et s'envoyait des militaires de passage » (CC : 179), et ce, bien qu'elle fut mariée. Après s'être abstenu devant le corps dénudé de la femme, il lui jette quelques dollars en lui criant ces paroles : « Putain, je t'ai donné tout mon argent. Je n'aurai même pas de quoi me soûler, ce soir. De Turquie ma malédiction viendra jusqu'à toi, quand la mitrailleuse turque me criblera le ventre » (CC : 184). Dans *Les Canadiens errants*, le soldat Lanoue laisse lui aussi entendre le mépris qu'il ressent pour une femme qui, après l'avoir abordé dans un bar et s'être fait offrir quelques consommations, lui faussa compagnie lorsqu'elle s'aperçut qu'il n'avait pas beaucoup d'argent. Il qualifie la femme de « guidoune » et affirme « j'men fichais pas mal, elle avait l'air malade » (CE : 73), évoquant ainsi les maladies vénériennes dont souffrent parfois les prostituées et les racoleuses.

Cependant, certains écrivains-vétérans mentionnent que les femmes agissent la plupart du temps de la sorte par nécessité : c'est-à-dire pour assurer leur survie. Ainsi les hommes sont-ils racolés dans des endroits inusités par des femmes qui ne semblent pas être des prostituées, et ce, que ce soit dans les arrière-boutiques des couturières (VBN : 83-87), chez

le photographe (C14 : 619-620) ou dans les théâtres (IH : 113-115). La racoleuse semble tout particulièrement active en territoire occupé. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, les jeunes Françaises reçoivent à plusieurs reprises les soldats allemands qui leur apportent, en échange de leur compagnie, de quoi assurer leur subsistance et s'offrir un peu de luxe (AORN : 111-119). Il en va de même dans *Les généraux meurent dans leur lit*, alors qu'une jeune Française accepte d'avoir des rapports sexuels avec un combattant en échange d'une conserve de « Bully Beef » (GMDL : 78). Une autre jeune femme propose quant à elle de passer la nuit avec un combattant en échange de tabac pour son vieux père (GMDL : 138-139). Nous pouvons constater que la figure de la racoleuse est bien plus complexe qu'elle n'y paraît. Elle est représentée tout autant comme une victime que comme une femme aux mœurs légères désirant s'amuser aux dépens des combattants. Les textes expriment aussi bien le désir que la haine que les combattants ressentent son égard. Quoi qu'il en soit, le comportement de la racoleuse semble motivé par le contexte de guerre totale qui impose aux civils de nombreuses privations.

Dans les romans de guerre de cette période, la racoleuse n'est pas la seule à « profiter » de la situation ; nombre de civils habitant en zone de combat n'hésitent pas à s'enrichir au profit des combattants. Les répercussions économiques et l'abaissement des règles morales provoqué par les conflits armés semblent dicter le comportement des populations qui habitent dans ces zones puisqu'elles souffrent inévitablement des destructions et des privations causées par les conflits. Cependant, ce sont majoritairement sur les femmes que nos romanciers insistent quand ils traitent de ce comportement. Nous en retrouvons déjà plusieurs exemples dans la littérature combattante au lendemain du premier conflit mondial. Que dire, par exemple, de ces vieilles paysannes qui, dans *Ceux de 14* de Maurice Genevoix, vendent aux soldats des denrées à des prix éhontés (C14 : 140-141 et 238-243)? Que dire aussi de ces innombrables femmes qui tiennent des commerces et gonflent les prix sans aucun égard pour les hommes de troupe? L'épicerie de la mère Bouquet dans *Les croix de bois* de Roland Dorgelès est un exemple frappant de ce lieu commun de la littérature de guerre ; la maîtresse de maison y défend férocement son comptoir contre les pauvres poilus affamés, pendant que sa fille y sert le vin « avec l'air offensé d'une princesse en exil, condamnée à faire des ménages » (CB : 147). La jeune fille « ne sourit [d'ailleurs] qu'aux soldats "bien" et ne rougit que pour les officiers » (CB : 1919 : 147) faisant preuve

d'indifférence et de mépris pour les autres poilus. L'attitude des deux femmes, qui ne pensent qu'à s'enrichir et ne démontrent aucun respect aux combattants qui risquent constamment leur vie pour les protéger, ne fait qu'attiser la haine des hommes envers les civils. Dorgelès nous présente d'ailleurs des hommes qui, choqués par le comportement de la propriétaire du « Comptoir français », souhaitent qu'un obus tombe sur son commerce :

Tas de vaches, crie un des hommes [...] Comment que j'serai heureux l'jour où une marmite défoncera leur crèche! [...] Y a que les cognes qui sont bien reçus ici, approuve un autre. Ils sautent la patronne, tu comprends, comme ça elle est parée pour les contraventions et eux ont la croûte... (CB : 144).

Toujours la même histoire, pour un rien, on surcharge le soldat. Mais, en ces temps difficiles, comment les civils confrontés à des situations extrêmes pourraient-ils faire autrement? Tout comme les combattants, les civils doivent assurer leur survie. Le sacrifice d'un pot de lait ou d'un pain peut cependant paraître bien anodin à des hommes qui sacrifient leur liberté et leur vie pour le bien-être collectif. Notons, cependant, qu'il existe toute une différence entre les vieilles paysannes qui surchargent les combattants logés chez elle pour s'assurer qu'elles auront de quoi se nourrir dans les jours suivants, et les épicières qui profitent des circonstances pour amasser des fortunes considérables. Une fois de plus, nous pouvons constater que les écrivains-vétérans exploitent la figure de la femme pour illustrer la relation ambiguë qu'entretiennent les combattants avec les civils.

D'un conflit à l'autre, les représentations de la disproportion des dommages imposés aux populations civiles par le contexte de guerre totale – dommages à la fois matériels, économiques et psychologiques découlant en grande partie du non-respect des règles de proportionnalité – semblent graduellement laisser place aux représentations des violences directes que les combattants exercent contre les civils. Alors qu'elles sont totalement absentes des romans traitants du premier conflit mondial, les violences exercées contre les civils apparaissent sporadiquement dans les romans portant sur le deuxième conflit mondial pour, finalement, occuper une place de premier ordre dans les romans des vétérans de la guerre du Vietnam. Nous croyons qu'une telle évolution révèle que les préoccupations d'ordre moral animent de plus en plus les hommes témoins des répercussions des conflits sur les populations civiles. Elle démontre aussi comment le fait de participer à une guerre injuste

– comme, par exemple, la guerre du Vietnam – hante littéralement les vétérans. Il va sans dire que la dilution progressive des champs de bataille, découlant en bonne partie des nouvelles stratégies développées dans le contexte de guerres asymétriques (nous pensons plus particulièrement à la guérilla), contribua en grande partie à transformer les rapports entre combattants et civils puisque les zones de combats se déplacèrent dans des lieux où se trouvaient les populations. L’ennemi se dissimulant désormais parmi les populations civiles, les règles de la guerre se complexifièrent inévitablement. Par conséquent, il devint de plus en plus difficile pour les combattants de faire une distinction entre les combattants et les non-combattants. Il n’est pas surprenant que de telles conditions aient marqué l’esprit des écrivains-vétérans.

Déjà dans les romans de la Seconde Guerre mondiale apparaît la figure du résistant : Résistant national allemand dans *Neuf jours de haine* (381-383), résistant français dans *Flesh Wound* (131-133), partisan bolchevik dans *Le soldat oublié* (280 et 426). Figure à la fois fuyante et ambiguë, le résistant suscite tout autant la méfiance que le doute. Puisque celui-ci ne revêt aucun uniforme et agit souvent indépendamment des troupes conventionnelles, les combattants ne sont jamais sûrs de son allégeance. Dans *Flesh Wounds*, par exemple, le personnage principal soupçonne un résistant français d’être un espion allemand. Il arrive aussi que les personnages soient incapables de savoir si ces hommes sont des résistants (des combattants irréguliers) ou de simples civils. Ainsi leur statut est toujours supposé plutôt qu’affirmé, ce qui permet d’expliquer des dérapages. Dans *Le soldat oublié*, par exemple, Guy Sajer rappelle comment des partisans russes incorporent les colonnes de marche civiles pour harceler les soldats allemands, les poussant ainsi à ouvrir le feu, ce qui a pour conséquence de dresser la population contre l’envahisseur (SO : 426).

Lorsque les écrivains-vétérans de cette période représentent les violences perpétrées contre les civils, il s’agit la plupart du temps d’actions menées par l’ennemi (bombardements alliés dans *Le soldat oublié* (165-168 et 185-187), viol collectif et exploitation des tribus locales par les Japonais dans *The Big War* (365-369 et 441-442). Il n’en demeure pas moins que les civils victimes de violences sont habituellement représentés comme de simples dommages collatéraux :

But such a storm of violence flew over the heads of the Norman inhabitants, that, though they were free, they were still in great danger. Their cattle were killed, their homes shattered ; even so they applauded, standing clapping sadly in their doorways. Some died by ricochets, even as they dug their potatoes, by the chance whirling flight of fragments of hurled metal » (FW : 145).

Dès les premières pages du roman, le narrateur de *Les Canadiens errants* relate, quant à lui, que les hommes d'un régiment canadien sont témoins de la souffrance de la population civile. Ils croisent un paysan qui, après avoir récupéré quelques meubles dans les décombres de sa maison, charge sa vieille charrette et quitte les lieux avec sa famille. Lorsqu'un combattant lui demande où il va, « l'homme se [prend] la tête à deux mains et la [secoue] en gémissant d'une voix sourde » (LCE : 9).

Les rares fois où les écrivains-vétérans de cette période mentionnent les exactions commises par certains de leurs personnages, ils en atténuent l'importance en évitant de les décrire. Guy Sajer décrit les actions posées par l'armée allemande lors de la retraite de la campagne de Russie en ces mots : « Et puis il y eut des suicides, beaucoup de suicides. Il y eut des massacres. On tua pour un litre de lait de chèvre, pour quelques patates, pour une livre de mil. Les loups affamés et poursuivis n'ont plus le temps de palabrer » (SO : 450). Bien que l'auteur mentionne les exactions commises par ses frères d'armes, il évite de les décrire en détail, les résumant en quelques lignes. Ici, il n'y a aucune mise en situation, aucun exemple qui pourrait rendre justice aux victimes ou inculper les bourreaux. Les choses nous sont présentées comme une simple fatalité. Qui plus est, l'auteur insiste davantage sur les souffrances des combattants que sur celles des victimes civiles, tout en cherchant à excuser leur comportement. Sajer minimise aussi le comportement de ses frères d'armes en tournant des événements dramatiques en dérision. Ainsi représente-t-il le viol d'une Polonaise comme un événement satirique. « Les quatre compères ont cerné une Polonaise d'une quarantaine d'années dans une grange. La belle a cédé à leur ardeur qui se prolongea pendant les quatre heures qui restaient » (SO : 415). Comble du mauvais goût, l'auteur rappelle que le mari de la victime leur paya à boire pour les remercier de lui avoir épargné son devoir conjugal : « Il a ri avec nous en disant : "Maman trop vieille maintenant pour moi, pour vous" » (SO : 415).

Il est à noter que Guy Sajer (de son vrai nom, Guy Mouminoux), bien que de nationalité française, a combattu au sein de *Gross Deutschland*, une division de choc de *Wehrmacht*⁸⁰⁴. Cependant, la plupart des textes à l'étude portant sur le deuxième conflit mondial ont été rédigés par des vétérans des forces alliées. Ceux-ci se présentent en libérateurs et sont moins portés à se montrer hostiles envers les populations civiles qui, habituellement, les reçoivent à bras ouverts. Dans *Les Canadiens errants*, les combattants canadiens traversent une ville en ruine sous les acclamations des habitants. Jean Vaillancourt écrit : « Les guerres étaient finies pour ces derniers et ils étaient en liesse, malgré leurs deuils ; ils avaient lancé des bravos et des fleurs, offert des victuailles et des verres de calvados, donné des poignées de main, des encouragements suivis d'invitations à revenir, et les baisers gracieux des filles » (LCE : 12). Toutefois, certains se montrent plus réfractaires à leur arrivée : « On traversa des hameaux silencieux où quelques sinistrés, faisant fi du danger, étaient revenus inventorier leurs ruines [...] Parfois, ils exprimaient une certaine amertume à l'endroit des armées de la libération, qui détruisaient sur leur passage ce que les Allemands n'avaient pu emporter » (LCE : 10).

Si les écrivains-vétérans du deuxième conflit mondial témoignent progressivement de la manière dont la dilution des champs de bataille contribue à brouiller les frontières entre l'avant et l'arrière – complexifiant les règles d'engagement –, ce sont toutefois ceux de la guerre du Vietnam qui relatent les violences directes exercées contre les civils. Ils le font afin d'étayer l'aspect moral de l'expérience dont ils font le récit. Aussi s'appliquent-ils à démontrer comment certains facteurs ayant contribué à développer un contexte de mal absolu orientèrent les comportements des combattants à l'égard des civils⁸⁰⁵.

Ils démontrent d'abord comment la propagande et l'effet d'entraînement qui se crée au sein d'un groupe – en « génér[ant] des préjugés, des simplifications et des discriminations »

⁸⁰⁴ Puisque sa mère était d'origine allemande, Guy Mouminoux fut incorporé de force à la *Wehrmacht* alors qu'il n'était âgé que de seize ans. Il s'enrôla sous le nom de famille de sa mère (Sajer).

⁸⁰⁵ Sur les différents facteurs qui favorisèrent le surgissement du mal absolu durant la guerre du Vietnam, consulter notre propos dans la partie 2.2.2. et notre analyse de la représentation du massacre de My Lai dans *Au lac des bois*, dans la partie 5.4.5. Voir, aussi, Robert Jay Lifton, *Home from the War*, op. cit., p. 35-71.

qui peuvent favoriser l'adoption de comportements criminels⁸⁰⁶ – ont bien souvent motivé les hommes à commettre des exactions. Dans son ouvrage le psychiatre Robert Jay Lifton rappelle comment la diabolisation de l'ennemi nord-vietnamien dans l'espace public américain – et encore plus spécifiquement au cœur des forces armées – contribua à relativiser les violences perpétrées contre les populations civiles⁸⁰⁷. Ce racisme manifeste partagé par de nombreux combattants et alimenté par la culture de guerre est affiché par plusieurs personnages des romans à l'étude. Dans *Sympathy for the Devil*, Quinn partage à plusieurs reprises son mépris pour les Vietnamiens :

Je supporte pas leurs gueules décharnées, ces têtes de morts qu'ils ont, ni leurs treillis qui leur moulent les fesses, ni leur façon de se dandiner comme des folles tordues, sans parler de leur putain d'haleine qui pue le poisson pourri qu'ils viennent vous souffler sous le nez comme s'ils allaient vous rouler un patin, en vous parlant cette langue de merde qu'arrête pas de pleurer sa mère, et en vous postillonnant dans les narines leur putain d'haleine fétide à faire tomber les mouches, moitié riz-poissons, moitié dents cariées, sauf que ça n'a rien d'humain, ces voix qu'ils ont, juste glapissements, criailleries et compagnie (SFD : 323).

Le même soldat qualifiera les Vietnamiens « [d']enfoirés de voleurs », de « petits tarés de bouffeurs de riz », de « petits chapardeurs de merde » et de « trous-de-culs fumeurs de came » (SFD : 324).

C'est toutefois la stratégie de combat employée par l'ennemi qui, dans l'esprit des vétérans, semble être à la source des exactions commises par les combattants. À plusieurs reprises, les auteurs rappellent comment, dans un contexte de guérilla, l'ennemi se confond constamment avec le simple civil, créant ainsi une certaine paranoïa chez les combattants. Tim O'Brien rappelle, par exemple, comment l'ennemi n'hésite pas à se cacher au sein des civils : « He is hidden among the mass of civilians, or in tunnels, or in jungles » (IDCZ : 127). Tout civil devient alors un ennemi probable, voire un danger et une cible potentielle. On peut constater à quel point cette situation instaure un climat de paranoïa chez les combattants américains lorsque les personnages du roman *Le Merdier* suspectent des enfants

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁸⁰⁷ Robert Jay Lifton, *Home from the War*, *op. cit.*, p. 35-71.

d'être des combattants ennemis : « Dehors, un gamin – sûrement, un apprenti Vietcong – m'oblige à me prêter à un cirage de bottes » (LM : 56), écrit le narrateur. Un peu plus loin, un de ses frères d'armes déclare que la moitié des orphelins vietnamiens qu'ils rencontrent sont « des Marines vietcongs » (LM : 73). Enfants, femmes et vieillards sont toujours soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Dans *Sympathy for the Devil*, le personnage principal nouvellement arrivé au Vietnam est témoin de la manière dont un de ses camarades violente deux gamins pour obtenir de l'information : « Hanson essayait d'avoir l'air impassible. Il ne savait pas s'il devait continuer de regarder ou détourner le regard » (SFD : 350). Un peu plus tard, le jeune homme est encore une fois le témoin impuissant d'un interrogatoire musclé lorsqu'un groupe de femmes soupçonnées de ravitailler l'ennemi est intercepté par un commando des forces spéciales (SFD : 365-367).

Ces deux exemples sont représentatifs du procédé narratif employé par les écrivains-vétérans lorsque vient le temps de raconter les violences perpétrées contre les civils. Notons d'abord que ce type de violences, lorsqu'elles sont volontairement commises, sont toujours le fait de l'Autre, qu'il soit ennemi ou frère d'armes. À de rares exceptions, ces violences sont perpétrées par les personnages principaux ou les narrateurs des romans. Lorsque c'est le cas, les écrivains-vétérans nous présentent les événements comme s'il s'agissait d'un accident. Tel est le cas dans *Né un quatre juillet*, alors que Ron Kovic et sa section ouvrent le feu en pleine nuit sur des individus suspects qui s'avèrent être en réalité un groupe d'enfants. Le personnage principal est, par la suite, littéralement miné par ce souvenir. Il est intéressant de constater que les écrivains-vétérans ne définissent jamais clairement le statut des victimes. Ils laissent toujours planer le doute quant à leur implication dans le conflit. Les civils contre lesquels les combattants se permettent de commettre des exactions sont toujours suspects : ils se promènent dans des zones interdites, possèdent des cartes d'identification périmées, transportent de la nourriture qui pourrait être du ravitaillement, etc. (SFD : 365-367). En laissant planer le doute quant à l'implication de ces civils, les auteurs parviennent à plonger le lecteur dans un état d'esprit avoisinant celui des combattants confrontés à de telles situations. Si ce procédé n'est pas suffisant pour justifier les gestes posés par les Américains à l'encontre de la population, il permet toutefois d'éclairer leur comportement et, dans une certaine mesure, de relativiser leurs gestes, de démontrer qu'il ne s'agit pas de violences purement gratuites.

Il n'en demeure pas moins que les ripostes des Américains s'avèrent bien souvent disproportionnées dans l'ensemble des romans étudiés. O'Brien en donne quelques exemples dans *If I Die in a Combat Zone*. Après être tombés dans une embuscade parce que les habitants de My Khe 3 (Pinkville) ne les avaient pas avertis du danger, les hommes de la Compagnie Alpha brûlent leur village en guise de représailles. « It was good to walk from Pinkville and to see fire behind Alpha Company. It was good, just as pure hate is good » (IDCZ : 117), écrit O'Brien, établissant ainsi comment les hommes furent souvent motivés par un désir de vengeance. Le même désir de vengeance anime un peu plus tard les hommes de la compagnie qui, à la suite de la mort de deux des leurs, réclament un bombardement au napalm sur un autre village. L'auteur affirme alors qu'il y eut non seulement des Viet Congs parmi les victimes, mais aussi des civils : « And there were babies and children and people who just didn't give a damn in there, too » (IDCZ : 120). Puis, tentant d'expliquer l'état d'esprit dans lequel se trouvaient alors les hommes de la compagnie, il ajoute : « But Chip and Tom were on the way to Grave Registration in Chu Lai, and they were dead, and it was hard to be filled with pity » (IDCZ : 120). Tout indique que la présence de l'ennemi parmi les civils, ainsi que l'aide que la population lui apporte, autorisent les actions les plus viles, et ce, même lorsqu'elles entraînent des dommages collatéraux. O'Brien, par exemple, explique comment, après avoir trouvé une arme dans un village « ami », les hommes de sa compagnie prirent quelques aînés en otages pour prévenir les attaques de l'ennemi pendant la nuit (IDCZ : 129-132). La pratique du bouclier humain semble être chose commune puisque, quelques pages plus loin, l'auteur mentionne que les commandants de la compagnie décidèrent quelques jours plus tard de l'appliquer de nouveau : « They decided to take civilians along to our night position and the logic was clear. Their husbands and fathers were the people we were looking for. We'd be safe with the women and kids sleeping with us » (IDCZ : 150).

Certaines stratégies mises en place par le commandement américain ont aussi contribué à aggraver le comportement adopté par certains combattants à l'égard des civils. Parmi celles-ci, la pratique du *body count* et l'établissement de zones de tir libre sont dépeints par les écrivains-vétérans. Dans *Sympathy for the Devil*, Kent Anderson met en scène un officier de l'armée sud-vietnamienne qui, pour augmenter le rendement de sa compagnie, abat des fermiers vietnamiens (après les avoir déclarés hostiles) sous le regard ahuri du personnage

principal : « Décompte des morts. Lui faut son compte de macchabs à ce p'tit enviandé », déclare alors l'un des personnages avant d'ajouter « Zone de feu à volonté, là-bas devant, hein ? » (SFD : 464) La zone de tir libre semble dans bien des cas servir d'exutoire aux combattants américains qui désirent tantôt satisfaire leur désir de vengeance, tantôt laisser libre cours à leurs pulsions meurtrières. Ces zones, où le tir est librement autorisé, semblent légitimer même les actions les plus odieuses. Dans *Le Merdier*, Gustav Hasford met en scène un homme qui, sans raison apparente, abat un paysan :

Le hameau que nous survolons est dans une zone de tir autorisé – ça veut dire que n'importe qui peut tirer n'importe quand et pour n'importe quelle raison. Nous regardons le paysan courir dans la boue. Il sait une seule chose : que sa famille a besoin de riz pour manger. Maintenant il sait aussi que les balles sont en train de le déchiqueter. Il tombe, et le tirailleur se marre (LM : 96).

Tim O'Brien décrit lui aussi une scène similaire dans son premier texte. Lorsque quelques hommes de la compagnie Alpha ouvrent le feu sur de jeunes enfants conduisant des vaches dans un champ en pleine zone de tir libre, le narrateur, impuissant, regarde la scène : « I did not shoot, but I did endure, without protest, except to ask the man in front of me why he was shooting and smiling » (IDCZ : 139). Une telle scène démontre que le silence adopté par les hommes confrontés à des actions immorales semble avoir nourri, *a posteriori*, un certain sentiment de culpabilité. Le fait d'avoir agi de concert avec le groupe auquel on appartient, en se pliant aux normes et aux pratiques en vigueur dans ce groupe, ne semble en rien garantir la moralité de nos actions et encore moins la certitude de vivre en paix avec celles-ci. Comme Hannah Arendt l'a déjà démontré, la légalité ne va pas toujours de pair avec la moralité. Les dérives de l'Allemagne nazie et les crimes qu'elle a perpétrés contre les Juifs en sont une preuve flagrante ; ce qui est accepté comme étant légal sur le plan politique peut malheureusement être à la source du mal absolu⁸⁰⁸. Le sociologue Claus Offe affirme d'ailleurs que les individus et les organisations ont tendance à juger leurs actions en y apposant une codification binaire entre le légal et l'illégal. Il écrit : « Les régulations juridiques déchargent en effet explicitement ceux auxquels elles s'adressent de toute

⁸⁰⁸ Voir, Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2009 et *Les origines du totalitarisme / Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2002.

réflexion sur la responsabilité de leur action aussi longtemps qu'ils demeurent dans la limite des normes légales⁸⁰⁹ ». Ainsi les représentations des zones de tir libre permettent-elles de montrer que les stratégies adoptées par l'administration américaine et le haut commandement, ainsi que les comportements adoptés par les hommes au sein des compagnies, bien que légaux, donnèrent lieu à des dérives inacceptables.

6.3.2 L'ennemi

La question morale est formulée non seulement à travers les représentations des civils, mais aussi en fonction de celles de l'ennemi.

À travers l'ennemi c'est le tabou du meurtre qui est exposé. Qui suis-je pour donner la mort à autrui? Qu'est-ce qui m'en donne le droit? Qu'est-ce qui rend mon geste légitime? S'il est légitime, en est-il pour autant moral? Ce sont là les nombreuses questions auxquelles les combattants sont confrontés et qui sont soulevées par les écrivains-vétérans. Dans le roman de guerre, les combattants tuent principalement pour deux raisons : soit par devoir patriotique, soit pour assurer leur survie. Mais les raisons qui poussent les combattants à commettre l'irréparable, si nobles soient-elles, ne semblent pas pour autant les préserver des remords et de la culpabilité. Dans *La ligne rouge*, le soldat Bead est rongé par la culpabilité après avoir abattu un homme, et ce, bien que son geste ait été moralement justifiable et sanctionné par la société. Ce qui revient à dire qu'il est difficile pour les hommes d'accepter de transgresser le premier tabou de l'humanité, même lorsqu'il est légitimé et encouragé. Le commandant de la compagnie Charlie tente d'ailleurs de réconforter Beard, lui rappelant la légitimité de son geste : « Enfin, je voulais seulement te dire que moralement, ton geste se justifie parfaitement. Tu n'avais pas le choix, et tu ne dois pas te faire de souci ni te sentir coupable. Tu as fait simplement ce que n'importe quel bon soldat aurait fait, pour notre patrie ou n'importe quelle autre patrie » (LR : 221).

Dans les romans de guerre du XX^e siècle, l'action de tuer est rarement attribuée aux héros ; cela demeure la plupart du temps le fait de l'autre. Qui plus est, on insiste

⁸⁰⁹ Claus Offe, *Les démocraties à l'épreuve*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1997, p. 193.

habituellement davantage sur la violence subie que sur la violence infligée. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, on représente régulièrement les héros de nos romans comme des témoins impuissants devant les souffrances et la mort de leurs camarades. « C'est la mort reçue et non la mort donnée qui devient tangible⁸¹⁰ ». L'agonie de l'ennemi provoquée par les gestes commis par les héros sur le champ de bataille est plus rarement personnifiée. À l'image de la réalité des champs de bataille moderne, « les éléments affectifs, émotionnels ont de moins en moins de rapports immédiats avec une représentation ou une perception réelle de l'ennemi ; en revanche, cette relation est totalement conservée avec la mort ou la blessure [du héros] ou de ses camarades de combat⁸¹¹ ».

Cependant, lorsque le héros s'abaisse à tuer, l'action est représentée de deux façons bien distinctes : la mort que l'on donne de loin et celle qui survient dans la proximité.

La mort que l'on donne de loin correspond à ces moments où les personnages tirent sur une tête qui dépasse d'une tranchée, lancent une grenade à un mitrailleur abrité dans un bunker, abattent un ennemi qui rampe dans le no man's land. L'ennemi demeure alors une forme humaine lointaine (GMDL : 236, 237), une silhouette sans identité (SO : 279) ou un individu anonyme parmi la masse – Guy Sajer évoque « la horde russe » (SO : 247) ou « la marée russe » (SO : 244) –, perdu dans une « cohue grouillante » (LR : 167-168). Dans ce contexte, les combattants ne sont pas confrontés à l'impact de leur geste ; leurs victimes demeurent sans visage. Dès lors, la mort donnée s'avère être une mort dépersonnalisée ; on s'en prend à une abstraction, à la conception d'un ennemi bien souvent diabolisé et déshumanisé. Il s'agit simplement d'anéantir un danger potentiel pour l'individu, mais aussi pour la microsociété et la société à laquelle il appartient. Erich Maria Remarque écrit :

Nous sommes devenus des animaux dangereux, nous ne combattons pas, nous nous défendons contre la destruction. Ce n'est pas contre des humains que nous lançons nos grenades, car à ce moment-là nous sentons qu'une chose : c'est que la mort est là qui nous traque, sous ces mains et sous ces casques » (AORN : 103).

⁸¹⁰ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 143.

⁸¹¹ *Idem*.

Cette façon de tuer est, la plupart du temps, banalisée ; on la dépeint comme s'il s'agissait du quotidien du soldat. Dans *Retour à Matterhorn*, le lieutenant Goodwin, avec « la patience du chasseur né » (RM : 662), attend patiemment qu'un ennemi se trouvant sur une colline voisine sorte de son trou pour l'abattre. Après avoir tué un ennemi, les hommes observent le soldat mort se faire traîner jusqu'à la casemate à l'aide de jumelles (RM : 664-667). On évoquera ici Günther Anders qui remettait en question que l'on puisse considérer que des hommes qui tuent sans l'implication émotive qu'engendre le face-à-face – sans haine donc – soient des soldats. Dans de telles circonstances, ces hommes s'avèrent n'être rien de plus que « les servants de quelconques instruments⁸¹² ». Dans les romans de la guerre du Vietnam, par exemple, les victimes abattues à distance ne deviennent que des morts tout juste bons à gonfler le tableau de chasse des hommes et les statistiques militaires (RM : 163-166). Nous pouvons donc constater que les écrivains-vétérans tentent de démontrer que les nouvelles réalités des champs de bataille modernes contribuent à banaliser le geste de tuer en imposant une distance entre les combattants et, par le fait même, en alimentant le caractère anonyme et impersonnel de l'affrontement. Aussi parviennent-ils, dans une certaine mesure, à présenter les combattants comme des travailleurs destinés à produire des morts. « [M]aintenant il y avait à accomplir un travail difficile et dangereux : tuer autant d'Allemands que possible », écrit, par exemple, Frederic Manning (NÉDH : 207). Anders rappelle d'ailleurs que les combattants modernes ne voient pas le résultat de leur production : « ils le voient pendant leur affairement aussi peu devant eux et ensuite, *post festum*, aussi peu derrière eux que des ouvriers d'usine voient devant eux ou derrière eux les produits finis de leur travail à la chaîne⁸¹³ ». Dans *Compagnie K*, William March présente le sergent Wilbur Tietjen qui patiente pendant des heures, à l'affût dans sa tranchée, attendant qu'un Allemand ne montre la tête pour l'abattre. Non seulement Tietjen mentionne-t-il que la distance qui le sépare de l'ennemi contribue à déshumaniser ce dernier – « [l]es bonhommes, vous voyez, ils étaient tellement loin que c'était pas vraiment comme si je tuais quelqu'un. En fait moi, j'ai jamais vu des bonhommes, plutôt des pantins, et c'était dur de croire que quelque chose de si petit pouvait ressentir de la douleur ou de la peine » (CK : 48) – mais il présente aussi l'acte même

⁸¹² Günther Anders, *La Haine*, op. cit., p. 58.

⁸¹³ *Ibid.*, p. 65.

de tuer comme une scène comique : « La plupart du temps, le bonhomme que je visais faisait un bond et un ou deux tours sur lui-même avant de s'écrouler. Il avait l'air vraiment comique de là où j'étais – comme un petit soldat taillé dans le bois secoué par le vent » (CK : 47).

Notons ici que les représentations de la mort donnée de loin ne sont jamais accompagnées d'une charge émotive ou d'une réflexion de la part des hommes qui la donnent. On oublie rapidement le geste que l'on vient de poser et l'on reprend les tâches quotidiennes, lorsqu'on ne se félicite pas tout bonnement du travail bien fait : « - Je l'ai eu pile en haut de la gorge, précisa Goodwin d'un ton neutre [...] – Joli coup ! dit Mellas. Tu vas en essayer un autre ? » (RM : 665) Il nous semble justement que l'absence d'implication émotive des personnages et l'indifférence affichée par le narrateur pour témoigner de tels événements tendent à démontrer comment les hommes en viennent à concevoir l'acte de tuer comme un simple travail.

Certains personnages, comme Jean Dartemont, refusent toutefois de donner la mort de loin, y voyant une action qui s'apparente davantage au meurtre avec préméditation qu'au combat : « Il me semble impossible de tuer ainsi, de sang-froid, commodément accoudé, en prenant bien le temps de viser, de tuer avec préméditation, sans réflexe qui décide de mon geste » (LP : 263). Toutefois, rares sont ceux qui semblent avoir conscience de la portée de leurs gestes et des conséquences qu'ils impliquent.

Ainsi, les écrivains-vétérans ne manquent pas l'occasion de souligner que les nouveaux types d'armements contribuent à transformer les méthodes de combat. Il n'y a plus de lutte possible, plus de face-à-face : les hommes n'ont plus la possibilité de mesurer leur force et leur courage à celui d'autrui pour prouver leur valeur. Ils tuent des étrangers de manière anonyme simplement parce qu'ils remplissent leur fonction : celle d'ouvrier de la mort. Tuer à distance plonge l'individu dans la logique de la prédation (prédateur/proie ou, encore, bourreau/victime). À ce sujet, Jean Norton Cru écrit :

Non la guerre n'est pas une lutte, elle n'éveille pas l'admiration que nous avons pour les tournois d'athlètes. Les soldats sont des bourreaux ou des victimes, chasseurs ou proies, et dans l'infanterie nous avons l'impression que nous jouâmes la plupart du temps le rôle de victime, de proie, de cible. Ce rôle ne tend guère à faire goûter la gloire des combats⁸¹⁴.

⁸¹⁴ Jean Norton Cru, *Du témoignage*, *op. cit.*, p. 50.

Dans cette logique de prédation, les combattants sont appelés à abattre froidement leur victime sans nécessairement s'exposer en retour à un quelconque danger dans l'immédiat. Les combattants qui tuent de loin sont donc confrontés à une posture immorale qui va à l'encontre de l'un des traits fondamentaux de tout combattant, à savoir la réciprocité. Ils acceptent de prendre la vie d'autrui sans pour autant mettre leur propre vie en péril.

Quant à la mort que l'on donne de près, il s'agit de l'affrontement au corps à corps, soit le moment où l'on regarde la mort s'emparer du regard de l'adversaire. Notons toutefois que l'on représente rarement ce moment comme un acte résultant de la haine qu'éprouve le combattant à l'égard de l'ennemi. On tue simplement par peur, pour sauver sa peau. Après avoir commis l'irréparable, les personnages sont la plupart du temps dégoûtés et finissent par être rongés par les remords et la culpabilité. Ce type de scène sert habituellement à illustrer une prise de conscience chez le héros – pour ne pas dire ici une *crise* de la conscience. Il réalise alors l'écart qui sépare la théorie (la culture de guerre) de la pratique (l'affrontement). Nicolas Beaupré rappelle, par exemple, comment certains personnages des romans de la Grande Guerre, confrontés à la brutalité de leurs actions, pour ne pas dire à leur propre dégradation, jettent un nouveau regard sur les événements⁸¹⁵.

Dans *Les généraux meurent dans leur lit*, le personnage principal doit faire face à ce type de crise lorsqu'il participe à un coup de main lors duquel il embroche un jeune Allemand au bout de sa baïonnette. Éprouvant du mal à récupérer son arme, il doit alors assister à l'agonie de son ennemi. Durant tout ce passage, le jeune homme est à la fois paniqué et dégoûté. Après avoir capturé le frère de sa victime, il en vient à se poser certaines questions : « Comment pourrais-je dire à cet enfant qu'une force aveugle nous a pris, son frère et moi, nous a plantés dans un trou abandonné, en pleine nuit, sous les hurlements des obus, nous a mis entre les mains des armes meurtrières et nous a jetés l'un contre l'autre ? » (GMDL112). Puis il ajoute un peu plus loin : « Qui peut se soucier de nous, de nous qui sommes lâchés les uns contre les autres et qui nous déchirons les entrailles avec nos baïonnettes luisantes et silencieuses » (GMDL : 113). Le narrateur souligne que le contexte de guerre dresse les hommes les uns contre les autres et leur inflige une commune misère.

⁸¹⁵ Nicolas Beaupré, *Écrire la guerre, écrire en guerre, op. cit.*, p. 169-171.

Bien qu'il accepte d'assumer la portée de ses gestes, le héros laisse toutefois sous-entendre qu'il ne doit pas être le seul à porter la responsabilité des événements. Lorsqu'il évoque « [qu']une force aveugle » a mis des armes entre les mains des hommes et les a poussés à s'entre-tuer, le narrateur n'évoque-t-il pas la responsabilité de la classe politique, de l'institution militaire, voire de la société mue par la culture de guerre ? Un peu plus tard, lorsque le héros revit mentalement les événements et prend conscience de son geste, il est pris de sanglots et de tremblements. Une terreur immense s'empare de lui. L'agonie de l'un de ses camarades s'ajoute à sa douleur. Lorsqu'il se demande pourquoi la mort de ces hommes le terrifie autant, il se rend compte que c'est parce qu'il se reconnaît lui-même en eux puisqu'il partage, jusqu'à un certain point, leurs malheurs. « Qu'y a-t-il de si terrible dans la mort d'un de ces soldats, d'un de nos copains ? Je crois que c'est parce que nous ne voulons pas mourir – que nous nous accrochons désespérément à la vie quand elle se retire. Nos vies nous sont volées ; on nous les a prises par fraude » (GMDL : 123). Par la voix du narrateur/héros, Charles Yale Harrison parvient à établir son positionnement en présentant les combattants comme des victimes du pouvoir et des discours officiels, relativisant ainsi leur part de responsabilité en établissant qu'ils ne sont pas pleinement maîtres de leur destinée. Au passage, il va même jusqu'à exploiter la thématique sacrificielle chrétienne en mentionnant l'Ancien Testament :

Quand nous étions chez nous, nos vies nous appartenaient dans une certaine mesure. Chez nous, dans une certaine mesure, nous avions une part de responsabilité dans ce que nous faisons. Mais ici notre rôle est passif comme celui de l'adolescent Isaac que le sénile Abraham conduisait au bûcher expiatoire... Mais il vaut mieux ne pas penser... Je ramène ma capote sur ma tête. J'ai chaud, je m'assoupis. Le sommeil miséricordieux m'apporte enfin la paix (GMDL : 123).

Le mot d'ordre semble ici lancé. Pour survivre physiquement et psychiquement en contexte de guerre, le combattant ne semble pas avoir d'autres choix que d'accepter tout bêtement sa condition et de ne pas chercher à comprendre les événements auxquels il est confronté : « Je me dis qu'il vaut mieux ne pas chercher. Il vaut mieux vivre comme une bête qui ne raisonne pas [...] Une fois, à l'arrière, un sergent m'a dit que pour faire un bon soldat, il suffisait d'avoir les reins solides et la tête faible » (GMDL : 122). Ainsi le narrateur souligne-t-il que

les combattants sont tentés d'adopter des conduites d'isolation (au sens où l'entend Claude Barrois) en établissant une rupture entre leurs pensées et leurs comportements. La rencontre avec la mort (la mort donnée de près) révèle au personnage principal la commune misère des combattants dont nous parlions plus tôt. Elle permet de réaliser que l'ennemi qui se trouve dans les tranchées devant lui partage les mêmes humiliations et les mêmes souffrances. L'ennemi est, lui aussi, victime des politiques de l'État. Par cette scène, Harrison parvient à souligner non seulement la responsabilité personnelle du combattant, mais aussi, la responsabilité collective qui se cache derrière chaque mort.

Erich Maria Remarque en vient aux mêmes conclusions dans un passage d'*À l'Ouest rien de nouveau* qui s'apparente étrangement aux événements relatés dans *Les généraux meurent dans leur lit*. Ici aussi, deux hommes sont poussés à un face-à-face qui s'avère funeste pour l'un des deux. Après s'être réfugié dans un trou d'obus dans le *no man's land*, le narrateur et personnage principal du roman, Paul Bäumer, agit par instinct de survie lorsqu'un soldat français glisse dans le trou d'obus où il s'est réfugié : « Je ne pense à rien, je ne réfléchis à rien. Je me borne à frapper furieusement et je ne sens simplement que le corps qui tressaille, puis devient flasque et se plie comme un sac. Ma main est gluante et mouillée, lorsque je reprends conscience de moi-même » (AORN : 190). L'auteur souligne ici l'état second dans lequel les combattants se retrouvent souvent lorsqu'ils sont appelés à tuer de près : absence de pensées logique, réaction instinctive, « inconscience ». Tout indique que le geste posé échappe à la raison. Devant sa victime agonisante, le narrateur en vient à penser : « Je voudrais lui fermer la bouche, la remplir de terre, encore une fois le poignarder pour qu'il se taise, car il me trahit ; cependant, je suis déjà revenu à moi et aussi je me sens soudain si faible que je ne puis plus lever la main contre lui » (AORN : 190). On peut constater que la haine n'a donc en rien motivé le personnage à tuer. Ce n'est pas un sentiment sadique qui l'a poussé à anéantir l'Autre, mais plutôt le besoin de le détruire afin de se conserver lui-même. Comme l'affirme Günther Anders : « Le dit de la haine "Il faut qu'il ne soit pas, pour que je sois", culmine alors, après l'acte d'anéantissement, dans l'énoncé que voici : " Il n'est plus, donc je suis, moi qui reste l'unique. "⁸¹⁶ ». Toutefois, l'action ne relève pas ici de la dynamique prédateur / proie. Bien que la haine s'apaise après son « triomphe »,

⁸¹⁶ Günther Anders, *La Haine*, op. cit., p. 35.

le personnage principal ne retrouve pas la paix intérieure dans le « sommeil du juste⁸¹⁷ ». Il est plutôt rongé par les remords. Remarque suggère ici que les situations extrêmes auxquelles les combattants sont confrontés font souvent en sorte que leurs actions leur échappent, les plongeant dans un état d'apathie, les poussant à réagir par automatisme sans qu'ils soient pleinement conscients des conséquences de leurs actions. Encore une fois, l'auteur laisse entendre que les paramètres de l'expérience du combat plongent les hommes dans un monde parallèle qui échappe à toute rationalité et intelligibilité. Nous reviendrons sur cette question dans le prochain sous-chapitre. Pour l'instant, nous nous contenterons de rappeler que Bäumer, cloué dans son trou d'obus par les tirs de mitraillettes, est forcé d'assister à l'agonie de sa victime durant de longues heures.

Cet Autre est avant tout représenté dans son caractère impersonnel : ce n'est d'abord qu'un corps qui représente un danger potentiel (AORN : 190), puis « une sombre silhouette » (AORN : 191) et « une forme remuante » (AORN : 192). Tranquillement, ce corps agonisant se révèle à Bäumer dans toute son humanité. En premier lieu, c'est à travers le regard de la victime que cette dernière s'exprime : « Le corps est immobile, tout à fait calme et, à présent, silencieux ; le râle s'est tu, mais les yeux crient et hurlent ; en eux toute la vie s'est concentrée en un effort extraordinaire pour s'enfuir, en une horreur atroce devant la mort, devant moi » (AORN : 192). En deuxième lieu, l'humanité de la victime se révèle à travers sa souffrance. Bäumer ressent d'ailleurs une vive empathie face à son état : « Mais chaque souffle met mon cœur à nu. Ce mourant a les heures pour lui, il dispose d'un couteau invisible, avec lequel il me transperce : le temps et mes pensées » (AORN : 194). Mais, finalement, c'est dans la mort que l'humanité de sa victime se révèle totalement. Après avoir observé attentivement le visage de celle-ci, Bäumer est rongé par la culpabilité. Il entreprend alors un monologue :

Camarade, je ne voulais pas te tuer. Si, encore une fois, tu sautais dans ce trou, je ne le ferais plus, à condition que toi aussi tu sois raisonnable. Mais d'abord tu n'as été pour moi qu'une idée, une combinaison née de mon cerveau et qui a suscité une résolution ; c'est cette combinaison que j'ai poignardée (AORN : 196).

⁸¹⁷ *Idem.*

Ainsi peut-on constater que c'est le danger potentiel que l'ennemi représentait pour sa survie qui a poussé Bäumer à s'en prendre à lui, une impression qui semble avoir été nourrie par une abstraction : par l'idée préconçue de l'ennemi. Lorsque celui-ci ne constitue plus un danger, le jeune combattant est appelé à prendre en considération l'homme qui se cachait derrière sa conception de l'ennemi. En fouillant dans ses papiers, il découvre l'identité de sa victime : son nom, son métier et son statut. Il réalise alors qu'il s'agissait d'un père de famille qui, tout comme lui, fut contraint de prendre les armes.

Pardonne-moi, camarade. Nous voyons les choses toujours trop tard. Pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes et cet uniforme tu pourrais être mon frère, tout comme Krat et Albert (AORN : 196).

Par le fait même, le narrateur souligne l'existence de la fraternité de misère qui existe entre les combattants, peu importe leur allégeance. Encore une fois, on peut constater que les motivations qui poussent les hommes à s'entre-tuer proviennent de l'extérieur.

Ce genre de scènes où les hommes donnent la mort de près ont bien souvent le même objectif : faire comprendre que l'ennemi est, lui aussi, un homme à part entière. Les auteurs cherchent ainsi à s'attaquer à l'une des composantes majeures de la culture de guerre : les représentations d'un ennemi diabolisé. Le Boche, le Fritz, le Jap, le Nip, le Viêt-Cong, le Chinetoque, Charlie – pour souligner ici le vocabulaire réducteur et méprisant utilisé par certains combattants dans les œuvres étudiées – cessent d'être de simples abstractions véhiculées par la culture de guerre et sont réinvestis d'une humanité. Celui qui était d'abord qualifié de « yellow sick son of bitch » (BW : 270), « crazy bastard » (BC : 567), « young maniac » (BC : 607), « stupid-suicidal-bastard » (BW : 399), « connard de jaune » (LM : 73) devient le semblable, une victime de la pression sociale et de l'ordre établi. Plusieurs narrateurs et personnages en viennent même à éprouver un certain respect envers leur ennemi qui, tout comme eux, se bat avec courage et acharnement. En fait, l'ennemi provoque un effet miroir qui renvoie aux combattants le reflet de leur propre condition. Ainsi, dans *Retour à Matterhorn*, le personnage de Goodwin déclare : « Il faut bien le leur reconnaître à ces petits

salopards [...] C'est des putains de pros. Dommage qu'ils soient pas de notre côté » (RM : 624). Le narrateur rappelle d'ailleurs que certains marines « considéraient les soldats de l'APVN comme des professionnels et leur témoignaient le respect qui leur était dû » (RM : 641). D'ailleurs, il n'est pas rare que les combattants fassent preuve de compassion et de générosité envers leurs ennemis lorsque ceux-ci sont diminués. Dans *Les généraux meurent dans leur lit* et *À l'Ouest rien de nouveau*, certains personnages donnent des cigarettes et des denrées aux prisonniers ennemis (GMDL : 141 et AORN : 172).

Dans *À propos de courage*, le narrateur raconte comment il resta un long moment à contempler l'homme qu'il venait de tuer, recréant dans son esprit la vie de cet inconnu. C'est alors sa propre histoire qu'il projette dans celle de sa victime : une enfance marquée par une tradition guerrière et patriotique, une aversion pour le métier des armes, un vif intérêt pour les choses intellectuelles, son enrôlement pour accomplir son devoir et ne pas déshonorer sa famille. Il raconte, à propos de l'ennemi : « En présence de son père et de ses oncles, il prétendait aller de l'avant et remplir son devoir patriotique, lequel était également un privilège, mais la nuit il priait avec sa mère pour que la guerre s'arrête bientôt. Par-dessus tout, il avait peur de déshonorer ainsi sa famille et son village » (PC : 140). L'effet miroir est évident entre l'histoire de cet homme et celle de l'auteur. Le narrateur parvient ainsi à faire de cet homme son semblable, ou plutôt un double confronté aux mêmes épreuves que lui. Qui plus est, il avoue avoir tué cet homme simplement parce qu'il était rongé par la peur : « Tout se passa de façon automatique. Je n'haïssais pas le jeune homme ; je ne le considérais pas comme un ennemi ; je ne me posai aucune question de moralité ni de politique ni de devoir militaire » (PC : 145). Mais le narrateur affirme être hanté par le souvenir des événements et la portée de son geste. « Même maintenant je n'ai pas encore tout démêlé. Parfois je me pardonne ; d'autres fois non » (PC : 147). La silhouette de sa victime ressurgit régulièrement du passé et vient littéralement hanter son quotidien. Bien qu'il ait agi par instinct de survie, son action demeure, à ses yeux, injustifiable. Il doit donc apprendre à porter ce lourd fardeau.

Il n'en demeure pas moins que la haine de l'ennemi est omniprésente dans les romans des écrivains-vétérans : d'abord, comme nous venons de le voir, dans l'usage d'un vocabulaire négatif, réducteur et péjoratif pour le désigner, et, ensuite, dans les descriptions physiques peu flatteuses qu'en font certains personnages ou les narrateurs. « An infinitely hateful face » (BW : 443), écrit le narrateur de *The Big War*, pour décrire l'ennemi qui

commet une exaction. Il en dresse d'ailleurs un portrait détestable : « The face above the sight was round and yellow: a violent yellow with a heavy stubble of beard and little slitted eyes ; big barrel body below » (BW : 443). Même son de cloche dans *Les Canadiens errants*, lorsque les hommes capturent le soldat allemand qui a abattu leurs camarades. Le narrateur le décrit alors en ces termes :

Ses verres étaient très épais : ses yeux, au travers, ressemblaient à deux raisins écrabouillés. Il était grand, gros et gras et courait à petits pas rapides. – Il avait exactement l'allure d'un rat d'égout. Il était de ces types de soldats allemands improvisés à la fin de la guerre, bon à tirer une fois, tuer un homme, se rendre aussitôt après en levant les bras (LCE : 136).

Notons que la laideur physique des ennemis est souvent liée au caractère négatif de leurs agissements. Le jugement que portent sur eux les écrivains-vétérans s'applique davantage à révéler le mal qui finit bien souvent par habiter les combattants qu'à établir de fausses caractéristiques culturelles qui entretiendraient une vision négative et la haine d'un peuple ennemi.

Des exactions de toutes sortes n'en sont pas moins attribuées à l'ennemi. Dans *The Big War*, le narrateur relate, par exemple, la découverte d'un camp de détention où les Japonais exploitent les natifs des îles du Pacifique (BW : 365-369). Dans, *Neuf jours de haine*, le narrateur raconte quant à lui un épisode où les soldats nazis exécutent sommairement des prisonniers canadiens et britanniques (NJH : 60-70). Les exactions commises démontrent que le contexte pousse les combattants à outrepasser les règles et les normes morales en vigueur. Les auteurs soulignent l'estompement des normes établies. Qui plus est, les exactions commises découlent souvent des décisions de la chaîne de commandement. Dans *Neuf jours de haine*, par exemple, le narrateur établit clairement que la décision de fusiller les prisonniers relève du haut commandement : « Les prisonniers ? Les Boches attendaient une décision à leur sujet. La conversation saisie par un des gars du retranchement. Quelqu'un aux quartiers généraux ennemis a pris une décision : - Tuez-les. Ce sont les ordres » (NJH : 63). Le narrateur rappelle d'ailleurs qu'un « gradé en arrière de tout le groupe semble s'assurer de l'exécution des ordres » et que tout semble réglé « comme au champ de tir », « comme une séance d'entraînement » (NJH : 61).

Dans *Battle Cry*, Leon Uris révèle, lui aussi, que les gestes de cruauté posés par les combattants contre l'ennemi sont souvent motivés par les décisions de leurs supérieurs. Lorsque l'un des personnages et le narrateur du roman viennent en aide à un Japonais agonisant en lui offrant à boire et en lui offrant une cigarette, leur supérieur donne l'ordre à l'un d'entre eux de lui loger une balle. Le narrateur raconte : « Dany arose. Somehow he could feel no hatred, thought he had wanted to kill, to avenge the men who had died in the lagoon. This Jap seemed harmless now - just another poor guy doing what he was ordered to do » (BC : 553). Malgré la pitié que lui inspire son ennemi, le jeune homme exécute les ordres en lui logeant une balle dans la tête.

Habituellement, la rencontre avec l'ennemi permet aux auteurs de souligner la rupture qui s'opère dans l'esprit des combattants. Les représentations de l'ennemi véhiculées par la culture de guerre – images artificielles de l'ennemi qui nourrit une haine purement idéologique, rappelle Günther Anders⁸¹⁸ – sont inévitablement contredites par la réalité. Bien que l'ennemi demeure un danger potentiel pour la sécurité du protagoniste et de ses frères d'armes, il n'en est pas moins considéré comme un semblable, au sens où il est confronté aux mêmes réalités, doit endurer les mêmes souffrances et se voit lui aussi soumis au pouvoir politique et à la hiérarchie militaire. Les hommes prennent rapidement conscience que les combattants de tous horizons sont victimes du contexte et poussés à s'entre-tuer par des forces qui les dépassent : « Locked in close combat, the men of Japan and America fought and killed each other with the fury and hatred and passion of bereaved animals » (BC : 547), affirme le narrateur de *Battle Cry*. Ce dernier établit qu'il n'y a aucune différence entre le comportement des combattants américains et celui des Japonais ; les uns comme les autres sont motivés par la même folie meurtrière animée par les idées préconçues. « Fanatic yellow men and fanatic white men locked in hand to hand combat » (BC : 681). La diabolisation et la déshumanisation de l'ennemi favorisent l'établissement d'une distance nécessaire au désengagement moral. Certains combattants « aur[ont] moins de peine de s'en prendre à lui » et « pourr[ont] même rationaliser [leurs] comportements les plus extrêmes et se convaincre qu'ils sont justifiés et nécessaires⁸¹⁹ ». Uris souligne d'ailleurs l'influence qu'exerce la

⁸¹⁸ Günther Anders, *La Haine*, op. cit., p. 89.

⁸¹⁹ Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 10.

culture de guerre sur la conception que les combattants se font de l'ennemi. L'un des personnages du roman affirme qu'il faudrait tuer tous les Japonais ou les incarcérer. Il en vient même à déclarer : « They ain't nothing but a bunch of monkeys » (BC : 366). À ses affirmations, l'un de ses camarades rétorque : « If we used your method we'd be the same as the people we are fighting » (BC : 366). Il relève aussi que, loin d'être un barbare, l'ennemi est motivé par une tradition ancestrale : « Their civilization dates back to a time when all good Texans were living in caves » (BC : 366). L'auteur souligne donc que la conception de l'ennemi découle non seulement des stéréotypes véhiculés par la culture de guerre, mais aussi de l'incapacité pour les combattants de comprendre la complexité d'une autre culture. On remarquera toutefois qu'Uris tente de briser le moule ethnocentrique, une volonté qui se confirme dans un passage où un natif des îles du Pacifique déclare que les soldats japonais se comportaient aussi bien que les soldats américains avec les populations civiles (BC : 578-579). Il déclare d'ailleurs « My father told me that we were the only civilized people in the world. The past two weeks have proved him right, I believe » (BC : 580), établissant que, dans un contexte guerrier, le comportement des uns ne vaut guère mieux que celui des autres. Cette affirmation ébranle inévitablement les certitudes des combattants américains. Le narrateur du roman n'a alors d'autre choix que d'abonder en ce sens : « Maybe he wasn't so wrong. After all, we were on his atoll, with guns, hunting other men while he just sat back and scaled his fish » (BC : 580).

L'analyse des représentations des premières phases de l'expérience – plus particulièrement celles de l'enrôlement et du combat – nous a permis de constater que les composantes de la justification morale firent souvent défaut dans certains conflits du XX^e siècle ou, du moins, furent-elles remises en question par plusieurs combattants / vétérans – et tout particulièrement par les écrivains-vétérans de la guerre du Vietnam. Bien que l'acte même de tuer soit la plupart du temps légitimé par la culture de guerre ambiante et le contexte guerrier, il est manifestement difficile pour les hommes d'accepter d'outrepasser le premier tabou universel. Face à cette situation, ils ressentent inévitablement de la culpabilité et développent même du ressentiment. Erich Maria Remarque écrit : « Sur une table quelconque, des gens, que personne de nous connaît, signent un écrit et, pendant des années, voilà que notre but suprême devient ce qui, en temps normal, est l'objet de l'abomination universelle et du châtement le plus énergique » (AORN : 171). Pour représenter l'impact

qu'exerce l'effondrement moral auquel les combattants sont confrontés, les écrivains-vétérans s'appliquent à montrer que ceux-ci évoluent dans un monde qui ne fait plus sens pour eux, un monde sens dessus dessous.

6.4 L'autre-monde

Les écrivains-vétérans cherchent tout particulièrement à établir que le contexte de l'expérience influence grandement les décisions et les comportements des combattants. Nombre d'entre eux – pour ne pas dire la très grande majorité – témoignent de la manière dont l'expérience guerrière donne l'impression aux hommes d'avoir été propulsés dans un monde parallèle ; un monde où règne le chaos, où les normes ne sont plus les mêmes, où même la morale ne semble plus avoir sa place. « [P]arade of confusion and horrors », écrit Aton Myrer (BW : 390). « [O]n vit un vrai cauchemar », déclare le soldat Jackson dans *Retour à Matterhorn* (RM : 773). Certains relatent leur expérience comme s'il s'agissait d'un voyage « au fond des enfers » (LCE : 120) ou dans une autre dimension (NJH : 129) alors que d'autres la perçoivent comme « une expédition sur une planète à l'agonie » (LCE : 9). L'un des personnages de *Battle Cry*, rappelle comment l'expérience guerrière chamboule nos conceptions et nos certitudes : « Sure is crazy the way everything turns upside down in a war » (BC : 280). Dans *Les Canadiens errants*, l'un des personnages compare la guerre à « un maudit rêve » ou à « une brosse qui dure [...] depuis des mois, ou depuis des années » (LCE : 74). Puis il affirme : « c'est quand tu vas passer quatre jours dans une ville comme Bruxelles pour te reposer que tu te réveilles, et quand tu te saoules que tu dessaoules ! » (LCE : 74). Dans tous les cas, le monde dans lequel se déroule l'expérience guerrière se révèle être en totale rupture avec le monde réel ou, du moins, lui semble opposé. La vraie vie paraît y être suspendue. Lorsque les personnages parlent de leur vie d'avant l'expérience ou se projettent dans le futur, ils utilisent normalement l'expression « le vrai monde » (RM : 638, 772, 897, 917), comme si le monde dans lequel ils se trouvent n'avait rien de réel, voire d'humain. Gabriel Chevallier décrit ainsi son avancée vers la ligne de front :

Il semblait que tout, autour de nous, et jusqu'à l'infini, fût mort, et nous n'osions parler qu'à voix basse. Il semblait que nous avions atteint un lieu du monde qui tenait du rêve, dépassé toutes les bornes du réel et de l'espoir. L'avant et

l'arrière se confondaient dans une désolation sans limites, pétris de la même boue d'argile délayée et grise. Nous étions comme échoués sur quelque banquise interplanétaire, entourée de nuées de soufre, dévastée par des tonnerres soudains. Nous rôdions dans les limbes maudits qui allaient, d'un instant à l'autre, se transformer en enfer » (LP : 98).

Les écrivains-vétérans décrivent souvent l'épreuve du combat comme quelque chose qui s'apparente à l'expérimentation d'un autre monde. « Devant les yeux surgissaient les visions d'un monde surnaturel. Chacun toucha le fond de lui-même, et, au-delà de lui-même, entrevit des gouffres inconnus de la vie » (LCE : 117). Cet autre-monde, manifestement, ne résulte pas seulement du désarroi que ressentent les combattants à la vue du champ de bataille – paysages où règne la mort, la destruction et la désolation⁸²⁰ – mais d'un état d'esprit dans lequel sont plongés les hommes. Nous l'avons déjà mentionné, l'expérience du combattant moderne instaure une véritable rupture entre la vie d'avant (la vie civile) et la vie des initiés. Ces deux mondes relèvent de deux espaces-temps inconciliables où les valeurs et les normes morales ne sont plus les mêmes.

6.4.1 Le monde militaire

Comme nous l'avons observé un peu plus haut, au cours des siècles, les institutions militaires ont développé un système de valeurs – parmi lesquelles l'abnégation, le courage, la solidarité, la discipline et l'honneur font office de valeurs structurantes – sur lequel repose l'éthos militaire. En découle inévitablement une vision du monde propre au milieu militaire. Dès la période d'entraînement, les hommes sont plongés dans un monde hyper-masculin où règnent l'expression de la violence, la soumission, l'obéissance et l'uniformité. On y coule les hommes dans un même moule dans le but d'en faire des soldats qui répondent à un même standard : « des chiens du diable » (LM : 23), des hommes au « cœur[s] dur[s] comme la pierre » (LM : 25), « des tueurs » (LM : 31), « des hommes indestructibles, des hommes sans peur » (LM : 31), bref, « des instruments de combat » (LM : 13), écrit Gustav Harfor.

⁸²⁰ James Jones décrit le champ de bataille en quelques expressions : « enfer monstrueux », « chaos fracassant et infernal », « masse grouillante de soldats », « tumulte assourdissant » et « chaos démentiel, assourdissant dont l'effet général ne pouvait être qu'une confusion sans nom » (LM : 167).

Les écrivains-vétérans ne manquent pas l'occasion de souligner que le milieu militaire constitue un monde à part. Ils insistent sur le moment de l'entraînement qui, rappelons-le, a pour but de plonger les recrues dans un monde marginal où leur statut s'avère des plus ambigus. Les recrues sont appelées à intégrer les comportements qui leur permettront d'assumer leur nouveau rôle. Les écrivains-vétérans décrivent d'ailleurs comment les instructeurs leur rappellent sans cesse leur statut liminaire : sans être des militaires à part entière, ils n'appartiennent plus au monde des civils.

Progressivement, les hommes intègrent un monde dans lequel l'uniformité est requise, l'expression de l'individualité et des émotions bannie. On incite d'ailleurs les recrues à ne pas penser par elles-mêmes. L'éducation et le savoir sont méprisés par les instructeurs qui n'hésitent pas à humilier les recrues qui ont entrepris des études. Dans *If I Die in a Combat Zone*, par exemple, O'Brien et son camarade Erik, qui se trouvent en retrait et discutent en effectuant leurs tâches quotidiennes, sont pris à partie par le sergent Blynton qui les traite de « college pussies » (IDCZ : 47). Dans *Le Merdier*, le sergent Gerheim est littéralement « écœuré » lorsqu'il apprend que Guignol va devenir correspondant de guerre (LM : 37).

L'utilisation d'un vocabulaire spécifique au milieu militaire et combattant contribue à accroître l'impression d'évoluer dans un monde à part. Ce vocabulaire se constitue à la fois d'expressions techniques propres au métier des armes et d'expressions destinées à entretenir une impression constante de virilité (comme les insultes à caractère sexuel) ou, encore, d'euphémismes qui, comme nous le mentionnions plus haut, contribuent à rendre le quotidien plus acceptable⁸²¹.

Les violences auxquelles sont soumises les recrues, nous l'avons vu, passent tout autant par les sévices corporels que par des insultes reposant sur un vocabulaire dégradant. Tout le langage est teinté de connotations à la fois sexistes, sexuelles, racistes et homophobes, ce qui démontre bien que le modèle de la virilité guerrière se construit tout au long du XX^e siècle en opposition à certains contre-modèles bien établis : l'homosexuel, la femme et l'étranger⁸²². La violence et l'agressivité sont ainsi intégrées au quotidien des hommes et s'en voient, par conséquent, banalisées. Elles contribuent à imposer et à définir le stéréotype de la virilité

⁸²¹ Tout comme les écrivains réalistes, les écrivains-vétérans font aussi usage du vocabulaire spécifique au milieu décrit. Ils tentent ainsi de refléter le réel dans ses dimensions les plus crues.

⁸²² George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité*, op. cit., p. 63-81.

guerrière. Tim O'Brien en vient d'ailleurs à écrire : « no one could understand the brutality of the place » (IDCZ : 33). Dans cet endroit qu'il qualifie de « jungle of robots » (IDCZ : 33), il a l'impression d'être le seul à comprendre de quelle manière la violence des lieux transforme progressivement les hommes. « They did more than adjust well ; they thrived on basic training, thinking they were becoming men, jocking at the bullyism, getting the drill sergeants to joke along with them » (IDCZ : 33). Pour lui, l'enseignement dispensé par l'institution militaire s'avère des plus négatifs. « I gaped at the neat package of stupidity and arrogance at Fort Lewis » (IDCZ : 33), écrit-il, soulignant le caractère rustre et barbare du milieu militaire, milieu qu'il cherche par tous les moyens à fuir, notamment en évitant de développer des amitiés avec les autres recrues, ou encore en refusant d'adopter les comportements prescrits. Il en vient d'ailleurs à qualifier son entourage de « horde » qu'il vaut mieux ignorer (IDCZ : 33).

Le caractère illogique du milieu militaire en zone opérationnelle – tel que nous l'avons observé dans le dernier chapitre – contribue inévitablement à faire basculer les combattants dans un autre monde : un monde où leurs désirs et leurs envies ne sont pas pris en considération, où même leur vie ne semble plus compter pour beaucoup.

6.4.2 Le monde guerrier. Survivre au regard de l'autre

Il est intéressant d'observer que, pour O'Brien, l'affirmation de la masculinité et l'adoption de l'éthos militaire semblent, dans l'esprit des hommes, intimement liées. Nous l'avons vue précédemment, dans certaines cultures, le service militaire fait office de brevet de masculinité et de virilité depuis quelques siècles déjà. Dans les romans qui nous intéressent, les personnages sont sans cesse mis au défi de prouver leur masculinité et leur virilité. Ainsi, le sergent Gerheim affirme avoir pour mission « [d']éliminer tous les minus, tous *ceux qui n'ont pas de couilles* pour faire partie de [s]on bien-aimé Corps de Marines⁸²³ » (LM : 13-14). Dans *La ligne rouge*, le capitaine Gaff y va d'une déclaration qui marque l'imaginaire des hommes de la compagnie Charlie : « Eh bien, mes enfants, c'est ici qu'on fait le tri entre les gamins et les hommes [...], entre les moutons et les chèvres » (LR : 363). Dans *The Big War*, le lieutenant d'Alessandro exprime une formule similaire : « This is the day that's going to

⁸²³ Nous soulignons.

separate the men from the boys » (BW : 261). Dans cette logique, les hommes ne semblent pouvoir prouver leur valeur et leur virilité que par leur statut de combattants et leurs faits d'armes. Ils se considèrent en quelque sorte en compétition les uns avec les autres et se sentent obligés de prouver qu'ils sont aussi braves et vaillants que leurs frères d'armes, à l'entraînement comme au combat. Ainsi en est-il du soldat Hanson qui, dès la phase d'entraînement, est mû par la volonté de l'emporter sur ses rivaux lors d'un exercice de combat rapproché (SFD : 194-199) ou, encore, du soldat Doll qui se porte volontaire pour une attaque simplement parce que deux hommes nouvellement incorporés à la compagnie se sont portés volontaires avant lui :

Ce fut cette dernière goutte, ce camouflet du Sort, cette vexation à laquelle venait s'ajouter le fait que Charlie Dale y prendrait part aussi – et comme sergent assimilé, par-dessus le marché ! – qui fit ouvrir la bouche à Doll et le poussa à parler. C'était tout comme un réflexe d'un homme qui crie lorsqu'il est piqué avec un couteau. Avec une stupéfaction horrifiée, Doll entendit sa propre voix, claire, calme, mesurée, résolue, confiante, qui demandait s'il ne pouvait pas y aller aussi.

Doll n'est pas le seul personnage de *La ligne rouge* dont les actions sont motivées par la volonté de prouver son courage. Le narrateur mentionne à plusieurs reprises comment les hommes agissent simplement pour montrer qu'ils sont les égaux de leurs frères d'armes. Dans ce monde, tout semble en fait être une question d'honneur, car, comme l'affirme Marie Gautheron,

[à] l'être de l'honneur, un paraître est inextricablement lié ; au surgissement de la valeur héroïque, sa nécessaire reconnaissance par autrui, et sa matérialisation. Ainsi, sauver l'honneur devient sauver la face. Aujourd'hui, l'image de soi [...] est un avatar de l'amour-propre, égoïste, fragile et susceptible pendant d'un véritable amour de soi⁸²⁴.

Cela se révèle d'autant plus vrai dans ce milieu hyper-codifié et hyper-masculin qu'est l'institution militaire. Ainsi, James Jones met-il en scène plusieurs hommes de la compagnie Charlie qui se portent volontaires pour une dangereuse mission dans le seul but d'établir ou

⁸²⁴ Marie Gautheron, « Préface », *loc. cit.*, p. 12.

de rétablir leur réputation : John Bell, par exemple, un officier rétrogradé, décide de prendre part à la mission simplement parce qu'il a conscience que son colonel est au courant de son histoire personnelle (LR : 326-327) ; Charlie Dale, l'ex-cuistot, est, pour sa part, à la recherche d'une gloire que ne pourraient lui procurer ses chaudrons (LR : 327) ; le soldat Witt désire quant à lui prouver sa valeur aux hommes qui se sont opposés à son retour au sein de la compagnie en leur sauvant la vie (LR : 328).

S'il est indéniable qu'une certaine fraternité s'est bel et bien développée entre les hommes dans les tranchées et sur les champs de bataille, celle-ci ne semble pas être le principal moteur qui pousse les combattants à agir. Les écrivains-vétérans insistent davantage sur la façon dont le regard des autres motive sans cesse les hommes. Ces derniers sont constamment animés par le désir de préserver leur honneur et leur réputation. La reconnaissance de leur valeur est une véritable obsession pour la plupart d'entre eux. La *timai* et l'*aristeia*, si chères aux guerriers grecs, semblent avoir durablement imprégné le modèle de la virilité guerrière et avoir traversé les siècles.

Les écrivains-vétérans insistent toutefois sur le fait qu'il est pratiquement impossible pour les hommes d'agir de manière honorable tout en assurant leur survie. En résulte inévitablement un dilemme moral. Comment le corps et l'esprit humiliés du combattant moderne peuvent-ils prétendre répondre aux critères du stéréotype de la virilité, voire de l'idéal masculin ? Dans les romans à l'étude, les combattants se font constamment violence afin d'agir selon ces critères, mais ils n'y arrivent que très rarement. Même lorsqu'ils y parviennent, ils demeurent conscients que ce qui motive leurs actions n'a, bien souvent, rien à voir avec les nobles motivations qui animaient les héros d'autrefois. Dans *La ligne rouge*, par exemple, le narrateur rappelle que le caporal Fife, transi de peur, parvient finalement à se déplacer sous les bombardements et les tirs ennemis que parce qu'il désire se fondre à la masse de manière à ne pas passer pour un poltron. Fife est d'ailleurs conscient de sa couardise et de son incapacité à agir comme les autres. Le narrateur raconte :

De toute évidence, [les autres] ne grelottaient pas, ils ne tremblaient pas au fond de leur trou, ils ne s'aplatissaient pas honteusement dans la boue, comme lui. De toute évidence, ils avaient tout bonnement peur ; tandis que lui, il était terrifié, il aurait donné tout ce qu'il possédait au monde – et même ce qu'il ne possédait pas s'il avait pu mettre la main dessus – pour ne pas être là en train de défendre

sa partie. Au diable la patrie ! Que les autres la défendent ! Voilà quels étaient les sentiments profonds de Fife (LR : 119).

Depuis le premier conflit mondial, faire preuve de virilité guerrière implique l'adoption de comportements qui ne sont pas courants dans la vie civile et qui demeurent aussi incompatibles avec les réalités de la guerre moderne. Les écrivains-vétérans relèvent que l'impossibilité pour les combattants de se montrer à la hauteur des attentes des autres et de leurs propres aspirations – notamment en comblant les exigences que leur impose le modèle de la virilité guerrière – s'avère être pour eux une source constante de honte et de culpabilité. Dans cet autre-monde, il semble pratiquement impossible de faire preuve de virilité tout en assurant sa survie physique, psychologique et morale.

6.4.3 Le monde guerrier. Survivre à son propre regard

Si le regard des autres se révèle être primordial pour les combattants, le jugement qu'ils portent sur leurs propres agissements l'est tout autant. Comment, en effet, arriver à vivre normalement après avoir dérogé à ses propres limites morales et avoir posé des gestes dont on ne se serait jamais cru capable? Jones parvient à exemplifier comment la honte et la culpabilité finissent inévitablement par envahir les hommes qui enfreignent leurs propres limites. Aussi, après avoir été évacué, le sergent Storm est-il hanté par le fait d'avoir maltraité des prisonniers japonais et d'avoir abandonné sa compagnie en raison d'une blessure. Le narrateur raconte :

Storm s'était toujours considéré comme un type bien [...] , il n'avait jamais, jamais été partisan de frapper un adversaire à terre, ni de profiter de plus faible que soit, ni de voler les pauvres. C'était sa morale, et il entendait régler sa conduite dessus. Maintenant, il était obligé de s'avouer qu'il n'était peut-être pas si bien que ça comme type. Et pas seulement ça, mais lui qui avait toujours professé qu'on ne devait jamais laisser tomber un copain, voilà qu'il s'apprêtait à tirer le maximum de sa main pour se tirer de la compagnie, du bataillon, de toute la foutue zone de combat (LR : 443-444).

En plus d'exemplifier deux des fautes les plus souvent évoquées par les écrivains-vétérans pour formuler l'effondrement moral causé par le contexte de guerre – soit, le manquement envers les frères d'armes et les exactions commises contre l'ennemi –, cet extrait de *La ligne*

rouge permet de cerner l'une des principales techniques narratives/discursives employées par les écrivains-vétérans. Ils soulignent le fait qu'ils ont dû se plier aux exigences événementielles pour assurer leur survie. Afin d'exprimer leur *mea culpa*, ils font usage de ce que nous appellerons le « procédé de tribunalisation ». Ce procédé consiste en un examen de conscience lors duquel l'individu donne à voir ses fautes et ses erreurs. Il juge ses choix et ses comportements d'autrefois et démontrant comment ceux-ci ont mené à une rupture, voire à un profond bouleversement identitaire. Les fautes évoquées relèvent souvent de situations similaires d'un roman à l'autre, situations qui, bien évidemment, témoignent des réalités auxquelles les hommes ont été confrontés au cours de l'expérience.

La faute la plus souvent représentée est l'acte même de tuer. Nous avons déjà observé comment cet acte est représenté dans les romans des vétérans. Observons maintenant les deux autres fautes les plus souvent mises en scène par les écrivains-vétérans.

La deuxième faute la plus représentée est le manquement à l'égard du frère d'armes. Il s'exprime souvent lorsqu'un personnage est appelé à quitter son escouade, sa section ou son régiment, soit parce qu'il a été blessé, soit parce qu'il a été muté. Le personnage est alors rongé par les remords ; il est animé par l'impression d'avoir laissé tomber ses camarades. Il ne peut accepter d'être un planqué alors que ses frères d'armes sont confrontés au danger. Ainsi en est-il du personnage de Bourne qui ne demande rien de mieux, au mépris du danger, que de rejoindre son unité après un séjour à la salle des rapports. Confrontant son supérieur immédiat, Bourne déclare : « je serai heureux de reprendre le métier de soldat » (NEDH : 122). Dans *À propos de courage*, le narrateur rappelle comment il eut l'impression de ne plus faire partie de la grande fraternité des combattants après avoir été blessé pour la deuxième fois et réaffecté à un poste à l'arrière :

D'une certaine manière, je les enviais – je les enviais tous. Leur beau bronzage, leurs écorchures et leurs ampoules, leurs histoires, leur solidarité dans la bataille. Je me sentais proche d'eux, oui, mais je percevais également une sensation nouvelle de séparation. Mes treillis étaient empesés ; j'avais les cheveux bien coupés et je portais sur moi l'odeur propre et stérile de l'arrière. Ils étaient toujours mes copains, du moins à un certain niveau, mais une fois que l'on quitte la jungle, toute cette camaraderie se met à changer. On redevient civil. On ne fait plus partie de la famille, de cette fraternité du sang, et quoi qu'on fasse on ne peut plus jamais en être membre (PC : 208).

Le soulagement d'avoir trouvé un poste loin des champs de bataille s'accompagne donc de regrets. On voit poindre la honte que ressentent les hommes qui laissent tomber leurs frères d'armes.

Notons aussi que les écrivains-vétérans font régulièrement appel à la figure de l'officier de troupe afin d'illustrer la culpabilité qui s'empare des combattants suite à un manquement à l'égard de leurs frères d'armes. C'est que celui-ci est constamment déchiré entre deux responsabilités : d'une part, il doit veiller à faire appliquer les ordres qui lui sont transmis par le haut commandement – ordres qui, trop souvent, s'avèrent inconciliables avec les réalités du terrain – et, d'autre part, il doit veiller au bien-être de ses hommes. Toutefois, ces deux responsabilités sont la plupart du temps incompatibles. Le respect de l'une met inévitablement en péril la capacité d'assumer l'autre. Il en va ainsi, dans *À propos de courage*, lorsque le lieutenant Jimmy Cross perd l'un de ses hommes après avoir décidé d'installer le campement de son unité où le haut commandement le lui avait ordonné, et ce, bien qu'il soit conscient que le terrain constitue un danger. Dans le chapitre intitulé « Dans le champ », O'Brien décrit comment le lieutenant Cross parcourt un champ de merde à la recherche du corps du soldat Kiowa aspiré par le terrain pendant un bombardement (PC : 176-192). Tout en pataugeant dans la fange, celui-ci pense à son erreur de commandement. « Il aurait dû choisir un terrain plus élevé pour la nuit, il aurait dû donner de fausses coordonnées radio. Mais maintenant il ne pouvait plus rien faire, et cependant cela demeurait une erreur et un hideux gaspillage. Il en était malade », écrit O'Brien (PC : 178). Le lieutenant Cross considère que la mort du soldat Kiowa résulte de sa décision : « Il aurait dû prévoir. Pas d'excuse » (PC : 182). Il semble d'ailleurs prêt à en assumer l'entière responsabilité : « Le lieutenant Jimmy Cross sentit quelque chose se serrer en lui. Dans la lettre qu'il écrirait au père de Kiowa, il s'excuserait franchement. Il admettrait sa bavure. Il n'essaierait pas de dissimuler la faute » (PC : 183).

C'est que l'impression d'être responsable de la vie des hommes qui se trouvent sous leur commandement hante bien souvent les officiers. Le lieutenant Cross, par exemple, dès le premier chapitre du roman, est persuadé que l'un de ses hommes a été abattu parce qu'il pensait à sa petite amie plutôt que de se concentrer sur son commandement (PC : 23-25). Par conséquent, il se voit littéralement submergé par la honte : « Il se détestait. Il avait aimé Martha plus que ses hommes, et en conséquence Lavender était maintenant mort, et c'était

quelque chose qu'il devrait porter comme un boulet sur l'estomac pendant le reste de la guerre » (PC : 29). Rongé par la culpabilité, le lieutenant Cross, pris de tremblements et de sanglots (PC : 29), décide de brûler les lettres et les photos de la jeune femme (PC : 36). Le narrateur affirme toutefois « [qu'] on ne pouvait pas brûler la faute » (PC : 36). Les erreurs de commandement semblent hanter l'esprit de l'officier comme une tache indélébile. Dans ce chapitre intitulé « Les choses qu'ils emportaient », l'auteur rappelle que les hommes doivent non seulement se coltiner une panoplie d'équipement, mais aussi « se partag[er] le poids des souvenirs (PC : 27). « Ils emportaient tous des fantômes » et « portaient de souvenirs honteux » (PC : 34), affirme le narrateur. La mémoire se révèle ici être un fardeau dont on ne peut se départir ; elle est d'autant plus lourde à porter pour les officiers de troupes puisque la vie de leurs hommes se retrouve souvent entre leurs mains et qu'ils n'ont qu'une petite marge pour adapter les ordres qui leur sont donnés aux réalités du terrain. Dans un autre chapitre, le narrateur rappelle que Jimmy Cross semblait toujours hanté par les événements lorsqu'il lui rendit visite quelques années plus tard : « À un moment, je me souviens, nous nous sommes arrêtés sur un instantané de Ted Lavander et, au bout d'un moment, Jimmy s'est frotté les yeux et a dit qu'il ne s'était jamais pardonné la mort de Lavender » (PC : 40). Lorsque Cross accepte qu'O'Brien écrive son histoire, il lui demande toutefois, à mots couverts, d'éviter de parler de la mort de Kiowa. La peur d'être jugé pour avoir appliqué des ordres qui lui avaient été transmis semble l'animer : « Tu me décriras comme un type sympa, d'accord ? Beau, courageux, et tout ce qui va avec. Le meilleur chef de section de combat qui soit [...] Et rends-moi service. Ne parle pas de... » (PC : 43).

Certains écrivains-vétérans mettent en scène des officiers de troupes qui n'hésitent pas à mentir ou à tenir tête à leurs supérieurs pour préserver leur troupe. C'est le cas du capitaine Bugger Stein dans *La ligne rouge*. Tout au long de son service, il fait tout en son pouvoir pour diminuer les pertes inutiles au sein de sa compagnie. Lorsqu'il ne désobéit pas aux ordres de son supérieur, le colonel Tall, (LR : 307-311), il tente d'impliquer le moins d'hommes possible lors des attaques (LR : 271). James Jones écrit : « Il était obsédé par le sentiment de sa lourde responsabilité » (LR : 271). Puis il ajoute : « C'étaient ses hommes, et il se sentait responsable de chacun d'eux. Il avait manqué à ceux qui étaient tombés. Et voilà qu'on lui demandait d'en envoyer d'autres » (LR : 292). Tout indique que Bugger Stein en vient à développer un véritable attachement envers ses hommes et souffre profondément de

devoir les mener à l'abattoir : « Combien de temps pourrait-il durer ? Pendant combien de temps pourrait-il voir ses hommes mourir ainsi, et souffrir, sans s'effondrer lui-même ? Soudain, pour la première fois, il eut peur de ne pas pouvoir tenir le coup » (LR : 307). Après avoir refusé d'envoyer ses hommes dans une attaque frontale, le capitaine est d'ailleurs démis de ses fonctions au sein de la compagnie C. Dans *Retour à Matterhorn*, le lieutenant Fitch décide, quant à lui, de rester sur sa position tant et aussi longtemps que sa compagnie n'aura pas reçu de ravitaillement et que ses blessés n'auront pas été évacués, et ce malgré les ordres contraires de son supérieur (RM : 322-325). Tout comme lui, les officiers subalternes de sa compagnie sont profondément attachés à leurs hommes ; lorsque les officiers supérieurs ordonnent une attaque des plus périlleuses, ils en viennent même à envisager une mutinerie pour éviter le massacre (RM : 758-760). Toutefois, ceux-ci n'auront d'autre choix que de se résigner à appliquer les ordres.

Notons au passage que les écrivains-vétérans associent souvent l'officier de troupe à une figure maternelle. Il n'est pas rare que ce dernier fasse preuve de bienveillance maternelle, se montrant à la fois attentionné et protecteur envers ses hommes. Le lieutenant Mellas, par exemple, veille sur sa section comme le ferait une mère avec ses petits. En témoigne ce passage où il passe ses hommes en revue avant une attaque :

Beaucoup des gamins lui étaient inconnus, mais d'autres étaient des amis proches. Tirer sur la gourde mal attachée d'un soldat, donner une petite secousse à une grenade à main placée négligemment, il fit toute l'inspection de routine comme une mère remet de l'ordre dans la tenue de ses enfants avant qu'ils ne partent à l'école (RM : 766).

Nombre d'officiers se montrent à l'écoute de leurs hommes et sont toujours prêts à les soutenir. Bugger Stein, par exemple, déclare à l'un de ses hommes, qui vient de subir un traumatisme, qu'il sera toujours là pour lui apporter son aide : « Je veux que tu saches que lorsque cette guerre sera finie, si jamais il y a quelque chose que je puisse faire pour toi, tu n'auras qu'à me faire signe. Je ferai tout au monde pour t'aider » (LR : 221).

Si de nombreux officiers de troupes font bien souvent preuve d'une bienveillance maternelle envers leurs hommes, certains savent aussi démontrer une rigueur paternelle. Il s'agit bien souvent des commandants de compagnie. Bien qu'ils soient prêts à tout pour assurer le bien-être de leurs subalternes, ceux-ci tentent toutefois d'inculquer à leurs hommes

les comportements qui feront d'eux de bons combattants. Le devoir de tout bon commandant semble être de préparer ses hommes au pire, de leur donner les outils qui leur permettront de rester vivants et de réussir leur mission. Dans *Battle Cry*, Leon Uris décrit le paternalisme rigoureux dont font preuve certains officiers. De prime abord, le narrateur de son roman décrit comment officiers et instructeurs se vouent corps et âme à l'entraînement de leurs hommes dans le but d'en faire de véritables Marines : « Then came the war and the boys – thousands of them. They told us to make Marines out of them. They were kids who should have been home doing whatever the hell eighteen-year-old kids do. God knows we never thought we could do the job with them... God knows they fooled us » (BC : 2). Le narrateur s'applique aussi à décrire le lien unique qui unit à ses hommes le commandant de la compagnie, le major Huxley, en mettant en scène la relation que celui-ci entretient avec son ordonnance : « The strange relation that existed between this man and this boy seemed something more than that of major to private – more like father and son (BC : 174), écrit-il. Huxley s'impose d'ailleurs au sein de sa compagnie comme une véritable figure paternelle. Lors d'une permission, il insiste, par exemple, pour danser avec la future épouse de l'un de ses hommes. Lorsque celle-ci lui demande s'il s'immisce dans les histoires d'amour de ses neuf cents hommes, il répond simplement : « The happiness of every one of my boys concerns me » (BC : 456). Figure paternelle, donc, qui veille au bien-être de « ses garçons ».

Comme bien d'autres commandants de compagnie, le major Huxley croit que le développement de « ses garçons » – développement qui contribuera à élever leur chance de survie – relève de sa responsabilité. En effet, il n'hésite pas à imposer un entraînement rigoureux à ses subalternes de manière à les préparer au combat et à établir l'honneur de sa compagnie. Aussi engage-t-il ses hommes dans une compétition qui les oblige à faire une marche éreintante de plusieurs jours dans le simple but de fracasser le record d'une autre compagnie. « We're in war. These boys have to be tough. Yes, I'll drive them and I'll drive myself but I'll see to it we are the best outfit in the Marine Corps » (BC : 499), déclare-t-il au médecin de la compagnie qui menace de le poursuivre en cour martiale s'il s'entête à poursuivre la marche. Huxley n'hésite pas, non plus, à demander que son bataillon se retrouve en première ligne lors des combats (BC : 654). Pour lui, il en va de l'honneur de sa compagnie ; le devoir accompli doit passer avant tout. Dans *La ligne rouge*, le lieutenant Band, bien qu'animé « d'un immense amour paternel, brûlant, tendre », demeure lui aussi

conscient que la tendresse qu'il porte à ses hommes doit « être sévère et paternelle » (LR : 499), et que ceux-ci doivent « être fermement disciplinés et commandés » (LR : 499), s'ils veulent parvenir à accomplir leur devoir et avoir une chance de survivre.

Sous la supervision de leurs supérieurs, les hommes évoluent au sein d'escouades, de sections ou de compagnies qu'ils finissent par percevoir comme de véritables unités familiales de substitution. D'ailleurs, les officiers ne cessent de les traiter comme des enfants. Dans *Battle Cry*, par exemple, les officiers et sous-officiers désignent leurs hommes par les termes « kids » et « boys » (BC : 2, 172, 456). Les narrateurs des romans de notre corpus emploient, eux aussi, tout un vocabulaire déresponsabilisant pour désigner les combattants. Parfois désignés comme « des somnambules » (SO : 251), « des marionnettes » (SO : 206), « des moutons » (SO : 206) ou « des automates » (SO : 240), ils sont plus souvent comparés à « des enfants barbus » (LM : 217), ou encore à des « adolescents » (RM : 451) et à des « gosses » (AORN : 68) lorsque ce n'est pas tout simplement à des « gamins » (RM : 245, 247, 284) ou à des « petits enfants » (RM : 413). Les combattants sont donc présentés comme des êtres qui ne possèdent pas leurs pleines facultés. Ils semblent, par conséquent, inaptes à prendre la pleine mesure non seulement de ce qui leur arrive, mais aussi de leurs actions.

Unis dans le malheur, les personnages de leurs romans en viennent à développer un vif sentiment de fraternité et un attachement profond pour leurs frères d'armes. Ce sentiment ne semble d'ailleurs pouvoir être compris que par ceux qui le partagent : « Guys that loved each other in a way that no woman could understand. Guys who had been through hell together, and could give a tenderness to each other that even a woman couldn't duplicate » (BC : 427). Dans *Battle Cry*, la section en vient même à siéger au côté de la famille de la mariée lors des noces de l'un de leurs frères d'armes (BC : 479).

Le rôle du père, nous venons de le voir, est inévitablement joué par le commandant, alors que le rôle de la mère est habituellement tenu par les officiers subalternes ou, parfois même, par certains sous-officiers. Dans *La ligne rouge*, le capitaine Bosche, illustre la situation en ces mots :

Mais je préfère nous considérer comme une famille. Car c'est bien ce que nous sommes. Qu'on le veuille ou non. Une famille. Je suis le père et... [...] je suppose que si on va par là, le sergent Welsh que voilà est la maman [...] Et que vous aimiez ça ou non, vous autres vous êtes les enfants de cette famille. Or,

dans une famille, il ne peut y avoir qu'un chef, le père. Moi. Le père est le chef de famille, et la mère fait marcher la boutique. Voilà comment ça va se passer ici (LR : 577).

Il va sans dire que le thème familial se déploie plus particulièrement dans les romans écrits par les vétérans américains du second conflit mondial. Le thème familial permet d'imager l'attachement des officiers pour leurs hommes ainsi que la responsabilité qu'ils ressentent à leur égard.

Soulignons que les hommes plongés au cœur de l'autre-monde reprennent les structures du vrai monde (ici la structure familiale) pour tenter d'ordonner leur expérience, de redonner un certain sens à ce monde désordonné. Dans *La ligne rouge*, le lieutenant Band décide de traiter ses hommes comme des enfants, mais souligne cependant la différence qui existe entre les deux : « Mais il ne pouvait éprouver les mêmes sentiments pour ces enfants de là-bas, fils ou élèves, que pour ses enfants-soldats d'ici. Comment l'aurait-il pu, alors qu'il n'avait pas partagé avec ceux-là les épreuves horribles, tragiques, héroïques qu'il avait connues avec ceux-ci ? » (LR : 499) L'autre-monde semble ici exaspérer le sentiment de responsabilité paternel de l'officier. Tout indique que les liens développés dans le contexte guerrier s'avèrent aussi intenses, voire peut-être plus, que les liens biologiques. On assiste à un recouvrement des structures du vrai monde sur l'autre-monde. En faisant de leur compagnie une famille de substitution, les officiers entendent non seulement resserrer les liens qui unissent leurs hommes, mais aussi encourager leur dévouement et, d'une certaine manière, légitimer leurs actions. Ils s'attendent à ce que leurs hommes se dévouent corps et âmes à leur compagnie pour, d'une part, augmenter leur chance de survivre, et, d'autre part, assurer le succès de leur mission.

La position d'autorité qu'il occupe et les responsabilités qui en découlent font de l'officier de troupe la figure par excellence de la culpabilité envers autrui. Cette figure permet aussi d'établir que le sentiment de responsabilité se trouve bien à la source de cette culpabilité.

La culpabilité est ce qui motive les vétérans à prendre la plume. Comment pourrait-il en être autrement alors qu'ils ont survécu et que d'autres y ont laissé leur peau ? La question du « Pourquoi eux et pas moi ? » revient sans cesse dans le « discours vétéran » et trahit l'impression de manquement qui anime les survivants, lesquels se sentent coupables de ne

pas avoir vécu l'expérience dans son intégralité alors que d'autres sont tombés au champ d'honneur. Il s'agit donc, pour les écrivains-vétérans, de redonner voix à ceux qui l'ont perdue. En témoignent notamment les dédicaces que plusieurs d'entre eux font paraître au début de leur roman. Alors que certains dédient leur ouvrage aux membres de leur ancienne compagnie (PC, IH), au corps militaire auquel ils ont appartenu (BC) ou, encore, à un camarade tombé au champ d'honneur (LM), d'autres se montrent beaucoup plus inclusifs. Charles Yales Harrison, par exemple, écrit : « À tous les moins de vingt ans, Anglais, Australiens, Canadiens, Allemands, que la mort a surpris dans ce bois à quelques kilomètres d'Amiens, le 8 août 1918, je dédie ce livre ». Jean Vaillancourt y va quant à lui d'une dédicace qui inclut l'ensemble des combattants du deuxième conflit mondial : « À ceux qui ne sont pas revenus, et aux autres » (LCE).

Il convient de rappeler que ces romans se présentent avant tout comme des témoignages. Prendre la parole au nom de ceux qui demeurent sans voix s'avère être une véritable mission pour les écrivains-vétérans et pour les narrateurs de leurs romans, ce qui, rappelons-le, est le sens même du témoin historique. Dans *Le soldat oublié*, le narrateur avoue avoir décidé de prendre la plume afin d'honorer la mémoire de son camarade disparu : « C'est d'ailleurs à ce dernier que je veux rendre hommage en retraçant la tragédie de sa fin – que je revois encore clairement aujourd'hui parmi tant d'autres, et qui, du même coup, servira à définir celle des autres [...] je lui dois peut-être l'occasion d'écrire tranquillement ces lignes à l'heure actuelle » (SO : 471). En racontant l'histoire de son camarade, l'auteur entend redonner voix aux autres victimes des combats. Ainsi l'individu semble garant du plus grand nombre. L'auteur souligne, aussi, à quel point les survivants se croient redevables aux morts, le sacrifice de ces derniers ayant contribué à assurer leur survie.

Nombreux sont les personnages et narrateurs de romans de guerre pour qui le devoir de mémoire s'avère être une véritable responsabilité. Plusieurs soulignent l'impossibilité d'oublier leurs frères d'armes tombés au champ d'honneur malgré le désir d'y arriver. Frederic Manning souligne comment le personnage principal de son roman est hanté par le souvenir des disparus : « déjà sa mémoire était hantée par des mains tendues cherchant à être sauvées de l'oubli et par des visages à demi disparus auxquels il ne pouvait pas donner de nom » (NEDH : 271). Ainsi s'agit-il pour les écrivains-vétérans de repêcher les morts des affres de l'oubli, de leur redonner vie dans la fiction – les condamnant toutefois, par le fait

même, à errer éternellement dans cet autre-monde – afin que leur sacrifice n’ait pas été vain. Tout comme dans le mouvement français de l’entre-deux-guerres, la volonté mémorielle se double ici d’une volonté éducative. Dans *À l’Ouest rien de nouveau*, Paul Bäumer prend rapidement conscience que ce double devoir animera les anciens combattants après la guerre.

Et, je le sais, tout ce qui maintenant, tant que nous sommes en guerre, s’enfonce en nous, comme des pierres, se ranimera après la guerre et alors seulement commencera l’explication – à la vie, à la mort. Les jours, les semaines, les années de front ressusciteront à leur heure et nos camarades morts reviendront alors et marcheront avec nous. Nos têtes seront lucides, nous aurons un but et ainsi nous marcherons, avec, à côté de nous, nos camarades morts et, derrière nous, les années de front » (AORN : 127).

Nous l’avons observé un peu plus tôt, la fraternité des combattants semble déborder le cadre national et s’étendre au-delà des frontières, ce qui se confirme au lendemain des conflits. Par conséquent, pour bien des écrivains-vétérans, il ne s’agit plus seulement de perpétuer la mémoire de leurs frères d’armes tombés au combat, mais bien de garder vivant le souvenir des victimes des conflits, et ce, peu importe leurs origines. Leur but est alors d’alimenter la mémoire de cette grande communauté de souffrance qu’ont constituée les combattants – communauté qui se perpétue à travers la diaspora des anciens combattants – de manière à éduquer les masses et à empêcher que ne se reproduisent les erreurs du passé. Dans leur esprit, cette mémoire devient garante d’un avenir meilleur. À l’instar de certains écrivains combattants – nous pensons tout particulièrement à Henri Barbusse – Erich Maria Remarque évoque cette volonté. Le personnage principal de son roman en vient à promettre à l’une de ses victimes de tout faire pour lutter contre la guerre s’il survit.

Camarade, dis-je au mort qui est à côté de moi, mais je le dis d’un ton rassuré, toi aujourd’hui, moi demain. Toutefois, si j’en reviens, camarade, je lutterai contre cette chose qui nous a tous deux abattus : toi, en prenant la vie... Et moi ?... En me prenant aussi la vie. Je te promets, camarade. Il faut que cela ne se renouvelle jamais plus » (AORN : 198).

Les exactions perpétrées contre l’ennemi constituent la troisième faute mise à l’avant dans les romans de guerre. L’effondrement du modèle héroïque semble non seulement passer par les représentations des violences faites au corps, mais aussi, et surtout, par celles faites à

l'esprit. La plus grande violence imposée à l'esprit semble résulter de l'entorse morale. Nous avons déjà mentionné que les combattants qui ont méprisé leurs convictions et suspendu leur libre arbitre – outrepassant ainsi leurs limites morales – ont inévitablement été confrontés à une fragmentation identitaire. Les actions qu'ils ont commises ne concordant souvent plus avec le caractère permanent de leur identité, ils se sont vus plonger dans une crise qui ne semblait pouvoir se résoudre que lorsqu'ils parviendraient à réconcilier les différentes facettes de leur identité fragmentée en formulant leur identité narrative. En favorisant l'expression de l'ipséité, l'identité narrative permet d'ordonner l'expérience, d'inscrire à nouveau l'identité dans une certaine cohésion, celle du récit. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, c'est par l'expression de l'*identité-ipse* que les hommes parviennent à reconnaître leurs actes et à assumer leurs responsabilités.

Dans les romans étudiés, la crise identitaire du combattant se traduit par l'effondrement de l'estime du héros ou, plus précisément, par la prise de conscience de sa propre décadence morale. Nous l'avons déjà mentionné, cette prise de conscience se double, la plupart du temps, d'une crise de conscience. Elle advient souvent au lendemain des combats, lorsque les combattants reprennent possession de leurs moyens et de leurs facultés émotionnelles.

Pour réussir à évoluer au cœur de l'autre-monde, tout en préservant un certain équilibre, les combattants doivent apprendre à s'adapter. Dans ce contexte extrême, « adaptation » semble rimer avec « transformation ». Par le biais du personnage de Bell, James Jones parvient à illustrer les transformations subies par les combattants. Il insiste tout particulièrement sur l'état d'engourdissement et d'insensibilité dans lequel sont plongés les hommes confrontés au stress du combat. Cet état, qu'il qualifie par le terme « an-humanité » (LR : 346), se caractérise « par une sorte d'apathie émotionnelle » (LR : 331) que les combattants développent en réaction aux dures réalités qu'ils doivent affronter :

L'épuisement, la faim, la soif, la saleté, la peur perpétuelle, débilite, la faiblesse causée par le manque d'eau, les douleurs, le danger, tout cela l'avait accablé jusqu'à ces dernières minutes – Bell ne pouvait pas très bien préciser – jusqu'à cet instant-là où il avait soudain cessé d'être humain (LR : 331).

Cette apathie émotionnelle permet aux combattants d'évoluer et d'être opérationnels dans un contexte où le danger est omniprésent. Jones écrit : « [...] Bell s'aperçut que la peur qu'il

avait éprouvée cette fois avait été minime, presque inexistante, négligeable. Même lorsque les balles sifflaient au-dessus de sa tête. Est-ce qu'il apprenait ? C'était ça ? Ou bien commençait-il à être immunisé ? Changé en brute, comme Dale. » (LR : 362). En engourdissant la peur des combattants, l'apathie émotionnelle leur permet d'accomplir la lourde tâche qui leur incombe : « Cet engourdissement lui laissait l'esprit clair, lucide, tout imprégné d'une joyeuse soif sanguinaire. Cela se répandait dans ses veines, formant un bouclier solide et impénétrable entre lui-même et la peur étouffante qui l'empêchait d'avaler, tandis qu'il se confondait avec la terre » (LR : 493). L'insensibilité provoquée par l'état d'inhumanité des combattants, amalgamée aux pressions du groupe et à l'autorité, alimente le désengagement moral des combattants et leur donne l'impression d'évoluer dans un monde à l'envers où les règles normalement en vigueur peuvent être transgressées. Il y a donc bouleversement du champ de valeurs. Constatons que les combattants adoptent la solution du « mort-vivant », notamment en établissant une rupture entre leurs pensées et leurs actions, en suspendant momentanément leur jugement et en se laissant guider par le contexte dans lequel ils se trouvent. Aussi est-il commun de tomber sur des passages où les combattants, plongés dans le feu de l'action, commettent des gestes répréhensibles.

Plusieurs romans mentionnent que les ennemis qui tentent de se rendre pendant les combats sont froidement abattus. Dans *La Peur*, par exemple, Jean Dartemont blesse mortellement un Allemand qui tente de se rendre avant de réaliser qu'il aurait simplement pu le faire prisonnier. Lorsqu'il laisse la vie sauve à un second Allemand, celui-ci est égorgé par l'un de ses camarades. « Je n'aurais peut-être pas dû faire de mal à l'autre, mais il m'a visé quand j'étais encore à vingt mètres, l'idiot ! Et tout s'est passé tellement vite » (LP : 306). C'est que l'effet d'entraînement, la peur et le désir de vengeance poussent souvent les combattants à commettre l'irréparable. Chevallier écrit : « C'est la réaction. L'excès d'angoisse nous a donné cette joie féroce. La peur nous a rendus cruels. Nous avons besoin de tuer pour nous rassurer et nous venger. Pourtant, les Allemands qui ont échappé aux premiers coups s'en sortiront indemnes » (LP : 307).

Dans *Nous étions des hommes*, Bourne, pris dans le feu de l'action, se trouve dans un état d'esprit second et se laisse emporter par la haine et la fureur : « La confusion et l'effervescence qui régnaient dans son esprit étaient inséparables de la furie insensée qui sévissait autour de lui » (NÉDH : 34), raconte le narrateur, établissant ainsi que le contexte

influence le comportement des combattants. Puis, il mentionne comment ces derniers en viennent à perdre le contrôle en se laissant emporter par les événements :

Seuls les instincts de la bête survivaient en lui, tous ses sens étaient en alerte et cette tension était presque poignante. Il ne savait ni où il était ni où il allait, il n'avait aucun plan d'action parce qu'il était incapable de prévoir quoi que ce fut, tout ce qui arrivait était imprévisible et inattendu, il n'était qu'une action dans un enchaînement d'actions (NÉDH : 36).

Dans *La ligne rouge*, James Jones met en scène plusieurs passages où les hommes s'adonnent au massacre de l'ennemi vaincu. Le passage où le capitaine Bugger Stein observe les hommes de sa section massacrer un groupe de Japonais est tout particulièrement éloquent. Par l'entremise de son personnage, Jones plonge le lecteur au cœur d'un massacre en utilisant la figure de l'hypotypose. Jones place d'abord la focale sur le capitaine Stein qui gravit une colline en écoutant attentivement les rumeurs de la bataille. Puis, il introduit l'hypotypose en écrivant : « Stein s'approcha tout seul du sommet, jusqu'à ce qu'il puisse voir. Le spectacle qui s'offrit alors à sa vue devait rester présent à sa mémoire jusqu'à sa mort » (LR : 393). Après quoi, le narrateur donne à voir le carnage par une longue description, un portrait minutieux des lieux (« les scènes qui se déroulaient en ce moment avaient pour décor une sorte de parc délicieusement ombragé tout pommelée de taches de soleil » et « la seule chose qui ne ressemblât guère à un parc, c'était la boue poisseuse qui recouvrait le sol » (LR : 392)), des scènes de destructions (« les abris furent déchiquetés à coups de fusil ou mis en pièces à coups de crosse » et que « les tranchées furent nettoyées à coups de grenades » (LR : 392)) et des atrocités commises (« par petits groupes désorganisés » les hommes de la compagnie C « abattaient et tuaient des Japonais, par charrette entière » (LR : 392) tandis que l'un d'entre eux tirait à bout portant dans le visage d'un Japonais qui tentait de se rendre (LR : 392)). Le narrateur rappelle aussi comment s'orchestre ce « joyeux massacre » (LR : 393) : alors que la majorité des hommes exterminent les Japonais se trouvant dans le campement, d'autres organisent une ligne de feu pour abattre ceux des sections avancées qui tentent de venir en aide à leurs camarades. Durant tout ce passage, la subjectivité du personnage de Bugger Stein est mise en suspens. Témoin impassible et impuissant, Bugger Stein devient lui aussi un élément du tableau ; le narrateur se contente de souligner que celui-ci s'esclaffe en voyant l'expression d'un Japonais braqué par une arme. Jones parvient à

entretenir l'ambiguïté quant à l'identité de celui qui observe les événements et qui en tire des conclusions. Il le fait en utilisant le discours indirect libre :

Bugger Stein vit immédiatement qu'il n'y avait aucun moyen d'organiser ces hommes avant un bon moment. D'un autre côté, ils ne semblaient pas en danger et n'avaient pas besoin de la réserve. Ils avaient la haute main, et en profitaient. Ils étaient pris dans une espèce de folie sanguinaire, comme si l'on avait décrété un congé de moralité. Ils pouvaient tuer impunément, et ne s'en privaient pas (LR : 393).

Jones rappelle comment le contexte guerrier provoque un effet d'entraînement. La souffrance, la terreur, l'enthousiasme (LR : 393) et, surtout, l'esprit de vengeance expliquent, en partie, pourquoi les combattants adoptent des comportements immoraux : « quand [Queen] était tombé en plein dans le bivouac désorganisé, et vu ce qui s'y passait, il avait compris avec une joie sauvage que quelqu'un allait payer pour ce que ces fumiers lui avaient fait supporter (LR : 395). Emportés par la folie meurtrière engendrée par le stress du combat, les hommes de la compagnie C ne semblent pas réaliser à quel moment se situe la fin des combats : ils abattent sans réserve des hommes désarmés ou, encore, des prisonniers. Jones indique que les ennemis qui tentaient de se rendre « furent abattus sans hésitation par des hommes aux visages crispés, aux nerfs tendus, qui ne voulaient surtout pas d'emmerdements » (LR : 536). Les hommes ne semblent pas comprendre la portée de leurs gestes. Qui plus est, ils ne se contentent pas d'abattre leurs ennemis ; ils les pillent sans vergogne et outragent leurs dépouilles. Chalie Dale, par exemple, décide de s'enrichir en prélevant les dents en or de ses victimes (LR : 511, 529). La plupart des hommes de la compagnie fouillent les cadavres à la recherche de souvenirs (LR : 536). Toutefois, le narrateur ne manque pas de souligner que de telles pratiques ne sont pas adoptées et acceptées par la totalité des hommes. Fife, par exemple, « à la fois troublé et scandalisé » (LR : 537), détourne les yeux avec dégoût lorsque Dale prélève les dents en or sur les morts. On peut d'ailleurs lire que « si quelques autres semblaient partager sa désapprobation, la majorité avait l'air de trouver ça naturel » (LR : 536-537).

En général, les écrivains-vétérans relatent que les hommes sont moins portés à faire preuve de jugement moral lorsqu'ils sont frappés par l'apathie émotionnelle engendrée par le stress du combat. Ils ne manquent pas de souligner que ceux qui demeurent capables de

pratiquer un jugement moral s'efforcent de le camoufler et de reproduire le comportement de leurs semblables pour se conformer au reste du groupe. Il arrive régulièrement que l'on mentionne que les hommes jouent consciemment un rôle afin de prouver leur virilité – virilité qui s'approche de l'inhumanité. Ainsi, après s'être questionné sur son état – « Si les copains pouvaient se montrer aussi insensibles, pourquoi pas lui ? » (LR : 537) –, Fife se fait violence en se forçant à regarder la basse besogne à laquelle s'adonne Dale ; il sourit, fait semblant de rire et prend le visage d'un mort entre ses mains pour mieux fixer son regard (LR : 537).

Louis Crocq aborde le sentiment d'irréalité qui s'empare de la plupart des sujets vivant un stress intense. Il en vient même à formuler qu'à « côté du vécu de déréalisation, il semble que la surprise, la frayeur, l'impossibilité d'exercer une maîtrise – au moins mentale – sur la situation, le désarroi et le vécu de détresse seraient des indices évocateurs d'un traumatisme du stress⁸²⁵ ». Les écrivains-vétérans soulignent d'ailleurs régulièrement le sentiment d'irréalité qui découle de l'état de stress dans lequel se trouvent les combattants. Il n'est pas rare que leurs personnages basculent littéralement dans un autre monde : un monde régi par la frayeur, l'impuissance et le désarroi ou parfois même un monde bercé par un sentiment d'irréalité. « And everything slowed. In a floating lurch, like dreamy soundless surf he crouched, fainted to the right, lunged in [...] He could hardly believe his eyes [...] He was floating in a dreamy, hazy surf » (BW : 304), écrit Anton Myrer pour traduire l'état d'esprit dans lequel se trouve le soldat O'Neill lors d'un combat.

C'est en partie grâce à la mise en scène du corps que les écrivains-vétérans parviennent à démontrer que les combattants sont plongés dans un état second au moment de l'expérience. Les expressions du visage et le regard sont souvent mis en valeur pour révéler à quel point les hommes sont affectés par l'expérience du combat. Le narrateur de *La ligne rouge* en vient à évoquer qu'une corrélation directe entre le contexte et le niveau d'an-humanité des hommes se donne à lire sur les visages : « John Bell put noter la même an-humanité sur bien d'autres visages, plus précise chez les uns que chez les autres, mais toujours directement proportionnée à ce que le propriétaire de la figure avait subi dans la journée » (LR : 344). Il est indéniable que l'expérience du combat laisse sa marque sur les combattants. Le narrateur

⁸²⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 80.

de *Nous étions des hommes* en donne quelques exemples. Il rappelle que « leurs visages avaient oublié comment sourire » (NEDH : 239), qu'ils avaient « des traits statiques, inexpressifs » ainsi que des « yeux durs [et] indéchiffrables » (NEDH : 227). Souvent, les écrivains écrivent que les visages affichent une certaine dureté et se vident de toute expression (NEDH : 300). Les yeux des hommes témoignent tout particulièrement de leur présence au front. Il s'agit d'un « regard perdu dans le vague » (LR : 200). « Le regard fixe et lointain. Ça s'attrape quand on a été au feu trop longtemps. C'est comme si t'avais vraiment vu... *au-delà* » (LM : 84), déclare l'un des personnages dans *Le Merdier*. Les « yeux brûlants » des combattants (LR : 203), sont « comme des trous sombres vrillés dans leurs faces incrédules, furieuses et indignées (LR : 202), affirme le narrateur de *La ligne rouge*. Le masque de l'apathie semble inévitablement recouvrir le visage des hommes propulsés dans l'autre-monde, ainsi que celui de ceux qui y ont été confrontés. L'un des personnages de *The Big War* ne reconnaît plus son meilleur ami après une attaque : « His face stiff and narrow with strain, masklike : a mask of Jay O'Neill badly one. Faces without depth. All were transformed, he himself no longer looked like Newcombe. No longer was Newcombe at all. Probably. All, staring at the Gorgon face were changed, changed utterly » (BW : 274). La confrontation à l'expérience – expérience qui emprunte ici les traits de la Gorgone – transforme profondément les hommes, à un point tel qu'ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes.

Dans les romans qui nous intéressent, les personnages sont constamment surpris de constater leur insensibilité : « Et puis, brusquement, comme un seau d'eau glacée en pleine figure, son insensibilité lui apparut dans toute son horreur et sa propre dureté l'écœura » (LR : 355), écrit Jones à propos de Bell. Jones écrit d'ailleurs que les hommes en viennent à poser des gestes de manière mécanique (LR : 535), sans émotion. Le caporal Fife, qui au départ était un humaniste, en vient d'ailleurs à penser : « l'humanité, cette bande d'animaux "honorables", elle pouvait aller se faire mettre ! L'humanité, il lui pissait à la raie. C'était tout ce qu'elle méritait, l'humanité ! (LR : 535) Et pourtant, quelques instants plus tard, le même Fife est « stupéfait d'avoir pu tuer deux Japonais » et en ressent « une vague angoisse » (536). Guy Sajer témoigne lui aussi de la manière dont le combat semble anesthésier le jugement et les émotions des hommes, ce qui leur permet de poser des gestes qui dans d'autres contextes leur paraîtraient inacceptables : « Plus rien ne pouvait émouvoir personne.

La guerre nous avait déjà fait voir trop de choses. Dans ma cervelle malade, la vie perdait de son sens, de l'importance. Elle ne ressemblait plus qu'à l'élan que l'on donne à une marionnette pour qu'elle s'agite quelques instants » (SO : 304).

Le stress intense auquel les combattants sont soumis perturbe non seulement leur perception au moment de l'expérience – « Leur sensibilité semblait devenir plus fine, plus aiguë. En même temps qu'elle se déformait » (NEDH : 225) – mais aussi leur personnalité. « La guerre les a habitués à trouver naturel ce qui est monstrueux », écrit Gabriel Chevallier (LP : 225) ; « De cette expérience aucun ne ressort le même » (CK : 247), affirme quant à lui William March. James Jones ne manque pas l'occasion de rappeler à quel point le stress ressenti au combat est néfaste. De retour à l'arrière, Bell observe qu'il se produit un phénomène de « désengourdissement » chez les hommes de sa compagnie, qui doivent alors affronter leurs agissements. Certains développent alors des problèmes psychiques alors que d'autres sombrent dans l'alcool. Mais la plupart tentent simplement de rationaliser leurs agissements. Nous avons vu que les combattants se posent alors en victimes contraintes de se défendre et mettent à l'avant l'argument de réciprocité. Ils font aussi valoir la morale du résultat de manière à minimiser la conséquence de leurs gestes. Parfois, ils déshumanisent simplement les victimes et leur attribuent la responsabilité de leurs actions. En fait, ils appliquent les principaux procédés de désengagement moral⁸²⁶. Dans *À l'Ouest rien de nouveau* le narrateur en vient même à déclarer : « Ce n'est que petit à petit que nous redevenons des êtres humains » (AORN : 107). Il affirme alors qu'il se « sen[t] déprimé comme après chaque attaque » et qu'il lui « est pénible d'être seul avec [s]es pensées » (AORN : 108). Il semble donc que les combattants ne retrouvent petit à petit leur faculté de penser et de juger que lorsque la période de stress intense se termine. Dès lors, on peut constater que le stress intense, en provoquant un sentiment d'irréalité, favorise le processus de désengagement moral à l'origine des exactions. De retour à la réalité, il est toutefois difficile pour les combattants de comprendre ce qui les a poussés à commettre de tels gestes.

Lors de son hospitalisation, le caporal Fife est frappé d'une crise d'inquiétante étrangeté : « Fife eut soudain l'impression qu'il était revenu dans le monde des hommes, mais en étranger [...] Fife voulait crier qu'il n'était pas le même Fife » (LR : 429). On

⁸²⁶ Sur le désengagement moral, voir : Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 8-10.

constatera aussi que Bell ne peut s'empêcher de penser que l'état d'inhumanité dans lequel les hommes ont été plongés a contribué à les transformer pour toujours. Le narrateur raconte d'ailleurs que « John Bell [...] ne pouvait s'empêcher de se demander si seulement l'un d'eux était réellement redevenu ce qu'il avait été auparavant » (LR : 418). Un peu plus loin, il réitère l'idée selon laquelle le stress du combat provoque bien plus qu'un état second temporaire.

Ils subissaient tous, naturellement, le plus grave choc émotionnel de leur jeune existence, à part peut-être ceux qui avaient survécu à de terribles accidents d'auto, *écrit Jones*. Tandis que le miséricordieux engourdissement se dissipait. La foi qu'ils avaient eue en leur invulnérabilité leur paraissait de plus en plus ridicule, et la peur de la mort revenait les hanter et les torturer (LR : 423).

Jones n'est pas le seul écrivain qui cherche à démontrer que l'apathie émotionnelle est une réaction normale face aux réalités du combat. Nombre d'entre eux soulignent que le stress intense vécu par les combattants altère inévitablement la personnalité et provoque des séquelles durables. Guy Sajer mentionne, lui aussi, que « [l]a guerre marque les hommes pour la vie » (SO : 304). Il écrit :

La guerre gâche tout, la joie qui va suivre comme la victoire. Le rire des hommes qui ont vécu la guerre a quelque chose de désespéré. Ils ont beau dire que maintenant il faut en profiter, la mécanique a trop fonctionné, il y a comme quelque chose de détraqué. Le rire n'a désormais pas plus de valeur que les larmes (SO : 311).

La marque est telle que les hommes ont souvent « l'impression de n'avoir jamais connu rien d'autre » (NEDH : 102). Dans *Nous étions des hommes*, Bourne affirme : « À la fois cela paraît irréel, et pourtant tout ce qui s'est passé avant est effacé » (NEDH : 102). L'expérience semble tout emporter sur son passage, ou plutôt tout effacer sous son empreinte.

Au cours des prochains chapitres, nous reviendrons plus en profondeur sur la manière dont l'expérience guerrière marque durablement les vétérans et condamne plusieurs d'entre eux à vivre dans un monde d'exil intérieur où règne la souffrance, la solitude et le silence. Cette autre-monde s'avère en réalité le lieu du trauma créé par l'événement. Dans un article de 2012, Dori Laub, montre que les survivants d'expériences extrêmes ont souvent

l'impression d'évoluer dans deux mondes séparés : « celui de leurs souvenirs traumatiques (qui est autonome, permanent, et toujours actuel) et celui du présent⁸²⁷ ». Il n'est donc pas surprenant que les écrivains-vétérans nous présentent ce lieu comme un monde qui échappe à toute morale et à toute logique, un monde mortifère et lugubre qui plonge les hommes dans un état second d'inhumanité et de barbarie. Ils exposent la honte qui les habite en décrivant leur faute, en racontant la spirale de violence morale dans laquelle beaucoup sont inévitablement emportés. Mais d'où vient au juste ce sentiment de honte dont témoigne l'ensemble des écrivains-vétérans ? Quel en est le ressort véritable ? Il nous semble que la question du « vivre avec soi-même » s'avère ici primordiale.

6.5 Vivre avec soi-même

La question du vivre avec soi-même est abordée par Hanna Arendt dans son ouvrage *Responsabilité et jugement*, ouvrage dans lequel elle s'intéresse de près à la question de la moralité. Pour Arendt, la morale concerne l'individu dans sa singularité : lui seul est condamné à vivre avec les conséquences de ses choix et de ses actions. C'est pourquoi il ne doit pas se laisser dicter ses agissements. Il ne doit en aucun cas se plier aux normes et aux standards moraux en vigueur pour décider de ce qui est juste ou injuste ; seule la conscience semble véritablement garante d'un jugement moral adéquat⁸²⁸. Arendt soutient que la morale n'est pas une question de normes, de standards et, encore moins, de justice, mais plutôt une question de relation à soi-même. Par conséquent, les limites morales ne devraient pas être imposées de l'extérieur, mais plutôt de l'intérieur. Bref, elles devraient être « autopoisées⁸²⁹ ».

Tout homme seul est appelé, selon Arendt, à entamer un dialogue silencieux avec lui-même. Un individu qui commettrait un acte immoral serait contraint de renoncer à ce dialogue intérieur. Cette rupture, cette impossibilité de dialoguer avec soi-même s'avérerait des plus problématiques pour l'individu puisqu'il serait dès lors privé de l'acte même de penser, et plus particulièrement de penser au passé. Cependant, « pour les êtres humains,

⁸²⁷ Dori Laub, « Arrêt traumatique du récit et de la symbolisation : Un dérivé de la pulsion de mort ? », *Eres*, vol. 1 no 220, 2015, p. 72.

⁸²⁸ Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, *op. cit.*, p. 86-87.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 149.

penser au passé veut dire se mouvoir dans la dimension de la profondeur, poser des racines et ainsi se stabiliser, afin de ne pas se laisser balayer par ce qui peut se produire⁸³⁰ », ou, ajoutons-nous, dans le cas des vétérans, par ce qui s'est passé. En d'autres mots, « penser et se souvenir [...] est la manière humaine d'établir des racines, de prendre sa place dans un monde où nous arrivons tous tels des étrangers⁸³¹ », rappelle Arendt. C'est pourquoi, en s'inspirant de la pensée socratique, elle en vient à formuler qu'« il vaut mieux être en désaccord avec le monde entier que, si on est un, l'être avec soi-même⁸³² ».

Selon Dori Laub la disparition du lien empathique – l'absence de réceptivité humaine à l'Autre qui provoque l'incommunicabilité entre victime et bourreau – a nourri le trauma des survivants des camps de la mort qui, ne trouvant plus d'échos chez l'Autre, en seraient venus à ne plus trouver d'échos en eux-mêmes. Pour reprendre ses mots, le « désespoir de ne pouvoir être capable de communiquer avec les autres [aurait] réduit la capacité des victimes à rester en contact authentique et en accord avec elles-mêmes, pour pouvoir enregistrer leur propre vécu et pour pouvoir y réfléchir⁸³³ ». La disparition du lien empathique semble pouvoir ici éclairer le trauma des combattants du XX^e siècle qui furent tout autant appelés à tenir le rôle de victime que celui de bourreau. D'abord victimes, parce que la société les obligea légalement à prendre les armes et que la guerre les soumit aux pires conditions de vie et aux pires souffrances, ils furent aussi des bourreaux, car ils intégrèrent les rouages d'une machine qui les poussa à tuer en encourageant leur désengagement moral. Le contexte infernal dans lequel ils évoluèrent contribua à l'effritement de leurs repères habituels et à l'effondrement de leur système de valeurs, ce qui ne favorisa en rien la sauvegarde d'un lien empathique : ils n'eurent souvent d'autres choix que de se montrer hostiles dans un milieu tout aussi hostile. Aussi pouvons-nous constater que, chez les combattants du XX^e siècle, la disparition du lien empathique – qui résulte tout autant du comportement que le monde extérieur adopta à leur égard que du comportement qu'ils adoptèrent vis-à-vis du monde extérieur – court-circuite la possibilité d'un dialogue intérieur. Les souffrances qu'ils

⁸³⁰ *Ibid.*, p. 143.

⁸³¹ *Ibid.*, p. 149.

⁸³² *Idem.*

⁸³³ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 113.

infligèrent aux autres semblent avoir tout autant nourri leurs traumatismes que les souffrances qu'ils subirent.

La plupart des personnages principaux des romans à l'étude semblent aux prises avec les conséquences engendrées par le fait de s'être laissés guider par des limites morales imposées de l'extérieur. Nous l'avons vu, la plupart d'entre eux ont cédé à la pression populaire ou au pouvoir politique, se laissant parfois bernier par la culture de guerre ambiante. Plusieurs ont agi contre leur gré, acceptant de commettre ce qui leur paraissait inadmissible (comme tuer et commettre des exactions), s'en remettant au jugement de leurs supérieurs ou à celui du groupe auquel ils appartiennent⁸³⁴. Cependant, eux seuls sont appelés à vivre avec le fardeau de leurs fautes. Ayant participé à une guerre d'agression totalement infondée ou ayant mené des combats de façon déloyale – bref, ayant bien souvent transgressé les règles du *jus ad bellum* et du *jus in bello* –, les combattants doivent apprendre à vivre avec le mépris qu'ils éprouvent envers eux-mêmes lorsqu'ils reviennent à la vie civile.

Comme nous l'avons vu précédemment, sans nécessairement se laisser pousser à commettre des gestes qu'ils regretteraient, certains combattants, comme Tim O'Brien, préfèrent fermer les yeux et garder le silence au moment de l'expérience. Ce silence motive justement leur prise de parole *a posteriori*. S'étant trouvés dans l'impossibilité de prendre la parole et d'agir selon leur conscience au moment de l'événement, les écrivains-vétérans semblent décidés à se rattraper et à témoigner du pire. Ils n'hésitent pas à décrire les fautes commises par leurs frères d'armes et parfois même leurs propres fautes. L'un des personnages de *If I Die in a Combat Zone* déclare « What I see is evil » (IDCZ : 186), affirmant aussi que les vétérans doivent faire preuve d'honnêteté dans leurs témoignages : « We must be honest or be silent » (IDCZ : 170).

Notons que le rapport d'enquête du CICR précédemment cité révèle que « les combattants sont soumis à un processus de déplacement de leur responsabilité individuelle vers la responsabilité de leur supérieur hiérarchique⁸³⁵ ». James Jones ne manque pas

⁸³⁴ Sur le désengagement moral du combattant au profit de l'esprit du groupe et des décisions des supérieurs, voir : Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 6-8.

⁸³⁵ Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 7.

l'occasion de démontrer que les hommes cherchent à se déresponsabiliser en évitant de prendre des initiatives et en suspendant leur jugement. Pour ce faire, il rappelle que les officiers sont continuellement confrontés à la force d'inertie de leurs hommes. Le capitaine Bugger Stein, par exemple, constate que « [s]es hommes faisaient ce qu'il leur disait de faire s'il leur expliquait à chacun personnellement. Sinon, ils restaient aplatis sur le sol, la joue collée contre la terre, et le regardaient » (LR : 267). Cette posture engendre « une certaine sécurité liée à un sentiment de régression au sein d'un système qui prend toutes les décisions et qui [les] décharge donc des responsabilités habituelles⁸³⁶ ». Le danger se trouve ici dans le fait que les combattants se croient déchargés de toute responsabilité personnelle. Il s'agirait, dans cette logique, de se « montrer [avant tout] digne de ce que l'autorité attend [d'eux]⁸³⁷ ». Ils deviendraient, comme l'a montré Claude Barrois, de simples exécutants se soumettant à une autorité légitime sans prendre en considération la nature et les répercussions de l'acte prescrit⁸³⁸.

L'effet d'entraînement et le processus de transfert des responsabilités découlant de la volonté de se conformer au groupe et d'obéir à l'autorité sont souvent représentés quand vient le temps d'aborder la dimension morale de l'expérience guerrière. Si, comme nous venons de le voir, les écrivains-vétérans témoignent de la façon dont les combattants remettent leur jugement entre les mains de leur groupe ou de leur supérieur, ils insistent aussi sur le fait que les hommes sont tôt ou tard confrontés à leurs actes, qu'ils doivent assumer les conséquences de leurs gestes et endosser leurs responsabilités. Les combattants qui se sont inconditionnellement pliés aux ordres, sans prendre en considération ce que leur dictait leur conscience et leur volonté, ont bien souvent développé des problèmes psychologiques après leur retour. En témoigne, dans *Compagnie K*, l'histoire de plusieurs soldats qui sont aux prises avec des troubles du comportement et des problèmes psychologiques après avoir accepté d'exécuter des prisonniers allemands (CK : 203-205 et 215-217).

En fait, le « discours vétéran » semble justement opérer comme une reprise en charge des responsabilités autrefois occultées. Tout indique que les écrivains-vétérans, par le biais de

⁸³⁶ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 165.

⁸³⁷ Daniel Muñoz-Rojas et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, op. cit., p. 7.

⁸³⁸ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 232.

l'écriture, investissent rétroactivement l'expérience d'une dimension morale qui avait fait défaut au moment des événements. Aussi leur travail d'écriture ne doit-il pas seulement être perçu dans ses dimensions critique et revendicatrice, mais aussi dans sa dimension réparatrice. Les écrivains-vétérans cherchent à expier leurs fautes et à se racheter aux yeux de la collectivité, en proposant une nouvelle manière de représenter le combattant, mais aussi au sens où la parole agit comme une catharsis, tandis que le processus d'écriture fait office de thérapie. Elle permet de combler le vide laissé par le trauma. Au silence provoqué par l'absence de pensées communicables se substitue la cohésion narrative d'un événement, lequel, par son intensité, avait laissé le témoin sans pensées logiques et sans mots pour exprimer l'expérience.

Dori Laub soutient que c'est précisément

*l'absence d'expérience mentale qui caractérise le trauma psychique massif parce que l'esprit est incapable d'enregistrer sur le plan de la connaissance et de l'émotion les événements traumatiques. Le self, en tant qu'interprète de l'expérience et créateur de sens, cesse ainsi de fonctionner*⁸³⁹.

Sous le couvert de la fiction, le témoignage permet aux écrivains-vétérans de mettre en mots leur vécu, d'articuler leur expérience traumatique, car, comme l'affirme Laub, « le témoignage est un processus de symbolisation du concret » qui permet « que l'expérience traumatique puisse devenir communicable à soi-même, connue et transmissible à un autre⁸⁴⁰ ». En restaurant la communication avec un « autre », les auteurs parviennent à rétablir le lien empathique avec les autres et, par le fait même, leur dialogue intérieur. Ainsi, la mise en récit de l'expérience, ici le témoignage, permet aux auteurs de procéder à une « re-possession de soi⁸⁴¹ », mais aussi de réintégrer le tissu social. Le regard du témoin devient par conséquent, « lieu de passage et construction de sens⁸⁴² ».

⁸³⁹ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 113.

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 114-115.

⁸⁴¹ Raymond Lemieux, « Postface. Raconter pour survivre », in Christiane Kègle (dir.), *Les récits de survivance*, Québec, Presses de l'université Laval, 2007, p. 228.

⁸⁴² *Ibid.*, p. 231.

Dans *Né un quatre juillet*, Ron Kovic met en scène la façon dont le vétéran réinvestit a posteriori l'expérience du combattant d'une dimension morale⁸⁴³. Le récit de Kovic s'articule d'ailleurs autour de la honte et de la culpabilité qui l'habite. Il parvient ainsi à dire les événements qui l'ont hanté pendant des années, soit le massacre accidentel d'un groupe d'enfants et le meurtre accidentel de l'un de ses frères d'armes. Après s'être fait imposer le silence par ses supérieurs hiérarchiques et sa collectivité, Kovic se trouve plongé dans une crise existentielle dont il n'arrive pas à se dépêtrer, jusqu'au moment où il décide de mettre en récit son expérience.

Les représentations des souffrances ressenties par le jeune vétéran après son retour rappellent à quel point il n'était pas en paix avec lui-même. Kovic raconte combien les événements minèrent sa vie en se transformant en un traumatisme profondément enfoui en lui (N4J : 138). Dès son retour, le souvenir de ses victimes semble le hanter. Alors qu'il se trouve à l'hôpital des vétérans, la puanteur effroyable qui y règne éveille en lui le souvenir du massacre auquel il a participé (N4J : 43). Il en vient même à croire que son hospitalisation relève d'un châtement divin pour le punir de ses fautes (N4J : 32). Les crises d'angoisses (N4J : 147), les cauchemars (N4J : 151) et la dépression (N4J : 151) marquent rapidement son quotidien : « Quand je suis rentré chez mes parents, j'ai fait plusieurs crises d'angoisse. Je fondais en larmes devant ma mère en lui parlant des bébés que j'avais tués. J'avais l'impression de devenir fou » (N4J : 147). Kovic souligne d'ailleurs que ses souvenirs l'ont tranquillement poussé à adopter un comportement agressif (N4J : 148) et autodestructeur (N4J : 153).

Conscient de ses fautes, le jeune vétéran en vient à briser son dialogue intérieur de manière à oublier ses erreurs passées. Il s'investit d'ailleurs dans la lutte pacifiste pour tenter d'oublier ce qui nourrit réellement sa honte et sa culpabilité. Il refoule littéralement ses souvenirs. Toutefois, en refusant d'affronter la réalité et de réfléchir aux actions qu'il a posées, il s'inflige de multiples souffrances psychiques qui s'expriment par les symptômes relevés précédemment. Ce n'est que plusieurs années après son retour qu'il accepte finalement de revenir sur les événements, et ce, grâce au travail d'écriture. Il parvient ainsi à

⁸⁴³ L'analyse qui suit reprend et développe un passage de l'analyse de *Né un quatre juillet* que nous proposons dans Éric Boulanger, « De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam », *loc. cit.*

rétablir un dialogue avec lui-même. Véritable catharsis, l'écriture du roman permet à Kovic d'avouer ses crimes et, par le fait même, de juger ses propres actions.

Ce n'est pas un hasard si Kovic ne représente ses crimes qu'à la toute fin de son histoire, après avoir fait, en quelque sorte, son chemin de croix. Son récit met d'abord en scène le parcours du vétéran, une difficile réinsertion pavée de regrets et de souffrances, avant de nous présenter l'expérience du combat. En acceptant de confronter son passé à travers le témoignage – rétablissant du coup le contexte factuel de son expérience –, Kovic parvient à endosser ses responsabilités et peut, par conséquent, réinvestir son expérience d'une nouvelle dimension morale. Ce réinvestissement d'une nouvelle dimension morale par la mise en intrigue, caractérise non seulement le roman de Kovic, mais aussi celui de nombreux écrivains-vétérans qui cherchent ainsi à compenser l'absence de moralité qui a caractérisé leur expérience.

Nous pouvons constater que les écrivains-vétérans soulignent non seulement la honte que leur imposent les nouvelles réalités de la guerre moderne, mais aussi celle qu'ils ressentent face à leurs propres agissements. Le sentiment de honte semble, ici, intimement lié à la notion de responsabilité. En se portant garants de leurs crimes, les écrivains-vétérans n'ont d'autres choix que d'emprunter le registre de la honte s'ils veulent avoir une chance de réintégrer le corps social. Comme le rappelle le psychiatre et psychanalyste Boris Cyrulnik, le sentiment de honte advient lorsqu'un individu ne répond plus aux normes du groupe auquel il veut appartenir et qu'il en est, par conséquent, exclu⁸⁴⁴. En affichant leur honte, les écrivains-vétérans démontrent qu'ils assument la responsabilité de leurs actions tout en indiquant qu'ils sont conscients d'avoir mal agi, et, conséquemment, qu'ils adhèrent toujours aux normes de la société civile. En fait, nous croyons qu'en établissant les normes morales d'un nouveau groupe (celui des vétérans), les écrivains-vétérans parviennent à critiquer celles de leur ancien groupe de combat de manière à se montrer dignes de réintégrer la société civile. Rappelons toutefois que les anciens combattants ont souvent été appelés à transgresser les normes en vigueur au nom de la société à laquelle ils appartiennent, sans que celle-ci accepte pour autant de légitimer leurs actions. De là vient, croyons-nous, le ressentiment qu'ils nourrissent à l'égard de la société (nous y reviendrons). Quoi qu'il en soit, l'expression de

⁸⁴⁴ Boris Cyrulnik, *Mourir de dire : la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010.

leur honte leur permet de condamner publiquement leurs erreurs d'autrefois et de développer des éthos discursifs empreints d'un fort caractère moral, ce qui favorise l'adhésion du lecteur à leur vision de la guerre. À l'instar de Ruth Amossy, nous croyons donc que « la dimension morale et la dimension stratégique de l'éthos sont inséparables »⁸⁴⁵.

6.6 Conclusion

Il ne fait aucun doute pour nous que les écrivains-vétérans témoignent de la dimension morale de l'expérience dans le but de nourrir la posture rhétorique de la honte. À l'aide de cette posture, ils développent un éthos discursif qui leur permet de rompre avec les éthos préalables qui circulent à leur sujet, ou, du moins, de les moduler et de les réorienter.

Notons cependant que, bien qu'ils mettent à l'avant la dimension morale de l'expérience et qu'ils n'hésitent pas à endosser leurs responsabilités, les écrivains-vétérans introduisent certaines nuances dans leur discours ; en fait, tout un processus de tribunalisation s'y déploie. Le roman devient un véritable espace-tribunal. Comme le rappelle le philosophe Odo Marquard, dès la fin du XVIII^e siècle, les Lumières et les idéalistes allemands ont libéré l'Homme de la toute-puissance de Dieu. Ainsi devenait-il le seul maître de ses actes et le seul responsable de son destin. De cette rupture avec les traditions théologiques, résulta un processus que Marquard qualifie de judiciarisation, de tribunalisation ou de surtribunalisation⁸⁴⁶. L'homme devenant désormais imputable de tous les malheurs et les horreurs de l'Histoire – rien ne semblait plus échapper à sa responsabilité –, on adopta cette tendance « à interpréter le monde selon le vocabulaire culpabilisant et victimisant », tout en développant « cette fascination pour le recours aux tribunaux⁸⁴⁷ ».

Nous l'avons mentionné un peu plus haut, le rôle de témoin historique, qui permet aux écrivains-vétérans d'assumer leur responsabilité tout en répondant à certaines exigences

⁸⁴⁵ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, op. cit., p. 62.

⁸⁴⁶ Odo Marquard, « L'homme accusé et l'homme disculpé dans la philosophie du XVIII^e siècle », *Critique*, n° 413, octobre 1981, p. 1015.

⁸⁴⁷ Jean-Louis Genard, *Les dérèglements du droit : entre attentes sociales et impuissances morale*, Paris/Bruxelles, Catells/Labor, 2000, p. 10.

éthiques, les engage aussi à tenir le rôle d'accusateur (au sens ici de l'avocat de la couronne) et celui de juge. Toutefois, les écrivains-vétérans n'appellent pas seulement les combattants à la barre des accusés. Nous l'avons vu au cours de ce chapitre et dans les chapitres précédents, ce sont les différents acteurs de tout un système – l'institution militaire, le milieu politique et la société – ainsi qu'une tradition – la tradition épique et ses différentes implications – qui sont ici convoqués, voire inculpés. S'ils n'hésitent pas à remettre en question leurs agissements et à endosser leur responsabilité, ils en profitent aussi pour pousser les différentes instances à se questionner et à assumer leur part de responsabilité : responsabilité morale vis-à-vis des victimes des conflits, certes, mais aussi vis-à-vis des anciens combattants.

Nous avons préalablement observé que le mouvement vétérans plonge ses racines dans les luttes pour la reconnaissance et la défense des droits des anciens combattants. Comme le rappelle Jean-Louis Genard, le phénomène de surtribunalisation qui frappe les sociétés occidentales à compter de la fin XVIII^e siècle fait en sorte

que lorsque des interactions sociales échouent, les individus eux-mêmes, comme leur environnement proche, disposent de peu de ressources de conciliation. Bref, le litige tend à se solidifier et se trouve alors renvoyé vers des institutions spécialisées, parmi lesquelles le droit occupe une place centrale⁸⁴⁸.

Puis il ajoute :

Le droit devient également, en même temps que s'affaiblissent les autres formes de régulations sociales, le dispositif régulateur par excellence à la fois des collaborations entre individus (pensons à l'importance de la forme contractuelle) et des conflits opposant l'individu à d'autres individus ou à des êtres collectifs parmi lesquels l'Etat lui-même⁸⁴⁹.

Il semble que les vétérans ne font pas exception à la règle. Au tournant du XVIII^e siècle, leurs luttes pour la reconnaissance de leurs droits s'intensifient graduellement jusqu'à se transformer en de véritables luttes judiciaires dès le début du siècle dernier (reconnaissance

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁴⁹ *Idem.*

de l'État, droit à réparation, réhabilitation des victimes des conseils de guerre, etc.). Il ne fait aucun doute que le processus de judiciarisation transforme leurs pratiques, leurs interactions sociales, et plus particulièrement leurs rapports avec l'État.

Nous croyons justement que les pratiques judiciaires adoptées par les associations influencent le « discours vétéran » et se répercutent jusque dans sa structure et son contenu. Nous le verrons dans le prochain chapitre, en plus de procéder à une autocondamnation et de porter des accusations contre les différentes instances qui les ont poussés à prendre part à cette expérience extrême qu'est la guerre moderne, les écrivains-vétérans s'affairent à mettre en lumière le difficile combat des vétérans pour obtenir la reconnaissance de l'État et de leur collectivité.

Toutefois, écrivains-vétérans cherchent, avant tout, à laver la réputation des combattants et à nuancer leur responsabilité. Et c'est pourquoi ils les représentent tout autant en victime qu'en bourreau : victimes d'un système et d'une institution qui les ont contraints à prendre part à la machine de guerre en devenant parfois des bourreaux. On pourrait, de prime abord, penser qu'ils font cela dans l'optique de les déresponsabiliser. Cependant, il convient ici de relativiser leurs intentions. Jean-Louis Genard rappelle que, dans le cas des grandes institutions et organisations, il devient pratiquement impossible de savoir à qui la responsabilité des fautes est imputable. La multiplication des décisions ferait en sorte que « la responsabilité [serait] à la fois partout et nulle part ». Et puisque la responsabilité demeure « attachée à une identification individualisée », rappelle-t-il, celle-ci s'en verrait fragmentée et diluée⁸⁵⁰. Il nous semble justement qu'il faut voir dans les représentations que font les écrivains-vétérans des combattants, et dans les attaques qu'ils perpètrent contre le système, bien plus qu'une vaine entreprise de déresponsabilisation de soi. Elles permettent de lever le voile sur une réalité en démontrant que les institutions favorisent un « processus d'estompement de la norme » qui ouvre la porte à des débordements, débordements dont souffriront inévitablement les populations, mais aussi les combattants.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 12.

CHAPITRE VII

L'EXPÉRIENCE DE LA HONTE III. LE CHOC DU RETOUR : RÉINSERTION SOCIALE ET RECONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ

D'aucuns penseraient que les représentations du retour du combattant témoigneraient avant toute chose d'un retour à la normale. Démobilisés, les combattants pourraient enfin réintégrer leur vie où ils l'avaient laissée en reprenant tout simplement leurs rôles familiaux, sociaux et professionnels. Or, pour ces rescapés de l'autre-monde, l'expérience guerrière s'avère être bien plus qu'une parenthèse que l'on peut simplement refermer. Profondément marqués par l'expérience guerrière et tout ce qu'elle implique, ces hommes se sentent bien souvent étrangers en leur pays, voire en leur demeure, et semblent condamnés à vivre en marge de la société. En ce sens, nous croyons que le retour du combattant constitue l'une des phases les plus importantes de l'expérience guerrière.

Pour ces hommes qui doivent réapprendre à vivre au quotidien au lendemain de la démobilisation, la lutte, bien qu'elle prenne d'autres formes, semble se poursuivre. Comme le rappelle Doug Peacock : « On ne quitte jamais vraiment un champ de bataille » (UGDT : 142). Que ce soit aux plans social, personnel ou psychique, les vétérans doivent continuer de mener des combats sur plusieurs fronts. Notons que la démobilisation « implique le retour de la vie sociale à ses valeurs habituelles, c'est-à-dire aux idéaux et aux interdits régissant la communauté⁸⁵¹ ». Puisqu'ils ont été confrontés à un bouleversement total du champ des valeurs, les hommes qui reviennent du front doivent assimiler de nouveau les normes et les règles de la vie civile. Certains souffrent aussi de traumatisme psychique et arrivent difficilement à affronter le quotidien. Il leur faut, par conséquent, réapprendre à être socialement fonctionnels, et ce, malgré le lourd bagage qu'ils traînent avec eux. Qui plus est, le caractère extrême et insaisissable de l'expérience guerrière coupe bien souvent les vétérans du reste du monde en les contraignant au silence. Dès lors, ils sont appelés à user

⁸⁵¹ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op.cit., p. 257.

d'ingéniosités pour rendre leur expérience communicable, quand ils ne sombrent pas dans un silence dévastateur.

Ce n'est donc pas un hasard si le retour du combattant en vient progressivement à occuper une place de plus en plus considérable dans les romans de guerre du XX^e siècle. En racontant le long chemin parcouru par ces hommes pour réussir à se reconstruire et à réintégrer la société, les écrivains-vétérans parviennent à dépeindre les enjeux auxquels ils sont confrontés et, par le fait même, à parfaire leur discours et cerner la figure du vétéran.

Au cours des deux prochains chapitres, nous explorerons donc comment le récit des difficultés de réinsertion des vétérans, de même que les représentations des souffrances avec lesquelles ils sont appelés à vivre (blessures psychiques et physiques) permettent aux écrivains-vétérans de développer la posture rhétorique de la honte et de consolider leur éthos discursif.

7.1 Vivre avec les autres : reconnaissance et ressentiment

7.1.1 Un autre-monde dans le regard

Dans l'ensemble, les écrivains-vétérans décrivent comment le retour à la vie civile constitue un choc tout aussi important que celui du combat pour les combattants. Le retour, si souvent fantasmé dans les tranchées ou sur le champ de bataille, laisse place à la réalité. Ce que les combattants qualifiaient de « vrai monde » ne semble plus faire sens. L'empreinte de l'expérience a irrémédiablement changé le regard qu'ils portent sur ce monde. Comme nous le rappelions dans le chapitre précédent, les survivants ont bien souvent l'impression de vivre dans deux mondes séparés et inconciliables : celui du présent et celui des souvenirs traumatiques. D'ailleurs, les hommes ont tôt fait de constater que l'expérience a opéré une rupture en eux, un constat qu'ils font avant même leur démobilisation, comme nous l'avons vu plus haut.

Pour ces hommes qui reviennent au pays, la mort dans les yeux, « le vrai monde » semble s'être transformé en un monde étranger. Alors qu'il se trouve en permission, Paul Bäumer ressent un inquiétant sentiment d'étrangeté lorsqu'il rentre chez lui : « je ne puis me défaire d'une certaine gêne, je ne puis pas encore m'adapter à tout cela. Voici ma mère, voici

ma sœur, voici ma boîte à papillons, voici le piano d'acajou, mais moi je ne suis pas encore tout à fait présent. Il y a un voile et un intervalle entre ma personne et les choses » (AORN : 144). Après quelques jours, le malaise persiste toujours : « Aujourd'hui, je remarque que, sans le savoir, je suis déprimé. Je ne me trouve pas ici à mon aise » (AORN : 151). Il déclare un peu plus loin : « Ici ce sont d'autres créatures, des créatures que je ne comprends pas très bien, qu'à la fois j'envie et je méprise » (AORN : 152). Il est finalement envahi par le sentiment d'être définitivement étranger au monde lorsque, assis dans sa chambre, il cherche à se convaincre « que la guerre s'efface et disparaît lorsqu'arrive le moment de retour » (AORN : 154). Il en vient à cerner une implacable vérité : « Soudain, un terrible sentiment d'être ici étranger surgit en moi. Je ne puis pas retrouver ici ma place familière. C'est comme si l'on me repoussait. J'ai beau prier et m'efforcer, rien ne vibre ; je suis là, indifférent et triste comme un condamné, et le passé se détourne de moi » (AORN : 155).

Dans *Les Canadiens errants*, Richard Lanoue éprouve lui aussi une certaine difficulté à réintégrer la société après son retour. Alors qu'il se trouve sur la rue Sainte-Catherine, il est incapable de se fondre dans la masse, de rejoindre « le fouillis en marche des piétons, auquel il fallait s'incorporer comme à une procession dont on ne connaît ni le commencement ni la fin » (LCE : 199). Le narrateur indique que Lanoue, « effrayé comme une âme qui revient des limbes » (LCE : 199), se tient immobile parmi les passants qui le contournent, avant de traverser la procession et de disparaître (LCE : 200). En fait, son personnage s'avère incapable de rejoindre la foule et préfère s'y soustraire. Le narrateur rappelle aussi qu'il « semblait [à Lanoue] que l'univers venait de se déplacer d'une ligne sur son axe pour modifier la forme de toutes ces parties » (LCE : 220). Le personnage en vient, lui aussi, à se considérer comme un étranger en son propre pays et se condamne lui-même à une certaine marginalité : « Il se sentait comme un de ces étranges météorites, détachés un jour de leur planète, égarés dans les ténèbres d'un espace incommensurable et condamnés à errer dans ce néant » (LCE : 203).

En réalité, ce n'est pas tant le monde qui semble avoir changé que le regard que jettent sur lui les vétérans. Guy Sajer abonde en ce sens lorsqu'il décrit son retour en France :

Dans le train qui roule sur la terre de France, à travers la campagne ensoleillée, ma tête tressaute contre le bois du dossier. Il y a des gens qui rient et qui ont l'air d'appartenir à un autre monde [...] Puis il y eut une gare. Mes bottes éculées qui

avaient foulé la terre de Russie raclèrent le quai de ciment. Alentour, le décor anonyme que je connaissais bien réapparut à mes yeux désabusés. Rien n'avait changé. Il me semblait dormir, et j'estimais que mon arrivée insolite aurait pu le réveiller. Tout était comme autrefois. Il n'y avait que moi qui avais vraiment changé, et je sentais trop bien que je ne parvenais pas à m'imbriquer au décor » (SO : 541).

Dans *Le Merdier*, le caporal Joker anticipe les difficultés de réintégration auxquelles seront confrontés les combattants. Ces difficultés résulteront, selon lui, des transformations qu'aura subies leur identité durant la guerre. C'est, bien sûr, son expérience en tant que vétéran qu'Hasford donne à lire à travers les anticipations du narrateur de son roman⁸⁵² : « Ceux d'entre nous qui survivront jusqu'au jour zéro voleront sur l'Oiseau de la liberté et retourneront chez eux, en Amérique. Mais ça ne sera plus chez eux et ils seront ailleurs, autres. La guerre a logé dans nos cerveaux un crabe noir insatiable » (LM : 215).

Les topoï de l'étranger, du « survenant » et du « tramp » (LCE : 78 et 197) sont abondamment employés par les auteurs. Les vétérans semblent condamnés à l'errance perpétuelle dans la plupart des romans. La brutalité de l'expérience à laquelle ils ont été confrontés et son caractère indicible, semblent les avoir définitivement coupés de leur vie d'avant et de la population. L'esprit de ceux qui reviennent à la maison en apparence indemne est en réalité condamné à errer sur les champs de bataille. Il s'agit là du destin du héros tragique, affirme Claude Barrois : « le souvenir des Enfers s'est transformé en enfer du souvenir⁸⁵³ ».

Dans la plupart des romans à l'étude, l'expérience guerrière est représentée comme un voyage initiatique qui condamne les jeunes hommes à une marginalité sociale. L'horreur et la folie des hommes sont les seules choses auxquelles les combattants ont véritablement été initiés. C'est pourquoi ces hommes, qui en ont trop vu, reviennent du front avec les « yeux de la mort ».

Comme le rappelle Doug Peacock dans *Une guerre dans la tête*,

⁸⁵² Après son retour du Vietnam, Hasford, qui avait, selon ses amis, un comportement instable et dépressif, cumula les petits boulots et mena une vie de famille chaotique. Il devint alcoolique et eut des démêlés avec la justice. Matthew Samuel Ross, « An Examination of the Life and Work of Gustav Hasford », Las Vegas, University of Nevada Las Vegas, 2010, p. 12, 16, 41, 95 et 104.

⁸⁵³ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 276.

Les « yeux de la mort » – que l'on acquiert à notre mort ou lors d'un autre rite de passage – confèrent une vision entièrement objective. On voit comme verrait la Nature même, au-delà du Bien et du Mal, on voit ce qui précède le jugement. Aujourd'hui encore, cette acuité nous est nécessaire pour affronter la réalité du monde – une réalité si terrible que nous voudrions lui tourner le dos ou la travestir, faire comme si elle n'existait pas (UGDT : 145).

Toutefois, ceux qui reviennent de la guerre avec les « yeux de la mort » ont un lourd bagage à porter. Les souvenirs pèsent sur les épaules des hommes, lorsqu'ils ne les tétanisent pas tout simplement. On retrouve ici le mythe de l'âme exilée. Peacock écrit :

Le guerrier a affronté la peur et fait face à un adversaire trop puissant. Son âme prend la fuite. Son premier instinct est de se mettre en retrait de la vie jusqu'à ce que l'occasion se présente de renaître sur des terres plus bienveillantes. D'ici là, l'âme meurtrie regagne son douloureux refuge dans le monde souterrain des morts. Dans la guerre comme dans le mythe, nul mortel ne peut regarder en face la réalité nue et en réchapper intègre. Il a perdu son innocence. Il reste aux hommes à finir ce voyage. La sagesse des ténèbres représente une étape cruciale, le moment idéal où les guerriers, hommes ou femmes, doivent s'en retourner – s'ils en ont la force – et entamer le récit de leur traversée (UGDT : 146).

On peut donc constater que les écrivains-vétérans visent à démontrer que les hommes ont acquis une certaine clairvoyance lors de leur expérience. En fait, les combattants prennent souvent conscience de tout ce qu'ils ont perdu. Ils en viennent fréquemment à désirer le contraire de ce que la guerre représente, le contraire de tout ce qu'elle contient et inflige :

Au milieu des forces du mal, vous voulez être quelqu'un de bon. Vous voulez l'humanisme. Vous voulez la justice et la courtoisie et la paix dans le monde, des choses que vous n'aviez jamais souhaitées. C'est un sentiment d'universalité, une sorte de déification. Bien que cela soit bizarre, vous ne vous sentez jamais plus vivant que lorsque vous êtes presque mort. Vous reconnaissez alors ce qui a de la valeur. Innocemment, comme si c'était la première fois, vous aimez ce qu'il y a de meilleur en vous et dans le monde, tout ce qui pourrait être perdu » (PC : 94).

L'expérience a révélé à ces hommes une vérité qui n'est détenue que par quelques initiés, vérité qui les empêche de réintégrer leur vie d'autrefois et de retrouver leur sérénité. Quotidiennement confrontés à ce qu'il y a de plus vil en l'Homme – donc, à ce qu'il y a de

plus infâme en eux-mêmes – et à la mort, ils ont perçu la vacuité, voire l'absurdité de l'existence. Pour ces hommes qui ont découvert leur destin d'hommes tragiques – c'est-à-dire leur destin d'hommes « sans amour, sans valeur, et sans vie⁸⁵⁴ », pour reprendre ici les mots de Clément Rosset – il importe de redonner un sens à leur expérience et, du même coup, à leur existence. Karl Marlantes affirme que la banalité de la vie contribue à alimenter le vaste sentiment de vide qui habite les vétérans pour qui il paraît quasi impossible de réintégrer une existence sans but au sein d'une société où règne l'individualisme, l'hédonisme et le matérialisme : « J'avais l'impression que rien, absolument rien, ne pourrait jamais se comparer à l'intensité de la guerre et aux amitiés qu'on y noue⁸⁵⁵ », écrit-il. C'est précisément pourquoi, dans *Une guerre dans la tête*, Doug Peacock écrit : « pour moi, le retour à la vie civile représentait une demi-existence dénuée de passion » (UGDT : 86). Il rappelle d'ailleurs qu'il chercha par tous les moyens à redonner sens à sa vie en poursuivant la lutte, en adhérant à une cause utile : le combat écologiste.

Comme Orphée revenant des enfers, ces hommes semblent condamnés à vivre reclus et à ne pouvoir partager leur expérience. Mais, dès lors, une question s'impose : Comment partager cette vérité, ce qui leur permettrait de revenir pour de bon de la vallée de la mort ? Il nous semble justement que la fictionnalisation de l'expérience agit ici comme le bouclier de Persée. Elle permet aux hommes d'affronter l'expérience sans y sombrer de nouveau par le biais d'un regard rétrospectif et introspectif, mais aussi de représenter la réalité crue de la guerre, la partageant sans les dangers qu'elle constitue habituellement. Nous reviendrons un peu plus loin sur les difficultés que rencontrent les vétérans lorsque vient le temps de partager l'expérience. Pour l'instant, contentons-nous de mentionner que les écrivains-vétérans établissent que l'expérience opère, dans l'esprit des vétérans, une rupture entre eux et les civils. Cette rupture procède, en partie, de l'autorité que l'expérience leur confère. Nous avons déjà observé qu'ils sont convaincus que leur expérience leur donne une légitimité historique et la responsabilité de lutter pour faire entendre la vérité sur la guerre et contribuer à améliorer leur société. Pour reprendre les mots de Christiane Kègle, il semble « [qu'] aux

⁸⁵⁴ Clément Rosset, *La philosophie tragique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 22.

⁸⁵⁵ Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, op. cit., p. 238.

survivants d'une catastrophe collective [...] s'opposent les "normalement vivants"⁸⁵⁶ ».

7.1.2 Deux réalités, deux conceptions

À ce monde sens dessus dessous qui a modifié leur personnalité, se substitue, au retour, la réalité stagnante dans laquelle évoluent les civils. Comment réintégrer une société qui demeure, bien souvent, étrangère aux réalités du combat, une société pour qui la souffrance des combattants et la mort demeurent des abstractions ? Comment vivre avec des individus qui n'ont aucune idée des privations et des souffrances quotidiennes qu'impose la guerre ? Comment parvenir à leur communiquer leur expérience ? Le narrateur de *Nous étions des hommes* soutient, à juste titre, que la vie des combattants et celle des civils relèvent de deux réalités distinctes « car il existe un gouffre entre ceux qui reviennent du combat et ceux qui n'y sont jamais allés, un gouffre aussi infranchissable que celui qui sépare l'ivresse de la sobriété » (NÉDH : 32).

Nous croyons justement que les écrivains-vétérans montrent que ce gouffre commence à se creuser bien avant le retour des combattants, avant même le choc du combat qui, nous l'avons vu, agit sur eux comme un véritable agent révélateur. En effet, les personnages prennent rapidement conscience de ce qui les distingue des civils. Dès la phase de l'enrôlement, ils ont conscience de devoir aller combattre, alors que la plupart de ceux qui soutiennent la guerre demeurent bien à l'abri dans leurs foyers. Dans une entrevue de 2015, Tim O'Brien affirme qu'une des grandes injustices auxquelles sont confrontés les combattants réside dans le fait que le fardeau de la guerre est porté par une minorité d'individus, et ce, bien que les conflits soient souvent voulus et soutenus par la majorité de la population⁸⁵⁷. Dans *À propos de courage*, le narrateur souligne l'hypocrisie ambiante lorsqu'il évoque de quelle manière la pression sociale le poussa à s'enrôler malgré ses réticences. Il rappelle d'ailleurs la logique qui s'empara alors de lui :

⁸⁵⁶ Christiane Kègle et Claudine Gagné, « Figures de la survivance. Écriture et trauma : *La Preuve* d'Agota Kristof », in Christiane Kègle (dir.), *Les récits de survivance*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « mémoire et survivance », 2007, p. 25.

⁸⁵⁷ « Author Tim O'Brien », *Dialogue*, op. cit., 28 min. 50 sec.

J'étais persuadé qu'il devrait y avoir une loi. Si vous êtes en faveur d'une guerre, si vous pensez qu'elle en vaut le coup, très bien, mais vous devez alors y investir votre propre vie. Vous devez vous diriger vers le front, rejoindre une unité d'infanterie et vous mettre à verser le sang. Et vous devez emmener avec vous votre femme, ou vos enfants, ou votre maîtresse » (PC : 55).

Avant même leur départ pour le front, les combattants sont conscients que les civils ne partagent en rien leur destinée. Ainsi, dans *The Big War*, le soldat Alan Newcombe, un jeune intellectuel bourgeois, est dégoûté par le comportement de ses parents qui continuent à vaquer à leurs occupations et à vivre une vie mondaine sans se préoccuper de la guerre (BW : 124-133). Lorsque son père lui parle de ses affaires en cours, les pensées d'Alan dérivent vers les hommes qui se sacrifient au front : « Tarawa was secure today with five thousand casualties. The Second Marines waded in through the lagoon for a thousand yards. Waded in breast-high water while the Japs cut them down like flies, and lay in their thousands rocking softly in green water, helmets bobbing : slow dissolve » (BW : 125). Il en vient d'ailleurs à comparer les plans d'affaires de son père à la situation mondiale :

Texas for California : fair enough – probably cheap at half price. Both should be enjoyed. A simple enough transaction when entered in the proper spirit. I'll give you Greece if you'll give me Ireland. Feed me a Turk and I'll slip you a tiger ; okay ? Ah , but what about Czechoslovakia, Poland and faire France, what about Wake and Guam and the Philippines ? The case is altered. Who'll give back Tarawa now ?

Par cette réflexion ironique, le narrateur parvient à montrer que les problèmes de la vie civile demeurent bien relatifs lorsqu'ils sont mis en rapport avec ceux de la guerre.

Soulignons toutefois que, dans la plupart des romans, ce sont d'abord les narrateurs-vétérans qui jettent un regard lucide sur les événements. En raison de l'expérience qu'ils ont acquise, ils sont à même d'éclairer les événements auxquelles les personnages-combattants sont confrontés. La distance temporelle leur permet de juger les événements avec un certain recul.

Nous avons vu que, dès la phase d'entraînement, les attitudes et les comportements adoptés par les recrues démontrent comment l'expérience militaire instaure déjà une rupture entre les combattants et leur collectivité. Dans les romans étudiés, ces changements sont

souvent observés par les femmes. Dans *Battle Cry*, par exemple, Kathy a du mal à reconnaître son amoureux lorsqu'il vient la visiter après sa période d'entraînement :

The hungry months of waiting, the burst of passion on the hill, the pent-up words that had poured from her – they were gone now. She looked at the tall, tanned man in the center of the room. He stood up straight and wore a green uniform. No it wasn't Danny... it wasn't he. Danny wore a silver jacket, he slouched when he walked. She tried to correct it... Danny wasn't dar... he had fair skin. He lit a cigarette. It wasn't Danny, it wasn't ; danny didn't smoke. He was young and his eyes were full of mischief. They were not the serious, grim eyes of this man (BC : 230-231).

Après avoir repoussé son amoureux, la jeune femme éprouve quelques difficultés à rétablir la communication : « She didn't dare look at him now. What must he think ? She didn't want to see the hurt look. What a miserable mess she had made. She tried to speak, but her words were gone now » (BC : 231).

Toutefois, c'est sans conteste l'expérience guerrière qui creuse davantage le gouffre, pour ne pas dire l'abîme, entre civils et combattants. Les combattants et les vétérans représentés dans les romans de notre corpus sont souvent irrités par le comportement des civils. Ces derniers ne semblent pas avoir conscience des sacrifices que la guerre implique et des souffrances qu'elle engendre. Non seulement acceptent-ils la guerre comme quelque chose de naturel, sans toutefois y prendre part, mais ils l'encouragent et en profitent pour améliorer leurs situations. Dans *Neuf jours de haine*, les civils semblent tirer profit de la guerre. Les combattants en prennent conscience en lisant les lettres que leur font parvenir leurs proches : « Dans toutes les lettres des relations, on raconte comment les civils jouissent d'une prospérité jamais connue au Canada. On travaille beaucoup, mais on gagne des salaires formidables. On dépense, on s'amuse » (NJH : 149). Le narrateur nous laisse d'ailleurs percevoir l'amertume des hommes face au propos de leurs proches : « On se plaint du rationnement. Tandis qu'ici on mange des saloperies quand on a assez faim pour en ignorer le goût » (NJH : 149). Frederic Manning témoigne du même ressentiment à l'égard des civils. Comme la grande majorité des écrivains-vétérans, il dépeint ceux qui sont restés au pays en profiteurs – des planqués. Dans *Nous étions des hommes*, un civil déclenche une bataille dans un pub lorsqu'il expose sa paye à deux combattants en permission et déclare : « V'là [...] c'est mon salaire pour une semaine et j'ai pas fait plus de huit heures d'boulot. Pour c' qui m'

concerne, la guerre elle peut bien durer toujours » (NEDH : 215). Le caporal Bourne constate, quant à lui, que les civils perçoivent la guerre comme une fatalité « aussi naturelle et inévitable qu'une inondation ou un tremblement de terre » (NÉDH : 161).

Le narrateur de *Nous étions des hommes* souligne que la guerre est « une force impersonnelle et imprévisible, un mouvement irrationnel et aveugle, né d'une volonté collective qu'on ne peut maîtriser, qu'on ne peut comprendre, que l'on ne peut subir qu'à la manière de ces paysans résignés » (NÉDH : 161). On laisse toutefois entendre que les combattants sont les seuls à en faire les frais. C'est pourquoi certains personnages combattants rêvent de confronter les civils – plus particulièrement les planqués, les profiteurs et les patriotes – à l'expérience du combat : « y a des fois où je pense que c' qu'y aurait d' mieux ce s'rait qu' les Fritz envoient des troupes en Angleterre. Comme ça, les nôtres verraient à quoi ça ressemble la guerre » (NEDH : 214), déclare l'un d'entre eux. Dans *La Peur*, un combattant en vient à affirmer : « Ce qu'il faudrait aux civils c'est quelques heures de bombardement sur le coin de la gueule ! [...] Qu'ils en tâtent un peu les mecs de Paname ! » (LP : 348). Dans *À propos de courage*, le soldat Sanders en arrive à la même conclusion : « Personne n'écoute. Personne n'entend rien. Comme ce con de colonel. Les politiciens, tous ces civils. Ta petite amie. Ma petite amie. L'adorable petite amie vierge de tout un chacun. Ce qu'il leur faudrait, c'est se retrouver à un poste d'écoute » (PC : 89).

Les écrivains-vétérans font de la presse écrite le symbole même de la supercherie. Dans plusieurs romans, les personnages s'attaquent aux journaux avec véhémence. Dans *La Peur*, les combattants sont choqués de voir qu'on y vante les supposées valeurs éducatives, révélatrices et régénératrices de la guerre, en plus d'idéaliser le sacrifice des combattants. L'un des personnages déclare : « Qu'est-ce qu'ils doivent toucher comme sous, ces gars-là, pour écrire ces c... ! » (LP : 107-108). Un autre se contente de qualifier les journalistes de « fumiers » (LP : 108). Dans *The Big War*, Anton Myrer pousse la note un peu plus loin. Lorsque des hommes revenant du combat sont questionnés par un correspondant de guerre, ceux-ci se montrent des plus hostiles à son égard. « Newcombe felt a prodigious, burgeoning hatred for him » (BW : 339), rappelle le narrateur du roman, avant de décrire comment le jeune homme se moque du journaliste : « The press, the press, we must respect the freedom of the press [...] Oh, yes the press we must impress, we can't suppress and cause distress without finesse, we must undress and then confess - caress the blessed, blessed press » (BW :

339). Ce n'est pas un simple hasard si Newcombe entend « la voix d'un parent, d'une gouvernante, d'un mentor, d'un patron⁸⁵⁸ » à travers les réprimandes que lui adresse le journaliste. Dans l'esprit du jeune homme, ce dernier représente la voix du pouvoir, de l'autorité et des traditions qui alimentent un mensonge qui n'a pas su résister à l'épreuve de l'expérience guerrière : « the voice of universal au-dessus » (BW : 339), affirme le narrateur. Irrité par l'insistance du journaliste qui désire savoir comment le combat se déroule, le soldat O'Neill lui conseille, quant à lui, d'aller voir par lui-même : « You want to know what's really going on up there, mister ? [...] Then hike your ass up there and find it out ! » (BW : 339). Il en vient même à traiter l'homme de « simple tool », à qualifier son travail de « dirty work » et à dégainer son arme pour l'effrayer (BW : 340). Dans *Une guerre dans la tête*, Doug Peacock remet lui aussi en question l'intégrité des journaux en rappelant que, durant la guerre du Vietnam, ils « soutenaient davantage l'effort de guerre qu'ils ne cherchaient à comprendre ce qui s'y passait vraiment » (UGDT : 160).

Bref, les combattants et les vétérans sont conscients que l'expérience leur a permis de découvrir la vérité sur la guerre alors que les civils continuent d'en partager une conception désuète, nourrie d'idées reçues. Dans *The Big War*, le soldat Newcombe tente de faire comprendre cette réalité à son amie Helen lorsqu'il lui écrit une lettre :

It's that nobody knows: that's what is at the core of it. And no one who hasn't confronted this Gorgon's face can conceive of its hideousness. Oh yes, war we think: of course, toujours la guerre, a time of suffering and sacrifice, of heroism and pro patria mori : we cluck and shake our heads - and turn the page [...] We have been bewitched, all of us, by the seductive abstractions that have nothing whatever to do with a man, a friend - even as you or I - holding up to you his shattered stump of a leg and sobbing piteously his anguish and bewilderment (BW : 381).

7.1.3 L'expérience contre l'illusion

Les écrivains-vétérans dénoncent donc à de multiples reprises les illusions qui bercent la société. Ils le font par l'intermédiaire de la figure du vétéran, laquelle doit être comprise dans sa double acception : celui qui a acquis l'expérience du combat et qui s'y trouve toujours (le

⁸⁵⁸ Nous traduisons.

combattant aguerri), et celui qui tente de réintégrer la vie civile après avoir expérimenté le combat (l'ancien combattant).

En effet, les personnages qui ont déjà combattu sont parfois perçus par leurs frères d'armes comme de précieux conseillers qui leur permettent de briser leurs illusions. Il en va ainsi du caporal Danny Kantaylis dans *The Big War*. De retour au pays après avoir subi plusieurs blessures lors de la bataille de Guadalcanal, il est réintégré dans une nouvelle unité en entraînement. Il y est respecté et admiré par plusieurs de ses pairs, plus particulièrement par le jeune soldat Newcombe. Ce dernier en vient à penser : « Steady old Kantaylis : a hundred thousand years on Guadalcanal and invalided back riddled with steel and malaria and now on the verge of shipping out again - steady Kantaylis! Their veteran and mainstay... » (BW : 21). Il considère même le vétéran comme un talisman, un pilier pour leur section de combat (BW : 363). La parole des vétérans fait d'ailleurs office de référence pour les recrues qui semblent conscientes que leur témoignage peut, au même titre que les photos et les films d'entraînement, les aider à se préparer au combat (BW : 105). À ce propos, Newcombe écrit à son amie : « There is only the casual talk among the veterans to remind us of the savagery awaiting us : the veil through which we neophytes cannot see... » (BW : 228). Un long passage du roman présente comment les vétérans cherchent à transmettre leur savoir aux recrues. Lors de leur traversée de l'océan pacifique, Kantaylis raconte des bribes de son expérience à ses frères d'armes, répond à leur question et y va de quelques conseils et suggestions (BW : 229-236). Il n'est pas rare que les vétérans donnent l'exemple de comportements à adopter sur le champ de bataille pour assurer la survie de leurs camarades. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, ils fournissent de précieux conseils aux recrues, que ce soit avant les combats (AORN : 121), sous les bombardements ou lors des attaques au gaz (AORN : 58 et 98-101). Dans *Sympathy for the Devil*, le sergent Hanson donne quelques conseils à une jeune recrue qui part pour le Vietnam. Il lui propose de trouver quelqu'un avec de l'expérience dès son arrivée et de l'imiter en tout. Il lui recommande aussi de se laisser guider par la peur : « Et n'aie pas peur d'avoir les foies. Dès que ça se met à rafaler, tu te jettes à terre, à plat ventre, vu ? » (SFD : 103). Au contraire, dans *La Peur*, le narrateur décrit les vétérans comme des hommes pour qui le seul devoir est désormais d'assurer leur propre survie ; ils n'hésitent pas à déguerpir ou à se planquer à la moindre occasion (LP : 81 et 105). Les vétérans de l'escouade se moquent d'ailleurs de l'entrain et de l'impatience des recrues à

partir au combat (LP : 77). L'un d'eux assène quelques vérités au jeune Dartemont : « Ça t'épate, mon bleu, que je zyeute si attentivement mes bretelles ? Retiens ça : ta vieillesse future dépend de ce qui te sert à courir [...] La guerre, c'est du hasard, une sacrée pagaille à laquelle personne n'a rien compris » (LP : 78).

Puisqu'ils ont déjà subi leur baptême du feu et qu'ils savent que la guerre n'a rien à voir avec la vision qu'en partagent les civils, les vétérans ont acquis une expérience des plus utiles pour les recrues. Nous avons d'ailleurs déjà relevé que les hommes nouvellement arrivés sur le front ne sont pas considérés comme des combattants par leurs frères d'armes tant et aussi longtemps qu'ils n'ont pas pris part au combat et qu'ils n'ont pas adopté des comportements de survie. À l'instar des anciens de son escouade, Dartemont comprend rapidement qu'« être vainqueur, c'est vivre » (LP : 105). Sur les champs de batailles de la guerre moderne, les hommes semblent devoir passer par une période de désenchantement et acquérir une certaine lucidité avant d'être considérés comme de véritables combattants.

En revanche, cette lucidité acquise lors de l'expérience semble nourrir le ressentiment des vétérans à l'égard de la société. Plusieurs d'entre eux sont animés par l'impression d'avoir été trahis, manipulés, voire sacrifiés. C'est d'ailleurs pourquoi il ne manque pas de critiquer les générations qui les ont précédés. Nous avons déjà mentionné qu'Erich Maria Remarque remet en cause l'autorité et le savoir des générations qui ont précédé la sienne en exploitant le topos de la génération perdue. Nous avons vu qu'il n'hésite pas à mettre à mal la tradition germanique qui a, selon lui, mené sa génération à sa perte. Paul Bäumer, le personnage principal et narrateur du roman, en vient même à remettre en question les fondements mêmes de la civilisation :

Puisque pareille chose est possible, combien tout ce qu'on a jamais écrit, fait ou pensé est vain ! Tout n'est forcément que mensonge ou insignifiance, si la culture de milliers d'années n'a même pas pu empêcher que ces flots de sang soient versés et qu'il existe, par centaine de mille, de telles geôles de torture (AORN : 230).

En fait, chez Remarque, l'expérience emporte avec elle tout espoir et confère aux combattants une lucidité qui les transforme pour toujours : « Aujourd'hui, nous ne passerions dans le paysage de notre jeunesse que comme des voyageurs. Nous sommes consumés par les

faits, nous savons distinguer les nuances, comme des marchands, et reconnaître les nécessités, comme des bouchers » (AORN : 111-112).

Dans *Compagnie K*, certains personnages prennent conscience que les idées reçues concernant la guerre – notamment en ce qui a trait au patriotisme et à l'héroïsme – ne sont que mensonges qui alimentent leur malheur. Lorsqu'il décide de rédiger une lettre à la mère d'un frère d'armes pour lui raconter sa mort, le soldat Wendell écrit :

Il a vécu trois heures entières à hurler et jurer tour à tour. Vous comprenez, il n'avait plus rien à quoi se raccrocher : depuis longtemps il avait compris que toutes ces choses auxquelles vous, sa mère, lui aviez appris à croire sous les mots honneur, courage et patriotisme, n'étaient que mensonge (CK : 102).

Ailleurs dans le texte, William March représente un soldat qui, agonisant dans les barbelés, pousse son dernier souffle, heureux de mourir de façon anonyme, évitant ainsi de devenir un symbole qui pourrait contribuer à alimenter le mensonge patriotique dont il a été victime (CK : 174-178). Comble de l'ironie, cette partie du texte s'intitule « Le soldat inconnu ».

L'expérience transforme radicalement la perspective des combattants. Il est d'ailleurs difficile pour ces hommes de faire comprendre aux autres les réalités auxquelles ils ont été confrontés. En témoignent, notamment, certains passages d'*À l'Ouest rien de nouveau* et de *La Peur* où les civils refusent de croire les combattants et préfèrent rester campés sur leurs positions.

Erich Maria Remarque écrit, par exemple, comment un groupe d'hommes civils explique à Paul Bäumer la stratégie à adopter pour remporter la victoire. Après que Bäumer leur ait expliqué qu'une rupture du front est impossible et « que la guerre est bien différente de ce que l'on croit » (AORN : 150), l'un des hommes affirme que les combattants ne sont pas en mesure de juger de la situation sur le front puis qu'ils n'ont pas la possibilité d'avoir une vision d'ensemble. Puis, il y va de quelques suggestions et déclare : « le front ennemi doit être rompu dans les Flandres et puis il faut le faire céder du haut en bas [...] Il faut le faire céder complètement du haut en bas, et puis marcher sur Paris » (AORN : 150). Bäumer songe alors qu'il « voudrai[t] bien savoir comment il se présente la chose » ; il termine son verre et quitte l'endroit en vitesse. Remarque tourne ainsi en dérision le paradoxe de

Stendhal, paradoxe selon lequel les combattants seraient les moins bien placés pour cerner l'expérience à laquelle ils sont confrontés⁸⁵⁹.

Gabriel Chevallier relate de quelle manière les civils cherchent simplement à conforter leur propre conception de la guerre. Lorsque Dartemont se retrouve à l'hôpital, les infirmières remettent sans cesse en question ses idées, car elles confrontent les leurs. Elles ne peuvent envisager que les soldats ne combattent pas de manière traditionnelle, c'est-à-dire en affrontant l'ennemi par la force avec agilité et courage. Lorsque l'une d'entre elles, Mlle Bergniol, demande au jeune homme ce qu'il a fait à la guerre, celui-ci répond : « Ce qu'on m'a commandé strictement. Je crains qu'il n'y ait là-dedans rien de glorieux et qu'aucun des efforts qu'on m'a imposés n'ait été préjudiciable à l'ennemi » (LP : 153). La jeune femme se montre sceptique lorsque Dartemont relate le quotidien des soldats, lequel se résume à des tâches éreintantes et des souffrances humiliantes. Elle se montre même offusquée lorsque Dartemont affirme que la plus grande occupation de la guerre est d'avoir peur. Elle ne peut accepter que le comportement des hommes qui se trouvent au front soit motivé par un sentiment qu'elle juge ignoble. Lors de ses conversations, voire de ses confrontations, avec Mlle Bergniol, Dartemont « reme[t] en question le vieux code humain, ce code établi pour des cerveaux interchangeables, pour la foule des cerveaux bêlants ». Ainsi s'attaque-t-il à des concepts tels que la patrie (LP : 159), la liberté (LP : 160) et l'héroïsme (LP : 162). Il affirme à son interlocutrice : « On m'a enseigné beaucoup de choses – comme à vous – parmi lesquelles je m'aperçois qu'il faut trier. La guerre n'est qu'une monstrueuse absurdité, dont il ne faut attendre ni amélioration ni grandeur » (LP : 158-159). On voit poindre ici l'un des grands thèmes du roman de guerre : la désillusion des combattants. Tout comme les écrivains-vétérans, c'est en partageant cette désillusion que Dartemont tente de faire tomber les illusions des civils. Malgré tous ses efforts, le jeune homme ne parvient pas à convaincre la jeune femme abreuvée au patriotisme et à la tradition épique.

Dans le passage où Dartemont se trouve en convalescence, le narrateur disserte longuement sur la perspective que les civils ont de la guerre. Il adopte alors une position claire, quasi éditoriale, qui ne relève plus du discours romanesque :

⁸⁵⁹ Sur cette question, voir : Jean Norton Cru, *Témoins*, *op. cit.*, p. 15-17.

Consulté sur les événements, j'ai l'habitude funeste, insociable, de les montrer tels qu'ils me sont apparus. Ce goût de la vérité est incompatible avec les usages policés. Les milieux où l'on m'a reçu et fêté attendaient de moi que je justifiasse leur quiétude par mon optimisme, que je montrasse ce mépris pour l'ennemi, les dangers et les fatigues, cette bonne humeur, cet esprit d'entreprise qui sont légendaires et qui caractérisent le troupier français, tel qu'on le voit sur les almanachs, coquet et souriant sous la mitraille. Les gens de l'arrière aiment à se représenter la guerre comme une fameuse aventure, propre à distraire les jeunes hommes, une aventure qui comporte bien quelques risques, mais composée par des joies : la gloire, des bonnes fortunes, l'absence de soucis. Cette conception commode tranquillise les consciences, légitime les profits, et permet de dire en outre : "notre cœur souffre", en se tenant les pieds au chaud » (LP : 197).

Il établit avec force qu'il y a incompatibilité entre deux conceptions de la guerre qui découlent de deux réalités bien distinctes. Inévitablement, le fait que les civils refusent de reconnaître leur expérience et préfèrent continuer à adhérer à une conception de la guerre désuète plutôt que de considérer leur parole contribue à alimenter le ressentiment des vétérans.

Toutefois, leur ressentiment provient surtout du fait qu'ils ont l'impression que la société n'est pas consciente des sacrifices qu'ils ont dû faire pour mener à terme une guerre qui leur a été imposée. En fait, ils sont hantés par le sentiment d'avoir été vainement sacrifiés, surtout lorsqu'ils sont confrontés à l'inutilité de leurs actions.

Dans *The Big War*, Alan Newcombe est conscient que les combattants doivent endurer leurs souffrances en vain, que la guerre ne changera absolument rien aux injustices de ce monde et que leur sacrifice ne contribuera certainement pas à remédier à la bêtise humaine.

By God, it ought to be for a purpose, this snatching up of millions of men, stripping them of their dignity and dreams and blowing them with capricious impersonality to the weary ends of earth - wafting them on a odyssey at whose termination lay death for some and soundless misery for the rest: it had better be for a purpose. But what purpose, indeed? The market would doubtless go up or down, educators would continue to extol with meretricious bonhomie the American legend of success and boundless progress, Iowa farmers would no doubt go on feeling all foreigners were inferior, queer, a bit sinister (BW : 248).

Pour Anton Myrer, la société semble destinée à reproduire les mêmes erreurs qu'autrefois, et ce, malgré les souffrances éprouvées par les combattants. Dans son roman, le personnage d'Alan Newcombe en vient à penser : « The eminent heads of state had better devised some

other method for settling international misunderstanding, some other way to resolve the issues raised by their blocs and ententes and spheres of influence and national destinies » (BW : 248).

Le vétéran Kantaylis écorche, au passage, l'hypocrisie sociale, lorsque son amoureuse s'inquiète d'être tombée enceinte avant le mariage.

"Ah - society", he said ; and his face darkened. " Society says a lot of things. Society says a white man's better than a Negro. Society says the Abbotts are better than the Kantaylis, society says slob can be generals – society says it's all right to kill people... under certain conditions. Society has a lot of answers. And then changes them around every five minutes to fit something else " (BW : 82).

Ce discours n'est pas sans rappeler celui des associations de vétérans, comme celui de l'*AVC* qui remettait en question non seulement une manière de concevoir et de raconter la guerre, mais aussi les injustices sur lesquelles repose le *statu quo*. C'est dire que la lucidité qui frappe les vétérans durant l'expérience ne se borne pas simplement aux choses de la guerre.

Le ressentiment nourri à l'égard des civils explique la volonté de certains vétérans de demeurer en marge de la société. C'est que cette société, où règnent les injustices et le mensonge, cette société qui les a poussés dans le ventre de la bête, ne leur semble plus digne de confiance. Ils en viennent à la percevoir comme un véritable danger. Doug Peacock – qui pendant longtemps préféra vivre au fond des bois plutôt que de réintégrer la société – écrit : « Je voyais dans la société [...] un cauchemar pathologique auquel il ne fallait surtout pas s'adapter » (UGDT : 144).

7.1.4 Un problème de reconnaissance

Dans *Psychanalyse du guerrier*, Claude Barrois relèvent les trois processus qui facilitent la réintégration sociale des combattants : soit, la réparation, l'expiation et la recherche du pardon⁸⁶⁰. Nous nous intéresserons ici au premier mécanisme et reviendrons sur les deux autres un peu plus loin.

⁸⁶⁰ Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 258.

Rappelons d'abord que la réparation « comprend la *compensation* des préjudices matériels et psychologiques, et la *reconnaissance* officielle des services rendus⁸⁶¹ ». L'une et l'autre permettent aux hommes d'obtenir une certaine forme de reconnaissance de l'État et de la société. Nous l'avons vu précédemment, les associations de vétérans sont parvenues à obtenir des secours médicaux et financiers pour les anciens combattants au prix de longues luttes. Ces luttes se sont d'ailleurs poursuivies tout au long du siècle dernier et continuent aujourd'hui.

Quelques écrivains-vétérans soulignent toutefois que l'efficacité du système de réparation s'avère somme toute relative. Pour ce faire, ils n'hésitent pas, par exemple, à mettre en scène le corps des mutilés de guerre ; en fait, ils en font un véritable outil de contestation et de revendication.

7.1.4.1 Symbolique du corps mutilé

Dans un premier temps, la figure du mutilé de guerre permet aux auteurs d'articuler le ressentiment que développent les vétérans face à la population qui leur démontre très peu de reconnaissance. Dans *Compagnie K*, William March raconte l'histoire d'un vétéran qui, de retour dans sa ville natale, a droit aux reconnaissances formelles. Une journée est organisée en son honneur : défilé, discours, grillades et cérémonie se succèdent. Après avoir été honoré par les notables de la ville, Arthur Crenshaw, blessé au dos et au visage, décide de solliciter l'aide de l'un d'entre eux pour financer un petit élevage de bétail :

Cette nuit-là, pendant que je n'arrivais pas à dormir et que je me demandais comment j'allais pouvoir trouver cet argent, j'ai repensé au discours de M. Hawley qui avait dit que la ville avait une dette de reconnaissance envers moi pour ce que j'avais fait qu'elle ne pourrait jamais espérer rembourser (CK : 214).

Or, le prêt lui est refusé par Hawley lui-même. Derrière les illusions que projettent les célébrations officielles, la société ne soutient pas réellement les anciens combattants. March rappelle ici l'inadéquation entre le discours officiel et l'action des civils.

⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 259.

Dans *Né un quatre juillet*, Ron Kovic révèle, quant à lui, l'absence de reconnaissance que démontre l'État envers les mutilés en décrivant les conditions de vie exécrables que ceux-ci doivent affronter dans les hôpitaux militaires. Plus précisément, il critique avec véhémence l'insuffisance de la compensation des préjudices matériels et psychologiques accordée par l'État. Dans le roman, le manque de considération du personnel soignant et les situations humiliantes marquent le quotidien des blessés. L'auteur signale à plusieurs reprises que le personnel soignant des hôpitaux militaires néglige volontairement les patients, les laissant « baignant dans leur vomi et leur urine » (N4J : 120-122).

Leurs voix déchirent la nuit, on les entend implorer de l'aide, en vain. Les poches d'urine débordent, déversant leur contenu sur le sol tandis que le personnel de nuit joue au poker, installé sur les cuvettes de la salle de lavements. Les draps ne sont pas souvent changés et bon nombre de patients, lavés à la va-vite, puent (N4J : 46).

Kovic souligne aussi que le personnel soignant se moque régulièrement des patients (N4J : 47-48), les humilie ou les insulte. Il en devient lui-même la cible. Il rappelle, par exemple, que l'homme qui lui apporte son déjeuner le réduit à un simple numéro en l'appelant « Numéro 17 » (N4J : 121). Un infirmier tente aussi de l'insulter en déclarant : « Ton Vietnam, tu peux te le mettre où je pense » (N4J : 122). Kovic mentionne d'ailleurs comment il fut pris en grippe par les membres du personnel qui le placèrent en isolement pour avoir exigé d'être traité avec un peu d'égard (120-122). Il en vient même à écrire que les hôpitaux militaires ressemblent davantage à des « usine[s] à briser les gens qu'à [des] endroit[s] où on les remet d'aplomb » (N4J : 121). Dans la plupart des textes à l'étude, les mutilations subies par les hommes symbolisent avant tout une perte de dignité.

Bien souvent, les mutilés sont instrumentalisés par l'État ou par leur collectivité pour faire de leurs corps de véritables instruments de propagande. Kovic affirme qu'il lui fut « pénible de jouer [le] héros » lors du défilé du Memorial Day (N4J : 99). Il raconte que les gens les regardaient, son camarade et lui, « comme des bêtes de zoo ou des trophées derrière une vitrine » (N4J : 99). Même son de cloche chez William March, qui écrit comment les blessures du vétéran Arthur Crenshaw sont exhibées lors d'une fête organisée en son honneur : « Il a énuméré mes faits de guerre et tout le monde a applaudi. Puis il a montré mon dos déformé et ma gueule cassée, et l'émotion lui a brisé la voix (CK : 213). Kovic rappelle

d'ailleurs le malaise qu'il ressentit d'avoir été exhibé sans avoir été appelé à prendre la parole.

Il aurait voulu croire aux belles paroles des orateurs, mais il ne pouvait s'empêcher de repenser à ce qui s'était passé jusqu'ici et il se demandait à présent pourquoi on ne leur avait pas proposé de monter à la tribune [...] Ces gens n'étaient jamais allés au Vietnam. Pourtant, à les entendre, ils donnaient l'impression d'être experts en la matière, Eddie et lui étant incapables de parler en leur propre nom tant ils étaient diminués. La guerre leur avait cloué le bec et avait laissé aux autres le champ libre pour blablater sur un sujet qui leur était totalement étranger (N4J : 102).

À plusieurs reprises, Kovic souligne à quel point les mutilations diminuent les hommes. Il qualifie d'ailleurs les mutilés qui se retrouvent en rééducation à l'hôpital de « grosses marionnettes » (N4J : 44 et 48), « [d']animaux impeccablement bordés et réveillés chaque matin » (N4J : 48), « d'hommes cassés, de corps que l'on plie » (N4J : 48), de « corps brisés », de « corps désarticulé[s] » (N4J : 49). Il use de deux analogies particulièrement prisées par les écrivains-vétérans pour symboliser l'impuissance des vétérans et l'humiliation qu'ils subissent : l'analogie avec le bétail et celle avec les rescapés des camps de concentration. Il écrit : « Ces hommes brisés et atrocement amaigris, enroulés dans leurs draps, me foutent les boules. Quel cauchemar ! On se croirait dans un camp de concentration et tous ces types me font penser aux survivants juifs que j'ai vus en photos » (N4J : 42). Puis il ajoute un peu plus loin : « C'est comme si nous étions du bétail, sans aucune dignité (N4J : 43).

On peut donc constater que, chez Kovic, l'impuissance physique du vétéran se double d'une impuissance symbolique. D'abord contraints dans leurs actions et dans leurs décisions au moment de l'enrôlement et du conflit, les hommes sont ensuite réduits au silence, mis hors-langage comme on dit de quelqu'un qui est mis hors-circuit. À cela s'ajoute l'impuissance sexuelle par laquelle s'exprime non seulement la perte de virilité, mais aussi l'impression d'avoir été vainement sacrifié, d'avoir été victime de la propagande, de la culture de guerre et de l'État. « Qu'on me rende ce qui m'a été enlevé, ce qu'on m'a volé, ma queue qui ne se dressera plus. À peine ai-je eu le temps d'apprendre à en jouir qu'elle est morte, comme tout le reste », écrit Kovic (N4J : 105). Puis, il ajoute :

Et c'est pour l'Amérique que j'ai perdu ma queue. Sacrifié sur l'autel de la démocratie. Pas de problème. J'ai donné ma queue pour l'Amérique. J'ai sacrifié ma queue au nom de la démocratie. Ça me va. Je l'ai laissée au bord du fleuve, là-bas où sifflaient les balles. « Seigneur, faites qu'on me la rende ! » Je l'ai offerte à mon pays et à ses habitants. Oui, je l'ai offerte à John Wayne et à Howdy Doody, à Castiglia et à Sparky le coiffeur (N4J : 106).

À cause de son impuissance, Kovic en vient à se percevoir comme

le cadavre, le mort vivant, le type aux jambes qui ne répondent plus, le gars en fauteuil roulant, l'estropié, l'asexué, le mec à la queue qui ne fonctionne plus, l'homme qui ne peut plus faire d'enfants ni se tenir debout, l'homme en colère, solitaire, amer, assailli de cauchemars et de pensées meurtrières, l'homme qui chiale sous la douche (N4J : 45).

Il se voit non seulement atteint dans son corps et son âme, mais aussi dans son rapport à l'autre et dans sa virilité (son pouvoir symbolique). C'est un véritable « corps cassé », un « corps démolé » (N4J : 106), pour reprendre ses propres mots. Il en vient même à déclarer : « Je me sens comme une grosse marionnette privée de ses fils » (N4J : 44), allant jusqu'à remettre en question son humanité (N4J : 112).

Progressivement, il en vient toutefois à se réapproprier son corps.

Chaque fois qu'il m'était donné la possibilité d'exhiber mon corps brisé à la télévision ou lors d'événements publics, je mettais le paquet. Ouais, qu'ils me regardent, et qu'ils prennent la mesure de ce qu'ils ont fait en envoyant ma génération au casse-pipe. Mon infirmité valait mille discours. Et des discours j'étais prêt à leur en donner autant qu'ils en voulaient (N4J : 138).

Ce qui frappe dans cette citation, c'est le transfert provoqué par le discours, son lieu d'énonciation : c'est le corps qui, ici, tient discours, prenant le relais du langage, lequel se révèle trop souvent impuissant pour témoigner à lui seul des horreurs de la guerre. Ainsi, Kovic parvient à réinvestir ce corps meurtri et impuissant d'une certaine forme de virilité, en lui conférant cette fois un pouvoir politique : « Il avait conscience de son pouvoir. Peut-être l'avait-il un moment oublié, mais il le sentait gagner en force : le pouvoir de rafraîchir la mémoire aux gens, de leur communiquer sa colère » (N4J : 154). Ce corps meurtri devient alors un véritable symbole de résistance. Il s'impose comme discours et devient la preuve

vivante de la brutalité et des mensonges de l'État. On peut constater que tout le programme de Kovic s'apparente à celui du grand mouvement combattant français de l'entre-deux-guerres. Il s'agit pour lui d'éduquer la population, non seulement en donnant à voir le vrai visage de la guerre, mais aussi en montrant ses ravages sur le corps. Dans sa nouvelle préface de 2014, Kovic écrit :

J'ai subi dans ma chair les ravages de la politique américaine, j'en ai tiré les leçons et j'ai survécu. Le seul bienfait de cette guerre, pour moi, a été mon réveil au monde. Je suis devenu un messenger, un symbole vivant [...] La vie m'a chargé de sonner le tocsin pour alerter les Américains et les citoyens du monde en proposant une alternative au chaos (N4J : 23).

En faisant de son corps un symbole vivant, Kovic prend revanche sur l'impuissance symbolique et physique dont il est victime.

À l'instar des vétérans français du mouvement combattant de l'entre-deux-guerres, Kovic a la ferme conviction qu'il est détenteur d'une vérité et se croit, par conséquent, investi d'une mission. Il met non seulement sa parole, mais aussi son corps au service de cette mission : celle d'informer les civils que la guerre est « éloignée du mythe avec lequel on a grandi » (N4J : 17).

7.1.4.2 Les décorations militaires

L'attribution des décorations militaires (médailles et citations) joue, elle aussi, un rôle important dans le processus de reconnaissance. Tout comme l'obtention d'une pension et la prise en charge des soins médicaux par l'État, les médailles « assurent aux anciens combattants que la collectivité reconnaît sa dette et que les années de souffrances, inscrites dans leur chair et leur esprit, reçoivent un sens⁸⁶² ». Normalement, elles devraient aussi permettre aux combattants et aux vétérans d'afficher publiquement la valeur de leurs actions ainsi que l'honorabilité de leur conduite et d'acquérir un certain prestige. C'est pourquoi plusieurs personnages des romans de notre corpus rêvent de se voir décerner une décoration.

⁸⁶² Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, op. cit., p. 261.

Dans *Retour à Matterhorn*, le lieutenant Mellas, nouvellement arrivé en zone de combat, demande que son équipe obtienne une médaille simplement parce qu'elle a subi un accrochage avec l'ennemi. Son supérieur lui rappelle alors qu'on « est dans la merde quand on reçoit une médaille parce que ça veut dire qu'on a manqué de bol et qu'on a dû arranger les choses, ou qu'on a foiré quelque part et qu'il a fallu remédier à la situation » (RM : 175). Ce qui s'avère problématique, c'est que les récompenses officielles ne témoignent plus de l'honneur des hommes : « Tout le monde veut une médaille. C'est pas un péché. Quand je suis arrivé, j'en voulais une aussi. Mais dès qu'on reste ici assez longtemps pour en connaître le prix, elles perdent de leur éclat » (RM : 176). Il y a détachement entre honneur et récompenses. Ces dernières se négocient tout au plus en termes de reconnaissance. Le désir d'obtenir une médaille semble malgré tout motiver les agissements de certains combattants. C'est le cas de Mellas qui, caressant l'espoir d'être décoré, tente de sauver un camarade qui se trouve dans une posture dangereuse (RM : 589). Ce désir de reconnaissance alimente, toutefois, les jalousies entre les hommes. Ainsi en est-il de Charlie Dale qui, dans *La ligne rouge*, affiche « une expression d'envie haineuse » lorsque le lieutenant Gaff annonce au soldat Doll qu'il le recommandera pour la Distinguished Service Cross (LR : 339).

Dans *À propos de courage*, Tim O'Brien témoigne de l'importance que revêt encore les décorations dans l'esprit des combattants. Aux yeux d'un de ses personnages, Norman Bowker, les décorations semblent être une condition nécessaire à la réinsertion des vétérans, condition qui hante son esprit et lui inflige une pression inutile. Il affirme d'ailleurs :

Si un de mes vœux pouvait être exaucé, n'importe quoi, je demanderais que mon Papa m'écrive une lettre et me dise que ce n'est pas grave si je ne reçois pas de décorations. Mon vieux ne parle que de ça, de rien d'autre. Il dit toujours qu'il est impatient de voir mes putains de décorations (PC : 49).

Fort de ses sept médailles, Bowker n'en éprouve pas plus de facilité à réintégrer la vie civile après la fin de la guerre. Ses médailles lui semblent sans grande valeur, car il juge qu'elles lui ont été décernées pour avoir fait preuve d'un courage ordinaire : « La routine, le train-train quotidien – simplement se coltiner son barda, simplement endurer » (PC : 154). Alors qu'elles sont considérées comme une source d'espoir et un objet de désir par les combattants qui se trouvent au front – espoir de reconnaissance et de renommée – les médailles sont

souvent perçues comme de ternes illusions, une fois le retour consommé. Pour Bowker, la seule médaille qui compte vraiment est celle qui lui a échappé, la Silver Star qui lui a glissé des mains au moment même où il a lâché la botte de son ami Kiowa, aspiré par la fange, pour assurer son propre salut (PC : 163).

En somme, les écrivains-vétérans s'appliquent pour la plupart à relativiser l'importance des décorations militaires. Plusieurs personnages de leurs romans en viennent rapidement à en contester leur valeur réelle, « sachant parfaitement qu'un grand nombre de soldats courageux ne reçoivent pas de médailles en dépit de leur bravoure, tandis que d'autres en reçoivent sans avoir rien fait » (PC : 154). Dans *Compagnie K*, l'un des personnages revient à la maison sans décoration, après avoir passé toute la guerre sur le front. Mais sa parole est discréditée aux yeux de sa famille par son frère qui a été décoré et rapatrié pour une blessure superficielle, après avoir passé quelques jours au front (CK : 208). Dans *Chiens de la nuit*, le narrateur affirme qu'Hanson, décoré de la *Bronze Star*, est conscient que « d'autres gars avaient fait des actions plus courageuses que lui, sans avoir de médaille » (CN : 124). Il a toutefois le sentiment de l'avoir mérité, même si, ce jour-là, « il avait fait uniquement ce qu'on lui avait appris à faire, au cœur de l'action » (CN : 124). Le narrateur rappelle aussi que « [d]'autres, des officiers principalement, n'avaient rien fait du tout et on leur avait donné la Silver Star » (CN : 124). Quoi qu'il en soit, la médaille de Hanson, tout comme ses souvenirs de guerre, est reléguée à l'oubli dans une boîte en bois poussiéreuse qui repose sous une pile de livres.

Nombre d'auteurs relèvent que l'obtention d'une médaille dépend du pouvoir et des recommandations des officiers. Dans *Les Canadiens errants*, Vachon explique à une jeune recrue qu'il lui est pratiquement impossible d'obtenir une décoration, que, sans grade, il a « à peu près autant de chances de gagner une médaille de bravoure que d'obtenir [s]a discharge » (LCE : 144). Puis, il ajoute : « Tu peux te faire tuer dix fois de suite : t'auras jamais de médaille à moins d'avoir sauvé ton régiment et tué cent Allemands devant un brigadier comme témoin » (LCE : 144). Dans *La ligne rouge*, le général Tall annonce au capitaine Bugger Stein, après l'avoir réaffecté à l'arrière, qu'il lui obtiendra une médaille pour ne pas entacher ses états de service. Dans *La Peur*, le narrateur relève, quant à lui, que « [l]orsqu'un bataillon s'est bien conduit, on décore d'abord son chef, et, s'il ne désigne pas lui-même parmi ses subordonnés ceux qui ont du mérite, l'échelon supérieur les ignore » (LP : 324).

Jean Dartemont mentionne aussi qu'un discrédit plane sur les distinctions. Cela proviendrait, selon lui, du fait qu'elles sont attribuées par des gens qui ne sont pas en mesure de juger puisqu'ils ne sont pas témoins de ce qui se passe sur le front. Il rappelle, de surcroît, qu'un grand nombre de planqués usurpent des distinctions et que, par conséquent, « [c]ette égalité dans les honneurs et cette inégalité dans les dangers discrédite les croix » (LP : 325). Le fait que des médailles qui devraient normalement être décernées à des hommes pour leur courage soient attribuées à des hauts gradés et à des hommes qui n'ont jamais mis le pied sur un champ de bataille contribue inévitablement à déprécier les médailles et leur valeur symbolique.

Nous pouvons donc constater que les écrivains-vétérans soutiennent que les décorations militaires ont perdu de leur sens et de leur valeur. Elles semblent être devenues une source de honte tout autant qu'une source de fierté. C'est précisément ce que ressent le lieutenant Hawke, dans *Retour à Matterhorn*, quelques heures avant d'être décoré :

Alors j'en suis fier. Et j'en ai un peu honte. Je connais pas mal de mecs qu'ont fait pareil que moi et qu'ont rien eu. Souvent des troufions de bases. Et puis il y a l'officier supérieur qu'a rien fait d'autres que gérer un pauvre dépôt de ravitaillement à Da Nang et qui obtient la même chose (RM : 483).

Il ne fait aucun doute que les écrivains-vétérans font valoir que le mauvais fonctionnement du système de réparation complique inévitablement la réinsertion des vétérans. En fait, ils soulignent non seulement le manque de reconnaissance de la part de la société, mais aussi son indifférence. Nous l'avons observé, combattants et vétérans éprouvent du ressentiment à l'égard des civils qui continuent à vivre normalement dans leur confort et à s'enrichir alors qu'ils doivent pour leur part endurer des conditions de vie exécrables et subir les pires souffrances pour un salaire de misère. Un des personnages de *Nous étions des hommes* soulève d'ailleurs l'injustice : « C'est pas juste. I' peuvent dire c' qu'ils veulent, c'est pas juste. On fait not' devoir et pas eux, et en plus i' s'en mettent plein les poches et nous on n'a que dix francs par semaine, autant dire peau de balle. I' s' fichent de nous comme d' leur trou de cul » (NÉDH : 213). Mais l'indifférence de la société à leur égard semble surtout se traduire, dans la plupart des romans, par l'insuffisance des compensations et la désuétude de la valeur symbolique des décorations qui leur sont attribuées.

7.1.5 L'absence des rituels de réintégration

Si les écrivains-vétérans témoignent des ratés du système de réparation, ils dénoncent également la déficience des rituels de réintégration, voire leur quasi-absence au sein des sociétés occidentales modernes. Comme nous le mentionnions dans notre premier chapitre, ces rituels ont pendant longtemps facilité la réinsertion des combattants en leur permettant de se purifier de leurs actions ou de la proximité qu'ils ont entretenue avec la mort. Ils permettaient aussi à la collectivité d'assumer sa part de responsabilité, légitimant par la même occasion les actions des combattants. Par-dessus tout, ces rituels marquaient une transition, ouvraient un passage entre deux réalités, voire entre deux mondes : le monde guerrier et le monde civil, l'autre-monde et le vrai monde.

Le théologien Brad E. Kelle relève cinq grandes catégories parmi les rituels de réintégration décrits dans la Bible hébraïque : les rituels de purification (des guerriers, des armes et des prisonniers), l'appropriation et la redistribution du butin entre combattants et non-combattants, la construction de mémoriaux et de monuments, les célébrations et les processions et, finalement, les lamentations⁸⁶³. Ces grandes catégories de rituels sont, selon lui, observables dans la plupart des sociétés anciennes et des civilisations primitives. Certaines d'entre elles – comme, par exemple la construction de mémoriaux et de monuments, les célébrations et les processions – sont, dans une certaine mesure, encore d'usage dans nos sociétés modernes.

Kelle insiste tout particulièrement sur la valeur symbolique des rituels de réintégration :

Perhaps the postwar rituals concerning purification, booty, memorials, celebration, and lamentation form a set of signs related to the representation of war that functions to reframe the way warriors and communities conceive, experience, and respond to the realities of combat⁸⁶⁴.

⁸⁶³ Brad E. Kelle, « Postwar Rituals of Return and Reintegration », in Brad E. Kelle, Frank Ritchel Ames, Jacob L. Wright (dir.), *Warfare, Ritual, and Symbol in Biblical and Modern Contexts*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2014, p. 210.

⁸⁶⁴ *Ibid.*, p. 231-232.

Cependant, les représentations que les écrivains-vétérans font de ces rituels visent d'abord et avant tout à établir que leur symbolique ne semble plus opérer au plan collectif. Concrètement, dans les romans de notre corpus, les rituels de réintégration sont rarement partagés entre les vétérans et leur société. Ils semblent davantage relever de la volonté personnelle des hommes qui cherchent à réintégrer la vie civile et s'inscrivent, par conséquent, dans une démarche individuelle. Les rares fois où les rituels sont pris en charge par la collectivité, ils se révèlent inopérants aux yeux des vétérans.

7.1.5.1 Les rituels de purification

Dans plusieurs sociétés, les rituels de purification étaient destinés à garder les combattants en marge de la société durant un moment avant leur réintégration. Il s'agissait donc d'éviter toute forme de contamination par la maladie ou par les forces du Mal. Souillés par leur contact avec la mort, les combattants devaient vivre reclus durant un certain temps afin de purifier leur corps, leurs vêtements, leurs armes et leur butin avant de se montrer dignes de pouvoir réintégrer leur quotidien⁸⁶⁵.

Bien qu'il ne soit plus coutume de pratiquer de tels rituels dans les sociétés occidentales modernes, certains écrivains-vétérans les représentent néanmoins dans leur roman. Dans *Une guerre dans la tête*, Doug Peacock affirme qu'«[a]près la guerre, on voudrait se débarbouiller avant d'aller jouer avec les gosses » et que « [p]arfois, il faut même s'isoler radicalement, des mois durant, pour s'ôter le sang des mains » (UGDT : 132). Toutefois, Peacock semble avoir éprouvé quelques difficultés à trouver comment procéder. Laissé à lui-même, sans aucun rituel collectif lui permettant de se purifier, il en est venu à saboter son existence. Il a tenté d'oublier son expérience de guerre en s'engageant dans la lutte écologiste et en menant une vie en marge de la société, mais au détriment de sa vie personnelle. « Pourquoi fallait-il que mon existence soit un champ de bataille ? », se questionne-t-il (UGDT : 132). Après qu'une altercation avec deux hommes l'ait pratiquement mené à commettre l'irréparable, Peacock a compris qu'un changement s'imposait et qu'il ne pouvait continuer à traîner ses vieux démons avec lui. « Si les guerriers sont nécessaires, ils ont du

⁸⁶⁵ Sur cette question, voir : *Ibid.*, p. 222-226.

mal à intégrer la vie ordinaire et ne sont pas très recommandables en société. Des rites purificateurs s'imposaient » (UGDT : 132), écrit-il.

Aucun rituel de purification n'étant désormais imposé ou pris en charge par la société, il incombe aux vétérans de trouver, par leurs propres moyens, une manière de se purifier. Puisque la dimension psychologique de la purification persiste à travers les gestes symboliques, les vétérans doivent trouver une action concrète à poser, une action empreinte d'une valeur symbolique. C'est par la marche et l'écriture que Peacock y est parvenu. Il relate s'être retiré de la vie collective de manière à procéder à son introspection et à se délester du passé. Il s'agissait pour lui de se débarrasser de ses démons en recréant le fil de son existence. Pour y parvenir, il a donc erré dans les régions sauvages et s'est adonné à la contemplation. Nous y reviendrons plus longuement au cours du prochain chapitre. Contentons-nous pour l'instant de relever que le rituel de purification est un moment de réflexion lors duquel l'individu, laissé à lui-même, est poussé à l'introspection.

Dans *The Big War*, Jay O'Neill se purifie quant à lui lors d'une baignade avec un camarade. Après avoir observé le lieu où il a combattu, depuis la lagune, et l'avoir invectivé – « You didn't get me [...] You son of a bitching humpbacked monster ! » (BW : 486) –, il revient sur la berge avec l'impression de s'être lavé des épreuves qu'il vient de traverser : « Walking out of the water, his hair streaming, his head and eyes smarting with salt, he felt he'd been washed clean of all the savagery and squalor of the weeks before – lithe and restored, replete : once more jubilant and alive » (BW : 487). Il est à noter que la purification procède encore une fois du cheminement intérieur du combattant et non pas d'un rituel avalisé par la société.

Selon nous, il arrive que le processus d'écriture pallie l'absence de rituels de purification. Le roman fait office de « sas de décompression psychique⁸⁶⁶ » qui permet aux écrivains-vétérans non seulement de procéder à leur introspection, mais aussi de se laver de leurs fautes. En développant un éthos discursif qui repose sur la posture de la honte, les écrivains-vétérans tentent de se rendre présentables à nouveau et de se réhabiliter aux yeux des civils. En remettant en cause leurs actions et leurs comportements, il s'agit, pour eux, de démontrer qu'ils ont conscience d'avoir expérimenté la bassesse, qu'il la refuse désormais et

⁸⁶⁶ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

tentent de se définir en s'y opposant. Cela n'est pas sans rappeler l'expérience de la bassesse provisoire imposée aux jeunes hommes dans les rituels initiatiques de différentes civilisations (comme, par exemple, en Lacédémone).

Tout indique que les écrivains-vétérans tentent de donner sens à l'expérience guerrière ; sous leur plume, elle devient un rite de passage qui permet aux combattants de devenir des hommes meilleurs : soit des vétérans. De plus, nous l'avons vu, l'écriture fait aussi office d'expiation ; elle force les auteurs à affronter leur passé leurs démons, à avouer leurs fautes et, par la voie du cheminement intérieur, à revivre les douloureux événements auxquels ils ont été confrontés.

Il est indéniable que ce cheminement s'inspire d'une culture judéo-chrétienne. Plusieurs des romans étudiés se présentent comme le chemin de croix des combattants ; les souffrances physiques et psychologiques sont représentées comme si elles pouvaient contribuer à racheter leurs fautes. Plusieurs personnages perçoivent d'ailleurs les épreuves auxquelles ils sont confrontés comme un châtimement divin : tel est le cas de Ron Kovic qui, après avoir été opéré, en vient à se demander : « Peut-être suis-je puni pour avoir tué le caporal et les enfants ? » (N4J : 32) Même impression chez le vétéran Everett Qualls qui, rongé par la culpabilité d'avoir abattu des prisonniers allemands durant la guerre, implore le Seigneur d'épargner son fils mourant : « Oh, Dieu, ne faites pas ça [...] C'est pas sa faute ; c'est pas la faute du petit. Moi, moi seul, je suis coupable. Punissez-moi si Vous voulez, mais pas comme ça !... Pas comme ça, mon Dieu !... Je vous en supplie !... » (CK : 215) Une multitude d'indices et de références nous permettent d'ailleurs de supposer que la majorité des écrivains de notre corpus ont été éduqués dans la foi chrétienne : supplications, prières, blasphèmes, cérémonies religieuses, invocations de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints de la chrétienté, et références à l'enfer et au diable, sont présents dans la plupart des romans. Les personnages de leurs romans n'en sont pas pour autant moins conscients que les institutions religieuses ont contribué à alimenter la culture de guerre et, par conséquent, leurs malheurs. Ainsi, dans *Les Canadiens errants*, Richard Lanoue rappelle à l'un de ses camarades comment on leur fit croire, dans les journaux, qu'ils allaient « se battre pour sauver la chrétienté » (LCE : 78). Dans *La Peur*, Jean Dartemont souligne que l'institution catholique, au même titre que les institutions politiques, scientifiques, et académiques, contribua à mobiliser les esprits (LP : 23). Plus encore, Lanoue et Dartemont en viennent à croire que Dieu a abandonné les

hommes à leur triste destin. « Si on croyait en Dieux, il valait beaucoup mieux le laisser tranquille [...] Il y avait l'homme seul avec son destin, puissance ténébreuse » (LCE : 170), affirme le narrateur du roman *Les Canadiens errants* à propos de Lanoue. Jean Dartemont en vient, quant à lui, à penser : « Le Dieu de miséricorde infinie ne peut-être celui des plaines d'Artois [...] Dieu ? Allons, allons, le ciel est vide, vide comme un cadavre. Il n'y a dans le ciel que les obus et tous les engins mortels des hommes... La guerre a tué Dieu, aussi ! » (LP : 168). Dans de telles conditions, la logique sacrificielle ne semble plus à même d'opérer. Comment accepter de se sacrifier au nom d'une institution qui perpétue les mensonges de la culture de guerre ou pour un dieu qui permet aux hommes de s'entre-tuer dans une lutte fratricide ? Comment expliquer que, dans certains cas, deux sociétés adverses agissent toutes deux au nom du même dieu ? Exit, donc, la logique de la guerre de religion. Exit, aussi, la figure du martyr, figure par laquelle les écrivains combattants de la Grande Guerre justifiaient le sacrifice des hommes se dévouant pour une cause supérieure. Dans les romans des écrivains-vétérans, aucune cause supérieure – qu'elles soient religieuses ou politique – ne peut justifier le sacrifice des hommes. Souvent, le seul sacrifice auquel les personnages consentent est celui qui permet d'assurer la survie des individus dans leur groupe de combat. Mais il est indéniable que les notions chrétiennes de la faute et de la rédemption occupent une place importante dans le « discours-vétérans », lorsqu'il s'agit d'articuler la crise de l'honneur à laquelle les combattants et les vétérans sont confrontés. En fait, ces hommes se trouvent dans l'impossibilité de faire concorder leur devoir et la morale chrétienne qu'on leur a inculquée. En représentant comment les souffrances imposées par la faute agissent sur eux comme un médicament ou une purification, les écrivains établissent que les vétérans sont encore animés par une morale supérieure.

7.1.5.2 L'appropriation et la distribution du butin

L'appropriation et la distribution du butin ont pendant longtemps permis un rapprochement entre les combattants et la société. En fait, au sein de plusieurs sociétés, le butin était partagé entre combattants et non-combattants. Les premiers donnaient ainsi une signification plus large à leurs actions : en redistribuant une part du butin, ils acquéraient une plus grande utilité sociale. Le butin de guerre contribuait à l'amélioration de la vie sociale. Il

pouvait servir à financer la construction de mémoriaux et de monuments, à entretenir les sanctuaires, les temples et les communautés religieuses, ou encore faire office d'offrande lors des cérémonies religieuses⁸⁶⁷. Parfois – chez les Grecs et les Romains, par exemple –, le butin devenait propriété de l'État et venait gonfler le trésor public pour, éventuellement, servir aux dépenses de l'État et de la communauté⁸⁶⁸.

L'appropriation du butin est un motif présent dans quelques romans de notre corpus. Cependant, les hommes qui s'adonnent aux pillages semblent le faire pour leur propre profit. Il n'y a pas de redistribution. Nous avons vu un peu plus haut comment le pillage permet d'articuler la dimension morale de l'expérience dans *La ligne rouge*. Ajoutons que les « souvenirs » prélevés sur les victimes ennemies deviennent monnaie d'échange pour les hommes de la compagnie C. Ainsi, Charlie Dale échange-t-il ses « souvenirs » contre une pince d'électricien qui lui permettra d'extraire plus facilement les dents des cadavres japonais (LR : 511).

Dans la plupart des romans, le butin de guerre se résume à des objets sans grande valeur, si ce n'est symbolique : sabres, armes, photographies, lettres, sabres, pistolets, médailles, casques, montres et dents en or. Les combattants doivent se contenter de piller les dépouilles se trouvant sur les champs de bataille. Le pillage est, le plus souvent, commis pour rassasier l'appétit des combattants (au sens symbolique) ou, plus rarement, pour établir symboliquement leur supériorité sur l'ennemi vaincu. Il ne vise pas l'enrichissement personnel comme en témoignent les mutilations perpétrées contre l'ennemi (nous pensons plus particulièrement aux collections de dents et d'oreilles). En fait, on ne semble plus pouvoir acquérir de réel butin sur les champs de bataille. Les combattants y ont tout à perdre et rien à gagner, ce qui n'est pas le cas de ceux qui se trouvent en haut de la chaîne de commandement.

Plusieurs écrivains-vétérans, nous l'avons vu, ne manquent pas de critiquer les civils qui s'enrichissent pendant que les combattants ne touchent que leur maigre solde. Les politiciens

⁸⁶⁷ Brad E. Kelle, « Postwar Rituals of Return and Reintegration », *loc. cit.*, p. 234.

⁸⁶⁸ William Kendrick Pritchett, *The Greek State at War. Part I*, Berkeley, University of California Press, 1971, p. 85.

et les généraux qui profitent des circonstances pour améliorer leurs situations ne sont pas épargnés. Ainsi deux personnages d'*À l'Ouest rien de nouveau* affirment :

- [...]Une guerre, jusqu'à présent, il n'en avait pas eu. Et tout grand empereur a besoin d'au moins une guerre ; sinon ils ne deviennent pas célèbres. Regarde dans tes livres de classe.
- Des généraux également deviennent célèbres grâce à la guerre [...]
- Encore plus célèbres que les empereurs [...]
- Sûrement, il y a encore derrière eux d'autres gens qui veulent que la guerre leur profite [...] (AORN : 181).

Cependant, les critiques visent tout particulièrement les bourgeois, propriétaires de grosses compagnies : « Les industriels, en Allemagne, se sont enrichis, tandis que nous, la dysenterie nous brûle les intestins » (AORN : 242), écrit Erich Maria Remarque, établissant au passage que les combattants ne retirent rien de la guerre, si ce n'est souffrances et humiliations. L'un des personnages de *Nous étions des hommes*, soutient avec lucidité que ce sont normalement ceux à qui profite la guerre qui en sont la cause : « C'est ces gens-là qui ont les dents longues et qui regardent pas où ils mordent qui sont la cause des guerres. Et en plus i' chient dans leur froc à la première occase » (NEDH : 216).

7.1.5.3 Célébrations et processions

Les célébrations et les processions constituent depuis toujours un rite important qui favorise la réintégration des vétérans. Elles soulignent le triomphe sur l'ennemi et expriment la reconnaissance de la collectivité envers ses combattants. Au cours de l'histoire, elles ont revêtu diverses formes : oraisons, sacrifices, chants, danses, parades, etc.. Au XX^e siècle, les célébrations et les processions prennent surtout la forme d'oraisons, de soirées honorifiques, de parades, de fêtes commémoratives et de remises de médailles. Nous avons déjà mentionné que les décorations, les cérémonies militaires et les fêtes commémoratives sont dépréciées, voire méprisées, par une grande partie de la population depuis la seconde partie du siècle dernier. Désormais, ces marques de reconnaissances sont souvent perçues comme un symbole patriotique qui tend à favoriser l'adhésion des populations à des conflits injustes ou au militarisme.

Toutefois, les écrivains-vétérans, bien qu'il leur arrive de présenter les cérémonies et les parades comme des mascarades, tout en dépréciant la valeur des décorations militaires, mettent rarement en scène cette réalité. Dans les romans de notre corpus, les civils continuent à être bernés par la culture de guerre et les mensonges patriotiques, quand ils n'affichent pas simplement une bête indifférence à l'égard des vétérans. En fait, ils ne semblent pas conscients de l'importance que revêtent les marques de reconnaissances dans le processus de réintégration des vétérans. Dans *Né un quatre juillet*, les civils ignorent les deux jeunes mutilés de guerre lors du défilé du Memorial Day, et ce, lorsqu'ils ne les observent pas comme des bêtes de foire ou comme de vulgaires objets de musée (N4J : 99). Kovic affirme d'ailleurs qu'il en vint à se demander pourquoi on ne les saluait pas ; il rappelle qu'il fut profondément troublé par l'indifférence des civils : « C'est sans agiter de drapeaux ni faire de gestes de la main que les badauds les regardaient passer. S'ils avaient été des fantômes [...], c'aurait été du pareil au même » (N4J : 99) ; « Eddie avait perdu ses deux jambes, lui-même n'avait quasiment plus de corps, et tout le monde paraissait s'en moquer » (N4J : 100). Kovic raconte avoir eu « l'impression d'être sur le point de bondir hors de son corps paralysé pour hurler » (N4J : 101) lors des discours patriotiques.

Nombreux sont les écrivains-vétérans qui signalent l'hypocrisie des célébrations qui dissimulent, en fait, des intentions patriotiques et militaristes. Les vétérans y sont davantage instrumentalisés que remerciés. Ainsi, dans *Né un quatre juillet*, un commandant termine son discours en pointant les vétérans mutilés et en affirmant : « Nous sommes tenus de vaincre [...] pour eux ! » (N4J : 101). Nous avons déjà mentionné que l'un des personnages de *Compagnie K* est heureux de mourir dans l'anonymat pour ne pas participer aux mensonges patriotiques. En agonisant, le jeune homme se remémore l'exaltation qui s'emparait de lui lors des discours annuels au cimetière militaire alors qu'il était encore enfant et prend conscience que les parades, les célébrations et les discours contribuent à alimenter la culture de guerre, le patriotisme et la tradition épique : « Tout à coup, je me suis vu moi aussi, petit garçon dans la foule, la gorge serrée pour retenir mes larmes, transporté par ces propos et croyant chaque mot prononcé ; et c'est à ce moment-là que j'ai compris clairement pourquoi j'étais à présent en train de mourir dans les barbelés » (CK : 175). Nous avons aussi observé que, dans *La Peur*, Jean Dartemont mentionne les civils qui, lors des fêtes organisées en son honneur, cherchent seulement à conforter leur conception de la guerre teintée par la culture

de guerre, le patriotisme et la tradition épique (LP : 197). Dans *Nous étions des hommes*, un personnage soutient que les célébrations organisées en l'honneur des hommes en permission prennent des allures d'immenses sauteries lors desquelles les civils, et tout particulièrement les femmes, ne pensent qu'à s'amuser. Il en vient même à déclarer : « Quand c'te saloperie de guerre s'ra finie, on va revenir en Angleterre et on trouvera plus qu' des tire-au-flanc et des putains » (NEDH : 217).

Les défilés sont présents dans seulement deux romans de notre corpus. Toutefois, ils sont loin d'être uniquement représentés comme des événements lors desquels on célèbre une victoire sur l'ennemi. Ils permettent surtout d'introduire le doute et la honte qui submergent les combattants au lendemain des conflits. Dans *La Peur*, alors que son régiment parade dans les faubourgs de Sarrebruck, Jean Dartemont est témoin d'une scène touchante : une jeune Allemande enceinte, désigne son ventre et « crie, avec une amicale impudeur : - *Bedit Franzose !* » (LP : 408). Face à ce spectacle, l'un de ses camarades s'exclame : « Tu ne crois pas [...] qu'on nous a bourré le crâne avec la haine des races ? » (LP : 408), laissant ainsi entendre que les combattants ont été victimes d'une vaste machination. C'est d'ailleurs sur ces mots que Chevallier termine son roman. Guy Sajer termine lui aussi son roman sur une scène de défilé. Il affirme que, durant le recueillement aux morts du grand défilé de Paris en 1946, il joignit silencieusement les noms de ses anciens frères d'armes tombés durant la campagne de Russie aux noms des combattants français (SO : 545)⁸⁶⁹. Si ce rituel permet au jeune homme d'accomplir un acte de commémoration personnelle, cet acte semble condamné à l'oubli puisque vécu en lui-même et pour lui-même. Il n'y a pas de reconnaissance collective possible pour ses frères d'armes qui ont combattu dans le camp ennemi. Sajer sous-entend ainsi que certains rituels de réintégration sont connotés de patriotisme et d'intention politique. Il affirme, par le fait même, qu'il n'en demeure pas moins « que la douleur est internationale » (SO : 545), laissant entendre que les combattants et les vétérans de tous les horizons sont soumis aux mêmes difficultés.

7.1.5.4 Monuments et mémoriaux

⁸⁶⁹ Sajer rappelle qu'il a intégré l'armée française après avoir combattu auprès des Allemands durant la campagne de Russie.

Les monuments dédiés aux morts et les mémoriaux, quant à eux, permettent à la population et à l'État d'affirmer leur reconnaissance à l'égard des combattants tombés au champ d'honneur. En prenant en charge l'édification et l'entretien des lieux de mémoire, la société veille à ce que le sacrifice des morts ne sombre pas dans l'oubli. Elle rembourse ainsi symboliquement la dette qu'elle a contractée envers eux.

Les monuments aux morts et les mémoriaux sont pratiquement absents des romans à l'étude. Seuls Leon Uris et James Jones décrivent les cimetières militaires américains se trouvant sur les îles du Pacifique à la fin de leur roman. Dans un cas comme dans l'autre, la dimension symbolique et mémorielle ne semble pas opérer pleinement. Dans *La ligne rouge*, les hommes de la compagnie C, alors qu'ils quittent l'île de Guadalcanal, passent devant le cimetière sans prendre conscience de la dimension symbolique que revêt le lieu. Aucun d'entre eux ne semble réellement touché. Aucun recueillement ou travail mémoriel ne se produit. Jones se contente d'écrire que l'endroit « leur parut bien vert et bien frais, quand ils le longèrent, accablés sous le poids de leur paquetage, haletant dans l'air moite, trébuchant dans les ornières et glissant sur l'herbe humide » (LR : 599). La beauté et l'ordre du cimetière – « Le terrain avait été bien drainé et on y avait planté du gazon. Des tourniquets faisaient pleuvoir de longs jets diaphanes et scintillants sur les tombes et les croix blanches bien alignées étaient vraiment jolies » (LR : 599-600) – révèlent d'abord aux hommes la dure réalité dans laquelle ils sont encore pris. Les hommes de la Compagnie C demeurent indifférents au fait que le devoir de mémoire soit ici pris en charge par la collectivité. Inversement, la joliesse du cimetière, son ordre et sa fraîcheur sont, eux aussi, indifférents à l'accablement des hommes.

Exceptionnellement, le narrateur de *Battle Cry* indique que le cimetière militaire qu'il visite en compagnie de l'un de ses camarades ressemble à tous les cimetières du monde, excepté pour eux. La charge symbolique de l'endroit semble ne pouvoir être véritablement comprise que par ceux qui ont partagé le quotidien des victimes. Ainsi les deux hommes s'attardent sur les tombes de chacun de leurs camarades pour évoquer leurs souvenirs.

Toutefois les romans de guerre, parce qu'ils sont d'abord des témoignages historiques, possèdent une dimension monumentaire. Nous avons observé précédemment que les écrivains-vétérans sont animés par le désir de redonner voix à ceux qui l'ont perdue. Le devoir de mémoire se trouve au centre de leur démarche. Ils sont motivés par la volonté de

conserver la mémoire des combattants tombés au champ d'honneur. Comme l'affirme Renaud Dulong, « [l]e témoin exprime la nécessité de dire plus que des faits, sa déposition se veut l'écho du traumatisme de l'événement, elle se double d'une réflexion transcendant les limites d'une expérience personnelle, prenant en charge la voix ou la mémoire des disparus⁸⁷⁰ ». Il ne s'agit donc plus seulement de raconter une simple expérience personnelle, mais bien de raconter l'événement tel que vécu par l'ensemble des combattants à travers l'expérience de différents individus. « La torsion du récit au point où le "je" autobiographique s'infléchit en "nous" lui indique la voie d'une remontée vers l'origine – l'événement comme expérience de millions de victimes – pour laquelle le texte n'est qu'un jalon, une manière de faire signe⁸⁷¹ », affirme Dulong.

Comme le monument, le roman revêt pour les écrivains-vétérans une dimension mémorielle quasi permanente. Tim O'Brien soutient, par exemple, qu'une « histoire existe pour l'éternité, même quand la mémoire est effacée, même quand il n'y a plus rien d'autre à se rappeler que l'histoire elle-même » (PC : 51). Il précise que les histoires étaient déjà une pratique courante entre les combattants au Vietnam : « Nous continuions à faire revivre les morts avec des histoires » (PC : 254-255). Il affirme que certaines « se transmettaient, telles des légendes, des anciens aux nouveaux » (PC : 255).

Il va sans dire que la dimension monumentaire s'étend à un discours qui surpasse les limites de chaque roman pris dans son unicité. Le « discours vétéran » s'impose comme un vaste monument. Chaque roman, chaque récit personnel, chaque témoignage contribuent à son édification. « En définitive, l'axe monumentaire de l'écriture inscrit dans le discours son origine énonciatrice collective, ce pôle idéal de signification qui ne saurait être que la mémoire totale de ce qui est arrivé, par rapport auquel chacun ne livre que des fragments⁸⁷² ». L'écriture semble donc, ici encore, remplir les fonctions des rituels de réintégration.

7.1.5.5 Les lamentations

⁸⁷⁰ Renaud Dulong, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *loc. cit.*, p. 183.

⁸⁷¹ *Ibid.*, p. 196.

⁸⁷² *Ibid.*, p. 195.

Les lamentations constituent la dernière catégorie de rituels. Contrepartie de la célébration, elles permettent, entre autres, de pleurer les défaites militaires. Ce rituel est habituellement assumé par la population civile et plus particulièrement par les femmes. Dès l'Antiquité, des femmes occupèrent la fonction officielle de pleureuses, mettant en place une véritable théâtralité de la douleur. Elles prirent en charge l'expression des sentiments et reflétèrent l'état d'esprit de la collectivité, donnant ainsi à voir la reconnaissance de la population pour les hommes tombés au champ d'honneur. Brad E. Kelle, rappelle que les lamentations rituelles partagent des caractéristiques et des thèmes communs : non seulement expriment-elles les souffrances et la violence suivant la défaite et plaident-elles pour le soulagement, mais elles évoquent aussi l'abandon du divin, l'attribution des responsabilités et la destruction⁸⁷³.

Bien entendu, la pratique des lamentations est à peu près disparue de nos sociétés occidentales modernes. Dans les romans de notre corpus, on signale bien quelques personnages endeuillés, pleurant leurs morts à leur manière, mais tout semble se jouer dans l'intimité des demeures (à l'acception des vêtements de deuil portés par certaines veuves). En guise d'exemple, pensons à ce couple âgé de Français qui, dans *Compagnie K*, entretient, dans un coin de sa cuisine, un petit autel à la mémoire du fils tombé au combat. « Leur vie tournait autour de leur fils mort », affirme d'ailleurs le soldat Nalls (CK : 141).

Toutefois, les écrivains-vétérans rendent compte de différentes formes résiduelles de la pratique des lamentations. Karl Marlantes, par exemple, décrit, à la fin de son roman, comment certains hommes de la compagnie Bravo psalmodient les noms de leurs camarades décédés ou blessés au rythme d'un tambour fabriqué avec une boîte de ration. Alors qu'il se trouve dans la jungle, Mellas entend des chants s'élever des lignes de défense. « C'était un rythme étrange, sauvage, puissant. Parfois fort, parfois doux, mais toujours féroce » (RM : 929), écrit Marlantes. « Alors des voix basses, psalmodiant d'étranges harmonies atonales, s'élevèrent tels des esprits de la terre [...] Peu à peu [Mellas] distingua les paroles de la mélodie, comme s'il avait capté sa fréquence. Elles le glacèrent en même temps qu'elles élevaient son esprit vers le ciel » (RM : 929). En fait, les hommes psalmodient le nom de leur camarade en les intégrant à une phrase sans cesse répétée : « Si c'est bon pour Jacobs, alors

⁸⁷³ Brad E. Kelle, « Postwar Rituals of Return and Reintegration », *loc. cit.*, p. 220 et 230.

c'est bon pour moi » (RM : 929). Démunis et perdus au milieu de nulle part, ils assument eux-mêmes la responsabilité de « pleurer » leurs morts, évoquant en même temps qu'ils partagent leur triste destinée. La psalmodie revêt ici des propriétés cathartiques, elle permet aux hommes non seulement de saluer leurs frères d'armes et d'accepter leur mort, mais aussi de se départir du poids de leurs souvenirs :

Chaque nom évoquait un visage dont on se souvenait, une main tendue du haut d'un rocher ou de l'autre côté d'un ruisseau tumultueux... ou un regard de peur lorsque l'ami comprenait que la mort était venue le chercher [...] Mellas essaya de rejeter les autres souvenirs : les corps brûlés, l'odeur, la troublante raideur sous les ponchos mouillés. Il n'y parvenait pas. La psalmodie continuait, les musiciens s'abandonnaient au rythme de leur être, trouvant l'apaisement dans le contact avec ce rythme, l'apaisement dans cette façon qu'ils avaient de chanter la mort, le seul vrai dieu qu'ils connaissaient (RM : 930-931).

D'autres écrivains-vétérans se contentent de représenter des combattants qui pleurent leurs morts et leur rendent hommage en faisant mentalement l'appel de leurs frères d'armes disparus. Tel est le cas lorsque Guy Sajer évoque silencieusement les noms de ses camarades, morts et survivants, lors du recueillement aux morts du grand défilé de Paris en 1946 (SO : 545). Dans *Battle Cry*, l'appel aux morts survient lorsque Speedy et Mac visitent le cimetière où reposent leurs camarades et défilent devant leurs tombes en évoquant de vieux souvenirs (BC : 686). Dans *The Big War*, alors qu'il partage la couche d'une native de l'île où il se trouve, Jay O'Neill songe à ses camarades qui reposent à jamais en ce lieu (BW : 501). Chaque fois, les absents sont énumérés, nommés, comme si on tentait de les préserver de l'oubli. Notons toutefois que l'appel ne semble jamais avoir de dimension collective au sein de la diégèse. C'est au moment de la réception du texte par le lecteur que l'appel acquiert une dimension collective, lorsque la souffrance de ceux qui y procèdent est enfin partagée.

Il est intéressant d'observer que James Jones sous-entend, à la toute fin de son roman, qu'il n'y a personne pour pleurer le malheur des survivants. Alors que les hommes de la compagnie C se dirigent vers les péniches de transport qui leur permettront de quitter Guadalcanal, ils défilent devant un natif qui les observe en mangeant une pomme. Le narrateur raconte alors : « S'il les avait connus, cet inconnu, il aurait pu faire l'appel de leurs noms tandis qu'ils défilaient à ses pieds pour une revue macabre, en se tordant le cou pour envier sa pomme » (LR : 600). Puis il énumère le nom des hommes qui défilent avant

d'ajouter : « Mais, naturellement, il ne pouvait faire cela, puisqu'ils étaient tous des inconnus pour lui » (LR : 600). Non seulement Jones établit ainsi le caractère anonyme de la guerre, mais il rappelle aussi que seul un combattant peut honorer la mémoire de ses frères.

7.2 Une difficile réinsertion

7.2.1 Une identité à reconstruire

Comme l'indique Bruno Cabanes dans son article intitulé *Le retour du soldat au XX^e siècle*, durant la phase du retour, les hommes sont à la fois appelés à déconstruire leur identité de combattant et à reconstruire leur identité civile, celle-ci s'affirmant désormais à travers leur statut de vétéran⁸⁷⁴.

Mentionnons d'abord que le combattant est inévitablement confronté à une perte de repère lors de la démobilisation. Du jour au lendemain, il est appelé à quitter le groupe primaire auquel il appartient (escouade, section, compagnie, régiment). Ce groupe, avec lequel il a développé des liens très étroits dans l'adversité, représente un important facteur de survie tout au long de l'expérience, assurant à la fois « une forme de sécurité mutuelle » et « une cohésion sociale⁸⁷⁵ ». Laissé à lui-même, le combattant doit faire son deuil de la fraternité qui lui a permis de traverser l'événement. Évacué vers l'arrière après avoir été grièvement blessé, Dartemont en vient à penser : « mon esprit est encore solidaire des pauvres hommes de la tranchée, dont j'étais ; il les aime et il les plaint. Les risques que nous avons courus ensemble, la peur qui nous a secoués, nous ont unis. Je ne suis pas encore détaché d'eux et leurs cris trouvent en moi un écho » (LP : 121). Les membres d'une unité de combats semblent intimement liés par un puissant esprit de corps. À ce propos, le narrateur de *Neuf jours de haine* affirme : « Une compagnie est un corps. L'esprit en reste indivisible. Malgré les amputations » (NJH : 182-183). Quitter l'unité de combat signifie donc, pour le combattant, devoir se détacher des seules personnes qui peuvent véritablement le comprendre, puisqu'elles seules ont partagé son quotidien et ses souffrances. Nous avons

⁸⁷⁴ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

⁸⁷⁵ *Idem.*

déjà relevé, un peu plus haut, que Frederic Manning témoigne du lien étroit qui unit les combattants d'une même unité ; dans son roman, les hommes en viennent à développer une relation qui leur permet de se comprendre sans même avoir à communiquer. Selon Manning, ce lien qui lie les combattants ne se limite pas aux unités combattantes et est observable à une plus grande échelle. Manning en fait la démonstration dans un passage où Bourne se trouve en compagnie d'une femme dont le mari se trouve sur le front. Le narrateur de son roman révèle alors qu'un lien solide semble unir les deux hommes qui ne se sont pourtant jamais rencontrés.

En fait, la relation qu'il entretenait avec cet inconnu était plus proche et plus directe que celle qu'il avait avec la fille à ses côtés. Elle ignorait tout de leur vie souterraine, furtive, crépusculaire, tout des limbes à travers lesquels ils baladaient leur humanité foutue, se déplaçant comme autant de fantômes impies, tout de la faim créée par ces mains qui se tendaient, tâtonnant timidement dans le néant à la recherche d'un quelconque espoir ou répit (NEDH : 171).

Bien plus que d'apporter un secours mutuel et d'assurer une certaine cohésion sociale, la fraternité entre combattants permet aussi de combler un besoin d'ordre affectif. À ce propos, Jean-Jules Richard écrit : « Si les besoins sont insatiables, l'impulsion découvre quelque part un dérivatif. Chez un groupe d'hommes dépourvus des satisfactions normalement faciles, le manque d'amour se façonne en affection » (NJH : 226). Les hommes en viennent donc à entretenir une certaine proximité : « On s'habitue à la senteur des corps, au manque d'espace, à la promiscuité. Le groupe attise le besoin de vivre. Les désagréments s'encadrent dans l'habitude. Il est de la nature humaine de s'enticher de ses habitudes. La promiscuité devient consolante » (NJH : 220). On en vient rapidement à dormir blottis les uns contre les autres « comme une portée de lapins » (NJH : 226) pour tenter de se réchauffer, on joue aux cartes en groupe sur des latrines portables (AORN : 12-15), ou encore « on se savonne le dos réciproquement » dans les douches (NJH : 227). Aussi, est-il coutume rencontrer des personnages qui fonctionnent en binôme : Bäumer et Katczinsky dans *À l'Ouest rien de nouveau*, Frisé et Noiraud ou Noiraud et Manier dans *Neuf jours de haine*, Newcombe et O'Neill dans *The Big War*, Sajer et Halls dans *Le soldat oublié* et Mellas et Hawke dans *Retour à Matterhorn*. Ces duos évoluent ensemble et se soutiennent au cœur de la tourmente.

Ils sont parfois composés de néophytes découvrant ensemble les réalités de la guerre moderne, ou parfois d'un mentor qui initie et guide une recrue.

Ces hommes en viennent rapidement à partager une certaine intimité. On passe parfois du simple compagnonnage ou de l'attachement qui se développe entre les hommes, à des scènes où se révèle le caractère fusionnel de certaines relations. Apparaît alors une certaine tension homoérotique. Tout le roman de Jean-Jules Richard en est traversé. Le narrateur qualifie d'ailleurs les duos de combattants par le terme « couples » (NJH : 280). Une intimité surprenante s'installe même entre certains personnages. Noiraud, par exemple, dort auprès de Frisé, de manière à veiller sur lui après qu'il eut subi un traumatisme (NJH : 220). Lorsque les deux hommes décident d'emprunter différents chemins, le narrateur annonce que « Frisé a rompu avec Noiraud⁸⁷⁶ » (NJH : 257). À ce moment, Noiraud prend une nouvelle recrue sous son aile et développe avec lui une intimité encore plus forte que celle développée avec Frisé. Le narrateur décrit leur relation en ces mots : « Jean est dévoué, solide et prudent. Il a les reins forts. Noiraud l'aime. Noiraud devine ses tentatives d'expressions. Manier, si on le lui attache, peut tempérer la témérité de Noiraud. Ils se prouveront le meilleur couple de mitrailleurs jamais connus » (NJH : 257). Un peu plus loin, le narrateur indique que « Manier s'allonge sur le sable, la tête sur une cuisse de Noiraud. Comme derrière un poêle à côté du chien » (NJH : 292). Un autre passage témoigne de la relation ambiguë des deux hommes. Alors qu'ils partagent un lit, le narrateur, sans se montrer explicite, installe une certaine tension sexuelle. Il rappelle, par exemple, que Manier « se guide sur Noiraud » qui « s'est déshabillé jusqu'aux limites ». Puis, lorsque Manier s'étend à ses côtés, l'auteur affirme que « le lit le prend, enveloppe son corps avec volupté ». Noiraud « jouit » alors du contact avec les draps, pousse des « soupirs de satisfaction » et « engage Jean à se presser pour partager ce bonheur » (NJH : 301). Puisqu'il veut lui aussi « jouir de ce lit-là », Manier se dévêt et se glisse lentement entre les couvertures. Le narrateur affirme alors que « son corps coule lentement dans la douceur », que la plume « remonte autour de lui en suivant ses reins » et qu'il écarte les jambes « pour avoir comme Noiraud une pyramide entre les jambes ». Le jeune homme refuse toutefois de dormir, car il désire d'abord « se délecter de cette joie

⁸⁷⁶ Nous soulignons.

nouvelle ». Alors qu'il pense à sa femme, « [l]a chaleur de Noiraud lui arrive par effluves généreux ». L'auteur soutient alors « [qu']il est heureux » (NJH : 302).

Le narrateur de *La ligne rouge*, mentionne que certains hommes ont des pratiques homosexuelles. Cependant, ceux-ci affirment le faire faute de mieux, pour combler leurs besoins sexuels sans toutefois ressentir une réelle attirance pour les hommes (LR : 154-159 et 561-565). De tels passages montrent les liens étroits qui se tissent entre les hommes. Sans nécessairement établir qu'il se développe des relations amoureuses entre les combattants, ils démontrent que ces liens transcendent le simple compagnonnage.

Le moment des adieux entre les hommes qui ont combattu ensemble et qui ont développé des liens uniques est rarement représenté. Dans quelques romans, toutefois, les hommes démobilisés ressentent une certaine culpabilité de devoir laisser leurs camarades d'infortune derrière eux. Dans *Flesh Wounds*, par exemple, David Holbrook décrit comment l'émotion s'empare des hommes lorsque vient le temps des adieux :

"See you in town", old chap, said Tom, "You know, you'll never guess how bloody lucky you are". And he turned quickly away, overcome by chagrin and unhappiness. "Cherio", called Paul but it stuck in his throat. So long their hearts had been set on release. But when it came it evoked much bitterness. So, a little downcast, Paul sat in the train across Germany and the Netherlands, to the ferry boat at the Hook of Holland (FW : 242).

Cependant, la majorité des écrivains-vétérans cherchent plutôt à dire comment de nombreux hommes, laissés à eux-mêmes, sont confrontés à la solitude après la démobilisation. L'impossibilité de communiquer leur expérience et la désillusion qu'ils ressentent face à la société les poussent à vivre reclus avec leurs souvenirs. Tel est le cas du sergent Hanson, personnage principal des romans de Kent Anderson, incapable d'entretenir des relations personnelles durables. Il vit reclus dans une demeure isolée et entretient des rapports conflictuels avec ses collègues. Il en va de même du personnage de Norman Bowker qui, dans *À propos de courage*, est incapable de réintégrer la société. Hanté par ses souvenirs de guerre – et plus particulièrement par la culpabilité d'avoir abandonné l'un de ses camarades à une mort horrible – il erre dans la ville à la recherche de quelqu'un à qui se confier sans jamais y parvenir. Dans *Les Canadiens errants*, le narrateur écrit que « le véritable et unique mal [de Richard Lanoue] était sa solitude » (LCE : 203). Puis il ajoute : « On n'avait pas idée

de sortir de l'Armée quand on avait un passé comme le sien », c'est-à-dire lorsque l'on est orphelin (LCE : 203). Ainsi peut-on constater que les vétérans se montrent nostalgiques parce qu'ils éprouvent des difficultés à retrouver l'esprit de fraternité et de camaraderie qu'ils ont connues pendant la guerre.

Doug Peacock raconte, quant à lui, pourquoi il en vint à se couper du monde extérieur et à vivre en forêt : « Un autre problème en ce qui me concernait, était qu'on est censé mourir à la guerre et que j'avais survécu. Cet échec contaminait mon aptitude à mener une existence normale » (UGDT : 142). Nous avons déjà relevé que la culpabilité d'avoir survécu à la guerre, alors que tant d'autres y ont laissé leur peau, mine l'existence de plusieurs vétérans. La plupart d'entre eux en viennent à croire qu'ils ont une dette envers les morts. La solitude du survivant peut donc s'avérer tout aussi destructrice que constructive. Si, dans certains cas, la culpabilité fait sombrer les vétérans dans le silence et les pousse à l'auto-destruction, dans d'autres cas, elle les pousse à prendre la parole aux noms des disparus, à accomplir leur devoir de mémoire, ou elle les motive à reprendre leur existence en main afin de se montrer dignes du sacrifice de leurs frères d'armes. Dans *The Big War*, Jay O'Neill décide de mener une vie exemplaire après son retour pour honorer, d'une certaine manière, le sacrifice de ses frères d'armes. Celui qui, avant la guerre, menait une vie sans but concret, entend retourner au collège grâce au GI Bill et faire sa place au sein de la société : « A poor shanty-Irish homeless orphan he was nevertheless going home : and they would make way for him. In the name of Newk and Danny and all the others they had Goddam well better make way for him » (BW : 502).

La perte d'identité des vétérans se traduit aussi par le fait que leur existence n'est plus encadrée par l'institution militaire. Dans *Flesh Wounds*, le lieutenant Paul Grimmer est pris de panique après avoir été démobilisé : « There was no organization to back him up in authority, or in dealing with others », rappelle le narrateur (FW : 244). Après avoir revêtu des vêtements civils, Grimmer réalise qu'il a perdu l'autorité et le prestige que lui conférait l'uniforme. Alors qu'il foule les rues dans ses habits civils, il est surpris de constater que les gens agissent différemment avec lui : « he noticed that people no longer looked at him, or only looked with indifference » (FW : 243) ; « No woman would respond to him in the role of a young officer bearing the insignia of units with a bloody history » (FW : 244). En fait, il semble avoir été dépossédé de son identité : « He was nothing, nobody. How awful ! » (FW :

244). Le narrateur décrit le sentiment qui submerge le jeune homme : « The horror of being nobody stretched before him like chasm » (FW : 243). Rapidement, Grimmer souhaite retourner à ses anciennes fonctions, bien qu'il ait souhaité quelques heures plus tôt mettre la vie militaire derrière lui (FW : 241-242). Il espère ainsi retrouver les cadres qui régissaient son existence et son identité : « For a moment of terror he wanted to go back – to claim his lieutenancy, his function, his number, his rank, his qualifications, pay, board and mess. He'd go anywhere, to be someone again » (FW : 243).

Grimmer en vient donc à considérer la démobilisation comme une chose des plus négatives : « Demobilization was like some amateur conjuror's trick : only in the end, a flop, with no applause, leaving nothing but a sense of futility in the dull November air » (FW : 244). Laissé à lui-même, il doit réapprendre à se comporter en civil et accepter qu'il ne sera jamais plus le même. L'autorité et le prestige que lui conféraient son grade et son uniforme semblent désormais être chose du passé. C'est donc avec difficulté qu'il accepte cette nouvelle réalité : « Being such a shadow without identity gradually began to fell like an illness » (FW : 244). Il a du mal à accepter et à apprécier l'image qu'il projette désormais, c'est-à-dire celle d'un homme comme tant d'autres. Le narrateur le présente comme un homme seul, terne, désillusionné et anonyme. Il décrit d'ailleurs comment le jeune homme se perçoit :

Later that day a pale and glum young man in the same brown pork-pie hat and a dull grey suit was reflected in the mirror of the lounge bar of the Bath Hotel, in Bene't Streed, Cambridge. The long cardboard box, a little battered with the train ride, perched on a stool beside him, like his only companion in life (FW : 244).

En outre, Grimmer semble avoir perdu tous les repères qui devraient normalement lui permettre de se comporter adéquatement en société, ce qui complique inévitablement sa réinsertion :

In a month he had perhaps got to know twenty people closely in Civvy Street, but for reasons which were not personal, and most of them only superficially. He had no capacities yet for dealing with the inward life, in any real circumstances, and he was fearful of this state [...] He seemed to have nothing to guide him, only an inward confusion (FW : 250).

L'expérience militaire et l'expérience guerrière semblent avoir inculqué aux combattants des comportements qui s'avèrent inadmissibles dans la vie civile. Grimmer est conscient de cette réalité. Alors qu'il participe à une discussion en compagnie de jeunes universitaires et qu'il ressent de l'attirance pour une jeune femme, ses vieux réflexes de combattant refont surface : « And as he listened to the callow political arguments, he became irritated and impetuous – prompted to unleash all the old Army modes of behaviour, and get the girl for himself » (FW : 247). Le narrateur rappelle que le jeune homme est dégoûté par les vieilles impulsions qui l'animent et par les vieilles voix de casernes qui résonnent en lui (FW : 247). Conscient de l'innocence de la jeune femme, Grimmer en vient à se comporter comme un véritable prédateur : « Yet he knew, as he studied her face, that she was no more than a grammar school girl, in her experience. She had no notion of the latent soldier's greed on which her brown eyes played in the light of Paul's gas-fire » (FW : 247). Lorsque finalement il lui téléphone pour lui donner rendez-vous, Grimmer est habité par de mauvaises intentions : « He knew if he came to be alone with her he might quite possibly abandon his self-respect and offend her, by impulsively making love to her, in the depersonalized soldier's way » (FW : 250). Cette agressivité contraste avec la gentillesse et la douceur de la jeune femme, qui permettent à Grimmer, au moment du rendez-vous, de chasser ses inquiétudes : « He had been almost sweating with fear of being alone with a woman. But now conversation developed with ease between them » (FW : 252). Il réalise qu'il est toujours capable d'agir avec respect et affection. Il refuse d'ailleurs d'invoquer son expérience pour justifier l'adoption de comportements brutaux. Il est conscient qu'il a trop souvent justifié ses actions de combattant par les horreurs dont il a été témoin : « He used to think that such things in the back of one's mind could be an excuse for anything. It had, of course, been the excuse for much of what had been done » (FW : 253). La relation purement platonique que Grimmer développe alors avec la jeune femme lui permet de s'ouvrir et de partager son expérience guerrière pour la première fois. Il parvient à vaincre son état de solitude, le lot de tous les vétérans : « He had found the reality of his own needs, which were for whole relationship, not the mere gross and brief satisfaction of the soldier's hunger » (FW : 256). Holbrook nuance donc la thèse selon laquelle la guerre aurait contribué à une brutalisation des comportements. Il donne à penser que les hommes, de retour du front, malgré les inquiétudes

qui les habitent, retrouvent rapidement leurs vieilles habitudes et se plient rapidement aux normes en vigueur. Les comportements brutaux adoptés par les hommes aux combats ne semblent pas perdurer après leur démobilisation. Dans plusieurs romans, les combattants et les vétérans conçoivent le contact avec la femme comme un passage nécessaire à leur réintégration. La femme « désarme » le guerrier et favorise son passage vers la vie civile. Au sens figuré, le vétéran se met à nu devant la femme et dépose les armes⁸⁷⁷. Comme l'affirme Karl Marlantes, l'énergie hypermasculine est alors contrebalancée par une énergie féminine⁸⁷⁸. Dans l'esprit des écrivains-vétérans, la douceur et la tendresse – qualités culturellement associées aux femmes – semblent se substituer à la souffrance et l'agressivité. Le narrateur de *Flesh Wounds* écrit :

Then she laughed and the reflection of yellow light in the brown eyes opened reservoirs in his feelings and released a fresh pleasure in him flowing like water [...] He relished a freshly awakened affection, for a woman as a companion, as a different kind of creature. Every natural image in which he delighted was the token of the progress of a constructive mood in him from which something marvellous was going to come, he felt (FW : 252).

Il rappelle aussi que les combattants ont appris à se couper de leurs émotions et de leurs sentiments durant leur service dans le but de se maîtriser et d'assurer leur survie. « There had been sections of experience which one had had cut away and stifle, in service », écrit-il (FW : 248). Mais il montre que ces sentiments et ces émotions finissent tôt ou tard par ressurgir, et que les vétérans doivent réapprendre à les reconnaître et à les contrôler.

7.2.2 Désillusion et problèmes sociaux

Il arrive que les vétérans ne parviennent pas à restructurer leur identité et à réintégrer la collectivité qu'ils conçoivent désormais comme un monde incompréhensible et absurde. Malgré les sacrifices consentis et l'expérience qu'ils en ont tirée, les vétérans représentés

⁸⁷⁷ Notons que dans des romans comme *The Big War* et *Les Canadiens errants*, la mise à nu se fait au sens propre comme au figuré.

⁸⁷⁸ Karl Marlantes, *Partir à la guerre*, op. cit., p. 218.

dans les romans de notre corpus n'exercent qu'une influence relative sur leur société, laquelle paraît condamnée à répéter les mêmes erreurs.

Dans *Compagnie K*, le soldat Sylvester Keith raconte qu'il mit sur pied la Société pour la prévention de la guerre après être revenu du front, « convaincu qu'une chose comme ça ne pouvait plus jamais se reproduire » (CK : 222). Persuadé qu'il suffisait de « faire comprendre aux gens l'horreur de la guerre dans toute son absurdité » et de leur « montrer les faits dans toute leur brutalité et leur bêtise » pour éviter un nouveau conflit de cette envergure, il recruta une cinquantaine de jeunes hommes avec qui il partagea son expérience. Il raconte qu'il était convaincu qu'il pourrait laisser sa marque. « Je me disais : "Je sème dans l'esprit de ces jeunes gens bien une telle haine de la guerre que le moment venu ils se lèveront sans crainte et sans honte pour proclamer la vérité" » (CK : 222-223). Or, ses élèves abandonnent son organisation les uns après les autres afin de rejoindre la garde nationale pour « protéger leur pays contre les horreurs [qu'il] leur avai[t] décrites » (CK : 223). William March met ainsi en scène les désillusions d'un vétéran qui réalise l'impuissance de son témoignage, lequel est interprété à mauvais escient. La transmission de l'expérience est ici court-circuitée par le discours patriotique.

Dans la plupart des romans, la parole est vouée à l'oubli. Dans *La Peur*, le sergent Nègre tente d'ailleurs de convaincre Jean Dartemont de l'inutilité de prendre la parole. Désillusionné, il en vient même à croire qu'il vaut mieux être du côté des profiteurs de guerre, des politiciens et des généraux qui tirent inévitablement avantage de la guerre sans véritablement en souffrir.

À qui raconteras-tu la vérité ? À des gens qui ont profité de la guerre, qui s'en sont mis jusque-là ? Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse de ta vérité ? Tu es victime, tu es victime, ça n'intéresse personne. Où as-tu vu plaindre des imbéciles ? Incruste-toi bien ça dans l'entendement : dans quelques années, nous ferons figure d'imbéciles. Il est temps de changer de camp ! (LP : 400).

L'expérience guerrière ne semble avoir laissé en lui aucun espoir, aucune confiance en l'être humain : « Est-ce que tu peux croire à quelque chose après ce que tu as vu ? La bêtise humaine est incurable. Raison de plus, rigole ! On se fout de tout, nous ! Alors entrons dans le jeu, acceptons les vieux mensonges qui nourrissent les hommes » (LP :402). Il a d'ailleurs développé une méfiance radicale à l'égard des institutions qui régissent la société : « Toutes

les institutions, mon fils, aboutissent à la guerre. C'est le couronnement de l'ordre social. On s'en est aperçu. Et comme ce sont les puissants qui la décrètent et les minorités qui la font ... » (LP : 402).

Au même titre que la méfiance envers les institutions, la désillusion semble caractériser l'état d'esprit des vétérans. Dans *Les Canadiens errants*, le narrateur soutient, par exemple, que le retour à la vie civile a radicalement transformé Richard Lanoue : « Il avait l'air sombre. Quelques semaines de vie civile, dont les désillusions avaient fourni la substance, semblaient l'avoir plus modifié que de nombreux mois de guerre. Il avait l'air jeune et vieux à la fois. Il y avait, dans son allure, quelque chose de furtif » (LCE : 204). Par cette simple description, le narrateur laisse entendre que Lanoue éprouve des difficultés à réintégrer la société et qu'il souffre. En fait, toutes les facettes de sa personnalité se voient affectées et transformées par son état d'esprit : il affiche un air sombre, adopte un comportement furtif, et ne se soucie plus de son apparence (LCE : 204). Qui plus est, il affiche un comportement désabusé et ne semble plus s'intéresser au monde : « on eût juré qu'il ignorait le monde entier en bloc » (LCE : 204). En observant attentivement Lanoue, un fonctionnaire du bureau de placement en vient à qualifier les retour-du-front de « gazés » (LCF : 210), de « naïfs » (LCF : 209) et de « pauvres bâtards » (LCF : 208). Il est convaincu qu'ils ont perdu leur sens commun au combat (LCE : 209) et qu'ils sont revenus au pays « avec des allures et des faces qui ne ressembl[ent] presque plus à celles du monde civil » (LCE : 208). Il qualifie même Lanoue de « maudit fou » (LCE : 209).

Erich Maria Remarque rappelle comment l'expérience guerrière transforme drastiquement le comportement des hommes. « Nous ne sommes plus insoucians, nous sommes d'une indifférence terrible », affirme le narrateur de son roman (AORN : 111-112). Certains historiens, dont George L. Mosse, ont déjà tenté de démontrer que l'expérience de la Grande Guerre a contribué à la brutalisation des mentalités des sociétés occidentales, mais aussi à la brutalisation des hommes qui y ont participé. Si la brutalité de l'expérience et les violences subies par les combattants lors des combats ont inévitablement contribué à les transformer, il s'avère nécessaire de nuancer. Dans un article intitulé « Les limites de la brutalisation », Antoine Prost a déjà fait valoir que rares ont été les combattants de la Grande Guerre à ouvrir le feu sur l'ennemi. Évoquant les textes de Jean Norton Cru et de Roger Verceil, il soutient que les violences directes et meurtrières n'étaient pas chose commune et

qu'elles étaient, la plupart du temps, perpétrées par une minorité de combattants appartenant à des corps francs⁸⁷⁹. Il souligne aussi que les combattants du second conflit mondial se montrèrent souvent réticents à tuer. Il cite notamment une étude menée par le commandant Marshall qui établit que seulement 15 % des combattants américains ouvrirent le feu durant le second conflit mondial⁸⁸⁰. La tendance qu'affichent les écrivains-vétérans à décrire la violence subie plutôt que la violence infligée nuance d'ailleurs la thèse selon laquelle l'expérience guerrière a contribué à une brutalisation des comportements. Rappelons aussi que les violences perpétrées par les personnages des romans étudiés se doublent toujours d'une dimension morale, démontrant ainsi le caractère passager de cette brutalisation. Nous avons d'ailleurs observé que les personnages qui tuent le font la plupart du temps dans le feu de l'action, et tentent avant tout d'assurer leur survie. Les passages où les hommes se laissent emporter par la rage ou tuent par vengeance sont quant à eux beaucoup plus rares. Prost affirme que l'interdit du meurtre est si profondément ancré en l'homme que les combattants sont la plupart du temps enclins à le respecter, et ce, bien que la culture militaire ait tout fait pour le rendre légitime à leurs yeux⁸⁸¹.

Selon Prost, trois grands procédés sont utilisés pour arriver à légitimer le meurtre, procédés parmi lesquels on retrouve la déshumanisation de l'ennemi⁸⁸². Il convient de mentionner que les scènes de cruauté sont plus nombreuses dans les romans américains écrits par les vétérans du Pacifique et du Vietnam. Les écrivains-vétérans établissent généralement que la distance ethnique et culturelle contribue à faciliter la déshumanisation de l'Autre et que, par conséquent, il devient plus facile pour les hommes de laisser libre cours à leur agressivité et de surpasser l'interdit du meurtre⁸⁸³. C'est précisément ce que les nazis ont fait

⁸⁷⁹ Antoine Prost, « Les limites de la brutalisation », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2004, no 81, p. 6-9.

⁸⁸⁰ Samuel Lyman Atwood, *Men Against Fire : The Problem of Battle in Futur War*, cité dans *Ibid.*, p. 8.

⁸⁸¹ Prost n'a manifestement pas en tête les comportements adoptés par l'armée allemande en Pologne, en Biélorussie et en Russie durant le second conflit mondial.

⁸⁸² Prost identifie « le report de la responsabilité sur les chefs » et « l'apprentissage des gestes meurtriers » comme étant les deux autres facteurs qui contribuent à pousser les hommes à enfreindre l'interdit du meurtre. *Ibid.*, p. 12.

⁸⁸³ Nous avons d'ailleurs observé, un peu plus tôt, que les écrivains-vétérans soutiennent que la culture de guerre contribue à déshumaniser l'ennemi. En témoignent notamment les idées reçues

avec les Juifs et la population d'Europe de l'Est. Le même procédé fut utilisé par la propagande américaine contre l'ennemi nippon et vietnamien durant la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam. Mais, contrairement à la propagande nazie, celle-ci visait d'abord l'ennemi et non pas la population civile. Cependant, nous l'avons vu, le contexte infernal instauré par les stratégies employées, durant la guerre du Vietnam, contribua à faire en sorte que les combattants considérèrent les civils comme des ennemis potentiels. Nous avons aussi observé que nombre d'auteurs représentent le sadisme dont font preuve certains hommes et donnent à voir leurs goûts pour la profanation du corps de l'ennemi – os, dents, oreilles (LR, LM, RM) –, leur tendance à tuer par plaisir (LR, LM, RM), à s'en prendre aux civils, ou encore à euphémiser les violences de la guerre (PC, LM). Rappelons cependant que de tels passages mènent habituellement à l'introspection des personnages qui ont outrepassé les limites morales, ou à une tribunalisation de leurs actions par leurs frères d'armes ou le narrateur.

Les romans écrits par les vétérans ne soutiennent pas pour autant la thèse de la brutalisation des comportements telle que définie par George L. Mosse : c'est-à-dire au sens où l'expérience des tranchées et la culture de guerre ambiante auraient contribué à radicaliser les discours politiques et à rendre plus brutaux les hommes et les sociétés ayant participé aux conflits. S'il y a brutalisation dans les romans étudiés, celle-ci opère momentanément sur le champ de bataille et n'est pas appelée à perdurer. À quelques exceptions près, les personnages qui reviennent à la vie civile ne se montrent pas plus agressifs ou plus violents qu'avant leur départ. Les vétérans n'ont pas, comme on pourrait le croire, développé une quelconque forme d'insensibilité vis-à-vis les choses de la guerre. Au contraire, ils y semblent plus sensibles. Doug Peacock, par exemple, soutient qu'il s'agit là d'un trait de caractère que l'on retrouve chez plusieurs vétérans :

Trente ans après le Vietnam, je reste, comme des milliers d'autres vétérans, hypersensible à tout ce qui a trait à la guerre. Je ne peux évoquer froidement une boucherie qui se déroule à l'autre bout de la planète, en parler de manière abstraite ou dérouler un catalogue d'horreurs exotiques. Les foules armées et les confrontations peuvent nous ébranler en réveillant des fantômes ou des ombres qui ressurgissent aux moments de stress, des crises qui font remonter les

partagées par leurs personnages sur l'ennemi, de même que le lexique haineux qu'ils emploient pour le désigner.

souvenirs insidieux que notre mémoire, toujours sélective lorsqu'il s'agit de la guerre, écarte pour protéger nos âmes fragiles (UGDT : 142-143).

Ces écrivains tentent d'établir que l'expérience a transformé le comportement des hommes par sa brutalité. Mais contrairement à ce qu'affirme Mosse, elle ne les a pas rendus plus brutaux. Les privations qu'ils ont affrontées et les violences qui leur ont été infligées ont, dans une certaine mesure, redéfini leur identité. D'une part, s'ils veulent arriver à vivre de nouveau en société, les combattants doivent abandonner les comportements qui leur ont permis d'évoluer dans le milieu militaire (agressivité, attitude hyper virile, vulgarité, volonté de domination, décorum militaire, etc.) En témoignent les inquiétudes de Paul Grimmer, miné par la peur de se montrer indécent et de passer pour un rustre devant les femmes ; ou encore de Richard Lanoue qui en vient pratiquement à saluer militairement une jeune fille dans la rue (LCE : 198). D'autre part, ils doivent apprendre à contrôler les instincts qu'ils ont développés durant la guerre. L'état d'hypervigilance et les réactions de stress qui assuraient leur survie au combat continuent bien souvent à opérer après leur retour. Comme le rappelle Bruno Cabanes, les combattants doivent réapprendre les choses banales du quotidien. Il leur faut assimiler de nouveau les rythmes biologiques, les soins à apporter aux corps, les normes morales et les règles spatio-temporelles qui ont été tantôt négligés, tantôt redéfinis pendant l'expérience⁸⁸⁴. Certains personnages, comme Hanson, ont du mal à reprendre une routine de vie normale (CN : 148-149). D'autres, comme Ron Kovic, doivent aussi se reconnecter avec leurs sentiments, apprendre à vivre avec leurs blessures (qu'elles soient physiques ou psychiques) et recréer le fil de leur récit de vie.

Les textes à l'étude ne manquent pas l'occasion de souligner que certains vétérans ont du mal à quitter leurs vieilles habitudes, ce qui ne facilite en rien leur réinsertion. Ils sont nombreux, par exemple, à décrire les problèmes de consommation d'alcool avec lesquels les hommes sont aux prises. Plusieurs racontent comment l'alcool était utilisé par les combattants pour décompresser et oublier leur quotidien lorsqu'ils se trouvaient au repos, ou simplement pour se donner du courage avant les attaques. James Jones, par exemple, écrit que les hommes de la compagnie C s'adonnent à « une monumentale orgie, une beuverie monstre » (LR : 550), lorsqu'ils se retrouvent au repos après avoir passé plusieurs jours aux

⁸⁸⁴ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

combats. Il affirme d'ailleurs que l'alcool représente la « seule solution » pour oublier « la terreur routinière d'avant les combats » (LR : 570). Frederick Manning, Charles Yale Harrison et Erich Maria Remarque mentionnent les rasades d'alcool offertes aux combattants avant les attaques dans le but de rehausser leur courage (NEDH : 292, GMDL : 100, 168 et AORN : 93). Le narrateur de *La Peur* y voit un puissant anesthésiant qui rend les combattants insensibles : « Nous buvons de l'eau-de-vie, fade au goût comme du sang, brûlante à l'estomac comme un acide. C'est un infect chloroforme pour anesthésier l'esprit, qui subit le supplice de l'appréhension, en attendant le supplice du corps, l'autopsie à vif, les bistouris ébréchés de la fonte » (LP : 301). En fait, plusieurs romans insistent pour dire à quel point la consommation d'alcool est encouragée dans le milieu militaire et fait partie du quotidien des combattants qui se trouvent au repos : « au régiment on prend l'habitude de boire » (AORN : 148), rappelle Paul Bäumer. Dans *Retour à Matterhorn*, le sergent d'artillerie Gunny Cassidy déclare : « On peut pas laisser les gosses sans bière. Si t'es en âge de tuer un homme, t'es en âge de boire » (RM : 446). Il est d'ailleurs courant que l'on relate des cas d'ivrognerie menant les hommes à perdre la tête et à sombrer dans un trou noir partiel (LR : 550, RM : 449, 482-489, NEDH : 165, et SFD : 157).

Dans plusieurs romans, les vétérans reviennent au bercail alcooliques. Si l'habitude de boire n'est pas problématique pour tous, les écrivains-vétérans montrent que les problèmes d'alcool cachent souvent des problèmes psychologiques importants. Plusieurs personnages atteints de trouble de stress post-traumatique sont enclins à caresser la bouteille. Nous pensons, par exemple, aux personnages principaux de *Né un quatre juillet*, de *Sympathy for the Devil*, de *Chien de la nuit*, d'*Un soleil sans espoir* et d'*Une guerre dans la tête*. Il en va de même pour Norman Bowker dans *À propos de courage*. Comme l'indique Doug Peacock, la consommation d'alcool permet aux vétérans d'endormir leur souffrance et de fuir la réalité : « Le soir, il m'arrivait de rouler dans le désert, un pistolet chargé sous le siège, une bouteille d'alcool à la main, et de parcourir les pistes durant des heures jusqu'à ce que l'alcool me précipite dans un sommeil troublé » (UGDT : 139). Certains personnages se cloîtent d'ailleurs dans la solitude pour tenter d'oublier leur malheur au fond d'une bouteille. Dans *Chiens de la nuit*, Anderson décrit comment Hanson passe la plupart de son temps à boire, seul, dans un bar de la région, fuyant la demeure familiale (CN : 148-149). Quelques années après son retour, le jeune vétéran semble toujours aussi seul et aussi dépendant à

l'alcool. Le narrateur le décrit vidant des bouteilles de cognac pour tenter de trouver la paix et vaincre son insomnie (CN : 387 et SSE : 79, 120, 160, 181).

Plus rarement, on mentionne les problèmes de consommation de drogue de certains combattants. Il s'agit la plupart du temps de romans sur la guerre du Vietnam, exception faite de quelques romans de la Grande Guerre qui relatent que l'ennemi tire son courage de l'éther qu'il consomme (GMDL : 178 et LP : 265). Si certains auteurs se contentent de laisser sous-entendre les problèmes de consommation de certains combattants – Karl Marlantes écrit par exemple : « Mellas savait que la plupart d'entre eux seraient trop saouls ou trop défoncés pour monter des guitounes et qu'ils dormiraient sous la pluie » (RM : 449) –, d'autres se font plus explicites. Un des personnages de *Sympathy for the Devil* explique, par exemple, les effets des gélules consommées par le héros du roman (SFD : 19 et 157) : « Le pop-corn des Forces Spéciales, messieurs. La dexamphétamine. Elle fait de vous un homme. Elle vous donne envie de sortir égorger Charlie au couteau, à mains nues, à coups de crocs. Elle vous donne envie de sortir pour aller faire *mumuse* avec Charlie » (SFD : 294). Seul Kent Anderson révèle les problèmes de consommation de drogue dont souffrent certains anciens combattants. Le personnage principal de ses romans consomme des stimulants – notamment de la cocaïne – à quelques occasions (SSE : 120).

Comme nous le mentionnions un peu plus haut, le retour à la vie civile vient aussi avec son lot de difficultés à réintégrer le quotidien. Plusieurs vétérans dont on raconte l'histoire ont du mal à se fixer et à se plier à un horaire normal. Ils semblent de loin préférer la solitude et l'errance à une vie collective ou familiale. Des hommes comme Norman Bowker et Hanson se coupent progressivement de leur famille, préférant s'enivrer en solitaire, errer dans la ville et se réfugier dans le silence. Alors que la famille de Hanson s'inquiète de son désœuvrement (CN : 149), celle de Bowker fait tout en son pouvoir pour lui venir en aide : « Il vivait chez ses parents qui l'entretenaient, qui lui prodiguaient de la tendresse et manifestement de l'amour » (PC : 169). Bowker finit toutefois par quitter l'école et n'arrive pas à conserver un emploi puisque rien n'a plus de sens pour lui (PC : 169).

La peur de ne pas trouver sa place sur le marché du travail anime les hommes avant même leur retour. Conscient de ne rien avoir appris d'utile, mis à part les choses de la guerre, l'un des personnages d'*À l'Ouest rien de nouveau* s'inquiète de son avenir : « Alors, comment, après toute cette affaire [...], pourrons-nous nous habituer à un métier » (AORN :

80). Notons que les inquiétudes qui animent le personnage contribuent à alimenter le topos de la génération perdue si cher à Remarque. Dans *Les Canadiens errants*, Richard Lanoue tente de trouver sa place à son retour. Ayant dû écourter ses études au séminaire pour aller combattre, son avenir est hypothéqué. Après six ans de loyaux services, il tente d'obtenir son crédit de réhabilitation pour entrer à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Lors de son entrevue avec un fonctionnaire du bureau de placement, sa candidature est écartée parce qu'il n'a pas le bagage nécessaire à son admission. Son bagage, rappelle le narrateur, se résume aux cours qu'il a suivis au séminaire avant de quitter ses études et aux cours spécialisés auxquels il a assisté durant son entraînement militaire : « le squad drill, les small arms, le battle drill, le map reading, un peu de commando [...], deux cours de culture physique, un cours de premiers secours aux blessés, un cours de pompiers de guerre » (LCE : 211). Qui plus est, il n'a jamais appris de métier, mis à part celui de fantassin (LCE : 211). La seule expérience qu'il possède est celle qu'il a acquise durant la guerre. Malgré sa bonne volonté et sa détermination, il réalise rapidement que cette expérience ne lui servira à rien dans la vie civile. Il a beau faire valoir son mérite et promettre qu'il est prêt à faire tous les sacrifices possibles, rien n'y fait. Le fonctionnaire lui conseille simplement de tenter de se trouver « une bonne job de waiter » (LCE : 212). Dès lors, Lanoue semble condamné à la vie marginale du *tramp*, du survenant, du Canadien errant. Le soir même, alors qu'il se retrouve en compagnie d'une prostituée et qu'elle lui demande ce qu'il compte faire dans la vie, il lui répond simplement : « J'sais pas. Voyager [...] Y paraît que le monde est grand [...] À commencer par le Canada ». Et lorsque la jeune femme lui demande s'il a peur de « s'écarter », il rétorque simplement : « De quoi veux-tu que je m'écarte ? », rappelant ainsi à quel point il se trouve seul et désœuvré. Quelques instants plus tard, c'est dans les bras de la pauvre femme qu'il parvient momentanément à se perdre et à oublier : « À une heure, Richard donna un autre billet de \$5.00 à la Minoune. Il avait oublié la guerre. À deux heures, il lui donna un nouveau billet. Il avait oublié la guerre et l'après-guerre. À trois heures, il lui donna le dernier billet qui restait dans son portefeuille. Il avait oublié la guerre, l'après-guerre, la Vie, et lui-même » (LCE : 216-217).

Les problèmes de réinsertion ont parfois de funestes conséquences. Doug Peacock affirme que son comportement provoqua l'éclatement de sa famille : « J'ai vécu avidement du danger, de la crise, j'ai eu tendance à précipiter le désastre lorsque ma vie de famille allait

bien » (UGDT : 25). Il écrit aussi que « [s]a fureur continuelle à l'endroit du gouvernement et des autorités commençait à saper l'ensemble de [s]es rapports humains et à fragiliser [s]on mariage » (UGDT : 86). Toutefois, son état d'esprit ne lui permettait pas de réaliser que sa vie familiale et sociale se dégradait. Il écrit :

La faillite soudaine et complète de mon mariage fut une surprise et un choc, pour mes enfants comme pour moi. Dans ma solitude aveuglée, je croyais que les choses s'amélioreraient. Mais ma femme refusa d'envisager la moindre explication ou réconciliation, si ce n'est pour informer notre avocat, avec une assurance inflexible, que mon invalidité de vétéran " devrait être de 100%" (UGDT : 133).

Il soutient que cet événement le marqua beaucoup plus qu'il ne se l'avoua alors, rappelant comment le naufrage de sa vie de couple et l'éloignement de ses enfants le ravagèrent et le laissèrent en réalité « désorienté et sans but dans la vie » (UGDT : 134).

Peacock reconnaît toutefois que ses problèmes psychologiques ne facilitèrent en rien ses rapports à autrui. Les blessures psychiques subies lors de l'événement semblent, dans bien des cas, compliquer la réinsertion des vétérans, qui préfèrent tenter de dissimuler leur douleur plutôt que de confronter leurs proches aux horreurs qu'ils ont vécues. Peacock affirme d'ailleurs que le fait de ne pas pouvoir partager la violence qui l'animait contribua à assombrir sa vie et, par conséquent, à fragiliser son mariage. Il en vient à écrire :

Lisa et moi ne vivions plus dans le même monde. Dans mon univers, les gens se faisaient tuer et il vous appartenait parfois d'endosser le rôle du tueur. Je voulais garder cela pour moi. Le même coup foireux, qui m'avait isolé de mes camarades après l'offensive du Têt, m'éloignait à présent de ceux que j'aimais le plus au monde et qui m'étaient nécessaires. Pourquoi fallait-il que mon existence soit un champ de bataille ? Pourquoi ma vie sauvage et ma vie domestique ne pouvaient-elles s'unir et être en paix ? (UGDT : 133)

Dans *Compagnie K*, nous l'avons vu, le soldat Everett Qualls est rongé par la culpabilité d'avoir participé au massacre de prisonniers allemands. Il est d'ailleurs persuadé de subir une punition divine lorsque son bétail est décimé par la maladie, que ses récoltes sont contaminées et que son enfant décède. Une fois de plus, les blessures psychiques compliquent la réinsertion du vétéran. Tout comme Peacock, Qualls ne parvient pas à communiquer avec ses proches et préfère s'isoler dans son mutisme. Bien qu'il soit tenté de communiquer son

malaise avec sa femme, il n'y parvient pas : « J'ai voulu lui dire à ce moment-là, mais je n'ai pas osé. Une chose comme celle-là, je ne pouvais pas lui dire. Alors j'ai continué ma vie en espérant qu'il avait oublié et que mon châtement était levé » (CK : 215). À bout de nerfs, Qualls ne voit plus d'échappatoire possible et s'enlève finalement la vie.

Plusieurs romans établissent que les blessures psychiques annihilent la chance de réintégration des hommes qui en souffrent et constituent, en elles-mêmes, un problème de société. Il n'est donc pas surprenant que l'on y retrouve des personnages qui, pour faire taire leur souffrance, commettent l'irréparable (CK, PC et CN). Nous verrons d'ailleurs, dans le prochain chapitre, que les écrivains-vétérans déploient la figure du blessé psychique et représentent ses blessures de manière à étoffer et à consolider leur discours. Mais d'abord, attardons-nous un moment à la difficulté qu'éprouvent la plupart des vétérans à communiquer leur expérience, difficulté qui paraît être à la source de leurs problèmes de réintégration et qui nourrit, par conséquent, leur frustration et leur agressivité.

7.3 L'incommunicabilité de l'expérience : la parole dans tous ses états

En mettant en scène l'incommunicabilité de l'expérience, les écrivains-vétérans parviennent à représenter les difficultés auxquelles les combattants ont du faire face au cours de leur expérience tout en donnant à voir les problèmes avec lesquels les vétérans doivent composer pour arriver à témoigner de l'insoutenable et de l'indicible. Ils établissent ainsi que les combattants ont été plongés au cœur d'une expérience d'une intensité telle qu'elle dépasse bien souvent les limites de l'entendement.

Nombreux sont les écrivains-vétérans qui mettent en scène des hommes qui, de retour du combat, prennent conscience de l'impossibilité de partager leur expérience⁸⁸⁵. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, Paul Bäumer, lorsqu'il se trouve en permission, est troublé par le silence qui se dresse entre sa mère et lui : « Je suis assis près de toi, qui es couché là, nous avons tant de choses à nous dire, mais nous ne le pourrons jamais » (AORN : 165). Dans *Sympathy for the Devil*, Hanson fait le même constat. Lorsque l'une de ses anciennes camarades d'université lui demande comment s'est passé son séjour au Vietnam, celui-ci répond décontenancé :

⁸⁸⁵ Walter Benjamin, « Le conteur : Réflexion sur l'œuvre de Nicholas Leskov », *loc. cit.*, p. 115-116.

« J'en sais trop rien [...] Je sais pas exactement comment ça s'est passé, faut croire. Comment te l'*expliquer*, je veux dire » (SFD : 394). Dans *À propos de courage*, le narrateur raconte comment Norman Bowker cherche désespérément quelqu'un à qui confier ses remords et raconter son histoire, sans toutefois y arriver.

En fait, cet autre monde dans lequel les combattants ont été contraints d'évoluer, un monde d'une brutalité sans égal où règnent la mort et le chaos, semble les avoir condamnés à un exil intérieur. Mais comment expliquer ce phénomène ? Pourquoi les vétérans sont-ils persuadés que le silence s'impose à eux comme une fatalité ?

Comme le rappelle André Thiéblemont, la parole des combattants de retour dans leur foyer peut être court-circuitée pour différentes raisons. Elle peut être, selon lui, soit étouffée, soit refoulée, et parfois même censurée⁸⁸⁶. Dans le cas présent, il nous paraît plus juste d'employer le terme « réprimée », plutôt que « refoulée », car les protagonistes des romans se taisent en toute conscience.

7.3.1 Parole étouffée

Il est vrai que, tout au long du XX^e siècle, l'expérience guerrière fut marquée par l'horreur et par une violence jusque-là inégalée. Les hommes qui prirent part aux conflits industrialisés furent confrontés à des événements d'une intensité inouïe qui les éprouvèrent tout autant physiquement que psychiquement. Les champs de bataille étant devenus des usines à produire des cadavres et les combattants de simples ouvriers de la mort, les hommes qui prirent part aux guerres modernes furent quotidiennement témoins de l'impact létal des combats, mais aussi de la bassesse humaine. Impuissants, ils assistèrent à l'effondrement des normes morales et des valeurs sur lesquelles reposaient leur civilisation et leur identité. Il n'est donc pas surprenant que les hommes qui ont survécu à l'autre-monde aient l'impression que leur parole ne peut être comprise par ceux qui n'y ont jamais mis les pieds.

Nous l'avons déjà mentionné, l'ensemble des écrivains-vétérans cherche à établir que les combattants/vétérans et les non-combattants adhèrent à deux visions distinctes de l'expérience guerrière. Dans *Voyage au bout de la nuit*, le vétéran Bardamu, frappé par la

⁸⁸⁶ André Thiéblemont, « Retour de guerre et parole en berne », in François Lecointre (dir.), *Le soldat XXe-XXIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2018, p. 358-369.

lucidité que lui confère l'expérience, en arrive à ce constat : « On mentait avec rage au-delà de l'imaginaire, bien au-delà du ridicule et de l'absurde, dans les journaux, sur les affiches, à pied, à cheval, en voiture » (VBN : 62).

Plutôt que de raconter honnêtement leur expérience et de s'opposer à l'idée que les civils s'en sont faite, les combattants/vétérans représentés dans les romans préfèrent souvent garder le silence ou mentir de manière à ne pas s'attirer les foudres des populations civiles, ou simplement parce qu'il leur serait trop difficile de faire comprendre la vérité à des non-initiés. Ainsi, Paul Bäumer affirme-t-il se contenter de «[ra]conter quelques histoires amusantes » (AORN :148) aux amis de son père lorsqu'il se trouve en permission. Et lorsqu'un autre groupe d'individus le questionne sur la guerre, il se fait fuyant et répond à l'aide d'euphémismes et de litotes de manière à ne pas contredire son auditoire, sans toutefois adhérer à ses préjugés : « Je déclare que chacun voudrait bien rentrer chez soi » (AORN : 149) ; « En outre, je dis que la guerre est bien différente de ce que l'on croit » (AORN : 150). Dans *Nous étions des hommes*, le soldat Gazier, de retour de permission, raconte à ses pairs comment il lui était impossible de communiquer avec les civils :

On aurait dit des marmots qui jactent dans une cour de récré ; j'veus jure vous seriez sur l'cul en entendant les questions qu'ils posent. Et on peut pas répondre la vérité parce qu'ils voudraient jamais nous croire. Alors, on a juste fermé notre bec et on leur a dit que la guerre, ça suivait son cours, qu'on la gagnerait, mais qu' c' s'rait pas tout de suite (NEDH : 214-215).

Jean Dartemont ment, quant à lui, pour tourner en dérision les propos d'un civil. Lorsqu'un ami de son père lui demande si les combattants passent de bons moments au front, il répond ironiquement : « On s'amuse bien : *tous les soirs nous enterrons nos copains* » (LP : 191).

Dans bien des cas, les mensonges permettent aux hommes de sauver la face, de conserver leur réputation, de montrer qu'ils ont agi avec courage même dans les situations les plus difficiles. Cette pratique semble être courante avant même la démobilisation. Jean Dartemont affirme d'ailleurs qu'il ment sans répit dans les lettres qu'il écrit à sa sœur depuis les tranchées : « Il n'y a rien de vrai là-dedans, de profondément vrai. C'est le côté extérieur, pittoresque de la guerre que je décris, une guerre d'amateurs à laquelle je ne serais pas mêlé » (LP : 335). Et lorsqu'il se questionne sur « ce ton dilettante, cette fausse assurance qui est à l'opposé de nos vraies pensées » (LP : 335) que l'on retrouve dans la correspondance des

poilus, Dartemont soutient que les mensonges font bonne impression parmi la population civile :

Nous rédigeons pour l'arrière une correspondance pleine de mensonges convenus, de mensonges qui « font bien ». Nous leur racontons *leur* guerre, celle qui leur donnera satisfaction, et nous garderons la nôtre secrète [...] À toutes les concessions que nous avons déjà consenties à la guerre, nous ajoutons celle de notre sincérité. Notre sacrifice ne pouvant être estimé à son prix, nous alimentons la légende, en ricanant (LP : 336).

Combattants et vétérans semblent dans la plupart des cas abdiquer devant la conception de la guerre partagée par une grande partie de la population, conception alimentée par la tradition épique et la culture de guerre. Plutôt que de dire la vérité et de passer pour des menteurs ou, pire encore, pour des lâches – nous avons vu, par exemple, que l'expérience redéfinit radicalement la notion de courage –, ils préfèrent se plier aux attentes des civils et participent ainsi à conforter une vision mensongère de l'expérience guerrière :

Les pauvres hommes qui étaient blêmes sous les obus, et le redeviendront au premier engagement, forgent la légende, préparent Homère, sans savoir que leur vanité, qui n'a d'autre aliment que la guerre, va rejoindre les traditions d'héroïsme et de beaux combats chevaleresques, dont ils se moquent si souvent [...] À l'arrière, ils reparlent du courage, ils sont dupes de ce hochet, ils aiment étonner les civils par le récit des horreurs dont ils furent témoins en exagérant leur sang-froid (LP : 324).

Les hommes croient ainsi parvenir à présenter leur expérience de manière positive puisque les comportements et les valeurs propres au modèle de la virilité guerrière et à l'éthos militaire semblent être valorisés dans la société. Comment, en effet, pourraient-ils faire comprendre que l'expérience de la guerre moderne ne s'avère plus être que soumission, humiliation et souffrance, sans pour autant provoquer l'effondrement du modèle héroïque et entacher leur réputation ? Il est intéressant de constater que les écrivains-vétérans formulent ce problème dans leur récit, problème qu'ils tentent justement de résoudre par un discours qui repose sur la posture rhétorique de la honte. La honte motive en réalité leur façon de raconter leur expérience de la guerre. Ce qui est d'autant plus marquant, c'est que ces écrivains mettent en scène des personnages qui étouffent leur parole ; ils le font pour libérer leur propre

parole. Ils exposent le piège dans lequel les vétérans tombent afin d'éviter d'y tomber à leur tour.

Si les personnages mentent parfois pour conserver leur réputation ou pour demeurer dans les bonnes grâces de la population, ils semblent aussi déformer la réalité en vue de préserver leurs proches des horreurs de la guerre. Il est d'ailleurs fréquent de retrouver une forme de banalisation ou d'euphémisation du danger et des aléas de l'expérience guerrière lorsque les hommes s'adressent à des membres de leur famille ; ce qui est d'autant plus vrai à l'égard des femmes. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, par exemple, Paul Bäumer tente de minimiser les horreurs auxquelles il a été confronté lorsque sa mère lui demande si son expérience fut pénible : « Non, mère, pas tant que ça. Nous sommes là-bas beaucoup de camarades et ce n'est pas si dur que ça » (AORN : 145). Et lorsqu'elle le questionne sur l'utilisation des gaz, il tente une fois de plus de lui cacher la vérité. Bien qu'il soit troublé par le souvenir des victimes d'une attaque au gaz, il répond simplement : « Ah ! ma mère, on en dit des choses [...] Tu le vois, je suis bien portant et j'ai grossi... » (AORN : 145). Bäumer tente aussi de banaliser les horreurs de la guerre lorsqu'il rencontre la mère d'un camarade tombé au combat. Il lui cache la vérité sur son agonie et affirme qu'il est mort sur le coup (AORN : 162-163).

Dans *Jeanne Robelin*, Maurice Genevoix combine adroitement les deux cas de figure qui nous intéressent tout particulièrement – soit, le mensonge permettant de demeurer dans les bonnes grâces de la population, et la déformation de la réalité en vue de préserver la famille des horreurs de la guerre. Son mari se trouvant au front, Jeanne Robelin cherche le réconfort dans les bras d'un jeune réformé du nom de Velaine. Ce que la jeune femme recherche à travers cette relation n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, d'ordre affectif. Puisque son mari la laisse sans nouvelles et refuse de partager son expérience, elle tente simplement, par tous les moyens, de se rapprocher de sa réalité. Ainsi, lorsqu'elle rencontre Velaine, elle n'a de cesse de le questionner sur la vie en première ligne. On s'aperçoit très rapidement que l'idée qu'elle se fait de la guerre émane entièrement des journaux et contredit l'expérience de Velaine. Néanmoins, le vétéran l'initie peu à peu aux réalités de la guerre :

Les souffrances de la guerre?... Elles étaient faites de petites misères animales. C'étaient les pieds qui enflaient dans les souliers durcis ; la sueur qui ruisselait, mêlée à la poussière des routes et qui brûlait la peau, en séchant comme des

ulcères ; c'étaient les cartouchières meurtrissant les épaules, la crosse ballottante du fusil que les doigts engourdis ne peuvent plus maintenir ; c'était l'espoir déçu d'une grange où dormir quelques heures, dans l'épaisseur sèche du foin ; le manque de papier cigarettes ; une averse d'orage qui transperçait la toile des musettes, délayant au fond les dernières bribes de chocolat qu'on y gardait comme un trésor... (JR : 744)

Puis, Velaine lui décrit la morne réalité des champs de bataille et le désespoir des hommes. Malgré tout, Jeanne ne peut se défaire de sa conception erronée de la guerre : ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est qu'on la conforte dans ses idées, qu'on lui dise que la guerre se constitue d'actes héroïques. Velaine, qui ne veut pas décevoir ses attentes, cherche à combler ses désirs en s'attribuant des actions héroïques inventées de toutes pièces.

À la veille d'une attaque d'envergure, le mari, Monsieur Robelin, écrit une lettre dans laquelle il tente d'expliquer à sa femme pourquoi il a gardé le silence et s'est fait si distant :

Tu me paraissais si fragile, si menacée que je n'avais plus qu'une pensée : écarter de toi la réalité terrible vers laquelle j'avais d'heure en heure [...] J'ai rejoint le front, et je t'écrivais : « Le secteur est tranquille ; les Allemands sont loin ; il ne tombe presque pas d'obus. » Et s'il arrivait que nous nous battions et que la mort se rapprochât, je pensais à toi de toutes mes forces, et je ne te disais rien. C'est ainsi que je t'ai fait confiance. Je ne me suis pas rendu compte que je t'humiliais sans le vouloir. La tendresse même qui m'inspirait ne peut pas me servir d'excuse. Mais comment ai-je pu croire que j'arriverais à te cacher la guerre? (JR : 826)

Il est clair que les relations avec les femmes contribuent ici à alimenter l'incommunicabilité de l'expérience, d'une part parce que les combattants acceptent de travestir leurs expériences pour ne pas leur déplaire – soumettant ainsi la vérité aux légendes véhiculées par la tradition épique et la culture de guerre– et d'autre part parce qu'ils cherchent à les protéger des horreurs qu'ils ont vécues. Il n'est pas surprenant que les écrivains-vétérans choisissent de représenter les difficultés de communication auxquelles les hommes sont confrontés, en mettant à l'avant leurs relations avec les femmes. La majorité d'entre elles sont maintenues en marge du théâtre des opérations et contribuent bien souvent, sans le vouloir, à perpétuer une conception erronée de la guerre.

À la lumière de ces observations, certaines questions s'imposent. Puisque les non-combattants ne peuvent comprendre les réalités de l'expérience guerrière, comment les

écrivains-vétérans parviennent-ils à s'adresser à leurs lecteurs ? Comment espèrent-ils rendre, dans une certaine mesure, l'expérience communicable ? Il nous semble que ces scènes où les auteurs représentent l'incapacité des vétérans à témoigner adéquatement de leur expérience sont justement des mises-en-abyme du rapport écrivain – lecteur. De telles scènes permettent aux auteurs de laisser entendre qu'ils n'ont d'autre choix que d'user de différents stratagèmes pour rendre leur expérience acceptable aux yeux du public. Ils établissent ainsi que leur témoignage ne parviendra jamais tout à fait à reproduire l'intensité et le caractère extraordinaire de l'expérience guerrière et signifient, par le fait même, que leur parole demeure toujours en deçà de la vérité. Toutefois, à la banalisation, à l'euphémisation et aux mensonges utilisés par les narrateurs et les personnages de leurs romans, les auteurs préfèrent la fictionnalisation. Celle-ci leur permet d'atteindre un certain degré de vérité en contribuant à libérer leur parole. Aussi s'agit-il pour eux de dire autrement plutôt que d'étouffer leur parole. Face à ces nombreux narrateurs et personnages qui avouent mentir à leurs proches, il est légitime de se demander si les narrateurs sont dignes de confiance. Pourtant, l'aveu même de leurs fautes et les regrets qu'ils ressentent de n'avoir pu communiquer leur expérience avec leurs proches peuvent être perçus comme des gages de bonne volonté.

7.3.2 Parole réprimée

Si les écrivains-vétérans n'hésitent pas à relever les multiples raisons pour lesquelles la parole des combattants/vétérans est étouffée, il leur arrive aussi de souligner que cette parole est entièrement réprimée. Nous l'avons vue, l'expérience extrême à laquelle les vétérans ont été confrontés les a en quelque sorte sidérés, laissés sans voix. Certains d'entre eux n'ont d'autre choix que de réprimer leurs souvenirs afin de conserver un certain équilibre psychique. « Traumatisé, il[s] serai[ent] alors dans une sorte d'impossibilité pathologique de rétablir le contact avec la société, avec le normal⁸⁸⁷ », rappelle André Thiéblemont. C'est donc la peur d'être littéralement dévorés, voire broyés par le souvenir de l'enfer, qui motiverait ici les vétérans à réprimer leurs souvenirs et, par conséquent, à garder le silence. Ainsi Paul Bäumer ne parvient pas à répondre aux questions de son père : « Je m'aperçois

⁸⁸⁷ André Thiéblemont, « Retour de guerre et parole en berne », *loc. cit.*, p. 364-365.

qu'il ne sait pas que des choses semblables ne peuvent pas se raconter et, pourtant, je voudrais bien aussi lui faire ce plaisir ; mais il y a du danger pour moi à traduire ça par des paroles : j'ai peur qu'alors cela ne s'enfle gigantesquement et qu'il ne soit plus possible d'en être maître » (AORN : 148). Même lorsque la communication est possible, les hommes semblent condamnés au souvenir de l'enfer. Ainsi, Tim O'Brien raconte comment il revoit la mort de ses frères d'armes chaque fois qu'il s'assied devant sa machine à écrire : « Les trucs moches ne cessent jamais de se reproduire : ils continuent à vivre dans leur dimension propre, à se répéter inexorablement » (PC : 45).

Il semble toutefois que le caractère extraordinaire de l'expérience guerrière dépasse habituellement les limites de l'entendement et que les hommes ne parviennent pas à traduire leurs émotions avec des mots. Dans *Retour à Matterhorn*, lorsque les hommes de la compagnie Bravo, à bout de munitions, sont assiégés par l'ennemi, contraints au désespoir et conscients qu'il leur faudra en arriver au combat au corps-à-corps, Marlantes écrit : « Ils ne pouvaient exprimer ce qu'ils ressentaient. Cela avait à voir avec l'éternité, l'amitié, les occasions perdues... avec la fin » (RM : 700). En fait, nombre d'écrivains-vétérans relatent l'incapacité du langage à traduire certains aspects de l'expérience dans toute leur intensité. Dans *The Big War* le soldat Newcombe prend conscience de cette réalité lorsqu'il écrit à la veuve de l'un de ses frères d'armes pour lui annoncer sa mort : « Words were nothing. Words, his vocation and his passion, melted away in the face of that torn and bloody form : a puny calligraphy, She would laugh weeping at their monstrous inadequacy » (BW : 482). Guy Sajer en vient lui aussi au même constat lorsqu'il tente de décrire l'horreur vécue par les soldats de la Wehrmacht dans l'enfer dantesque du siège de Memel. Il écrit : « Jamais cruauté ne fut si pleinement atteinte, jamais le terme "horreur" ne parviendra vraiment à signifier ici ce qu'il veut dire » (SO : 487). Il réitère d'ailleurs un peu plus tard l'insuffisance du langage :

Ce qui pourrait être dit sur notre misère dépendrait aussi du pauvre système d'interprétation que les hommes ont cru mettre au point. Le spectacle de Memel n'est même pas assisté du jugement dernier. Il s'estompe et s'efface sans spectateur, aussi gratuit que grandiose spectacle de l'infini. Et nous, nous subissons l'étreinte dans le silence qui nous a intégrés (SO : 499).

André Thiéblemont soutient que « ce ne serait pas le combattant qui serait incapable de rétablir un contact avec la société », mais « plutôt la société qui, dans son "désir d'ignorance"

de la guerre, serait incapable d'entendre et d'écouter ce que celui qui en revient a à en dire⁸⁸⁸ ». Nous avons déjà établi que, dans les romans étudiés, les civils refusent souvent de prendre en considération les témoignages qui n'adhèrent pas à leur conception de la guerre⁸⁸⁹, ce qui pousse souvent les vétérans et les combattants à mentir et à alimenter les légendes véhiculées par la tradition épique et la culture de guerre. Tel est le cas, nous venons de l'observer, dans *À l'Ouest rien de nouveau* et dans *Jeanne Robelin*. Plusieurs civils s'abstiennent simplement de questionner les combattants et les vétérans pour conserver leurs illusions. Ils préfèrent jouer à l'autruche et continuer de vivre leur quotidien comme si de rien n'était. Dans *La Peur*, Jean Dartemont mentionne l'égoïsme dont font preuve les siens. De passage chez ses parents pendant une permission, il en vient à penser : « Ils ont les mêmes petits soucis qu'en 1914, et il me semble, à les entendre, que je les ai quittés hier. Ils n'ont pas l'air de se douter de ce qui se passe à quelques centaines de kilomètres [...] Ils ne sont même pas curieux de la guerre » (LP : 188). Dartemont soutient d'ailleurs que le désintérêt des civils s'explique par le fait que « la guerre se démode » et « commence à entrer dans les mœurs » (LP : 190). Dans *À propos de courage*, le narrateur explique que Norman Bowker préfère garder le silence plutôt que de raconter son histoire et de risquer de froisser les gens qui l'entourent. Bowker se demande, par exemple, comment il lui serait possible de raconter la mort de son camarade à une jeune fille sans la vexer puisqu'il lui faudrait pour cela utiliser un langage ordurier (PC : 159). Il est d'ailleurs convaincu que personne ne serait intéressé par son histoire : « Les gens voulaient des bonnes intentions et de bonnes actions » (PC : 163), affirme le narrateur. Cependant, l'histoire que porte en lui Bowker en est une d'humiliation et d'échec. Comment dès lors pourrait-il parvenir à la partager sans être jugé ? Malgré les diverses tentatives qu'il s' imagine faire pour parvenir à communiquer son expérience, le jeune homme préfère garder le silence.

Prendre la parole revient, pour le vétéran, à témoigner du trauma qui l'habite. Comme le rappellent Dori Laub et Daniel Podell :

Cette lutte pour représenter le trauma aux autres ou à soi-même est une lutte

⁸⁸⁸ *Ibid*, p. 365.

⁸⁸⁹ Les témoignages des survivants juifs des camps de la mort furent accueillis de la même manière à la fin de la guerre.

entre savoir et non-savoir, entre affronter les souvenirs et ne pas faire face aux souvenirs enterrés dans l'esprit des individus ou de la société. La lutte fluctue nécessairement dans son intensité, alternant selon que l'une ou l'autre des forces en opposition prend le dessus⁸⁹⁰.

Si certains écrivains-vétérans tentent d'établir que la parole des vétérans peut être réprimée en raison de l'accueil que lui réserve la population civile, l'incommunicabilité de l'expérience ne saurait être, pour eux, imputable qu'à un seul parti. En fait, dans le « discours vétéran », les vétérans et les combattants semblent tout autant responsables de l'échec communicationnel que leur collectivité. Ils endossent donc leur part de responsabilité sans pour autant l'assumer entièrement, soulignant par le fait même qu'il reste un long chemin à parcourir avant que les conditions idéales à la réception de leur témoignage ne soient réunies.

7.3.3 Parole censurée

Plus rarement, les écrivains établissent que la parole des vétérans est volontairement censurée par leur communauté parce qu'elle est « interdite par l'idéologie ou la pensée dominante⁸⁹¹ ». Cela arrive plus particulièrement après une défaite ou lorsqu'un conflit est remis en question par une partie de la population. Les combattants et les vétérans se retrouvent alors isolés et marginalisés. Dans *Le soldat oublié*, Guy Sajer – qui a combattu au côté des Allemands – rappelle comment le silence lui fut imposé par ses proches après son retour en France⁸⁹² : « Mes parents m'imposeront un silence absolu et jamais conversation sur ce qui me soulagerait de raconter ne sera envisagée. J'écouterai avec beaucoup d'attention l'histoire des héros d'en face, des héros tout court auxquels je n'ai pas eue la chance d'appartenir » (SO : 545). Il évoque aussi comment il fut jugé par sa collectivité : « Des gens haineux me poursuivront de leur malédiction, ne voyant dans mon passé qu'une manifestation de cupidité et une faute condamnable » (SO : 545).

⁸⁹⁰ Dori Laub et Daniel Podell, « Art et trauma », *loc. cit.*, p. 47.

⁸⁹¹ André Thiéblemont, « Retour de guerre et parole en berne », *loc. cit.*, p. 367.

⁸⁹² Il convient ici de rappeler que Guy Sajer, Alsacien, né d'un père français et d'une mère allemande, fut incorporé de force à la Wehrmacht alors qu'il n'avait que seize ans.

Dans sa préface de 2005, Ron Kovic rappelle, lui aussi, comment une partie de la population se montra hostile à son égard et tenta de lui imposer le silence. Sa posture et son engagement pacifiste lui valurent, à plusieurs reprises, d'être roué de coups par la police et d'être incarcéré. Il raconte aussi avoir été victime d'intimidation, « traité de communiste et de traître », simplement parce qu'il tentait de dire la vérité sur la guerre (N4J : 17).

7.3.4 Parole libératrice et réparatrice

Si la parole des combattants est tantôt étouffée, tantôt refoulée et parfois même censurée, il n'en demeure pas moins que les écrivains-vétérans ne manquent pas de souligner les bienfaits qu'elle procure aux hommes qui parviennent à la prendre. Le silence, rappelle Dori Laub, s'avère extrêmement nocif pour les individus qui ont vécu un traumatisme :

Le « non-dire » l'histoire sert à la perpétuation de sa tyrannie. Les événements deviennent de plus en plus déformés dans leur rétention silencieuse et, par leur omniprésence, envahissent et contaminent la vie quotidienne des survivants⁸⁹³.

Selon lui, livrer témoignage, permettrait aux survivants d'affronter de nouveau l'événement, mais, cette fois, en compagnie d'un destinataire prêt à recueillir leur parole. La présence de ce compagnon – en remplissant temporairement la fonction d'un « tu » interne avec lequel le « je » peut entamer un dialogue – faciliterait la rencontre du témoin avec lui-même et lui permettrait de découvrir sa vérité personnelle⁸⁹⁴.

Cependant, la formulation de l'événement traumatique, qui pourrait permettre aux individus de se réapproprier l'histoire de leur vie et d'établir leur identité narrative, ne semble pouvoir se produire qu'au prix d'efforts considérables. Certains écrivains révèlent d'ailleurs les difficultés et les souffrances qui accompagnent le processus du témoignage. Guy Sajer écrit :

Pour mettre au jour ce que j'ai raconté, il m'a fallu ouvrir une porte condamnée sur un passé dont l'horreur me fait trembler encore. Il m'a fallu fouiller dans

⁸⁹³ Dori Laub, « Un événement sans témoin. Vérité, témoignage et survie », *loc. cit.*, p. 85.

⁸⁹⁴ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 115-116.

l'obscurité de cette tombe pour le transposer dans ces lignes. J'ai dû souffrir à nouveau, car même le souvenir est douloureux (SO : 511).

Sajer mentionne aussi la difficulté de parvenir à témoigner d'une expérience qui se compose de « choses qui sortent de nos échelles coutumières » et qui s'avère, par conséquent inintelligible. Il avoue d'ailleurs devoir constamment se référer aux témoignages d'autres vétérans pour valider son propre témoignage et arriver à croire que son expérience fut bien réelle : « aujourd'hui encore il me faut les témoignages d'autres hommes pour me persuader que tout cela ne relève pas d'une grande maladie que l'on appelle folie » (SO : 510).

Malgré les difficultés que les hommes éprouvent à communiquer leur expérience, le témoignage (sous forme orale ou écrite) leur permet bien souvent de se libérer de ce lieu de vacuité dans lequel ils sont piégés depuis l'événement traumatique. Rappelons que les combattants n'ont pu vivre l'événement de manière intelligible. Ils ont été confrontés à l'absence d'une expérience mentale. L'absence d'objet et de pensées communicables a, par conséquent, condamné les individus au silence et à la solitude du trauma. En d'autres mots, ils ont été confrontés à « [l']échec du processus de symbolisation⁸⁹⁵ », après que le choc ressenti ait provoqué un « arrêt abrupt des représentations mentales⁸⁹⁶ ». Certains spécialistes ont d'ailleurs comparé le trauma aux ravages causés par une explosion : « de même qu'une explosion désintègre tout ce qui se trouve dans son épiscentre, rien ne peut en être perçu, ni vécu, ni pensé, car il ne reste rien pour le faire⁸⁹⁷ », écrit Laub. Au cœur du trauma, tout semble n'être qu'affects, sensations traumatiques et souvenirs fragmentés. Le témoignage permet justement à l'individu qui témoigne de combler le vide du trauma, de réinvestir le signifiant d'un signifié, de rétablir un lien entre présent et futur, bref de réinscrire son histoire dans l'ordre symbolique des choses. Pour reprendre ici les mots de Laub, « le chaudron intérieur des sensations et des affects [est] réorganisé par les séquences narratives du récit⁸⁹⁸ » livré par le témoin.

⁸⁹⁵ *Ibid.*, p. 114.

⁸⁹⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 112.

⁸⁹⁸ *Ibid.*, p. 116.

Ainsi en est-il pour Paul Grimmer dans *Flesh Wounds*. C'est au moment où le vétéran confie ses peurs et ses souffrances à la jeune Brenda, et qu'il lui raconte son expérience sans exagérer ou dissimuler les faits ni s'apitoyer sur lui-même, qu'il parvient finalement à retrouver une certaine paix intérieure : « His balance was restored [...] The crisis was over » (FW : 256), affirme le narrateur. En partageant son témoignage avec Brenda, Grimmer parvient non seulement à repenser pour la première fois à son expérience sans ressentir de panique ou de détresse, mais aussi à constater que la guerre n'a pas altéré sa capacité à communiquer et à agir normalement avec les autres. Qui plus est, sa parole permet d'éclairer la jeune femme sur l'état d'âme de son amoureux qui revient lui aussi de la guerre. « She was realizing what George had been through. He'd obviously told her nothing ; now she knew the source of some of the man's anxieties, her man's impetuous needs for love and peace, the ex-soldier's anguish at deprivation, which his battle trauma had aroused » (FW : 255), rappelle le narrateur, établissant, par le fait même, que la parole permet au jeune vétéran de redonner sens à son expérience en venant en aide à un ancien frère d'armes. Dès lors, la prise de parole s'avère à la fois libératrice et réparatrice. En plus de permettre au jeune vétéran de se réapproprier les événements en les restructurant de façon intelligible, le témoignage lui permet d'être utile dans son présent, ce qui lui laisse entrevoir la possibilité d'un avenir meilleur.

En fait, la parole, au même titre que l'écriture, peut aussi permettre aux vétérans qui se la réapproprient d'assumer leurs responsabilités. Tim O'Brien, par exemple, consacre deux chapitres de son roman à mettre en scène le moment où son narrateur et personnage principal enlève la vie à un jeune Vietnamien – « L'homme que j'ai tué » (PC : 137-143) et « L'embuscade » (PC : 144-147) – de manière à établir sa responsabilité. Toutefois, le narrateur affirme un peu plus loin ne pas avoir tué le jeune homme, mais avoir assisté à son agonie. Il rappelle avoir alors « ressenti le fardeau de la responsabilité et du chagrin » (PC : 193). Après quoi, il explique que la prise de parole (prenant ici la forme du récit écrit), bien plus que de témoigner de la simple factualité des événements, permet souvent de traduire ce que les hommes ont ressenti au moment de l'événement. Le cas du narrateur représente ici la réalité de la plupart des écrivains-vétérans : par le biais de la fictionnalisation, la prise de parole permet de témoigner à la fois de l'événement traumatisant et du traumatisme qui habite les vétérans. « Ce que peuvent les récits, je suppose, c'est rendre les choses présentes »

(PC : 193), affirme le narrateur. Il établit ses intentions, tout en rappelant ce que permet la fiction : « Je veux que vous ressentiez ce que j'ai ressenti. Je veux que vous sachiez pourquoi la vérité des récits est parfois plus vraie que la vérité des événements » (PC : 193). Il révèle ici son désir de partager son expérience intérieure par le biais de la fictionnalisation. Il rappelle de surcroît comment la mise en récit permet aux individus de créer leur identité narrative : « Les histoires permettent de relier le passé et l'avenir. Les histoires sont faites pour les heures tardives de la nuit lorsque vous ne pouvez plus vous rappeler comment vous êtes allé de l'endroit où vous étiez à l'endroit où vous êtes maintenant » (PC : 50-51). En d'autres mots, elles permettent de rétablir une continuité, voir une passerelle, là où le trauma a provoqué une fracture en laissant derrière lui un vide incommensurable. Dori Laub rappelle justement que « le témoignage a un effet thérapeutique, car il permet au survivant à la fois de recouvrer la mémoire du passé et de vivre plus pleinement dans le présent⁸⁹⁹ ». Au passage, le narrateur de *À propos de courage* souligne que le récit s'inscrit comme un gage de commémoration et devient, en lui-même, une trace indélébile de l'événement et de ceux qui y ont pris part : « Une histoire existe pour l'éternité, même quand la mémoire est effacée, même quand il n'y a plus rien d'autre à se rappeler que l'histoire elle-même » (PC : 50). Comme il le mentionne dans les dernières pages du roman, le récit est une manière d'assurer non seulement la survie psychique du survivant (ici, le vétéran), mais aussi le souvenir des disparus (PC : 261-262).

Nous avons déjà observé que la simple description factuelle ne suffit plus à rendre compte de l'expérience de la guerre moderne d'une manière adéquate, car il s'avère impossible d'en témoigner objectivement. Les réalités de l'expérience de la guerre moderne ayant provoqué la désuétude des modèles discursifs, narratifs et normatifs – nous pensons tout particulièrement à l'effondrement du modèle héroïque ainsi que des comportements et des valeurs qu'il implique – il devient par conséquent quasi impossible, pour les hommes, de cerner l'expérience à laquelle ils ont été confrontés. En mettant en scène l'incommunicabilité de l'expérience, les écrivains-vétérans acceptent de relativiser l'objectivité de leur témoignage. En donnant à voir les écueils auxquels se heurte inévitablement leur parole, ainsi que sa faillibilité, ils en tirent une certaine crédibilité.

⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 123.

7.4 Conclusion

Une fois de plus, nous pouvons constater que les écrivains-vétérans adoptent la posture rhétorique de la honte. Dans leurs textes, le retour du combattant ne se fait pas dans la gloire et la reconnaissance. Il est plutôt marqué par l'indifférence, et souvent la honte. L'absence de reconnaissance – ou, du moins, son caractère insuffisant – semble hanter tout autant les personnages que les narrateurs des romans étudiés. Il est donc indéniable que les écrivains-vétérans en font un élément central de leur discours.

Dans les récits de leur expérience, les écrivains-vétérans abordent les problèmes de réinsertions, ce qui leur permet d'établir que l'expérience les a transformés pour toujours. En favorisant une lecture victimisante du retour du combattant, les écrivains-vétérans s'appliquent à démontrer comment le caractère unique et extrême de l'expérience a opéré une rupture identitaire chez plusieurs d'entre eux. Ils soulignent aussi que la perte de repères auxquels les combattants sont confrontés à leur retour, ainsi que l'absence de rituels pouvant favoriser leur réintégration, contribuent à alimenter leurs doutes et leurs souffrances. Tout semble indiquer que les vétérans ne pourront jamais tout à fait redevenir ceux qu'ils étaient avant leur départ à la guerre, et qu'ils devront apprendre à composer sans l'aide de personne avec les changements qui se sont opérés en eux.

Les écrivains-vétérans établissent clairement que la majorité des problèmes de réintégration auxquels ils sont confrontés proviennent du fait que deux conceptions de la guerre cohabitent au sein des sociétés modernes occidentales et creusent un abîme entre les combattants/vétérans et les non-combattants/civils. Leur discours s'emploie justement à résorber cet abîme en brisant le silence, se réappropriant la parole de manière à témoigner de cette réalité.

CHAPITRE VIII

L'ÉCRITURE DES BLESSURES PSYCHIQUES : CASTRATION SYMBOLIQUE ET RÉDEMPTION

Les circonstances extrêmes et exceptionnelles auxquelles les combattants sont depuis toujours soumis créent inévitablement des tensions psychiques importantes. Leur affaiblissement physique et moral fait en sorte qu'il s'avère difficile pour certains d'entre eux de supporter et de surmonter ces tensions, ce qui provoque inévitablement leur effondrement psychique.

La modernisation et l'industrialisation des conflits contribuèrent à générer un taux de blessés psychiques jamais vu au cours du XX^e siècle. Du côté américain seulement, 158 994 hommes souffrirent de problèmes psychiatriques durant le premier conflit mondial alors que 1 393 000 hommes présentèrent des symptômes importants durant le second conflit mondial⁹⁰⁰. Rappelons aussi que de 18% à 54 % des soldats américains déployés au Vietnam souffrirent de trouble de stress post-traumatique⁹⁰¹. Nous l'avons vu, la psychiatrie militaire vit le jour au lendemain de la guerre russo-japonaise, alors que les Russes reconnurent que les blessures psychiques pouvaient découler du stress provoqué par les combats. Tout au long du siècle, la psychiatrie militaire naissante dut apprendre à composer avec un nombre de blessés effarant. Non seulement fallait-il chercher à comprendre la pathologie de diverses blessures psychiques, mais on se devait aussi de trouver les traitements adéquats.

Pendant longtemps, on entretint le préjugé selon lequel les blessures psychiques étaient une preuve de faiblesse. Cette corrélation ne date pas d'hier et semble perdurer au début du XXI^e siècle. Depuis l'Antiquité, les blessures psychiques de guerre ont trop souvent été perçues comme une preuve de l'immoralité du combattant, comme la punition à une faute

⁹⁰⁰ Richard A. Gabriel, *La fin des héros. Folie et psychiatrie dans la guerre moderne*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 95. Notons que ces chiffres tiennent seulement compte des diagnostics établis pendant les conflits.

⁹⁰¹ Lawrence Ingraham et Frederick Manning, « American Military Psychiatry », in, Richard A. Gabriel (dir.), *Military Psychiatry : A Comparative Perspective*, Westport, Greenwood Press, 1986, p. 91. Les chiffres varient selon la provenance des recherches et l'époque où elles furent menées.

individuelle, ou encore le corollaire d'une prédisposition, voire d'une dégénérescence. Dans tous les cas, la faute semble d'abord incomber à l'individu. Notons d'ailleurs que « le mythe de la valeur morale comme facteur dominant de l'endurance du combattant⁹⁰² » – mythe qui, encore aujourd'hui, semble admis dans nos sociétés – contribua à ternir la réputation des blessés psychiques.

Toutefois, comme le rappelle le spécialiste américain des problèmes militaires et professeur de sciences politiques Richard A. Gabriel, la psychiatrie a depuis établi que « la décompensation psychique n'a rien à voir avec la « faiblesse » ou la lâcheté [et qu']elle résulte bien plutôt d'un phénomène inhérent à la nature même de la guerre⁹⁰³ » ; elle « constitue la réponse normale des hommes à une tension devenue trop forte⁹⁰⁴ ». L'idée reçue selon laquelle les blessures psychiques révèlent la couardise des hommes semble des plus tenaces, en dépit de ce qu'elle fut démentie tout au long du siècle dernier.

Dans le milieu médical, l'hypothèse organique – hypothèse selon laquelle les troubles psychiques résultent des commotions et des lésions causées au cerveau par les déflagrations – fut graduellement éclipsée par l'hypothèse émotionnelle. De plus en plus de psychiatres, psychologues et psychanalystes en vinrent à admettre que les émotions intenses ressenties lors de l'expérience du combat – notamment la peur et l'anxiété – étaient à la source des traumatismes psychiques de guerre. Nous croyons justement que le « discours vétéran » adhère à cette hypothèse. Il semble, en fait, promouvoir le concept du traumatisme psychique tel que le définissent Louis Crocq et Nayla Chidiac, c'est-à-dire

comme un phénomène d'effraction du psychisme et de débordement de ses défenses par les excitations violentes afférentes à la survenue d'un événement agressant ou menaçant pour la vie ou l'intégrité (physique ou psychique) d'un individu qui y est exposé comme victime, témoin ou acteur⁹⁰⁵.

Dans les cas de traumatismes psychiques de guerre, un même individu (entendre ici un combattant) est souvent exposé à l'événement en tant que victime, témoin et acteur. En fait, il

⁹⁰² Richard A. Gabriel, *La fin des héros*, op. cit., p. 129.

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 94.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 102.

⁹⁰⁵ Nayla Chidiac et Louis Crocq, « Le psychotrauma », loc. cit., p. 317.

doit parvenir à composer et à faire concorder ces différents rôles. Comment, dans de telles circonstances, réussir à rendre l'expérience cohérente pour soi-même et pour les autres? Comment parvenir à justifier que l'on ait pu, par exemple, jouer à la fois le rôle de bourreau et de victime? Comment parvenir à faire coïncider deux réalités qui, de prime abord, semblent inconciliables? Comment délier l'inextricable et parvenir à traduire l'inconcevable? Comment faire concorder les représentations langagières et symboliques socialement partagées à la cruelle réalité? Pour le dire autrement, comment résoudre ce court-circuitage du langage? À la lumière des écrits des vétérans, nous croyons qu'il s'agit là de l'un des nombreux conflits internes qui contribuent à affaiblir l'appareil psychique. L'accumulation de ces conflits et des tensions psychiques qui en découlent contribue à alimenter un champ de bataille intérieur qui a tôt fait de provoquer l'effondrement psychique des combattants et des vétérans. Parmi les autres conflits internes qui habitent ces hommes, on peut aussi noter le conflit qui oppose leur instinct de survie à leur volonté de remplir leur devoir, ou encore le dilemme qui oppose leur libre arbitre aux pressions du groupe.

Comme l'affirme Richard A. Gabriel, il semble que les blessures psychiques, dans leurs différentes déclinaisons, permettent avant tout aux hommes de décompenser, de réduire les tensions qui les animent, de résoudre temporairement les conflits qui deviennent pour eux insupportables. Elles offrent aux hommes la possibilité de se dérober à l'insupportable.

Au cours de ce chapitre, nous nous proposons d'observer comment les écrivains-vétérans, d'une guerre à l'autre, font usage de la figure du blessé psychique. Pour ce faire, nous nous attarderons tout autant aux réactions immédiates et post-immédiates qu'au syndrome psychotraumatique chronique ou différé⁹⁰⁶. Ainsi nous intéresserons-nous tout autant aux blessures psychiques qui prennent forme pendant la phase du combat qu'à celles qui s'expriment après le retour du guerrier. Notre intention est de cerner les tendances dont témoignent les représentations des blessés psychiques et d'observer comment elles révèlent les intentions des écrivains-vétérans.

8.1. Quelques généralités

⁹⁰⁶ Il est à noter que nous considérons le syndrome psychotraumatique comme un équivalent du trouble de stress post-traumatique.

Avant de procéder à notre analyse, il convient de relever quelques observations qui semblent marquer l'ensemble des représentations des blessures psychiques dans les romans écrits par les écrivains-vétérans, et ce, peu importe le conflit concerné.

8.1.1 Critique du discours médical et des traitements dispensés

Tout d'abord, il est à noter que les symptômes dont souffrent les personnages principaux se collent aux symptômes des diagnostics qui dominaient le discours médical au moment de l'expérience : hystérie durant le premier conflit mondial et *exhaustion* durant le second conflit mondial. Les personnages des romans écrits par les vétérans de la guerre du Vietnam constituent l'exception qui confirme la règle ; tout indique que les auteurs délaissent les diagnostics qui prévalaient au moment du conflit – les cas de nostalgie et d'*exhaustion* – au profit d'un diagnostic établi quelques années après le conflit : le trouble de stress post-traumatique. Cependant, il est à noter que les écrivains-vétérans de tous les conflits n'hésitent pas à mettre en scène les cas de réaction de stress de combat pour illustrer le choc du combat dans toute son intensité. Rappelons que la réaction de stress de combat inclut tout autant les symptômes de la réaction de stress normal que ceux des réactions de stress dépassé. Les symptômes psychiques (peur, doute, sentiment d'irréalité, confusion, sentiment de confusion, etc.) neurovégétatifs (pâleur, sueur, spasme nausée, frisson, etc.) et psychomoteurs (engourdissement, maladresse, tremblement, bégaiement, etc.) traduisent un état de stress normal. La sidération, l'agitation désordonnée, la fuite panique et l'action automatique révèlent, quant à eux, la réaction de stress dépassé⁹⁰⁷.

Nous verrons que la plupart des écrivains-vétérans articulent les représentations des blessés psychiques de manière à réfuter les préjugés diffusés par les institutions médicales et militaires : couardise, simulation et prédisposition. En fait, ils développent souvent ces représentations de manière à ériger un contre-discours. C'est pourquoi ils critiquent, par exemple, l'attitude que ces institutions ont adoptée face aux blessés psychiques. Ils n'hésitent pas, non plus, à décrier les pratiques médicales en démontrant le caractère illogique et

⁹⁰⁷ Sur la réaction de stress de combat et ses différentes formes, voir : Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 68-85.

l'inefficacité des traitements dispensés. Toutefois, ils s'appliquent avant tout à relativiser les différents diagnostics et à démontrer les véritables sources des blessures psychiques.

8.1.2 Prévalence de l'hypothèse émotionnelle

Il faut aussi observer que les écrivains-vétérans semblent volontairement ignorer l'hypothèse organique selon laquelle les blessures psychiques résulteraient des commotions et des lésions provoquées aux cerveaux par la force des déflagrations. Bien que cette hypothèse ait dominé le discours médical durant une bonne partie du siècle dernier, celle-ci est totalement éclipsée par l'hypothèse émotionnelle dans les romans étudiés. Même les romans écrits par les vétérans de la Grande Guerre – période durant laquelle l'hypothèse organique battait son plein – signalent que les cas d'obusite / *shell-shock* / *granat-explosions* résultent de l'effroi que ressentent les hommes sous les bombardements. De nombreux passages où les combattants sont rendus fous de peur par les bombardements en témoignent. À plusieurs reprises, Gabriel Chevallier décrit le choc émotif créé par les bombardements :

Le ciel en feu nous tomba sur le dos, nous serra la nuque, nous secoua d'un infernal roulis, nous tordit les entrailles de coliques sèches et aiguës. Notre cœur nous déchirait d'explosions internes, ébranlait les parois de notre thorax pour s'échapper. La terreur nous frappait de suffocations, comme une angine de poitrine. Et nous avions sur la langue comme une amère hostie, notre âme, que nous ne voulions pas vomir, que nous ravalions avec des mouvements de déglutition qui nous contractaient la gorge (LP : 99).

Il importe de garder en tête que les auteurs s'appliquent d'abord à montrer que les troubles psychiques découlent d'un choc provoqué par l'intensité des émotions. Les blessés psychiques représentés dans les romans s'avèrent d'ailleurs avoir été confrontés à un événement « hors du commun, exceptionnel et important⁹⁰⁸ » et constituant « une menace critique et urgente pour [leur] vie, [leur] intégrité physique ou [leur] intégrité mentale⁹⁰⁹ ». Les auteurs s'appliquent tout particulièrement à dépeindre certaines émotions ressenties par les hommes au moment de l'événement traumatisant : soit, la peur, le stress, l'effroi et

⁹⁰⁸ *Ibid*, p. 207.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 206.

l'anxiété. Notons aussi que la panoplie de facteurs (tant physiques et biologiques que psychiques ou psychosociaux) qui contribue à l'apparition de blessures psychiques est représentée par les écrivains-vétérans⁹¹⁰ ; nous avons déjà observé la présence de certains de ces facteurs dans les chapitres précédents.

8.1.3 Virilité et humanité

En représentant les nombreuses tensions qui animent les combattants – et qui contribuent inévitablement à affaiblir leur appareil psychique – les écrivains-vétérans cherchent tout particulièrement à confronter la question de la virilité. Plus précisément, ils tentent d'établir que personne n'est à l'abri des blessures psychiques. Il s'agit d'abord, pour eux, d'expliquer les blessures psychiques de guerre en donnant à voir les circonstances exceptionnelles qui les ont vus naître de manière à invalider les idées reçues. Nous verrons un peu plus loin comment les conditions dans lesquelles les combattants évoluent sont propices à leur apparition. Il n'est pas rare que les personnages principaux soient confrontés à des problèmes psychiques. Les souffrances psychiques du héros moderne s'avèrent d'ailleurs être un gage de sa moralité. Les croyances populaires – qui établissent des corrélations entre blessures psychiques et faiblesse, ou entre valeurs morales et endurance – sont d'ailleurs vertement démenties par les écrivains-vétérans. En fait, sous leur plume, ces idées reçues engendrent des souffrances chez plusieurs personnages qui ressentent une grande honte face à leur état et à leur comportement. Il est à noter que ces mêmes idées reçues alimentent inévitablement les blessures psychiques. Les actions posées par ces hommes au moment du combat, et l'état psychique qui en découle, ne semblent pas pouvoir concorder avec les valeurs caractéristiques de l'éthos militaire et de la virilité guerrière.

⁹¹⁰ Louis Crocq relève, entre autres, le froid, la chaleur, la fatigue physique, le manque de sommeil, la déshydratation, le manque de nourriture, une constitution physique déficiente et l'insuffisance de l'entraînement parmi les facteurs physiques ; le manque d'expérience, la fragilité psychique, les problèmes personnels, le manque de combativité, la peur de la mort, le spectacle des destructions, les conflits de conscience et le manque de foi dans la cause au nombre des facteurs psychiques ; et, finalement, le manque de cohésion parmi le groupe, l'isolement, le mauvais moral du groupe, le manque de soutien de l'arrière et l'absence de commandement et d'encadrement ou, encore, la mort ou la défection du chef parmi les facteurs psychosociaux. *Ibid.*, p. 205.

Richard A. Gabriel souligne d'ailleurs l'importance du rôle joué par les croyances découlant des cultures secondaires et des différents corps sociaux – comme, ici, l'armée – dans le maintien de l'équilibre psychique. Ces croyances corollaires – qui sont en fait les valeurs sur lesquelles repose l'éthos militaire (courage, honneur, abnégation, solidarité et discipline) – viendraient conforter les croyances fondamentales dans lesquelles la défense psychique de tout homme réside : premièrement, la croyance selon laquelle il « existe une relation entre les actes et les conséquences de ces actes » ; deuxièmement, la croyance que « quelqu'un viendra toujours à [s]on secours » ; et, troisièmement ; la croyance de l'individu en son immortalité⁹¹¹. Gabriel rappelle toutefois qu'aucune de ces croyances fondamentales, ni même les croyances corollaires, ne résistent aux réalités du combat moderne. L'amour-propre des combattants/vétérans s'en voit inévitablement terni. Les écrivains-vétérans décrivent justement cette réalité et montrent que celle-ci est bien souvent à la source de tensions qui ont tôt fait d'engendrer des blessures psychiques.

Dans *La Peur*, André Charlet, qui n'a pas su faire preuve de courage lors des combats, sombre tranquillement dans la folie et en vient littéralement à se percevoir comme une « merde » (LP : 180). Il déclare : « J'ai vu que mon corps n'est qu'une loque, une chiffé, qu'il déserte et m'entraîne... Un type qui tremble ne peut pas être un chef » (LP : 172). Puis il ajoute un peu plus loin : « J'ai honte, quand j'y pense ! Au-dedans de moi, je me suis roulé dans mes gémissements, dans mes larmes de faible. Vois-tu, j'ai renié toutes les doctrines de ma jeunesse, Nietzsche, la force... Ah ! Maintenant je suis bon à vider les pots de chambre et je ne serai qu'un employé » (LP : 173). Ici, l'auteur évoque la honte que ressentent les blessés psychiques face à leur état, mais aussi le silence qu'ils s'infligent volontairement. Tout indique qu'ils s'autocondamnent à porter silencieusement leurs fautes (actions et comportements) dans le but de se punir et d'expié leurs fautes. Non seulement croient-ils qu'ils n'ont pas su agir comme des hommes en pleine possession de leurs moyens – donc comme des hommes virils remplissant les critères de l'éthos militaire et de la virilité guerrière – mais ils sont aussi persuadés d'avoir outrepassé les limites de l'humanité qui faisaient d'eux des Hommes civilisés. Le narrateur de *La Peur*, Jean Dartemont, en vient d'ailleurs à ressentir une honte similaire à celle de Charlet. Confronté aux misères

⁹¹¹ Richard A. Gabriel reprend ici la réflexion du psychanalyste ukrainien Jules Hymen Masserman. Cité dans Richard A. Gabriel, *La fin des héros*, op. cit., p. 105-106.

quotidiennes et à la peur constante, il finit par croire qu'il a perdu toute dignité et que son comportement est inacceptable. Il rappelle d'abord comment sa soumission inconditionnelle fait de lui « une bête », émousse son jugement et le détruit tranquillement (LP : 261). Mais c'est surtout la peur qui, dans son esprit, semble venir à bout de sa virilité et de son humanité.

Je ne connais pas d'effet moral comparable à celui que provoque le bombardement dans le fond d'un abri [...] J'ai roulé au fond du gouffre de moi-même, au fond des oubliettes où se cache le plus secret de l'âme, et c'est un cloaque immonde, une ténèbre gluante [...] J'ai peur au point de ne plus tenir à la vie. D'ailleurs je me méprise. Je comptais sur mon estime pour me soutenir et je l'ai perdue [...] Je pense à Charlet qui m'inspirait de la pitié à l'hôpital. Je suis tombé aussi bas que lui » (LP : 293).

8.2 La Grande Guerre : quand la figure du blessé psychique s'impose

Il fallut attendre les grandes hécatombes qui marquèrent le XX^e siècle avant que certains écrivains – principalement des combattants et des vétérans – ne s'intéressent aux blessures psychiques de guerre. Dès le premier conflit mondial, ils accordèrent une place prépondérante à l'aspect sensible de l'expérience. Pour la première fois, les émotions et les sentiments des combattants prenaient l'avant-scène et se substituaient aux représentations épiques traditionnelles. Inévitablement, leur volonté de dépeindre l'aspect sensible de l'expérience permit de mettre en lumière les séquelles psychiques du combat. À compter de cette période, la figure du blessé psychique s'imposa tranquillement, mais sûrement, dans les romans de guerre jusqu'à en devenir un incontournable.

8.2.1 Les écrivains combattants : balbutiements de la figure du blessé psychique

Avant même la fin du conflit, des écrivains combattants tels que Roland Dorgelès, Henri Barbusse et Maurice Genevoix ouvraient la porte aux représentations des blessures psychiques. Mais ces écrivains demeurèrent prudents et usèrent de subtilités. Il ne pouvait en être autrement dans ce monde dominé par la culture de guerre. À tout moment, ils pouvaient être victimes de censure et taxés d'antipatriotisme. Pour ne pas entacher leur réputation ou celle de leurs frères d'armes, ils se contentèrent donc, la plupart du temps, de relever les

aspects traumatisants de l'expérience sans pour autant insister sur leurs effets. Ainsi représentèrent-ils, par exemple, l'effroi ressenti face à la mort. Dans leurs romans, cette dernière apparaît souvent sous la forme d'un choc (ou d'une présence) qui confronte les combattants à leur propre vulnérabilité. Le narrateur du roman *Le Feu* explique :

Quand on apprend ou qu'on voit la mort d'un de ceux qui faisaient la guerre à côté de vous et qui vivaient exactement de la même vie, on reçoit un choc direct dans la chair avant même de comprendre. C'est vraiment presque un peu son propre anéantissement qu'on apprend tout d'un coup (LF : 292).

Le narrateur du roman *Les croix de bois* affirme, quant à lui : « c'est dans ma tête, dans ma peau que j'emporte l'horrible haleine des morts ». Puis il ajoute : « Elle est en moi pour toujours : je connais maintenant l'odeur de la pitié » (CB : 293).

Les représentations de la réaction de stress de combat sont omniprésentes dans les romans de guerre de cette période. L'instinct de survie et les réflexes engendrés par le stress trahissent la peur qui envahit bien souvent les hommes. Cette peur se traduit dans les romans par différentes représentations de symptômes neurovégétatifs et psychomoteurs. Genevoix, par exemple, décrit les symptômes physiques qui s'emparent de son ordonnance et de lui-même pendant un bombardement : « Il respire mal, ses doigts tremblent. La terreur qui le défigure ne s'en va que peu à peu, d'un lent retrait presque insensible. Et tandis que je le regarde, sans bouger, je m'aperçois que mon cœur bat à grands coups précipités » (C14 : 558). Il décrit également les réactions de stress dépassé, en illustrant des cas de paniques. Rappelons que les hommes atteints de panique cherchent à décharger leur angoisse et leur anxiété en se lançant dans l'action, et ce, même lorsque celle-ci ne fait aucun sens. Genevoix présente, par exemple, un cas de fuite panique lorsque Lemasne devient fou après avoir été enseveli avec ses camarades. Lorsqu'il est secouru, il se redresse brusquement, « les yeux hagards, les mains tendues, et se met à courir en balbutiant des mots que l'on ne comprend pas » (C14 : 678). Genevoix souligne aussi les tirs de panique effectués par sa section le soir du 4 octobre 1914 :

Chaque soldat voit ses deux voisins qui épaulent leur fusil et pressent la détente [...] Il ne voit rien d'autre, il n'entend rien d'autre ; et il tire, comme ses voisins. Il tire devant lui, n'importe où. Toutes ses idées coulent à la débâcle. A-t-il

peur ? Même pas. Il ne sait plus où il est [...] et il agit comme il voit agir, en automate (C14 : 160).

À un seul moment, Genevoix laisse entrevoir ce qui pourrait relever d'une pathologie plus complexe. Chose surprenante, il se représente lui-même comme une victime de cette pathologie. Notons que, dans la littérature de guerre de cette époque, les blessures psychiques sont habituellement attribuées à autrui, et non pas au narrateur ou au personnage principal. Après avoir imité le sifflement d'un obus et constaté le trouble causé chez l'un de ses camarades, Genevoix nous dit qu'il fut pris d'effroi et accablé de souvenirs :

Son geste m'avait bouleversé. Un flux d'images m'a secoué brusquement, toutes chargées de leur sens véritable, si tragiquement humaines que je me suis levé d'un saut, donnant le signal du départ [...] Comme je les ai revus alors ! Tous, tous... Même ceux qui furent tués loin de moi et que je n'avais pas vus (C14 : 701).

Ce passage annonce les reviviscences propres au syndrome de répétition, l'une des constituantes du tableau clinique de la névrose traumatique de guerre tel que défini par Louis Crocq⁹¹². Ce dernier rappelle que la névrose traumatique de guerre survient après un certain temps de latence et se caractérise par le syndrome de répétition (hallucinations de répétition, illusions de reviviscence, souvenirs forcés, ruminations mentales, phénomènes moteurs élémentaires, conduites et cauchemars de répétition), les symptômes non spécifiques (l'asthénie, l'anxiété, les superstructures psychonévrotiques, les troubles psychosomatiques et les troubles des conduites) et les altérations de la personnalité (blocage de la fonction de filtration, de la fonction de présence et de la fonction d'amour et de relation à autrui)⁹¹³.

Genevoix mentionne aussi l'état second qui accompagne souvent les réactions de stress normal et de stress dépassé : « Tout ce qui s'est passé depuis deux jours m'apparaît pâle et voilé. C'est comme si j'avais vécu dans une atmosphère engourdie, dolente et fade » (C14 : 83). Ceci n'est pas sans rappeler le sentiment d'irréalité mentionné un peu plus haut, sentiment qui, selon Louis Crocq, compte parmi les indices évocateurs d'un traumatisme du

⁹¹² Rappelons que, dans son ouvrage, Crocq établit une équivalence entre névrose de guerre, trouble de stress post-traumatique et syndrome psychotraumatique.

⁹¹³ Voir : *Ibid.*, p. 92-145.

stress⁹¹⁴. Rappelons que l'ensemble des romans étudiés soulignent le fait que le quotidien des combattants est ponctué par ce sentiment et les différents éléments qui l'accompagnent : surprise, frayeur, impuissance, désarroi et vécu de détresse.

Dorgelès s'intéresse pour sa part aux réactions de stress dépassé. Le narrateur de son roman relate, par exemple, la crise de nerfs qui frappe l'un des hommes de son escouade désignés pour fusiller un déserteur (CB : 231). Il met aussi en scène un cas de fuite panique. Au mépris du danger qui sévit sur le champ de bataille, l'un des personnages cherche à fuir la tranchée où plusieurs de ses amis ont perdu la vie :

Gilbert resta un instant ébloui, le cœur arrêté. Puis, d'un coup de reins, il fut debout, sauta sur le bord de l'entonnoir et se sauva. Il allait se cacher dans un autre trou n'importe où, mais il ne voulait plus rester dans cette fosse, dans ce tombeau béant [...] Gilbert crut défaillir. Pas de souffrance, pas d'émotion : de lassitude plutôt (CB : 288-289).

Quoi qu'il en soit, aucun des écrivains de cette période ne fait directement état de l'importance des répercussions engendrées par les blessures psychiques dans la vie des hommes revenus à la vie civile. En aucun cas, il n'est question de la pathologie différée et chronique que l'on désigne par le terme « névroses de guerre ». Pourtant, certains extraits de leurs romans peuvent être interprétés comme l'annonce funeste des dures réalités auxquelles les vétérans seront confrontés lors de leur retour à la vie civile. Chaque auteur en vient au même constat : la guerre transforme les hommes et les marque à jamais. Certains vont jusqu'à affirmer qu'elle les pervertit tout simplement. Barbusse écrit : « ils se rappelaient combien [la guerre] avait développé en eux et autour d'eux tous les mauvais instincts sans en excepter un seul : la méchanceté jusqu'au sadisme, l'égoïsme jusqu'à la férocité, le besoin de jouir jusqu'à la folie » (LF : 361). Chose certaine, ces hommes seront appelés à vivre avec leurs regrets. Le souvenir de l'expérience se laisse difficilement apprivoiser et finit bien souvent par les dévorer de l'intérieur. L'un des personnages du roman *Le Feu* en vient d'ailleurs à déclarer : « Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué pour contenir ça... Ça fout l'camp d'tous les côtés ; on est trop p'tit » (LF : 358).

⁹¹⁴ *Ibid.*, p. 80.

De prime abord, l'oubli représente pour ces hommes la seule solution qui leur permet de fuir cette dure réalité en conservant leur intégrité psychique. Elle seule réussit à laver cette fange qui a recouvert leur esprit. Elle seule semble pouvoir leur permettre d'enterrer le souvenir des misères, des souffrances et des humiliations dont ils ont été victimes. Mais il s'agit là d'une illusion éphémère. Accepter d'oublier reviendrait à rejeter le sens même de l'expérience, à faire une croix sur les leçons et les apprentissages que l'on en a tirés ; ce serait aussi nier l'utilité du sacrifice auquel on a consenti. Par conséquent, affronter de nouveau le passé est le seul chemin envisageable, le seul moyen de tirer un enseignement de l'expérience, d'empêcher que ne se reproduisent les erreurs d'autrefois. C'est pourquoi les personnages du roman *Le Feu*, après avoir débattu de la question, finissent par se convaincre de l'utilité du devoir de mémoire : « Il ne faut plus qu'il y ait de guerre après celle-là » (LF : 359). Dès lors, tout indique qu'il ne leur restera plus qu'à supporter le lourd fardeau qui les attend lorsqu'ils seront de retour à la vie civile. Ils sont déjà conscients qu'ils devront accepter de plonger au plus profond d'eux-mêmes et d'exhumer de leur mémoire, qui s'agite comme une plaie encore vive, les douloureux souvenirs qui les animent, ravivant du même coup les blessures psychiques si longtemps réprimées et occultées.

8.2.2 Les écrivains-vétérans : le blessé psychique au service du discours

Les écrivains-vétérans du premier conflit mondial sont, quant à eux, moins avares de commentaires que leurs prédécesseurs lorsqu'il s'agit de représenter les blessures psychiques. Rappelons que la plupart d'entre eux rédigent leur roman au lendemain du conflit, alors que les sociétés occidentales impliquées dans le premier conflit mondial sont en plein processus de démobilisation culturelle. Par démobilisation culturelle, nous entendons le processus par lequel les sociétés belligérantes tentent de désamorcer la culture de guerre et de se dégager des mentalités, des codes de valeurs et des comportements résultants du patriotisme et du bellicisme normalement en vigueur en temps de guerre⁹¹⁵. La distance temporelle permet aux écrivains-vétérans de jeter un regard lucide sur les événements, puisqu'ils n'ont plus à composer avec la censure et la culture de guerre. Par conséquent, ces écrivains n'hésitent pas

⁹¹⁵ Sur cette question, voir : John Horne, « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *loc. cit.*, p. 73-97.

à faire appel aux représentations des blessures psychiques de guerre pour invalider les discours officiels ayant mené au conflit. Par l'intermédiaire de ces représentations, ils s'opposent à la culture de guerre et prennent leur distance de la tradition épique. Ils ne cherchent plus à préserver un sens à l'expérience, mais à en révéler l'absurdité. Ce qui les intéresse, ce sont donc les conséquences de la guerre sur l'appareil psychique des combattants. Des auteurs tels que Erich Maria Remarque, William March, Charles Yale Harrison, Gabriel Chevallier et Louis-Ferdinand Céline n'hésiteront pas à multiplier les représentations des blessures psychiques occasionnées par l'expérience guerrière.

En fait, les écrivains-vétérans de l'entre-deux-guerres décuplent les occasions de mettre en scène les réactions de stress normal et de stress dépassé. C'est principalement sous les bombardements d'artillerie que ces réactions vont se manifester chez les personnages. Les scènes de ce genre sont d'ailleurs devenues un lieu commun des romans de guerre de cette période. Nous l'avons déjà observé, sous les bombardements, les personnages ne semblent plus agir que par instinct de survie : tout ne s'avère plus être que réflexe face à la peur. La peur viscérale provoquée par les bombardements donne lieu à des scènes qui témoignent de l'extrême tension vécue par les hommes. Remarque, par exemple, ne manque pas l'occasion de décrire l'état d'esprit dans lequel les hommes se retrouvent à la suite d'un bombardement. Paul Bäumer, narrateur et personnage principal du roman, en vient même à penser :

C'est une tension mortelle, qui, comme un couteau ébréché, gratte notre moelle épinière sur toute sa longueur. Nos jambes se dérobent ; nos mains tremblent ; notre corps n'est plus qu'une peau mince recouvrant un délire maîtrisé avec peine et masquant un hurlement sans fin qu'on ne peut plus retenir. Nous n'avons plus ni chair, ni muscle ; nous n'osons plus nous regarder, par crainte de quelque chose d'incalculable. Ainsi nous serrons les lèvres, tâchant de penser : cela passera... Cela passera... Peut-être nous tirerons-nous d'affaire (AORN : 101).

L'auteur parvient ainsi à établir la fragilité psychique des hommes confrontés à l'horreur. Il établit que la ligne qui sépare la normalité de la folie est bien mince dans de telles circonstances. Frédéric Manning témoigne lui aussi de cette réalité, établissant au passage le caractère exceptionnel de l'expérience guerrière. Le narrateur de son roman raconte :

Dans ce chaos d'émotions où la limite de l'endurance était atteinte, les fièvres les plus opposées se confondaient. Ainsi, il était impossible de séparer le désir de la terreur qui la jugulait ; les forces vives de l'espoir se débattaient pour égaler le désespoir qui les réprimait ; la volonté ne pouvait se mesurer qu'à l'aune de la frayeur et des difficultés qu'elle surmontait. Toutes les petites normes de la vie ordinaire disparaissaient dans cette confusion des sentiments. On ne pouvait qu'essayer de maintenir un équilibre que chaque instant menaçait de rompre (NEDH : 293-294).

De nombreux écrivains-vétérans de cette époque soulignent aussi les symptômes physiques (neurovégétatifs et psychomoteurs) observables chez les hommes confrontés à l'éventualité de la mort. Lividité du visage, sursaut, régurgitations, frissons, sanglots, crispations, recroquevillement, déjections involontaires et pertes d'urine sont parmi les symptômes inévitablement représentés par les auteurs. Erich Maria Remarque n'échappe pas à la règle et met en scène différents symptômes : en témoignent ces nombreux passages où les recrues souillent leur pantalon pendant un bombardement (AORN : 59), où les combattants tressaillent sous les obus (AORN : 57) et où les hommes cherchent à s'abriter du danger en se repliant sur eux-mêmes (AORN : 63 et 64). Il en va de même de ce passage où le narrateur de son roman décrit la lividité et les crispations des visages des combattants, de même que les frissons et les sanglots dont ils sont victimes (AORN : 96). Il dépeint aussi quelques cas où la panique s'empare des jeunes recrues qui tentent de fuir le champ de bataille sans prendre en considération le danger qui les guette. Lors d'un bombardement intense, l'une des recrues est victime d'une telle crise. Bäumer décrit l'état du jeune homme en ces mots : « C'est une crise de cette angoisse qui naît dans les abris des tranchées ; il a l'impression d'étouffer où il est et une seule chose le préoccupe : parvenir à sortir. Si on le laissait faire, il se mettrait à courir n'importe où, sans s'abriter. Il n'est pas le premier à qui cela arrive » (AORN : 101-102). On retiendra la remarque du narrateur indiquant qu'il s'agit d'un phénomène répandu.

Outre les représentations de stress normal et de stress dépassé, ces auteurs insistent sur la sidération subie par les hommes confrontés à vivre quotidiennement dans la proximité de la mort. Cette sidération se traduit souvent, comme nous avons déjà pu le constater, par une image autour de laquelle l'expérience va s'orchestrer. La rencontre de cette image est habituellement vécue par les combattants comme un choc ou une révélation. C'est ce que nous qualifions un peu plus tôt par le terme « scène primitive ». Cette scène s'avère souvent

résulter du face-à-face avec la mort ou, plus souvent, avec l'ennemi auquel on enlève la vie. En témoigne les passages de *À l'Ouest rien de nouveau* et de *Les généraux meurent dans leur lit* analysés un peu plus haut. Nous l'avons déjà mentionné, le spectacle de la mort donnée, en plus de renvoyer les combattants à la possibilité de leur propre néantisation, confronte leur imaginaire au réel. Comme le rappelle Nayla Chidiac et Louis Crocq, les représentations du monde qu'ils s'étaient forgées à partir du langage et de la culture, invalidées par le réel, ne leur permet pas d'intégrer l'événement traumatique. Dès lors, on assiste à un court-circuitage du langage, et les combattants sont confrontés à la tâche paradoxale qui consiste à représenter l'irreprésentable, paradoxe, nous l'avons vu, qu'ils parviennent à résoudre en adoptant notamment la posture de la honte.

L'une des particularités des romans des écrivains-vétérans de la Grande Guerre est sans aucun doute d'avoir décrit pour la première fois comment les blessures psychiques transforment le quotidien des anciens combattants revenus du front. Certains écrivains font allusion à un ancien camarade interné. C'est le cas, par exemple, dans *À l'Ouest rien de nouveau* : « sur vingt que nous étions, sept sont morts, quatre blessés, un autre dans un asile de fous » (AORN : 78). D'autres soulignent simplement l'existence des névroses de guerre en représentant des personnages aux prises avec des phénomènes moteurs élémentaires tels que les sursauts, les raidissements du corps ou les recroquevillements provoqués par un stimulus évoquant l'événement traumatique. Ainsi en est-il dans *Les généraux meurent dans leur lit*. Le personnage principal du roman, qui se trouve en permission, est victime de sursaut lorsqu'il entend la pétarade provoquée par une motocyclette dans les rues de Londres (LGML : 152). Alors que certains se contentent de souligner que plusieurs combattants ont littéralement été psychiquement broyés par l'expérience – dans *La Peur*, Charlet, hanté par les horreurs de la guerre et par sa couardise, perd la raison et en vient littéralement à se prendre pour une merde (LP : 180) – d'autres explicitent davantage certains aspects des névroses de guerre et profitent de l'occasion pour étayer leur discours.

Dans *Voyage au bout de la nuit*, par exemple, Céline nous présente comment le jeune Bardamu sombre dans la folie alors qu'il se trouve en rémission à Paris après avoir été blessé au front. Son état psychique n'est pas sans rappeler certains symptômes des différents volets du tableau clinique de la névrose de guerre (syndrome de répétition, symptômes non spécifiques et réorganisation de la personnalité). De prime abord, notons que son état se

détérioré après un certain temps de latence. Louis Crocq rappelle que l'individu développe habituellement les symptômes de la névrose de guerre – et plus particulièrement ceux de conversion hystérique et du syndrome de répétition – lorsqu'il se retrouve en sécurité et au repos⁹¹⁶. C'est précisément lorsque Bardamu se trouve à l'arrière, loin du danger, que les premiers indices de son affection psychique se font sentir. Avant même sa première crise, le sentiment d'insécurité qui le hante constamment, ainsi que l'attitude d'hypervigilance qu'il adopte, annoncent l'altération de sa personnalité.

Le sentiment d'insécurité qui hante Bardamu s'ancre dans la peur viscérale qu'il ressent à l'idée de retourner au front. « J'avais bien du mal à penser à autre chose qu'à mon destin d'assassiné en sursis, que tout le monde d'ailleurs trouvait pour moi tout à fait normal » (VBN : 60). Il semble persuadé que le monde est divisé en deux et qu'il y a « cette foutue énorme rage qui pouss[e] la moitié des humains, aimants ou non, à envoyer l'autre moitié vers l'abattoir » (VBN : 57). C'est pourquoi il en vient à croire que les gens de son entourage participent à une vaste conspiration. Ce sont surtout les femmes qui sont perçues et représentées comme un danger potentiel. Les personnages de Lola et Musyne, les deux prétendantes de Bardamu, alimentent sa méfiance en tentant de le motiver à retourner au plus vite au combat. L'une et l'autre s'abreuvent d'un patriotisme bêlant et sont animées par une conception de l'héroïsme frôlant le ridicule. Comme le rappelle Jean Kaempfer, par l'intermédiaire de ces deux personnages féminins, Céline procède à un travestissement burlesque des valeurs patriotiques et héroïques⁹¹⁷. Il cherche à ridiculiser les valeurs propres à la tradition épique, et par le fait même, ceux qui y adhèrent, en les attribuant à deux jeunes femmes qui ignorent absolument tout des vraies choses de la guerre. Lola, par exemple, pour qui la bravoure se résume à préparer des beignets pour les blessés et à les goûter, se retrouve confrontée à un choix déchirant lorsqu'elle réalise qu'elle souffre d'un excédent de poids. Elle se demande si elle doit abandonner son poste, ce qui selon elle s'avérerait être « une véritable petite désertion en son genre » (VBN : 58). Rapidement, le problème de poids de Lola prend des dimensions proportionnelles au malheur de Bardamu. Celui-ci en vient d'ailleurs à affirmer : « Elle dépérit. Elle eut en peu de temps aussi peur des beignets que moi

⁹¹⁶ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit., p. 93-94.

⁹¹⁷ Sur le travestissement burlesque des valeurs héroïques dans *Voyage au bout de la nuit*, voir : Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit., p. 242-246.

des obus » (VBN : 59). Cette comparaison permet de montrer le décalage entre le quotidien des civils, leur conception de la guerre, et les réalités auxquelles sont confrontés les combattants. D'autre part, le personnage de Musyne permet de souligner que la notion d'héroïsme se vide de son sens. Grâce à ses relations militaires, la jeune femme revient du front munie d'un brevet d'héroïsme pour avoir joué du violon au Théâtre des Armées. Ainsi les valeurs patriotiques et héroïques sont portées, non plus par les combattants qui sont conscients de leur désuétude, mais par des femmes qui n'ont jamais mis les pieds sur un champ de bataille. Quoi qu'il en soit, Bardamu se méfie de ces femmes abreuvées à la tradition épique ; il se garde bien de leur dire ce qu'il pense réellement de la guerre. « Si je lui avais dit ce que je pensais de la guerre, à Lola, elle m'aurait pris pour un monstre tout simplement, et chassé des dernières douceurs de son intimité » (VBN : 60). Notons d'ailleurs que Lola et Musyne quittent Bardamu au moment où il leur avoue – explicitement dans un cas et implicitement dans l'autre – avoir été rendu malade par la peur. Tout au long des premiers chapitres de *Voyage au bout de la nuit*, nous le verrons, Céline oppose d'ailleurs les civils aveuglés par le patriotisme aux vétérans frappés de démence et rongés par la peur, poussant ainsi le lecteur à se questionner sur la normalité des uns et des autres. Ainsi cherche-t-il à mettre en lumière la futilité du patriotisme et l'aveuglement des personnes qui en souffrent⁹¹⁸.

Le sentiment d'insécurité qui anime Bardamu se trouve à son paroxysme lorsqu'il est interné dans un dépôt de convalescence où l'on décide du sort des blessés psychiques. Céline y décrit la traque à laquelle sont soumis ces hommes inévitablement destinés à l'asile, au front ou au poteau (VBN : 70). Le personnel médical s'emploie à débusquer les simulateurs et à pousser les hommes aux aveux. Soupçonneux, les médecins interrogent les patients (VBN : 69). Les « infirmiers silencieux et dotés d'énormes oreilles » les épient, quant à eux, sans relâche (VBN : 69). Même la concierge de l'endroit tente de recueillir les confessions des patients après les avoir accueillis dans son lit. Elle essaie d'ailleurs de piéger Bardamu en

⁹¹⁸ Cette analyse reprend les propos d'un article paru antérieurement : Éric Boulanger, « Jean Norton Cru contre Céline : entre reproduction et fictionnalisation. L'invention de la vérité ? », in Johanne Villeneuve (dir.), *L'expérience de la guerre : entre écriture et image*, en ligne, p. 9. <<http://expériencesdelaguerreécritureimage.uqam.ca/Pagetextesenligne.html>>, consulté en septembre 2015.

lui proposant le livret d'un père de six enfants, ce qui lui permettrait d'être affecté à l'arrière (VBN : 70). Le jeune homme en vient, par conséquent, à se méfier de tout le monde, refusant de développer quelque amitié que ce soit : « Où nous nous trouvions, à l'enseigne où tous nous étions logés, il ne pouvait exister ni amitié, ni confiance. Chacun laissait seulement entendre ce qu'il croyait être favorable à sa peau, puisque tout ou presque allait être répété par les mouchards à l'affût » (VBN : 72). Même lorsqu'il est finalement hospitalisé, Bardamu continue à craindre le pire. Le pire étant, pour lui, d'être renvoyé sur le front :

Ici on ne nous engueulait pas, certes, on nous parlait même avec douceur, on nous parlait tout le temps d'autre chose que de la mort, mais notre condamnation figurait toutefois, bien nette au coin de chaque papier qu'on nous demandait de signer, dans chaque précaution qu'on prenait à notre égard [...] On se sentait comptés, guettés, numérotés dans la grande réserve des partants de demain (VBN : 97).

Le sentiment d'hypervigilance dont souffre Bardamu lui fait adopter une personnalité « évitante ». C'est-à-dire qu'il tente d'éviter les stimuli qui pourraient lui rappeler son traumatisme. C'est précisément ce qui se produit lorsqu'il se promène au parc avec Lola : « L'immense éventail du parc se déploie au-dessus des grilles. Ces arbres ont la douce ampleur et la force des grands rêves. Seulement, des arbres, je m'en méfiais aussi depuis que j'étais passé par leurs embuscades. Un mort derrière chaque arbre » (VBN : 65). Sans en donner la raison, il affirme aussi détester les longues promenades (VBN : 63). On devine toutefois qu'elles lui rappellent inévitablement les longues nuits d'errances auxquelles il a été confronté pendant la guerre alors qu'il était envoyé en patrouille de reconnaissance. Plus tard, Bardamu tente encore une fois d'éviter un stimulus lui rappelant son traumatisme lorsqu'il refuse d'aller se mettre à l'abri de potentiels bombardements dans la cave d'une boucherie où sont suspendues des carcasses animales : « Tu vas descendre là-dedans Musyne, avec la viande pendante aux crochets ? [...] Eh bien moi [...], j'ai des souvenirs, et je préfère remonter là-haut ... » (VBN : 92).

On reconnaît donc qu'il y a chez le personnage de Céline, blocage de la fonction de filtration. Celui-ci en vient d'ailleurs à percevoir toutes stimulations extérieures comme étant potentiellement dangereuses. Dans son esprit, toutes les personnes de son entourage semblent

être de mèche pour le renvoyer au front. Qui plus est, de nombreuses choses du quotidien réveillent son traumatisme et éveillent sa peur de retourner au combat.

Céline met tout particulièrement l'accent sur le syndrome de répétition par lequel s'exprime la névrose de guerre. Lors d'une promenade en compagnie de Lola, Bardamu observe un vieux stand de tir abandonné dans lequel on s'exerçait anciennement sur des cibles représentant divers personnages. Louis Crocq précise que la détresse psychique est habituellement « liée au fait que le sujet s'est trouvé impuissant face à l'événement [traumatisant], qu'il n'a pas pu agir, ou pas pu effectuer les gestes qu'il aurait fallu faire, ou qu'il n'a pas reçu l'aide ni le secours qu'il souhaitait recevoir ou s'est senti abandonné⁹¹⁹ ». « Le Stand des Nations » agit tel un stimulus faisant émerger en lui le souvenir d'un événement traumatisant. Il en vient d'ailleurs à croire que cet événement va se reproduire. Dans son ouvrage, Louis Crocq définit « le vécu comme si l'événement allait se reproduire » comme l'une des modalités de manifestation du syndrome de répétition qui caractérise la névrose de guerre⁹²⁰. Hanté par l'impression que l'on va de nouveau tirer sur lui, Bardamu est victime d'une crise émotionnelle intense. « Sur moi aussi que l'on tire Lola ! », en vient-il à crier (VBN :66). Il est alors pris d'un vague sentiment d'insécurité : « Je me sentais bizarre. C'est même à ce moment-là, je crois, que ma tête est devenue si difficile à tranquilliser avec ses idées dedans » (VBN : 67). Après avoir trouvé refuge dans un restaurant, le jeune homme est frappé par un sentiment de déréalisation : « Mais à peine étions-nous à table que l'endroit me parut insensé. Tous ces gens assis en rangs autour de nous me donnaient l'impression d'attendre eux aussi que des balles les assaillent de partout pendant qu'ils bouffaient » (VBN : 67). Persuadé qu'un danger imminent les guette, Bardamu prévient les clients du restaurant de se mettre à l'abri : « Allez-vous-en tous ! [...] Foutez le camp ! On va tirer ! Vous tuer ! Nous tuer tous ! » (VBN : 67). En proie à une grande détresse psychique, il parcourt les rues de Paris au bras de Lola, convaincu de sa mort imminente. De retour à l'hôtel, il se remet à crier, espérant sauver les clients de l'hôtel et les passants d'un potentiel danger.

⁹¹⁹ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 112.

⁹²⁰ *Ibid.*, p. 102-103.

Le cas de Bardamu s'apparente à l'un des symptômes non spécifiques de la névrose de guerre, c'est-à-dire la superstructure phobique. Selon Crocq, les individus qui en sont atteints « éprouve[nt] de nouveau de la peur et de l'angoisse quand il[s] se trouve[nt] dans une situation analogue ou face à des stimuli qui [leur] évoquent la situation traumatisante initiale⁹²¹ ». Il affirme aussi que « [l]a névrose phobique comporte [...] une mentalité "évitante"⁹²² », ce qui cadre parfaitement avec le personnage de Bardamu. Ce dernier rappelle d'ailleurs comment le simple fait de penser au combat suffit à le rendre malade : « Dès que pour ma part j'essayais d'imaginer une volupté de cet ordre bien spécial [la volupté du combat], je m'en rendais malade pendant huit jours au moins » (VBN : 101)

Bardamu souffre aussi de blocage de la fonction de présence. Plutôt que de participer à la vie sociale, il observe le monde extérieur d'un regard désabusé. En retrait du monde, il adopte une posture d'observateur et refuse de prendre part un instant de plus à cette grande rage meurtrière qui anime la société. En fait, Bardamu en vient à voir le monde qui l'entoure comme un immense rouage le poussant irrémédiablement à sa propre perte. Dès lors, tout lui semble n'être qu'un immense mensonge : « Tout ce qu'on touchait était truqué, le sucre, les avions, les sandales, les confitures, les photos ; tout ce qu'on lisait, avalait, suçait, admirait, proclamait, réfutait, fendait, tout cela n'était que fantômes haineux, trucages et mascarades. Le délire de mentir et de croire s'attrape comme la gale » (VBN : 62). Comme l'observe Louis Crocq à propos des sujets aux prises avec un blocage de la fonction de présence, ceux-ci en viennent souvent à percevoir le monde extérieur « comme distant, lointain, artificiel, déréel » et ils appréhendent, par conséquent, l'avenir « comme terne et sans promesse⁹²³ ».

On constatera la manière dont Céline use de la figure du blessé psychique. C'est par celle-ci qu'il parvient à dévoiler le réel et à remettre en question l'ordre établi. En fait, la figure du blessé psychique lui permet de procéder à une carnavalisation du quotidien, au sens où Mikhaïl Bakhtine l'entend, en instaurant « un monde à l'envers⁹²⁴ ». C'est-à-dire que les

⁹²¹ *Ibid.*, p. 126.

⁹²² *Ibid.*, p. 127.

⁹²³ *Ibid.*, p. 141.

⁹²⁴ Bakhtine rappelle d'ailleurs que « [l]e carnaval [...] était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous ». Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, p. 18.

personnages victimes de folie – tout particulièrement Bardamu – sont parfois atteints d’une lucidité que leur confère leur état. Leur expérience du combat et les traumatismes qu’ils ont subis semblent avoir contribué à leur révéler le réel. Rendus fous par la guerre, ceux-ci semblent désormais guéris du patriotisme revanchard et bëlant qui afflige leur collectivité : « depuis mon enrôlement place Clichy, j’étais devenu devant tout héroïsme verbal et réel, phobiquement rébarbatif. J’étais guéri, bien guéri » (VBN : 57).

En outre, Céline propose une manière de percevoir les choses qui relève du procédé d’étrangéisation. Dans *L’art comme procédé*, le formaliste russe Victor Chklovski écrit que le langage poétique permet de rompre avec l’usage familial et pratique du langage, lequel résulte normalement d’une perception automatique du quotidien et des usages du monde commun. Selon Chklovski, le procédé d’étrangéisation consiste à « extraire l’objet de l’automatisme de la perception⁹²⁵ ». Le langage poétique offrirait donc la possibilité de jeter un regard neuf sur l’objet, en évitant le piège de la « ré-identification » et de la « reconnaissance ». À l’automatisation du quotidien se substitue l’art. À l’instar de Chklovski, nous croyons que « l’artistique est conçu sciemment pour créer une perception affranchie de l’automatisme et aussi que son image représente le but du créateur, qu’elle est fabriquée artificiellement pour que la perception s’attarde sur elle⁹²⁶ ». En compliquant la forme des objets et en augmentant la difficulté et la durée de leur perception, le procédé d’étrangéisation permettrait « d’atteindre la conscience⁹²⁷ » en proposant une « manière de voir les objets en dehors de leur contexte⁹²⁸ ».

C’est précisément ce à quoi s’emploie Céline dans son roman. Plutôt que de dépeindre la guerre en employant le modèle héroïque traditionnel, il la présente à travers le regard d’un homme rongé par la peur et en proie à la folie. Ainsi arrive-t-il à suggérer une nouvelle manière de percevoir et de concevoir la guerre : il parvient à mettre en scène un renversement du monde qui donne à voir la disjonction entre l’ordre officiel et l’ordre non officiel, entre le

Dans son ouvrage, Jean Kaempfer souligne d’ailleurs l’usage du mode carnavalesque dans *Voyage au bout de la nuit*. Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, *op. cit.*, p. 243.

⁹²⁵ Victor Chklovski, *L’art comme procédé*, Paris, Éditions Allia, 2008, p. 25.

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁹²⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁹²⁸ *Ibid.*, p. 34.

discours officiel et la réalité révélée par l'expérience guerrière. Le procédé d'étrangéisation est d'ailleurs amplement employé par les écrivains-vétérans qui mettent à mal le modèle héroïque. Leurs personnages, qui appartiennent, pour la plupart, à la masse des anonymes – sans-grades, pantins et chair à canon sans aucun pouvoir –, tantôt issus et tantôt condamnés à la marge sociale – étudiants, orphelins, tramps, sans-emplois, activistes et blessés psychiques –, leur permettent de témoigner d'une vision du bas, d'une vision qui se fait depuis les tranchées et les champs de bataille, mais aussi de l'expérience de l'homme soumis, humilié et opprimé. Les discours tenus par ces êtres marginalisés, et tout particulièrement par les blessés psychiques, de même que les représentations des réalités auxquelles ils sont confrontés, détrônent la culture de guerre et le patriotisme agressif ambiant. Ils vont à l'encontre du discours médical, lequel propose de faire la chasse aux simulateurs et de rendre les malades aptes au combat plutôt que de chercher à les guérir.

Dans *La Peur*, tout comme dans *Voyage au bout de la nuit*, les personnages se montrent méfiants à l'égard du personnel soignant : « Nos médecins nous les voyions chaque matin. Ils nous interrogeaient avec bienveillance, mais on ne savait jamais ce qu'ils pensaient au juste. Ils promenaient autour de nous, dans des mines toujours affables, notre condamnation à mort » (VBDN : 70-71), rappelle Bardamu. Gabriel Chevallier évoque lui aussi de quelle manière le destin des hommes repose entre les mains du personnel soignant. Mlle Nancey, l'infirmière en chef, a le pouvoir de renvoyer au front les hommes qui lui déplaisent : « Le stage complémentaire, les précieuses semaines de rabiote qu'un homme guéri peut encore couler ici, en toute sécurité, dépendent d'elle seule. Et malheur à qui lui déplaît ! » (LP : 177), affirme Dartemont. Dans *Voyage au bout de la nuit*, l'intellectuel Pinchard, qui s'adonne à la simulation pour ne pas retourner au front, disparaît après que son stratagème ait été découvert par les médecins (VBN : 74-79). Notons que ce sont les malades qui nous sont présentés comme étant les plus lucides, voire les plus sains d'esprit. Par exemple, Pinchard partage avec Bardamu une longue réflexion sur « l'hypocrisie meurtrière de [la] Société » le jour même de sa disparition (VBN : 77).

Céline n'hésite pas à démontrer que les médecins de l'époque « conçoivent leur devoir scientifique comme une partie intégrante de leur patriotisme français⁹²⁹ ». En témoigne ce

⁹²⁹ Annette Becker, « Guerre totale et troubles mentaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol.55, n° 1, 2002, p. 146.

passage vibrant d'ironie où le médecin-chef de l'hôpital, le docteur Bestombes, rend visite aux blessés et essaie de leur remonter le moral par une allocution grandiloquente : « La France, mes amis, vous a fait confiance, c'est une femme, la plus belle des femmes la France ! Elle compte sur votre héroïsme la France ! Victime de la plus lâche, de la plus abominable agression ! » (VBN : 95) Après avoir exagéré le discours jusqu'à en rendre le contenu burlesque, Céline s'y attaque en démontrant que les paroles du médecin agissent sur le narrateur à l'inverse de l'effet escompté : « elles me parurent en y réfléchissant, ces paroles, extraordinairement bien faites pour me dégoûter de mourir » (VBN : 96), affirme Bardamu. Qui plus est, les discours du médecin ne semblent pas pouvoir tenir la route face au discours de Pinchard dont il s'avère être l'antithèse. Ce n'est pas seulement l'attitude du médecin que Céline tente ainsi de ridiculiser, mais tout le discours scientifique de l'époque qui contribue à la culture de guerre⁹³⁰. Il parvient de cette façon à instaurer à quel point les différents champs discursifs de l'époque sont contaminés par la tradition épique et la culture de guerre.

L'attitude affichée par les infirmières est à l'avenant. Que ce soit dans *Voyage au bout de la nuit* ou dans *La Peur*, les infirmières sont toujours dépeintes comme étant aveuglées par la tradition épique, les discours officiels et la culture de guerre. Elles n'ont de cesse de pousser les hommes vers l'ultime sacrifice. Les infirmières de *La Peur* refusent d'admettre que les hommes sur le front sont rongés par la peur. Dès lors, les patients débattent avec elles et tentent de leur faire comprendre leur réalité : « Nous remettons en question le vieux code humain, ce code établi pour des cerveaux interchangeables, pour la foule des cerveaux bêlants [...] Nous donnons aujourd'hui notre faible lueur, qui n'éclaire pas même en nous » (LP : 161). Dartemont utilise d'ailleurs les ruses de la rhétorique pour arriver à ses fins :

Au moyen de questions, je fais tomber mes interlocutrices dans les pièges de la logique, et les laisse empêtrées dans les syllogismes qui ruinent leurs principes. Elles s'y débattent comme des mouches dans la toile de l'araignée, mais refusent de se rendre à la rigueur mathématique du raisonnement. Elles se dirigent avec

⁹³⁰ Sur la fonction disciplinaire du corps médical pendant la Grande Guerre, voir : Stéphanie Dupouy, « La vérité troublée. Georges Dumas, psychiatre du front. », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.) *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions la découverte, 2004, p. 234-254 et Sophie Delaporte, « Discours médical et simulation », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.) *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions la découverte, 2004, p. 218-233.

les sentiments qu'une longue suite de générations, soumises aux dogmes, a incorporés à leur substance » (LP » 161).

Malgré tout, les jeunes femmes refusent d'adhérer à leur conception de la guerre. L'une d'elles en vient à affirmer qu'elle n'élèvera pas ses fils avec ces idées. C'est pourquoi Dartemont lui signifie que, plutôt que d'être porteuses du flambeau de la vérité, elle perpétuera une conception erronée de la guerre et condamnera ses fils à reproduire les erreurs qui ont mené à l'hécatombe de 14-18 : « Avec vos principes, si l'occasion s'en présente, à votre tour vous serez des mères inhumaines ».

Dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu décrit les infirmières en ces termes :

Les infirmières, ces garces, ne le partageaient pas, elles, notre destin, elles ne pensaient par contraste, qu'à vivre longtemps encore et à aimer, c'était clair, à se promener et à mille fois faire et refaire l'amour. Chacune de ces angéliques tenait à son petit plan dans le périnée, comme les forçats, pour plus tard, le petit plan d'amour, quand nous serions, nous, crevés dans la boue quelconque et Dieu sait comment ! » (VBN : 97)

Puis il imagine leurs pensées : « Vous serez vite oubliés, petits soldats... Soyez gentils, crevez bien vite... Et que la guerre finisse et qu'on puisse se marier avec un de vos officiers... Un brun surtout !... Vive la Patrie dont parle toujours papa !... » (VBN : 98).

Céline et Chevallier mettent en scène des blessés psychiques, pris en charge dans des milieux où le patriotisme est de mise. Ceux qui refusent d'entrer dans le jeu s'exposent à de graves conséquences. Dans *Voyage au bout de la nuit*, les hommes finissent par simuler une ferveur patriotique afin de s'attirer les bonnes grâces du personnel soignant. C'est le cas du sergent Brandelore qui, à la vue d'un médecin ou d'une infirmière, se met inévitablement à crier « Victoire ! Victoire ! Nous aurons la Victoire » (VBN : 100). Du jour au lendemain, ces « guerriers douteux » (VBN: 72), formant « un grand troupeau de pleurnichards » (VBN : 73), se mettent à mentir et à inventer des récits héroïques lorsqu'ils constatent que le sergent Brandelore tire profit de ces excès de patriotisme. L'hôpital prend alors des allures de théâtre burlesque. « Comme le Théâtre était partout, il fallait jouer [...] ; rien n'a l'air plus idiot et n'irrite davantage, c'est vrai, qu'un spectateur inerte monté par hasard sur les planches. Quand on est là-dessus, n'est-ce pas, il faut prendre le ton, s'animer, jouer, se décider ou bien disparaître » (VBN : 100). Céline utilise les valeurs épiques, mais à contre-emploi :

C'était à qui parmi nous, saisi d'émulation, inventerait à qui mieux mieux d'autres « belles pages guerrières » où figurer sublimement. Nous vivions un grand roman de geste, dans la peau de personnages fantastiques, au fond desquels, dérisoires, nous tremblions de tout le contenu de nos viandes et de nos âmes (VBN : 109).

En faisant tenir le discours patriotique à des hommes rongés par la peur et qui ne pensent qu'à tirer profit de leur récit, Céline parvient à le discréditer. Et, comme le rappelle Jean Kaempfer, il parvient à critiquer, en empruntant « le mode carnavalesque, le mensonge de tous les récits de guerre recourant, pour assurer leur intelligibilité, aux valeurs patriotiques et héroïques⁹³¹ ». En réponse au discours du docteur Bestombes, qui vante sans arrêt les vertus du patriotisme en y voyant le remède infaillible à la faiblesse des hommes, Bardamu feint l'adhésion inconditionnelle et irréfléchie. Aussi fait-il preuve de flagornerie et d'obséquiosité en réponse au docteur : « C'est aussi mon très modeste avis, Maître... » (VBN : 103), « C'est exact, Maître, c'est cela même » (VBN : 103) ou, encore, « Cela est beau, Maître ! Trop beau ! C'est de l'Antique ! » (VBN : 104). Par l'usage du terme « Maître », il simule une soumission totale aux idées du docteur. Mais il se montre ironique en laissant sous-entendre que les idées du docteur sont dépassées, les qualifiant d'antiques, terme qui peut être compris aussi bien de manière positive que négative en fonction de l'interlocuteur.

Ce sont aussi les soins dispensés à cette période qui tombent sous la critique de l'auteur. Pour le docteur Destombes, les traitements des patients se résument à vaincre leur supposée couardise à l'aide d'électrochocs ou en stimulant leur patriotisme : « C'est ainsi que j'entends traiter mes malades, Bardamu, par l'électricité pour le corps et pour l'esprit, par de vigoureuses doses d'éthique patriotique, par les véritables injections de la morale reconstituante ! » (VBN : 104). Convaincu de la pertinence de son approche et aveuglé par ses illusions nourries à l'auge de la culture de guerre, Destombes ne se rend même pas compte que ses patients le trompent et feignent la guérison. Les traitements basés sur la suggestion et la persuasion sont tournés en dérision, alors que ceux qui reposent sur l'intimidation et la menace sont vertement critiqués. En mettant en scène des médecins totalement décalés, dont l'approche médicale repose sur des travaux dépassés qui les

⁹³¹ Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, op. cit, p. 243.

éloignent de la réalité des conflits modernes – Bestombes évoque les travaux du psychiatre Ernest Dupré (VBN : 102) –, Céline s'applique à discréditer les institutions militaire et médicale.

Si la figure du blessé psychique permet de procéder à de telles critiques dans *Voyage au bout de la nuit* et dans *La Peur*, il n'en est pas de même dans l'ensemble des romans de guerre de cette période. Dans *Compagnie K*, par exemple, William March présente des personnages beaucoup moins lucides face à leur condition. Bien sûr, l'auteur décrit certains symptômes déclenchés par le stress intense auquel les combattants sont confrontés : crise psychotique (CK : 92-93 et 206-207), conversion hystérique (CK : 99-100), fuite vers l'avant (CK : 143), etc. Il insiste lui aussi sur la façon dont les vétérans, après être revenus à la vie civile, vivent au quotidien avec leur traumatisme. Il représente d'ailleurs principalement des hommes aux prises avec leur culpabilité. Rappelons que le roman s'articule autour d'un événement traumatisant auquel plusieurs hommes de la compagnie ont pris part. Ceux-ci ont en effet été contraints d'exécuter sommairement un petit groupe de prisonniers allemands. De retour à la vie civile, plusieurs demeurent marqués par ce souvenir indélébile. Tel est le cas, par exemple, du soldat William Nugent qui a développé des problèmes de conduite. Celui-ci ressent une haine profonde envers toutes formes d'autorité depuis qu'un policier militaire a ordonné le massacre des prisonniers allemands. Condamné à mort pour avoir tué un policier, Nugent confie son histoire au prêtre venu lui prodiguer les derniers sacrements (CK : 203-205).

Toujours dans *Compagnie K*, le soldat Manuel Burt est, lui aussi, rongé par la culpabilité d'avoir tué. L'exemple est d'autant plus intéressant que son histoire s'inspire d'une expérience vécue par l'auteur⁹³². Après avoir été démobilisé, Burt est progressivement hanté par le souvenir de sa première victime, un jeune Allemand qu'il a transpercé d'un coup de baïonnette au menton. Il revoit d'abord l'Allemand dans ses rêves avant d'être envahi par l'impression qu'il le suit pendant la journée. Il en vient à souffrir d'hallucinations auditives et visuelles. Burt est persuadé que sa victime lui rend visite dans sa chambre et discute avec lui. Ses hallucinations sont accompagnées de symptômes physiques (sudation, tremblements) et provoquent chez lui une remise en question : pourquoi avoir enlevé la vie à un homme ? Ne

⁹³² Philippe Beyvin, « Compagnie K, la guerre mise à nue », in William March, *Compagnie K*, traduit de l'américain par Stéphanie Levet, Paris, Éditions Gallmeister, 2013 [1933] p. 256.

pouvant répondre à cette question et accepter sa culpabilité, Burt est victime d'un dédoublement de personnalité et sombre dans la folie (CK : 239-246).

Il semble que les écrivains-vétérans du premier conflit mondial articulent les représentations des blessés psychiques en insistant sur l'effet que peut avoir l'intensité des combats sur les hommes, non sans critiquer le discours médical, lequel marginalise les malades en les traitant comme des simulateurs. Par la même occasion, ils critiquent aussi les traitements qui, rappelons-le, sont basés sur la brutalité, la suggestion, la persuasion, l'intimidation et la menace. Comme le démontre notre analyse, les représentations des blessés psychiques permettent aussi aux auteurs d'évoquer les réactions des hommes face à la culpabilité, à la peur et aux horreurs auxquelles ils ont été confrontés. Ces écrivains-vétérans discutent même parfois de manière savante de ces questions. Par exemple, en soutenant que les comportements adoptés par les combattants modernes (la couardise tout comme le courage) sont bien souvent motivés par des blessures psychiques.

Lorsque la peur devient chronique, elle fait de l'individu une sorte de monomane [...] En réalité, c'est une neurasthénie consécutive à un surmenage nerveux. Beaucoup d'hommes, sans le savoir, sont des malades, et leur fébrilité les pousse aussi bien au refus d'obéissance, aux abandons de poste, qu'aux témérités funestes » (LP : 283).

Notons toutefois que les blessures psychiques passent souvent pour une peur incontrôlable, peur que les auteurs cherchent à normaliser. Ils entreprennent d'ailleurs de montrer qu'elle est à la source des comportements les plus vils. « Les nerfs sont soumis à une dure épreuve. À la longue, la dépression rend les combattants capables de tout » (LP : 223), rappelle Chevallier. Il est donc fréquent que les écrivains-vétérans mettent en scène des cas d'automutilation (LP : 175, 223-224 ; CK : 200), de simulation (CK : 99-100, 235) et de désertion (AORN : 239-240 ; CK : 126-127-198-201). Notons cependant qu'ils ne portent pas de jugement négatif sur les individus qui s'y adonnent. Ils se contentent de les décrire comme de pauvres bougres, sans espoir et à bout de nerfs, qui n'ont trouvé que ces solutions pour s'en sortir. À travers les représentations de l'automutilé, du simulateur et du déserteur, les écrivains-vétérans mettent en place la figure du « déserteur de l'intérieur » et mettent à l'avant les souffrances psychiques qui mènent les hommes à poser des gestes désespérés. Chevallier indique d'ailleurs que « [l]es soldats parlent de ces choses simplement, sans

approuver ni blâmer, parce que la guerre les a habitués à trouver naturel ce qui est monstrueux » (LP : 225). Le caporal Bourne, personnage principal de *Nous étions des hommes*, se questionne sur l'état d'esprit d'un frère d'armes déserteur. Après avoir vertement critiqué le comportement de l'homme (NEDH : 126-128) – notons qu'il ne lui reproche pas sa couardise et sa faiblesse, mais plutôt son manque de solidarité – il remet en cause son équilibre psychique : « Miller intégrait peut-être cette catégorie de gens dont l'instabilité émotionnelle voisine la folie » (NEDH : 269). Plutôt que de recourir à cette figure de manière à juger les « fautifs », les écrivains-vétérans l'emploient pour condamner les comportements adoptés par l'institution militaire et, plus particulièrement, par la justice militaire.

Nous avons déjà observé que le mouvement combattant français de l'entre-deux-deux guerre s'est efforcé de réformer la justice militaire et de réhabiliter les hommes qui avaient été injustement condamnés pour l'exemple. Dès le lendemain du conflit, plusieurs écrivains combattants se sont consacrés à la même tâche. Dans *Les croix de bois*, Roland Dorgelès consacre un chapitre à décrire comment un régiment est témoin de l'exécution d'un des leurs, victime d'un conseil de guerre (CB : 230-232). Dans *Le Feu*, le narrateur évoque, lui aussi, les fusillés pour l'exemple lorsqu'il relate le pèlerinage de certains hommes sur les lieux où un déserteur a été exécuté. Les hommes soulignent alors le caractère impitoyable de l'institution et la cruauté de la peine infligée : destitué, l'homme a été attaché à genoux à un poteau à bestiaux avant d'être exécuté par les hommes de son escouade devant son régiment (LF : 152-153). La figure du « déserteur de l'intérieur » permet les écrivains-vétérans d'inscrire leur discours dans la tradition instaurée par leur prédécesseur. Tout comme les écrivains combattants, ils mettent à l'avant l'intransigeance de la justice militaire. Dans *Compagnie K*, par exemple, le soldat Hunziger écope de quinze ans de travaux forcés pour s'être égaré après avoir laissé sa compagnie à la faveur d'un rendez-vous galant ; un autre homme est condamné à cinq ans de prison parce qu'il a quitté son poste pour aller se réchauffer les pieds tandis qu'il se trouvait à trente kilomètres du front ; un dénommé Pinckney reçoit, quant à lui, une peine de huit ans et six mois pour s'être tiré une balle dans le pied après avoir perdu l'esprit (CK : 198). Dans *La Peur*, un homme est condamné à mort pour avoir refusé d'obéir à un fourrier qui lui a ordonné de porter le pantalon souillé d'un mort (LP : 227-228). Contrairement à leurs prédécesseurs, les écrivains-vétérans donnent à voir et justifient bien souvent les fautes commises. Ces fautes sont par ailleurs bien souvent

motivées par l'inconséquence de l'institution militaire, ou encore par les douleurs physiques ou psychologiques dont souffrent les combattants.

8.3 La Seconde Guerre mondiale : quand la figure du blessé psychique se précise

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, on assiste à une prolifération des représentations du blessé psychique. La guerre ne semble plus pouvoir se raconter en faisant l'économie des traumatismes qu'elle inflige aux hommes qui y prennent part. Dans chaque roman, au détour de chaque bataille, on rencontre la figure du blessé psychique. Celle-ci s'avère désormais essentielle à tout écrivain-vétérán qui désire raconter la dimension psychologique et sensible de l'expérience guerrière.

Les écrivains-vétérans de cette période sont plus que jamais en phase avec le discours médical de leur époque. Un roman tel que *La ligne rouge* de James Jones témoigne particulièrement de cette réalité, en ce qu'il insiste sur les pathologies développées par les psychiatres américains pendant ce conflit.

8.3.1 Le syndrome du vieux sergent

Par le biais du personnage de Mac Cron, Jones illustre le « syndrome du vieux sergent ». Témoin de la mort des hommes dont il était responsable, le sergent Mac Cron s'effondre littéralement, rongé par la culpabilité : « Tout cela en fut trop pour Mac Cron, sans doute, pour le sergent qui avait veillé comme une mère poule sur ces hommes-là, pendant de si longs mois ; alors il lâcha simplement son fusil, se laissa tomber par terre et pleura » (LR : 283-284). Mac Cron retourne alors au poste de commandement en pleurant et en se tordant les mains, sans chercher à se mettre à l'abri des tirs ennemis. Soulignant la douleur et le sentiment de déchéance qui frappe le personnage, le narrateur relève qu'il « ressembl[e] davantage à une vieille dans une veillée funèbre qu'à un soldat » et qu'il semble porter sur son visage « le maquillage d'un tragédien dans quelques drames grecs antiques » (LR : 299). Hanté par l'impression d'avoir failli à sa tâche, il déclare au capitaine Stein : « Morts [...] Tous morts, mon capitaine. Tous jusqu'au dernier. Je suis le seul. Tous les douze. Douze jeunes gens. Je veillais sur eux. Je leur ai appris tout ce que je savais. Je les ai aidés. Ça n'a

servi à rien. Ça ne veut plus rien dire. Morts » (LR : 299). Une fois revenu à l'arrière, le sergent est en proie à des souvenirs qui le contraignent sans cesse à repenser à la mort de ses hommes. Le syndrome de répétition dont il est victime se traduit notamment par des crises émotionnelles intenses (sanglots, hurlements, crispations et recroquevillements) (LR : 454-455). Soulignons que c'est la question du manquement à l'égard des frères d'armes qui s'avère être à la source des problèmes psychiques du sergent Mac Cron. Non seulement celui-ci n'a pas su protéger les hommes qu'on lui avait confiés, mais, en plus, il leur a survécu. Il est littéralement hanté par le souvenir de la mort de ses hommes. Lorsque Mac Cron est victime du syndrome de répétition, le narrateur décrit les symptômes de la crise et donne aussi à lire – dans un discours indirect libre écrit en italique – le souvenir de l'événement traumatique (LR : 455). Il annonce, finalement, que Mac Cron fut évacué quelques jours plus tard, emportant avec lui de lourdes séquelles : « Ils étaient sûrs, aussi, qu'avec sa figure égarée et ses yeux hagards, il passerait le restant de ses jours à se sentir coupable de son départ, bien qu'aucun des autres n'eût l'idée de se plaindre s'il avait cette chance » (LR : 455-456).

8.3.2 Troubles psychosomatiques et simulation

Jones souligne aussi l'apparition des troubles psychosomatiques au sein des troupes américaines. Le personnage du soldat Sico, un homme à la carrure imposante, refuse de prendre part à une attaque parce qu'il est frappé de douleurs abdominales et d'autémésie. Plusieurs indices indiquent clairement que l'auteur rattache ces symptômes à la simulation. C'est d'abord dans la description physique que le narrateur fait de Sico que transparaît l'opinion de Jones. Le figure de Sico est « grotesquement grimaçante » et ses yeux sont « comme des puits de terreur sans fond, angoissés et vaguement contrits » (LR : 279). On suggère ensuite les intentions quelque peu ambiguës du malade. Le narrateur affirme, entre autres, qu'après avoir vomi une première fois, Sico « sembla *prêt à recommencer s'il le fallait* » (LR : 279). Alors que des infirmiers l'amènent, le narrateur raconte qu'il « se traînait, plié en deux, les mains soutenant son estomac » et que « [d]e temps en temps, il poussait des gémissements ou *feignait* d'avoir des haut-le-cœur, mais ne jugeait plus

nécessaire de vomir » (LR : 280)⁹³³. Le narrateur rappelle aussi « [qu']il était évident que personne n'arriverait à le convaincre qu'il n'avait pas été réellement malade » (LR : 280).

Les jugements que portent l'auteur, le narrateur et les personnages sur Sico montrent à quel point la posture adoptée par l'institution militaire peut avoir influencé l'esprit des hommes. Rappelons que le haut-commandement américain soutenait l'hypothèse que les symptômes ressentis par les combattants étaient une réaction normale en réponse au stress vécu au combat, et ce, lorsqu'il ne niait pas carrément l'existence des blessures psychiques. D'ailleurs, tout le roman de Jones s'applique à démontrer l'ambiguïté que ressentent les hommes face aux blessés psychiques. Par exemple, lorsque le sergent Mac Cron est victime du « syndrome du vieux sergent », le jeune caporal Fife met en doute sa sincérité.

Pour le caporal Fife, qui avait vu partir le vomissant Sico et qui regardait maintenant Mac Cron de son air terrifié, il trouvait sur la figure du sergent quelque chose qui n'était pas précisément de la ruse, mais qui semblait révéler que s'il disait la vérité, ce n'était pas toute la vérité ; Fife se demanda si, comme Sico, Mac Cron ne s'était pas aussi trouvé une excuse. Fife ne lui en voulait pas. Bien au contraire, il l'enviait et rêvait de trouver à son tour un expédient quelconque qu'il pourrait utiliser à son profit (LR : 299).

Tout comme « la bonne blessure », la folie se présente aux hommes comme une échappatoire possible. Le caporal Fife n'est pas le seul personnage qui souhaite devenir fou pour échapper au carnage (LR : 241). Lorsque Sico est évacué vers l'arrière, le narrateur souligne le sentiment qui s'empare alors de la plupart des hommes de la compagnie C : « [...] sous la sueur de peur, on devinait dans les yeux blancs comme l'envie penaude, comme si tous ces hommes eussent aimé se conduire comme Sico, mais craignaient de ne pas y arriver » (LR : 280).

En fait, tout le roman de Jones s'articule autour du dilemme que l'on peut traduire par l'expression « *fight or flight* ». Combattre ou fuir ? Telle est la question à laquelle le combattant est depuis toujours confronté. Pour les personnages principaux de *La ligne rouge*, cette question se transforme en un véritable conflit intrapsychique. Ainsi oscillent-ils constamment entre deux comportements : la bravoure – qui leur permet de conserver l'idéal guerrier auquel ils sont encore attachés – et la couardise – qui leur permet de se préserver

⁹³³ Nous soulignons.

physiquement. Tirailés entre ces deux comportements opposés, hésitant entre l'action et l'inaction, éprouvant alternativement la honte et la fierté, les personnages en viennent rapidement à sombrer dans une existence schizophrène. Nous l'avons vu, la plupart du temps, les hommes de la compagnie C doivent se faire violence pour agir courageusement. Et s'ils agissent avec courage, c'est bien souvent pour sauver leur réputation. Tout au long du roman, les tensions alimentées par le « *fight or flight* » tourmentent d'ailleurs le jeune caporal Fife ; il est incapable d'agir comme il le devrait et doit toujours faire des efforts surhumains pour donner l'impression qu'il y arrive. S'il parvient à berner les autres, il demeure toutefois conscient de sa propre faiblesse : « C'était affreux d'être obligé de reconnaître qu'on était un lâche. Cela signifiait qu'il devrait se donner encore plus de mal que les autres pour ne pas fuir. Ce serait dur, il le savait, et il se disait qu'il ferait bien de ne pas en parler et de le dissimuler » (LR : 119). Ce lourd secret alimente inévitablement la douleur psychique du jeune homme qui demeure hanté par l'impression de ne pas être à la hauteur de la situation et de ne pas répondre aux attentes qu'il s'était fixé selon les standards véhiculés par la tradition épique et la tradition militaire (la virilité guerrière et l'éthos militaire).

Néanmoins, les combattants confrontés à ce type de conflit intrapsychique finissent souvent par être victimes de crises de nerfs (LR : 78, 118, 146, 200, 203 et 337) ou par développer des comportements dépressifs et anxieux (LR : 75, 78 et 109), peu importe le comportement qu'ils ont adopté durant la bataille.

8.3.3 État second et abaissement des normes morales

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Jones insiste tout particulièrement sur l'état d'engourdissement et d'insensibilité dans lequel sont plongés les hommes confrontés au stress du combat. À la manière des hordes vikings, les combattants modernes seraient parfois rendus *berserk* par les événements. Selon Richard A. Gabriel, « le mot *bersek* provient de la surexcitation démente provoquée par la drogue qui saisissait les hordes vikings aux IX^e et X^e siècles⁹³⁴ ». Ici, l'effet d'entraînement, le désir de vengeance et la violence inouïe dont les combattants sont à la fois victimes et témoins expliqueraient leur état. Coupés

⁹³⁴ Richard A. Gabriel, *La fin des héros*, op. cit., p. 72.

de la réalité et plongés dans un état d'apathie émotionnelle par le contexte, ils abaisseraient leur standard moral, ce qui expliquerait en partie pourquoi certains d'entre eux commettent des gestes qui leur paraîtraient normalement répréhensibles. Le passage où les hommes de la compagnie C massacrent des Japonais qui tentent de se rendre – passage que nous avons analysé dans le chapitre précédent – témoigne de cette réalité. Voici comment Jones décrit l'état d'esprit des hommes :

Ils étaient pris d'une espèce de folie sanguinaire, comme si l'on avait décrété un congé de moralité. Ils pouvaient tuer impunément, et ne s'en privaient pas. Les souffrances de la veille, les sueurs de sang, la terreur et puis l'enthousiasme causé par leur avance insoupçonnée par l'arrière, le massacre des quinze Japonais confiants sur la crête, tout cela contribuait à les exalter et à les porter à un degré d'ébullition qu'il serait impossible de freiner (LR : 393).

Mais une fois le combat terminé, lorsque le stress et les dangers sont passés et que les hommes retrouvent leur état normal, ceux-ci semblent prendre conscience du caractère immoral de leurs actions et des conséquences qu'elles engendrent. C'est pourquoi le sergent Storm, après avoir maltraité des détenus japonais avec ses camarades, souffre d'un traumatisme. Alors qu'il se trouve à l'hôpital, Storm est « en proie à une sorte de transe que, malgré ses efforts, il ne parv[ient] pas à chasser » (LR : 443). Le narrateur affirme que « [t]oute son âme lui paraissait anesthésiée par une dose massive de quelque puissant stupéfiant » (LR :443). En fait, Storm est rongé par le remords d'avoir infligé des sévices à un prisonnier mourant tout en se moquant de lui. Cependant, le narrateur souligne que ce qui gêne véritablement Storm, c'est le fait d'avoir commis de tels gestes dans « un état second », dans une espèce de transe (LR : 443). C'est comme si les actions échappaient à la raison et révélaient la part d'ombre qui sommeille en chaque homme. John Bell en vient d'ailleurs à penser que les hommes de la compagnie C, lorsqu'ils évoqueraient leurs souvenirs et partageraient des mensonges à l'*American Legion*, éviteraient « d'avouer qu'ils avaient un jour distingué au fond d'eux-mêmes quelque chose de bestial qui les avait terrifiés » (LR :419).

Nous pouvons constater que Jones, en plus de soutenir que les blessures psychiques sont une réaction normale face aux réalités du combat, souligne que le stress intense vécu par les combattants altère inévitablement la personnalité et provoque des séquelles durables.

8.3.4 Une fatigue extrême

D'autres écrivains-vétérans américains de cette période, à l'instar de James Jones, montrent que les situations de stress dépassé et les réalités des campagnes continues sont devenues le lot quotidien des combattants. Dans *The Big War*, Anton Myrer insiste tout particulièrement sur les conditions de vie qui affligent et affaiblissent les combattants américains déployés dans les archipels du Pacifique Sud. L'état psychologique de ses personnages semble grandement affecté par le surmenage, les conditions atmosphériques et la maladie. Par l'entremise du personnage d'Alan Newcombe, l'auteur parvient à illustrer un cas patent d'*exhaustion* (épuisement psychique et physique). Dès le premier combat, Newcombe révèle une certaine faiblesse. Il semble incapable de s'adapter et subit les événements sans réellement les comprendre. D'ailleurs, il agit la plupart du temps uniquement à la demande de ses camarades. Assailli par des sons et des sensations agressantes, il éprouve un sentiment de déréalisation. Lorsqu'il retrouve ses camarades après avoir été séparé d'eux pendant le débarquement, Newcombe les reconnaît avec difficulté (BW : 274). Durant le combat, le jeune homme est pris de nausées, de tremblements et de tachycardie (BW : 271, 274, 275 et 282). De plus, lorsque Newcombe se trouve dans l'obligation d'ignorer les supplications d'un camarade qui agonise (Diebenkorn), le narrateur évoque l'état d'esprit qui s'empare de lui : « He felt sick and puny and exposed : at the mercy of a universe filled with boundless ferocity » (BW : 281). Plus encore, le narrateur souligne qu'après l'attaque, « [Newcombe] felt exhausted, apathetic, without energy or will » (BW : 282). La nuit venue, il est hanté par le souvenir de Diebenkorn : « His mind, foggy and sharp by turns, started and slowed : geysers black and awful rose on either side, the figure came toward him with its wavering, stumbling walk, Diebenkorn again gazed moaning up at him in immense, horrible supplication » (BW : 298). Lors d'une contre-attaque nocturne, Newcombe se voit dans l'obligation de tuer un ennemi à coup de baïonnette. Un sentiment d'irréalité s'empare encore une fois de lui tout au long du combat. Il perçoit tout ce qui l'entoure au ralenti et se sent comme dans un rêve. « He could hardly believe his eyes », écrit Myrer (BW : 304). Complètement obnubilé, il contemple le visage de sa victime depuis son trou de combat. Le narrateur affirme alors que « Newcombe knew with

the most implacable certainty that this face would never leave him all the rest of his life ; that he would never lie in some sunlit field in thoughtless, happy reverie again » (BW : 307). Notons ici encore de quelle manière ce visage fait office de scène primitive en marquant et altérant définitivement l'âme du jeune homme. Suite à cet événement, Newcombe se replie sur lui-même. Son camarade, le soldat Jay O'Neill est troublé par son regard et son silence (BW : 310). Il observe aussi que Newcombe semble complètement absent (BW : 311). Le manque de sommeil (BW : 327) et la maladie (BW : 328, 358 et 460-461) affaiblissent par la suite son état au point qu'il ne l'aurait jamais cru : « so drunk with sheer exhaustion and despondency it became a prodigious effort simply to lift one's head or raise hand », écrit Myrer (BW : 358).

En fait, plusieurs personnages du roman souffrent, tout comme Newcombe, de maladie et de manque de sommeil. Ils atteignent – pour reprendre ici les mots de Jean Vaillancourt – « ce point d'épuisement où la conscience humaine se tourne en folie » (LCE : 117). Nous pouvons donc constater que Myrer, comme beaucoup d'écrivains-vétérans de cette période, insiste tout particulièrement sur la manière dont l'épuisement physique affecte la santé psychique des combattants ; l'une et l'autre semblent intimement liées. Il s'emploie à démontrer que les blessures psychiques ne résultent pas d'un traumatisme unique, mais bien d'un contexte exceptionnel où s'accumule une multitude de facteurs et d'événements traumatisants. Sans ressources et abandonnés à eux-mêmes, les combattants cumulent les agressions de toutes sortes, ce qui contribue à dégrader leur santé et à les rendre plus vulnérables aux blessures psychiques. Comme nous le mentionnions d'entrée de jeu, l'état de l'individu peut nuire à sa capacité à déployer l'énergie interne nécessaire pour contrer les excitations qui pourraient endommager l'appareil psychique.

Si les écrivains-vétérans de cette période cherchent à faire connaître l'existence de l'*exhaustion* – pathologie que le commandement américain refusa de reconnaître tout au long du conflit, y voyant une échappatoire pour les couards –, c'est pour la démystifier. Contrairement au général Bradley, qui suggérait de considérer cette pathologie comme une « réaction normale à une situation normale », les écrivains-vétérans la présentent comme une réaction normale à une situation anormale et, bien souvent, amoral.

8.3.5 Présager la pathologie différée et chronique

Si l'on assiste à une multiplication des représentations des blessures psychiques dont souffrent les combattants, les auteurs commencent cependant à peine à mentionner que les troubles psychiques affectent le quotidien des anciens combattants. À l'exception de *Les Canadiens errants* de Jean Vaillancourt et de *Le soldat oublié* de Guy Sajer, qui relatent tous deux les problèmes de dépression et d'hypervigilance dont souffrent les personnages après leur démobilisation (LCE : 202 et SO : 542-543), les troubles psychiques développés par les anciens combattants rendus à la vie civile sont passés sous silence. Les écrivains-vétérans de la Seconde Guerre mondiale se contentent de laisser présager les difficultés auxquelles se heurteront probablement les hommes après leur démobilisation. Tel est le cas, notamment, dans *La ligne rouge*, lorsque l'auteur nous présente les hommes de la compagnie C quittant l'île de Guadalcanal. À ce moment, le sergent-chef Welsh souhaite un peu naïvement que l'engourdissement du combat se transformera en « un bien heureux état de torpeur permanente » (LR : 601), espérant trouver la paix intérieure en se coupant complètement de ses émotions et sentiments.

Nous avons déjà observé qu'Anton Myrer présente, à la fin de son roman, un personnage qui semble atteint du syndrome du survivant. Un soir, alors qu'il se trouve au repos, le soldat Jay O'Neill, qui fait partie des quelques survivants de son escouade, est assailli par le souvenir de ses frères d'armes tombés au champ d'honneur (BW : 501). Il fait alors la promesse de survivre et de mener une vie décente pour honorer ces hommes qui auraient pu mener une meilleure existence que lui-même s'ils n'étaient pas morts (BW : 502). Puisqu'ils se sentent coupables d'avoir survécu, alors que leurs frères d'armes se sont sacrifiés, les sujets atteints du syndrome du survivant développent habituellement « de l'anxiété, des troubles de la mémoire (tant amnésiques qu'hypermnésiques), des cauchemars, des plaintes somatiques, de la dépression chronique [et] des troubles de l'identité [...] »⁹³⁵. Toutefois, Myrer, comme la plupart des écrivains-vétérans, n'attribue pas ces symptômes à son personnage. Il se contente de laisser présager les problèmes psychiques dont il pourrait éventuellement souffrir.

⁹³⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 177.

Le syndrome du survivant s'explique en partie par le fait qu'à compter de la phase d'entraînement, les combattants sont conditionnés à s'identifier au groupe auquel ils appartiennent. « "I " became "we", the nucleus for an identity that was prepared to fight and die together, as one unit⁹³⁶ », rappellent le psychiatre Joel Osler Brende et le psychologue Erwin Randolph Pearson. Rapidement, les hommes en viennent à compter et à veiller les uns sur les autres : « Les risques que nous avons courus ensemble, la peur qui nous a secoués, nous ont unis » (LP : 120). Le groupe représente pour eux un milieu d'entraide et de préservation ; non seulement est-il « un des facteurs les plus importants de survie⁹³⁷ », mais il contribue aussi à maintenir « une cohésion sociale dans les situations extrêmes⁹³⁸ ». Gabriel Chevallier écrit : « Cette escouade, au sein de laquelle nous nous querellions fréquemment et qui rassemblait des individus si différents, si peu faits pour se comprendre, était pourtant une petite famille, et je serais peiné qu'il fut arrivé malheur à l'un d'eux, surtout à notre jeune caporal » (LP : 120). Le psychiatre Karl Menninger a observé que le groupe est un rempart qui permet de sauvegarder l'équilibre psychique des combattants, mais que la perte d'un de ses membres, et plus particulièrement d'un leader, peut constituer une blessure plus douloureuse qu'une blessure par balle⁹³⁹.

Nous ne saurions voir une simple coïncidence dans le fait que la plupart des romans de guerre mettent en scène les épreuves subies par une unité de combat (escouade, compagnie, section, etc.) plutôt que par un seul individu. Même lorsque les écrivains composent leur roman autour d'un narrateur-témoin, ils prennent habituellement bien soin de décrire les réalités vécues par l'ensemble des personnages du groupe. Dans certains romans, le groupe en vient même à être présenté comme un individu. Dans *La ligne rouge*, par exemple, James Jones relate les déplacements et les actions de la compagnie Charlie comme s'il s'agissait d'un seul homme. Dès les premières pages du roman, alors que les hommes de la compagnie attendent l'ordre de débarquement dans la cale du navire, Jones écrit :

⁹³⁶ Joel Osler Brende et Erwin Randolph Parson, *Vietnam Veterans*, *op. cit.*, p. 88.

⁹³⁷ Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *loc. cit.*

⁹³⁸ *Idem.*

⁹³⁹ Karl A. Menninger, M. Mayman et Paul Pruyser, *The Vital Balance : The Life Process in Mental Health and Illness*, New York, Viking Press, 1963, p. 160.

Dans la pénombre de cet enfer moite dont les parois métalliques renvoyaient et répercutaient le moindre bruit. C-comme-Charlie essuyait la sueur des sourcils ruisselants, détachait des chemises collées aux aisselles, jurait consciencieusement, regardait l'heure et attendait impatiemment (LR : 21).

Jones multiplie les occasions d'user de ce procédé. En voici quelques exemples : « C-comme-Charlie apprit toutes ces nouvelles avec des sentiments mitigés » (LR : 67), « C-comme-Charlie, debout près de là, et déjà reformée dans la structure consciente des pelotons, observait toute cette opération avec une fascination avide » (LR : 68), « C-comme-Charlie, comme un seul homme, était curieux de savoir, de voir mourir un homme » (LR : 69), « C-comme-Charlie avait contemplé toute cette manœuvre, les yeux ronds et l'air penaud » (LR : 202). Jones ne fait ici qu'explicitier ce que plusieurs écrivains-vétérans laissent entendre, à savoir que l'unité de combat est le personnage principal du roman. L'idée selon laquelle le groupe est le personnage central du roman favorise une multiplication des points de vue et permet aux auteurs d'éviter l'écueil d'un témoignage subjectif ; elle suppose une synthèse de l'expérience des combattants. L'expérience commune du groupe est constituée d'une multitude d'expériences personnelles. Dans *The Warriors. Reflections on Men in Battle*, le philosophe et ancien combattant Jesse Glenn Gray affirme que le « moi » des combattants et des vétérans « s'efface inévitablement devant un "nous" », que « "le mien" devient [pour eux] "le nôtre" » et que, par conséquent, « chaque destin perd de son importance primordiale⁹⁴⁰ ».

Non seulement cette pratique permet aux écrivains-vétérans de souligner l'esprit de corps qui lie les hommes entre eux – comme les membres d'une famille de substitution ou d'une équipe sportive –, mais elle permet de représenter différents individus en un seul corps unifié. Il nous semble justement que c'est précisément ce que réalise l'écriture romanesque, mais que ne peuvent réussir pleinement d'autres formes d'art, tel le cinéma. En fait, l'écriture permet de relater comment ce corps unifié pense et ressent.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les vétérans ressentent une immense culpabilité envers leurs frères d'armes morts au combat et se croient redevables envers eux. Il semble que leurs décès engendrent non seulement un sentiment de perte incommensurable

⁹⁴⁰ Jesse Glenn Gray, *The Warriors. Reflections on Men in Battle*, cité dans Bruno Cabanese, *loc. cit.*

chez les survivants, mais qu'ils provoquent aussi une altération de leur personnalité. Il faut toutefois attendre les romans de guerre écrits par les vétérans de la guerre du Vietnam avant de voir comment les blessures psychiques affectent véritablement les vétérans dans leur quotidien après la démobilisation.

8.4 La guerre du Vietnam : quand la figure du blessé psychique devient la norme

Dans les romans de guerre écrits par les vétérans américains de la guerre du Vietnam, les représentations des blessures psychiques semblent devenir la norme. Chacun de ces romans semble contenir son lot de blessés psychiques. C'est un peu comme si ces vétérans proposaient une synthèse des différentes représentations développées par leurs prédécesseurs. La réaction de stress de combat est donc abondamment représentée dans ses différentes déclinaisons (stress normal et stress dépassé). On mentionne régulièrement comment les hommes doivent vivre avec un sentiment constant de peur, un état d'apathie émotionnelle et un sentiment d'irréalité lorsqu'ils sont déployés sur le théâtre des opérations. En témoigne ce passage de *Retour à Matterhorn* où l'on décrit l'état d'esprit du lieutenant Mellas durant une attaque : « Mellas fut transporté hors de son corps, au-delà de lui-même. C'était comme si son esprit observait froidement alors que son corps courait frénétiquement, avec peur et passion. La frayeur qu'il éprouvait allait au-delà de toutes celles qu'il avait jamais connues » (RM : 584). Rappelons que les symptômes dissociatifs (torpeur, détachement, altération de la conscience, déréalisation et dépersonnalisation⁹⁴¹) accompagnent habituellement l'événement traumatique qui provoque l'état de stress aigu et le trouble de stress post-traumatique. Plusieurs troubles sont omniprésents dans l'ensemble de ces romans : les symptômes physiques neurovégétatifs et psychomoteurs (tremblements, lividité, crise de sanglots, perte d'urine, déjections involontaires, crispation, recroquevillements), mais aussi les troubles psychosomatiques – nous pensons ici au personnage de Mallory qui, dans *Retour à Matterhorn*, développe des maux de tête chroniques en périodes de stress (RM : 122-127). On y retrouve aussi l'épuisement et les conflits intrapsychiques (*fight or flight*) auxquels les combattants sont confrontés, comme dans un long passage de *Retour à Matterhorn* où le

⁹⁴¹ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 188.

lieutenant Mellas, après avoir passé des jours sans boire, dormir et mangé et à subir les tirs de mortiers de l'ennemi, perd momentanément l'esprit et hésite entre faire le mort, fuir dans la jungle ou combattre (RM : 659-560).

Il peut sembler étrange de trouver une telle concentration de représentations des blessures psychiques dans les romans de cette période puisque « le nombre de victimes psychiatriques évacuées hors du pays au cours des dix années de guerre au Vietnam fut le plus bas de tous les engagements armés auxquels les Américains participèrent pendant ce siècle⁹⁴² ». Il convient ici de rappeler que les combattants américains de la guerre du Vietnam ne furent pas soumis à une campagne continue, n'étant pas confrontés à une situation de combat permanent ni à des affrontements de grande intensité, la plupart s'échelonnant sur une courte période, voire quelques minutes. D'ailleurs, l'ennemi ne possédait pas d'armement de pointe (artillerie et aviation)⁹⁴³. Il va de soi que la psychiatrie de l'avant mis en place par l'armée américaine contribua aussi à retenir un grand nombre de blessés psychiques sur le théâtre des opérations.

Il nous semble que les écrivains-vétérans de la guerre du Vietnam ont volontairement déployé toute la gamme des représentations des blessures psychiques dans le but de nuancer les idées reçues qui circulaient au sujet des combattants de ce conflit. Nous croyons qu'ils se sont appliqués à laver leur réputation en donnant à voir leurs blessures et les particularités des différentes phases de l'expérience qui ont bien souvent nourri leur souffrance. Au cours de notre analyse, nous avons déjà observé les différents facteurs qui mènent au désengagement moral des combattants ou qui provoquent et alimentent les blessures psychiques : l'absence de légitimité du conflit (but, motif et justification), les jugements et les actions influencés par la culture de guerre et la culture militaire, les stratégies employées, le non-respect des règles d'utilité et de proportionnalité, les exactions perpétrées contre l'ennemi ou les civils, l'effet d'entraînement, la pression sociale ou micro sociétale, le manquement envers les frères d'armes, le fait d'agir contre ses valeurs, de suspendre son jugement et de déplacer ses responsabilités vers son supérieur, ou encore le fait d'enlever la vie à autrui ou de voir quelqu'un mourir. Nous n'entendons pas revenir sur chacun de ces aspects qui connotent le

⁹⁴² Richard A. Gabriel, *La fin des héros*, op. cit., 153.

⁹⁴³ *Idem*.

discours de l'ensemble des écrivains-vétérans à l'étude, ni même dresser les portraits cliniques des personnages, mais plutôt nous attarder aux particularités qui caractérisent ici les représentations des blessés psychiques, car il nous semble que ces représentations peuvent justement permettre d'éclairer la dernière phase de l'expérience, soit le retour du combattant.

8.4.1 Dans l'ombre des pères : quand les particularités du conflit alimentent la détresse des combattants

Rappelons, de prime abord, que la guerre du Vietnam fut rapidement jugée comme une guerre à part. Représentant l'unique défaite des États-Unis au cours du siècle dernier, elle marqua profondément le pays en accentuant, notamment, ses divisions politiques. Une couverture médiatique d'une ampleur jamais vue relayait pour la première fois les conséquences funestes de l'impérialisme américain et la brutalité sans nom déployée par les forces américaines au Vietnam. Rapidement, les vétérans furent ostracisés, non seulement par la population, mais aussi par les vétérans des conflits antérieurs, qui ne percevaient pas le conflit comme une véritable guerre. À leurs yeux, les combattants du Vietnam n'avaient pas été confrontés à la même expérience. Ils croyaient que cette nouvelle génération de vétérans, minée par la honte et la culpabilité, avait, tout au plus, joué un rôle de police dans un conflit qu'elle n'avait pas su remporter. Qui plus est, contrairement à leurs pères, anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale, considérés comme de véritables héros, honorables et victorieux, les vétérans du Vietnam furent rapidement perçus dans l'imaginaire populaire comme des perdants, des alcooliques et des toxicomanes à tendances psychopathes. Plusieurs d'entre eux furent amenés à déprécier leur expérience et à se dévaloriser.

Plusieurs écrivains-vétérans évoquent comment les vétérans du Vietnam furent littéralement hantés par les souvenirs de leurs pères, vétérans d'une autre guerre. Dans *À propos de courage*, par exemple, le personnage de Norman Bowker, de retour au pays, imagine une conversation dans laquelle il cherche à expliquer à son père les réalités de sa guerre, guerre qui se résume dans son histoire à un immense borbier, voire à un champ de merde qui aspire non seulement la vie des jeunes Américains, mais aussi leurs espoirs et leur futur (PC : 150-168). À l'image de son camarade Kiowa, qui s'est enlisé dans ce champ sans qu'il soit parvenu à lui porter secours, Bowker s'embourbe et sombre irrémédiablement dans ce souvenir. Dans une lettre qu'il écrit au narrateur, il en vient d'ailleurs à affirmer : « C'est

presque comme si j'avais été tué au Vietnam... Difficile à décrire. La nuit où Kiowa a crevé, c'est comme si je m'étais enfoncé avec lui... Et depuis je suis dans la merde » (PC : 170). Il suggère d'ailleurs à son destinataire (l'écrivain)

[d']écrire une histoire sur un mec qui a l'impression qu'il a été anéanti dans ce trou de merde. Un mec qui n'arrive pas à se ressaisir et qui se promène simplement toute la journée en ville au volant d'une voiture et qui n'arrive pas à trouver un putain d'endroit où aller [...] Ce mec veut parler de tout ça, mais il n'y arrive pas (PC : 171).

Dans le chapitre intitulé « À propos de courage », les réflexions de Bowker permettent d'articuler comment le courage est une chose bien relative qui se décline de différentes façons selon les circonstances. Il cherche de cette façon à justifier pourquoi il n'est pas parvenu à extirper son ami de la fange. Cette réalité semble d'ailleurs ronger le jeune vétéran qui ne parvient pas à verbaliser son expérience : « Si cela avait été possible, ce qui n'était pas le cas, il aurait expliqué comment son ami Kiowa avait sombré cette nuit-là dans le champ sombre et marécageux. Il avait été aspiré par la guerre ; il faisait partie des déchets » (PC : 167). D'autre part, O'Brien rappelle que « ce n'était pas une guerre qui se prêtait aux récits de guerre, ni aux histoires de bravoure » et que « personne de cette ville ne voulait entendre parler de cette abominable odeur » qui régnait dans le champ ce soir là (PC : 163). Il sous-entend ainsi qu'une certaine portion de la société demeurait consciente de l'immoralité du conflit et préférait l'ignorer. Notons que l'odeur de la fange peut ici évoquer la souillure que représente l'expérience des combattants américains pendant la guerre du Vietnam dans l'esprit populaire, souillure que personne ne veut partager. La parole des anciens combattants devient par conséquent importune au cœur de la cité. Bowker, comme ses pairs, est condamné au silence. Il n'est pas anodin qu'il s'imagine partageant son témoignage avec différentes personnes : d'abord son père ; ensuite, Sally Kramer, la femme dont il était amoureux ; puis, Max Arnold, son meilleur ami décédé ; les membres du Kiwanis Club ; les ouvriers s'affairant à l'installation des feux d'artifice du quatre juillet ; les habitants de la ville ; et, finalement le responsable des commandes du A&W, coincé derrière son interphone, dernier secours possible, avec qui il rompt définitivement la conversation malgré les tentatives de l'homme pour le faire parler.

- Écoutez, dit l'interphone, putain, vous voyez bien que je suis *bloqué*. Nom de Dieu, je suis vissé à un poteau. Allez-y, essayez.
 - Rien.
 - Vous êtes sûr ?
 - Affirmatif. Terminé.
- L'interphone émit un léger bruit de déception.
- Comme vous voudrez, je suppose. Fin de la communication.
 - Fin de la communication, dit Norman Bowker (PC : 166).

Aux yeux de Norman Bowker, personne ne semble apte ou prêt à recevoir son témoignage. Même son père ne semble pas vouloir discuter avec lui : « Et quel dommage que son père, qui avait déjà fait une guerre, préfère maintenant le silence » (PC : 160). Pourtant, c'est d'abord lui – l'ancien combattant qui pourrait normalement comprendre ce qu'il a vécu – que Bowker imagine comme étant le principal destinataire de son témoignage. Cette parole réprimée, qui ronge peu à peu de l'intérieur, vient d'ailleurs à bout de Bowker, qui finit par se pendre dans le vestiaire du YMCA. Or, l'histoire que désire raconter le jeune homme témoigne de sa volonté de se racheter aux yeux des autres, plus particulièrement aux yeux de son père. Il aurait désiré rendre compte de la complexité de son expérience afin d'échapper au jugement d'autrui.

Leur mémoire étant incompatible avec celle de leurs pères, les fils furent contraints au silence. Se sentant jugés par les vétérans des conflits antérieurs qui ne partageaient pas leurs valeurs, de nombreux vétérans du Vietnam préférèrent d'ailleurs former leurs propres associations plutôt que d'adhérer aux associations traditionnelles telles que l'*American Legion* et la *Veterans of Foreign Wars*⁹⁴⁴. Au contraire de leurs pères qui combattirent dans une guerre juste et soutenue par l'ensemble de la population américaine, les vétérans du Vietnam eurent conscience d'avoir combattu dans une guerre injuste, impopulaire et injustifiable. Ils éprouvèrent donc une certaine difficulté à trouver un sens à leur expérience et en souffrirent inévitablement.

8.4.2 Les blessures psychiques comme obstacle à la réinsertion

⁹⁴⁴ Gerald Nicosia, *Home to war*, *op. cit.*, p. 51-52.

Les écrivains-vétérans américains de la guerre du Vietnam insistent tout particulièrement sur le retour des anciens combattants à la vie civile, ainsi que sur les difficultés de réinsertions auxquelles ils sont confrontés. C'est que le retour à la vie civile contribua à alimenter leur traumatisme. La figure de l'ancien combattant aux prises avec des problèmes psychologiques, des problèmes de dépendances et des problèmes sociaux se multiplie dans plusieurs romans de cette période. En fait, on retrouve ces cas de figure dans la plupart des romans écrits par des vétérans du Vietnam. Certains personnages sont clairement atteints du trouble de stress post-traumatique qui les pousse à l'autodestruction (N4J, UGDT), voire au suicide (PC, CN). Nous l'avons vu précédemment, les problèmes de consommation de drogue et d'alcool sont eux aussi omniprésents. Ceux-ci comptent parmi les troubles des conduites qui sont au nombre des symptômes non spécifiques des névroses de guerre.

Il convient aussi de rappeler que les différents problèmes sociaux occasionnés par le retour des combattants résultent directement de problèmes psychiques et des ratés de l'institution médicale et de l'institution militaire. Les individus aux prises avec de graves blessures psychiques sont souvent laissés à eux-mêmes ou sont soumis à des traitements inadéquats.

Dans *Chiens de la nuit*, le narrateur fait état d'un vétéran qui, après avoir passé par la période de décompression obligatoire de deux semaines, s'est acheté une arme à feu pour mettre fin à ses jours (CN : 44-45). Il raconte aussi comment Millon, un autre vétéran du Vietnam, déguise son suicide. Répondant à un appel d'urgence pour menaces de mort contre un psychiatre, l'agent Hanson et sa collègue interceptent Millon dans le stationnement d'un hôpital. Hanson tente alors d'établir un dialogue avec le vétéran. Ce dernier lui confie alors que son psychologue a refusé de l'écouter, se contentant de lui prescrire des médicaments avant de le renvoyer à la maison (CN : 108). Après quoi, il feint de dégainer une arme. Hanson n'a d'autre choix que de se résigner à l'abattre. Il est à noter que le narrateur rappelle que l'agent Hanson fut appelé, quelques semaines plus tôt, pour intervenir alors que Millon se trouvait en pleine psychose, barricadé dans son appartement. Seulement, Hanson se contenta de calmer le jeu et de suggérer à Million d'aller voir une association de vétérans ou de consulter un psychiatre (CN : 105).

Hanson lui-même, tout en niant l'existence des blessures psychiques liées à l'expérience du combat – il croit que les blessés psychiques « étaient déjà givrés avant de partir » et qu'ils

« ne veulent pas assumer leurs actes » (CN : 88) –, présente plusieurs symptômes relatifs au trouble de stress post-traumatique. Mais, à l'instar d'autres vétérans, il perçoit les blessures psychiques comme quelque chose de honteux, l'aveu d'une faiblesse. Il souffre du syndrome de répétition, qui s'exprime d'abord sous la forme du phénomène moteur élémentaire ; il adopte, par exemple, une position de combat dès qu'il attend la pétarade d'un pot d'échappement (SFD : 391). Il développe aussi une conduite de répétitions en cherchant constamment les signes qui lui dicteront sa conduite, ce qu'il qualifie d'augures (SFD : 113 et 120-121). Finalement, il fait des cauchemars de répétition – il rêve sans cesse de la mort de ses camarades (CN : 184) – et est frappé d'illusions de reviviscence – les odeurs d'une épicerie vietnamienne, « les gloussements et les sonorités de la langue » vietnamienne ou les bruits d'un émetteur radio le replongent pendant un instant dans le passé (CN : 428 et 513). Par conséquent, il est régulièrement en proie à l'hypervigilance et à l'anxiété :

Tout en marchant, ses yeux furetaient, de droite à gauche, et de haut en bas, épiaient le moindre mouvement. Simultanément, il repérait toutes les planques possibles susceptibles de le mettre à couvert [...] Son regard cherchait des objets qui pourraient lui servir d'arme [...] Lorsqu'il croisait quelqu'un sur le trottoir, sa main se refermait en poing, le long de son flanc, prête à frapper [...] » (SFD : 392).

Anderson laisse sous-entendre que son personnage souffre aussi de troubles psychosomatiques à la fois auditifs et visuels : il entend constamment des gazouillis qui excitent sa vigilance (SFD : 391) et il a « de temps en temps l'impression de regarder dans un tunnel » (SFD : 157). C'est toutefois à travers les symptômes non spécifiques que s'exprime davantage l'état du personnage. Il affiche, par exemple, divers troubles du comportement, au premier chef son alcoolisme et sa tendance au retrait social. Lors de sa permission aux États-Unis, Hanson habite une cabane à l'écart des grandes villes et ne sort qu'une fois la nuit venue, uniquement s'il est complètement saoul, multipliant les batailles avec des inconnus (SFD : 112). Sa tendance pour la solitude et sa dépendance à l'alcool perdurent au lendemain de sa démobilisation. Il mène pendant un moment une vie de désœuvré, passant ses journées et ses nuits à boire dans un petit bar de sa ville natale, se retrouvant en proie à la dépression chaque matin (CN : 148). Il développe aussi des comportements agressifs ; ses accès de colère le poussent à attaquer des inconnus pour un oui ou pour un non (SFD : 124-137) et à

maltraiter son amoureuse (SFD : 123-124 et 117-118). Il en vient même à être animé par des instincts sadiques et meurtriers, s'imaginant faire du mal aux gens qui l'entourent (CN : 393-394) ou perpétrer des carnages (CN : 400-401). Le narrateur de *Chiens de la nuit* rappelle aussi qu'Hanson a développé une dépendance à l'adrénaline, dépendance qu'il parvient à combler grâce à son travail de policier. Il décrit d'ailleurs les policiers comme « des camés à l'adrénaline qui revenaient du Vietnam », « des purs et durs, des racistes, des sadiques, des maniaco-dépressifs qui se servaient de l'adrénaline et de la fatigue pour tenir leurs démons en respect » (CN : 42). Il affirme qu'Hanson en arrive à penser que son métier lui a littéralement sauvé la mise : « Heureusement qu'il était devenu flic. Il serait en prison à l'heure qu'il est, ou mort, ou fou comme Millon, s'il n'était pas devenu flic » (CN : 126). D'ailleurs, Hanson se reconnaît davantage dans les ivrognes et les toxicomanes qui sillonnent les trottoirs que dans les jeunes professionnels qui habitent le quartier dans lequel il patrouille (CN : 299). Il déclare même à sa collègue qu'il considère cette faune comme sa communauté (CN : 319).

Malgré tous les mécanismes d'évitement qu'il met en place, Hanson souffre de sa condition et finit par adopter des comportements suicidaires. À plusieurs reprises, il se met volontairement dans des situations où sa vie est en danger. Un soir, après avoir pointé son pistolet chargé sur son visage et armé le chien, il est interrompu par un collègue (CN : 387). L'auteur ne mentionne nullement les intentions d'Hanson, mais le geste en dit long sur son état d'esprit.

Comme plusieurs écrivains-vétérans du Vietnam, Anderson souligne non seulement que la société n'est pas en mesure d'aider adéquatement les vétérans aux prises avec des blessures psychiques, les abandonnant trop souvent à leur sort, mais aussi que plusieurs d'entre eux nient leur souffrance en refusant de demander de l'aide, hantés par le jugement des autres. Dans tous les cas, il apparaît que les comportements provoqués par les blessures psychiques contribuent à maintenir les vétérans en marge de la société.

8.4.3 Raconter la névrose de guérilla et le trouble de stress post-traumatique

Compte tenu du jugement que portent sur eux les anciens combattants des guerres antérieures et la population en général, il n'est pas surprenant que les écrivains-vétérans de cette période cherchent à illustrer abondamment les différentes formes de manifestations des

blessures psychiques ayant eu lieu tant durant la phase du déploiement qu'au retour du combattant. En mettant en lumière la souffrance subie au moment de l'expérience et après le retour, la figure du blessé psychique contribue à défaire les préjugés. Les représentations de la souffrance psychologique deviennent un gage de reconnaissance. Elles permettent aux vétérans, non seulement de se poser en victime en illustrant les injustices et les violences qu'ils ont subies, mais aussi de démontrer qu'ils regrettent leur implication et portent rétrospectivement un jugement moral sur leurs décisions, leurs actions et leurs comportements.

Louis Crocq rappelle que « [p]ar rapport à la névrose de guerre classique, la névrose de guérilla n'est pas due à un événement émotionnant unique, ni même à l'épuisement d'un combat prolongé ou d'une période de combat intense », mais plutôt au caractère imprévisible des événements qui alimentent un sentiment d'insécurité constant, le tout doublé d'un sentiment d'impuissance⁹⁴⁵. Nous avons déjà vu comment le jugement des combattants est affecté par la possibilité que l'ennemi se cache parmi la population civile. Un stress incessant repose sur les épaules des hommes qui se battent contre un ennemi invisible et qui sont trop souvent victimes des francs tireurs, ce qui mine leur moral et attise leur désir de vengeance. Tim O'Brien insiste, quant à lui, sur la manière dont la menace des mines antipersonnelles et des engins explosifs artisanaux occupe sans cesse l'esprit des combattants, les soumettant à un stress qui devient tôt ou tard insupportable à gérer :

It's more than the fear of death that chews on your mind [...] It's an absurd combination of certainty and uncertainty : the certainty that you're walking in mine fields, walking past the things day after day ; the uncertainty of your every movement, of which way to shift your weight, of where to sit down (IDCZ : 124).

L'expérience guerrière en contexte de guérilla semble plus que jamais avoir été vécue sur le registre de la souillure, de l'humiliation et de la souffrance par les combattants américains. Nous avons antérieurement observé que les romans de cette période racontent que les soldats se retrouvent à subir au quotidien les attaques de l'ennemi sans pouvoir réagir. Le narrateur de *À propos de courage* décrit le quotidien de la compagnie Alpha comme une perpétuelle

⁹⁴⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre, op. cit.*, p. 165 et 168.

errance au cours de laquelle les hommes sont confrontés au harcèlement d'un ennemi invisible : « Le jour, les francs-tireurs leur tiraient dessus ; la nuit, c'était les coups de mortier ; mais il n'y avait pas de bataille, seulement une marche sans fin, de village en village, sans but, sans rien perdre ou gagner » (PC : 27). Nous avons, par ailleurs, déjà relevé que de telles conditions poussent trop souvent les hommes à se venger sur les populations civiles.

Rappelons aussi que la conscience d'avoir participé à une guerre injuste contribue à troubler l'équilibre psychique des anciens combattants. C'est du moins ce que semble indiquer l'entêtement des écrivains-vétérans à établir le caractère injuste du conflit. La plupart des personnages ne retirent aucune fierté de leur expérience guerrière. Rares sont ceux qui reviennent au bercail sans être rongés par les remords. En fait, tous les vétérans représentés dans les romans de Ron Kovic, Tim O'Brien, Kent Anderson et Doug Peacock, sont profondément marqués par leur expérience et portent en eux ces stigmates. Mais surtout, la plupart d'entre eux développent, à divers degrés, un trouble de stress post-traumatique.

Si, durant la guerre du Vietnam, le taux d'évacuations pour des raisons psychiatriques s'avéra beaucoup plus bas que ceux des deux conflits mondiaux, on sait pourtant qu'un nombre sans précédent d'hommes développèrent des problèmes d'ordre psychique une fois rendus à la vie civile. Richard A. Gabriel rappelle d'ailleurs que nombre de vétérans « traînèrent avec eux une quantité de symptômes psychiatriques qui échappèrent aux autorités du service de santé au Vietnam⁹⁴⁶ », ce qui engendra de graves répercussions. En 1987, celui-ci estimait d'ailleurs entre 500 000 et 1 500 000 le nombre de vétérans américains du Vietnam victimes de trouble de stress post-traumatique. Il n'est donc pas surprenant que le trouble de stress post-traumatique s'impose de manière intensive dans le paysage littéraire et artistique américain à compter des années 90. On décrit d'ailleurs toute la variété de ses symptômes dans les romans écrits par les vétérans américains de la guerre du Vietnam.

Comme chez Céline, les représentations de la névrose de guerre – qui prend ici la forme du trouble de stress post-traumatique – permettent aux écrivains-vétérans d'articuler leur discours. Nous avons, par exemple, observé antérieurement comment Ron Kovic parvient à exprimer son ressentiment et à critiquer les politiques américaines en racontant son double

⁹⁴⁶ Richard A. Gabriel, *La fin des héros*, op. cit., p. 154.

traumatisme (physique et psychique). Plus que jamais, les récits sont « centrés sur le monde intérieur dévasté⁹⁴⁷ ». La blessure psychique devient la question centrale de certains romans et, parfois, le lieu même de l'énonciation.

Trois objectifs motivent les écrivains-vétérans à raconter leur histoire : parvenir à rétablir le fil de leur histoire personnelle sectionnée par le traumatisme d'une expérience chaotique, donner un sens à cette expérience inintelligible et insupportable qu'est la guerre, et sortir de ces ténèbres qui les ont avalés et dans lesquelles ils se sont égarés. Les écrivains-vétérans sont nombreux à avoir relevé la rupture identitaire (voire, la métamorphose) que l'expérience leur a imposée. À ce sujet, Doug Peacock écrit :

Dans la guerre, on découvre que tout est permis, et on paie inévitablement le prix de cette révélation. C'est un seuil à franchir, derrière lequel il y a à la fois la peur et le savoir, mais qui vous ferme d'autres chemins vers l'existence dont vous étiez certain, plus jeune, qu'elle vous était réservée. Une partie de votre vie est tranchée net, comme un doigt ou une oreille (UGDT : 140).

Nous l'avons vu, les événements ont souvent poussé les vétérans à rompre avec leur identité profonde en les contraignant à enfreindre les normes et à renier leurs valeurs et leurs idéaux. L'intensité causée par les excitations traumatiques ayant causé « l'arrêt abrupt de la représentation mentale⁹⁴⁸ », de nombreux combattants ont vécu l'expérience sur le mode de l'absence. Ayant été dans l'impossibilité de traiter l'information au niveau symbolique, ils n'ont pas pu agir de manière adéquate, ou même intégré l'expérience de façon rationnelle. Certains ont même adopté des comportements de défense psychique tels que la dissociation, la déréalisation et la dépersonnalisation pour assurer leur survie⁹⁴⁹. Ainsi s'explique leur volonté de remettre de l'ordre dans ce chaos qui s'est dressé entre leur passé et leur présent en procédant à une mise en intrigue de leur expérience. C'est à travers leur identité de vétéran que ces hommes, qui ont dû, au cours de l'expérience, substituer leur identité de combattant à leur identité de civil pour assurer leur survie, s'affairent à restructurer leur récit de vie et, par

⁹⁴⁷ Nayla Chidiac et Claude Barrois, « Narration et mémoire. Du survivant à l'écrivain », *loc. cit.*, p. 307.

⁹⁴⁸ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 122.

⁹⁴⁹ Dori Laub, « Arrêt traumatique du récit et de la symbolisation », *loc. cit.*, p. 70.

le fait même, leur identité narrative. Il s'agit pour eux de rendre l'expérience intelligible et communicable en liant leurs souvenirs fragmentés de manière à délier les affects et les sensations traumatiques qui les paralysent. C'est précisément ce que permet le témoignage – car il faut garder à l'esprit que les écrivains-vétérans tentent d'abord de livrer témoignage par le biais de la fiction – en rétablissant la communication avec un destinataire (ici le lecteur idéal). Ce lecteur idéal deviendrait, pour reprendre les termes de Dori Laub, un « tu » interne temporaire qui faciliterait la rencontre du témoin avec lui-même⁹⁵⁰.

La mise en intrigue de son expérience – laquelle repose sur la posture rhétorique de la honte – permet ici au témoin de réconcilier différentes facettes de son identité fragmentée. La mise en intrigue, et la mise en discours qui l'accompagne, permettent aux écrivains de jeter un nouveau regard sur les événements et de procéder à un examen de conscience. En jugeant rétrospectivement leurs propres actions, ils confèrent une dimension morale et éthique à leur discours et travaillent à laver leur réputation. En plus de briser le silence, ils parviennent dans une certaine mesure à justifier leurs actions en établissant le contexte infernal dans lequel ils ont été appelés à évoluer. En écrivant le récit de leur expérience, ils font la paix avec leur passé. C'est donc dire que leurs traumatismes motivent leur processus d'écriture qui relève, par conséquent, de l'expérience thérapeutique.

Un texte tel que *Né un quatre juillet* s'inscrit dans une telle optique. Sa structure repose sur le cheminement intérieur parcouru par l'auteur pour arriver à ordonner l'expérience, à donner un sens à son existence et à surmonter son traumatisme. Par le biais du témoignage, Kovic met en scène son éveil. Il relate de quelle manière, peu après son retour au pays, il réalisa qu'il avait été berné par l'illusion patriotique et les discours officiels (N4J : 93-104). Par la suite, il explique comment, après une période de déni, d'errance et d'excès, il se réappropria progressivement son histoire en partageant son expérience dans des conférences organisées par des associations de vétérans (N4J : 133-139), en s'adonnant à l'écriture (N4J : 107) et en s'impliquant activement dans le mouvement pacifiste, tout ça dans l'intention de redonner sens à sa vie. Nous avons observé précédemment que Kovic a fini par concevoir son infirmité comme un symbole qu'il n'hésita pas à mettre au service de la cause pacifiste. Il rappelle d'ailleurs avoir demandé à prendre la parole en public dès sa première rencontre

⁹⁵⁰ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 115.

avec une association de vétérans pacifistes : « Laissez-moi parler en public, ai-je dit à mes frères vétérans. Trouvez-moi un endroit où je puisse m'exhiber avec mon fauteuil » (N4J : 136). Rappelons que, dans son roman, c'est non seulement grâce à son infirmité, mais aussi grâce à ses blessures psychiques que Kovic parvient à se présenter comme un symbole pacifiste et à prendre position politiquement. C'est bien la supercherie instaurée par l'administration américaine qu'il vise à dénoncer. Par le biais de la fictionnalisation, il donne à voir sa souffrance psychique, souffrance qui a eu des conséquences sur son existence tout aussi importantes (sinon plus) que ses mutilations. Kovic rappelle d'ailleurs comment tous ses efforts pour se sentir mieux furent minés par son secret, c'est-à-dire par le traumatisme qu'il conservait profondément enfoui en lui et qu'il refusait de partager avec les autres (N4J : 139). Nous l'avons observé, tout le roman est d'ailleurs orchestré comme le long cheminement du jeune vétéran vers sa propre rédemption. Ce n'est qu'au cours des derniers chapitres qu'il raconte finalement les événements traumatisants auxquels il fut confronté (les meurtres accidentels d'un groupe d'enfants et de l'un de ses frères d'armes), mettant en lumière, par la première fois, ses fautes. Dans sa préface de 2005, Kovic révèle d'emblée le caractère thérapeutique que revêt pour lui le processus d'écriture :

J'ai écrit *Né un 4 juillet* à l'automne 1974, en un mois, trois semaines et deux jours [...] Ce fut une explosion, un déferlement magnifique, l'écriture jaillissait sans effort. Je travaillais avec l'énergie du désespoir, comme si je rédigeais mon testament. [...] J'écrivais des nuits entières, sept jours par semaine, ne revenant jamais à la ligne, noircissant les rectos et les versos, frappant si fort les touches de ma machine à écrire que j'en avais mal aux doigts. Je ne pouvais pas m'arrêter et je me souviens ne m'être jamais alors senti aussi vivant. Convaincu de mourir jeune, je m'efforçais de laisser une trace derrière moi, de m'élever au-dessus des ténèbres » (N4, 16-17).

On peut donc remarquer que le processus d'écriture fut vécu comme une véritable délivrance par l'auteur. Or, la catharsis ne semble s'être pleinement opérée qu'en présence d'un destinataire. Kovic rappelle avoir été hanté par ses démons jusqu'au moment où il lut des extraits de son témoignage à un ami. « Je me souviens de l'extrême fatigue qui s'est abattue sur moi quand il m'a pris dans ses bras et que j'ai fondu en larmes. Une mise au monde douloureuse et magnifique » (N4J : 19). On peut donc remarquer que, dans l'esprit de l'auteur, l'écriture ne semble véritablement constituer un processus thérapeutique qu'au

moment où le texte se donne à lire aux autres, ce qui démontre à quel point le concept de pardon et de rachat est ici central. Ayant participé à un conflit injuste, les écrivains-vétérans du Vietnam ne sont pas seulement animés par le désir de laver leur réputation, lequel motive l'entreprise que constitue l'ensemble du « discours vétéran » depuis le premier conflit mondial. Visiblement influencés par la culture judéo-chrétienne, ils sont à la recherche d'une possible rédemption. Le discours du rachat, l'expiation, la recherche du pardon accordé à soi-même par soi-même, au terme d'un enfer passé parmi les autres, mais dans la solitude, les distinguent de leurs prédécesseurs.

Le roman *Une guerre dans la tête* de Doug Peacock, relève lui aussi de l'expérience thérapeutique. L'auteur y ordonne le récit de sa vie, met en mots son traumatisme. Peacock relate le long chemin qu'il a dû parcourir pour faire la paix avec son passé et retrouver un certain équilibre intérieur. Hanté par le souvenir de l'offensive du Têt et souffrant d'un trouble de stress post-traumatique – il mentionne avoir obtenu un statut d'invalidité totale et permanente (UGDT : 143) – Peacock rappelle qu'il fut confronté à un syndrome de répétition (cauchemars, souvenirs envahissants, rumination mentale). Il insiste tout particulièrement sur la façon dont les souvenirs envahissants provoqués par des stimulations externes marquèrent son quotidien (UGDT : 52-54, 69-71, 136, 138, 218). Il révèle aussi qu'il développa toute une gamme de symptômes non spécifiques tels que la dépression (UGDT : 106) et des troubles du comportement : pensées suicidaires (UGDT : 22, 137), abus d'alcool (UGDT : 139), insomnie (UGDT : 139) et agressivité (UGDT : 131). D'ailleurs, il mentionne, lui aussi, avoir entretenu une dépendance à l'adrénaline : « Le goût du risque est une drogue qui vous éloigne de vos semblables, même de vos proches » (UGDT : 25). Du même coup, il rappelle que les comportements qu'il adopta nuisirent à sa vie sociale et familiale (UGDT : 132, 133). Il souligne que sa personnalité subit d'importantes altérations, révélant avoir été incapable de différencier les stimulations dangereuses des stimulations anodines⁹⁵¹. Par conséquent, il adopta un état d'hypervigilance quasi constant : « Et, il y a vingt ans, j'étais loin d'être un cadeau : je ne souriais que lorsque je buvais de la bière, et le moindre geste, le moindre bruit, le moindre choc faisait resurgir ce que j'appelais le côté "furet-aux-abois" de ma personnalité par ailleurs exquise » (UGDT : 48). Assez tôt dans le récit, Peacock établit que l'expérience

⁹⁵¹ Sur le blocage de la fonction de filtration, voir : Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, op. cit. p. 139-140.

provoqua en lui une rupture identitaire. Il rappelle alors que sa vie d'avant la guerre s'est achevée en 1968, avec l'offensive du Têt, et qu'il est revenu du Vietnam littéralement métamorphosé, s'enfermant alors dans le « carcan social et pathologique qui est le lot des vétérans » (UGDT : 25).

Ma vie telle que je la vivais était partie en flammes. Mon existence d'Américain moyen, ou ce qu'il en restait, s'était consumée dans l'embrasement de la guerre en Asie du Sud-Est. De ses cendres avait surgi le Peacock, le paon-phénix plus amoché que régénéré, dont Abbey avait fait la connaissance (UGDT : 39).

Il mentionne avoir pendant longtemps refusé son état : « je refusais d'admettre que ce qui pour moi n'était qu'une conséquence banale et inéluctable de la guerre ait pu altérer mon identité profonde de façon aussi monstrueuse » (UGDT : 144). Désillusionné par son expérience (il affirme avoir été marqué par les mensonges politiques dont il fut témoin durant l'offensive du Têt) et par les événements traumatisants qui ont marqué l'imaginaire américain de cette période (notamment, la médiatisation du massacre de My Lai et les assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy), Peacock en vint à vivre en marge de la société et à s'engager dans une lutte environnementale (UGDT : 41-42). Il avoue qu'il n'avait « aucune envie de [s]e réinsérer, aucun talent pour [s]e réformer » et qu'il se sentait « étranger à [s]on siècle » (UGDT : 44). Il explique, par conséquent, comment il tenta de redonner un sens à sa vie en s'engageant activement dans un nouveau combat à travers lequel il lui était possible de mener une vie en marge de la société, tout en étant utile et en pouvant laisser libre cours à la colère qui l'animait. Il explique que la mort de son meilleur ami et mentor (Edward Abbey) le poussa à tout remettre en question et à tenter de comprendre son état :

Je détestais cet héritage de fureur qui, je le savais, s'enracinait dans la guerre et ne serait pas facile à rejeter. Je voulais rentrer au cœur de moi-même, ce cœur qui m'échappait, en recourant à mes moyens primitifs d'introspection – la marche, la solitude, le contact avec la nature – pour revenir à l'origine de mes blessures » (UGDT : 76)⁹⁵².

⁹⁵² Il soutient d'ailleurs ne s'être jamais soucié de la forme que revêtaient ses symptômes avant la mort de son ami Abbey.

En résulta une longue errance pendant laquelle Peacock, confronté à lui-même, parvint progressivement à mettre des mots sur ses sentiments. Comme bien d'autres écrivains-vétérans atteints de trouble de stress post-traumatique, Peacock affirme qu'il fut animé par le désir de s'en sortir et de voir plus clair à travers les symptômes et les souvenirs qui l'ont médusé pendant de nombreuses années. « Je rêvais de percer une brèche dans ces ténèbres pour y voir clair » (UGDT : 139), écrit-il. À son errance psychique se substitua une errance physique qui lui fut salvatrice : « J'en ai largué pas mal en marchant : en traversant le champ de tir, j'ai laissé derrière moi une grande partie de la guerre » (UGDT : 293). Ce n'est toutefois que par la mise en intrigue qu'il parvint finalement à configurer son parcours : ce qui n'était que souvenirs fragmentés prit alors la forme d'un itinéraire, d'un récit de vie qui restructura du même coup son identité narrative. Ainsi le vétéran renaquit-il encore une fois de ses propres cendres à la faveur d'une introspection. Après avoir replongé en lui même pour y affronter son trauma, il parvint à la rédemption.

La pratique d'autres auteurs confirme, encore, la portée thérapeutique du travail d'écriture. Plusieurs n'ont cessé de revenir, d'un livre à l'autre, sur leur expérience guerrière ainsi que sur les événements traumatisants auxquels ils ont été confrontés. Tim O'Brien, lorsqu'il ne situe pas l'action principale de ses romans et de ses nouvelles au Vietnam (*If I Die in a Combat Zone*, *The Things They Carried*, « Where Have You Gone, Charming Billy ? » ou *Going after Cacciato*), met régulièrement en scène des personnages rongés par le souvenir de leur expérience de la guerre ou utilise le conflit comme toile de fond de ses romans (*Northern Light*, *In the Lake of the Wood*, *July, July*, *The Nuclear Age* et *Dad's Maybe Book*). Dans *À propos de courage* (*The Things They Carried*), le narrateur affirme d'ailleurs que « [d]ans les conversations ordinaires, [il] ne parlai[t] jamais beaucoup de la guerre, mais [que] depuis [s]on retour, [il] en avai[t] parlé pratiquement sans arrêt dans [s]es écrit » (PC : 171-172). Kent Anderson recrée, quant à lui, le parcours de Hanson – depuis son enrôlement, en passant par sa participation au conflit au sein d'une unité des Forces spéciales (*Sympathy for the Devil*), jusqu'à sa réinsertion dans la vie civile (*Chiens de la nuit* et *Un soleil sans espoir*). En effet, ces auteurs, des écrivains reconnus pour leurs qualités littéraires, semblent incapables de tourner définitivement la page sur cette partie de leur vie, et paraissent condamnés à confronter éternellement les événements traumatisants qui les ont définis en tant qu'écrivains et redéfinis en tant qu'individus. Comme le rappelle Dori

Laub, le récit auquel procède le témoin pour tenter « de réparer l'interruption psychique ainsi que les souvenirs fragmentés induits par le trauma⁹⁵³ » demeure toujours incomplet : « Il est très alourdi par des points aveugles où persiste cette expérience inexprimable, voire inimaginable. Ils exercent un pouvoir magnétique sur le survivant qui se sent contraint sans cesse à les revisiter tout en fuyant en même temps et constamment leur proximité⁹⁵⁴ ». Tout indique que les écrivains – par un retour constant aux sources même de leur traumatisme – tentent de comprendre leur souffrance et de s'en affranchir, n'ayant de cesse de combler les trous de leur histoire de vie. Tout comme le fait la parole au sein de *rap groups*, l'écriture permet aux auteurs de revenir sur les événements du passé afin d'éclairer leur présent et de cerner leur état psychologique.

Bien que Tim O'Brien affirme qu'il ne considère pas son travail comme une thérapie, il est tout de même conscient de sa valeur cathartique :

En partie catharsis, en partie communication, c'était une manière d'attraper les gens par leur revers et de leur expliquer exactement ce qui m'était arrivé, comment je m'étais laissé entraîner dans une guerre injuste, toutes les erreurs que j'avais commises, toutes les choses abominables que j'avais vues et faites (PC : 172).

On peut ici observer à quel point l'auteur tient à se justifier. Il résume bien la manière dont procèdent la plupart des écrivains-vétérans. En donnant à voir leurs erreurs et leurs méfaits tout en se repentant – bref, en adoptant la posture rhétorique de la honte –, ils parviennent à construire un éthos discursif respectable et à convaincre le public d'adhérer à une autre conception de la guerre.

O'Brien évoque la valeur thérapeutique de l'écriture lorsque le narrateur de son roman rappelle le moment où il réalisa que son travail avait contribué à lui éviter bien des désagréments : « Cependant, lorsque je reçus la lettre de Norman Bowker, j'eus l'impression que le fait d'écrire m'avait entraîné dans un tourbillon de souvenirs qui autrement auraient pu aboutir à une paralysie ou encore pire » (PC : 172). Il affirme aussi que le travail de

⁹⁵³ Dori Laub, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *loc. cit.*, p. 116.

⁹⁵⁴ *Idem.*

fictionnalisation, par une sorte de mise à distance, permet au sujet de cerner la réalité, voire l'essence même de son expérience.

En racontant des histoires, vous rendez objective votre propre expérience. Vous la séparez de vous-même. Vous cernez certaines vérités. Vous en inventez d'autres. Vous commencez parfois avec un incident qui est réellement arrivé [...] et vous le projetez en avant en inventant d'autres incidents qui ne se sont pas réellement produits, mais qui cependant aident à l'éclaircir et à l'expliquer (PC : 172).

La particularité de plusieurs des romans de cette période réside donc dans le fait que le récit se structure et s'articule autour des blessures psychiques. *À propos de courage* met en scène les membres d'une section de combat hantés par la mort de leur camarade Kiowa. Ce roman fragmenté, qui se rapproche dans sa forme d'un recueil de nouvelles, est construit autour d'un chapitre qui raconte l'événement traumatisant de cette mort (PC : 150-175). La plupart des autres chapitres en relatent les répercussions sur la santé de certains membres de la section. Le lieutenant Jimmy Cross, par exemple, est rongé par les remords puisque, lors de cette nuit fatidique, il décida de maintenir la position malgré l'instabilité du terrain et les protestations de ses hommes. Nous l'avons vu, le soldat Norman Bowker – qui fut témoin de la noyade et qui dû renoncer à sauver son ami pour éviter de subir le même sort – est quant à lui enclin au syndrome de répétition (ruminations mentales) et développe des troubles de conduite (errance, comportement suicidaire, alcoolisme). Il passe ses journées à errer dans la grosse *Chevy* de son père, une caisse de canettes de bière comme ultime compagne, ressassant les événements traumatisants auxquels il a été confronté et remettant en cause son comportement de l'époque. Il se montre méfiant à l'égard de la société et se détache peu à peu du monde. Le narrateur le décrit comme un homme qui aimerait pouvoir communiquer son expérience, mais qui n'y parvient pas.

Dans un passage où il relate la genèse du chapitre « À propos de courage », le narrateur affirme que l'idée de cette histoire lui vient d'une lettre de Bowker, lettre dans lequel son frère d'armes lui demandait d'écrire son expérience. « Je l'écrirais bien moi-même, sauf que je ne pourrais jamais trouver les mots, si tu vois ce que je veux dire, et que je n'arriverais pas à déterminer exactement ce qu'il faut dire à propos du champ cette nuit-là » (PC : 171), écrit le jeune vétéran pris au piège dans le souvenir de l'événement traumatisant qu'il ne parvient

pas à communiquer et à surmonter. Le narrateur relève d'ailleurs comment cette lettre traduisait l'état d'esprit de Bowker : « Sa lettre comportait dix-sept pages manuscrites, le ton sautant de l'auto-apitoiement à la colère, à l'ironie, à la culpabilité, à une sorte d'indifférence feinte. Il ne savait plus ce qu'il devait ressentir » (PC : 170). Tout indique que la personnalité de Bowker a subi une importante modification. Le narrateur rappelle qu'il est alors enclin à un sentiment de vide et à une perte d'espoir. Il affirme que sa lettre « décrivait ses difficultés à trouver un sens à sa vie après la guerre » (PC : 169). Bowker enchaîne les petits boulots, vit chez ses parents, abandonne ses cours à l'école préparatoire – parce qu'ils lui « sembl[ent] trop abstraits, trop lointains, sans enjeux réels ou tangibles, certainement sans les enjeux de la guerre » (PC : 169) – et passe ses matinées au lit avant de perdre ses journées à jouer au basket-ball où à se promener en ville. Dans sa lettre Bowker écrit : « Il faut dire [...] que je n'ai aucun endroit où aller. Pas seulement dans cette petite ville dégueulasse. En général. Dans la vie, je veux dire » (PC : 169).

Nous pouvons constater que le désintérêt de Bowker envers son environnement, de même que ses comportements correspondent au trouble de stress post-traumatique : syndrome de répétition, troubles des conduites et modification de la personnalité (blocage de fonction de présence).

Dans le chapitre intitulé « Excursion », dans lequel il raconte son pèlerinage sur les lieux de la mort de Kiowa quelques années après la fin du conflit, le narrateur évoque comment la mort de son camarade fut pour lui aussi un traumatisme qui chamboula son existence. « Ce petit champ, pensais-je, avait avalé tant de choses. Mon meilleur ami. Ma fierté. La conviction que j'étais un homme possédant un minimum de courage » (PC : 198). Il affirme d'ailleurs que cet événement transforma irrémédiablement sa personnalité.

Après cette longue nuit sous la pluie, j'avais été envahi par le froid à l'intérieur de moi-même, toutes mes illusions étaient parties, toutes mes vieilles ambitions et mes espoirs avaient été absorbés par la boue. Des années plus tard, ce froid n'avait jamais entièrement disparu. Il y avait des moments dans ma vie où je ne pouvais plus ressentir grand-chose, ni tristesse, ni pitié, ni passion, et d'une certaine façon je rendais cet endroit responsable de ce que j'étais devenu, et je le rendais responsable d'avoir effacé la personne que j'avais été (PC : 198-199).

Au passage, O'Brien en profite une fois de plus pour établir l'analogie entre le champ de merde et l'expérience des combattants américains au Vietnam : « Pendant vingt ans, ce champ avait symbolisé tout le gâchis que représentait le Vietnam, toute sa vulgarité et son horreur » (PC : 199).

8.5 Conclusion

Au terme de ce chapitre, il apparaît clairement que les écrivains-vétérans relatent les blessures psychiques de manière à déconstruire le mythe du héros. Dans son article « Héros et héroïsation », Laurence Van Ypersele relève qu'au plan individuel, le héros « correspond au désir de transcender les limites de la condition humaine, au rêve d'être extraordinaire, ainsi qu'au besoin d'être reconnu par les autres », alors qu'au plan collectif « il manifeste concrètement le système de valeurs d'une société auquel chacun est invité à adhérer et qui, par là même, renforce la cohésion sociale et nourrit l'identité collective⁹⁵⁵ ». Nous croyons que les écrivains-vétérans, en représentant les blessures psychiques dont souffrent les combattants et les vétérans, s'emploient, au contraire, à investir la figure du combattant d'une dimension révélant les limites de l'homme ordinaire. Qui plus est, ces représentations contribuent aussi à remettre en question le système de valeurs socialement partagé. En fait, en donnant à voir les blessures psychiques dont souffrent les hommes, ces écrivains remettent en question les normes de la virilité guerrière et de l'éthos militaire. Ils montrent que les réalités de la guerre moderne rendent caduque une conception de la virilité incompatible avec l'expérience des combattants, et pourtant à la source de leur souffrance psychique.

L'évolution des représentations des blessures psychiques et la place prépondérante qu'elles finissent par occuper dans le récit nous ont permis de constater que les romans de guerre se sont progressivement appliqués à décrire le monde intérieur des combattants. Nous avons d'ailleurs observé qu'elles en viennent à jouer un rôle de premier ordre, tant sur le plan du contenu que sur celui de la forme.

Si les écrivains combattants de 14-18 se contentèrent de relever l'existence des troubles psychiques pour traduire le caractère extrême de l'expérience du combat, les écrivains-

⁹⁵⁵ Laurence Van Ypersele, « Héros et héroïsation », *loc. cit.*

vétérans s'appliquèrent à les mettre au service de leur discours, et ce, jusqu'à en faire un élément central de leurs romans. Sous leurs plumes, l'exposition des blessures psychiques permet de réfuter plusieurs préjugés et idées socialement reçues, notamment en ce qui concerne la réputation des blessés psychiques et les comportements que devraient adopter les combattants. Elle est mise au service de la critique des institutions médicale et militaire.

C'est en grande partie par le biais de la figure du blessé psychique que les écrivains-vétérans parviennent à représenter la métamorphose intérieure vécue par les combattants. Les représentations de ces blessures contribuent inévitablement à alimenter le caractère réflexif du discours et permettent d'en articuler la dimension morale.

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, il ne fait aucun doute que les écrivains-vétérans du XX^e siècle ont développé un discours original qui a contribué à transformer notre façon de concevoir et de raconter la guerre.

Les grands mouvements associatifs d'anciens combattants ont indéniablement favorisé la prise de parole des vétérans en créant des conditions propices, soit en permettant à ces derniers de se regrouper et de développer des liens d'égalité et de réciprocité (prolongement même de la fraternité des combattants). Ils sont devenus des lieux où la parole de ces hommes – affranchie des discours institutionnels, de la culture de guerre et de la hiérarchie militaire – pouvait être accueillie et partagée, où leur identité de vétéran pouvait enfin être reconnue. Nous l'avons vu, les associations ont permis aux vétérans de se réunir et de s'unir (que ce soit localement, régionalement, nationalement ou, même, internationalement), de développer un esprit de fraternité ainsi que des réseaux d'intérêts et d'influences qui transcendent les époques et les frontières, et ce, jusqu'à constituer une sorte de diaspora d'anciens combattants.

S'il ne fait aucun doute que la sociabilité a constitué le ciment qui unit les vétérans entre eux (en témoigne notamment l'importance que prenait le banquet lors des conventions des associations françaises de l'entre-deux-guerres ou, encore, les actions sociales et les événements organisés par les associations françaises et américaines), il n'en demeure pas moins que l'action militante était la raison d'être des associations. Il s'agissait d'abord de lutter pour les droits à dédommagement et la reconnaissance officielle des anciens combattants. Nous avons observé que le concept de lutte était profondément ancré dans le quotidien et la réalité des vétérans qui durent mener bien des combats pour parvenir à améliorer leur situation.

Cependant, l'activisme des associations de vétérans ne s'est jamais résumé à la défense des intérêts des vétérans. Les anciens combattants ont, depuis le début du XX^e siècle, considéré leur implication sociale comme un prolongement de leur engagement et ont cherché à multiplier les projets communautaires et philanthropiques dans le but d'améliorer la société.

Persuadés que leur expérience guerrière leur conférait une légitimité historique et qu'ils étaient détenteurs d'une certaine vérité, les vétérans de tous horizons ont été animés par le désir de mettre leur parole au service de leur société, et ce, peu importe leur penchant ou leur allégeance idéologique et politique (socialiste ou conservateur, traditionaliste ou progressiste, belliciste ou pacifiste). Animées par une volonté morale, certaines associations s'employèrent à faire la promotion du patriotisme, à sauvegarder les valeurs traditionnelles et maintenir le *statu quo*, alors que d'autres s'appliquèrent à promouvoir le pacifisme, à remettre en cause les décisions de l'État et à lutter contre les injustices sociales.

Le discours développé par les écrivains-vétérans s'inscrit lui aussi dans la tradition de lutte qui a marqué le milieu vétéran. Il est animé par le même désir de prendre part à l'amélioration de la société. Il s'apparente tout particulièrement au discours des associations de vétérans français de l'entre-deux-guerres et à celui des associations pacifistes de vétérans américains de la guerre du Vietnam. À l'instar des associations de vétérans, le « discours vétéran » adopte une visée éducative, morale et politique ; il est animé par la volonté d'éduquer les masses et de faire connaître le vrai visage de la guerre. Puisqu'ils adoptent une posture pacifiste, les écrivains-vétérans de notre corpus exploitent bien souvent les mêmes thèmes que les associations susmentionnées : les effets de l'expérience guerrière sur les hommes, les horreurs du combat, le caractère immoral de la guerre, la fraternité entre combattants, l'antimilitarisme, l'opposition au patriotisme agressif, l'immoralité des politiciens et le devoir de mémoire.

D'autres facteurs permettent aussi de mieux comprendre pourquoi la parole des vétérans s'est imposée avec force au cours du siècle dernier. Notons d'abord que le caractère nouveau des conflits n'est pas étranger au phénomène. Le caractère totalisant des conflits, plus particulièrement l'intensité nouvelle des combats où furent employées des stratégies qui ne faisaient pas l'économie de la violence et des vies humaines, contribua à transformer le visage de la guerre. Telles furent également les conséquences des avancées scientifiques et techniques en armement – des armes dont la létalité dépasse les limites de l'entendement. Les combattants confrontés à l'expérience de la guerre moderne constatèrent rapidement que celle-ci n'avait rien à voir avec la représentation épique qu'ils avaient cultivée jusque-là. Le choc de l'expérience guerrière leur révéla, non seulement le côté obscur de l'humanité, mais surtout les mensonges perpétrés par les discours officiels, la culture de guerre et la tradition

épique. Dès lors, la parole devenait pour eux la seule option possible pour faire entendre la vérité.

Les levées de masses ont jeté sur les champs de bataille des hommes issus de tous les milieux. Ouvriers, paysans, petits bourgeois, universitaires et professionnels étaient confrontés aux mêmes réalités. Grâce aux mesures d’alphabétisation adoptées au début du XX^e siècle, la majorité de ces hommes se trouvaient désormais en mesure de témoigner. On assista alors à une pratique de masse de l’écriture de l’expérience guerrière par l’homme ordinaire. Pour la première fois, les hommes issus du rang prenaient la plume et témoignaient de la guerre vécue sur le terrain, donnant ainsi à leurs lecteurs un accès privilégié à une lecture psychologique et sensible de l’expérience, au détriment d’une écriture stratégique et détachée, une écriture pratiquée depuis toujours par les élites et les membres du haut-commandement.

La demande éditoriale découlant, tantôt du contexte de mobilisation culturelle et de la culture de guerre en vigueur pendant les conflits, tantôt du contexte de démobilisation culturelle et de réconciliation suivant les conflits, contribua à la diffusion de la parole des combattants sous forme écrite dès le premier conflit mondial (correspondances, essais, journaux de route, récits, souvenirs et roman). Rapidement, leur parole quitta la sphère privée pour prendre place dans la sphère publique. Le succès commercial de certains titres de la littérature combattante et de la littérature vétérane témoigne sans conteste de l’importance que prit la diffusion de la parole des vétérans au sein des sociétés modernes.

Les textes de notre corpus, nous l’avons observé, procèdent d’une écriture *a posteriori* et s’affranchissent de la culture de guerre. Contrairement à la littérature combattante – qui s’efforce de représenter le caractère authentique et encore inaperçu de l’événement sans s’affranchir pour autant de la culture de guerre – la littérature vétérane ne peut être qualifiée de « littérature du consentement⁹⁵⁶ ». Non seulement échappe-t-elle aux mentalités, aux codes de valeurs et aux comportements en vigueur pendant les conflits, elle les met à mal en portant sur eux un jugement, tire des leçons morales et critique les discours officiels. C’est une littérature qui table sur la distance temporelle. À la lumière de l’expérience acquise, les écrivains-vétérans reconfigurent et réinterprètent les événements de manière à discréditer les discours qui légitiment les conflits et la façon dont les guerres sont désormais menées. On

⁹⁵⁶ Leonard V. Smith, *op. cit.*, p. 106-147.

peut donc qualifier la littérature vétérane de « littérature de combat » ou « littérature de résistance », au sens où elle développe un contre-discours.

Ce contre-discours s'enracine dans la mémoire collective développée par une partie de la diaspora des anciens combattants, tout en participant à sa structuration. En fait, les romans de notre corpus ont fait office de lieux de passage permettant à la mémoire collective des vétérans d'intégrer une mémoire collective beaucoup plus vaste. Les écrivains-vétérans ont tenu le rôle de passeurs, diffusant dans le monde la parole des vétérans à la faveur d'un discours, assurant la médiation de deux conceptions de la guerre, de deux visions du monde.

Il apparaît que les écrivains-vétérans ont fait usage de la fiction comme d'une tactique discursive leur permettant de reconfigurer l'expérience guerrière afin de mettre à mal une conception erronée de la guerre, mais aussi une manière désuète de la raconter issue de la tradition épique. Par le biais de la fictionnalisation, ils sont parvenus à modeler leur expérience en empruntant le territoire de la littérature consacrée (récit de guerre traditionnel, roman psychologique, roman réaliste et *bildungsroman*) et de la tradition épique ou, pour reprendre le terme de Michel de Certeau, en y braconnant. En fait, le « discours vétéran » détourne les codes des genres traditionnels de manière à invalider les discours qui leur sont afférents. C'est pourquoi nous soutenons qu'il procède à un déplacement opératoire et qu'il y a imbrication d'une nouvelle logique marginale dans un ancien modèle discursif et narratif. Non seulement le « discours vétéran » se situe et s'articule-t-il constamment par rapport aux discours et aux paradigmes constitutifs opérant dans les récits de guerre traditionnels et la tradition épique, mais il cherche aussi à les recomposer. Nous croyons que le dialogisme contenu dans les œuvres étudiées découle précisément de cette réalité ; le « discours vétéran » se trouve dans un équilibre précaire parce qu'il n'a pas de lieu propre pour s'instituer et qu'il n'a d'autre choix que d'utiliser celui des discours qu'il s'emploie à déconstruire. Par des moyens narratifs, stylistiques, énonciatifs, figuratifs et rhétoriques, les écrivains-vétérans tentent de se réapproprier le langage pour témoigner des réalités auxquelles ils ont été confrontés plutôt que de le laisser aux tenants d'une vision idéalisée de la guerre. Ils le font en tant que témoins. Ils s'opposent aux pouvoirs institutionnels parce qu'ils sont convaincus que l'expérience guerrière est garante d'une conscience et d'une sensibilité qui leur confèrent un sens moral supérieur. Parce qu'ils ont vu et vécu les affres de la guerre et les répercussions du pouvoir institutionnalisé jusque dans leur âme et leur chair, ils sont persuadés qu'ils ont la

légitimité et le devoir de partager leur expérience de manière à lutter contre une culture qui véhicule et propage une conception à la fois épique et romantique de l'expérience guerrière, conception qui encourage les masses à adhérer aux conflits.

Parce qu'ils furent confinés aux marges de la société par une expérience extrême qui concourut, par son intensité inouïe, à les transformer et à ternir leur réputation, tandis que leurs œuvres étaient ravalées au rang de la littérature mineure, les écrivains-vétérans constituèrent leur pratique d'écriture autour de l'expérience de la liminarité en adoptant les visées propres à une littérature minoritaire. Il s'agissait pour eux d'échapper au système normatif de la structure sociale et aux dictats institutionnels en redonnant voix à cette collectivité marginalisée : la diaspora des anciens combattants. Il s'agissait de créer un discours original qui leur permettrait de contester la légitimité des guerres ainsi que les discours et la tradition qui les avaient justifiés.

Au cours de notre analyse, nous avons pu observer que le « discours vétéran » est pluridimensionnel. Il se veut à la fois éducatif, monumentaire, judiciaire, politique et épидictique. Ces différentes dimensions se traduisent, dans les œuvres étudiées, par la mise en scène du témoignage, la mise en accusation, l'adoption de postures politiques et le travail de mémoire.

Le « discours vétéran » est d'abord éducatif, au sens où il témoigne des différentes réalités de l'expérience de la guerre moderne, en dévoile les différentes facettes, et cherche à révéler au public son vrai visage. Ainsi, les écrivains-vétérans veulent avant tout dépeindre le caractère immoral des conflits. En éduquant les générations futures, ils espèrent éviter que les erreurs du passé se reproduisent. Alors que certains sont animés par le désir d'empêcher de nouveaux conflits, d'autres espèrent contribuer à changer la façon dont ceux-ci sont menés. Toutefois, si le « discours vétéran » adopte une visée éducative et tente de représenter les réalités de l'expérience de la guerre moderne, c'est d'abord pour mieux mettre en contexte les choix adoptés et les actions perpétrées par les combattants.

Les dimensions politique et judiciaire du « discours vétéran » sont, quant à elles, intimement liées. Nous avons pu observer que les écrivains-vétérans procèdent à une tribunalisation des comportements personnels et sociaux. Il s'agit pour eux de jeter un regard rétrospectif sur les événements, de porter un jugement et de partager les leçons qu'ils ont tirées de l'expérience. Si, en témoignant de la dimension morale de l'expérience, ils

n'hésitent pas à mettre en scène leurs erreurs et à assumer leur part de responsabilité, ils ne manquent pas l'occasion de réclamer que l'État et la population en fassent autant. En décrivant la phase de l'enrôlement, la plupart des écrivains-vétérans établissent qu'une certaine pression sociale et légale contraint souvent les jeunes hommes à s'enrôler, et ce, même lorsqu'ils ne sont pas convaincus de la légitimité du conflit. C'est bien souvent par honneur, pour ne pas entacher leur réputation d'homme viril ou pour ne pas attirer l'opprobre sur leur famille, qu'ils ont accepté d'accomplir leur « devoir patriotique ». Les récits du retour des combattants nous montrent d'ailleurs à quel point ceux qui les ont poussés à s'enrôler leur témoignent très peu de reconnaissance et ménagent les efforts pour les aider à réintégrer la société. Aussi les écrivains-vétérans établissent-ils que l'expérience guerrière est imposée à une minorité par une majorité qui refuse d'assumer ses responsabilités.

La société n'est pas la seule à être appelée à se joindre aux combattants à la barre des accusés. Les écrivains-vétérans attaquent avec virulence la classe politique. Dans les romans étudiés, les politiciens et l'État sont désignés, à juste titre, comme les grands responsables des horreurs perpétrées et des souffrances ressenties par les combattants. Les écrivains-vétérans accusent la classe politique d'imposer un état de soumission absolue à ces hommes, et ce, au profit des classes dominantes. Les combattants ne semblent jamais devoir retirer un quelconque bénéfice des conflits ; tout n'est pour eux que vain sacrifice.

Les dimensions politique et judiciaire du « discours vétéran » s'articulent tout particulièrement autour de la doctrine traditionnelle de la guerre juste. En soutenant que les décisions diplomatiques et politiques enfreignent bien souvent les règles du *jus ad bellum*, et que les stratégies imposées par l'administration et le haut-commandement militaire mettent les hommes dans des situations qui les poussent à outrepasser les règles du *jus in bello*, les auteurs parviennent à établir que les combattants sont, à un certain point, victimes de l'État. D'une manière ou d'une autre, ils sont appelés à combattre dans des conflits moralement injustifiables, soit parce que la cause ou les intentions pour lesquelles ils combattent ne sont pas claires et/ou justifiables, soit parce que les stratégies qu'on leur impose ne leur permettent pas d'épargner les populations civiles, de respecter les règles d'utilité et de proportionnalité ou d'éviter tout moyen intrinsèquement mauvais pour combattre. Même lorsque les personnages prennent part à des guerres réputées être justes, plusieurs écrivains-vétérans ne manquent pas l'occasion de remettre en cause les motivations de l'État – les conflits semblent

appelés à perdurer pour le profit d'un groupe privilégié – et les stratégies adoptées – qui ne favorisent pas l'économie de vies humaines et imposent bien souvent aux combattants des souffrances inutiles. Il convient cependant de souligner que les vétérans de la Seconde Guerre mondiale remettent plus rarement en cause les motivations de l'État. Ils sont moins enclins à conclure qu'un groupe d'intérêt profite de la durée du conflit.

C'est toutefois l'institution militaire qui est la plus vertement critiquée dans l'ensemble des romans. Nous avons vu que les écrivains-vétérans n'hésitent pas à soutenir que l'intransigeance de la hiérarchie militaire est à la source des souffrances physiques et psychiques des combattants. Certains conviennent toutefois que le haut commandement est soumis aux décisions de la classe politique qui néglige la réalité du terrain au profit d'une guerre idéologique. On peut donc constater que, dans leur esprit, la souffrance des combattants demeure intimement liée aux décisions politiques. Si l'on ne peut affirmer que l'ensemble des romans de guerre à l'étude s'inscrit dans la lignée de l'activisme politique – comme c'est le cas, par exemple, avec *Né un quatre juillet* qui révèle l'implication pacifiste de Ron Kovic – il convient de rappeler qu'ils témoignent de l'importance qu'occupe la dimension politique au cœur de l'expérience guerrière puisque, comme le rappelle Clausewitz, la guerre est « une simple continuation de la politique par d'autres moyens⁹⁵⁷ ». Or le « discours vétéran » s'applique à montrer que les discours officiels, et plus particulièrement la propagande, sont invalidés par les réalités auxquelles les combattants sont confrontés. C'est non seulement l'expérience du combat qui agit comme un agent révélateur, mais toutes les phases de l'expérience guerrière, depuis l'enrôlement jusqu'au retour du combattant.

Du discours politique au discours médical, en passant par les discours journalistique, littéraire, religieux et scientifique, tous les discours officiels sont remis en question par les écrivains-vétérans. En fait, c'est l'adhésion et la contribution de ces discours à la culture de guerre qui sont vertement critiquées.

Les écrivains-vétérans souhaitent justement invalider les différentes composantes de la culture de guerre. Confrontés aux réalités de l'expérience, les protagonistes de leurs textes prennent habituellement conscience du caractère illusoire de la culture de guerre et de ses différentes composantes. L'ennemi déshumanisé finit tôt ou tard par être perçu comme un

⁹⁵⁷ Carl Von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2014, p. 43.

semblable, c'est-à-dire un homme privé de sa liberté et légalement contraint à combattre, comme un frère de souffrance endurant les mêmes épreuves et la même misère. La nation, qui devrait normalement être idéalisée, est quant à elle déshumanisée ; elle devient une abstraction qui impose l'expérience de la guerre aux individus et exige d'eux le plus grand sacrifice sans jamais leur manifester concrètement sa reconnaissance. Il n'est pas anodin que les écrivains-vétérans choisissent de représenter les civils comme des profiteurs qui s'enrichissent aux dépens des combattants qui, contraints par l'État, en viennent à perdre leur liberté, leur dignité et, parfois même, leur humanité. La notion de sacrifice, centrale à toute culture de guerre, se révèle quant à elle être bien relative pour ces hommes qui ne sont pas convaincus de participer à des guerres justes et qui ne se sentent pas soutenus par la société. Nous avons vu que les personnages des romans, à l'instar des combattants des guerres modernes, sont souvent des héros sans cause. Puisqu'ils remettent en question les valeurs et les idéaux pour lesquels ils se battent, la logique sacrificielle est inévitablement révoquée. Ici, la survie des hommes est placée au-dessus de tout idéal. Qui plus est, les écrivains-vétérans cherchent avant tout à dépeindre les aspects négatifs de l'expérience – soit les représentations de la mort, des violences subies et infligées et de la brutalité de l'expérience – de manière à provoquer un refus de la culture de guerre. Les valeurs promues par une vision idéalisée de la guerre – nous pensons ici à l'héroïsme, au patriotisme agressif et à la virilité guerrière – sont, quant à elles, vertement critiquées ou ridiculisées dans la plupart des romans étudiés.

Ainsi peut-on remarquer que plutôt que de chercher à renforcer la cohésion sociale autour de la figure du héros de manière à nourrir l'identité collective, les écrivains-vétérans poussent à la réflexion en représentant les combattants comme des victimes, instaurant par le fait même ce que Laurence Van Ypersele qualifie de « mémoire des victimes⁹⁵⁸ ». C'est toute la dimension monumentaire du « discours vétéran » qui entre alors en jeu. Le « discours vétéran », nous l'avons vu, déborde les limites de chaque roman et s'impose comme un vaste monument érigé à la mémoire des disparus et de la souffrance des combattants. La dimension monumentaire du discours permet aux auteurs de transcender l'expérience personnelle, d'ancrer leur témoignage et leurs réflexions dans une mémoire qui témoigne de l'expérience extrême à laquelle l'ensemble des combattants a été confronté. Pour les écrivains-vétérans, la dimension monumentaire du discours relève d'un devoir moral. Non seulement s'agit-il de

⁹⁵⁸ Laurence Van Ypersele, « Héros et héroïsation », *loc.cit.*

redonner voix aux disparus, mais aussi à tous ceux qui l'ont perdue. Monument à la mémoire des souffrances des combattants, le « discours vétéran » tente de s'imposer comme un rempart contre les traditions, les discours et les mentalités qui ont mené aux grandes hécatombes du XX^e siècle.

Comme nous le mentionnons un peu plus haut, les différentes dimensions du « discours vétéran » permettent d'établir la moralité des vétérans en contribuant à laver leur réputation. Ainsi pouvons-nous affirmer que la dimension épидictique domine l'ensemble du discours. Nous avons vu que les préjugés qu'entretiennent les populations civiles à l'égard des vétérans furent nombreux et tenaces. Nous avons toutefois observé que, bien qu'ils furent attribués à l'ensemble des vétérans, les comportements déviants étaient la plupart du temps adoptés par une minorité d'entre eux. D'ailleurs, ces comportements découlaient bien souvent des conditions de vie exécrables que leur imposait leur statut de vétéran. Rappelons aussi que pendant longtemps, les sociétés et les institutions refusèrent de voir et de reconnaître les problèmes auxquels les vétérans étaient confrontés. Une telle reconnaissance les aurait obligés à repenser leur conception de l'expérience guerrière, ainsi que les discours, les valeurs et les mentalités qui s'y rattachent. Bien qu'ils aient la plupart du temps assuré le rôle de protecteurs et contribué à maintenir l'ordre, les vétérans ont souvent eu une mauvaise réputation au sein de leur société. Encore aujourd'hui, ils sont victimes des mêmes préjugés et stéréotypes. C'est pourquoi nous croyons que les écrivains-vétérans emploient le registre épидictique, sans pour autant s'en tenir à son usage classique. Certes, il s'agit pour eux de vanter les qualités et les mérites des combattants et des vétérans, mais aussi de donner à voir leurs faiblesses, leurs erreurs et les souffrances qui en découlent, et ce, dans le but de les humaniser et d'établir leur moralité. Les écrivains-vétérans espèrent ainsi justifier les choix adoptés et les actions perpétrées par les combattants. Cette dimension épидictique n'empêche pas de blâmer les individus, ce qui montre bien que les hommes sont conscients de leurs erreurs et en assument la responsabilité. Par le biais du discours du rachat, les écrivains-vétérans de la guerre du Vietnam présentent d'ailleurs souvent leur témoignage comme un ultime effort pour atteindre la rédemption.

Les différentes dimensions du discours prennent forme à travers les postures qu'adoptent les écrivains-vétérans face à l'interdiscours, ce qui leur permet de développer et d'imposer une doxa qui leur est propre, laquelle s'applique à démentir les idées reçues concernant les

combattants, les vétérans et l'expérience guerrière. Ainsi, les dimensions éducative, monumentaire, judiciaire, politique et épidiétique, permettent non seulement de développer un discours compassionnel (en dépeignant les dures réalités auxquelles les hommes ont été confrontés), et de prendre position contre les instances, les traditions et les discours qui légitiment les conflits, mais aussi (et surtout) de démontrer que les vétérans ont tiré des leçons qui leur permettent de jeter un regard critique sur l'expérience guerrière. C'est donc le caractère réflexif du discours qui ressort ici et qui alimente une image positive des vétérans, en contribuant à les présenter comme des êtres sensibles et réfléchis. En fait, les différentes dimensions du discours permettent d'établir la moralité, les bonnes intentions et l'autorité des vétérans, de manière à favoriser l'adhésion du public à leur conception de la guerre et à favoriser leur réinsertion au sein de la société.

En élaborant une nouvelle façon de raconter leur expérience, ces écrivains ont tenté de transformer non seulement la façon dont la société appréhendait la guerre, mais aussi la manière dont elle percevait les combattants et les vétérans. Le développement d'un éthos discursif original leur a permis de s'attaquer aux stéréotypes et aux idées reçues qui nourrissaient l'imaginaire populaire. Cet éthos discursif – qu'il convient d'appeler « éthos vétéran » – s'applique à réorienter et à moduler les éthos préalables qui circulent au sujet des combattants et des vétérans. Il s'agit ainsi d'invalider, d'une part, les représentations négatives nourries par la doxa pacifiste et, d'autre part, les représentations idéalisées découlant de la doxa militaire. En fait, l'éthos discursif fait indubitablement office de stratégie discursive pour séduire le lecteur et le faire adhérer à une conception, plus précisément à un récit : celui de l'expérience guerrière telle que racontée par ceux qui l'ont vécue.

Le brouillage des genres auquel s'adonnent les écrivains-vétérans s'inscrit dans cette stratégie discursive. À l'encontre de Ruth Amossy, nous croyons que le discours du témoignage se coule dans le dispositif énonciatif du roman. Le récit autobiographique emprunte la forme du roman et adopte un certain degré de fictionnalisation – celui-ci variant d'une œuvre à l'autre – dans le but de faire ressortir la vérité de l'expérience en tant que phénomène sensible et collectif, plutôt que la réalité singulière du témoin. Comme le rappelle O'Brien, il s'agit davantage de rendre les choses vivantes et présentes, de les faire ressentir, plutôt que de simplement décrire la factualité des événements. En fait, grâce à la

fictionnalisation, les auteurs prennent à charge non seulement leur témoignage, mais aussi le témoignage beaucoup plus large des vétérans. C'est en ce sens que nous affirmons un peu plus haut que le témoignage dépasse ici l'expérience personnelle et embrasse une dimension collective : en se racontant, les écrivains-vétérans prennent à charge l'histoire de cette communauté de souffrance qui unit les vétérans. Il devient alors pratiquement impossible de discerner avec certitude ce qui relève du témoignage et de la fiction. L'auteur (en tant que témoin), loin de s'effacer derrière le narrateur, en vient littéralement à hanter le roman. Lorsque le narrateur-témoin (à la fois narrateur et personnage principal) ne porte pas le nom de l'auteur, on ne peut s'empêcher de reconnaître ce dernier derrière l'expérience qu'il relate, sa posture ou son discours. Comme nous l'avons observé, le paratexte qui accompagne ces romans contribue à alimenter cette ambiguïté en mettant à l'avant l'expérience guerrière et l'identité de vétéran des auteurs. Les nombreuses apparitions publiques des écrivains-vétérans, qui sont devenus de véritables figures publiques au cours du XX^e siècle, favorisent, elles aussi, le brouillage entre auteur et narrateur. Même quand intervient un narrateur omniscient, l'auteur ne s'efface pas. Soit on le reconnaît sous les traits ou à travers l'itinéraire de certains personnages (Anderson-Hanson / Marlantes-Mellas / Holbrooks-Grimmer), soit ses connaissances des choses de la guerre ou des batailles qu'il décrit (et auxquelles il a participé) nous suggèrent qu'il se cache derrière la voix narrative qui relaie l'information. L'autorité du témoin semble donc, ici, contraindre l'indépendance du narrateur. Ainsi, l'éthos discursif se développe-t-il tout autant dans la diégèse que hors de la diégèse des romans. L'identité des auteurs, celles des narrateurs et des personnages s'enchevêtrent pour donner forme à l'éthos vétéran.

La posture rhétorique de la honte, autour de laquelle s'orchestre le « discours vétéran », contribue à instaurer la moralité de l'éthos vétéran en mettant en scène les actions, les émotions, les sentiments et les choix éthiques des personnages. En choisissant délibérément de procéder à la mise en intrigue de leur expérience par le biais de cette posture, les écrivains-vétérans cherchent à montrer qu'ils comprennent les implications de l'expérience guerrière, laquelle s'avère incompatible avec les stéréotypes véhiculés par la tradition épique et les stéréotypes qui alimentent l'imaginaire collectif occidental.

Nous avons observé qu'ils s'attaquent au modèle héroïque puisqu'il projette une image positive de la guerre. Dans leurs romans, les combattants et les vétérans (personnages ou

narrateurs) prennent conscience de l'incompatibilité du modèle héroïque et des réalités de l'expérience de la guerre moderne. Ils réalisent rapidement qu'ils sont appelés à se fondre à la masse, à subir leur destin sur le mode de l'anonymat, de la peur, de l'impuissance et de l'horreur plutôt que sur celui du courage, de la puissance, de l'honneur et de la quête d'une renommée. Nous l'avons déjà dit, la logique sacrificielle semble, pour eux, relever de l'absurdité ; tantôt « héros » sans juste cause, tantôt « héros » contraints d'agir contre leur volonté (par l'État, par la pression populaire, par la hiérarchie militaire ou par la pression du groupe), les personnages et les narrateurs ne sont plus motivés par la volonté de se sacrifier pour la patrie dans le but d'atteindre la gloire posthume. Plutôt que d'être vécue comme une expérience positive qui leur permet d'établir une renommée et d'affirmer leur virilité, l'expérience guerrière n'est plus qu'une succession de souffrances et d'humiliations. Ainsi, « des hommes hébétés [qui] évoluent dans un univers absurde⁹⁵⁹ » se substituent aux héros de la tradition épique. Les conditions de vie et les réalités auxquelles les combattants doivent faire face annihilent la possibilité de démontrer leurs qualités guerrières. Ce sont des hommes privés de moyens et de repères, réduits au déshonneur par les réalités du combat et les stratégies de leurs supérieurs.

Les écrivains-vétérans confrontent non seulement le modèle héroïque et ses implications (honneur, courage, témérité, maîtrise de soi, etc.), mais aussi le modèle de la virilité guerrière en racontant la dévirilisation du corps des combattants et l'effondrement de leur estime. La dévirilisation du corps des combattants procède des multiples violences auxquelles ils sont exposés. Celles-ci découlent principalement des conditions de vie qui sont imposées par le commandement (fatigue, maladie, sous-alimentation, froid, etc.), mais aussi par les nouvelles armes qui dominent les champs de bataille et qui contraignent les hommes à ramper, à adopter une posture horizontale : la posture physique de la honte.

En donnant à voir les multiples agressions et les mutilations subies par le corps, les écrivains-vétérans montrent à quel point la force et la volonté des combattants ne sont plus d'aucun secours. Tout semble échapper au contrôle des hommes soumis à la hiérarchie militaire et confrontés aux orages d'acier. Sous la plume des écrivains-vétérans, les hommes, privés de leur liberté et soumis à des forces qui les dépassent, ne sont plus que de vulgaires

⁹⁵⁹ Elisabeth Nardout-Lafarge, *op. cit.*, p. 66.

instruments ou, pour reprendre les termes propres au « discours vétéran », des pantins ou des poupées de chiffon privées de toute décision.

La soumission totale et l'impuissance participent à l'effondrement de l'estime des combattants modernes. Comment, en effet, parvenir à répondre aux attentes fixées par les standards véhiculés par les traditions (épique, militaire et religieuse) tout en adoptant des comportements qui pourraient assurer leur survie ? Comment arriver à conserver un équilibre psychique alors que l'expérience de la guerre s'avère incompatible avec la virilité guerrière et l'éthos militaire ? Il s'avère justement que les écrivains-vétérans articulent leurs romans autour de la crise de l'honneur. L'effondrement de l'estime des combattants semble pour eux procéder de cette crise. À l'image des combattants, les personnages de leurs romans sont confrontés non seulement au champ de bataille réel, mais aussi à un champ de bataille intérieur. Ils doivent notamment apprendre à composer avec les tensions psychiques provoquées par les réalités de la guerre. D'une part, les conditions de combat les contraignent à l'impuissance et les soumettent à l'aléatoire, ce qui les empêche d'adopter les comportements propres à l'éthos militaire et au modèle de la virilité guerrière. D'autre part, ils doivent souvent agir contre leur volonté et transgresser les normes morales en vigueur – tantôt pour obéir aux ordres qui leur sont donnés, tantôt pour assurer leur survie –, ce qui les pousse à renier leurs valeurs et leur nature profonde. Les tensions psychiques qui découlent de ces situations provoquent alors de vives souffrances psychiques. Qui plus est, les croyances populaires qui établissent des corrélations entre blessures psychiques et faiblesse, entre valeurs morales et endurance, alimentent la crise de l'honneur en compromettant la virilité des combattants. Nous avons d'ailleurs observé que les représentations des blessures psychiques servent avant tout à nuancer les jugements négatifs portés sur les vétérans, ainsi qu'à mettre en lumière les souffrances qu'ils ont connues durant les différentes phases de l'expérience, ce qui permet de développer l'aspect compassionnel du discours. Au même titre que les souffrances physiques, les souffrances psychologiques deviennent une source de reconnaissance sociale en éveillant la compassion des lecteurs. : d'une part, leur exposition dans les romans et les textes autobiographiques permet de présenter les combattants sous les traits de victimes, car elle illustre les effets des injustices et des violences subies ; d'autre part, en montrant comment la transgression des normes morales engendre la souffrance chez les combattants eux-mêmes, elle aide à rétablir leur réputation. S'il y a eu entorse à

l'honneur, en tant que code de conduite, au moment de l'expérience, et que l'image des combattants s'en est trouvée ternie, les écrivains-vétérans rétablissent la réputation des vétérans en montrant qu'ils sont conscients de leurs erreurs, qu'ils en tirent des leçons tout en ressentant une certaine souffrance. Ils établissent également que les combattants ont dû apprendre à composer avec des conditions exceptionnelles, lesquelles ont souvent motivé leurs décisions et leurs actions.

La figure du combattant qui expérimente la honte aux moments de l'expérience (personnage et narrateur) cohabite alors avec l'éthos vétéran qui porte un regard réflexif, critique et lucide, empreint de honte et de culpabilité, sur les événements, ce qui permet de matérialiser et de projeter une image honnête et honorable des combattants/vétérans en présentant leur capacité à réfléchir aux événements d'un point de vue éthique et moral.

La posture rhétorique de la honte exploitée par les écrivains-vétérans consiste donc à présenter les combattants comme victimes et bourreaux, plutôt que comme des héros, en donnant à voir leurs erreurs et leurs regrets et en offrant un accès direct à leur état d'âme et à leur souffrance. Cette posture leur permet de présenter l'expérience guerrière dans toute sa complexité et de rompre avec les procédés narratifs propres au récit de guerre traditionnel et à la tradition épique. En ce qu'elle autorise aux auteurs d'extraire l'expérience guerrière de l'automatisme de la perception, la posture rhétorique de la honte agit tel un procédé d'étrangéisation qui atteint la conscience des lecteurs. En donnant à voir l'expérience guerrière à travers la posture rhétorique de la honte, les écrivains parviennent à éviter que les lecteurs ne tombent dans le piège de la ré-identification et de la reconnaissance de l'expérience à travers les représentations épiques et traditionnelles.

Qui plus est, c'est par le biais de la posture rhétorique de la honte que les écrivains-vétérans parviennent à formuler leur identité narrative. Cette posture favorise, en effet, l'expression de leur ipséité, laquelle leur permet de se maintenir malgré les changements auxquels leur *identité-idem* a été confrontée au moment de l'expérience. Ayant été contraints d'adapter leur identité, sans respecter leur « moi » profond et leurs convictions, de manière à assurer leur survie, les écrivains-vétérans procèdent, dans leur récit, à un examen de « soi » : ils jugent de leurs choix et de leurs actions d'autrefois, prennent position face à ce qu'ils ont été et à ce qui a été. En assumant la responsabilité de leurs choix et de leurs actions, ils

adoptent une visée éthique, et inscrivent leur expérience dans un récit cohérent qui met au premier plan leur honte et leur culpabilité.

Nous avons observé que la mise en récit et la mise en discours permettent aux auteurs d'établir une cohésion narrative où le trauma n'a laissé que désordre. Le roman constitue un espace où les écrivains-vétérans peuvent revisiter, par le biais du langage et de la fiction, les événements auxquels ils ont été confrontés. Ils peuvent alors formuler le récit de leur expérience en l'inscrivant dans le temps historique et chronologique, mais également en employant les « variations imaginatives⁹⁶⁰ » de la fiction. La fiction leur permet de revisiter leur trauma en conservant une certaine distance. Ils parviennent ainsi à délier les affects et les sensations traumatiques qui les paralysaient, à relier le passé et le présent en retraçant le fil de leur expérience, ce qui leur permet de comprendre leur parcours et de cerner leur identité. Il s'agit pour eux de mettre des mots sur le non-dit qui les garde prisonniers de l'autre-monde, de réinvestir l'expérience d'une charge émotive rationnelle et de restructurer leur identité autour d'un ressenti.

La valeur thérapeutique du témoignage ne se résume pas au fait qu'il contribue à restructurer l'événement de manière à l'insérer dans un récit de vie. La mise en récit de l'expérience permet aux vétérans de se présenter sous un nouveau jour. Aussi le roman fait-il office de lieu de passage par lequel les écrivains-vétérans parviennent à réintégrer la communauté des Hommes. Non seulement la mise en intrigue et le discours qui s'y déploient humanisent-ils les combattants aux yeux des lecteurs, en donnant à voir leurs souffrances, leurs faiblesses et leurs regrets, mais ils permettent aussi aux auteurs d'adopter une visée éthique qui dote leur récit d'une dimension prospective. En jugeant les événements et en partageant les leçons qu'ils en ont tirées, les écrivains-vétérans parviennent à donner un sens à une expérience qui en était dénuée. Le caractère éthique de leurs témoignages se présente comme un contrepoids aux conduites immorales adoptées lors de l'expérience. L'expérience acquise (au sens d'*Erfahrung*) redonne ici un sens à l'expérience vécue (au sens d'*Erlebnis*), et ce, non seulement aux yeux des vétérans, mais aussi (et surtout) aux yeux des autres⁹⁶¹.

⁹⁶⁰ Paul Ricœur, *Temps et récit. I, op. cit.*, p. 229-251.

⁹⁶¹ Sur les deux acceptions des notions d'*Erlebnis* et d'*Erfahrung*, voir : Dominique Rabaté, *Le Roman et le sens de la vie, op. cit.*

Ce partage avec l'Autre (ici, le lecteur idéal), contribue à restaurer le lien empathique aboli au moment de l'expérience. La possibilité de communiquer avec l'extérieur nourrit le dialogue intérieur et la prise de conscience des vétérans, les motive à réactualiser autrement le souvenir traumatique. En faisant état de leur souffrance et en assumant leur responsabilité, les écrivains-vétérans parviennent à rendre leur expérience acceptable et, par le fait même, communicable. Cette nouvelle identité narrative, qui prend forme à travers les choix adoptés par les auteurs aux moments de la mise en intrigue et de la mise en discours, embrasse une dimension collective : au-delà de l'expérience individuelle, elle témoigne de l'expérience de la guerre moderne et de son impact sur les combattants. Le récit de soi devient alors récit de l'autre ; l'identité narrative du témoin éclaire l'identité de ceux qui ont partagé son expérience, elle éclaire l'identité narrative de la communauté des vétérans.

En conclusion de cette thèse, il nous apparaît que le « discours vétéran » mérite d'être entendu par les nouvelles générations de combattants. Les soldats ont toujours acquis une part importante de leur formation au contact des vétérans qui, non seulement connaissent les mécanismes de la vie militaire, mais possèdent également une expérience du combat inestimable. Jusqu'au XVIII^e siècle, l'expérience partagée par les anciens était d'ailleurs la seule formation dont disposait le soldat⁹⁶². On accordait une grande importance à la parole de ces hommes d'expérience. Que ce soit dans la formation des recrues qui cherchaient à se familiariser avec la vie à la caserne ou dans celle des hommes nouvellement arrivés au front, l'expérience transmise par les vétérans était jugée primordiale. Nous croyons qu'une meilleure compréhension des romans écrits par des écrivains-vétérans – plus précisément, du « discours vétéran » – pourrait, de nos jours, pallier certaines lacunes dans l'entraînement militaire, prévenir certains comportements et contribuer à guérir les blessures psychiques. Ces témoignages pourraient être mis à contribution dans la préparation des futurs combattants aux enjeux ainsi qu'aux défis psychologiques, moraux et spirituels auxquels ils seront confrontés. La guerre est un mal, certes. Mais plutôt que de chercher à empêcher l'inévitable, ne faudrait-il pas chercher à en atténuer les répercussions? L'étude des témoignages des vétérans par les nouvelles recrues pourrait, jusqu'à un certain point, faire en sorte de ne pas répéter les erreurs du passé.

⁹⁶² François Cochet, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 69.

Puisqu'il rend intelligibles les réalités et les enjeux auxquels les combattants et les vétérans sont confrontés, nous estimons qu'une meilleure compréhension du « discours vétéran » pourrait contribuer à faire tomber les idées préconçues, idées qui rabaisent malheureusement trop souvent les réflexions sur la guerre et sur l'expérience guerrière au rang de simple truisme. L'étude de ces romans favoriserait la réintégration des vétérans en permettant aux populations de comprendre un peu mieux les réalités qui poussent les hommes à s'enrôler, les souffrances auxquelles ils sont confrontés et les dilemmes avec lesquels ils doivent composer.

Le « discours vétéran » peut faire évoluer nos sociétés. Notamment en confrontant nos certitudes et en nous permettant de prendre conscience que l'expérience guerrière, et la manière dont se déroulent les conflits, découlent avant tout de valeurs, de mentalités et de traditions que nous partageons en tant que sociétés, et plus encore, de nos institutions et de nos gouvernements. Il va sans dire que le « discours vétéran », bien qu'il ait joué un rôle de premier ordre, n'est qu'un seul des grands ensembles discursifs qui ont permis de jeter un regard nouveau sur l'expérience de la guerre moderne. D'autres ensembles – nous pensons aux discours des correspondants de guerre, des victimes civiles des conflits, des combattantes, des militaires non combattants et des militaires de carrière – y ont contribué et restent à étudier.

ANNEXE A

Diagramme de la culture de guerre

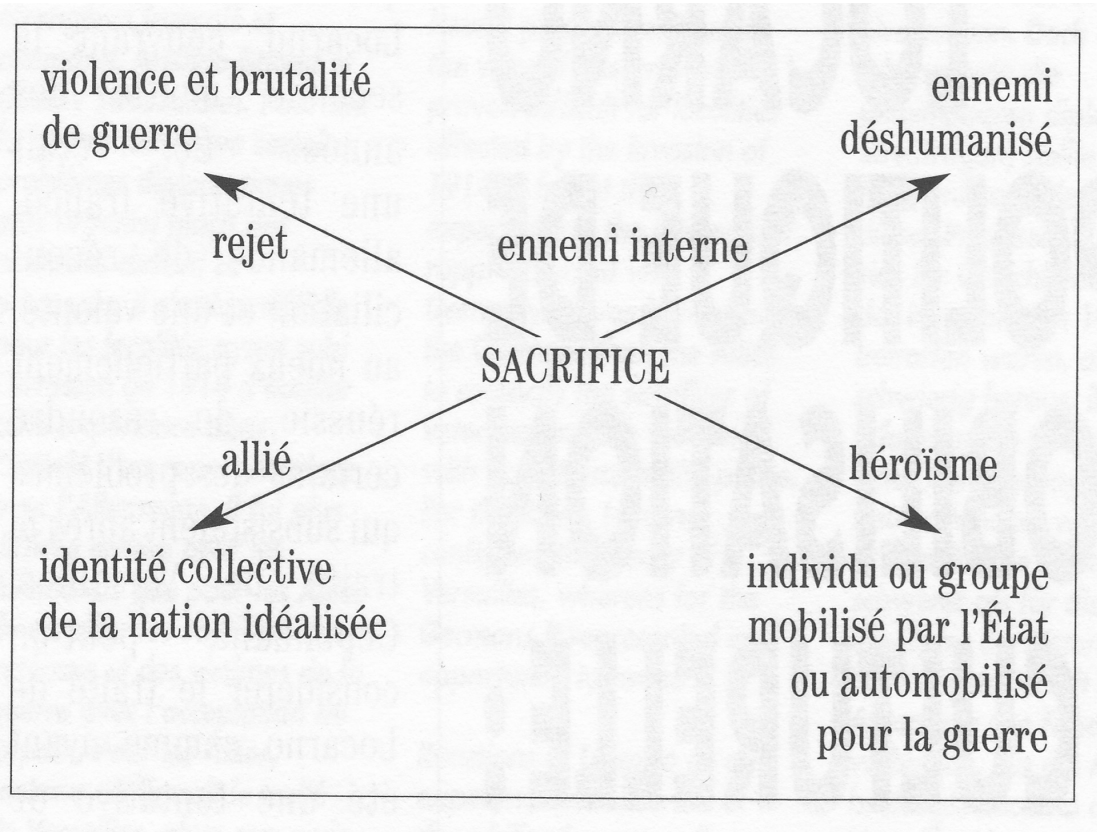


Diagramme de la culture de guerre. John Horne, « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *Démobilisation culturelle après la Grande Guerre*, Revue 14-18, n° 5, mai 2002, p. 74.

ANNEXE B

Tableau des traductions, éditions et rééditions des œuvres étudiées

Titres et langue originale	Nbr de langues de traduction	Nbr d'éditions / rééditions
<i>À l'Ouest rien de nouveau</i> (all.)	52	310
<i>La ligne rouge</i> (angl.)	18	222
<i>Le soldat oublié</i> (fr.)	17	34
<i>Battle Cry</i> (angl.)	15	125
<i>À propos de courage</i> (angl.)	13	76
<i>Né un quatre juillet</i> (angl.)	12	35
<i>Retour à Matterhorn</i> (angl.)	9	21
<i>Le Merdier</i> (angl.)	9	21
<i>Nous étions des hommes</i> (angl.)	7	32
<i>Les généraux meurent dans leur lit</i> (angl.)	6	40
<i>La Peur</i> (fr.)	6	30
<i>If I Die in a Combat Zone...</i> (angl.)	4	43
<i>Compagnie K</i> (ang.)	4	33
<i>Sympathy for the Devil</i> (angl.)	1	13
<i>Flesh Wounds</i> (angl.)	1	12
<i>The Big War</i> (angl.)	1	9
<i>Neuf jours de haine</i> (fr.)	0	4
<i>Les Canadiens errants</i> (fr.)	0	3

Tableau des traductions, éditions et rééditions des œuvres étudiées⁹⁶³.

⁹⁶³ Nous avons procédé au dépouillement du catalogue *World Cat*, [en ligne], <https://www.worldcat.org/>, consulté en juillet 20019.

ANNEXE C

Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915 de Georges Bertin Scott



Georges Bertin Scott (Scott de Plagnolles), *Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915*, Paris, Musée de l'Armée.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Corpus principal

Grande Guerre

Chevallier, Gabriel, *La peur*, Paris, Le Livre de Poche, 2008 [1930], 409 p.

Harrison, Charles Yale, *Les généraux meurent dans leur lit, (Generals Die in Bed)*, traduit de l'anglais par H. Lemierre, Paris, Librairie Gallimard, coll. « Les livres du jour », 1931 [1930], 250 p.

Manning, Frederic, *Nous étions des hommes, (Her Privates We)*, traduit de l'anglais par Francis Grembert, Paris, Éditions Phébus, 2002 [1930], 333 p.

March, William, *Compagnie K, (Company K)*, traduit de l'américain par Stéphanie Levet, Paris, Éditions Gallmeister, 2012 [1933], 259 p.

Remarque, Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau, (Im westen nichts neues)*, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, Le Livre de Poche, 1956, [1929], 220 p.

Seconde Guerre mondiale

Holbrook, David, *Flesh Wounds*, Stroud, Spellmount Limited, 2007 [1966], 256 p.

Jones, James, *La ligne rouge, (The Thin Red Line)*, traduit de l'américain par France-Marie Watkins, Paris, Pocket, 1999 [1962], 603 p.

Myrer, Anton, *The Big War*, New York, Perennial, 2001 [1957], 502 p.

Richard, Jean-Jules, *Neuf jours de haine*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1999 [1948], 400 p.

Sajer, Guy, *Le soldat oublié*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1967, 545 p.

Uris, Leon, *Battle Cry*, New York, Avon Books, 2005 [1953], 694 p.

Vaillancourt, Jean, *Les Canadiens errants*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, coll. « Poche Canadien », 1969 [1954], 217 p.

Guerre du Vietnam

Anderson, Kent, *Sympathy for the Devil*, (*Sympathy for the Devil*), traduit de l'américain par Frank Reichert, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 1993 [1987], 580 p.

_____, *Sympathy for the Devil*, New York, Mulholland Books, 2019, 379 p.

Hasford, Gustav, *Le Merdier*, (*The Short-Timers*), traduit de l'américain par Étienne Florent, Paris, Livre de Poche, [1979], 220 p.

_____, *The Short Timers*, New York, Bantam Books, 1988, 180 p.

Kovic, Ron, *Born on the Fourth of July*, New York, McGraw-Hill Book Company, 1976, 208 p.

_____, *Né un 4 juillet*, (*Born on the Fourth of July*), traduit de l'américain par Gérard Lebec, Paris, 13^e Note Éditions, 2014 [1976], 220 p.

Marlantes, Karl, *Retour à Matterhorn*, (*Matterhorn*), traduit de l'américain par Suzy Borello, Paris, Le Livre de Poche, 2012 [2010], 931 p.

O'Brien, Tim, *À propos de courage*, (*The Things They Carried*), traduit de l'américain par Jean-Yves Prate, Paris, Éditions Gallmeister, coll. « Totem », 2011 [1990], 262 p.

_____, *The Things They Carried*, Boston, Houghton Mifflin / Seymour Lawrence, 1990, 233 p.

_____, *If I Die in a Combat Zone*, New York, Broadway Books, 2014 [1975], 223 p.

Corpus secondaire

Ambrose, Stephan, *Band of Brothers*, New York, Simon & Schuster, 2001, 540 p.

Anderson, Kent, *Un soleil sans espoir*, (*Green Sun*), traduit de l'américain par Elsa Maggion, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 2018, 446 p.

Anderson, Kent, *Chiens de la nuit*, (*Night Dogs*), traduit de l'américain par Jean Esh, Paris, Gallimard, coll. « Folio policier », 2014 [1996], 628 p.

Barbusse, Henri, *Le Feu*, Paris, Le Livre de Poche, 1965 [1916], 412 p.

Bordurant Sledge, Eugene, *With the Old Breed*, New York, Ballantine Books, 2007, 353 p.

Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus classique », 2006, 615 p.

Dorgelès, Roland, *Les croix de bois*, Paris, Le Livre de Poche, 1919, 437.

Dos Passos, John, *L'initiation d'un homme : 1917*, traduit de l'anglais par Marc Freeman, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1969 [1920], 190 p.

Drieu La Rochelle, Pierre, *La comédie de Charleroi*, Paris, Le Livre de Poche, 1934, 316 p.

Dugain, Marc, *La chambre des officiers*, Paris, JC Lattès, 2001, 172 p.

- Genevoix, Maurice, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, coll. « Point », 1950 [1916-1921/1949], 781 p.
- _____, Jeanne Robelin, in *Ceux de 14*, Paris, Éditions Omnibus, 1998.
- Froissart, Jean, *Chroniques Livre III du voyage en Béarn à la campagne de Gascogne ; et livre IV : années 1389-1400*, Paris, Le livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 2004, 1022p.
- Grolleau, Charles et Jules Clarette (dir.), *Journal du capitaine François*, Paris, Charles Carrington, 1904, 2 volumes.
- Guerreschi, Jean, *Montée en première ligne*, Paris, Pocket, 1995, 512 p.
- Homère, *Illiade*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2013, 698 p.
- Japrisot, Sébastien, *Un long dimanche de fiançailles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, 373 p.
- La chanson de Roland*, Tours, Alfred Mame et fils, 1874, 393 p.
- Larrey, Baron, *Mémoires et campagnes (1812-1840)*, Paris, Tallandier, 2004, 2 volumes.
- Leckie, Robert, *Helmet for my Pillow*, Londres, Ebury Press, 2010, 305 p.
- Lucrèce, *La nature des choses*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2010, 479 p.
- Morrell, David, *Premier sang, (First Blood)*, traduit de l'anglais par Éric Diacon, Paris, Éditions Gallmeister, 2013, 308 p.
- O'Brien, *Au lac des bois, (In the Lake of the Woods)*, traduit de l'américain par Rémy Lambrechts, Paris, Éditions Gallmeister, 310 p.
- Peacock, Doug, *Une guerre dans la tête, (Walking it Off : A Veteran's Chronicle of War and Wilderness)*, traduit de l'américain par Camille Fort-Cantoni, Paris, Éditions Gallmeister, coll. « Nature Writing », 2008, 240 p.
- Pyle, Ernie, *Here Is Your War*, New York, Henry Holt & Company, 1943, 304 p.
- Rouaud, Jean, *Les champs d'honneur*, Paris, Flammarion, 2019, 192 p.
- Shakespeare, William, *Histoires (Œuvres complètes IV)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, 1776 p.
- _____, *Roméo et Juliette*, Paris, Librio, 1997, 96 p.
- Tolstoï, Léon, *La Guerre et la Paix*, Paris, Gallimard, « Folio Classique », 1972, 2 volumes.
- _____, *Les récits de Sébastopol*, Paris, Éditions Payot et Rivage, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2005, 219 p.
- Whitman, Walt, *Drum Taps : the Complete Civil War Poems*, Kennebunkport, Cider Mill Press Book Publishers, 2015, 272 p.
- _____, *Comme des baies de genévrier, (Specimen Days)*, traduit de l'américain par Julien Deleuze, Paris, Mercure de France, coll. « Bibliothèque américaine », 1993, 462 p.

Zola, Émile, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1984, 663 p.

Textes théoriques cités et consultés

Sur la littérature de guerre

Antoine, Régis, *La littérature pacifiste et internationaliste française. 1915-1935*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2002, 262 p.

Amossy, Ruth, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », in Catherine Milkovitch-Rioux et Robert Pickering (dir.), *Écrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 87-101.

Beaupré, Nicolas, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS Histoire », 2006, 292 p.

_____, « Écrire la guerre : les littératures combattantes », 14-18. *Mission centenaire*, en ligne, <<http://centenaire.org/fr/print/4171>>, consulté en juillet 2019.

_____, « De quoi la littérature de guerre est-elle la source ? Témoignages et fictions de la Grande Guerre sous le regard de l'historien », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 2011, vol. 4, n° 112, p. 41-55.

Becker, Jean-Jacques, « Récits de la guerre de 1914 », *L'Histoire*, n° 172, décembre 1999, p. 72-74.

Boulanger, Éric, « De la honte comme élément inhérent à l'éthos discursif dans quelques romans américains sur la guerre du Vietnam », *Les cahiers Erta*, Gdansk, 2017, p. 247-267.

_____, « La posture de la honte : représentation du jeune homme dans « La débâcle » d'Émile Zola », in *Cahier ReMix*, n° 6, nov. 2016, en ligne, <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/la-posture-de-la-honte-representation-du-jeune-homme-dans-la-debacle-demile-zola>>, consulté en décembre 2018.

_____, « Jean Norton Cru contre Céline : entre reproduction et fictionnalisation. L'invention de la vérité ? », in Johanne Villeneuve (dir.), *L'expérience de la guerre : entre écriture et image*, <<http://expériencesdelaguerreécritureimage.uqam.ca/Pagetextesenligne.html>>, consulté en septembre 2015.

Beyvin, Philippe, « Compagnie K, la guerre mise à nue », in William March, *Compagnie K*, Paris, Éditions Gallmeister, 2013 [1933] p. 255-259.

Boyd, William, « Introduction », in Frederic Manning, *Nous étions des hommes*, Paris, Éditions Phébus, 2002, p. 15-23.

Chain, Anne-Laure, « Les prix Goncourt de la Première Guerre mondiale (1914-1918) », Paris, Institut d'études politiques de Paris, 1996, 245 p.

- Cruikshank, John, *Variations on Carastrophe. Some French Responses to the Great War*, Oxford, Clarendon Press, 1982, 219 p.
- Dedeyan, Charles, *Une guerre dans le mal des hommes*, Paris, Buchet Chastel, 1971, 333 p.
- Duhamel, Georges, *Guerre et littérature*, Paris, A. Monnier et Cie., 1920, 52 p.
- Fréris, Georges, « Le roman de guerre. Discours autobiographique, expression d'une collectivité ou d'une identité a-nationale ? », *Neohelicon XXXI*, n° 2, 2004, p. 77-89.
- Garrait-Bourrier, Anne et Patricia Godi-Tkatchouk, *Écriture(s) de la guerre aux Etats-Unis des années 1850 aux années 1970*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2003, 302 p.
- Hamel, Yan, *La bataille des mémoires. La Seconde Guerre mondiale, et le roman français*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2006, 406 p.
- Housiel, Sylvie, *Dire la guerre. Le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2014, 385 p.
- Jones, Peter G., *War and the Novelist : Appraising the American War Novel*, Columbia, University of Missouri Press, 1976, 304 p.
- Kaempfer, Jean, *Poétique du récit de guerre*, Paris, Josée Corti, coll. « Les Essais », 1998, 296 p.
- _____, « Fers chauds, glaives froids : comment raconter la guerre ? », *Poétique*, n° 101, 1995, p. 85-103.
- Kessler-Claudet, Micheline, « Partir et revenir dans le roman de la Première Guerre mondiale ou le retour de l'écrivain », in Frédéric Regard, Jacqueline Sessa et Jacques Soubeyroux (dir.), *Partir Revenir*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, p. 69-82.
- _____, *La guerre de quatorze dans le roman occidental*, Paris, Nathan, coll. « Université », 1998, 128 p.
- Lamarre, Jean et Magali Deleuze (dir.), *L'envers de la médaille. Guerre, témoignages et représentations*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, 168 p.
- Lighter, Jonathan, « *Battle Cry Revisited*: "Don't Worry, Mom, Everything is Going to be All Right" », *War Literature and the arts*, vol. 23, 2011, en ligne, <https://www.wlajournal.com/wlaarchive/23_1-2/lighter.pdf>, consulté en août 2019.
- Milkovitch-Rioux, Catherine et Robert Pickering (dir.), *Écrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, 490 p.
- Mitterand, Henri, « Notice » in Émile Zola, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1984, p. 598-615.
- Nardout-Lafarge, Élisabeth, « Le rendez-vous des fictions : *Les Canadiens errants* et *Rendez-vous à l'Étoile* », *Voix et Images*, vol. 37, n° 2, 2012, p. 53-66.
- Pernot, Denis, « Henri Barbusse : faire du Feu un Best Seller », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 117, n° 4, oct.-déc. 2017, p. 847-860.

- Prochasson, Christophe et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie. Les Intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*. Paris, La Découverte, 1996, 316 p.
- Rasson, Luc, *Écrire contre la guerre : littérature et pacifisme. 1916-1938*, Montréal, L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », 1997, 186 p.
- Riegel, Léon, *Guerre et littérature, le bouleversement des consciences dans la littérature romanesque inspirée par la Grande Guerre : littérature française, anglo-saxonne et allemande, 1910-1930*, Paris, Éditions Klincksieck, coll. « Bibliothèque du XX^e siècle », 1978, 649 p.
- Rieuneau, Maurice, *Guerre et révolution dans le roman français 1919-1939*, Paris, Klincksieck, 1974, 627 p.
- Sanborn III, Wallis R., *The American Novel of War: A Critical Analysis and Classification System*, Jefferson, McFarland & Co Inc, 2012, 242 p.
- Schoentjes, Pierre, *Fictions de la Grande Guerre : variations littéraires sur 14-18*, Paris, Garnier, coll. « classiques », 2009, 276 p.
- _____, « "Comment on meurt et comment on tue" : la Grande Guerre et la mort dans le roman contemporain (1980- 2005) », in Dominique Viart (dir.), *Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire*, Caen, Minard, coll. « Lettres modernes », 2009, p. 189-215.
- _____, « "Une littérature au jus de cadavres" : modes de représentation de l'horreur dans les fictions de la Grande Guerre », in Caroline Mulder et Pierre Schoentjes (dir.), *À la baïonnette ou au scalpel : comment l'horreur*, Genève, Droz, 2009, p. 113-135.
- Tilch, Florence, « Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2013, 409 p.
- Thompson, Jenny Christina, « Histoires de guerre américaines : représentations populaires de la Première Guerre mondiale », in Paul Bleton (dir.), *Hostilités : guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Études culturelles », 2001 p. 59-83.

Sur l'analyse du discours et la rhétorique

- Amossy, Ruth et Dominique Maingueneau, *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 488.
- Amossy, Ruth, *La représentation de soi : éthos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 235 p.
- _____, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 2006.
- _____, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature et fiction*, Paris, Armand Colin, 2000, 246 p.

- Amossy, Ruth et Jean-Michel Adam (dir.) *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Genève, Delachaux & Niestlé, 1999, 215 p.
- Angenot, Marc, « Analyse du discours et sociocritique des textes » in Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ, 1993, p. 125-140.
- _____, *1889 : Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du préambule, 1989, 1176 p.
- _____, « Le discours social : problématique d'ensemble », *Cahiers de recherche sociologique. Le discours social et ses usages*, vol. 2, n° 1, 1984, p. 19-44.
- Bokobza Kahan, Michèle, « Introduction », *Argumentation et Analyse du discours*, n° 3, 2009, p. 2-18, en ligne, <<http://aad.revues.org/658>>, consulté en septembre 2016.
- Cambron, Micheline, *Une société, un récit. Discours culturel au Québec (1967-1976)*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 201 p.
- Charaudeau, Patrick et Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, 661 p.
- Courtine, J.-J., « Analyse du discours politique », *Langages*, n° 12, 1981, 128 p.
- Declercq, Gilles, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions Universitaires de France, 1992, 283 p.
- Fossaert, Robert, *Les structures idéologiques, La société, Tome 6*, Paris, Seuil, 1983, 624 p.
- Hamon, Philippe, *Textes et idéologie : valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'œuvre littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1984, 227 p.
- Maingueneau, Dominique, « L'ethos, de la rhétorique à l'analyse de discours », p. 1-18, en ligne, <<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/articles.html>>, consulté en septembre 2016.
- _____, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Paris, Hachette, 1987, 143 p.
- _____, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours : problèmes et perspectives*, Paris, Hachette, 1976, 192 p.
- Perelman, Chaïm, *Rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1989, 470.
- _____, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1970, 734 p.
- Tronc, Hélène, *L'art du discours*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Texte et dossier », 2007, 160 p.

Sur la dimension philosophique

Anders, Günther, *La haine*, Paris, Rivages, 2009, 97 p.

- Arendt, Hannah, *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque », 2009, 362 p.
- _____, *Les Origines du totalitarisme, Un Eichmann à Jérusalem*, Paris Gallimard, coll. « Quarto », 1991, 1616 p.
- _____, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1972, 380 p.
- Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien : arts de faire*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, 350 p.
- Érasme, *Éloge de la folie*, Paris, Éditions Garnier-Flammarion, 1964, 94 p.
- Genard, Jean-Louis, *Les dérèglements du droit : entre attentes sociales et impuissances morale*, Paris/Bruxelles, Catells/Labor, 2000, 95 p.
- Heinich, Nathalie et Jean-Marie Schaeffer, *Art, création, fiction : entre sociologie et philosophie*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 2002, 217 p.
- Levinas, Emmanuel, *De l'évasion*, Montpellier, Fata Morgana, 1982, 157 p.
- Marquard, Odo, « L'homme accusé et l'homme disculpé dans la philosophie du XVIII^e siècle », *Critique*, n° 413, octobre 1981, p. 1015-1037.
- Patocka, Jan « Les Fondements spirituels de la vie contemporaine », *Liberté et Sacrifice, Écrits politiques*, Grenoble, Jérôme Millon, 1990, p. 215-241.
- Claus Offe, *Les démocraties à l'épreuve*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1997, 351 p.
- Platon, *Gorgias*, Paris, Flammarion, 2007, 382 p.
- _____, *Théétète*, Paris, Flammarion, 2016, 416 p.
- Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point Essais », 2000, 690 p.
- _____, *Philosophie de la volonté II : Finitude et culpabilité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Point Essais », 2009, 592 p.
- Rosset, Clément, *La philosophie tragique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 166 p.
- San, Emre, « Penser aujourd'hui avec Patocka. La vulnérabilité collective et la solidarité politique », in *Implications philosophique*, en ligne, 2019, <<https://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/ethique/penser-aujourd'hui-avec-patocka/>>, consulté en juin 2018.
- Schmit, Pierre-Étienne, « Aller à la guerre même : J. Patocka et la Grande Guerre », *Le philosophe*, vol 2, n° 48, 2015, p. 135-168.
- Walzer, Michael, *Guerres justes et injustes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2006, 677 p.

Sur la psychologie des combattants et les blessures psychiques

Ardant du Picq, Charles, *Études sur le combat : combat antique et combat moderne*, Paris, Éditions Ivrea, 1978, 236 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Armées et guerres : une brèche au cœur du monde viril ? », in Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité III : La virilité en crise ? Le XX^e et XXI^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 207-229.

_____, « Conclusion. La Grande Guerre et l'histoire de la virilité » in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 409-416.

_____, « Massacres. Le corps et la guerre », in Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire du corps III. Les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, p. 293-334.

Barrois, Claude, *Les névroses traumatiques*, Paris, DUNOD, 1998, 248 p.

_____, *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel intervention », 1993, 322 p.

Basu, Moni, « Why Suicide Rate Among Veterans May be More than 22 a Day », *CNN*, en ligne, <<http://www.cnn.com/2013/09/21/us/22-veteran-suicides-a-day/>>, consulté en janvier 2016.

Becker, Annette, « Guerre totale et troubles mentaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol 55, n° 1, 2000, p. 135-151.

Benoit, Christian, Gilles Boëtsch, Antoine Champeaux et Éric Deroo (dir.), *Le sacrifice du soldat. Corps martyrisé, corps mythifié*, Paris, CNRS éditions/ECPAD, 2009, 239 p.

Bergeret, Jean, *La violence fondamentale*, Paris, Dunod, 2014, 320 p.

Bertaud, Jean-Paul, « La virilité militaire », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 157-202.

_____, « L'armée et le brevet de virilité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité II : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 63-79.

Cabanes, Bruno, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *Revue historique des armées*, n° 245, 2006, en ligne, <<http://rha.revues.org/5352>>, consulté en mars 2015.

_____, « Thomas Salmon, les traumatismes de guerre et la société américaine », in Laurence Guignard, Hervé Guillemain, Stéphane Tison (dir.), *Expériences de la folie : criminels, soldats, patients en psychiatrie (XIX^e-XX^e siècle)*, , Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 173-184.

_____, *La victoire endeillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2004, 555 p.

- Cadiet, Laurent, *Urgences psychiatriques : guide pratique, thérapeutique et juridique*, Paris, Éditions ESTEM, 1997, 243 p.
- Castonguay, Alec, « Hausse des suicides dans l'armée canadienne », *Le Devoir*, en ligne, <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/247484/hausse-des-suicides-dans-l-armee-canadienne>>, consulté en janvier 2016.
- Chamayou, Grégoire, *Théorie du drone*, Paris, Éditions de La Fabrique, 2013, 368 p.
- Chidiac, Nayla et Louis Crocq, « Le psychotrauma. Stress et trauma. Considérations historiques », *Annales Médico-Psychologiques*, n° 168, 2010, 311-319.
- Clausewitz, Carl von, *De la guerre*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2014, 265 p.
- Cochet, François, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2013, 288 p.
- Coste, Frédéric, « Analyse du système de valeurs militaires et des caractères conservateurs des armées », Mémoire de maîtrise, Lille, Université Lille II, 2002, 123 p.
- Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire de la virilité*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, 3 tomes.
- Crocq, Louis, « Quelques jalons dans l'histoire du concept de trauma », in Roland Coutanceau, Joanna Smith et Samuel Lemitre (dir.), *Trauma et résilience. Victimes et auteurs*, Paris, Dunod, 2012, 173-186.
- _____, *Les traumatismes psychiques de guerre*. Paris, Odile Jacob, 1993, 422 p.
- Cyrulnik, Boris, *Mourir de dire : la honte*, Paris, Odile Jacob, 2010, 260 p.
- DCAS Vietnam Conflict Extract File Record Counts by Casualty Category (as of April 29, 2008), en ligne, <<http://www.archives.gov/research/military/vietnam-war/casualty-statistics.html#category>>, consulté en janvier 2016.
- Dean, Chuck, *Nam Vet. Making Peace with your Past*, Nashville, ACW Press, [1990] 1999, 138 p.
- Delaporte, Sophie, « Discours médical et simulation », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.) *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions la découverte, 2004, p. 218-233.
- Dupouy, Stéphanie, « La vérité troublée. Georges Dumas, psychiatre du front. », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.) *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions la découverte, 2004, p. 234-254.
- Esquirol, Jean-Étienne, *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-légal, Volume I*, Bruxelles, J.-B. Ballière, 1838, 678 p.
- Forget, Dominique, « Le suicide chez les militaires et les vétérans canadiens atteint des proportions épidémiques », *L'actualité*, en ligne, <<http://www.lactualite.com/sante-et-science/sante/le-suicide-chez-les-militaires-et-les-veterans-canadiens-atteint-des-proportions-epidemiques/>>, consulté en janvier 2016.
- Freud, Sigmund, Karl Abraham et Sandor Ferenczi, *Sur les névroses de guerre*, Paris, Payot, 2010, 134 p.

- Freud, Sigmund, *Psychologie collective et analyse du moi*, en ligne, <http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_2_psy_collective/Freud_Psycho_collective.pdf>, consulté en août 2016.
- _____, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1968, 280 p.
- Freund, Julien, Pâques, « L'homme et la guerre. La guerre dans les sociétés modernes » in *Histoire des mœurs III, Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1991, p. 382-455.
- Gabriel, Richard A., *La fin des héros. Folie et psychiatrie dans la guerre moderne*, Paris, Albin Michel, 1991, 222 p.
- Gautheron, Marie (dir.), *L'honneur, image de soi ou don de soi : un idéal d'équivoque*, Paris, Éditions Autrement, 1991, 231 p.
- Goldstein, Joshua S., *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 523 p.
- Guillet, François, « L'honneur en partage. Le duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, 2007, p. 55-70.
- Haley, Sarah, « When the Patient Reports Atrocities. Specific Treatment Considerations of the Vietnam Veteran », *Archives of General Psychiatry*, vol. 30, n° 2, 1974, p. 191-193.
- Hart, Basil Liddell, *Stratégie*, Paris, Tempus Perrin, 2007, 568 p.
- Houdecek, François, « Blessures psychiques des combattants de l'Empire. Sources d'étude et premières approches », *Napoleonica. La Revue*, n° 17, 2013, p. 55-65.
- Howitt, Alfred William, *The Native Tribes of South East Australia*, Londres, Macmillan and Co., Limited, 1904, 819 p.
- Ingraham, Lawrence et Frederick Manning, « American Military Psychiatry », in Richard A. Gabriel (dir.), *Military Psychiatry : A Comparative Perspective*, Westport, Greenwood Press, 1986, 214 p.
- Joxe, Alain, *Voyages aux sources de la guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, 443 p.
- Jullien, Bénédicte, « Du patriotisme à l'exaction », in Marie-Hélène Brousse (dir.), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, Berg International, 2015 p. 163-169.
- Kerckhove, Joseph Romain Louis de, *Histoire des maladies observées à la Grande Armée française, pendant les campagnes de Russie en 1812 et d'Allemagne en 1813*, Anvers, Imprimerie de T.-J. Janssens, 1836
- Lacan, Jacques, *Le séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, 144 p.
- Lebigot, François, M, Lassagne et C. Doutheau, « Le sacrifice du soldat », *Stress, psychiatrie et guerre, Symposium international, Association mondiale de psychiatrie*, Paris, Val-de-Grâce, 1992, p. 150-153.

- Lemaire, Jean-François, *Les blessés dans les armées napoléoniennes*, Paris, Lettrage Distribution, 1999, 336 p.
- Lifton, Robert Jay, *Home from the War*, New York, Simon and Schuster, 1973, 478 p.
- Marlantes, Karl, *Partir à la guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 2013, 296 p.
- Marshall, S. L. A., *Men Against Fire*, Norman, University of Oklahoma Press, 2000, 224 p.
- Mauran, Liliane, « Troubles nerveux et pithiatisme chez les soldats français pendant la Grande Guerre », *Histoire des sciences médicales*, vol. XXIX, n° 1, 1995, p. 63-69.
- Menninger, Karl A., M. Mayman et Paul Pruyser, *The Vital Balance : The Life Process in Mental Health and Illness*, New York, Viking Press, 1963, 531 p.
- Milgram, Stanley, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, Paris, 1974, 268 p.
- Miller, Emanuel, *Neurose in war*, New York, The Macmillan Company, 1940, 250 p.
- Monière, Denis, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, 382 p.
- Mosse, George L., *L'image de l'homme. L'invention de la virilité*, Paris, Éditions Abbeville, 1997, 216 p.
- Muñoz-Rojas, Daniel et Jean-Jacques Frésard, *Origines du comportement dans la guerre. Comprendre et prévenir les violations du DIH*, Genève, Comité international de la Croix-Rouge, 2004, 16 p.
- Pâques, Viviana, « L'homme et la guerre. La guerre dans les sociétés traditionnelles » in *Histoire des mœurs III, Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1991, p. 347-381.
- Pignol, Pascal et Astrid Hirschelmann-Ambrosi, « La querelle des névroses : Les névroses traumatiques de H. Oppenheim contre l'hystéro-traumatisme de J.-M. Charcot », *L'information psychiatrique*, volume 90, n° 6, 2014, p. 427-437.
- Pilkington, Ed, « US Military Struggling to Stop Suicide Epidemic Among War Veterans », *The Guardian*, en ligne, <<http://www.theguardian.com/world/2013/feb/01/us-military-suicide-epidemic-veteran>>, consulté en janvier 2016.
- Potts, Alex, *Flesh and the Ideal : Winckelmann and the Origins of Art History*, New Haven, Yale University Press, 1994, 294 p.
- Roisin, Jacques, *De la survivance à la vie*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 264 p.
- Rolland-Harris, Elizabeth, Elizabeth Cyr et Mark A. Zamorski, *Rapport de 2016 sur la mortalité par suicide dans les Forces armées canadiennes (de 1995 à 2015)*, Ottawa, Défense nationale, 2016, 46 p.
- Salmon, Thomas William, « Care and Treatment of Mental Diseases and War Neuroses (Shell-Shock) in the British Army » *Mental Hygiene*, oct., n°1, p. 509-547.

- Sartre, Maurice, « Virilités grecques », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire», 2011, p. p. 17-65.
- Sellier, Philippe, *Le mythe du héros*, Paris, Bordas, 1990, 207 p.
- Sémelaigne, René, *Philippe Pinel et son œuvre*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001.
- Shatan, Chaim F., « The grief of soldiers: Vietnam combat veterans' self-help movement », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 43, n° 4, 1973, p. 640-653.
- _____, « The Post-Vietnam Syndrome », *The New York Time*, 6 mai 1972.
- Sokolowsky, Laura, « Un traumatisme de guerre », in Marie-Hélène Brousse (dir.), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Paris, Berg International, 2015, p. 113-115.
- « Suicides chez les militaires : l'armée, débordée, constitue une équipe spéciale », *Ici Radio-Canada*, en ligne, <<http://ici.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2014/01/30/007-armee-suicide-defense-enquetes-sante-mentale.shtml>>, consulté en janvier 2016.
- Tavaglione, Nicolas, *Le dilemme du soldat: guerre juste et prohibition du meurtre*, Genève, Labor et Fides, 2005, 166 p.
- Thuillier, Jean-Paul, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire», 2011, p. 67-114.
- Turner, Victor W., *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, 206 p.
- Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1981 [1909], 288 p.
- Van Ypersele, Laurence, « Héros et héroïsation », *Encyclopédie critique du témoignage et de la mémoire*, en ligne, <http://memories-testimony.com/notice/heros-et-heroisation/>, consulté en juin 2020.
- Vernant, Jean-Pierre, « La "belle mort" d'Achille », in Marie Gautheron (dir.), *L'honneur, image de soi ou don de soi : un idéal d'équivoque*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Série Morales », 1991, p. 52-60.
- _____, *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1989, 232 p.
- Vidal-Naquet, Pierre, *Le chasseur noir*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Poche », 2005, 490 p.
- Vigarello, Georges, « Introduction. La virilité de l'Antiquité à la modernité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire», 2011, p. 11-14.
- « Virilité », *Dictionnaire des sciences médicales*, en ligne, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1023702/f174.image>>, consulté en mai 2015.

Voivenel, Paul et Louis Huot, *La psychologie du soldat*, Bruxelles, Renaissance du livre, 1918, 167 p.

Winckelmann, Johann Joachim, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris, Aubier / Éditions Montaigne, 1954, 211 p.

Sur la dimension historique

Acerra, Martine, (dir.), *L'invention du vaisseau de ligne, 1450-1700*, Paris, SPM, 1997, 256 p.

Audoin-Rouzeau, Stéphane et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2000, 214 p.

_____, « Violence et consentement : la culture de guerre du premier conflit mondial », in Jean Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 251-271.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, « Historiographie et histoire culturelle du Premier Conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? », in Jules Maurin, Jean-Charles Jauffret (dir.), *La Grande Guerre 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III (E.S.L.D.), 2002, 412 p.

Becker, Jean-Jacques, Jay Winter, Gerd Krumeich, Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, *Guerre et culture, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, 445 p.

Becker, Jean-Jacques, *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, 272 p.

Bell, David A., *La première guerre totale : l'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Seyssel, Champ Vallon, coll. « La chose publique », 2010, 416 p.

_____, « Les origines culturelles de la guerre absolue, 1750-1815 » in Jean-Clément Martin (dir.), *La Révolution à l'œuvre. Perspectives actuelles dans l'histoire de la Révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2005, p. 229-239.

Boulanger, Éric, *La plume au fourreau. Culture de guerre et discours identitaire dans les textes poétiques canadiens du XVIII^e siècle. 1755-1776*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 300 p.

Calame, Claude, « Entre historiographie et fiction : indice, témoignage et tradition poétique. (Hérodote et Thucydide) », *Vox Poetica*, en ligne, <<http://www.vox-poetica.org/t/rl/calame2006.html>>, consulté en septembre 2015.

Cartier, Michel, « L'histoire de la population », in Pierre Gentelle (dir.), *Chine, peuples et civilisation*, Paris, La Découverte, coll. « poche » 2004, p. 95-96.

Cazals, Rémy et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Éditions Privat, coll. « Entre légendes et histoire », 2001, 160 p.

- Chaliand, Gérard, *Les Empires nomades: de la Mongolie au Danube Ve siècle av. J.-C. XVIe siècle*, Paris Perrin, 1995, 220 p.
- Chavot, Pierre et Jean-Denis Morenne, *L'ABCdaire de la Seconde Guerre mondiale*, Flammarion, Paris, 2001, 119 p.
- Combet Farnoux, Bernard, *Les guerres puniques*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, 128 p.
- Connolly, Sean, *Encyclopédie des armes à feu légères*, Paris, Céliv, 1996, p. 160 p.
- Cuccioletta, Donald, « L'isolationnisme ou le refus de l'Europe : les Canadiens français, les Américains et la Deuxième Guerre mondiale », *Bulletins d'histoire politique*, vol. 3, n° 3-4, printemps-été 1995, p. 129-136.
- Drévilion, Hervé, « Du guerrier au militaire », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 285-318.
- _____, *Batailles, scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Paris Seuil, 2007, 384 p.
- Durand, Étienne de, « Culture de guerre », in Thierry de Montbrial et Jean Klein (dir.), *Dictionnaire de la stratégie*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 135.
- Ellinger, Pierre, *La légende nationale phocidienne : Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Athènes / Paris, École française d'Athènes / De Boccard, 1993, 383 p.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 2008, 339 p.
- Hanson, Victor Davis, *La Guerre du Péloponnèse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Histoire », 2010, 592 p.
- Horne, John, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 60^e année, n° 5, Sept.-Oct. 2005, p. 903-919.
- _____, « Introduction », *Démobilisation culturelle après la Grande Guerre, Revue 14-18*, n° 5, mai 2002, p. 45-53.
- _____, « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *Démobilisation culturelle après la Grande Guerre, Revue 14-18*, n° 5, mai 2002, p. 73-97.
- _____, (dir.), *State, Society and Mobilization in Europe During the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 312 p.
- Jaumain, Serge et Éric Remacle (dir.), *Mémoire de guerre et construction de la paix: mentalités et choix politiques. Belgique-Europe-Canada*, Bruxelles, Presses Interuniversitaires Européennes/Peter Lang, 2006, 316 p.

- Joye, Sylvie, « La femme comme butin de guerre à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge », in Marion Trévisi et Philippe Nivet (dir.), *Les femmes et la guerre de l'Antiquité à 1918*, Paris, Éditions Économica, 2010, p. 91-108.
- Julien, Élise, « À propos de l'historiographie française de la Première Guerre mondiale », *Labyrinthe*, n° 18, 2004, en ligne, <<http://labyrinthe.revues.org/217>>, consulté en septembre 2015.
- Kendrick Pritchett, William, *The Greek State at War. Part I*, Berkeley, University of California Press, 1971, 5 tomes.
- Kinard, Jeff, *Artillery*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2007, 536 p.
- Le Bohec, Yann, *Histoire militaire des guerres puniques*, Monaco, Rocher, 1995, 314 p.
- Le Naour, Jean-Yves, « Épouses, marraines et prostituées : le repos du guerrier, entre service social et condamnation morale », in Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *Combats de femmes (1914-1918)*, Paris, Éditions Autrement, 2014, p. 63-79.
- Loez, André, *La Grande Guerre*, Paris, Éditions La Découverte, 2010, 128 p.
- Lynn, John A., *The Bayonets of the Republic*, Urbana / Chicago, University of Illinois Press, 1984, 356 p.
- May, Timothy, *The Mongol Conquests in World History*, London, Reaktion Books, 2011, 435 p.
- Mosse, Georges L., *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, coll. « Pluriel », 2015, 291 p.
- _____, « Two World Wars and the Myth of War Experience », *Journal of Contemporary History*, vol. 21, n° 4, octobre 1986, p. 491-513.
- Myatt, Frederick, *Encyclopédie visuelle des armes à feu du XIXème siècle*, Paris/Bruxelles, Elsevier Séquoia, 1980, 215 p.
- Offenstadt, Nicolas, Philippe Olivera, Emmanuelle Picard et Frédéric Rousseau, « À propos d'une notion récente : la culture de guerre », in Frédéric Rousseau (dir.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Neuilly, Atlande, 2004, p. 667- 674.
- Norris, John, *Artillery*, Stroud, Sutton Publishing Limited, 2000, 212 p.
- Ory, Pascal, *L'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll « Que sais-je ? », 2004, 127 p.
- Portes, Jacques, *Les Américains et la guerre du Vietnam*, Paris, Éditions Complexe, 1993, 358 p.
- Prost, Antoine et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, 350 p.
- Prost, Antoine, « Les limite de la brutalisation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 81, 2004, p. 5-20.
- Rigal-Cellard, Bernadette, *La Guerre du Vietnam et la société américaine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1991, 276 p.

- Rothenberg, Gunther E., *The Art of Warfare in the Age of Napoleon*, Bloomington, Indiana University Press, 1978, 272 p.
- Rousseau, Frédéric, « Obéir = consentir ? Hier comme aujourd'hui : questionner le oui et le non », in Frédéric Rousseau (dir.), *La Grande Guerre des sciences sociales*, Outremont, Athéna éditions, 2014, p. 223-238.
- Serna, Pierre, « Comment penser la guerre totale sans la réduire à une guerre totalement française? », en ligne, <https://ihrf.univparis1.fr/fileadmin/IHRF/Centre_de_documentation/Controverses/Serna-Critique_de_Bell.pdf>, consulté en juillet 2018.
- Sheehan, James J., *Where Have all Soldier Gone ? The Transformation of Modern Europe*, Boston, Houghton Mifflin, 2008, 284 p.
- Turnbull, Stephen, *Genghis Khan and the Mongol Conquests 1190–1400*, Oxford, Osprey Publishing, 2003, 95 p.
- Van Creveld, Martin, *Les femmes et la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 2002, 306 p.
- « Viêt Nam », *Perspectives Monde*, en ligne, École de politique appliquée, Université de Sherbrooke, <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMHistoriquePays?codePays=VNM&langue=fr>, consulter en octobre 2020.

Sur le témoignage et la mémoire

- Agamben, Giorgio, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Éditions Payot et Rivages, 2003, 193 p.
- Amossy, Ruth, « L'écriture littéraire dans le témoignage de guerre: les récits des infirmières de 14-18 », in Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005, p. 19-40.
- _____, « L'éloquence du témoignage. La polémique des *Nouvelles littéraires* autour de Norton Cru », in Frédéric et P. Lefèvre (dir.), *Sur les traces de Norton Cru*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée, 2000, p. 99-112.
- Bloch, Marc « Critique historique et critique du témoignage », *Annales, Économies, Sociétés, civilisations*, vol. 5, n° 1, 1950, p. 1-8.
- _____, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974, 155 p.
- Benjamin, Walter, « Le conteur : Réflexion sur l'œuvre de Nicholas Leskov », in *Œuvres, III*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, 114-151.
- Brossat, Alain, « Le peuple scripturaire des tranchées ou l'angle mort de W. Benjamin », in Johanne Villeneuve (dir.), *L'expérience de la guerre : entre écriture et image*, <<http://expierencedelaguerreecritureimage.uqam.ca/Pagetextesenligne.html>>, consulté en septembre 2015.
- Cazals, Rémy, « 1914-1918 : oser penser, oser écrire », *Genèses*, n° 46, mars 2002, p. 26-43.
- Chidiac, Nayla et Claude Barrois, « Narration et mémoire. Du survivant à l'écrivain »,

- Annales Médico-Psychologiques*, n° 173, 2015, p. 303-307.
- Cru, Jean Norton, *Du témoignage*, Paris, Éditions Allia, 2008 [1930], 123 p.
- _____, *Témoins*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993 [1929], 727 p.
- Dornier, Carole et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 388 p.
- Dornier, Carole, « Toutes les histoires sont-elles des fictions ? », in Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 91-105.
- Dulong, Renaud, « Qu'est-ce qu'un témoin historique ? », *Vox Poetica*, en ligne, <<http://www.vox-poetica.org/t/dulong.html>>, consulté en septembre 2015.
- _____, « Rumeurs et témoignages », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 327-349.
- _____, « L'émergence du témoignage historique lors de la Première Guerre mondiale », in François-Charles Gaudard et Modesta Suarez (dir.), *Formes discursives du témoignage*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, 2004, p. 11-20.
- _____, « La dimension monumentaire du témoignage historique », *Sociétés et Représentations. Histoire et archives de soi*, vol. 1, n° 13, 2002, p. 179-200.
- _____, *Le témoin oculaire. Les Conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, éditions de l'EHESS, 1998, 237 p.
- Figuier, Richard, « Jean Norton Cru, penseur de la guerre », *Les Temps Modernes*, vol. 6, n° 640, 2006, p. 60-92.
- Grierson, Karla, « Des mots qui font vivre : commentaires sur le langage dans les récits de déportation », *Mots*, n°56, 1998, p. 15-32.
- Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, 367 p.
- Heinich, Nathalie, « Le témoignage, entre autobiographie et roman : la place de la fiction dans les récits de la déportation », *Shoah, silence... et voix. Les Mots. Les langages du politique*, n° 56, sept. 1998, p. 33-44.
- Himy-Piéri, Laure, « Peut-être que les enfants poseront des questions... Réflexion sur l'art et la fiction chez Perec et Bober », in Carole Dornier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 191-201.
- Horne, John, « Entre expérience et mémoire : les soldats français de la Grande Guerre », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 60, n° 5, p. 903-919.
- Jouhaud, Christian, Ribard, Dinah et Nicolas Schapira, *Histoire Littérature Témoignage*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2009, 405 p.

- Jurgenson, Luba, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Paris, Éditions du Rocher, 2003, 396 p.
- Kègle, Christiane et Claudine Gagné, « Figures de la survivance. Écriture et trauma : *La Preuve* d'Agota Kristof », in Christiane Kègle (dir.), *Les récits de survivance*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « mémoire et survivance », 2007, p. 19-44.
- Lanzmann, Claude, *Shoah*, Paris, Fayard, 1985, 254 p.
- Laub, Dori et Daniel Podell, « Art et trauma », *Eres*, vol. 1, n° 221, 2015, p. 35-51.
- Laub, Dori, « Rétablir le *tu* intérieur dans le témoignage du trauma », *Eres*, vol. 1, n° 220, 2015, p. 112-124.
- _____, « Un événement sans témoin. Vérité, témoignage et survie », *Eres*, vol. 1, n° 220, 2015, p. 83-94.
- _____, « Arrêt traumatique du récit et de la symbolisation : Un dérivé de la pulsion de mort ? », *Eres*, vol. 1, n° 220, 2015, p. 67-82.
- Lemieux, Raymond, « Postface. Raconter pour survivre », in Christiane Kègle (dir.), *Les récits de survivance*, Québec, Presses de l'université Laval, 2007, p. 221-235.
- Levi, Primo, *Les Naufragés, les Rescapés*, Paris, Gallimard, 2005, 208 p.
- Namer, Gérard, « Postface », in Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Éditions Albin Michel, 1994, p. 297- 367.
- Prochasson, Christophe et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, 360 p.
- Prochasson, Christophe, *14-18. Retours d'expériences*, Paris, Éditions Tallandier, coll. « Texto », 2008, 431 p.
- _____, « Témoignages et expériences. Les usages du « vrai » et du « faux » de Jean-Norton Cru à Paul Rassinier », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 302-326.
- _____, « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 48, n° 4, 2001, p. 160-189.
- Rastier, François, « Témoignages inadmissibles », *Littérature*, n° 159, 2010, p. 108-129.
- Rousseau, Frédéric, « Comment écrire la guerre ? L'affaire Norton Cru », in Carole Dormier et Renaud Dulong (dir.), *Esthétique du témoignage*, Caen, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 3-15.
- _____, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, 319 p.
- Sherman, Daniel, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, The University Press of Chicago, 1999, 448 p.
- Smith, Leonard V., *The Embattled Self: French Soldiers' Testimony of Great War*, Ithaca, Cornell University Press, 2007, 214 p.

_____, « Jean Norton Cru et la subjectivité de l'objectivité », in Becker Jean-Jacques (dir.), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 89-100.

_____, « Le récit du témoin. Formes et pratiques d'écriture dans les témoignages sur la Grande Guerre », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 277-301.

Villeneuve, Johanne, « La traversée médiatique du simple soldat. À partir de l'œuvre de Bertrand Carrière », *Revue LISA/LISA e-journal*, vol. 10, n° 1, 2012, p. 192-208.

Sur les vétérans et les associations

Bernard, Nadine, *À l'épreuve de la guerre. Guerre et société dans le monde grec Ve et IV^e siècle avant notre ère*, Paris, éditions Seli Arslan, 2000, 170 p.

Bockstruck, Lloyd DeWitt, *Bounty and Donation Land Grants in British Colonial America*, Baltimore, Genealogical Publishing Company, 2007, 464 p.

Bois, Jean-Pierre Bois, *Les anciens soldats dans la société française au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Economica, 1990, 476 p.

Bonaparte, Napoléon, *Correspondance de Napoléon Ier. Tome huitième*, Paris, Henri Plon / J. Dumaine, 1861, 736 p.

Brende, Joel Osler et Erwin Randolph Parson, *Vietnam Veterans. The Road to Recovery*, New York / London, Plenum Press, 1985, 270 p.

Browning, Frank et John Gerassi, *Histoire criminelle des États-Unis*, Paris, Nouveau monde éditions, coll. « Poche Histoire », 2015, 624 p.

Cahiers de l'Union fédérale des combattants, Paris, août-septembre, 1938, 15 p.

Chauvaud, Frédéric, *De Pierre Rivière à Landru. La violence apprivoisée au XIX^e siècle*, Paris, Brepols, 1991, 271 p.

Chew, Geoffrey, « The Early Cyclic Mass as an Expression of Royal and Papal Supremacy », *Music & Letters*, vol. 53, n° 3, 1972, p. 254-269.

Code pénal de l'Empire français, Paris, Prieur, Belinfils, Merlin et Rondonneau Libraires, 1810, 82 p.

Contamine, Philippe, *La Guerre au Moyen-Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, 517 p.

Corvisier, André, *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 223 p.

Cosme, Pierre, *L'armée romaine : VIII^e s. av. J.-C.-Ve s. ap. J.-C.*, Paris, Armand Colin, 2012, 312 p.

Corbain, Alain, « L'histoire de la violence dans les campagnes françaises. Esquisse d'un bilan », *Ethnologie française*, vol. XXI, n° 3, 1991, p. 224-237.

- Croix, Alain, « L'ouverture des villages sur l'extérieur fut un fait éclatant dans l'ancienne France », *Histoire et sociétés rurales*, n° 11, septembre 1999, p. 109-146.
- « Définition d'un vétéran », *Anciens Combattants Canada*, en ligne, <http://www.veterans.gc.ca/fra/about-us/definition-veteran>, consulté en novembre 2018.
- Denis, Vincent et Mathieu Grenet, « Armée et (dés)ordre urbain pendant les Cent-Jours à Marseille : le "massacre des mamelouks" en juin 1815 », *Revue historique des armées*, n° 283, 2016, p. 25-37.
- Dickson, Paul et Thomas B. Allen, *The Bonus Army : An American Epic*, New York, Walker & Company, 2006, 370 p.
- Dumézil, Bruno, « L'univers barbare. Métissage et transformation de la virilité », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 113-140.
- Edmondson, Jonathan, « Vétérans et société dans la colonie d'Augusta Emerita (25 av. J.-C. - 100 ap. J.-C.) », in Jean-Gérard Gorges et T. Nogales Basarrate (dir.), *Naissance de la Lusitanie romaine (I av. - Ier ap. J.-C.)*, Toulouse / Mérida, Museo Nacional de Arte Romano / Université de Toulouse / Le Mirail, 2010, p. 211-251.
- Eichenberg Julia et John Paul Newman (dir.), *The Great War and Veteran's Internationalism*, Basingstoke/New York, Palgrave Macmillan, 2013, 233p.
- Eichenberg, Julia, « Veteran's Associations », in Ute Daniel et al. (dir.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, en ligne, <https://encyclopedia.1914-1918-online.net/article/veterans_associations>, consulté en septembre 2018.
- Fallows, David, « L'homme armé », *Grove Music Online*, en ligne, <<http://www.oxfordmusiconline.com/grovemusic/view/10.1093/gmo/9781561592630.001.0001/omo-9781561592630-e-0000016553>>, consulté en octobre 2018.
- Farge, Arlette *La vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, coll. Points-Histoire, 1992, 355 p.
- _____, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Archives », 1979, 248 p.
- Gambone, Michael D., *Long Journeys Home. American Veterans of World War II, Korea, and Vietnam*, College Station, Texas A&M University Press, 2017, 257 p.
- Gibaud, Bernard et Pierre Laroque, *De la mutualité à la sécurité sociale. Conflits et convergences*, Paris, Les éditions ouvrières, 1986, 264 p.
- Goldberg, Art, « Vietnam Vets : The Anti-War Army », *Ramparts Magazine*, vol. 10, n° 1, juillet 1971, p. 11-17.
- Goldsworthy, Adrian Keith, *The Roman Army at War 100 BC-AD 200*, Oxford, Oxford University Press, 1998, 326 p.

- Goyard-Fabre, Simone, « L'idée de représentation à l'époque de la Révolution française », *Études françaises*, vol. 25, n° 2-3, 1989, p. 71-85
- Grailles, Bénédicte, « Gloria Victis : Vétérans de la guerre de 1870-1871 et reconnaissance nationale », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, vol. 1, n° 30, 2005, p. 1-11, en ligne <http://rh19.revues.org/997>; DOI:10.4000/rh19.99, consulté en septembre 2016.
- Hakeem, Michael, « Service in the Armed Forces and Criminality », *Journal of Criminal Law and Criminology*, vol. 37, n° 2, juillet-août 1946, p. 120-131.
- Hoefer, Peter D., « A David Against Goliath : The American Veterans Committee's Challenge to the American Legion in the 1950s », thèse de doctorat, College Park, University of Maryland, 2010, 276 p.
- Hunt, Andrew Emerson, « The Turning: Vietnam Veterans Against the War, 1967 to the Present », thèse de doctorat, Salt Lake City, University of Utah, 1997, 406 p.
- « I am a Veteran », *U.S. Department of Veterans Affairs*, en ligne, <<https://www.va.gov/opa/persona/index.asp>>, consulté en novembre 2018.
- Jan-Hennebicque, Régine Le, « Apprentissage militaire, rites de passage et remises des armes au haut Moyen Âge », *Les Cahiers CRISIMA. Éducation, apprentissage, initiation au haut Moyen Âge*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1993, p. 213-232.
- Journal officiel* 1930, n° 22, 16 novembre 1930, 479 p.
- Kaplan, Michel (dir.), *Le monde romain*, Paris, Éditions Bréal, 1995, 282. p.
- Kelle, Brad E., « Postwar Rituals of Return and Reintegration », in Brad E. Kelle, Frank Ritchel Ames, Jacob L. Wright (dir.), *Warfare, Ritual, and Symbol in Biblical and Modern Contexts*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2014, p. 205-241.
- Keppie, Lawrence, *Legions and Veterans*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, 331 p.
- Lisio, Donald J., « United States : Bread and Butter Politics » in Stephen R. Ward (dir.), *The War Generation. Veterans of the First World War*, Port Washington, Kennikat Press, 1975, p. 38-58.
- Lucas-Dubreton, Jean, *Le culte de Napoléon (1815-1848)*, Paris, Albin Michel, 1960, 471 p.
- Lockwood, Lewis « "L'Homme armé" tradition », *Proceedings of the Royal Musical Association*, vol. 100, 1973 - 1974, p. 97-122.
- Mathieu Marly, « Être ou ne pas être un ancien soldat de l'Empire ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 118, n° 2, 2011, p. 103-115, en ligne, <http://abpo.revues.org/2008> ; DOI : 10.4000/abpo.2008, consulté en octobre 2016.
- Martin, Jean-Clément (dir.), *Dictionnaire de la Contre-Révolution*, Paris, Perrin, 2011, 551 p.
- Mason, Herbert Molloy, *VFW : Our First Century*, Kansas City, Taylor Trade Publishing, 1999, 240 p.
- Mayaud, Jean-Luc, « Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ? », *Ruralia*, en ligne, <<http://journals.openedition.org/ruralia/61>>, consulté en octobre 2016.
- _____, « Pour une communalisation de l'histoire rurale », in *La politisation des*

- campagnes au 19e siècle. France, Italie, Espagne, Portugal. Actes du colloque international de Rome, 20-22 février 1997*, Rome, École française de Rome, 2000, p. 153-167.
- McConnell, Stuart, *Glorious Contentment. The Grand Army of the Republic, 1865-1900*, Chapel Hill / London, The University of North Carolina Press, 1992, 312 p.
- Moley JR., Raymond, *The American Legion Story*, New York, Duell, Sloan and Pearce, 1966, 441 p.
- Muller, Yannick, *Couper, trancher, amputer en Grèce ancienne*, in Philippe Guisard et Christelle Laizé (dir.), *Le corps*, Paris, Ellipses, 2015, p.
- Nicosia, Gerald, *Home to war. A History of the Vietnam Veteran's Movement*, New York, Carroll & Graf Publishers, 2004, 689 p.
- Pencak, William, (dir.), *Encyclopedia of the Veteran in America, Volume I*, Santa Barbara, Denver, Oxford, ABC Clio, 2009, 341 p.
- Petiteau, Natalie, *Lendemain d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, 400 p.
- _____, « Les Français et l'Empire. Volume 1 : Bilan des travaux et perspectives de recherches. Volumes 2 : Recueil d'articles. Volume 3 : Destins d'anonymes : les vétérans du Premier Empire dans la société française du 19e siècle », *Ruralia*, vol. 12, n° 13, 2003, p. 1-10, en ligne, <<http://ruralia.revues.org/352>>, consulté en septembre 2016.
- Planchart, Alejandro Enrique, « The Origins and Early History of L'homme armé », *The Journal of Musicology*, vol. 20, n° 3, 2003, p. 305-357.
- Prost, Antoine, *Les Anciens Combattants 1914-1949*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014, 331 p.
- _____, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume I. Histoire*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, 238 p.
- _____, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume II. Sociologie*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, 264 p.
- _____, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939. Volume III. Mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977, 268 p.
- Rebuffat, François, *Guerre et Société dans le monde grec (490-322 Av. J.-C.)*, Paris, Sedes, 2000, p. 205 p.
- Ribeton, Marion, « "Reconnaissance" et "réparation" des troubles psychiques de guerre dans les armées françaises : perception subjective des militaires », thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015, 208 p.
- Rizakis, Athanasios « La constitution des élites municipales dans les colonies romaines de la province d'Achaïe », in Olli Salomies (dir.), *The Greek East in the Roman context*

- Proceedings of a Colloquium organised by the Finnish Institute at Athens, May 21 and 22, 1999*, Helsinki, Olli Salomies, 2001, p. 37-49.
- Rumer, Thomas A., *The American Legion : An Official History, 1919-1989*, New York, M. Evans & Company, Inc., 1990, 610 p.
- Saxton, Thomas R., « In Reduced Circumstances : Aging and Impoverished Continental Veterans in the Young Republic », Bethlehem, Lehigh University, 2001, 718 p.
- Somerhausen, Luc, *Essai sur les origines et l'évolution du droit à réparation des victimes militaires des guerres*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée, 1974, 174 p.
- Soucy, Robert, « France : Veterans' Politics Between the Wars », in Stephen R. Ward (dir.), *The War Generation. Veterans of the First World War*, Port Washington, Kennikat Press, 1975, p. 59-103.
- Straker, M. « The Vietnam Veteran : The Task is Reintegration », *Diseases of the Nervous System*, n° 37, 1976, p. 75-79.
- Teipe, Emily J., *America's First Veterans and the Revolutionary War Pensions*. Lewiston, New York, Edwin Mellen Press, 2002, 245 p.
- Thomasset, Claude, « Le médiéval, la force et le sang », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 141-181.
- Thuillier, Jean-Paul, « Virilités romaines. *Vir, virilitas, virtus* », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité I : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 2011, p. 67-114.
- Thiéblemont, André, « Retour de guerre et parole en berne », in François Lecointre (dir.), *Le soldat XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2018, p. 358-369.
- Tuttle Jr., William M., *Race Riot. Chicago in the Red Summer of 1919*, Urbana, University of Illinois Press, 1996, 320 p.
- VA History in Brief*, Washington, Departement of Veterans Affairs, Office of Public Affairs, 1997, 36 p.
- Valeriola, Sébastien de, « Clin d'œil historique : La retraite des légionnaires romains », en ligne, <https://sites.uclouvain.be/chairepensions/Clin%20d%27oeil%20historique_La%20retraite%20des%20%C3%A9gionnaires%20romains.pdf>, consulté en octobre 2018.
- Virgile, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2015, 1398 p.
- Vietnam Veterans of America*, en ligne, <<http://www.vva.org/who.html>>, consulté en février 2016.
- Waller, Willard, *The Veteran Comes Back*, New York, Dryden Press, 1944, 316 p.
- Willbach, Harry, « Crimes and Veterans », *Journal of Criminal Law and Criminology*, n° 38, janvier-février 1948, p. 501-508.

Woloch, Isser, « "A Sacred Debt" : Veterans and the State in Revolutionary and Napoleonic France », in David A. Gerber (dir.), *Disabled Veterans in History*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2012, p. 145-162.

_____, *The French Veteran from the Revolution to the Restoration*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1979, 392 p.

Yvert, Benoit, « Terreur Blanche » in Jean Tulard (dir.), *Dictionnaire Napoléon*, Paris, Fayard, 1987, p. 1632-1633.

Théorie littéraire

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, 400 p.

_____, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, 471 p.

Bancaud-Maënen, Florence, « Le Bildungsroman allemand ; synthèse et élargissement du roman de formation », in Philippe Chardin (dir.), *Roman de formation, roman d'éducation dans la littérature française et dans la littérature étrangère*, Paris, Éditions Kimé, 2007, p. 39-54.

_____, *Le roman de formation au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, Éditions Nathan, 1998, 127 p.

Becker, Colette, *Lire le Réalisme et la Naturalisme*, Paris, Dunod, 1998, 213 p.

Bessière, Jean, « Les littératures mineures de la critique littéraire contemporaine, la littérature mineure de Gilles Deleuze et Félix Guattari : réponse à deux typologies de la référence au mineur », in Béatrice Rodriguez et Caroline Zekri (dir.), *La notion de « mineur » entre littérature, arts et politique*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2012, p. 18-30.

Biron, Michel, *L'Absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 320 p.

Chklovski, Victor, *L'art comme procédé*, Paris, Éditions Allia, 2008, 50 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuits, coll. « Critique », 1975, 157 p.

_____, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, 648 p.

Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Éditions Labor, 2005, 239 p.

Escola, Marc, *Le tragique*, Paris, Flammarion, 2002, 256 p.

Labarthe, Judith, *L'épopée*, Paris, Armand Colin, 2006, 358 p.

Le Bozec, Yves, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'information grammaticale*, n° 92, 2002, p. 3-7.

- Madelénat, Daniel, *L'épopée*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littérature modernes », 1986, 264 p.
- MacIntyre, Alasdair, *Après la vertu. Étude de théorie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, 288 p.
- Michel, Johann, « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XLI, n° 125, 2003, p. 125-142, en ligne, <<http://journals.openedition.org/ress/562> ; DOI : 10.4000/ress.562>, consulté en mai 2019.
- Rabaté, Dominique, *Le Roman et le sens de la vie*, Paris, José Corti, 2010, 128 p.
- Ricœur, Paul, « L'identité narrative », *Esprit*, n° 140-141, juillet-août 1998, p. 295-304.
- _____, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1990, 425 p.
- _____, *Temps et récit. III. Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 1985, 533 p.
- Ryckel, Cécile de et Frédéric Delvigne, « La construction du récit par l'identité », *Médecine et Hygiène*, vol. 30, n° 4, 2010, p. 229-240.
- Tartakowsky, Ewa, « Minoritaire, mineur », in Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, en ligne, <<http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/159-minoritaire-mineur>>, consulté en octobre 2016.
- Tétaz, Jean-Marc, « L'identité narrative comme théorie de la subjectivité pratique. Un essai de reconstruction de la conception de Paul Ricœur », *Étude théologiques et religieuses*, vol. 89, n° 4, 2014, p. 463-494.
- Weissmann, Dirk, « De Kafka à la théorie postcoloniale : l'invention de la littérature mineure », in Stéphanie Schwerter et Jennifer K. Dick (dir.), *Traduire, transmettre ou trahir. Réflexions sur la traduction en sciences humaines*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. 73-85.
- _____, « Le discours sur la "littérature mineure" : genèse, transferts et limites d'un concept », in Béatrice Rodriguez et Caroline Zekri (dir.), *La notion de « mineur » entre littérature, arts et politique*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2012, p. 33-42.

Dictionnaires

- Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 634 p.
- Dictionnaire de l'Académie française. Tome II*, Paris, Chez J.J. Smits et Cie, 1798, 777 p.
- Dictionnaire de l'Académie française. Tome second*, Paris, Chez la veuve de Jean-Baptiste Coignard, 1694, 671 p.

- Ernout, Alfred et Alfred Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001, 844 p.
- Furetière, Antoine, *Dictionnaire universel. Tome III*, La Haye / Rotterdam, Arnout et Reiner Leers, 1690.
- Gaffiot, Félix, *Dictionnaire Latin Français 2016*, en ligne, <http://gerardgreco.free.fr/IMG/pdf/Gaffiot_2016_-_komarov.pdf>, consulté en septembre 2017.
- Gattel, Claude-Marie, *Dictionnaire universel de la langue française. Tome second*, Paris, J.-B Clarey, 1857, 869 p.
- Godefroy, Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle. Dixième tome*, Paris, F. Vieweg, 1881, 875 p.
- Jacob, Ferdinand, *Lexique étymologique Latin-Français*, Paris, Imprimerie et Librairie Classiques, 1883, 1276 p.
- Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2008*, Paris, Paris, Le Robert, 2008, 2840 p.
- Littre, Émile, *Dictionnaire de la langue française. Tome Quatrième*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1889, 1232 p.
- Littre, Émile, *Dictionnaire de la langue française. Tome Quatrième*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1874, 2628 p.

Filmographie

- Ashby, Hal, *Coming Home*, Etats-Unis, 1978, 127 min.
- « Author Tim O'Brien », *Dialogue*, Idaho Public Television, 2015, 28 min. 50 sec.
- Bécue-Renard, Laurent, *Of Men and War*, France, 2014, 142 min.
- Bernard, Raymond, *Les Croix de bois*, France, 1932, 132 min.
- Carion, Christian, *Joyeux Noël*, France, Allemagne, Royaume-Uni, Belgique, Roumanie, 2015, 116 min.
- Cavestani, Frank et Catherine Leroy, *Operation Last Patrol*, Etats-Unis, 1972, 60 min.
- Clem, Robert, *Company K*, États-Unis, 2004, 102 min.
- Dennis, Danfung, *Hell and Back Again*, États-Unis, 2011, 88 min.
- Donahue, Phil et Ellen Spiro, *Body of War*, États-Unis, 2008, 87 min.
- Donahue, Tom, *Thank You for Your Service*, États-Unis, 2015, 101 min.
- Dunne, Philip, *In Love and War*, Etats-Unis, 1958, 111 min.
- Foulkrod, Patricia, *The Ground Truth*, États-Unis, 2006, 78 min.
- Hall, Jason, *Thank You for Your Service*, États-Unis, 2017, 109 min.

- Jackson, Peter, *They Shall Not Grow Old*, Nouvelle-Zélande / Royaume-Uni, 2018, 129 min.
- Kubrick, Stanley, *Full Metal Jacket*, États-Unis / Royaume-Uni, 1987, 116 min.
- Lebomin, Gabriel, *Les fragments d'Antonin*, France, 2006, 90 min.
- Lohaus, Dan, *When I Came Home*, États-Unis, 2006, 70 min.
- Malick, Terrence, *The Thin Red Line*, États-Unis / Canada, 1998, 172 min.
- Mann, Delbert, *All Quiet on the Western Front*, États-Unis/Royaume-Uni, 1979, 150 min.
- Marton, Andrew, *The Thin Red Line*, États-Unis, 1964, 94 min.
- Milestone, Lewis, *All Quiet on the Western Front*, États-Unis, 1930, 152 min.
- Neeson, Sara, *Poster Girl*, États-Unis, 2010, 38 min.
- Odoul, Damien, *La Peur*, France/Canada, 2015, 93 min.
- Stone, Oliver, *Born on the Fourth of July*, États-Unis, 1989, 145 min.
- « The Fiction of War with Tim O'Brien and Karl Marlantes », *Citizen Soldier*, Pritzker Military, 2015, 26 min. 47 sec.
- Walsh, Raoul, *Battle Cry*, États-Unis, 1955, 140 min.
- Winkler, Irwin, *Home of the Brave*, États-Unis, 2006, 106 min.

Autres

- Bernard, Raymond, *Échos de naguère*, cité dans « Les Croix de bois de Raymond Bernard (1932) », *14-18 Mission centenaire*, en ligne, <<http://centenaire.org/fr/autour-de-la-grande-guerre/cinema-audiovisuel/les-croix-de-bois-de-raymond-bernard-1932>>, consulté en juin 2019.
- « Born on the Fourth of July », *Box Office Mojo*, [en ligne], <https://www.boxofficemojo.com/movies/?id=bornonthefourthofjuly.htm>, consulté en août 2019.
- « Franklin D. Roosevelt Annual Message to Congress, January 6, 1941 », *Records of the United States Senate*, SEN 77A-H1, Record Group 46, National Archives.
- Karcher, Eva, *Otto Dix. 1891-1969*, Paris, Taschen, 2002, 216 p.
- Lacher-Feldman Jessica et Aaron Trehub, « William March », in *Encyclopedia of Alabama*, en ligne, <<http://www.encyclopediaofalabama.org/article/h-3411>>, consulté en août 2019.
- Renou, Gildas, « Sociabilité », in Olivier Fillieule (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, en ligne, <<https://www.cairn.info/dictionnaire-des-mouvements-sociaux---page-545.htm>>, consulté en janvier 2021, p. 545-543.

- Rivière, Carole Anne, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, n° 123, 2004, p. 207-231.
- Ross, Matthew Samuel, « An Examination of the Life and Work of Gustav Hasford », University of Nevada Las Vegas, 2010, 107 p.
- Sabarsky, Serge, *Otto Dix*, Paris, Éditions Herscher, 1992, 263 p.
- Tassin, Jacques, *Maurice Genevoix*, Grez-sur-Loing, Éditions Pardès, coll. « Qui suis-je ? », 2017, 128 p.

Images

- Scott (Scott de Plagnolles), Georges Bertin, *Effet d'un obus dans la nuit, avril 1915*, Paris, Musée de l'Armée.
- John Horne, *Diagramme de la culture de guerre*, in « Locarno et la politique de démobilisation culturelle : 1925-1930 », *Démobilisation culturelle après la Grande Guerre*, *Revue 14-18*, n° 5, mai 2002, p. 74.